This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

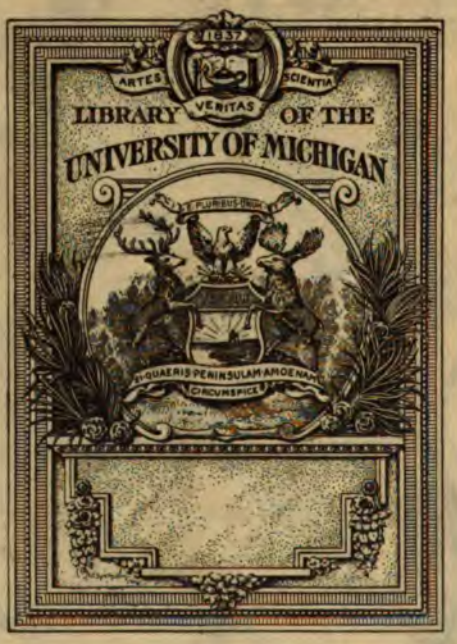
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,406,253


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

B

Eq 14 3

CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

(1800-1842)

PUBLIÉE PAR

Ad. PAUPE et P.-A. CHERAMY

sur les originaux de diverses collections.

PRÉFACE

DE

Maurice BARRÈS

de l'Académie Française.

TOME DEUXIÈME

III. — L'Homme du monde et le dilettante (1815-1830)

PARIS

CHARLES BOSSE

LIBRAIRE

46, RUE LAFAYETTE

1908

CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

II

(1815-1830)

NRCU

Stendhal
(vers 1825)

UOFM

Collection P. A. Cheramy

Héliog et Imp. Maire

CORRESPONDANCE

DE

STENDHAL

(1800-1842)

PUBLIÉE PAR

Ad. PAUPE et P.-A. CHERAMY

sur les originaux de diverses [illegible]

PRÉFACE

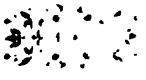
DE

Maurice BARRES

de l'Académie française

TOME DEUXIÈME

III — L'Homme du monde et le [illegible]



PARIS

CHARPENTIER [illegible]

[illegible]

[illegible]

III

L'HOMME DU MONDE
ET
LE DILETTANTE

(1815-1830)

194217

NOTES BIOGRAPHIQUES

1815-1816

Séjour à Milan. — M. de Brême. — Lord Byron
Trahison de la Pietragua (1)., etc.

1817

Janvier. — Séjour à Milan.
13 *Avril.* — Voyage à Grenoble.
Juin. — » à Paris.
Août. — » en Angleterre.
Octobre à Décembre. — Retour à Milan.

ŒUVRES : Histoire de la Peinture en Italie, publiée avec les initiales de M. B. A. A.
Rome, Naples et Florence, par M. de Stendhal, officier de cavalerie.

1818

Janvier à Mars. — Séjour à Milan.
1er *Avril.* — Voyage à Grenoble.
20 » — Retour à Milan.

1819

Janvier. — Séjour à Milan.
Mai. — Passion pour Métilde Dembowska (2).
Août. — Mort du père de Beyle.
Septembre. — Voyage à Grenoble pour l'élection de Grégoire.
« — Voyage à Paris.
22 *Octobre.* — Retour à Milan.

1820

Janvier. — Séjour à Milan.
Juillet. — Beyle soupçonné d'être agent secret du gouvernement. — Séjour à Bologne. Songe à s'y établir banquier.

1821

Janvier. — Séjour à Milan.
Avril. — Beyle, soupçonné de carbonarisme, quitte Milan et revient à Paris.
Septembre. — 2e Voyage en Angleterre (3 semaines) (3).

ŒUVRE : De l'amour.

(1) Cf. Merimée. H. B. et *Portraits historiques et littéraires*, p. 177.

(2) *Correspondance*, à cette date, de *l'Amour* : (Léonore) passim et *Souvenirs d'Egotisme* passim.

(3) Cf. *Souvenirs d'Egotisme* pp. 63-85.

1822

Janvier à Décembre. — Séjour à Paris. — Critique littéraire pour la *German Review* à Londres.

1823

Janvier. — Séjour à Paris.
18 *Octobre.* Voyages à Dôle, Poligny, Genève, Gênes Livourne.
15 *Décembre.* — Rome.

ŒUVRE : Racine et Shakespeare. I.

1824

Janvier. — Séjour à Paris. — Menta (1).
Octobre. — Voyages à Grenoble et Claix.

ŒUVRES : Vie de Rossini. — Le Salon de 1824.

1825

Janvier. — Séjour à Paris.
Novembre. — Voyage à Rome.

ŒUVRES : Racine et Shakespeare. II.
D'un Nouveau complot contre les industriels.

1826

Janvier : Séjour à Paris.
Août à Septembre. — Voyage en Angleterre.
1er *Décembre.* — Voyage à Rome.
20 » — Retour à Paris.

ŒUVRE : Armance.

1827

Janvier. — Séjour à Paris.
Novembre. — Voyages en Italie, Ile d'Elbe, Ile d'Ischia. Naples, Rome, Ferrare, Bologne, Florence, Venise.

1828

1er *Janvier.* — Arrivée à Milan. Difficultés de séjour.
2 » — Retour à Paris par la route du Simplon.
26 *Août au* 4 *Décembre.* — Idées de suicide. — 4 testaments (2).

ŒUVRE : Promenades dans Rome.

1829

Janvier. — Séjour à Paris.
Février. — Mort du pape Léon XII. Projet du gouvernement de confier une mission à Beyle pour le remplacement du Saint-Père.

(1) Cf. *Brulard*. passim, et *Comment a vécu Stendhal*, pp. 136-148.
(2) Cf. *Comment a vécu Stendhal*, pp. 7-27

CORRESPONDANCE DE STENDHAL

227. — P.

A SA SŒUR PAULINE

Turin, 14 *janvier* 1815.

Si jamais, ma chère amie, tu te donnes les airs d'avoir un amant, tu sauras qu'on ne se trahit jamais davantage que quand il y a de la brouille. La jalousie de *sangsue* étant hors des gonds, madame Simonetta m'a représenté qu'il fallait faire une absence. Elle a ajouté qu'un vainqueur de Moscou ne craignait pas le froid et que, puisque Italie n'avançait pas à Cularo, je devrais y aller faire un tour ; que cela nous épargnerait une séparation, quand une fois nous serions établis à Venise. J'ai voulu plaider, inutile. Je suis donc venu à Turin ; mais sortir d'une salle de bal charmante, bien éclairée, où l'on danse avec sa maîtresse, arriver dans la rue par un temps humide et tomber dans un trou à fumier, tout cela n'est qu'une faible image de ce qu'aurait éprouvé mon cœur en abandonnant l'aimable Italie pour le plat Cularo, où nous avons gémi il y a un an, si tu t'en souviens.

Je me suis donc arrêté à Turin.

Le 23, j'écrirai à la Comtesse Simonetta que je suis de retour et que je n'ai point été engouffré dans les neiges du mont Cenis.

Mets à la poste la lettre ci-jointe d'un jeune officier espagnol qui a une maîtresse charmante à Milan, ce qui le rend très considérable à mes yeux. Cultive les Allart en mon nom, afin qu'ils ne me croient pas monstre parce que, à trente-deux ans, ruiné, je prends une légitime de vingt-cinq mille francs.

Ah ! ma chère amie, quelle affreuse nouvelle m'apprend le journal qu'on m'apporte ! La mort de madame Daru. C'était, après toi, la meilleure amie que j'eusse au monde ; je ne puis t'écrire. Adieu.

Achille est mort, grands dieux, et Thersite respire !

228 (1)

A SA SŒUR PAULINE

Milan, 1er *avril* 1815.

Ma chère amie, la première lettre de toi depuis le mois de novembre dernier, c'est celle du 15 mars reçue aujourd'hui.

La lettre de change est égarée. M. Robert a reçu l'avis depuis longtemps. Demande une seconde à M. Rothelon, et envoye-la-moi en *affranchissant*. Pourquoi le chinois (2) retournerait-il rue du Luxembourg ? (3) Avec un père tel que le sien, il faudrait encore faire des dettes, et toujours de nouveaux embarras. Je ne retournerais que si le bâtard (4) me fesait une pension ; il n'en fera point, ni je ne lui en demanderai. Donc je reste. La mort de madame Daru m'ôte tout regret.

DON FLEGME. (5)

229. — A.

AU BARON JOINVILLE, COMMre ORDONNATEUR

Grenoble, le 18 *mai* 1816.

Monsieur,

Serait-ce abuser de la bonté que vous m'avez témoignée quelquefois chez M. Daru que de vous prier d'envoyer au bureau de la solde ou à celui des commissaires des guerres la note suivante ?

« M. Henri Beyle, nommé adjoint aux commissaires des guerres à Königsberg en 1807, fit comme tel les campagnes de Berlin et de

(1) Collection de M. *Louis Teste*.
(2) Beyle lui-même.
(3) Rue de ce nom à Paris, où habitait Beyle, avant d'aller à Milan.
(4) Son père.
(5) Madame Pauline Périer de Thuelin, à la Tour-du-Pin (Isère).

Vienne. Nommé auditeur au Conseil d'Etat en 1810, LL. EE. MM. le duc de Feltre et le comte de Cessac décidèrent qu'il toucherait la demi-solde de son grade. M. le sous-inspecteur Baudon fit les revues. M. Henri Beyle a touché cette demi-solde jusqu'au 31 décembre 1814. Vérifier si, comme il semble, M. Beyle, adjoint aux commissaires des guerres, a droit à toucher la demi-solde de son grade. Ecrire à cet effet à l'inspecteur aux revues de la 7e division. M. Beyle est domicilié à Grenoble ».

Je prends la liberté de joindre à cette note mon livret qui est une pièce probante. Je désirerais qu'il fut renvoyé à M. l'inspecteur de la 7e division ou à moi. Daignez, Monsieur, pardonner mon importunité. Cette demi-solde est tout ce qui me reste.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De BEYLE,
Commissaire des guerres adjoint.

230. — A.

A M. CLARKE, DUC DE FELTRE, MINISTRE DE LA GUERRE

Grenoble, 19 *mai* 1816.

Monseigneur,

M. Henri Beyle, adjoint aux commissaires des guerres, demande de toucher à Grenoble, sa patrie et son domicile, la demi-solde de son grade d'adjoint aux commissaires des guerres.

M. H. Beyle, nommé à Königsberg en 1807, a fait toutes les campagnes. Il était à la demi-solde comme auditeur au Conseil d'Etat en 1814. Malade par suite de la campagne de Moscou, il n'a exercé depuis aucune fonction publique. Il a servi sous les ordres de M. le baron de Joinville, commissaire-ordonnateur, qui, en cas de besoin, pourrait donner connaissance de ses services.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

De BEYLE,
Commissaire des guerres adjoint.

231 — C.

A M. DUPIN AINÉ, AVOCAT A PARIS (1)

Des environs de Nantes, le 1er *septembre* 1816.

Monsieur,

Je désirerais que vous voulussiez bien proposer aux Chambres la loi suivante.

Vous excuserez ce que ma lettre peut avoir d'inconvenant, quand j'aurai fait l'aveu que celui qui se donne l'honneur de vous écrire vient de perdre son unique appui, un neveu de dix-huit ans, jeune homme des mœurs les plus pures, par la main d'un duelliste, très habile escrimeur, et dont c'est le cinquième duel au moins.

François DURAND.

LOI

Article premier. — Les Cours royales informeront du duel, comme des autres délits.

Art. 2. — Le duel sera jugé par le jury (2).

Art. 3. — Le duel sera puni par la prison. La détention sera accompagnée du secret absolu (3), sans papier, sans écritoire. La nuit, le détenu n'aura pas de lumière. Pendant le jour, il sera tenu dans une profonde obscurité. Chaque jour, il aura une heure de promenade le matin et une heure le soir. Il sera privé de toute conversation. Il sera également privé de toute liqueur fermentée et tenu au régime végétal. Il ne pourra avoir d'autre livre que Tite-Live (4).

Art. 4. — Le premier duel sera puni de huit jours de prison ; s'il y a mort, de trois mois.

Le deuxième, de trois mois de prison ; s'il y a mort, de dix mois.

(1) La lettre suivante paraît avoir été adressée à M. Dupin aîné. Cette horreur de Beyle pour le duel est chose d'autant plus remarquable qu'il en avait eu deux ou trois, et qu'il était plein de bravoure. (R. Colomb).

(2) Indispensable pour l'effet moral. Il s'agit de corriger les jurés eux-mêmes, considération étrangère aux autres crimes (H. B.).

(3) Nécessaire, puisqu'on veut punir par l'*ennui*. Voir la *Panoptique* de MM. Jérôme Bentham et Dumont (H. B.).

(4) Pour montrer aux jeunes têtes qu'on peut être brave sans duel. L'ennui de la première détention préviendra le second duel. (H. B.).

Le troisième, de un an de prison ; s'il y a mort, de deux ans.

Le quatrième, de quatre ans de prison ; s'il y a mort, de huit ans.

Le cinquième, de huit ans de prison ; s'il y a mort, de seize ans.

Art. 5. — Les membres des deux Chambres qui auront des duels entre eux seront également jugés par le jury. Si le duel n'a pas eu de motifs politiques, ils subiront les peines portées par l'article 4. Si le duel a eu des motifs politiques, l'agresseur sera condamné à une amende de quinze mille francs au moins et de soixante mille au plus.

Art. 6. — Tout homme qui, à la suite de différends politiques, aura un duel avec un maire ou un membre d'une des deux Chambres, sera puni ainsi qu'il est statué en l'art. 4 et de plus, sera condamné à une amende de dix mille francs au moins et de quarante mille francs au plus (1).

Art. 7. — Tout homme qui sera convaincu de s'être battu à prix d'argent, ou par des motifs vénaux, pour une querelle à lui étrangère, sera condamné à une détention qui ne pourra être moindre de six ans, ni excéder vingt ans. S'il a tué son adversaire, il sera condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. Si la querelle a eu des motifs politiques, il sera condamné à quinze ans de fers et à la flétrissure. Si, à la suite d'une querelle politique, il a tué son adversaire, il sera condamné à mort.

Art. 8. — Tout homme qui sera convaincu d'avoir soudoyé quelqu'un, pour se battre à sa place, sera condamné à deux ans de fers et à la flétrissure. Les travaux forcés seront de vingt ans si le duel a lieu contre un membre d'une des deux Chambres.

Art. 9. — Si un duel est suivi de mort, chacun des témoins sera puni d'un mois de détention. Si le témoin a des duels à se reprocher, la détention sera augmentée de dix jours au moins, et de six mois au plus pour chaque duel.

Art. 10. — Si un maître d'armes, duquel il sera prouvé qu'il a donné des leçons d'escrime ou de pistolet, pour de l'argent, se bat avec un citoyen qui ne sera pas dans le même cas, et le tue, la détention du maître sera doublée. Au second duel, suivi de la mort de son adversaire, il sera condamné à mort.

Art. 11. — S'il est constant que les duellistes ont changé de département pour se battre, ou, à Paris, se sont battus hors de l'enceinte du

(1) Il faut prévenir un moyen trop facile de se défaire d'un député qui gênerait par ses talents ou son caractère. Exemple, Mirabeau. (H. B.).

bois de Boulogne, outre les peines ordinaires, chacun d'eux paiera une amende de deux mille francs au moins et de quarante mille francs au plus.

Art. 12. — En temps de paix, la présente loi est applicable aux militaires. Seulement, le premier duel entre militaires ne sera suivi d'aucune peine. Le second sera puni de huit jours de prison ; s'il y a mort, de trois mois ; et ainsi de suite, comme il est statué en l'article 4. Tout officier convaincu d'avoir eu six duels ne pourra être promu au grade supérieur à celui qu'il occupe, qu'après avoir passé dix ans dans son grade actuel. Il ne pourra obtenir les ordres militaires qu'à la suite de blessures. Tout général qui aura un duel, outre les peines ordinaires, paiera une amende qui ne pourra être moindre de dix mille francs, ni excéder cent mille francs. L'amende sera double si le duel a lieu avec un maire ou avec un membre des deux Chambres.

231 *bis*. — S.

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *CONSTITUTIONNEL*

Rouen, 26 *septembre* 1816.

« Monsieur,

« M. Louis-Alexandre-César Bombet, (1) mon frère, étant à Londres, fort vieux, fort goutteux, fort peu occupé de musique, et encore moins de M. Carpani, permettez que je réponde pour lui à la lettre de M. Carpani que vous avez insérée dans votre numéro du 20 de ce mois (2).

« J'ai lu l'hiver dernier les deux lettres italiennes adressées par M. Carpani à M. Bombet, et qui furent annoncées dans votre journal. Elles me portèrent à lire ce que M. Carpani appelle ses *Haydine*, gros volume interminable sur le compositeur Haydn. Je démêlai, à travers beaucoup de paroles et de détails sans intérêt, que plusieurs faits de la vie de Haydn, consignés dans le livre en question, avaient été *dérobés* par M. Bombet. Comment se tirer de ce mauvais pas ? Je m'en consolais, et je crus en conscience l'honneur de mon frère à couvert lorsque je me mis à réfléchir que Hume n'était point le plagiaire de Rapin-

(1) Pseudonyme sous lequel Beyle avait publié ses *Lettres sur Haydn*, etc.

(2) Bombet se trompe, c'est le 20 du mois passé.

Thoiras, pour avoir dit, après lui, qu'Elisabeth était fille de Henri VIII ; que M. Lacretelle n'était point le plagiaire de M. Anquetil pour avoir traité après lui le sujet de la guerre de la Ligue.

« Je fus plus que consolé, et presque joyeux, quand je me fus dit que Hume et M. Lacretelle avaient envisagé leur sujet d'une manière différente, et souvent opposée à celle de leurs prédécesseurs ; que ces deux historiens avaient tiré des mêmes faits des conséquences inaperçues avant eux ; qu'enfin ils avaient fait oublier leurs devanciers. Je crains bien que ce ne soit là le cas de ce pauvre M. Carpani, qui, l'hiver dernier, était si fier de pouvoir tirer quelques plaisanteries du nom et des prénoms de M. Bombet, et qui, aujourd'hui, s'annonce comme un Hercule, parce que, dit-il, on n'a su que lui répondre. M. Carpani dit qu'il a déployé des preuves terribles contre M. Bombet ; il voudrait une réplique en forme. Ce combat ferait peut-être penser un peu aux *Haydine* de notre *Athlète* qui moisissent à Milan chez Buccinelli. M. Bombet et M. Carpani peuvent faire leurs preuves ensemble et de bon accord. Le moyen est simple. Que M. Carpani fasse traduire trente pages des ses *Haydine*, qu'il choisisse lui-même ces pages et qu'il en fasse imprimer en regard trente des *Lettres sur Haydn* de M. Bombet, ces dernières seront au choix encore de M. Carpani lui-même.

« Le public jugera.

« S'il fallait d'autres preuves, je dirais que l'ouvrage de M. Bombet, imprimé chez Didot, ne contient que 250 petites pages sur Haydn, tandis que celui de M. Carpani se compose de près de 550 pages ; je demanderais à M. Carpani s'il revendique aussi la *Vie de Mozart*, l'excellente digression littéraire sur Métastase, la *Lettre sur l'état actuel de la musique en France et en Italie*, la *Lettre* de Montmorency sur le *beau idéal*. Je le prierais de nous faire connaître ses droits sur les questions que M. Bombet a approfondies le premier touchant les vraies causes des plaisirs produits par les arts, et particulièrement par la musique; sur les jugements exquis que M. Bombet nous donne sur les grands compositeurs ; je prierais encore M. Carpani de nous dire s'il aurait la charmante prétention d'avoir servi de modèle *au style plein de grâce, plein d'une sensibilité sans affectation, et qui n'exclut pas le piquant qui, peut-être, est le premier mérite de l'ouvrage de M. Bombet.*

« Mais je m'aperçois qu'à mon tour je deviens un Hercule, que je pille M. Carpani, que je tombe dans le sérieux et dans l'ennuyeux. M. Bombet, qui n'aime pas ce style moderne, et qui pour tout n'a eu

garde de dérober le sien à M. Carpani, M. Bombet, qui est mon frère aîné, me fera sûrement de grands reproches de la liberté que je prends d'ennuyer le public en son nom. Ainsi je m'arrête, je renouvelle à M. Carpani le défi des trente pages ; ce n'est qu'en y répondant qu'il prouvera sa bonne foi.

« J'ai l'honneur, etc.

« H. C. G. BOMBET ».

232. — E.

A LOUIS CROZET (1)

Rome, 28 *septembre* 1816.

Un hasard le plus heureux du monde vient de me donner la connaissance *of* 4 *ou* 5 *Englishmen of the first rank and understanding* (2). Ils m'ont illuminé, et le jour où ils m'ont donné le moyen de lire *the Edinburgh Review* (3) sera une grande époque pour l'histoire de mon esprit ; mais en même temps une époque bien décourageante. Figure-toi que presque toutes les bonnes idées de l'*H.* (4), sont des conséquences d'idées générales et plus élevées, exposées dans ce maudit livre. *In England if ever the H.* (5) y parvient, on la prendra pour l'ouvrage d'un homme instruit et non pas pour celui d'un homme qui écrit sous l'immédiate dictée de son cœur.

P. S. — Note à mettre au dernier mot du dernier vers de la vie de Michel-Ange (6) :

On me conseille de mettre ici une note de prudence. Il faut pour cela parler de moi. Sous la Chambre de 1814, j'avais eu l'idée de faire imprimer ce ballon d'essai, à Berlin où, en fait d'opinion religieuse, la liberté de la presse est honnête. Mais ce préjugé ridicule dans la monarchie, qu'on appelle amour et patrie, m'a fait désirer de voir le jour à Paris.

(1) Louis Crozet, né à Grenoble, contemporain d'Henri Beyle, l'un de ses fidèles amis (voir *Journal*, *passim*). Louis Crozet était ingénieur des ponts et chaussées.

(2) De quatre ou cinq Anglais du premier rang et de la plus grande intelligence.

(3) La *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802 par Jeffrey, Brougham, Sidney Smith.

(4) L'*Histoire de la Peinture en Italie* qui fut publiée en 1817.

(5) En Angleterre, si jamais l'*H.*

(6) Beyle parle de son *Histoire de la Peinture en Italie*, comme d'un poème.

Toutefois, j'ai voulu, auparavant, acquérir la *certitude qu'on vend publiquement sur les quais et à vingt sous le volume*, la *Guerre des Dieux*, la *Pucelle*, le *Système de la Nature*, l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, etc., etc.

Je ne savais pas une chose que l'on m'écrit, l'impression terminée, c'est que les délits de la liberté de la presse sont jugés par des juges bien justes et non pas par un jury. Or, ces Messieurs sont hommes et, comme tels, fort curieux d'orner leur petit habit noir d'une croix rouge. On sait que les ministres mettent tout l'acharnement de la vanité piquée contre la liberté de la presse, et, au moyen du fonds de réserve des décorations, ils sont ici accusateurs et juges. Mon avoué aura beau dire que lorsqu'on permet la *Guerre des Dieux*, il est ridicule de s'offenser d'un livre spéculatif, fait peut-être pour une centaine de lecteurs. Si le ministre a besoin ce jour-là de paraître dévot, pour faire excuser quelque mesure anti-religieuse, les chanceliers Séguier, les Omer ne sont pas rares (1).

233. — E.

AU MÊME

Rome, le 30 *septembre* 1816.

*Raisons pour ne pas faire les troisième, quatrième, cinquième et sixième volumes de l'*Histoire de la peinture en Italie.

Depuis qu'à douze ans j'ai lu Destouches, je me suis destiné *to make co*, à faire des comédies. La peinture des caractères, l'adoration sentie du comique ont fait ma constante occupation.

Par hasard, en 1811, je devins amoureux de la comtesse Simonetta (2) et de l'Italie. J'ai parlé d'amour à ce beau pays en faisant la grande ébauche, en douze volumes, perdue à Molodetschno. De retour à Paris, je fis recopier ladite ébauche sur le manuscrit original, mais on ne put reprendre les corrections faites sur les douze jolis volumes verts, petit in-folio, mangés par les cosaques.

(1) Dans la *Revue Bleue* du 30 octobre 1906, M. Paul Arbelet a analysé, avec quelques citations, des fragments inédits de cette lettre. N'ayant pas le texte complet, nous renvoyons nos lecteurs au périodique.

(2) Voir *Journal*.

En 1814, battu par les orages d'une passion vive, j'ai été sur le point de dire bonsoir à la compagnie, du 22 décembre 1814 au 6 janvier 1815 ; ayant le malheur de m'irriter du jésuitisme du bâtard (1), je me trouvais hors d'état de faire du raisonnable, à plus forte raison du léger. J'ai donc travaillé quatre à six heures par jour, et, en deux ans de maladie et de passion, j'ai fait deux volumes. Il est vrai que je me suis formé le style, et qu'une grande partie du temps que je passais à écouter la musique *alla Scala* était employé à mettre d'accord Fénelon et Montesquieu qui se partagent mon cœur.

Ces deux volumes peuvent avoir cent cinquante ans dans le ventre. La connaissance de l'homme, si mon testament est exécuté (2) et si l'on se met à la traiter comme une science exacte, fera de tels progrès qu'on verra, aussi net qu'à travers un cristal, comment la sculpture, la musique et la peinture touchent le cœur. Alors ce que fait Lord Byron on le fera pour tous les arts. Et que deviennent les conjectures de l'abbé Dubos quand on a des Lord Byron, des gens assez passionnés pour être artistes, et qui d'ailleurs connaissent l'homme à fond ?

Outre cette raison sans réplique, il est petit de passer sa vie *à dire comment les autres ont été grands*. Optumus quisque benefacere, etc.

C'est dans la fougue des passions que le feu de l'âme est assez fort pour opérer la fonte des matières qui font le génie. Je n'ai que trop de regrets d'avoir passé deux ans à voir comment Raphael a touché les cœurs. Je cherche à oublier ces idées et celles que j'ai sur les peintres non décrits. Le Corrège, Raphael, Le Dominiquin, Le Guide sont tous faits, dans ma tête.

Mais je n'en crois pas moins sage, à 34 ans moins 3 mois, d'en revenir à *Letellier* (3), et de tâcher de faire une vingtaine de comédies de 34 à 54. Alors je pourrai finir la Peinture, ou bien, avant ce temps, pour me délasser de l'art de *Komiker*. Plus vieux, j'écrirai mes campagnes ou mémoires moraux et militaires (4). Là, paraîtront une cinquantaine de bons caractères.

At the Jesuit's death, if I can, I will go in England (5) pour 40.000 fr. et en Grèce pour autant, après quoi, j'essaierai Paris, mais je crois que je viendrai finir dans le *pays du beau*. Si, à 45 ans je trouve une veuve

(1) Le père de Beyle.

(2) Voir lettre du 1er septembre 1810 : *Instruction* pour MM. F. Faure et L. Crozet.

(3) Pièce restée inachevée, voir *Journal*.

(4) C'est la *Vie de Henri Brulard*.

(5) A la mort du Jésuite (c'est le père de Beyle), si je puis, j'irai en Angleterre.

de 30 qui veuille prendre un peu de gloire pour de l'argent comptant, et qui de plus ait les 2/3 de mon revenu, nous passerons ensemble le soir de la vie. Si la gloire manque, je resterai garçon.

Voilà tout ce que je fais de ma vie future.

Le difficile est de ne pas m'indigner contre le Bâtard et de vivre avec 1.600 francs. Si je puis accrocher 30.000 fr. ou trouver un acquéreur pour une maison de 80.000 fr., pour laquelle je dois 45.000 fr., je suis heureux avec 4,600 fr. et la comédie s'en trouvera bien.

CRITIQUE *ferme tout cela.* Peut-être que tu ne vois en moi nul talent comique. Il est sûr que seul je suis toujours sérieux et tendre, mais la moindre bonne plaisanterie, celle de la table de l'*opisk*, par exemple, me font mourir de rire pendant deux heures.

Il me faudrait deux ans pour finir l'Histoire, 4 vol. D'autant plus qu'il faut inventer le beau idéal du coloris et du clair-obscur, ce qui est presque aussi difficile que celui des statues. Comme cela tient de bien plus près aux cuisses de nos maîtresses, les plats bourgeois de Paris sont trop bégueules pour que je leur montre ce beau spectacle.

Garde cette feuille en la collant dans quelque livre pour que nous puissions partir de ces bases à la première vue.

Alex. de FIRMIN.

P.-S. — De plus, en faisant quatre nouveaux volumes, je ne gagnerai pas deux fois autant de réputation (si réputation il y a) que par les deux premiers. Le bon sera de voir dans vingt ans d'ici les Aimé Martin continuer cette histoire. Moi-même je pourrai composer un demi-volume de cette continuation dans leur genre. Quel abominable pathos ; quelles phrases pour la connaissance de l'homme !

Les copies me coûtent trop cher, 15 cent. par page, et les copistes me font donner au diable !

234. — E.

AU MÊME

Milan, 1er *octobre* 1816.

Note romantique.

La supériorité logique des Anglais, produite par la discussion d'intérêts chers, les met à cent piques au-dessus de ces pauvres gobe-

mouches d'Allemands qui croient tout. Le système romantique, gâté par le mystique de Schlegel, triomphe tel qu'il est expliqué dans les vingt-cinq volumes de l'*Edinburgh Review* et tel qu'il est pratiqué par Lord Ba-i-ronne (Lord Byron). *Le Corsaire* (trois chants) est un poème tel pour l'expression des passions fortes et tendres que l'auteur est placé en ce genre immédiatement après Shakespeare. Le style est beau comme Racine. *Giaour* et la *Fiancée d'Abydos* ont confirmé la réputation de Lord Byron, qui est généralement exécré comme l'original de Lovelace, et un bien autre Lovelace que le fat de Richardson. Lorsqu'il entre dans un salon toutes les femmes en sortent. La représentation de cette farce a eu lieu plusieurs fois à Coppet (1). Il a trente ans, et la figure la plus noble et la plus tendre. Il voyage accompagné d'un excellent maquereau, un médecin italien. On l'attend ici au premier jour, je lui serai présenté. Le courrier part, sans quoi j'avais le projet de dicter pour toi la traduction de six pages de l'*Edinburgh*, n° 45, qui exposent toute la théorie romantique. Tâche de glisser le commencement de cet alinéa dans ma note romantique. Il faut bien séparer cette cause de celle de ce pauvre et triste pédant Schlegel, qui sera dans la boue au premier jour. Une fois les mille exemplaires imprimés, en envoyer sur le champ cinq cents à Bruxelles. Que dis-tu de cette idée ? Le Corrège est impossible à faire. Je ne sais même si tu me passeras certains morceaux de Michel-Ange. — Il partira le 12 octobre, et moi vers le commencement de novembre pour la patrie de Brutus. Ne dis rien de cela à personne. Toujours la même adresse, n° 1117. J'attends avec impatience les premières feuilles. La lettre sur Coppet court les champs ; je n'ai pu la rejoindre.

235. — E.

AU MÊME

Milan, 20 *octobre* 1816.

Comment peux-tu douter de ma vive reconnaissance et quel besoin as-tu que Félix (2) te dise que je me loue de toi ? Toutes les lettres que

(1) Chez Mme de Staël.
(2) Félix Faure.

je reçois de Grenoble sont toujours pleines de duretés. Je les mets à part pour ne les ouvrir que le soir, et cependant elles m'empoisonnent encore un jour ou deux. Les tiennes seules me sont une fête.

La fête a été double ce matin en voyant arriver deux lettres. Mais un accès de nerfs par excès d'attention pour Michel-Ange me force à sauter la moitié de mes idées.

Je vais chercher partout quelqu'un qui ait des connaissances à Rome. Cela m'est difficile, car aucun de mes amis n'a de ces sortes de relations.

J'ai dîné avec un joli et charmant jeune homme, figure de dix-huit ans, quoiqu'il en ait vingt-huit, profil d'un ange, l'air le plus doux. C'est l'original de Lovelace ou plutôt mille fois mieux que le bavard Lovelace. Quand il entre dans un salon anglais, toutes les femmes sortent à l'instant. C'est le plus grand poète vivant, lord Byron. *L'Edinburgh Review*, son ennemi capital, contre lequel il a fait une satire (1), dit que, depuis Shakespeare, l'Angleterre n'a rien eu de si grand pour la peinture des passions. *J'ai lu cela.* Il a passé trois ans en Grèce. La Grèce est pour lui comme l'Italie pour Dominique (2). Hors de là, il fait des vers qui, de retour en Grèce, lui semblent plats. Il y retourne.

Michel-Ange aura 180 pages de manuscrit, *id est* 127 pages imprimées. J'en suis à 104. Tout est copié. Je corrige, mais le mal de nerfs est venu hier ; au lieu de travailler, — quatre heures sur mon lit.

Pas une note ? — Cependant ne crois pas si peu utiles les notes, cela accroche les sots, les benêts, les gens qui ne comprennent pas le texte. D'autres fois la chose difficile est jetée en note. J'avais le projet de n'en point faire, j'ai vu *fair island* (3), Lappy, Mich., Alex., *my brother-in-law* (4), qui sont bien loin d'être sots, et j'ai fait les notes. Tu n'as pas d'idée combien nous sommes en arrière pour les arts et d'une présomption si comique. La présomption rend les trois quarts de nos livres *ridicules à l'étranger.* Si jamais tu écris, songe à lire l'*Edinburgh Review*, pour voir le ton des autres nations. Ce pauvre Travel ! si la médecine qu'on lui donne ne le guérit pas, il est mort. On attend l'effet. (Sa femme pleure).

(1) *English Bards and Scotch Reviewers*, violente satire, publiée en 1809.
(2) Beyle.
(3) Bellisle, voir *Journal.*
(4) Mon beau-frère.

Winckelmann, c'est Mlle Emilie racontant l'histoire d Héloïse et d'Abélard.

Je ne suis pas en train de relever cet admirable ridicule. Il y aurait de la prétention. Tous les gens à sensiblerie citent Winckelmann ; dans vingt ans, si l'*opus* réussit, on citera l'*opus*.

Religion. — Pour n'être pas un enfonceur de portes ouvertes, Dominique voulait respecter la religion. *Il avait déjà fait* un morceau là dessus. Mais il a étudié l'histoire, il a cru que la seule législation du XVe siècle en Italie était l'Enfer et que Michel-Ange avait été forcé à être peintre juré de l'inquisition. Forcé, poussé par l'histoire (Pignatti, Machiavel, Varchi, Guichardin, etc.) il a été forcé de mal parler dans la vie de M. (1) ; il a jeté au feu hier sept à huit feuilles atroces. Il craint encore que tu n'en trouves trop. Mais on ne se doute pas de cela à Paris. Il faut bien faire entrer cette idée. Au reste, la nouvelle Chambre, au moyen de deux voix et de quatre places par député, sera probablement modérée, et l'on aura en janvier d'autres chiens à fouetter. Comment rendre discrètes les *shepherderies* (2), et Fair island ? Si tu le peux, fais-le.

Si tu trouves réellement *basse*, *plate*, la dédicace (3), pouvant faire rougir Dominique en 1826, supprime-la. Il m'a consulté, je ne la trouve pas *plate*. *Item*, *primo panem*, *deinde philosophari*. Avec 12,000 fr. par an au Cularo (4) je serai le plus malheureux des êtres, avec 4 ou 6 ici, *very happy* (5).

236. — E.

AU MÊME

Milan, 21 *octobre* 1816.

Sais-tu que l'ouvrage perdra infiniment s'il n'y a pas de titre à gauche. Pour *fair island*, le père Martin, etc., etc., le sujet est intéressant, mais la manière fatigante, désagréable. Ils fermeront le livre ; puis, poussés par la curiosité, le rouvriront et parcourront les titres à

(1) Michel-Ange.

(2) Mot forgé par Beyle, de *shepherd*, berger (bergerie).

(3) La célèbre dédicace à Napoléon.

(4) A Grenoble.

(5) Très heureux.

gauche. S'il en est temps encore, le moyen est bien simple, diminue de moitié les titres à gauche.

Ils sont trente, je suppose, n'en mets que dix. Les annonces les plus générales, alors quelque borné que soit le prote, il les placera. Il y aura quelque bévue ? Hé bien, j'aime mieux deux ou trois bévues et avoir ces titres qui excitent l'attention, facilitent les recherches, etc. Je viens d'en sentir tout l'agrément dans le *Voyage en Angleterre*, de M. Siméon. Donc, s'il en est temps, etc.

Epigraphe du second volume, sur le titre : *To the happy few* (1).

Pour que mes feuilles ne courent aucun risque, ne m'envoie qu'une ou deux feuilles à la fois. Tu n'as qu'à faire deux ou trois enveloppes avec du papier opaque. Je ne te renvoie pas la lettre du bossu que j'ai déchirée. Mets la lettre de Mme Périer (2) à la poste. Ou bien monte-lui la tête en lui interceptant la moitié de ses lettres. Mes respects à Mme Prax (3). Prie-la de ne pas me voler tout ton cœur (4).

DUBOIS DU BÉE.

237. — E.

AU MÊME

Livourne, le 15 *novembre* 1816.

Je n'ai pas voulu t'assassiner de lettres. Tu as autre chose à faire. La dernière que j'ai reçue de toi est celle de Mâcon. Au moins la moitié des lettres sont jetées au feu.

Le trop d'attention pour Michel, m'a donné des nerfs si forts que, depuis dix jours, je n'ai pu rien faire.

J'ai lu devant moi ledit Michel, copié en 192 pages. En deux jours de santé, je donne le dernier poli et j'envoie.

Il y aura quatre lacunes pour des descriptions qui doivent être faites par celui qui décrit et qui a vu ce grand homme sous un jour

(1) Pour quelques élus. Epigraphe favorite de Beyle.

(2) Sa sœur Pauline.

(3) Mme Praxède Crozet, femme de Louis Crozet.

(4) Monsieur le chevalier Louis Crozet, chez M. Payan l'aîné, à Mens, par Vizille, Isère.

nouveau. Ce que les auteurs vulgaires blament comme *dur*, je le loue comme contribuant à faire peur aux chrétiens ; cette peur salutaire qui conduit en paradis fut le grand but de Michel-Ange.

Tu es probablement très heureux pour le cœur, figure-toi que je suis le contraire uniquement à cause de Cularo (1). Que faire ? Je suis forcé de contempler le laid moral. Je voudrais ne pas avoir si fort raison contre l'homme (2) qui abuse du droit du plus fort. Si le bâtard n'avait rien, je prendrais un parti vigoureux, probablement professeur en Russie. *But he has seventy years*, de là l'Enfer pour M. Mozart (3).

***

On laissera tranquille un homme qui raisonne obscurément sur les arts. La religion est la cause unique du *dur* et du *laid* que les sots reprennent dans Michel-Ange. Laisse le plus que tu pourras le développement de ce ressort secret. Mets des points quand tu supprimeras. En un mot, M. le chimiste, cette espèce d'écume qu'on nomme beaux-arts est le produit nécessaire d'une certaine fermentation. Pour faire connaître l'écume, il faut faire voir la nature de la fermentation.

J'ai lu les vieilles histoires *en originaux*, j'ai été frappé de l'ignorance où nous sommes sur le Moyen-Age et de la profonde stupidité et légèreté des soi-disants historiens. Prends pour maxime de ne lire que les originaux et que les *historiens contemporains*.

Pour me rafraîchir le sang, donne-moi quelques détails sur ton bonheur.

Présente mes respects à Mme Praxède et prie-la de ne pas me voler tout ton cœur (4).

238. — E.

AU MÊME

Milan, le 26 *décembre* 1816.

Ta lettre du 28 novembre, que je reçois à l'instant, m'a fait le plus vif plaisir, au milieu de l'isolement moral où je me trouve.

(1) Grenoble.

(2) Son père.

(3) Beyle lui-même.

(4) Monsieur le chevalier Louie Crozet, ingénieur des Ponts et chaussées, chez M. Payan l'aîné, à Mens, département de l'Isère.

Je marche constamment de huit heures du matin à 4, à pied et pour cause. Je suis si harassé que je m'endors à 6 heures jusqu'à 8 le lendemain. Du reste, pas d'attaques de nerfs depuis onze jours que mon extrême curiosité me fait courir. L'économie me jette dans une petite auberge où il n'y a pas même de plume. Je ne te noterai donc pas la centième partie des idées que m'a données ta lettre.

Farcis Michel-Ange, que tu auras reçu le 14 décembre, de notes pieuses et révérencieuses. Tâche de ne pas supprimer de vers, car dans mon illusion, il me semble que tout se tient dans ce poème. Michel-Ange, pour la douce religion de la Grèce, eût été Phidias. Tu recevras dans trois jours, ce qui manque à Michel-Ange. Je n'ai pas eu le temps de polir vingt pages de détails à la fin de Michel. Efface les détails ridicules par leur peu d'importance. J'aurais eu besoin de laisser dormir deux mois et de revoir ensuite. A l'histoire de Saint-Pierre, après ces mots : *le signe d'aucune religion n'a jamais été si près du ciel*, il y a une longue note sur les temples de l'Inde. Cela n'est pas exact : mets seulement pour toute note : en Europe.

Avant cette cruelle révolution qui a tout bouleversé, en France, on mettait le nom d'une ville étrangère aux *books* (1) tolérés. Comme une sage imitation doit toujours conduire l'autorité, je propose de faire faire un nouveau titre au poème des arts. Mettre : par M. Jules-Onuphe Lani (2), de Nice, et pour lieu d'impression, Bruxelles ou Edimbourg. Car, si l'on connaît Dominique, cela incendie son rendez-vous, ce qui piquerait fort ce jeune homme amoureux. Ensuite dès que l'opération de cet infâme monstre d'incorrection, Le Bossu, aura produit mille, je te prie instamment de lui ordonner d'envoyer huit cents à Bruxelles, dormir en paix et à l'abri de M. Le Bon, huissier à verge. On fera cadeau de soixante ou quatre-vingts ; on ne mettra en vente que dix jours après les cadeaux. Par ce moyen l'opinion publique sera dirigée, en quelque sorte par les quatre-vingts gens d'esprit que Seyssins (3) aura gratifiés et dont je lui laisse le choix. Je lui ai envoyé jadis une liste (4) qui pourra le guider. Il faut y ajouter, madame Saussure, née Necker, à Genève ; M. de Bonstetten, à Genève ; à Paris, Mme la comtesse de Saint-Aulaire, M. le comte

(1) Livres.

(2) L'*Histoire de la Peinture en Italie* parut sans nom d'auteur. — Beyle se désigne simplement sous les initiales B. A. A.

(3) Crozet.

(4) Voir cette liste plus loin p. 29.

François de Nantes, M. le général Andreossy. N'oublie pas la note comique de Schlegel qui voudrait couper le cou à la littérature française. Il faut cela pour me différencier de ce pédant pire que les La Harpe. *The work of Mme de Stael which I Know* (1) fera bien un autre scandale. Cette pauvre dame qui, au fond, manque d'idée et d'esprit pour l'impression, quoiqu'elle en ait beaucoup pour la conversation, me semble vouloir avoir recours au scandale pour faire effet. Elle parlait *of going to America after thes book* (2) qui paraîtra la veille de son départ de Paris pour Coppet.

Immédiatement après les vers sur le beau moderne vient le Michel-Ange. Le cours de cinquante heures est après Michel-Ange. Les volumes seront assez gros, ce me semble. La paresse m'empêche de faire l'appendice. Nos yeux sont si en arrière ! je vis ici avec dix ou douze.... impossible, dix mille fois impossible de faire sentir les arts à ce qu'on appelle à Paris un homme d'esprit parlant bien de tout ; j'ai eu beau les mettre en fonctions de la connaissance de l'homme — lettre close par les Français. Après avoir remué toute la journée hier pour avoir des billets pour la première représentation du grand Opéra, ils ont fait de l'esprit sur les costumes pendant la première demi-heure, ont parlé continuellement, et enfin l'ennemi les a chassés avant le tiers du spectacle. C'était la *Tancrède* du charmant Rossini, jeune homme à la mode.

Je pourrais tout au plus t'envoyer quatre pages de notes précises sur la richesse de Florence au XIIIe siècle à mettre à la fin du *first vol* (3). Cela est aussi curieux qu'ignoré. Mais, au total, je désespère de faire sentir les arts à ces monstres de vanité et de bavardage. Ils sont de bonne foi quand ils disent : cela est mauvais, leur âme sèche ne peut sentir le beau. Je vois partout des Mlle Emilie. Je ne crains qu'une chose, c'est que, trouvant de la duperie à faire quoi que ce soit, je ne finisse par me dégoûter du seul métier qui me reste. Je me suis tué à la lettre *for this work* (4) par le café et des huit heures de travail pendant des trente ou quarante jours d'arrache pied. Je réduisais par là à vingt pages ce qui en avait d'abord cinquante. J'ai usé le peu d'argent disponible, j'ai donné les soins les plus minutieux et les plus ennuyeux à un excellent ami, je risque d'incendier mon ren-

(1) L'ouvrage de Mme de Staël que je connais.
(2) D'aller en Amérique une fois ce livre paru.
(3) Premier volume.
(4) Pour cet ouvrage.

dez-vous avec la musique, et tout cela pour offrir du rôti à des gens qui n'aiment que le bouilli. Y a-t-il rien de plus bête ?

239. — E.

AU MÊME

Rome, 31 *décembre* 1816.

Monti raisonnait un jour sur la philosophie de la poésie devant le célèbre Lord Byron et M. Hobhouse, l'historien. Il m'adressait la parole et débitait toutes les vieilles théories : qu'il valait mieux que le poète peignît Minerve qui arrête le bras d'Achille, que de montrer les anxiétés d'un héros emporté tantôt par la colère, tantôt par la prudence. M. Hobhouse s'écria tout à coup : *He knows not how he is a poet* ! (1).

Il en était tout honteux, et me fit répéter plusieurs fois l'assurance que Monti n'entendait pas l'anglais. Je vois que cette remarque s'applique à Canova. Cet homme, qui, avec le ciseau, donne des sentiments si sublimes, avec la parole n'est qu'un Italien vulgaire. Voilà ce qui, pour la première fois, je te le jure, m'a donné un peu de vanité. Les gens qui expliquent les règles, et surtout qui les font sentir, sont donc bons à quelque chose.

Accuse-moi la réception d'une feuille ridicule, si on la trouvait, intitulée : Raisons pour ne pas faire les 3e, 4e etc., volumes de l'*H.* (2).

Tu as dû recevoir, de Turin, un blanc-seing avec un projet de lettre. Je persiste, excepté pour le mot : *Ballon d'essai* qui me semble ridicule. Corrige et fais transcrire moyennant trois sous la feuille. Je tiens assez à la signature dissemblable pour ne pas incendier le rendez-vous sous les grands marronniers où l'on entend de si douce musique. Cependant on en recevra une seconde où il n'y a d'altéré que le mot Londres.

Mais, maudit bavard, envoie-moi donc les omissions de *Michel-Ange* !

J'ai lu le livre de M. Jules Onuphro Lani (de Nice), Edimbourg

(1) Il ne sait pas comment il est poète !

(2) Voir plus haut, lettre du 30 septembre 1816.

1817. Cela me paraît le plus prudent. Le livre de Mme de Staël couvrira l'autre. Mets Dominique à même de solliciter la dispense. Ne peux-tu pas te placer à l'Ecole des Mines ?

Dis-moi au moins l'effet que *Michel-Ange* a produit sur toi. Sans note, je crains que cela ne soit trop pour les *Fair islands*.

240. — (1)

M. DIDOT, EDITEUR A PARIS

(*Londres*). *Hannover Square*, 1er *janvier* 1817.

Dans cette lettre (2), Beyle déclare qu'il est responsable devant la loi des deux volumes imprimés sous le nom d'*Histoire de la Peinture*, et termine ainsi :

« J'ai la répugnance que doit éprouver tout homme bien né à voir mon nom descendre dans la boue avec celui des critiques actuels.... Pourquoi les délits de la presse ne sont-ils pas jugés par un jury et les membres désignés par le sort *loyalement* ? ».

H. BEYLE.

241. — E.

A LOUIS CROZET

Rome, 6 *janvier* 1817.

J'espère, mon cher Louis, que tu es le plus content des Dauphinois depuis le 26 décembre. Félix me le fait entendre. Cette idée-là me rendrait tout content sans la mort de ce pauvre Périer (3).

Ce matin, en revenant de la villa Albani, où j'avais été tourmenté par le soleil que j'avais fui sous une allée sombre de chênes verts, j'ai appris la triste nouvelle.

J'avais reçu 2,100 francs, ce qui, avec 240 que j'ai encore, me per-

(1) Henri Cordier. *Stendhal et ses amis*, p. 6.

(2) Collection Auguste Petit, vendue à Grenoble 1886, nº 41-4.

(3) Le mari de sa sœur Pauline.

mettrait de rester six mois à Rome ou à Naples. L'amitié que j'ai pour Pauline me rappelle à Cularo (1). Je pars. Quand ? Je ne suis pas encore résolu.

Si j'avais quelque espoir raisonnable de t'embrasser, je t'assure que je me hâterais, mais tu seras parti.

Il m'arrive un accident étrange, mais j'avais juré de ne rien prendre au tragique, ne songeant pas qu'une véritable tragédie me tomberait sur la tête. Mes deux malles mises au roulage à Florence le 12 et qui devaient être ici le 18 décembre, ne sont pas encore arrivées le 6 janvier. Dans ces malles est tout le style de Michel-Ange.

Que faire ? J'ai fait le plafond de la Sixtine ; sans faute le premier convoi te l'apportera écrit par moi, bien large. Il suffira de le coudre en son lieu dans le volume vert.

Il n'y a rien à dire à la chapelle Pauline, attendu que la fumée des cierges a fait justice de la chute de saint Paul et du saint Pierre.

Reste uniquement la lacune du *Jugement dernier*. Si cela est plus commode au bossu, qu'il laisse huit pages ou une demi-feuille en blanc et qu'il finisse son ouvrage en mettant après Michel-Ange, le cours de cinquante heures (2), plus une table.

Quarante-huit heures après avoir reçu mes malles je t'expédie un jugement terrible. Je suis plein du physique de la chose ; il me manque tous les petits détails critiques et techniques que j'ai renvoyés là, pour les faire passer à l'aide d'un morceau célèbre. Je t'enverrai cela en toute hâte. T'envoyer un jugement sans détails techniques, les amateurs maniérés ne manqueraient pas de dire plus haut encore : « C'est un monsieur qui fait fort bien la philosophie, la politique, et même un peu de peinture ».

Les amateurs que j'ai vus ici enterrés dans la technique me montrent à la fois et le *comment* de la médiocrité actuelle et les critiques que l'on fera du pamphlet de Dominique.

Parle-moi un peu de toi. Les Zii se conduisent bien, c'est là l'essentiel.

Ma sœur est plus accablée que je ne l'aurais cru. Elle ne me dit pas même s'il y a testament. Périer en avait fait un qui donnait tout à ma sœur, sous la condition de payer 90.000 fr. aux neveux. Cela lui ferait 120.000 ou 100.000 francs en un domaine, à deux lieues de la

(1) Grenoble.

(2) Epilogue de l'*Histoire de la Peinture*.

Tour-du-Pin, dans les bois pittoresques. Avec ces 4,000 fr. de rente et les 4 ou 5,000 de Dominique, ils pourraient vivoter ensemble dans quelque coin. Ce coin sera-t-il à Paris ou à Milan ?

Adieu, il y a de beaux yeux qu'il vaut mieux regarder que mes pattes de mouches. Que ces beaux yeux n'étaient-ils ce matin à la villa Albani devant le Parnasse de Raphael Mengs !

Onuphro LANI (1).

242. — C.

A M***

Milan, le 10 *janvier* 1817.

Monsieur,

Je crois utile de rappeler et même de citer les bêtises qu'on imprimait à Paris, en 1779, sur la musique (*Œuvres de l'abbé Arnaud*), t. II, p. 386 ; cela nous fera réfléchir à la grossièreté des gens qui proclament M. Girodet l'égal de Raphaël. Il est vrai que cela n'a rien d'étonnant dans le pays où l'on écrivait :

« Ah ! Monsieur, au nom d'Apollon et de toutes les Muses, laissez, laissez à la musique ultramontaine les pompons, les colifichets et les extravagances qui la déshonorent depuis si longtemps ; gardez-vous de porter envie à de fausses et misérables richesses et n'invoquez point une manière proscrite par tout ce qu'il y a de philosophes, de gens d'esprit et d'amateurs éclairés en Italie. Quoi ! vous trouverez bon qu'au moment même où l'on devrait porter au plus haut degré l'émotion à laquelle on avait préparé votre âme, l'auteur s'amuse à broder des voyelles et reste, comme par enchantement, la bouche ouverte, au milieu d'un mot, pour donner passage à *une foule de sons inarticulés* ! De toutes les invraisemblances que vous pourrez dévorer, voyez s'il en est de plus forte et de plus choquante. Que diriez-vous d'un acteur qui, déclamant une scène tragique, entremêlerait ses gestes des *lazzi* d'Arlequin ?

« Je crois et je dis que la musique vocale italienne s'étant confondue

(1) M. Louis Crozet, ingénieur du corps royal des ponts et chaussées, chez M. Payan l'aîné, à Mens (Isère).

(vers 1779) avec la musique instrumentale, la multitude des petits sons dont on a surchargé les syllabes, a presque toujours détruit l'*harmonie propre du vers*, et qu'au lieu d'embellir et de fortifier la parole, le compositeur a fait dégénérer la parole en ramage ».

A l'époque où un bel esprit de Paris, l'abbé Arnaud dictait ses arrêts, Galuppi, Sacchini, Piccini, Paisiello, Guglielmi, Zingarelli, Cimarosa, enchantaient l'Italie. Ce n'est pas que je taxe l'abbé Arnaud de mauvaise foi ; mais il faudrait se connaître. Cet académicien ne pouvant pas lire dans son cœur *comment* la musique plaît, aurait pu trouver l'explication de ce phénomène dans Grimm.

Les Italiens sont en général fort indifférents à tous ces jugements ténébreux. Lorsque je suis à un bal charmant, au milieu de tous les plaisirs délicats, près de Mme de B... et écoutant Mme de Staël, que m'importe que le pauvre pédant qui passe dans la rue s'arrête pour prouver à la porte cochère que je suis dans la boue et dans le froid comme lui ?

Un Vénitien s'est cependant amusé à rassembler ce que les MM. Boutard de la musique écrivaient vers 1770. Voici quelques phrases de son pamphlet qui est une lettre adressée à un Français :

« Permettez-moi, Monsieur, de remercier vos compatriotes de ce qu'ils veulent bien nous apprendre que leur théâtre dramatique passe dans toute l'Europe pour être l'école de la belle déclamation, de ce que leurs chants se saisissent , se retiennent aisément, tandis qu'il en est tout autrement des nôtres.

« J'admire la sagacité qui leur fait sentir que l'idée de musique italienne comporte celle de la légèreté.

« Je les félicite de l'excès de modestie qui leur a persuadé que personne n'a, comme eux, l'intelligence et le discernement nécessaires pour pouvoir donner aux morceaux de grande expression cette dignité et cette grâce que leur procurent les accompagnements coupés ; genre de beauté dans lequel le grand Rameau serait même pour nous un modèle à suivre ;

« De cette finesse de tact par laquelle ils ont découvert que les Italiens (moins habiles qu'eux quant aux principes raisonnés de l'art et naturellement abandonnés aux désordres de l'imagination) semblent nés avec un penchant à la négligence qui ne leur permet de viser qu'à l'effet ;

« De ce que la musique italienne ne comporte ni variété, ni ordonnance, ni distribution ;

« De la bonté qu'ils ont de nous avertir que le récitatif français tient au genre de la déclamation dramatique, au lieu que le nôtre n'a qu'une espèce de vérité accompagnée d'un air *roide* et sauvage, que le bon goût n'a jamais dicté, et que nous le chantons de la même manière dont parlent les matelots, ou dont les crocheteurs crient sur le port de Venise ;

« De cette surabondance de sentiment, qui leur dit que Senailler, Leclerc, Talleman, et autres aussi connus, ont fait de la musique italienne, tandis que Jomelli, Hasse, Terradeglias et Pergolèse n'ont fait que de la musique instrumentale ;

« De cette naïveté avec laquelle ils avouent que le chant français est d'un ton si naturel, qu'on n'a rien à y désirer du côté de l'expression, et que cet air simple et ingénu est un don de la nature, qu'on ne saurait leur disputer ;

« De ce qu'étant doués plus heureusement que nous, ils ne peuvent trouver que de la folie et un genre outré dans notre musique.

« De ce qu'enfin le chant français est toujours au-dessus de l'ariette italienne, qui n'inspire jamais le sentiment ou ne l'atteint guère que pour aller bientôt au-delà et le défigurer aussitôt qu'elle a pu le saisir ».

Voilà exactement ce que l'on imprimait de 1770 à 1779, dans les journaux français d'alors. Ne croit-on pas lire un bel article de MM. Boutard, ou Aimé Martin, ou Charles Nodier ?

243. — E.

A LOUIS CROZET

Rome, le 13 *janvier* 1817.

Comme je suis né malheureux, le ciel, qui veut que je passe pour le contraire d'un homme d'ordre à tes yeux, a retardé jusqu'au 12 janvier l'arrivée des matériaux du *Jugement dernier*. Je t'envoie la *Sixtine* copiée d'après nature. Couds-moi cela en son lieu et place avec une aiguille préparée par une belle main. Je la supplie de me rendre ce service. Elle sera ainsi la marraine de l'ouvrage. Plut à Dieu que l'enfant eût la fraîcheur de la marraine !

Reste *le Moïse* et *le Jugement*. Ce *Moïse* est un morceau bien dur. Je ne sais comment l'approximer de ces petits oiseaux à l'eau de rose

qu'on nomme des Français aimables. Ceux que je vois ici me font désespérer et m'ôtent tout courage. Les fonctions analytiques de Lagrange seraient plus claires pour eux.

Mais parlons de ton bonheur. Dis-moi quand le destin cruel te fera quitter Mens pour Plancy. C'est de là que j'attends les critiques. Elles seront un peu tardives.

Je pense que tu vas envoyer *Michel* au Bossu. Pour ne pas ennuyer par cent pages continues à la Bossuet, j'ai mis une couleur de prosopopée. Je ne sais si cela fait bien. J'ai mis la chambre obscure et les trois paysages pour faire sentir les styles, le portrait de mon duc d'après nature ; mais ce portrait est-il assez fondu ?

Je l'ignore. Mon homme va être bientôt duc. Si j'ai manqué de tact, corrige-moi. Si décidément cette couleur de prosopopée te choquait, renvoie-moi les deux pages ; il n'y a qu'à ôter en trois traits de plume, tout est rentré dans le style sublime. As-tu décidé pour Jules Onuphre Lani de Nice, à Edimbourg ? As-tu reçu deux ou trois lettres piquées ? Mais il faudrait que cet animal n'en fît usage qu'au moment de la mort. Autrement le charmant rendez-vous que j'ai avec *sweet music* serait incendié. Paris est un théâtre plus curieux, mais je suis si amoureux, et tu sens la force de ces termes, de ma charmante musique que je doute si Paris pourra jamais me convenir.

Ce problème va se présenter. Ce pauvre P. (1) a faussé compagnie bien mal à propos. Je vais être obligé d'aller me *rinfrangere* en février. Je perdrai deux mois sans plaisir ni utilité. Que deviendra *the good sister* (2) ? Je la laisserai religieusement libre, mais je pense qu'elle verra qu'à trente et un ans, il lui convient d'habiter avec Dominique. Leurs deux petites lampes réunies pourront jeter une honnête clarté, mais comme les déplacements sont mortels à d'aussi frêles fortunes, il s'agit de choisir pour toujours. Si, à Plancy, il te vient quelque pensée là-dessus, communique-la-moi. Depuis la lettre sur *Dotard, you know myself as I* (3).

Mais revenons. J'insiste pour envoyer 5 ou 600 exemplaires respirer l'air natal à Bruxelles. Vu le bâtard (4) il faut tâcher de rentrer dans nos fonds, et vaincre un peu de paresse.

Je suis passionné pour ta critique, tu me connais *intus et in cute.*

(1) Périer.

(2) La bonne sœur (Pauline),

(3) Tu me connais comme je me connais moi-même.

(4) Le père de Beyle.

Ne ménage rien, donne le mot le plus cruel à la plus cruelle nouvelle, comme dit notre ami Shakespeare.

R. le 21 *j.* 1817.

Comme je suis né malheureux, observant trop longtemps les loges de Raphaël au Vatican le 16, par un temps froid, je suis au lit depuis le 16 au soir, *cum grandi dolore capitis.* Cela ne retarde que de quatre ou cinq jours le Moïse et le Jugement, car le médecin m'annonce la fin de la fièvre pour demain. Fais pousser le Bossu jusqu'au Jugement. L'ouvrage, à son égard, sera comme fini.

Recommande au Bossu de ne faire feu qu'à propos, autrement il incendie mon rendez-vous. Appelle Jules Onuphro Lani, surtout envoie à Bruxelles 600. Je serai à Cularo pour la fin de février. Je crains que le timbre n'ait ébruité la grossesse de cette pauvre Dominique. Dieu sait quel scandale dans Landerneau, outre que l'envieux Alexandre nous a déjà vu lire le gros volume l'année dernière.

244. — A.

[A MONSIEUR CLARKE, DUC DE FELTRE]
MINISTRE DE LA GUERRE

Grenoble, 26 *avril* 1817.

Monseigneur,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 21 octobre 1816, Elle me fait espérer que mon traitement de non-activité d'adjoint aux commissaires des guerres me sera payé si je justifie de *ma conduite pendant l'absence du Roi en* 1815.

Attaqué d'une maladie de poitrine pendant la campagne de Moscou, que j'ai faite en entier, attaqué de la fièvre nerveuse en Silésie où j'étais intendant (à Sagan) en 1813, les médecins déclarèrent que l'habitation des pays chauds était indispensable ; j'allai passer deux mois en Italie en 1813.

A la dissolution de l'ancien Conseil d'Etat, me trouvant libre,

j'allai suivre le traitement de ma maladie à Milan, où je l'avais déjà commencé en octobre et en novembre 1813.

J'y arrivai le 14 août 1814. Le 31 mars 1816 je rentrai en France pour vendre une maison. Je repartis en juin. J'ai passé l'hiver à Milan et je rentre en France presque guéri. J'ai été saigné quinze fois, j'ai pris quarante-huit frictions mercurielles et fait le traitement de la salsepareille.

Ce que dessus sera prouvé, si Votre Excellence me l'ordonne, par des certificats de l'autorité municipale de Milan et des médecins qui m'ont traité.

En février, mars, avril, mai, juin et juillet 1815, je n'étais point alité et pouvais voyager. J'habitais à Milan, rue San Pietro all'orto, n° 909 ; mais je n'eus jamais la moindre idée de demander mes anciennes places à l'usurpateur. Le certificat ci-joint prouve que je ne suis pas rentré en France à cette époque.

Fidèle à l'adresse au Roi que je signai comme auditeur au Conseil d'Etat (*Moniteur* d'avril 1814, le même numéro où se trouve l'abdication de Buonaparte), je n'ai jamais varié dans ma fidélité et mon dévouement au souverain légitime. Ma famille est connue par son dévouement à la cause sacrée de la légitimité. Mon père a été nommé par le Roi premier adjoint au maire de Grenoble et a fait pendant un an les fonctions de maire. Son Altesse Royale Monseigneur le comte d'Artois a daigné lui accorder la croix de la Légion d'honneur.

Après avoir fait toutes les campagnes depuis 1806 et les deux campagnes de Moscou et du Mincio, je me trouve à trente-cinq ans avec une santé et une fortune délabrées. Je ne touche rien du gouvernement. J'ai grand besoin de la solde de non-activité de commissaire des guerres adjoint. J'ai touché cette solde du 1er juin 1810 au 30 octobre 1814, d'après deux décisions expresses portées : 1° dans une lettre de Son Excellence Monseigneur le duc de Feltre, ministre de la guerre ; 2° dans une lettre de Son Excellence Monseigneur le comte de Cessac, ministre de l'administration de la guerre.

Mes bons services comme adjoint aux commissaires des guerres de 1806 à 1810 sont connus de MM. Daru, Joinville et Vilmanzy.

J'ai toujours fait fonctions de commissaire des guerres et souvent de sous-inspecteur aux revues, particulièrement à Brunswick (1806, 1807, 1808) où j'étais intendant des Domaines.

Je supplie Votre Excellence de m'accorder le traitement de non-

activité de commissaire des guerres adjoint depuis le mois de novembre 1814, payable à Paris.

Je suis, avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le Commissaire des guerres adjoint,
DE BEYLE.

245. — A.

[A MONSIEUR CLARKE, DUC DE FELTRE]
MINISTRE DE LA GUERRE

Grenoble, 1er *juin* 1817

Monseigneur,

Votre Excellence, par sa lettre du 21 octobre 1816, a daigné m'annoncer que je serais payé de mon traitement de non-activité d'adjoint aux Commissaires des guerres aussitôt que j'aurais prouvé que je n'ai pas servi pendant l'absence du Roi en 1815.

Le 26 avril dernier, le maire de la ville de Grenoble, où je suis né, m'a donné un certificat duquel il résulte que je n'ai plus eu de fonctions depuis la suppression de l'ancien Conseil d'Etat. Depuis l'adresse que j'ai signée le 11 avril 1813 (*sic*) et par laquelle je prêtais serment de fidélité au roi, je n'ai eu aucune communication avec l'usurpateur. Ma famille est connue depuis les premiers jours de la Révolution par son dévouement à l'auguste famille des Bourbons, et c'est à ce titre que mon père a obtenu la croix de la Légion d'honneur de Son Altesse Royale Monseigneur le comte d'Artois.

J'ai adressé le certificat du maire de Grenoble à Votre Excellence. Je lui avais adressé en juillet 1816 mon livret duquel il conste que mon traitement m'est dû depuis le mois de novembre 1814. J'ai fait dix campagnes, y compris celle de Moscou où j'ai perdu ma santé il ne me reste que le traitement de non-activité de mon grade d'adjoint aux Commissaires des guerres.

Ayant rempli les conditions imposées par la lettre de Votre Excellence en date du 21 octobre 1816, je la supplie d'ordonner que mon traitement soit liquidé sans délai.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le Commissaire des Guerres adjoint,
DE BEYLE.

246. — E.

NOTE POUR LE LIBRAIRE
(Envois de l'*Histoire de la Peinture en Italie*)

Le 15 *septembre* 1817.

Nota : N'afficher et n'envoyer aux journaux que quinze jours après avoir adressé des exemplaires aux personnes nommées ci-après.

Ne pas envoyer d'exemplaires à la *Quotidienne*, aux *Débats*, au *Bon Français*, à la *Quinzaine*.

Envoyer à :

M. le duc de La Rochefoucault-Liancourt, rue Royale-Saint-Honoré, 9.

M. le duc de Choiseul-Praslin, rue Matignon, 1 ;

M. le comte de Tracy, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 42 ;

M. le comte de Volney, pair de France, membre de l'Académie française, rue de La Rochefoucault, 11 ;

M. le comte Garat, rue Notre-Dame-des-Champs ;

M. le lieutenant-général, comte, pair de France Dessoles, rue d'Enfer-Saint-Michel, 4 ;

M. le lieutenant-général Andreossy, rue de la Ville-l'Evêque, 22 ;

M. de Cazes, ministre ;

M. le duc de Broglie, pair de France, rue Lepelletier, 20. Et le duc de Broglie, de la Chambre des députés, rue Saint-Dominique, 19 ;

M. de Staël fils ;

M. Benjamin Constant (*Mercure*) ;

Sir Francis Eggerton ;

M. le duc de Brancas-Lauraguais, pair de France, rue Traversière-Saint-Honoré, 45 ;

M. Terier de Monciel ;

Mme la comtesse de Saint-Aulaire ;

M. le comte Boissy-d'Anglas, pair, rue de Choiseul, 13 ;

M. le comte Chaptal, membre de l'Institut, président de la Société d'encouragement, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 70 ;

M. Thénard, membre de l'Académie des Sciences, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42 ;

M. Biot, membre de l'Institut, au Collège de France, place Cambrai. Absent de France ;

M. le chevalier Poisson, membre de l'Institut, rue d'Enfer-Saint-Michel, 20 ;

M. le comte La Place, pair de France et membre de l'Institut, rue de Vaugirard, 31 ;

M. de Humboldt ;

M. Maine-Biran, rue d'Aguesseau, 22 ;

M. Manuel, avocat ;

M. Dupin, avocat, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, 18 ;

M. Berryer, avocat, rue Neuve-Saint-Augustin, 40 ;

M. Mauguin, avocat de la Cour royale, rue Sainte-Anne, 53 ;

M. de Jouy, de l'Institut, rue des Trois-Frères, 11 ;

M. Say, du *Constitutionnel* ;

M. Villemain, chef de division à la Police ;

M. le comte de Ségur, grand-maître des Cérémonies, rue Duphot,10 ;

M. de Lally-Tollendal, pair, membre de l'Institut, Grande-Rue-Verte, 8 ;

M. Laffitte, banquier, député, rue de la Chaussée-d'Antin, 11 ;

M. le maréchal duc d'Albuféra, rue de la Ville-l'Evêque, 18 ;

M. le prince d'Eckmühl, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 107 ;

M. Béranger, auteur du *Recueil de Chansons* ;

Mme Récamier ;

M. Récamier (Jacques), banquier, rue Basse-du-Rempart, 48 ;

M. Dupuytren, chirurgien en chef, vis-à-vis la colonnade du Louvre;

M. Talma, rue de Seine-Saint-Germain, 6 ;

Mlle Mars, rue Neuve-du-Luxembourg, 2 *bis* ;

M. Prud'hon, peintre d'histoire, rue de Sorbonne, 11 ;

M. Gœthe, Ministre d'Etat, à Francfort-sur-le-Mein ;

M. Sismonde-Sismondi, à Genève ;

Sir Walter Scott, poète, à Edimbourg.

247. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Thuélin (*Isère*), *le* 15 *octobre* 1817. (2)

Mon cher Baron,

Le vicomte vous dira que je vis comme un loup. Il sera à Paris le 22 et m'a donné deux jours dans ma solitude. J'ai accroché de ma misérable fortune 2460 francs, et je compte partir pour Milan le 1er novembre. [Je ne recevrai les journaux que demain].

Ici, sur les bords du Rhône, les prêtres, qui sont tous [des] espions, se livrent aux douceurs de l'assassinat, comme je vous le disais. On envoie les assassins dans les cures du diocèse de Lyon.

Rien ne peut ajouter aux éloges qu'on donne au préfet et à M. B [londeau] ; je n'ai pas entendu une seule parole de blâme. On ne sait qui nommer maire. Il paraît qu'Alphonse (3), que tout le monde désirait, n'en voudrait pas. Il est d'abord banquier et ne se soucie pas de voir son bureau pillé, si les ultras avaient jamais le dessus. Il paraît qu'ils tournent au sang. La lumière vient de Lyon, ou tout bêtement la *Ligue* recommence. [Il y a] cinq sociétés religieuses ; la plus énergique est celle de la *Fin du Monde*. Cinquante mille de ces badauds de Lyonnais croient qu'ils vont se trouver prochainement à la plaine de Josaphat. Je ne vois de remède que les écoles à la Lancastre et une nouvelle édition du *Citateur* de Pigault-Lebrun, ou bien un professeur d'économie politique et d'idéologie. Le remède étant à vos yeux pire que le mal, la seconde ville du royaume vous fera rire par toutes les déraisons prédites par ce jacobin de Benjamin Constant dans le *Mercure*, article sur saint Jérôme.

Quant aux cinq départements voisins de Nîmes, faites-moi une loi qui y suspende le jury pour un an et qui fasse juger tous les crimes par une commission de trois colonels et deux juges. Le Ministre ne

(1) Original : collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Les passages supprimés par Colomb, ainsi que les mots qu'il a remplacés figurent entre [ ].

(3) Périer.

choisira que des gens nés au nord de la Loire et n'ayant [pas] habité le midi. Nommez le duc de Raguse et tout ira bien.

Soyez convaincu que tout autre remède est un plat palliatif. J'ai eu une conversation [comme telle], à l'égard de la Vendée, avec B [usche], et je vous donne *gratis* le résultat. Non pas *gratis*, car je prétends que vous me payiez en beaux et bons articles.

[On m'en a montré un dans le *Moniteur* du 23 septembre. C'est favorable, mais trop plat pour faire vendre. Voici une grande *mesure de repos* jusqu'au 5 novembre. Portez à l'aimable Mais^ette^. Poussez l'article de Crozet qui, quoique plus menteur que le mien, est bien moins plat. Je ne vous répète pas cette chanson sur plusieurs airs, faites ce que vous pourrez. Je dois 1200 francs au moins à Didot. Envoyez-lui par la petite poste le billet ci-joint, et quand vous verrez la *Vie de Mozart* affichée, payez-lui les cent francs. Le tout par lettre, sans vous ennuyer du colloque. Cette phrase n'est pas claire ; ce qui l'est davantage, c'est que :]

L'homme le plus marquant de l'Isère est M. le conseiller Michoud (1). Demandez à M. le baron Pasquier ses rapports sur les jugements de Valence. Il a été menacé de *vive voix* d'être tué et sa main brûlée. Les sœurs *hospitalières*, les curés, les nobles ont agi sans succès sur lui, mais avec succès sur les jurés. Il faut faire juger toutes ces causes au nord de Lyon. Notez le dit Michoud comme un homme plein d'honneur, de courage et de bon sens et qui ira loin si on l'aide. Il abhorre l'*usurpateur* et lit Say et Delolme couramment ; et il est riche.

N'oubliez pas mon très sincère compliment au nouveau Conseiller d'Etat. Il verra que son intérêt, à son âge, est de lire Bentham et B. Constant. Je prie l'aimable van Bross de se souvenir de la lettre mensuelle.

[Ai-je besoin de vous prier de cultiver pour moi l'aimable M^ette^ ? La bonté de son cœur finira par forcer sa paresse à lire aussi Bentham et le *Commentaire de Montesquieu*, chez Desver, à Liège. Michoud en est ravi.]

Je vous ai plaint sincèrement en voyant les adieux de Madame Morandi et de Garcia.

[Donnez-moi des détails sur votre manière d'arranger votre hiver. Cela pourra me servir et me convertir de mon amour pour Mil[an].

(1) M. de Rénal du *Rouge et Noir*.

L'homme aux 4 Maisons est-il à la porte ? Les élections étant beaucoup moins jacobines que je le craignais, je pense que Maison (1) sera encore libéral un an.]

Il vostro L. A. C. BOMBET,
Marquis de Curzay.

248. — E. (2)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 15 *octobre* 1817 (3).

Jugez du plaisir que m'a fait votre lettre, je n'ai pas encore de journaux ! — Je suis ravi de la défaite des Jacobins Manuel, Laffitte et consorts. Dites-moi comment on a mis le désordre parmi eux. Ensuite, je ne conçois pas la peur du bon parti. Que feraient cinq ou six bavards de plus ? — La généralité de la France a nommé de gros butors qui seront toujours du parti de notre admirable Maisonnette (4). Je suis peiné à fond de ce que vous me dites de Besançon (5), qui n'a pas encore son affaire. Ceci est un exemple pour Henri. Il est résolu à ne prendre de place qu'à la dernière extrémité. Or, il a encore 6.000 francs pour six ans. Cependant voici son état de services. Je vous prie de mettre tous vos soins aux articles. — Maisonnette va croître en puissance et, en ayant le courage d'attendre cinq ou six mois, nous serons *articulés*, *id est* vendus. Ne pourrait-on pas essayer de faire passer au *Constitutionnel* et au *Mercure*, l'article de Crozet ? — En attendant, faisons parler le *Journal général*, ou même les *Lettres Champenoises*. Quant aux *Débats*, Maisonnette pourrait se réduire à les prier de parler, même *en mal*. Je finis par répéter qu'en en parlant à Maisonnette tous les quinze jours, d'ici à six mois nous obtiendrons l'insertion. Quand ce serait d'ici à un an, mieux vaut tard que jamais.

(1) Le duc Decazes (Note de Colomb au crayon sur l'original).
(2) Original : collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) Il existe une autre lettre du 15 octobre 1817, datée de Thuélin.
(4) Lingay.
(5) Mareste, lui-même.

Je suis bien fâché de la paresse de Crozet. Çà vous aurait fait une maison charmante ; sa femme est pleine d'esprit naturel ; vous y auriez présenté deux ou trois hommes de sens ; c'était un excellent endroit pour être les pieds sur les chenets. Grondez-le ferme afin qu'en dépit de la grande maxime, il se repente. [Prions au moins Mette de faire annoncer encore une fois dans les journaux à lui soumis, par l'insertion d'une simple titre].

Adieu, parlez de moi à Madame Chanson et à Maisonnette. Je parle de vous à Hélie, qui est tout à fait supérieur. [J'embrasse van Bross. Si vous en avez le courage, voyez Didot, pour *Haydn*].

249. — C.

A MONSIEUR BUSCHE, A PARIS

Thuélin (*Isère*), *le* 16 *octobre* 1817.

Mon cher Moscovite,

Si vous avez la patience d'écrire votre excellente conversation sur l'origine et les ruines de la Vendée, et que vous vouliez l'envoyer à B..., mettez votre nom et votre adresse chez mon ami M. S., rue... n° 5. La rue à côté de Tortoni, à côté de l'ambassadeur de Hollande.

Ce n'est pas tout, l'ami qui était avec moi, lors de l'aimable soirée que vous nous fîtes passer, désire beaucoup parler de temps en temps bon sens avec un homme du bon temps. Voici sa définition : M. le baron de Mareste a été trois ans officier dans la légion du Midi ; lors de la chute du tyran, il était avec M. le Conseiller d'Etat d'Argout et jouissait de douze mille francs de traitement dans les droits réunis. A la Restauration, il devint secrétaire-général de la préfecture du Doubs.

Pour la sagacité, l'expérience, la connaissance des hommes, le caractère nécessaire pour les faire marcher, c'est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés.

Conservez-moi un peu de souvenir et croyez que je n'oublierai jamais les moments agréables que vous m'avez fait passer dans notre grand palais de Moscou.

H. BEYLE.

250. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Grenoble, le 29 *octobre* 1817.

Malgré l'irréussite quant aux articles, en tenant bon vous les ferez passer d'ici quatre ou cinq mois. Avez-vous eu la bonté de corriger la *Vie de Haydn* ? Confirmez, si vous voyez Didot, ce que je lui ai écrit, d'en envoyer des exemplaires à M. Isaac aîné à Calais, pour M. Dessurne, n° 203 Fleet Street, à Londres.

J'espère que l'arrivée de l'excellent M. Blondeau vous fera connaître ce pays-ci. On voudrait pour maire M. Giroud, l'ancien Receveur G^al^. Surtout, renouvelez le Ministère public de la Cour. Le Duc a fait merveille, cependant comme il est allé déjeuner chez le général Marchand, le Dauphinois, toujours malin, a dit : « Le Marchand de Paris va déjeuner chez le Marchand de Grenoble ». Dites cela à l'aimable Maisonnette. M. Em. Hélie sait parfaitement votre affaire. Ecrivez-lui quand vous voudrez. Si vous ne m'écrivez qu'un mot, remettez-le chez Barral.

251. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

Thuélin, le 30 *octobre* 1817.

Pourquoi diable ne me donnez-vous pas plus de détails sur Besanç. ? (3) Quelles sont ces dispositions douteuses ? S'étendent-elles jusqu'à Maison ? (4) Il est pénible de penser à quelque chose et de n'avoir que des données vagues. Je ne puis que vous recommander de la *ténacité*, c'est comme pour les articles.

Je vous remercie de l'espoir du feuilleton ; de plus, soyez sûr que

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) Mareste lui-même.
(4) Decazes (note de Colomb).

d'ici à six mois les autres journaux insèreront les autres articles. Si j'avais le choix, je voudrais faire passer dans les *Débats* l'article de Croz [et] (1). Comme vous en avez deux copies, ne pourrait-on pas dire à MM. du *Mercure* : Si vous n'avez rien de mieux, si vous n'avez pas le temps de penser, insérez celui-ci avec tels changements, etc.

J'ai parlé à fond à Ennemond ; il sait votre affaire comme vous-même. La prudence vous ordonne d'attaquer Theys, sauf, après l'avoir obtenu, à n'envoyer paître personne. Une fois que vous avez Theys, après 33 lettres écrites et sept mois de patience, demandez un congé de 15 jours pour aller en campagne. Venez en cinq jours à Cularo. Là, je vous aurai muni d'une lettre pour M. Durand, adjoint au maire de Cheylas, près Goncelin. C'est le premier agriculteur du département de mon ami. Vous le menez à Theys et faites ce que je fais depuis avant-hier. Vous écrivez ce qu'il vous dit sur votre domaine.

Cela écrit, deux jours après, vous lui dites : « M. D., vous convient-il de vous charger de ma procuration pour vendre avec un bénéfice de cent louis ? Cet homme, de probité même, a vendu ainsi un domaine acheté 83 mille francs par mon bâtard, il l'a vendu 162. C'est qu'il va boire au cabaret. D'ailleurs, vous avez votre estimation pièce à pièce. En un mot, il est, pour vendre les domaines, ce que Cuillerier est pour les clapites (?). Cela fait, vous reparaissez triomphant à Paris le vingtième jour.

Le procès de *my sister* me tient ici *with the good* D[d], jusqu'au 3 novembre. Je pars avec elle, vais à Milan, et, au mois de mars, hélas ! je vais passer un mois à Grenoble pour faire juger en appel, et, si elle perd, un mois à Paris, pour prier votre co-dîneur M...in d'appeler pour elle en cassation.

Que Maisonnette est aimable de songer aux absents. J'accepte avec plaisir la *Sketch*. M. le duc de Dalberg est-il à Turin dans ce moment ? Je crois que oui. En arrivant à Paris, il y a cinq mois, je suis allé dire à M. Poisson, de la part de Plana, mon géomètre de Turin, de mettre tous les livres de mathématiques qu'il voudrait envoyer à Turin, aux *Relations Extérieures*, à Paris, sous le couvert de M. le duc de Dalberg. Si le dit duc est à Turin, adressez à M. Plana, astronome royal, à la Specola, à Turin, avec le cachet et aux Affaires Etrangères. Si vous trouvez des inconvénients, adressez par la diligence, à l'*orna-*

(1) Sur l'*Histoire de la Peinture en Italie* ; cet article avait paru au *Moniteur*, le 23 septembre 1817.

tissimo signor, il signor B. Asti, casa Perouti, n° 1217, Corsia del Giardino, in Milano. Cela peut courir bien des hasards, mais j'ai trop d'impatience pour attendre une occasion deux ou trois mois. Je ne sais qu'envoyer, en revanche, à l'aimable M^ette^, notre Italie est si pauvre en bons livres. Ce que je trouve de plus acceptable *for him*, c'est de dicter à mon secrétaire une traduction du Philippe II d'Alfieri. Cela lui ferait-il plaisir ? Remettez ce mot de réponse chez Barral. En ce cas comment lui envoyer ce cahier vite et sans frais ? Il serait prêt le 20 décembre, à l'adresse de son Ministère ? Est-ce que M^ette^ n'a pas exécuté sa promenade au Hâvre ? C'est une grande duperie.

Voici un mot pour Didot que je vous prie de jeter à la poste. Cependant il devrait vous avoir remis les épreuves (1). Au reste, sa lambinerie fait qu'il ne m'envoie pas son compte, ce qui nous fait gagner le grand jour où nous brillerons dans les *Débats*, ce qui nous fera vendre. S'il n'y a pas d'indiscrétion, priez M^ette^ de faire solliciter les autres rédacteurs de journaux. Adieu, mon cher ami, votre lettre m'a fait le plus vif plaisir.

Dans la prochaine, confirmez-moi donc le sentiment que la Cie de Duval est froide ; — le préfet a donné un asile à M. le capitaine Buisson, persécuté par M. de Doué, chef d'escadron de Génie à Cularo. Ce trait, fait pour frapper, produit une grande sensation. Votre G^ie^ est exécrable. Notez que le G^al^ et M. de Doué ont agi le lendemain du départ du M^al^. M. de Pina n'a pas daigné venir de la campagne pour recevoir le M^al^. Ils disent que le G[ouvernement] est faible et en profitent.

Mettez à sa place M. Giroud, Receveur G^al^. Renouvelez le Procureur G^al^. Au reste, M. de Blondeau doit vous éclaircir la vue. Je vous donne le C[onseille]r Michoud pour un homme dans le genre du Molé, probe et intrépide ; on lui en veut.

Si vous avez besoin d'exemplaires de mes *books*, voici un bon sur M. Didot. Mille amitiés à Smith. Encouragez-le à traduire le catéchisme de Bentham, ça lui fera un titre, vous le pronerez comme profond.

M. Durand, qui me voit écrire, me dit que Theys est un pays unique pour revendre en parties boisées. Venez y passer quarante-huit heures avec lui, et ces quarante-huit heures vous valent 10.000 francs et vous font payer beaucoup plus vite.

(1) Voir lettre suivante.

252. — I. (1)

A MONSIEUR PIERRE DIDOT, A PARIS

Troyes, 3 *novembre* 1817.

J'ai reçu votre lettre. Je vous prie de porter l'épreuve des neuf premières pages de la *Vie de Haydn* à M. de Barral, rue Favart, nº 8. M. de Barral prendra et paiera pour moi le J.-J. Rousseau.

Faites brocher 300 exemplaires de la *Vie de Haydn* avec le nouveau titre. Faites afficher ; il faut imprimer 2.000 affiches et les faire poser par vingt ou trente très haut. Distribuez-en chez MM. Delaunay, Mongie, Chanson, Renouard. Je vous prie d'en envoyer 80 ex. à M. Isaac aîné, à Calais, pour faire passer à Londres, à M. Dessurne. Le jour où vous mettrez le paquet au roulage pour M. Isaac, prévenez-le par un mot. Donnez le compte de l'épreuve, du brochage et de l'affiche à M. de Barral, qui aura la bonté de payer cette dépense comptant.

J'ai, Monsieur, l'honneur de vous saluer.

H. BEYLE.

Monsieur PIERRE DIDOT
Imprimeur du Roi
rue du Pont de Lodi, nº 6,
PARIS.

253. — C.

A M. ROMAIN COLOMB,

Directeur des contributions indirectes, à Montbrison.

Sienne, le 25 *novembre* 1817.

Je viens d'écrire l'*Histoire de l'énergie en Italie*. A moins que tu ne sois bien changé, ce sujet sera de ton goût ; car je t'ai reconnu une certaine force dans le caractère dès nos jeux d'enfance, et je ne pense pas que les saletés politiques aient pu l'amollir complètement.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Au moyen âge, dans le reste de l'Europe, des seigneurs qui écrasaient leurs domaines furent écrasés à leur tour par les rois, par exemple, Louis XI. L'énergie ne pouvait donc naître que dans quelques centres de seigneurs féodaux ou dans le roi, tous gens étiolés par la richesse.

En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits actifs, étaient inévitablement entraînés à se disputer le pouvoir, cette jouissance délicieuse et peut-être au-dessus de toutes les autres pour des gens défiants, du moins plus durable. Milan, Gênes, Florence, Rimini, Urbin, Sienne, Pise, Plaisance et vingt autres villes étaient dévorées par les flammes des factions. Leurs citoyens sacrifiaient avec joie à leur ambition politique, le soin de leurs intérêts privés et la défense de ce que nous appelons les *droits civils*. De là, ce conflit éternel des familles puissantes, dont l'histoire domestique est si singulière, cette lutte violente des factions, ce long enchaînement de vengeances, de proscriptions, de catastrophes.

Voilà le foyer qui produisit les guerres interminables et acharnées de ville à ville. Par exemple, de Sienne et Florence, de Pise et Florence, etc. ; et enfin les invasions étrangères de peuples qui, armés par un roi, eurent bon marché de petites villes qui s'abhorraient entre elles ; car il ne faut pas le dissimuler, avec l'énergie, le moyen-âge a laissé en Italie la funeste habitude de la haine. C'est là, dans ce climat enchanteur, que cette passion calamiteuse éclate dans toute sa force. Les tyrannies soupçonneuses, faibles et atroces, qui gouvernèrent l'Italie de 1530 à 1796, ont changé la prudence du moyen-âge en sombre méfiance.

De là, la première qualité d'un cœur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme ou la tyrannie, est l'énergie ; la seconde, la défiance ; la troisième, la volupté ; la quatrième, la haine.

Les Italiens, à l'exemple des Romains, que Pétrarque leur avait expliqués, entendaient par le mot de *liberté* la part que chaque citoyen devait avoir aux élections et délibérations publiques.

Les Florentins voulaient gouverner dans la place publique et au *Palazzo di Citta*.Nous, nous voulons être tranquilles dans notre salon, et surtout n'être pas choqués au bal par l'insolence d'un noble.

On ne trouve à Florence, au XIVe siècle, par exemple, que des lois et des habitudes imparfaites pour garantir la sûreté des personnes et

des propriétés. Il n'était pas encore question de la liberté de l'industrie, des opinions et des consciences.

Des hommes, dont les propriétés, l'industrie et la personne étaient si mal garanties, et qui ne connaissaient presque pas la liberté civile, perdaient *tout* quand, au lieu de nommer leur podestat sur la place publique, ils venaient à être gouvernés despotiquement par le chef de la famille noble la plus puissante de leur ville. Ce tyran sanguinaire se trouvait sans lois pour le contenir, ou même pour le diriger ; car, quand il eut de l'esprit, ce tyran sentit qu'il était de son intérêt d'être juste ; par exemple : Castruccio. Il faut soigner le cheval qui nous porte. Au milieu de tant de dangers, comment l'honneur aurait-il pu naître ? Comment trouver le temps d'avoir de la vanité ?

Le gouvernement, à moins qu'il ne soit fort et séduisant comme celui de Napoléon, ne passe dans les mœurs qu'au bout d'un siècle. De là les progrès des beaux-arts dans ce XVe siècle, où la liberté (entendez toujours la liberté d'alors, la liberté gouvernante et non jouissante) commençait si fort à languir.

Les tyrans d'Italie, pleins d'énergie, de finesse, de défiance et de haine, et, dans les beaux-arts, d'esprit et de goût, n'eurent jamais aucun talent comme administrateurs : ils se moquaient de l'avenir ; ils écrasèrent l'industrie et la commerce. Volterre, qui comptait cent mille habitants, n'en a plus que quatre mille. Jamais ils n'établirent de lois raisonnables ou ne maintinrent de justice équitable.

Enfin, du temps des républiques italiennes, le pape faisait brûler Savonarole, qui avait voulu faire le petit Luther. La liberté des écrits sur les intérêts communs à tous les citoyens, quand les lois l'auraient accordée, aurait été bien assez restreinte par le péril d'offenser les factions dominantes, ou même celles qui pouvaient le devenir. Dès que l'une d'elles avait saisi le pouvoir, il en était comme chez nous en 1815 (1) ; c'était un crime non seulement de dire, faire ou écrire, mais d'avoir fait, dit ou écrit quoi que ce soit contre elle.

A chaque révolution d'une ville, la volonté des vainqueurs réglait tous les droits et tous les devoirs. Il ne restait aux vaincus qu'une ressource, celle de tenter, à leurs risques et périls, de vaincre à leur tour.

Comment diable n'être pas énergique avec le soleil et les richesses d'Italie, et quatre siècles de ce joli petit gouvernement ?

(1) Dans les départements s'entend. Cf. *Racine et Shakspeare*, passim.

Il n'y avait un peu d'exception pour tout cela, et un peu de fixité qu'à Venise. Aussi les Vénitiens étaient-ils devenus les Français de l'Italie, gais, spirituels et sans énergie. (1) Avec une énergie brûlante ou sombre, suivant qu'on est dans une veine de bonheur ou d'adversité il est impossible d'être gai, spirituel, léger. L'esprit a l'habitude de mettre trop d'importance à tout ; dès qu'on est indigné, l'on ne peut plus rire, ni sourire.

254. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 1er *décembre* 1817.

Votre lettre que je reçus à Thuélin [avec le compte de Didot] fit la consolation de mon exil ; celles des 13 et 20 novembre, que je reçois aujourd'hui, me font penser pour la première fois, à cette ennuyeuse lutte des droits contre les privilèges, qui remplit tout en France. Plus une pierre de voûte est bonne pour sa place, moins elle peut convenir ensuite pour tout autre bâtiment. De manière que, de tout ce qu'on fait en littérature en France, il n'y aura de bon que le point où on en arrivera en 1838. Dans les pays qui n'ont pas de *but*, les arts ont gardé *leurs charmes coutumiers*, tandis que votre *Manie des grandeurs* est un article de politique en vers et en cinq actes.

Psami re d'Egitto est un ballet assez amusant de Vigano, qu'on a donné hier pour la dernière fois. [Nous sommes arrivés le 21]. *Psami* était précédé du second acte du *Matrimonio Segreto*. Galli, dans le rôle du comte, est seulement parfait pour moi. La froide Festa faisait Carolina, et le ténor Monelli, bon dans une petite salle, était sans couleur dans ce gouffre (3) énorme. Après le grand ballet, le second acte de la *Cenerentola* de Rossini. C'est, comme *Psami*, du médiocre d'un grand artiste.

Le tre Melarancie sont trois princesses que des génies enlèvent endormies dans leur lit, qu'ils apportent dans une forêt où le sabbat

(1) Voyez dans la *Vie d'Alfiéri*, écrite par lui-même, les échevins de Paris se perdant dans la boue, en allant complimenter Louis XV le premier de l'an. (H. B.).

(2) Original ; collection de P.-A. Cheramy.

(3) Le théâtre de la Scala.

se tient, et qu'ils jettent par terre, le tout à la manière des *Mille et une nuits*. Aussitôt une fée enchantée les change en trois belles oranges et les emporte dans un sac. Arrive le génie *el Mourab*, monté sur un bélier gigantesque ; il fait venir en un clin d'œil un chevalier qui n'était qu'à deux mille lieues de là, et c'est pour lui faire cadeau d'un sac où se trouvent : 1° un joli pain de munition, ensuite un balai de trois sous, plus un paquet de ficelle. A la vue de ces jolis cadeaux, le chevalier (le jeune et superbe Molinari) saute sur le bélier qui part au petit trot et l'amène devant une cour fermée par une grille de fer ; il jette la grille en dedans, un chien énorme lui saute dessus, il le reçoit d'un air doux et lui remet le pain de munition que le chien va vite manger dans un coin. Un prodigieux géant, que l'on voit occupé à tirer de l'eau avec un seau qu'il attache à une tresse immense formée de ses cheveux, se porte contre le chevalier qui lui fait son compliment terminé par le don du paquet de ficelle. Le géant, enchanté, s'assied sur la margelle du puits et s'endort.

Reste une diablesse de vieille qui, avec une pelle, chauffe un vaste four ; elle est séduite par le petit balai. Alors le chevalier s'élance dans le château et vole le sac où sont les trois oranges ; il délivre, chemin faisant, une troupe de chevaliers ; ils rapportent les trois oranges à leur père ; les oranges, mises sur une table, deviennent énormes, et on en voit éclore les trois princesses ; mariages, *balabile*, etc. L'acte de l'intérieur du château où les trois princesses, rendues à leurs formes naturelles, parce qu'on a jugé à propos d'en faire des servantes, arrivent dans un salon où la fée, en sortant, a rendus immobiles les chevaliers prisonniers ; cet acte, dis-je, est assez drôle. Le commencement de ce ballet est sublime, le milieu encore bon, la fin plate ; c'est du Vigano de troisième qualité.

La considération de ces merveilles a rempli mon cœur et mes yeux depuis le 21 novembre. — J'ai cherché et trouvé un appartement pour ma sœur (1) ; je l'ai présentée ; elle a déjà trois bonnes amies.— On m'a bien parlé politique dans les loges où je vais, vous sentez l'effet des choses vagues sur un adepte qui a eu l'avantage de discourir avec Maisonnette et Besançon. Je me suis dépêché de fermer les oreilles.

Je trouve toujours ce pays bien supérieur au vôtre : jugez-en. Le général prince de Stharemberg est peut-être le seul homme à courage

(1) Pauline.

français qu'il y ait dans l'armée autrichienne ; c'est un Lannes, un Lassalle ; de plus, grand prince ; de plus, frère naturel de l'empereur : c'est donc un des plus grands personnages possibles. Il y a deux ans qu'en cette qualité il trouva bon de voler à un chien d'Israélite de Ferrare pour cent mille francs de mauvais foin. Le conseil aulique commença un procès dont le jeune prince fit de bons rires avec ses amis. Il y a trois mois que tous les officiers, lui compris, qui se trouvent à Milan, reçoivent l'ordre de se rendre en grande tenue au ministère de la guerre. Arrivés là, le secrétaire du Conseil de guerre donne lecture d'un jugement en vingt pages qui, dit-on, condamne le jeune prince à *tirer les barques* sur je ne sais quel fleuve des états autrichiens, pendant six ans ; il sera dégradé, déclaré incapable de servir, et, en outre, condamné à restitution et aux dépens, s'élevant à la bagatelle de douze cent mille francs. Le prince se mit à pleurer. Le greffier tire un nouveau papier : l'empereur commue les six mois de galères en six mois de prison, et confirme le reste de la sentence. Le prince tire son épée, la remet au greffier et, dans la même voiture de ville qui l'avait amené au ministère, part, sans rentrer chez lui, pour aller subir sa détention dans une forteresse de Bohême. Sa femme, laideron qui l'adore, apprend [çà une heure après], prend la poste et lui court après. Elle est riche et paiera pour lui, qui reste, à trente-trois ans, déshonoré et sans le sou. Cela doit sembler bien ridicule à des gens brillants, qui ne savent pas faire obéir un préfet. Ceci fait le pendant du fils du maréchal-lieutenant fusillé à Vienne ; mais vous savez [ça].

[J'avais peur de ne pas trouver de quoi remplir quatre pages. Vous les trouverez peut-être bien vides, mais je ne peux pas vous fournir mieux].

Je lis jusqu'à deux heures ; je me promène jusqu'à quatre et dîne à cinq ; à sept je fais une visite ou deux ; à huit je parais dans la loge de ma sœur ; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans la Scala jusqu'à minuit que *le tre Melarancie* commencent à s'enfler sur la table du roi, leur père, et à devenir grosses des princesses. Le reste ne valant rien, je reviens chez moi, où, dans mon lit, je lis jusqu'à une heure. Je lis les lettres de d'Alembert, Montesquieu et autres à Mme Dudeffant [2 vol. chez Léopold Collin]. Les lettres de d'Alembert m'ont fait beaucoup d'impression, vu que ce sont pour nous, mon cher ami, des arguments *ad hominem*. Il était, en 1764, content avec mille sept cent francs de rente ; si content qu'il refusait une grande place à Berlin. Et vous

avez l'effronterie, vous qui b....z, qui plus est, de vous plaindre de dix *thousands* !

[Mes *six thousands* ne sont pas si clairs. J'ai 4.250 francs d'assurés par an, et 6,000 à toucher. Plus, si deux personnes, l'une de 59 [ans] (*le Salvaing*), l'autre de 71, quittent, je gagne 80 ou cent mille francs].

Là-bas, le mépris me suffoquait ; voir dans la bouse de vache ce que j'ai vu si beau à Hinter-Linden de Berlin ou à Schœnbrünn, m'empêchait de digérer. Il est bien vrai que je ne trouverai jamais ailleurs la conversation des gens d'esprit comme Besançon, Maisonnette, etc. ; voilà ce qui fait que vos lettres me sont un besoin de première nécessité.

Que van Bross ait deviné Bombet, je m'en doutais ; mais j'ai toujours rempli mon but, qui était de ne pas *parler comme auteur*. Je me suis trouvé, à la chute de mes grandeurs, rempli d'orgueil, mais d'un orgueil tenace, que jeûnes et prières n'ont pu chasser. Cet orgueil se sent fait pour être préfet ou député. Le métier d'auteur lui semble avilissant ou, pour mieux dire, avili. J'écris pour me désennuyer le matin ; j'écris ce que je pense, *moi*, et non pas ce qu'on pense ; le tout, en attendant que le *Moniteur* m'apprenne que je suis appelé à la préfecture de N...., place que je refuserais avec horreur, tant que je me verrais le collègue M. Montlivaut, etc., etc., etc. Voilà ce que m'a appris l'examen de mon *intérieur*, comme disait feu Tartufe. Vous en savez autant que moi sur toutes mes *cachoteries* et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile.

Le manque d'esprit d'Alfiéri est de moi, tout le reste de l'*Edinburgh review*. *Idem* pour le *Paris d'autrefois* ; c'est vous qui me l'avez indiqué. Le morceau sur l'italien est de Bombet. Il est très vrai qu'il n'entend pas le toscan, ou, pour mieux dire, il l'entend, mais l'a peu entendu, Florence l'ayant toujours scié. L'article sur Vigano, c'est mon cœur et mon sang, comme dit Parny. Le titre a été inventé par le libraire. Voici un bon. Si jamais vous relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayon à relever ce qui vous semble faux, ou mieux, faites un petit cahier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment où l'auteur vous donne de l'humeur, dites-lui des sottises, ferme. Je n'ai pas vu ce volume (1) depuis qu'il est broché. Il me semble qu'il doit paraître un peu *Alfierien*, c'est-à-dire sans esprit. Contez-moi *net* ce que vous en a dit Maisonnette, excellent juge à mes yeux,

(1) *Rome, Naples et Florence en* 1817.

depuis qu'il méprise un peu ces gens que je méprise tant : la Harpe et Suard. Si je ne vous dis rien des cadeaux dont il m'accable, c'est que je veux conférer ce soir avec mes amis sur les moyens de transport ; s'ils sont en route, vous avez bien fait.

Je suis bien aise, car je vois que cet homme si aimable et que la bonté de son cœur rend si supérieur aux Cromwells qui l'entourent, pense à moi : cependant *basta cosi*. Ce pays est si stérile, que jamais je ne pourrai faire l'équivalent de ces deux précieux volumes. Il y avait un trou en Suisse où végétait un peu de liberté de la presse ; vous avez vu dans la *Gazette de Lausanne*, n° 92, je crois, que les ministres de France et d'Autriche *invéhissent* là-contre. Cela est bien bête, *à mes yeux*, s'entend. Ou faites fusiller des libraires Palm, ou ne nous ennuyez plus de votre sottise ; vous n'avez pas les c.....s qu'il faut pour comprimer ; contentez-vous donc de diriger, c'est-à-dire d'amoindrir, d'égarer, comme le cardinal de Richelieu fit par son Académie Française. — Je lirai les deux *Moniteurs* où bavardent les provinciaux. Je vous indique, par contre, le *Moniteur* du 31 octobre sur la *liberté* et l'*arbitraire*. L'auteur m'a écrit une excellente lettre ; ne le nommez pas. Au reste, je n'ai pu encore voir son *Moniteur*. Je ne suis pas tout-à-fait de son avis ; je ne veux pas que le gouvernement se mêle *le plus possible* de mes affaires. L'Amérique-Nord me semble un modèle parfait : voyez le commentaire sur Montesquieu (par Jefferson). — Ce qui a intéressé surtout, c'est le détail de vos journées et soirées. J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six *lire* à deux ; la loge, six *lire*, les deux billets quatre *lire*. Or une lire vaut soixante-seize centimes. Cette vie est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus splendide.

Ceci me conduit au *matrimonio* de Besançon. Si la fille a cent cinquante mille francs, si elle est fille unique et qu'il n'y ait qu'une mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se *foutant foncièrement de tout*. Mais voilà ma condition *sine qua non*. Rester à Paris pour trembler chaque matin d'être supprimé dans quelque nouvelle organisation, c'est l'antichambre de l'enfer ; je crois que tous les employés de province sont dans ce cas.

Je vous dis, pour ne pas l'oublier, que M. de Tracy m'a dit du mal du personnel de Mac Intosh. C'est un homme qui ne voit pas nettement le rapport des peuples et des kings. Peut-être cela ne vous déplaira pas.

J'ai lu la phrase de votre lettre sur l'immortel Galiari à un Piémontais homme de goût, qui a été saisi d'un rire inextinguible ; c'est le Cimabue d'un art dont Perego, Fuentès, Landriani, Sanquiric, sont les Carraches. Mais je vous pardonne tout, si vous faites votre journal. Ah ! chien de paresseux ! vous allez m'objecter le travail dont vous êtes surchargé. Songez au beau voyage d'Angleterre en 1830 que paiera M. Ridgeway.

[Pour mon affaire, ce qu'il y a de mieux, c'est le Ministère des Relations Extérieures, surtout si l'on veut vous promettre d'envoyer vite à S. Ex. Dol. Si cette voie est impossible, envoyez par la diligence, en recouvrant le paquet en toile cirée, en adressant à Lugano (Suisse), *al signor* Pietro Fontana. Le même Fontana, qui est curieux comme une femme, désire que le jour de la semaine que vous consacrez à Galignani, vous demandiez à ce maître fripon, combien il vous vendra un exemplaire du Journal du Dimanche, *L'Advertirer*, je crois, journal in-4 dont Van Bross a acheté un n° à Londres. Celui de dimanche 1er arrive le 4 chez Galignani, qui nous l'enverrait le 11, au bout d'une semaine, quand il reçoit le suivant. Le commis se chargerait de ce soin et serait bien payé. On nous a dit en Angleterre que ce journal du Dimanche qui a 52 nos par an, rendu en France, ne coûterait que 80 francs. Si Galignani était un peu raisonnable, demandez-lui ce qu'il voudrait pour un infâme *Morning Chronicle*. S'il ne veut pas se défaire de celui-là, quel est le moins mauvais ensuite ? Le *Times*, le *Stateman*, le *Gentleman Magazine* de Philips, qui paraît tous les mois ? Je vous dirai d'après la connaissance des prix quels sont les moyens de transport].

Mais une commission à laquelle je tiens bien plus, c'est que vous veuillez me rappeler au souvenir de madame [Chanson] ; est-elle bien délivrée de cette triste jaunisse, si peu faite pour une jolie femme ?

[Dites à Maisonnette combien je suis reconnaissant. Quoi ! Il a trouvé l'instant de s'occuper d'idées si creuses ! Il a bien voulu rendre populaire un sujet si abstrait et qui aurait eu besoin que l'auteur sût bien écrire ! Voilà des procédés qui me feraient regretter Paris. Dites-lui qu'il me rende le service de rendre à cette Grande Ville sa splendeur ou du moins son honneur, et alors je retiens une petite chaise dans le salon du samedi.

Envoyez par la poste la lettre au n° 63, rue des Petits-Champs et, trois jours après, allez-y. C'est moi qui écris à votre insu, du moins pour la forme de l'épître. Adieu, *Carissimo*, me voilà à ma dernière page. Dites-

moi votre avis sur la nouvelle édition de Molière par Auger, sur le Cours de littérature de Lemercier. Ce sera encore un *Mezzo Termine.* Il nous faut Shak[espeare] pur. *Una fides.* J'embrasse Smit, la bonne Mine, et même la brillante Aglaé *with the clap* (1)].

255. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 3 *janvier* 1818.

Je suis enchanté, ravi ; rien ne peut payer de telles lettres. J'aime même la boueuse politique quand elle est traitée d'aussi haut. Vous ne m'en parlez pas assez au long. L'histoire de voir des gens inscrits *pour* parler *contre* a réveillé toutes les curiosités. Pour moi, je suis à peu près de l'avis de Quintus Fabius B[eugnot] : le jury, en appel, me semble tout ce que ces enfants-là peuvent supporter ; seulement, si le jury n'a pas prononcé soixante jours après l'arrestation des prévenus, on leur ouvre la porte et on leur souhaite le bonjour jusqu'à nouvel ordre. Hier soir, dans une soirée de onze personnes, on s'est occupé une demi-heure de la loi sur les journaux, qui a passé par cent quatre-vingt-deux contre cent trente-et-un. Si vous voulez juger de notre fanal, cherchez la *Gazette du Lugano* chez Galignani. Mais, pour Dieu ! parlez plus longuement de l'esprit politique de Paris.

J'en viens tout simplement à ce qui m'intéresse le plus. Je suis [ravi] de votre patience de mettre des notes marginales. [Vous devriez prendre des ex. chez Egron et en faire relier un avec quatre cahiers de papier blanc jetés tout en travers du volume]. Cela est exactement mon journal. [Je le lis à Crozet qui me conseille *of printing*] ; j'en étais aux deux tiers, quand vous me fîtes lire l'article sur madame Dudeffant et celui d'Alfiéri dans l'*Edinburgh Review* ; pour mettre ces idées en circulation, je les ajoutai. Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome ; mais, dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi ? Comment voulez-vous un portrait

(1) Très fort, bruyamment.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

complet en deux cents pages ? Sur la *vanité* des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent ; mais c'est dans *tout*. *Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Voyez M[ettray] et tous nos amis de Cularo. Quant à la *ducomanie* (1) de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour n'*être pas reconnu*, il a multiplié par la quantité *comtes et marquis*, toutes les initiales citées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, est plus riche que jamais. Il y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent trente. Retenez ce trait pour l'Italie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) l'influence *réelle* et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les *comtes et marquis de Stendhal* qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce qu'a dit Stendhal ; je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au P[iémont], Stendhal en savait trop pour parler. — C'est incroyable, mon meilleur ami (2) en est.

M. Dalpozzo, maître des requêtes à Paris, ensuite président à Gênes, vient de se couvrir de gloire en faisant imprimer ici des plaidoyers ou consultations, pour mieux dire, qui dévoilent toute la vénalité *of the* (roman) Senate (3). Un peuple ainsi mené deviendrait le plus fourbe, le plus méfiant, le plus coquin de la terre en cinquante ans. C'est comme les Grecs d'Athènes, gouvernés par l'esclave d'un eunuque noir. Je calomnie le Kislar-aga, sa justice vaut mieux.

[Je suis fâché que vous n'ayez pas dit dans *Paris* exactement ce que vous me dites. Il n'y a d'important que la vente, et on ne peut pas tirer grand'chose de cette affaire. Dans tous les genres, il n'y a de bon que le naturel. Il en est tout autrement de l'histoire et même de *Haydn*. Tâchez de faire louer ce dernier. Si vous pouvez, tâchez de faire renouveler tous les trois mois l'*annonce matérielle*. Suivant moi, l'article de votre lettre ferait le meilleur feuilleton possible. On sent tout de suite une franchise qui touche. Si la Chambre ne s'est pas encore dégoûtée du noble métier de *Bureau d'Annonces*, faites-lui faire hommage *of the book by your friend Coure*, qui n'a pas imité le Quintus Fabius et Cie. D'où sera-t-il préfet ?].

Autrefois, les *puissants* avaient la *puissance* et de plus le respect ;

(1) Voir *Rome, Naples et Florence*.

(2) Mareste lui-même.

(3) Du sacré collège.

voyez M. de Choiseul. Maintenant ils n'auront plus que la puissance. Il faudra qu'ils baissent continuellement les yeux, ou, à chaque regard, ils seront obligés de mâcher le mépris. Si vous saviez ce qu'on dit de l'ami de Maisonnette et des autres ! Moi, je trouve le public injuste ; il faut que cela soit bien fort.

Nous venons de faire une grande et très-grande perte. Sa Majesté s'est lassée du Conseil aulique et a nommé ou nommera des ministres comme à Paris. Elle a nommé M. Saurau (1), ministre de l'Intérieur ; il y aura des chefs de division pour chaque royaume. Celui d'ici n'a pas inventé la poudre, au contraire ; mais il a cinq cent mille francs de rente et un fille unique ; il donne aux pauvres quatre mille francs par semaine ; il ne pense qu'aux moines ; il alla à Vienne, il y a deux ans, pour les redemander. Ce gouvernement qui ne tombe pas dans les *Concordats*, et dans l'oubli du passé, lui refusa sa demande. Au retour, on ne trouva pas sur sa porte l'excellent mot *maison Bancal*, mais bien une figure de grandeur naturelle, en habit de Cour et fort ressemblante à lui, comte Bassi... De chaque poche, sortait une petite figure de moine et de religieuse, et lui, il embrassait de toutes ses forces un énorme *fiasco*, aussi grand que lui. Nous allons avoir le sage archiduc Regnier, et pour second, un M. Guicciardi..., ministre ou préfet de police ici sous l'usurpateur. Quelques personnes lui accordent un talent supérieur ; mais tiendra-t-il les prêtres et les nobles comme notre comte de Saurau ? J'en doute. Les quatre dernières années de ce pays-ci sont un *modèle*, mais c'est du talent perdu ; ce qui est absolu n'est plus de mode.

[Savez-vous que je suis encore effrayé de la vision que nous avons eue du préfet le plus libéral de France, je veux dire Appo. Je vous jure que le plus illibéral d'ici vaut cent fois mieux qu'Appo., non par les paroles, mais en *actions*. Vous allez encore vous *Stendhaliser*, mais je vous assure que je suis froid et vrai.]

5 janvier. — Voilà onze personnes qui viennent de décider un bien grand point (sur la presse). Puisque nos admirables ministres, avec une majorité aussi forte, n'ont pu avoir que onze voix, ils doivent voir que l'opinion veut le jury. C'est murer dans les cavernes intérieures du *Vésuve* un gaz inflammable qui, là, est dangereux, et qui n'était rien exhalé dans l'air. Il fallait faire des jurés payant deux mille francs d'impôt. Nous ne serons pas du même avis ; cela me semble

(1) Mosca, de la *Chartreuse de Parme*. Cf. Farges. *Stendhal diplomate* (passim).

une grande bêtise. Ne pouvait-on pas empêcher les élections de l'année prochaine ?

Il n'y a pas moyen d'y tenir avec de tels jacobins. Ou bien nous reconcilierons-nous de *cœur* avec ces bons ultras ? Eclaircissez-moi bien cette grande question. Dominique me disait qu'il se fiche d'être conquis ; il aime mieux le jury pour la presse, et les Prussiens. Avez-vous regardé l'événement de la Warthurg le 18 octobre ? L'Allemagne en est à son 1789. Que pense notre ami Maisonnette ? car je pense, moi, que tout son cœur n'est pas dans ses vingt-cinq mille francs. Nous n'aurons pas toujours des gens de génie pour ministres. M. de Choiseul était bien puissant : il a pour successeur l'infâme d'Aiguillon. Si les deux tiers des Français disaient qu'il est nuit à dix heures du matin, le king doit dire de même, si le métier lui plaît.

SPECTACLES

Mais parlons spectacles, nous serons moins dissidents. Le 26 décembre, la Scala a ouvert. L'abonnement coûte cinquante francs jusqu'au 14 mai. L'opéra les *Deux Wladimir*, exécrable copie de *Mérope* et d'*Héraclius*, a une musique volée à l'Académie impériale de musique, *id est savante*, plate et ennuyeuse au suprême degré ; c'est de Winter, jeune poulet de soixante-dix-neuf ans. Vous lui devez *Proserpine*. Le premier jour, on a sifflé cette infamie ; le second, cent billets donnés l'ont fait tolérer. Tandis qu'on le huait, il pleurait de joie. On applaudissait la fille naturelle de ce grand homme, mademoiselle Metzger, jeune créature criblée de petite vérole, laide et catin au suprême degré, mais voix superbe. C'est un soprano, pas si haut que la Bonini ; cela plairait à Paris. Madame Camporesi a une voix froide et magnifique. C'est peut-être la première après la sublime Catalani. La Marconi, contr'alto passable, plus laide encore que la Metzger. Madame Camporesi, avec des traits superbes, est déplaisante. — Le 18 janvier, nous aurons *Ciro*, de Rossini ; ensuite un opéra de Soliva ; et le 14 mars, *Don Juan*, pour la troisième fois en deux ans.

A Venise, fiasco infâme aux deux théâtres *San Mosé* et la *Fenice*. Ils ont sifflé Tachinardi, Galli et la Festa. Les deux premiers sont des dieux *pour moi*. A Naples, l'*Armida* de Rossini a eu le plus grand succès ; mais on a été obligé d'aller le chercher à la campagne avec de la maréchaussée et de le mettre en prison pour lui faire terminer la partition.

Le carnaval, à Naples, ne commence que le 12 janvier. — Je ne vous

parle pas de beaucoup de petits fiascos dans les petites villes ; on a de l'humeur, on la passe sur les acteurs.

BALLETS

On a été sur le point de mettre en prison Vigano. Cet homme de génie ne sait pas composer sur le papier. Il a commencé *Dédale et Icare* le 4 août et l'a fini le 25 décembre, en faisant répéter de dix heures du matin à six, et de dix heures du soir à quatre heures après minuit. *Dédale*, sifflé le premier jour, est comme les tragédies historiques de Shakespeare ; ce n'est pas Racine ou Voltaire qui peuvent faire cela, l'action est *profondément vraie* ; mais [cela a] peu d'intérêt. Chaque jour, cependant, ce ballet a plus de succès. Les machines en sont pitoyables, les décorations mauvaises, excepté la dernière ; c'est la cour de Neptune. Rien moins que des poissons dansants dans un palais de madrépores et de corail. [Cela] est magnifique et surtout singulier, mais ne peut pas se comprendre à Paris. Cela convient à mes nerfs et m'occupe pendant huit jours.

Le second ballet de Vigano a été aussi tellement sifflé qu'on l'a supprimé. Nous en aurons un nouveau le 12 janvier, et le 24 *Otello*, grand ballet. Il paraît que *Mirra*, que je n'ai pas vu, était un chef-d'œuvre ; on pleurait. Remarquez que les tragédies de mon dieu Shakespeare donnent des ballets tout faits. Le *balabile*, les danses sont pitoyables, à l'exception de dix jeunes élèves charmantes. La pantomime de *Dédale* est très bien jouée par Molinari (Minos), Pallerini (Procris), et surtout par la Grassi (Icare). Icare a quinze ans, et ses mouvements font [*tirar l'uscetto*] (1), c'est un grand bien.

Le petit théâtre *Re* nous a divertis par le *Roi Théodore*, mal chanté. Paisiello est bien gai ; mais après une demi-heure de cette musique, on est tout surpris de s'ennuyer. — Depuis deux jours, le *Comte de Comminges* ; l'encre est blanche auprès de cela ; la musique est du jeune Pacini, et a beaucoup de succès [je ne l'ai pas vue].

La chute de Tramezani a retenti ici. Stendhal n'avait-il pas raison ? — Madame Boroni (2), contr'alto, est une ci-devant maîtresse de Dominique. Son mari, M. C[happuis] est ce courrier que je voulais vous faire protéger auprès de M. de [Gooddi]. Si vous voulez une lettre pour elle et lui, vous aurez une lucarne sur le théâtre ; mais c'est un ton de dix degrés au-dessous d'Aglaé, [Guicciardi, Bassi].

(1) Tirer la petite porte [du pantalon à pont].

(2) Angela Pietragrua. Cf *Journal*, passim.

[Je vous écrirais encore quatre pages, mais je vais faire partir cette lettre, car pour écrire fin, je me fatigue la main. Communiquez au cher Vicomte ce qui peut l'intéresser de ceci. Faites hommage à la Chambre *of the History and Life of H[aydn]*. Soyez franc dans les articles. Faites annoncer par le titre. J'ai prié le vicomte de m'abonner au *Journal du Commerce* pour trois mois, à partir du 1er janvier, même adresse que votre lettre. Priez-le encore de m'acheter chez Barrois, le nº 56 de l'*Edinburgh-Review* et de me l'envoyer par la poste moyennant vingt sous pour les vingt feuilles. Vous devez en juger chez Galignani.

Ce 4 au soir, je viens de faire toutes mes visites de départ. Soyez convaincu que dans chaque maison l'on dit : « Ah ! si nous pouvions en pendre seulement 50 (mettez libéraux ou nobles, suivant le parti). Les *ultras* annoncent qu'il va y avoir une grande crise, et qu'il y en aura plus d'un à la lanterne. Ils sont désespérés. Si l'on voulait calmer, il faut absolument un autre maire non noble (les deux ou trois derniers l'ont été). Surtout remplacez M. Grand-Thoranne, le Procureur général. Vous demandez du *pratique*, en voilà. — Adieu, je suis charmé de me trouver demain dans un pays où tout me sera indifférent. Je compte un peu sur une lettre de vous vers la fin du mois. Crozet me promet de venir depuis quinze jours, et je fuis sans l'avoir vu. Vivent les lambins !

Thª [JEFFERS]ON.

[S. Ex. M. le Comte de Gabriac est amoureux de Mme Foletti Boral à Turin, et, s'il le faut, je puis lui faire parler pour ces charmants voleurs qui sont pour moi la Manne dans le Désert. — Lisez votre journal du 29 au 30 décembre, vous verrez le changement].

256. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, 25 *janvier* 1818.

Mon cher Ami

Il y a eu 500 exemplaires du Voyage (en Crimée) (2). Le libraire

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Beyle désigne ainsi *Rome, Naples, et Florence en* 1817.

Egron en a distribué gratis 40 ou 50. Il est convenu, par sa dernière lettre de novembre, de payer 3 francs chaque exemplaire qu'il vendra. Il lui était dû 200 francs.

Voudriez-vous, quand vous vous trouverez près de ce quartier perdu, lui remettre une lettre que vous recevrez et lui demander la réponse et l'argent ?

Vous trouverez un homme d'esprit fort poli et une face rappelant d'une manière singulière celle de J.-J. Rousseau. Si, contre la coutume *des libraires*, il vous remet l'argent, portez-le de la même course de cabriolet, à M. Pierre Didot. Le dit Pierre m'a demandé il y a trois mois 1.440 francs. Ce compte est trop fort de 150 francs, mais il attend depuis septembre ; si M. Egron vous donne quelque chose remettez d'abord 50 francs au Vicomte.

Si ce que dessus vous ennuie le moins du monde, remettez la pièce au père de cinq enfants (1). S'il n'était plus le père que de deux, je la lui aurais adressée d'abord. Mais aurait-il bien cet excès d'effronterie de demander à un honnête homme l'argent qu'il lui doit ?

Je brûle de recevoir par la poste le numéro 56 de l'*Edinburgh-Review*. Le numéro 55 a paru à Londres en juillet. Donc on peut espérer un numéro 56. La poste m'a apporté le numéro 54 ici moyennant vingt sous d'affranchissement pour vingt feuilles. Si on faisait des difficultés au Vicomte, priez-le, entre deux parties d'échecs et quand il sera en *high spirit* pour vous avoir fait *mat*, de porter le numéro 56 au libraire Jombert, rue du Paon n° 1 (près Madame veuve Courcier). Ledit Jombert m'en a envoyé d'autres numéros pour vingt sous et se chargera de cette commission. Si j'avais chaque mois trois conversations avec vous et une *Edinburgh*, je serais heureux. Pour être heureux il faut trouver son bonheur dans sa chambre fermée à double tour.

Pour être heureux, il ne faut pas de nerfs agacés par le dieu de l'éloquence. Je sens dans ce moment que ce dieu m'inspire à rebours, ainsi je ne puis rien vous dire d'agréable pour faire passer l'amertume d'une course rue des Noyers.

Il me semble que l'aimable M^ette^ n'a pas assez de pouvoir pour mettre M. Aubertin sur la même ligne de bonheur que Jay de Grenoble. Faites vendre les *Vies de Haydn* si vous pouvez. C'est un *book* si bénin que ce bout de *Journal des Débats* ne refusera pas d'en parler.

(1) De Barral.

Quant au *Voyage* (1) je ne vous demande rien, çà n'en vaut pas la peine. Reportez votre bonne volonté sur les *Vies*. Songez qu'il y a huit cents orphelins qui pleurent en magasin, et huit cents orphelins à quatre francs.

Plutôt que d'attendre encore les deux *books* anglais, envoyez-les-moi par la poste. Ici on laisse tout passer.

Je puis faire parler à M. le comte de Gabriac qui fait l'Ambassade. Adieu, j'ai trop de nerfs pour écrire. Mille choses à M^ette^. Où en est son épitre ?

Quand B[enjam]in Constant mettra-t-il en vente son *Histoire de la Religion* ? elle est imprimée. Laisserez-vous vendre en mars le livre de Madame de Stael ? Laisserez-vous un cinquième de Jacobins arriver l'année prochaine ? *That is the question.*

257. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*] 2 *février* [1818].

Dear friend

Pas de lettre de vous depuis novembre. Jugez de mon impatience. Toutes les lettres de Paris vont voir les eaux sur le Danube.

Usez successivement des trois couverts suivants et au lieu du mot Paris, mettez Turin, du reste sans gêne.

Monsieur Guasco, avocat à Turin.

Monsieur Giovani Plana, astronome à Turin.

Monsieur Dominique Vismara, ingénieur à Novare.

Cette dernière est la meilleure.

Mille amitiés au bon Vicomte et à Van Cross.

Avez-vous reçu une brochure de M. Visconti sur le Romanticisme ? Mais vous avez eu bien d'autres chiens à fouetter. Tâchez d'accrocher 400 francs de M. Adrien (Egron) et envoyez-les-moi par Flory. Si vous n'avez rien à faire un jour, arrangez-moi une seconde édition (3).

(1) *Rome, Naples* et *Florence.*

(2) Collection de M. P.- A. Cheramy.

(3) De *Rome, Naples et Florence.*

Avez-vous reçu deux lettres vers Noel ? Si vous avez fini des *Edinburgh Review*, envoyez-les-moi, je ferai relier cet ouvrage.

Mille choses à Maisonnette. Devient-il un peu *Commentaire sur Montesquieu* ? J'ai lu le de Pradt et la Fille de Jupiter. Qu'a-t-il paru de bon après cela ?

Avez-vous pu faire annoncer Bombet ? (1). Avec les *Ed. Rev.*, envoyez-moi huit nouveaux titres que Didot a dû mettre chez vous. Je n'ai pas encore vu ce titre.

M. DE MARESTE
Hôtel de Bruxelles
chez M. Petet
45, rue Richelieu.

258. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*] 8 *février* [1818].

Ah ! mon cher Mareste, que je suis touché de votre accident ! Je vois avec plaisir que vous entreprenez un traitement à fond. J'ai parlé de ce mal au célèbre Morcati : Il dit qu'il est incurable et qu'il faut un régime sévère pendant toute la vie seulement. Je désire qu'il se trompe. Ne manquez pas de me tenir au courant de votre vessie.

J'attends un jour sans nerfs pour faire une longue réponse au cher et aimable Vicomte. Votre troupe, telle qu'elle est dans les *Débats* du 20 janvier, est détestable. Pellegrini est très bon et il est vrai que la Fodor a le plus grand succès à Venise. Vous devez tout faire pour arracher la Fabré qui est à Palerme.

Faites hommage *of one History of Painting to the* Chambre des Députés. Et surtout écrivez-moi sous le couvert de M. Dominique Vismara à Novare (Piémont). Votre impatient ami,

Dominique VISMARA.

Avez-vous reçu le Romanticisme d'Hermès Visconti 60 pages ? Et le plat programme des ballets de Vigano ? Je vous envoie le dialogue sur les Deux Nuits par le marquis Visconti. Cela me semble judicieux et surtout fait diversion à la politique.

(1) *Vies de Haydn, Mozart* et *Métastase.*
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

259. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*], 8 *février* [1818].

Je suis amoureux d'une femme qui m'a donné la *scolozione* et affaibli par le baume de copaïne.

Ecrivez-moi donc. Pas de lettres depuis trois mois ! Que dites-vous du conte de *Carmagnola* que M^ette^ a dû recevoir ?

Vous endormez joliment les Français, je suis ravi.

Faites annoncer par le titre la *P* [*einture*] et la *Vie de Haydn* dans votre *Paris*.

Depuis trois mois, je n'ai lu que dix *Renommées* pour tout potage (et j'abhorre les Jacobins) !

Les *Mémoires sur* 1815 sont-ils de Nap[oléon] ?

Faites rire le Vicomte avec ma blennorrhagie. C'est la première depuis 1809, mais elle est forte. Comment va votre vessie ?

Ecrivez donc.

DURANT.

Compliments à MM. Lingay et Louis de B [arral].

260. — E. (2)

AU MÊME

Milan, le 12 *mars* 1818.

Enfin, vous voilà en pied, mon cher ami, et distribuant des passeports aux voyageurs ébahis, qui viennent d'être renvoyés de commis en commis, pendant vingt minutes, et avec sept mille francs encore (3) Je vous assure que cet heureux événement m'a donné une joie sincère. Est-il vrai qu'il date du 1er janvier dernier ? C'est le cas de le

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(3) Mareste avait un poste à la Préfecture de police.

dire : *chi la dura la vince.* Rien de nouveau. Un ballet d'*Otello* archi-sublime ; trois opéras de suite archi-plats. Le dernier de Solliva est le plus mauvais de tous. Nous allons en avoir un de Winter et un de Morlachi.

Ici, les Romantiques se battent ferme contre les Classiques ; vous sentez bien que je suis du parti de l'*Edinburgh Review.* A propos, remettez à M. Jombert le numéro 56, il me l'enverra par la poste. Ne pourriez-vous pas risquer la même voie pour les autres livres ? [Au reste je serai à Grenoble en avril. Je vous en donnerai avis. Ne négligez pas M. Hélie. Songez que la place peut tomber. Et comment va le cher Maisonnette ? Quand paraîtront ses articles ? Je n'y pense que quand je songe aux 1442 francs que je dois à Didot. Ne pourriez-vous pas faire faire hommage à la Chambre des Députés de l'*Histoire* [*de la Peinture en Italie*] ? Cela équivaut à une annonce.]

J'ai vu avec plaisir cet homme d'esprit, M. Courvoisier, recevoir le prix de son zèle désintéressé. *Lyon en* 1817, fait grand bruit hors de France.

[Ah ! si vous aviez le temps de m'écrire ! Rien depuis la fin de décembre. Le Vicomte aussi est devenu d'airain. Il m'écrit quatre lignes sur les tableaux de Raphael qu'il a vus avec vous.]

Nous aurons ici *Marie Stuart*, ballet de Vigano. Comment s'en va votre Opera buffa ? Dites à vos plats journalistes de vanter un peu les ballets de Vigano et les décorations de Milan. Nous en avons eu cent vingt-deux de nouvelles en 1817 ; chacune coûte vingt-quatre sequins.

[Si vous n'avez rien de mieux envoyez-moi les deux volumes anglais, francs de port, par le couvert du Ministre, à M. Félix Faure, substitut du Procureur général, rue de Bonne à Grenoble. Je serai à Grenoble pour vingt-quatre heures en avril. Souvenez-vous que vous avez là un Monsieur Michoud (1), Conseiller, homme de premier mérite et de grand courage]. (2)

Vous n'avez pas le temps de lire ; mais le samedi, chez Maisonnette, vous devez apprendre des nouvelles littéraires. Je pense qu'il peut paraître à Paris six volumes par an, dignes de vous. Faites-moi connaître ce qui vous semble bon.

(1) M. de Rénal. Voir le *Prototype du Rouge et Noir. Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 64.

(2) Nous avons intercalé entre des [ ] les passages qui ne figurent pas sur la copie de Colomb qui a été publiée.

Voyez-vous quelquefois M. Masson et M. Busche ?

261. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 21 *mars* 1818.

[Ah ! mon cher ami, je commence par essuyer mes larmes. J'ai tant ri en voyant ce pauvre vicomte ouvrant la lettre d'Isa=ac, que je laisse tout là pour vous remercier. L'*absolu* et son histoire sont divins, et les *Mémoires* de Rovigo !]

Quand je lis vos lettres, j'ai, pour un instant, le regret de n'être pas à Paris. Ce que vous me dites de la *place* est vrai ; mais je ne sais pas solliciter. Vous rappelez-vous l'effort que nous eumes à faire sur nos caractères pour nous mettre en bas de soie et aller chez Madame Beugnot, et, quand nous fûmes chez le portier, nous restâmes tout pantois d'apprendre que depuis quinze jours elle ne recevait plus. N'est-ce pas là une maladresse insupportable, un manque absolu de talent ? Quand vous avez eu un oncle ministre, vous avez fait comme moi quand j'avais un cousin (2), vous avez réussi. De plus, vous êtes de la faction, si ce n'est dominante, du moins aimée en secret ; moi, je suis ouvertement un chien de libéral, pour tout potage. Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort : c'est un morceau de mon journal de Paris. Donc je ne suis pas encore assez misérable pour aller admirer les rapports de messieurs tels. J'ai éprouvé, d'ailleurs, que, pour tous les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations officielles, etc., etc., etc. Enfin, l'Italie me plaît. Je passe, de sept heures à minuit, chaque jour, à entendre de la musique et à voir deux ballets ; le climat fait le reste. Savez-vous bien, Monsieur, que depuis six jours nous sommes à quatorze degrés de Réaumur ? Savez-vous qu'à Venise on vit *da signore* pour neuf *lire*, et que cette *lira*-là vaut cinquante centimes ? — Je vis encore un an ou deux à Milan, puis autant à Venise, et puis, en 1821, pressé

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Pierre Daru.

par le malheur. je vais à Cularo, je vends la nue-propriété de l'étage de M. de Salvaing, dont B [igillion] m'offrait dix mille francs cette année, et je vais tenter fortune à Paris. Otez-moi le sentiment de *mépris*, rendez-moi les *chevaux du Carrousel*, et me voilà. Vous me trouverez fou ; mais que voulez-vous ? tout ce qui en vaut la peine, dans ce monde, est *soi*. Le bon côté de ce caractère est de prendre une retraite de Russie comme un verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon aimable ami, si je vous ai parlé aussi longuement du *moi*.

Aubertin a examiné votre balance. Il craint, comme vous, une *bêtification* à peu près inévitable. *Remède* : cinq heures exactement payées chaque semaine et consacrées à un travail antiputride.[*Recipe*] : la nouvelle édition d'Helvétius [chez Lepetit et Crapelet, 15 fr. 3 vol.] les quatre volumes de Tracy + Jefferson, total huit volumes, et lisez-moi cela cinq heures par semaine, montre sur table ; lisez de plus les quatre *Edinburgh Review* chaque année.

D'après le tapage charmant que fait le livre de cet infâme défenseur d'Antinoüs (1), je ne doute pas que le chef des prêtres et tous les autres honorables e.....s ne veuillent se procurer un livre si bien pensé.

[Cent trente ex[emplaires] vendus me libèrent envers D[idot]. Donc je puis appliquer les 395 — 35 d'Egr [on] à mes amours, l'*Ed. Review*. Je joins ici un mot pour Egr. qui me vole *ung petit*. Quand vous en aurez le temps prenez sa traite de 395 — 35. Vendez-la à l'escompte et remettez l'argent à Van Bross pour Dessurne.]

[Le dit calicot m'achètera] la collection complète de mon cher *Edinburgh Review* qu'il adressera à Jombert. Pour votre peine gardez-en dix pendant six mois ; car il ne me faudra pas moins pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à sauter net ; mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. V[illemain], Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine la ci-devant soi-disant littérature française.

Il ne manque au charmant Maisonnette que de comprendre Jefferson (qu'il se garde bien de relire Montesquieu) et de se faire traduire huit articles de l'*Edinburgh Review* : par exemple, dans le numéro 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition du Swift, et les grands articles du numéro 50 sur Dante, Pétrarque et lord Byron.

(1) Cf. *Histoire de la Peinture en Italie*, 1854, p. 247.

[Au lieu de faire un article sur Stendhal, articulez sur Bombet. Songez à huit cents [ex.] en magasin. Les cent cinquante-huit Stendhal se débiteront d'eux-mêmes. Le Bombet est *bénin*, *bénin*. Personne ne s'imaginera. — C'est ce matin que j'ai lu la réclamation dans les *Débats* du 9. J'ai craint jusqu'à votre lettre que l'excellent M^ette^ ne fût effleuré. J'en serais au désespoir. Rassurez-moi bien là-dessus et, s'il le faut, mettez des cartons et effacez la fatale note sur *aide-bourreau* (1). Je vous en prie, tirez cela bien au clair et qu'il ne soit pas compromis pour moi.

Avez-vous l'article de Crozet ? Faites-moi le plaisir de le donner à quelque noble écrivain du coin pour qu'il en fasse huit copies à deux francs l'une. Ne pourrait-on pas envoyer copie de l'article de Crozet à huit journaux ? Par paresse, ils extrairont ces articles. Ne pourrait-on pas faire hommage à nos législateurs de la *Vie de Haydn et de Mozart* ?]

Le commencement de l'article de Maisonnette [sur Bombet] est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux Chambres nous feront perdre ; le *lourd raisonner* viendra à sa place. D'un autre côté, aux louanges près, qui sont toutes excessives, l'article de Crozet est un véritable extrait, donne une idée plus appropriée du livre. Ne pourrait-on pas se rédimer du reproche d'e...l... par un cri de l'innocence persécutée ? Une bonne réclamation, bien insolente, dans le *Journal du Commerce*, pousserait à la vente. Je suis comme l'huissier : « Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir. » [Le ton aigre de ce conaillon de Marie Boutard qui aura fait l'article appelle une réponse aigre. Le tout uniquement pour vendre.] Il faut répéter à ce public, si bien nommé *flasque*, qu'il doit, en conscience, acheter un livre si beau. Voyez donc si vous ne pourriez pas, entre deux passeports accoucher d'un *cri de l'innocence*.

[My dear], en juillet 1817, vous me disiez qu'il n'y avait pas eu de conspiration à Lyon. Rappelez-vous les instructions données à [Marmont] ; vous étiez tout Senneville, alors. Et les trois fugitifs en Suisse, que Watteville ne voulait pas rendre ? Et cet ami vôtre, noblement employé [par le Feltre] à lui fournir de petits *complotins* ? Je vous trouve changé. [Vous parlez *as an agent of the King* et non *as a lover of the future happiness of the country*.] On saura qu'une *Cour prévotale* a fait fusiller vingt-huit pauvres diables, dignes au plus, d'un

(1) *Histoire de la Peinture en Italie*, 1854, p. 43, note 1.

an de prison : où est le mal ? Il est sublime [*not for the K. but for the happiness of the country*] qu'on discute publiquement et librement en mars 1818 des événements de juillet 1817. Savez-vous ce qui se passe encore ? Moi je le sais par les Anglais voyageurs.

Je vois trembler vos [plats] préfets, dont trente encore sont exécrables et vingt faibles. Savez-vous les progrès de la couleur verte à *Cularo*, et les prêtres portant aux nues [Donadieu] et lui disant au nez qu'il efface Bayard et Lesdiguières ?

On m'écrit que C [hoppin] va être rappelé. — Cela est faux, me direz-vous. — Soit, mais on me l'a écrit. — Dites-moi donc qu'on a peur de ces terribles *cinquièmes*, qui s'échelonnent dans l'avenir. Je ne vois pas de milieu : il faut être ou tyran de fer comme Bonaparte, ou raisonnable en laissant raisonner. Je ne crois pas que le Cardinal de Richelieu lui-même se tirât d'affaire par un mezzo-termine. On peut amasser quatre millions et un duché, mais *intérim* la boutique va au diable. Je conclus qu'au fond du cœur vous êtes, sans vous en douter, un peu *ultra*. Moi, je veux la constitution actuelle, moins les deux noblesses, et plus le jury pour la presse ; plus encore, dater de la *troisième* année. Autrement, l'homme qui jouit d'une rente viagère ne peut aucunement lier son successeur. Cette phrase vous semble *triviale* ; patience, vous la rencontrerez un million de fois d'ici à trois ans. La France aura la colique jusqu'à ce qu'elle accouche de cela ; c'est l'avis à peu près unanime des voyageurs anglais. Au reste, la France sera bientôt le pays le plus heureux de l'Europe, sans aucune comparaison. Ce qu'on paye aux *alliés* ne signifie rien. Nous ferons une bonne banqueroute des deux tiers en 1830. Je crois, avec Jefferson, que c'est là la seule bonne politique. Autrement, vous ne manquerez pas de Pitt, que les immortels Lacretelle appelleront probes, parce qu'ils ne laisseront pas de quoi se faire enterrer. La moindre faute de *Timon* peut vous jeter dans une mer de sang. Les demi-*pacants*, les *riches paysans* sont enragés ; et contre qui ? et où est la force réelle ? Je ne conçois pas que vous laissiez partir les étrangers. Point d'étrangers et point de concordat, l'un ne va pas sans l'autre. En ce sens, je suis de l'avis du Stanhope. Est-il mort, au moins ? S'il peut se tirer des duels, il a un nom ; mais le pas est difficile. Expliquez-moi donc cet enfantillage de renvoyer les étrangers ? Probablement, vos espions vous trompent par des rapports, ou ils vous flattent. Ayez donc des copies des rapports que les espions russes envoient à leur maître. Mais bon Dieu ! vous êtes abhorrés par

toute la canaille ; comment ne le voyez-vous pas ? Une glace d'un pouce d'épaisseur vous sépare de 1793. Voyez donc que l'Angleterre est hors d'état de payer une [nouvelle] coalition, pendant deux campagnes ; répondez un peu à ceci par vives raisons.

Ah ! mon ami, quelle voix que celle de mademoiselle Elena Vigano ! Figurez-vous que la loge de ma sœur lui a coûté, par grâce singulière, trente francs. Elena est fille de Vigano et sœur d'*Otello*, de *Myrra*, de *Promethée* et autres chefs-d'œuvre que j'adore. Canova, Rossini et Vigano, voilà la gloire de l'Italie actuelle.

Elena est le premier amateur de l'Italie ; elle a eu hier vingt-cinq ans. C'est bien là *il cantar che nell' anima si sente*. Sa voix légère est légèrement *appannata* (voilée) au premier air. Pour elle, c'est le *brio*, l'esprit, la coquetterie même. Je vais chez elle depuis un mois et l'entends chanter chaque soir. C'est une véritable âme d'artiste ; elle a fait des choses héroïques pour l'amour. Par exemple, veiller sept mois de suite un amant mourant et, étant à Venise pendant le blocus, traverser les postes autrichiens dans une gondole, être arrêtée vingt fois, et, enfin, voir cet amant, lequel au bout de sept mois d'étisie, est bien et dûment mort à Padoue. Voyez dans le journal du 22 et dans celui du 24 ou 25 les détails de son concert de ce soir. Toutes les dames de la ville l'abhorrent ; car elle a le talent de réunir quinze hommes tous les soirs et quarante le vendredi ; talent absolument inconnu ici. Une femme craint toujours qu'une autre lui *ruba il morous* (*l'Innamorato*). — Mon thermomètre est ceci : quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, cette musique est excellente pour moi. — Etes-vous sujet au même phénomène ? Toute musique qui me laisse penser à *la musique* est médiocre pour moi.

24 mars. — Une musique détestable est celle de Winter, l'*Etelinda*, sifflée hier soir. Le ballet de Vigano, la *Spada di Kenneth*, roi d'Ecosse, est bien joli. On avait trouvé *Otello* trop fort, trop plein d'action, trop *tetro* ; la *Spada* est une fête pour l'imagination. La Pallerini et le jeune danseur Molinari vous feraient un vrai plaisir. Nous en avons bon besoin ; toutes nos musiques de cet hiver ont été exécrables. Les génies sont *en monnaie* dans tous les genres. Moi, je me fais saigner dans une heure ; à cela près je suis fort bien. La suite à demain.

[*Your Ministry is* faible. Dans quel sens la nation a-t-elle marché depuis mars 1817 ? Dans un sens absolument opposé aux vœux *of the* M. Le Ministre de la Justice oserait-il aujourd'hui faire condam-

ner Riou et Comte, et Dunoyer ? Donc *your* Ministres ne dominent en aucune manière les événements et laissent *tout son jeu à la théorie.* Votre loi sur le recrutement est une horreur. Cela est aussi *foolish* que de laisser sortir nos amis les ennemis, *but all that is very well for the country.* L'arbre du jardin de Galignani devient bien respectable. *Thy future* Congrès *they say is only made for speaking it for* le traité avec la France et pour museler les libéraux de la presse.

Un Anglais.

Dites à Maisonnette de ma part, qu'à la place *of his friend,* je supprimerais toute noblesse et garderais *the foreign Army.* Le contraire et la loi du recrutement me semblent deux lourdes fautes.

That is of me.

FINANCES

Vendez la traite de 395 francs. Sur le produit remettez 40 francs à Jombert, 30 au Vicomte et le reste à Van Bross pour M. Dessurne qui m'achètera les vingt-cinq premiers volumes de l'*Edinburgh* pour douze guinées, chez Priestley, nº 5, *High Street,* Blomsburg, Londres. Si la traite rend moins de 340 francs remettez *Rien* au Vicomte et 40 francs à Jombert. Le Vicomte me fera crédit pour les 34 francs que je lui dois.

POLITIQUE

Dans ma précédente de janvier, je vous demande *if the friend of* M^ette^ *shall not become* ultra, *by the fear of the imminents CINQUIEMES* (1). Cela me semble toujours probable. Comment faire *for intercepting these* cinquièmes ?]

Je vois dans les *Débats* le rappel du [vert Dona]. Bon ! mais le sous-préfet de Bourgoin ? mais tous les sous-préfets de 1815 qui sont *verts* ? Ah ! vive la *Minerve* [et son nº VI] !

En terminant ces plates huit pages [qui seront suivies de huit autres, écrivez-m'en] deux pour ne pas laisser moisir les nouvelles.

[Je n'ai encore rien reçu de mon libraire, pas même *Edinburgh Rev.* par la poste. Ah ! Voilà le vrai malheur de n'être pas à Paris ! Bien des choses à Isola Bella et au charmant M^ette^. N'a-t-il point été fâché de la diatribe du 9 (2) ? Je suis prêt à tout faire, c'est-à-dire à cartonner pour peu qu'il le désire. — Pour vous, lisez Jefferson, et plus de Benjamin Constant : c'est de la bouillie pour les enfants.]

(1) La Chambre devait être renouvelée chaque année par cinquième.

(2) Désaveu du *Journal des Débats,* dans le nº du 9 mars 1818, de l'article élogieux de Lingay, sur l'*Histoire de la Peinture en Italie,* qui avait été publié dans le même journal trois jours avant. Cf. Chuquet. *Stendhal Beyle,* p. 259 (A. P.).

262. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Grenoble, le 9 *avril* 1818.
(*Maison Bougy, place Grenette, n° 10*)

Mon aimable ami, le procès et la maladie de ma sœur me tiendront ici un long et ennuyeux mois. J'espère, comme moyen de salut, quelques lettres de vous. Je vous expliquerai la position de Milan et vous me comprendrez ensuite à demi-mot. Je vous décrirai les merveilles de nos arts. Cela faisait la seconde partie de ma réponse à votre délicieuse lettre de dix-huit pages, que je sais par cœur. Vous aurez trouvé, sans doute, trop de politique dans la mienne. Comme vos agents vous flattent, j'ai copié la manière de voir de plusieurs Anglais qui ont passé chez nous en dernier lieu. Je suis d'avis qu'il faut garder l'armée d'occupation et s'en tenir au Concordat de 1801, plus une ordonnance du Roi qui, pour dix ans, défende tous les titres, une suspension provisoire de la noblesse, comme nous avons une suspension provisoire des trois quarts de la Charte.

Vous reconnaîtrez la sottise de mon cœur ; le discours de M. Laffitte, lu hier à Chambéry, m'a pénétré de douleur. Je pense qu'il exagère pour tâter du ministère. Je pense de plus, avec Jefferson, qu'il faut faire au plus vite et proclamer la banqueroute. Sans les emprunts, on n'aurait pas payé les Alliés. Ils auraient divisé la France ? Où est le mal ? — faut-il être absolument 83 départements, ni plus ni moins, pour être heureux ? Ne gagnerions-nous pas à être Belges ?

D'ailleurs, il faudrait une garnison de vingt mille hommes par département, pour garder, au bout de cinq ans, la France démembrée. Si l'on avait déclaré que les dettes contractées sous un roi, ne sont pas obligatoires pour son successeur, voyez Pitt impossible et l'Angleterre heureuse.

Comme votre aimable ami (Maisonnette), poursuivi par la politique, jusque dans sa tasse de chocolat, doit être non moins poursuivi par les flatteurs, communiquez-lui ces idées *américaines*.

M. Gaillard, consul à Milan, fut invoqué dernièrement par quelques

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Français qui, à la Police avaient des difficultés pour un *visa* oublié sur leurs passeports : il répondit en refusant d'intervenir. Je suis Consul du Roi et non « des Français ». — Le comte Strassoldo, indigné du propos, fit lever la difficulté. Vous maintenez de tels agents et vous renvoyez l'armée d'occupation.

Je trouve ici un préfet un peu méprisé, pour n'avoir pas répondu, *en Français*, aux provocations entendues par ses oreilles au Cours de la Graille (1), devant cinq cents témoins. Je suppose qu'il avait ses ordres. D'après mes idées, chez un peuple étiolé par deux cents ans de Louis XIV, il est utile d'avoir des autorités personnellement méprisées. Cependant, je vous engage à renvoyer M. de Pina.

J'envoie à l'aimable Maisonnette les tragédies de Monti ; c'est le Racine de l'Italie, du génie dans l'expression. La tragédie des Gracques (2) peut être une nourriture *fortifiante* pour un poète classique. Mais le classicisme de notre ami ne cède-t-il pas à la connaissance des hommes, qui s'achète quai Malaquais (3) ? Se tue-t-il toujours de travail ?

Si le couvert du ministre n'est pas indiscret, je vous enverrai, pour vous, deux petits volumes, bien imprimés, contenant plusieurs poémes de Monti. Comme cette digne girouette n'a changé de parti que quatre fois seulement, ses poèmes sont rares.

[Je regarde le facétieux Vicomte comme tout à fait enterré. Je n'ai pas le courage de m'envoyer (*sic*) les *Débats* des 6 et 9 mars, avance de quinze s[ous]. Si vous avez l'article de Crozet, faites-en faire six copies et adressez-les à six journaux. Je voudrais bien huit lignes dans le *Commerce* et vingt dans *la Minerve*. Dans les pays étrangers on n'achète que sur la recommandation des journaux de l'opposition. A Milan, le *Commerce* est défendu, mais tout le monde lit le *Vrai Libéral* qui arrive à Lugano. On parle beaucoup à Vienne d'une adoption qui aurait trop d'esprit. Cela serait bien égoïste, cependant je n'y crois pas.

Tâchez de tirer 300 francs d'Egron et de les envoyer à Dessurne, pour l'*Edinburgh Review*, dont vous garderez dix volumes pour un an. J'ai soif de choses anglaises, journaux ou autres. Songez que je suis affamé et que je repars le 10 mai. Je vous écris au débotté. Est-il bien

(1) Quai de Grenoble.

(2) La tragédie de *Caio Gracco*, composée postérieurement à 1800, lorsque Monti avait le titre d'historiographe du royaume d'Italie.

(3) Sous le duc Decazes, le ministère de la police était dans un hôtel du quai Malaquais.

sûr que le *Journal des Débats* du 9 n'a fait aucune peine à Maisonnette ? Offrez-lui *Cartons*, etc. Je serais au désespoir que son charmant article lui eût été occasion de peine. Adieu] (1)

263. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Grenoble, le 14 *avril* 1818.

[*Ab jove principium*].

Stendhal vous a donné une peinture vraie du gouvernement de Milan. Le maître, ennuyé de la Chambre aulique, forme des ministères. Le comte de Saurau est ministre de l'Intérieur. Le comte Millerio, riche bigot milanais, très haï, est sous-secrétaire d'Etat et est parti pour Vienne le 1er avril. Le comte Strassoldo (nom italien), du Frioul, est président du gouvernement. Il haït les nobles et les prêtres ; il a pour vice-président le célèbre comte Guicciardi, le Talleyrand de la Lombardie. François 1er lui disait : « Je n'oublierai jamais que c'est à vous que ma maison doit la Valtéline. — Guicciardi était l'homme à donner pour directeur à ce faiblissime Eugène. Il a quatorze enfants ; il joue toute la journée aux jeux de commerce, avec des millionnaires, et, sans friponner, gagne quinze mille francs ; il était sénateur.

L'archiduc Regnier, futur vice-roi, a trente mille francs de rente et occupe à Vienne un second étage. Ce serait un bon chef de division, minutieux à l'intérieur. On est étonné qu'avec autant d'instruction positive, avec toute une statistique dans la tête, l'on soit si aveugle aux conséquences les plus immédiates. Il a pour majordome, ou l'équivalent, le comte de Saint-Julien, homme d'esprit, qui connaît à fond l'Italie. Je connais plusieurs gens du gouvernement qui disent : « Les espions nous sont inutiles, nous sommes abhorrés ; mais si d'ici à quinze ans les peuples italiens ne se voient pas donner la main par la Russie ou la France, ils nous rendront justice ».

Le gouvernement, en général, est fort bon. Dans le gouvernement de Milan, un peu moins de la moitié du royaume d'Italie, on fait le budget, plus on impose vingt-deux millions de francs qui font le bénéfice de l'empereur ; je dis bénéfice, parce que cette somme arrive à

(1) Ce Post-scriptum ne figure pas sur la copie de Colomb qui a été publiée.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Vienne dans sa caisse particulière. Il a une peur du diable d'être chassé. Tous les grands employés partagent cette crainte chimérique ; ils conviennent tant qu'on veut des vices du maître et finissent en vous disant : « J'ai cinquante ans ; j'ai toujours pensé à me retirer à soixante ; pourvu que ça dure encore vingt ans, pour me payer dix ans de pension, je suis content ».

Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, c'est-à-dire depuis l'employé de six cents francs jusqu'à MM. de Bubna, général, et Strassoldo, président, tous croient sincèrement que d'ici à vingt ans, l'Italie prendra une position *naturelle*, comme ils disent. Je n'en crois rien ; en tout cas, la veille des assassinats, je filerai : Prina serait vengé sur deux mille nobles. Ils disent que si la voiture, en France, n'a pas tourné c'est qu'elle était lestée par les biens nationaux.

Jamais roi constitutionnel n'a subi d'éclipse aussi totale que *Cechin* (Franceschino), du temps de la gloire de sa Camera Aulica. Tandis qu'il était à Milan, l'on affichait des décrets signés par lui *à Vienne* avec cinq jours de date, et des décrets qui stipulaient le *contraire* de ce qu'il disait. Mais, comme le King de Sardaigne, il fait tout pour le *voglio*, comme on dit (pour la gloire du mot : Je veux).

Les nobles sont extrêmement mécontents ; et, ne sachant de quel bois faire flèche, les assassins de Prina se font *libéraux*. Les prêtres sont furieux. Le comte Gaisruck, archevêque de Milan, est un grand chasseur devant Dieu, et de plus, un déterminé fumeur. On aura beaucoup de peine à l'empêcher de venir à la Scala en grande loge. L'évêque ou archevêque de Trente, auprès duquel il a été employé, aimerait mieux manquer à son bréviaire qu'au spectacle.

Les cris des nobles et des prêtres, ces grands ennemis de toute civilisation, aurainet, je crois, converti à l'Autriche les esprits de ces riches et voluptueux bourgeois qui, à Milan, font le fond de la population ; mais par principe de justice et d'honnêteté, bête à l'allemande, le gouvernement a voulu appliquer à l'Italie les lois paternelles faites par les lourds habitants du Danube. — Par exemple : deux témoins suffisent pour faire un testament ; deux témoins déposeront que Mme de Valserre a donné tous ses biens, de vive voix et en leur présence, à un troisième fripon absent, et cela suffit. — Les assassins et voleurs n'ont pas de défenseurs ; la bonne âme des juges doit leur suffire, etc., etc. ; enfin la législation des ânons et des oies appliquée à un peuple de singes malins et méchants.

Pour appliquer cette belle législation, on vient de renouveler tous

les tribunaux, et de chasser six cents juges italiens qui, avec leurs familles, sont à la mendicité. Dans chaque tribunal, il y a un tiers de juges allemands, mesure nécessaire, car les Italiens ne comprennent nullement l'esprit de lois aussi baroques.

Le renvoi des juges du pays a profondément choqué le peuple. Vous voyez que ce pays, quoique heureux, s'estime fort à plaindre. Leur richesse est incroyable. On a ordonné de raccommoder les balcons et de mettre des *consoles* ou arcs-boutants à ceux qui avaient plus de six pouces de saillie. Cette petite loi de police a fait reconstruire la moitié des façades de Milan. Sous un autre prétexte, les deux tiers des boutiques sont changées ; en un mot, on regorge de richesses. Les banquiers *Ciani* ont gagné un million, sur leurs soies, en quinze jours. Tout le monde a gagné en proportion, les soies ayant augmenté à Londres d'une manière incompréhensible, la cause en est au Bengale.

Ce qui augmente la richesse des Milanais, c'est l'incroyable absurdité des lois qui se succèdent en Piémont. Tous les gens riches viennent respirer Milan. Ce spectacle corrige un peu les Milanais de la manie de se croire malheureux. Milan est, dans le fait, une riche république, adonnée aux arts et à la volupté.

Voilà, je crois, mon cher philosophe, tout ce que je ne pouvais pas vous écrire de là-bas. J'oubliais deux hommes extraordinaires : M. Dalpozzo, que vous aurez vu à Rome, président de la Consulta, ou à Gênes, premier président, ou à Paris, membre des requêtes : c'est le Benjamin Constant du Piémont.

On imprime à Milan les *Opere d'un avvocato nativo Milanese* ; c'est une suite de consultations qui forment la plus sanglante critique des arrêts du Sénat de Turin, corps judiciaire fort respectable avant la révolution, et qui, aujourd'hui, passe pour archi-vénal. M. Dalpozzo a vingt-cinq mille francs de rente et la bonhommie ou l'ambition de rester à Turin. En février, il y a eu un grand Conseil sur son compte ; il s'agissait de le mettre à Fenestrelle pour quatre ans.

Le gouverneur de Turin, M. de Revel, vieux honnête homme de soixante-cinq ans, vient d'hériter de biens immenses d'un M. de la Turbie. Il a dit au Conseil : « Mais enfin Dalpozzo dit-il vrai ? — Oh ! il n'y a pas de doute. — En ce cas nous sommes trop heureux d'avoir quelqu'un qui s'oppose un peu à tous ces avocats ». C'est uniquement à ce propos que Dalpozzo doit la clef des champs ; comme propriétaire, le Revel a craint le jugement du Sénat. Dalpozzo

n'allant pas en prison, on pourrait bien lui donner une place ; c'est peut-être pour cela qu'il reste à Turin. C'est un homme aimable à force de raison. Je le voyais tous les soirs dans une loge, et il nous contait de drôles de traits. Le King est le meilleur homme du monde, et peut-être aussi dominé par ses ministres que s'il donnait les deux Chambres ; mais le *voglio* !... (l'honneur du mot *voglio*), me disait un Piémontais, homme d'esprit, en nous promenant sur la place du château. [Le Gabriac] se fait moquer de lui ; il fait l'amour à la Louis XIII et sans offenser Dieu. — Le ministre de Russie, ouvertement brouillé avec les ministres, a déclaré que dorénavant il habiterait Gênes ; c'est une mauvaise tête. — Le comte de Lodi couvre le Piémont d'espions et me paraît fort adroit. Pour moi, je regarde comme extrêmement intéressant et utile que le Piémont reste *in statu quo*.

L'autre homme remarquable est le médecin Razori, un des conspireteurs de Mantoue, qui est sorti le 20 mars. Pauvre comme Job, gai comme un pinson et grand [homme] comme Voltaire, au caractère près, Razori a une volonté de fer. Je mets au premier rang des hommes que j'ai connus, Napoléon, Canova et lord Byron ; ensuite Razori et Rossini. Il est médecin et inventeur, de plus, poète et écrivain du premier mérite. Il va vivre en faisant des livres ; il traduit [en ce moment] de l'allemand. Conversation étonnante, figure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroutés, vous auriez un homme comme cela pour huit mille francs à Paris. Ce serait le brochet qui ferait courir vos carpes ; il troublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos [Cuvier et vos Humboldt] se renvoient sans cesse avec un accord si touchant.

Ce qui fait que je ne solliciterai que le plus tard possible, c'est que je passe trois soirées au plus, par semaine, de onze heures à deux après minuit, avec Mme Elena Vigano, fille du grand compositeur de ballets, et qui est le premier amateur d'Italie. Nous sommes là quinze ou vingt ; on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel ; vous m'entendez, vous, qui connaissez l'Italie, et Nina nous chante sept à huit airs, quinze ou vingt quand le cœur lui en dit. Les trésors de la lampe merveilleuse ne pourraient payer, pour moi, les délices de ces soirées. Songez qu'on y va en bottes, archi-bottes, et que souvent je n'y prononce pas *un mot*. On s'étend sur un canapé et on se *laisse charmer*. Le portrait de Nina, que Maisonnette vous remettra, est une caricature ; c'est Bettoni, imprimeur célèbre, qui a fait ces lettres.

Je passe une heure ou deux dans la loge de M. Louis Arborio de Brême, fils du Brême qui a deux cent mille francs de rente, ami de Mme de Staël, de M. Brougham, homme d'esprit, chef des *romantiques* italiens. A propos, la guerre des romantiques et des classiques va jusqu'à la fureur à Milan ; ce sont les *verts* et les *bleus*. Toutes les semaines, il paraît une brochure piquante ; je suis un romantique furieux, c'est-à-dire je suis pour Shakespeare contre Racine, et pour lord Byron contre Boileau. — Pendant que j'en suis à M. de Brême, il faut que je vous parle d'une commission. J'avais bien juré de ne jamais donner de commission, mais celle-ci n'est pas pour moi, et vous la ferez si vous voulez. La veille de mon départ, M. Louis de Brême m'a rappelé que le célèbre Alessandro Verri, auteur des *Nuits romaines*, a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages. Sa famille mécontente de lui ne veut pas les publier ; mais Verri prévoyait le cas, et a laissé des doubles à un ami. Cet ami a envoyé ces manuscrits à M. [de Lestrade, rue Ste-Marguerite, nº 31], en priant ledit [Lestrade] d'envoyer mille francs à Milan, ou de renvoyer les manuscrits. Ce M. [Lestrade] est le traducteur en français des deux premières parties des *Nuits romaines* et, de plus, ultra. Voyez s'il vous convient de prendre un cabriolet, et de vous transporter rue Ste-Marguerite, à l'effet d'obtenir une réponse dudit L..., qui ne répond plus depuis six mois. Probablement aucun libraire ne veut donner mille francs ; mais, dans ce cas, il faut qu'il vous remette les manuscrits. Au fond, ils ne sont pas imprimables en Italie.

[On attendra que quelque libraire de Paris veuille s'en charger. Si tout cela vous ennuie, on m'assure que le philosophe Joseph Rey vient de se faire recevoir avocat à Paris et je m'adresserai à lui. Soyez sûr que je me tiendrai à quatre pour ne pas vous donner de commission dont je sens tout l'ennui pour un homme qui a l'avantage de représenter six heures de suite.

L'on juge le procès de ma sœur le 24 avril, j'espère repartir le 30 au plus tard. Je me suis assuré que l'appartement de M. de Salvaing vaut 18.000 francs. L'on m'offre 10.000 francs de la nue-propriété. Lorsque je ne pourrai plus y tenir, je prendrai cet argent et j'irai m'appuyer de vos lumières et solliciter. Dans tous les cas, un chien de libéral, comme moi, aura plus d'avantages après l'arrivée de deux ou de trois nouveaux cinquièmes. Je pense qu'il faut faire tout au monde pour empêcher ces cinquièmes d'arriver. Je m'attends à quelque coup d'éclat. En attendant, les jugements de Scheffer et Cie annon-

cent un redoublement de haine contre les ministres et les Jacobins. Je sais par cœur votre lettre de dix-huit pages. Ecrivez-moi ici, place Grenette, n° 10, maison Bougy : je brûlerai incontinent].

Vous n'avez pas d'idée des propos des ultras : l'affaire Fualdès est une ramification de la conspiration Didier ; mes oreilles ont entendu cela. Donc, ils meurent de peur. Tous les employés dansent encore, quoique l'orchestre ait cessé de jouer.

[Ils ont encore les habitudes... J'ai voulu, par reconnaissance, vous écrire hier, quoique ayant des nerfs ; je crains bien que vous ne puissiez pas me lire].

On dit ici que M. de Senneville ne fera pas de brochure, et que B[éranger], cet homme à talent jaune, va publier l'histoire du coup de main de Didier ; il est plus sûr qu'il imprime *De la justice et des lois d'exception en* 1815, titre impossible à remplir à Paris.

[Il est probable pour moi que Béranger est un homme remarquable.]

Je suis étonné de [Michoud] dont je vous ai souvent parlé. Ce garçon-là ne lit rien, pas même les journaux ; son métier l'absorbe, et cependant il parvient tout seul aux vues auxquelles je n'arrive qu'aidé par nos Anglais voyageurs ; par exemple, l'utilité, pour un Etat, de n'avoir aucun crédit et de faire banqueroute tous les dix ans.

[Adieu. Mille choses à M^ette^. Dites-moi donc si le n° du 9 avril ne l'a point effleuré. Je vois chez Falcon que pour vendre, il faut force prospectus. Si nous faisions imprimer par M. Chanson le 1er article qui a paru et le second, le tout sur papier fin et en très petits caractères ? On ferait timbrer cela à trois centimes par exemplaire. Il faudrait obtenir du *Jounal du Commerce* et du *Journal de Paris* d'envoyer cela dans le journal. Il y a tous les jours des exemples. Demandez à M. Chanson comment va le vente. Donnez-moi donc quelque commission. J'embrasse le Vicomte et Smith. Ce dernier est-il en pied ? Que ne traduit-il *Hazlitt* par Shakespeare, ou le catéchisme parlementaire de J. Bentham. Au bout de deux ans, cela lui ferait un titre].

Pour vous distraire de la politique, devenez romantique ; les littérateurs actuels sont comme l'école de Bologne, du temps de Francia : il faut un Louis Carrache pour les remettre dans la voie. — A propos, certainement que je veux une description des tableaux de Raphaël, cela est de première nécessité pour moi : *la Chambre de saint Paul* à Parme, et la *Vierge* de la bibliothèque, m'ont mis tout-à-fait du parti du Corrège, à mon dernier voyage ; j'ai besoin de me fortifier en Raphaël.

264. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 22 *avril* 1818.

Vous croyez que je me tiens pour battu par votre excellente lettre ? Très peu. Je suis toujours pour la banqueroute, dans l'intérêt des moutons *et non du berger*. (*You will find me backed by Tracy*).

Mais nous avons les beaux-arts sur lesquels nous sommes d'accord. Devinez qui est censeur de tous les plats journaux qui s'impriment en Italie, et censeur très sévère ? L'archiduchesse Béatrix, jeune [coquine] de soixante-cinq ans, à Vienne, qui, il y a trois ans, en sa qualité de dernier rejeton de la famille d'Este, persécutait le Tasse. Un opéra, intitulé *le tre Eleonore*, qu'on allait jouer, fut obligé de se nommer *Lope de Vega*.

[Donnez-moi donc l'histoire de Cantillon. Je suis vraiment content que M^ette^ n'ait pas été fâché. Je ne parle pas de revenir sur l'Antinoüs, mais d'annoncer par dix lignes, après Fualdès et le Budget. Ce *Commerce* pénètre partout. Je vous remercie de vos bonnes intentions pour Bombet. Il y a là huit cents ex. à cinq francs. Je vois sous mes yeux chez Falcon que, pour vendre, il faut assommer la province de prospectus. Il lui en arrive quatre chaque jour au moins et j'ai vu celui des œuvres de Morellet faire effet sur deux lecteurs de journaux. Si donc, après Fualdès, Budget et Cie, on pouvait faire imprimer, par notre Chanson, *les deux articles de* M^ette^, *plus six lignes de réplique*, cela ferait une manière de prospectus amusant pour les provinciaux, parce que cela leur apprendrait qu'il y a un nommé Michel-Ange. Il faudrait glisser cet imprimé dans le *Journal de Paris* et le *Commerce*. Pardon de vous ennuyer de cette petite affaire, je songe aux 1400 francs dus à Pierre [Didot].

Demandez à Chanson, sans air d'intérêt, s'il vend. Je voudrais juger si Pierre a vendu une centaine d'exemplaires, alors j'achèverai de le payer. Je vous demande la continuation de vos sages avis sur la *place*. Cela m'empêchera de déraisonner quand je rêve creux. Probablement vers 1820, je pourrai aller tâter le terrain. Savez-vous que le Beug[not] m'avait offert la place de Buc en 1814. Au reste, ledit

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Niort est pénétrant comme l'ambre. Je sais par expérience que je n'ai nul talent].

Que je vous félicite de votre petit cabinet donnant sur ce joli petit jardin; je connais le local pour avoir eu deux ou trois missions, en 1810, dans cette maison. Le jardin où vous lirez ceci me semblait [*truly*] rafraîchissant.

[Si vous lisez l'*Ed. Review* et le *Morning Chronicle*, nous finirons par nous rencontrer. Je suis tout *Ed. Review*. Prenez Van Bross par la tête, forcez-le d'acheter chez Théophile Barrois : *Plan of Parlementary reform in the form of a catechism, with reason for each article by* Jérémie Bentham, huit *schellings* 9 = 12 f. à Londres et 13 à Paris. Qu'il traduise cela, rien de plus simple, style mathématique ; qu'il y mette son nom, faites-lui une préface de quatre pages. Chanson imprime et voilà Van Bross avec un titre. Quoi de plus simple et que peut-on perdre à ce jeu ?]

J'attends, pour le 30, les livres de Jombert, et j'attends, comme la manne dans le désert, non sans m'être impatienté notablement. [Si jamais vous avez quelque chose à m'envoyer, adressez-le à M. Félix Faure, substitut, rue de Bonne, maison Lescabonne. La seule chose vexante dans la fortune philosophique, c'est le manque de livres. Car je suis de votre avis, hors de Londres et Paris, il n'y a pas de conversation. Il y a des monstres, des Canova, des Rossini, des Vigano; mais les lumières ne sont pas répandues.

[Quand je vous parlais de montrer à Melle une phrase malsonnante, c'était pour me maintenir auprès de lui et faire qu'en 1820 je puisse encore le voir. Je travaille trop pour être à la hauteur de l'*Ed. Review* et de Tracy. Je suis convaincu que vous vous maintiendriez *à la hauteur* au moyen du petit cabinet. Mais y lisez-vous les ouvrages du jour ou les *above mentioned* ?]

Si vous pouvez, d'ici à deux ans, faire une fugue de deux mois dans l'étranger, pour voir le colosse aux pieds d'argile d'*en dehors*, peut-être que vous reviendrez méprisant encore plus nos gens et les *above mentioned*. Voyez les trois ans de voyage de feu M. le baron de Montesquieu. En un mot, je prêche pour les voyages. Pour finir de vous prêcher, et le *Journal* ? — Quelle bonne chose que les Mémoires d'un homme non dupé et qui a entrevu les choses ! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on lira en 1850. On lira huit hommes de génie, car il n'y en a guère plus ; ensuite du Saint-Simon, du Bezenval et du Duclos, toujours ; on en tire le *jus* de la connaissance de l'homme.

Qu'est-ce que ceux de Lauzun ? Comme ce Talleyrand écrit mal ! Lauzun dira-t-il qu'il a couché avec M[arie]-A[ntoinette] ? — Croyez-vous aux Mémoires de Morellet ? — Quelque ennuyeux qu'ils soient, ses Mémoires aussi secs, aussi *ratatinés* que ceux de Bussy-Rabutin pourront être curieux.

[La *Minerve* dit que les *Mémoires* de Rovigo ne sont pas imprimés. Avez-vous vu le fac-simile ? A propos, je pense que vu l'arrivée de cet ennuyeux *cinquième*, on va tomber ferme sur tous les plats écrivains. Ne pourrait-on pas reculer un peu ces cinquièmes ? Je tremble qu'on ne vous nomme ces admirations de la province : les Manuel, Lafayette, Constant. Un petit coup d'Etat déclarant qu'il n'y a pas d'élections, de quatre ans, me ferait plaisir].

On dit ici Stanhope tué d'une balle et achevé à coups de poignard. Si le fait est ou [sera] vrai, donnez-moi des détails.

[Je pars toujours le 10 mai. Mon bâtard est plus noir que les vôtres et il se ruine. Je quitte toujours la France avec un plaisir de 18 ans, ce plaisir si vif et si pur.]

Même en admettant que les Anglais sont divisés en dix partis (moi je n'en vois que trois), pouvez-vous nier que l'*Edinburg Review* ne soit tirée à douze mille exemplaires ? Donc, ce peuple est plus raisonnable que nous en politique. D'ailleurs, nous sommes ce qu'il était en 1660, sous Charles II ; et, cent cinquante ans d'éducation n'est-ce rien ? Donc, j'en crois plus dix Anglais que dix Français. C'est une erreur de vos *eunuques de Paris*, que la froideur soit de la sagesse. J'aimerai toujours mieux un Brougham passionné qu'un Bequey froid, et un sir Samuel Romilly que votre M. Desèze, qui prend le pont du Gard pour un pont.

[Lisez-vous les journaux anglais ? Le calicot de Londres y a-t-il fait annoncer les Aubertin, Stendhal et Cie ? Que pensez-vous de *Fair-Island* ? On le dit peu noble. A cela près, de quelle force est-il ? La mère d'Apo. s'en va ici disant que l'affaire Fualdès est une ramification de celle de Didier. *Audivi.* Comment ce grand jeune homme se trouve-t-il du mariage ? Avez-vous fait quelque nouvel ami un peu passable ? Notre ou votre grande fille est-elle morte de la poitrine ? Est-ce l'Oliverson du Vicomte qui se fait marquer ? Le Vicomte est-il en froid avec moi ? il m'écrit des demi-pages, ou est-ce la crainte des ports de lettres ? Si vous pouvez négocier le billet 395 : 300 à Dessurne, 35 au Vicomte, 11 à Van Bross et le reste à Jombert. Comment passez-vous vos soirées ? C'est là un de mes grands arguments pour Milan.

Le revers de la médaille, c'est le manque absolu de conversation, comme celle de Busche et de Besan.]

Monti vient de faire un ouvrage sur le dictionnaire de la Crusca. Cette pauvre langue italienne est engloutie par le français. J'ai ici le volume qui paraît de l'ouvrage de Monti ; vous êtes profond dans cette partie ; le port est bon marché, j'ai envie de vous l'envoyer ; vous le remettrez à Jombert, dans six mois.

[Voici un bon de dix ex. sur Didot. Quand vous en aurez le temps, envoyez six ex. de la *Peinture* et de *Haydn* à Jombert qui me fera passer cela. Croyez-vous que des gens plus spirituels que le Pruchet, par exemple, M. Jay de la *Minerve* et Tissot du *Commerce* trouvent bêtes les articles de Crozet ? Mais, que diable ! de deux choses, l'une : ou M^ette^ raisonne ou il ne raisonne pas. Il se dit : « Cet homme-là me paye et fait mon bonheur ; je l'aiderai en tout et je me fiche du reste ; chacun pour soi, ici-bas ; je suis content. *Baste gaudeant bene nanti.* » C'est le raisonnement de Talleyrand et de nombre de gens d'esprit.— Ou bien, après avoir été payé, il prétend encore être vertueux, c'est-à-dire utile au bonheur du peuple, fidèle à la maxime : *Salus populi, suprema lex eus.* En ce cas, il est un sot ou un hypocrite. Il faut être bien borné pour se figurer que l'intérêt du berger et celui des moutons soient le même ; c'est-à-dire que le berger le croie. Alors il faut dire : Je lui ai vendu mes actions ; mes actions ne seront pas conséquences de mes raisonnements, mais pour avoir de l'esprit, mes raisonnements seront toujours des conséquences du principe *Salus populi*, et j'aimerais mieux être Belge.

Voici qui me semble sans réplique — Dans ce siècle réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, c'est l'impossible.]

Voici un fait : Faure a un champ de moine dans la plus belle position ; impossible de le vendre ; tout le monde lui dit : *C'est un bien national.* Ne me niez-vous pas cela dans votre dernière ?

Adieu, mon cher ami. Encore une lettre ou deux avant le 20 mai, car je crains bien d'être enchaîné jusque là. Par exemple, ce qu'on sait de l'assassin de lord Wellington.

[Et Makintosh, quand paraît-il en Angleterre ? Le n° 56 de l'*Ed. Review* l'annonce comme très prochain. Avez-vous toujours une batterie traduisante ? Le duc de Broglie fera-t-il imprimer exactement le Ms. Stael. Au reste, à mes yeux, cette femme célèbre manque d'idées et avait la *Ducomanie.*

265. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, samedi, 25 *avril* 1818.

Sautez de joie, je vous envoie la femme la plus aimable, la plus gaie, la plus naturelle, que Venise ait jamais produite. [Elle n'a jamais coûté un sou à ses amants, et je ne doute pas qu'avec votre italien, vous ne parveniez à être..... (2)] Enfin, je vous envoie deux mois de bonheur et de folie, un épisode heureux à votre vie.

Hier matin, elle a formé le projet de partir demain ; son père lui a accordé la permission. Le prétexte est de donner trois ou quatre concerts au piano ; c'est le premier amateur d'Italie ; elle est élève et amie de Rossini et de Michele Caraffa. Le but réel est de voir Paris ; le rêve serait d'y être engagée dans la nouvelle troupe que l'on forme à Louvois. Dieu m'en préserve ! L'Italie serait privé d'une de ses fleurs ; mais vous êtes si obtus, vous autres Parisiens, que je ne veux rien vous dire de ce divin talent. D'ailleurs, je dors ; j'ai passé avec elle jusqu'à trois heures, et je me réveille à neuf pour écrire. N'allez pas croire que si je suis son amant, la place est prise ; d'ailleurs, j'en jouis mieux comme ami.

Je lui donnerai des lettres pour vous, le complaisant S[mitt] qui, à votre défaut, pourra la trimballer, et même le père de sept enfants (3), quoique je compte peu sur lui. Cependant, l'aimable A[nette] (4) en la dirigeant dans la première emplette, si essentielle, d'un chapeau et d'une robe, lui rendrait un grand service. Si les sept enfants occupent trop cette maison, l'aimable Van Brosse y suppléera ; avertissez ces deux personnages.

Au fond, elle a un peu peur de se lancer à Paris avec un valet de chambre qui est allé à Lyon, et un vieux banquier arrivé hier de

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) La suppression de cette phrase semble être l'œuvre de Mérimée, car alors que Colomb s'est contenté d'encadrer au crayon, dans la marge, les fragments qu'il jugeait « *inintéressants* » selon son expression, ici, la phrase entière est barrée à l'encre, d'une façon tellement appuyée, que je n'ai pu la reconstituer complètement. Cette énergique rature rappelle celle du « *Napoléon* » exhumé par J. de Mitty. (A. P.).

(3) Le comte de Barral.

(4) Annette Bayreter. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 58.

Livourne et qui va à Paris [passer] cinquante jours, pour une banqueroute. Donc, le premier jour, double mesure de *blague* rassurante. Paer est l'ami de la famille.

De la famille de qui ? Quoi, vous ne le voyez pas, de l'aimable, de la folle, de la divine Elena Vigano. Si vous me faisiez un pareil envoi, je vous embrasserais quinze jours de suite, à la première vue. Je lui ai enflé Votre Excellence de la manière convenable.

[Souvenez-vous que contraire *to all the women of this country, she had never toock a penny from her lovers*].

Elle arrivera le 25, le 26, le 27. Prévenez à l'*Hôtel d'Italie*, place des Italiens, où je l'adresse. Je lui dis de manger à l'*Hôtel de Bruxelles*. L'essentiel est de lui ôter la *peur* le premier jour ; ce sera le grand service. Elle a un boisseau de lettres de recommandation. [Vous pouvez faire annoncer ses concerts dans le *Journal de Paris*. *If you will not of this good fortune*, expliquez la marche au sieur Van Croot. Songez qu'elle va passer une année *there and that she is for me the best flower of this city*. Donc :] Rendez-la contente de vos procédés. — Si vous pouviez exalter le père de sept enfants, de manière à lui faire faire l'effort incroyable d'aller pendant deux jours, quand il rentre à l'hôtel d'Italie, voir si elle est arrivée. [Mais chargez Van Croot de ce soin]. *Il faut lui ôter l'isolement et la peur dans le premier moment.* [Je lui conseille la route de la Bourgogne]. Dites-moi vite, vite, ce que vous avez fait *di cotanto senno*.

TORICELLI.

266. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

1er *mai* 1818.

My dear,

Dites au Vicomte que, d'ici à trois jours, je lui enverrai une lettre de change. Dites-lui de remettre les *Confessions* de J. J. à M. Jombert. Si vous en avez le temps, prenez vingt exemplaires chez Didot et envoyez votre trop plein à M. Jombert avec le mot ci-dessous. Je me

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

recommande à vous pour faire passer, si vous pouvez négocier la lettre de change, 300 francs à M. Dess[urne] pour l'*Ed. Review* complet, *plus deux volumes de table*, chez Longman, Pater noster Row. J'écris à Van Bross, le calicot connaît cela parfaitement. Tâchez de faire *speack of Life of Haydn*. J'ai grand besoin d'un peu de votre électricité. Ah ! le plat Pierle ! Aujourd'hui je partirais volontiers avec l'amiral Anson. Je pars peut-être le 4.

267. — I. (1)

A M. JOMBERT, [LIBRAIRE A PARIS]

S. d. [1er *mai* 1818.]

Je prie M. Jombert de m'envoyer successivement tous les romans imprimés en anglais par Firmin Didot, en commençant par *the Abbot*. M. J. me les enverra par la poste à mon nom, après les avoir coupés. Ensuite *Rob Roy*, *the Antiquary*, etc. Essayons par quatre volumes en anglais, de Walter Scott, chaque mois.

268. — E. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Paris, le 4 mai 1818.

Cher tyran, enfin, hier soir, en rentrant, jé havé trouvé une letter du duc de Steindhal (*sic*) : elle est tellement excellente que je crois devoir vous faire bien vite cadeau d'une copie d'icelle.

(SCHMIT).

Copie :

Grenoble, le 1er *mai* 1818.

Mon aimable compagnon, que votre longue lettre m'a fait de plaisir ! Elle m'a attendu vingt-quatre heures, parce que j'étais dans nos

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

montagnes, la seule chose qui puisse rompre l'ennui dans ce pays d'égoïsme plat.

C'est aussi bien plat l'avantage en question. O ciel ! faut-il qu'un Moscovite s'avilisse à ce point ! Mais comme Besançon dit que l'on perd la moitié de son bon sens dès qu'on est seulement à quarante lieues de Paris, je prends le parti de faire comme lui dans cette circonstance ; s'il en veut, j'en prends, et demain je vous envoie l'extrait de baptême. En me prévenant quinze jours d'avance, ce qui me vaudra une autre lettre de vous, je ferai compter les 200 francs à Paris.

Parlez-vous sérieusement ? Le vicomte (1) en queue de morue ! Le vicomte dîner *aux Frères provençaux* ! C'est trop fort, c'est incroyable ! Je le voyais au troisième degré du marasme moral. Il m'écrivait autrefois des lettres délicieuses et, depuis un an, il n'est rien sorti. Portez-en mes plaintes à la vicomtesse.

Je vous approuve de tout mon cœur, dans votre dos à dos silencieux avec 99 %. Il faut apprendre à ces coquines-là qu'elles ne sont bonnes que quand on les désire. Et Mina ? Dites à Besançon que je compte partir d'ici le 10 mai, au plus tard : qu'il me dépêche encore une secousse électrique avant mon départ.

Ne plaisantez pas mon tyran *Milaniste*, songez qu'il n'y a point eu de réaction. Depuis la chute des brigands, en tout vingt-trois *arrestations* ; pesez cela. Je finis parce que je m'ennuie tant dans ce pays que je suis éteint.

Quand vous écrirez à Dessurne, demandez-lui comment vont les ventes. On lui a envoyé trois marchandises, savoir : *Vie de Haydn*, l'*Histoire de la Peinture*, *Voyages de Stendhal* (2). Le nº 57 de l'*Edinburgh-Review*, parlant de ce dernier, on a dû en vendre. Savez-vous que Besançon vous remettra 300 francs avec prière de les faire passer Fleet street, 203, pour acheter une *Edinburgh-Review* de rencontre, plus deux *volumes de table*, *Paternoster row*, chez Longmans.

Adieu, mon cher secrétaire d'ambassade. Je vous somme de me donner des nouvelles nouvelles. Alors quel est le moins plat des *Annales* ou du *Journal général* ? Je suis chargé d'abonner mes amis à quelque chose qui ne soit pas les *Débats*. — [Galignani est-il toujours aussi fréquenté ? Ah ! que je le regrette ! Mais] je ne suis pas taillé en solliciteur ; j'ai la jambe trop grosse.

Yours, TAVISTOCK.

(1) M. Louis de Barral.

(2) *Rome, Naples et Florence.*

269. — C (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 16 *mai* 1818.

Mon cher ami, cette femme charmante et qui serait adorable quand même elle ne chanterait pas comme un ange, madame Eléna Vigano, dont je vous ai envoyé le portrait si peu ressemblant, eh bien, vous allez avoir le bonheur de la voir.

Elle est folle de Paris ; elle a voulu absolument voir cette ville, et je crois que, pendant les deux mois qu'elle y sera, elle donnera quelques concerts. Vous entendrez la voix la plus aimable de l'Italie. Cet organe enchanteur vous mettra au courant de tout ce qui a été fait d'admirable depuis que vous avez quitté l'Italie.

Quoiqu'elle parle français comme un ange qu'elle est, peut-être les premiers jours ce grand nom de Paris lui fera-t-il un peu peur. (C'est là que votre Italien va briller). Donnez-lui les conseils nécessaires pour se conduire au milieu de tant d'amateurs sans oreilles. Vous qui connaissez si bien le monde, vous pouvez guider d'une manière sûre madame Eléna Vigano ; elle a beaucoup de lettres de recommandation ; M. Paer est son ami ; cependant je compte plus sur vous que sur tous les autres. Vous devez lui donner des directions pour réussir. Menez-la un samedi chez Maisonnette, elle vous chantera deux airs et vous [la pronerez dans les journaux.] Plus elle chante, mieux elle chante ; cette voix si flexible, si miniature, s'anime et se fortifie en chantant ; elle est plus divine encore dans le douzième air que dans le premier.

Traitez madame Eléna Vigano comme ma sœur ; dès que vous l'aurez vue, vous trouverez que mes éloges sont bien au-dessous de la réalité. [Je lui conseille de manger à l'hôtel de Bruxelles et de loger à l'hôtel de l'Italie. Si vos occupations vous retiennent trop, confiez-la à l'aimable Gustave]. Adieu, remerciez-moi bien vite.

H. BEYLE.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

270. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 17 *juin* 1818.

A toi, qui as vécu dans la société de madame de Staël, lorsque sa qualité d'exilée attirait de l'intérêt sur sa personne, j'adresse quelques jugements inspirés par la lecture de l'ouvrage posthume qu'on vient de publier ; j'en ai éprouvé une vive indignation. Ne penses-tu pas, avec moi, qu'il y ait une infâme lâcheté à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Sainte-Hélène ?

Je suis loin d'avoir la plus petite partie des talents qu'il faudrait posséder pour discuter le mérite des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* de madame de Staël. Est-ce un bon ouvrage, ou seulement un ouvrage à la mode que ce livre, dont l'Europe vient de dévorer soixante mille exemplaires ? C'est ce que je me garderai bien de décider ; je me borne à avancer que deux cent quarante-huit pages du deuxième volume (page 172 à 420) contiennent plus de puérilités, d'absurdités, de non sens de tout genre et, si j'ose dire, de calomnies qu'aucun autre livre vendu au même nombre d'exemplaires.

Il me semble voir une femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Hume et peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lancée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les premiers hommes du siècle ; elle accroche une phrase sur chacun des grands problèmes qui sont en discussion depuis trente ans. Mais, au milieu de cette cohue du grand monde qui fait le bonheur de cette femme mélancolique, sa véritable étude est celle des succès de salons et des caractères divers de ses amis.

La bonne compagnie ne peut être composée que de gens qui emploient aux jouissances fines de l'esprit et du cœur le temps que les autres classes sont obligées de consacrer au soin de leur fortune. La bonne compagnie est donc nécessairement aristocrate. Comment s'y prendra la fille d'un banquier genevois pour vivre avec des duchesses ? Elle s'attachera au ministère comme à son patrimoine : elle ne

pourra vivre sans avoir un ministre dans sa famille ; elle parlera sans cesse de son père aux grandes dames, parce que, pour elle, c'est montrer ses parchemins.

Ce qui me persuade que les vues précédentes sont assez justes, c'est qu'elles rendent raison de l'étonnante bigarrure des *Considérations*.

Comme la tête de l'auteur ne savait tirer des conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se touchent bout-à-bout, mais dont chacune contredit la précédente ; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Madame de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout depuis quarante ans.

Une chose qui me persuaderait que les étrangers ont, en effet, moins d'esprit que nous, c'est que son article sur Bonaparte est la seule chose plate qu'elle ait jamais écrite. Elle y cherche l'esprit, et quel esprit ! — Enfin, quand même cet esprit-là vient à lui manquer, elle a recours aux phrases sentimentales et à ce qu'on appelle le style romantique. Quand madame de Staël, à force de chaleur de tête, était parvenue à déguiser un sentiment commun sous l'emphase de mots extraordinaires et singulièrement groupés, elle croyait fermement avoir fait faire un pas au style du siècle de Louis XIV ; c'était une maladie de famille. Je crois même qu'elle avait la prétention bizarre d'être jalouse des grands écrivains de cette époque, et que c'est là une des sources secrètes de sa haine pour Louis XIV ; l'autre source, c'est que M. Necker n'aurait pas pu être ministre sous Louis XIV.

Nous arrivons à une question que je n'ose aborder : madame de Staël est-elle de bonne foi dans ce dernier ouvrage ? N'avait-elle pas quelque autre objet en vue que le succès littéraire ? N'y aurait-il point une contradiction éternelle entre ce livre, plein *du regret de la Révolution*, et les ouvrages qui lui ont fait sa réputation ?

La voix publique répondra bientôt pour moi. Un des inconvénients attachés à cette noblesse, que madame de Staël adora avec toute la ferveur d'un parvenu, c'est que, si d'abord on est accueilli sur parole, bientôt on est jugé sans appel. Si l'on a été hypocrite, si l'on a offert la vérité en holocauste, sous le voile de la candeur d'une belle âme que la fausseté révolte, si surtout l'on n'a pas reçu le salaire secrètement envié, le mépris est là tout prêt à arracher la couronne de roses du succès et à la remplacer par les tristes couleurs réservées aux transfuges.

Mais, Dieu merci ! toutes les femmes n'ont pas été infidèles à la cause du malheur. J'aime à me figurer cette noble madame Bertrand (1), vraiment noble par le cœur comme par la naissance, cette jeune femme que je vis autrefois environnée de toutes les pompes du pouvoir, et aussi peu vaine de tant d'honneurs qu'une bourgeoise en eût été flattée ; j'aime à la voir assise sur ce rocher à jamais célèbre où elle est reléguée par l'amour conjugal, et où la suivent les cœurs et les respects de tous ses amis d'Europe. Je me la figure parcourant un instant un libelle, à cause du nom de son auteur, et bientôt le jetant à la mer avec dédain, et se disant avec un juste orgueil, malgré sa modestie naturelle : « Parmi les femmes existantes, je suis la première dans l'estime des Français ! »

Les noms héroïques de mesdames Bertrand et de la Valette seront honorés par la postérité, tandis que ceux de mesdames de Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âmes communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle est employée au bénéfice du pouvoir.

C'était, cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et attrayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque madame de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocratique d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entrait pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cette femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui se trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchement et la gaieté qui animaient le salon de Coppet ; mais d'un côté l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans préparation, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séductible et destiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exemple, ne pas lui offrir la place de madame de Pompadour, avec une dotation annuelle de deux préfectures et cent places de juge ou de chambellan ?

Peut-être est-il permis de penser que, dans ce cas, on n'eût pas écrit cette phrase si noble, et qui a fait presque autant de plaisir en Angleterre qu'en France : « Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu ».

Puisqu'on a publié un livre de madame de Staël, puisqu'on a ouvert une discussion sur son caractère, toutes les convenances permettent

(1) Femme du général comte Bertrand, qui accompagna Napoléon à Sainte-Hélène.

à chacun de dire son avis sur cette femme étonnante, mais sans vraie sensibilité, et qui, au fond, je le répète, avait l'âme d'un *parvenu*.

Les *Considérations* sont un livre habituellement *puéril* et souvent brillant. Ce qui en fait le mérite à Paris, c'est que c'est un libelle très habilement fait contre Napoléon ; il y a cependant des traits d'ignorance incroyables.

Madame de Stael regarde l'aristocratie anglaise comme la perfection des gouvernements ; elle déclame sans cesse contre l'égoïsme ; elle prétend, sans doute, se montrer supérieure à l'égoïsme en nous assommant, à chaque page, de l'*importance* de M. Necker. Madame de Staël adorait la noblesse, et les malins ne manqueront pas de dire qu'en parlant de son père elle *produit son titre de noblesse.*

Le principal mérite de madame de Staël est de bien peindre les hommes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un bon choix d'anecdotes ; mais combien ce style *tendu* et *visant à l'effet* est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation !

On ne sait ce qui trompe sans cesse madame de Staël. Est-ce une profonde et sotte ignorance des choses, est-ce sa haine contre le prisonnier de Sainte-Hélène ?

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette société qui l'admire tout haut et se promet d'avance les adorations de l'Europe et les honneurs de la vertu, comme extrêmement libérale, n'est rien moins que cela.

Madame la baronne de Staël répète, avec beaucoup d'agrément, mais à tort et à travers, ce qu'elle a entendu dire sur la politique à ses nombreux amis. On reconnaît toujours en elle la fille d'un parvenu, au respect aveugle qu'elle professe pour cette noblesse à laquelle sa famille ne put jamais atteindre. On pourrait croire que cette âme toute prétention, mais dont la principale prétention est d'être grande et généreuse, sait apprécier les actions qui ont de la grandeur ; il n'en est rien ; on ne trouve, au contraire, qu'un acharnement bas et ridicule contre tous les grands hommes de notre glorieuse Révolution ; et, un instant après, madame la baronne de Staël exalte, comme des modèles parfaits de grâce et de véritable esprit, les faits les plus ridicules et les plus sots de l'ancien régime. Tout cela, pour en revenir au panégyrique d'un homme qui eut un petit talent et un orgueil immense.

Madame de Staël veut réconcilier sa gloire avec l'orgueil de *ses familles historiques* et prouver que si la Révolution s'est faite, c'est contre l'intention de M. Necker : cette assertion est tout-à-fait digne

de cette âme libérale et généreuse qui admire lord Wellington comme le *premier général d'un siècle où Napoléon a vécu.*

Parmi les plus lâches calomnies que madame de Staël a réunies contre un grand homme malheureux, l'excès du ridicule a fait remarquer le passage où il est question de dépenses de l'Etat payées avec l'argent provenant des tributs levés sur l'ennemi vaincu. Si on fait le pénible effort de se rappeler les circonstances dans lesquelles ces phrases ont été écrites (1815 et 1816), on y trouvera réunis tous les genres de bassesse : la calomnie est d'un bête incroyable. Quoi ! la France payait, en 1801, ses routes et ses ports avec l'argent qu'elle devait trouver en Prusse et en Autriche en 1805 et 1806 !

Le grand homme qu'on calomnie est précipité par les destins au comble du malheur ; il n'y a donc nul danger à l'accabler. La nation généreuse dont on cherche à diminuer la gloire est précisément celle qui a fait le bonheur d'une petite étrangère pleine d'esprit, mais encore plus de vanité, en élevant son père au ministère (1). Cette étrangère a des prétentions toutes spéciales à la sensibilité, et c'est au moment même des massacres de Nîmes, c'est lorsqu'elle est environnée de protestants réfugiés et fuyant Trestaillons, le chef des sicaires royalistes du Midi, c'est lorsquelle peut entendre les coups de fusil qui précipitent tant d'illustres Français dans la tombe, qu'elle ne trouve d'éloquence que pour célébrer *ses familles historiques* et maudire un gouvernement qui, du moins, n'a pas de Trestaillons à se reprocher.

Je relis cette page ; je suis fâché de n'y trouver que des mots propres et des expressions que je suis prêt à justifier, le *Dictionnaire de l'Académie* à la main. — Voir ce dictionnaire aux mots : *Calomnie*, *Lâche*, *Bas*, *Ridicule.*

Il me semble que le meilleur ouvrage de madame de Staël est son livre sur l'*Allemagne* (2).

Delphine est un roman guindé, ennuyeux et atroce. Le génie de Madame de Staël l'appelait à faire *l'esprit des lois* de la société de 1780. Tout ce qui se rapproche de ce sujet dans *Delphine* est charmant; mais, pour peindre les passions d'une manière agréable, il est indispen-

(1) Voir la judicieuse histoire de M. de Montyon, intitulée : *Particularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres de France, depuis* 1660 *jusqu'en* 1791, ainsi que le livre de M. Bailleul, ancien député et digne de ce beau titre. (H. B.)

(2) Sur Madame de Staël et le livre de l'Allemagne, cf. les jugements de H. Heine : *De l'Allemagne*, p. 248 et suiv. et Gœthe, *Mémoires*, p. 417-419 de la traduction française.

sable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie. Si l'on trouvait, par hasard, dans la littérature française, un écrivain qui eût préconisé l'aristocratie après les massacres de Nîmes, qui eût calomnié Bonaparte après son exil à Sainte-Hélène, qui eût parlé jusqu'à la nausée de l'amour *passion*, tout en ayant l'air de suivre les habitudes de l'*amour monarchique* de Louis XV, cet écrivain, quelque piquant que fût son style, finirait par être peu lu et peut-être même ne se sauverait du mépris que par l'oubli. L'invasion des idées *libérales* va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la *franchise*, soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ne soit, pour toujours, passé de mode.

L'*Allemagne* de madame de Staël pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique. L'esquisse de madame de Staël est agréable, mais fausse à tous moments ; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel.

Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos grands écrivains sans savoir un mot de français et en ne lisant que des traductions ? Que serait-ce ensuite si cet écrivain avait la prétention de faire sentir aux Espagnols, par exemple, notre manière de sentir et surtout d'exprimer les passions ? Il me semble qu'après ces prétentions au sentiment, la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de cette femme distinguée.

Madame de Staël pouvait craindre que les écrivains allemands ne lui fissent cette objection accablante, et elle a fait preuve de jugement dans sa manière d'acheter leur silence ; elle avait à faire à une nation pleine de prétentions au caractère , à l'originalité et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu. Elle a donc exagéré d'une façon comique le mérite des petits écrivains allemands. Les Aimé Martin et les Lacretelle d'Allemagne sont encore tout étonnés de se voir des écrivains célèbres.

Quant à Schiller et à Gœthe, aux vrais grands hommes, elle a connu et bien peint leur personne, mais elle ne s'est pas doutée de leurs écrits. Schiller, par exemple, est plein d'images sublimes qui, traduites d'une manière quelconque en français, sont d'un ridicule achevé ; c'est tout simple, ce sont les transports d'une grande âme s'élançant d'un autre système de civilisation. Quelques bonnes traductions que

madame de Staël se soit fait faire, elle n'a jamais pu se procurer la véritable pensée de l'auteur.

Si j'adressais ce langage au public, j'ajouterais le correctif suivant :

Je serais bien trompé et encore plus affligé si, en obéissant à mes sentiments pour un bienfaiteur aussi malheureux qu'il est illustre, j'avais pu faire douter un instant de mon juste respect pour les vertus sociales de l'austère auteur que je me suis cru dans la stricte obligation d'attaquer.

Si, emporté par ce qui m'a semblé l'évidence, j'ai pu me servir de quelque expression un peu trop vive, envers ce que je considérais comme un mensonge, et un mensonge dirigé contre la plus grande infortune, j'en demande pardon aux mânes de l'auteur de *Delphine*. Ce n'est pas la faute de mon respect pour elle si j'ai cru que les talents nécessaires pour faire un bon roman sont un peu différents de ceux qu'il faut pour écrire l'histoire.

Il n'y a pas encore un an (1) que la France a perdu et pleure madame de Staël. Trouvera-t-on peu délicat qu'une plume obscure mette un tel empressement à relever ses erreurs ? — Mais elle s'est bien permis d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un grand homme, privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et prochaine, et en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables !

Quand on aspire à la célébrité, on se soumet tacitement aux chances du manque de succès. Ce serait une singulière prétention que celle de vouloir échapper à cette loi si juste et si générale. Mais il y a tant de prétentions de tout genre dans les *Considérations* que peut-être ses partisans auront-ils cette *prétention posthume*.

Pour moi, je n'ai que celle de ne pas avoir manqué à la politesse et au juste sentiment de mon extrême infériorité en combattant un ouvrage que je crois une mauvaise action.

271.— C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 10 *juillet* 1818.

J'ai la tête farcie d'écrits sur l'Espagne de 1808, de cette Espagne

(1) Madame de Staël mourut à Paris le 14 juillet 1817.

ignorante, fanatique, héroïque. Le sujet m'a fortement intéressé, et tu vas avoir quelques bouffées de la chaleur dont je me sens pénétré. Ce ne sont que des sensations isolées, sans ordre, sans suite. Veux-tu en savoir davantage ? fais comme moi, lis de Pradt (1), Escoïquiz, l'Infantado, Cevalhos, Rocca, Azanza, etc.

Depuis quinze ans la monarchie d'Espagne avait atteint un degré de ridicule inoui dans les annales des cours les plus avilies. L'aristocratie des nobles et des prêtres, qui seule peut faire le brillant de la monarchie, s'y laissait bafouer comme à plaisir. Un mari, un roi donne successivement à l'amant (2) de sa femme :

1° Le commandement suprême de toutes les forces de terre et de mer ;

2° La nomination à presque tous les emplois de l'Etat ;

3° Le droit de faire par lui-même la paix et la guerre.

Si ce favori avait été un Richelieu, un Pombal, un Ximènez, un scélérat habile, on concevrait les Espagnols ; mais il se trouva que c'était le plus stupide coquin de l'Europe. Ce peuple qu'on prétend si fier, se voyait gouverné despotiquement par l'objet de ses mépris. Mettons à part toute fierté ; que de malheurs généraux et particuliers ne devait pas amener un gouvernement aussi infâme ! Notre aristocratie de France, avant 1789, devait être une République en comparaison de l'Espagne. Et cependant l'Espagne refuse une Constitution libérale et, ce qui est bien plus encore, une Constitution garantie par le voisinage du souverain légitime et détrôné !

Il faut déjà être parvenu bien avant dans la vie, et avoir pour les hommes presqu'autant de mépris qu'ils en méritent, pour concevoir une telle conduite. Napoléon qui avait vécu en Corse et en France, au milieu de nations pleines d'énergie et de finesse, fut, à l'égard des Espagnols, la dupe de son cœur.

L'Espagne, de son côté, manqua une occasion que la suite des siècles ne lui représentera plus. Chaque puissance a un intérêt (mal entendu, il est vrai) à voir ses voisins dans un état de faiblesse et de décadence. Ici, par un hasard unique, l'intérêt de la France et de la Péninsule, pour un moment, se trouve le même ; l'Espagne avait l'exemple de l'Italie que Napoléon avait élevée.

(1) *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne* ; y voir, page 267, la célèbre conversation qui eut lieu à Bayonne en Mai 1808, entre Napoléon et Escoïquiz.

(2) D. Emmanuel Godoy, prince de la Paix, né à Badajoz, en 1768 (R. C.).

Quoique la nation espagnole soit très-contente sur son fumier, peut-être d'ici à deux cents ans parviendra-t-elle à arracher une constitution, mais une constitution sans autre garantie que cette vieille absurdité qu'on appelle des *serments*, et Dieu sait encore par quels flots de sang il faudra l'acheter !

Au lieu qu'en acceptant Joseph pour roi, les Espagnols avaient un homme doux, plein de lumières, sans ambition, fait exprès pour être roi constitutionnel, et ils avançaient de trois siècles le bonheur de leur pays.

Supposons que Ferdinand VII se soit livré à l'Empereur, comme Napoléon s'est livré aux Anglais à Rochefort (1815). Le prince espagnol refuse le royaume d'Etrurie ; il est conduit à Valençay, séjour agréable et sain ; et Napoléon, qui en avait appelé à la générosité si vantée du peuple anglais, est confiné sur un rocher, où, par des moyens indirects et en évitant l'odieux du poison, on le fait périr.

Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre ; je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations, en effet, se sont élevées contre ce grand crime ? Quel généreux transport de tout le peuple, à la nouvelle de cette infamie a désavoué son gouvernement aux yeux des nations ? O Sainte-Hélène, roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. L'Angleterre s'élevant par une trompeuse hypocrisie, au-dessus des nations, osait parler de ses vertus ; cette odieuse action l'a démasquée ; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore. Cependant l'Europe est muette et elle accuse Napoléon ou, du moins, elle semble écouter favorablement ses accusateurs. Je ne puis dire ma pensée. O hommes lâches et envieux ! peut-on s'abandonner à trop de mépris envers vous, et lorsqu'on est parvenu à être votre maître, ne fait-on pas très bien de s'amuser de vous comme d'un vil gibier ?

L'Espagne rencontra le hasard le plus heureux qui puisse se présenter à un pays profondément corrompu et, par conséquent, pour longtemps hors d'état de se donner la liberté à lui-même. Donner à l'Espagne de 1808 le gouvernement des Etats-Unis aurait semblé aux Espagnols, qui sont les plus insouciants des hommes, la plus dure et la plus pénible tyrannie. L'expérience que Joseph et Joachim ont faite à Naples éclaircit la question ; ils ont été rois avec presque tous les ridicules du métier ; mais ils ont été modérés et raisonnables ; cela a

suffi pour avancer rapidement dans ce pays le bonheur et la justice et pour commencer à y mettre le travail en honneur.

Remarque que la sensation pénible qu'un individu éprouve à rompre des habitudes vicieuses est également ressentie par un peuple. La liberté demande qu'on s'en occupe. Durant les premières années, cette gêne masque aux yeux des sots le bonheur qui doit résulter des nouvelles institutions.

Ainsi, pour l'Espagne, Napoléon était meilleur que Washington ; ce qui lui manquait en libéralité, il l'avait en énergie.

Il y a un fait qui est palpable, même à l'égard des gens pour qui les choses morales sont invisibles. La population de l'Espagne, qui n'était que de huit millions quand Philippe II y entra, a été portée à douze par le peu de bon sens français que les rois de cette nation y ont introduit. Or l'Espagne, plus grande que la France, devrait être plus fertile à cause de son soleil. Elle a presque tous les avantages d'une île. Quelle est donc la puissance secrète qui empêche la naissance de quatorze millions d'hommes ? On répondra : C'est le manque de culture de terres. Je répliquerai à mon tour : Quel est le venin caché qui empêche la culture des terres ?

Après la cession de l'Espagne par les princes de la dynastie que la guerre y avait placée quatre-vingt-dix ans plus tôt, Napoléon voulut réunir une assemblée, faire reconnaître ses droits par elle, établir une constitution, et, au moyen du poids et du prestige de sa puissance, donner le mouvement à la nouvelle machine. L'Espagne était peut-être le pays de l'Europe où Napoléon était le plus admiré. Compare ce système de conduite à celui de Louis XIV en 1713 ; vois surtout les correspondances des agents subalternes des deux époques, ministres, maréchaux, généraux, etc., etc. (1) Tu reconnaîtras que l'envie est la principale source du succès de madame de Staël et des libellistes actuels, et des dangers et des ridicules que l'ignoble vulgaire prodigue aux défenseurs du prisonnier de Sainte-Hélène.

Les députés réunis à Bayonne reconnurent Joseph le 7 juin au soir. Le discours du duc de l'Infantado (2) n'exprimant pas une reconnaissance formelle, Napoléon s'écria : « Il ne faut pas tergiverser, monsieur ; reconnaître franchement ou refuser de même. Il faut être grand dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous retourner en Espagne,

(1) Voir Saint-Simon, le marquis de Saint Philippe (H. B.).

(2) Voir le discours du duc de l'Infantado, dans le *Moniteur* du 18 juin 1818. Les héros Castillans, auteurs de M. le duc, auraient eu quelque peine à s'y reconnaître. (H. B.)

vous mettre à la tête des insurgés ? Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en sûreté ; mais, je vous le dis, vous en ferez tant que vous vous ferez fusiller dans huit jours.... non, dans vingt-quatre heures ».

Napoléon avait trop d'esprit et de générosité pour exécuter cette menace. Dans le langage de l'armée française, on appelle cela *emporter son homme par la blague* ; ce qui veut dire éblouir un caractère faible.

Qu'on dise, après ce qui se passa à Bayonne, que l'appui des rois est dans leur noblesse ! La noblesse, au contraire, est ce qui rend la royauté odieuse.

On a tant d'orgueil national, on est si *patriote* en Espagne, que même les prêtres le sont. Aujourd'hui, la moitié des généraux qui se battent en Amérique, pour la liberté, se sont élevés de la classe des curés ; c'est une ressemblance de plus avec les Turcs. La physionomie du clergé est peut-être le trait qui sépare le plus l'Espagne du reste de l'Europe.

Si Napoléon eût fait pendre le prince de la Paix, renvoyé Ferdinand VII en Espagne avec la Constitution de Bayonne, une de ses nièces pour femme, une garnison de quatre-vingts mille hommes et un homme d'esprit pour ambassadeur, il tirait de l'Espagne tous les vaisseaux et tous les soldats qu'elle pouvait fournir. Qui peut assigner le degré d'adoration auquel se serait abandonné un peuple chez lequel la louange devient un hymne et l'admiration une extase ? Il est hors de doute que Napoléon fut séduit par l'exemple de Louis XIV. Une fois *provoqué à Iéna*, il voulut faire autant que le grand roi. Il changea de roi précisément chez la seule nation à laquelle cette mesure ne convient pas. Les menaces, sans cesse renouvelées de M. de Talleyrand, eurent aussi beaucoup de part à sa résolution.

Au moment où Joseph entrait en Espagne et où Napoléon rentrait triomphant à Paris, l'Espagne était déjà soulevée. Tandis que le Conseil de Castille ordonnait une levée de trois cent mille hommes, un grand nombre de communes se soulevaient d'elles-mêmes.

Napoléon reçut à Bordeaux la nouvelle de la bataille de Baylen, où Castanos et Reding firent mettre bas les armes au général Dupont. C'était son premier revers : il en fut au désespoir. Ni la Russie, ni Waterloo n'ont rien produit d'approchant sur cette âme hautaine : « Voler des vases sacrés, s'écriait-il dans sa fureur, cela se conçoit d'une armée mal disciplinée, mais signer qu'on a volé ! » Et un

instant après : « Je connais mes Français ; il fallait leur crier : *Sauve qui peut* ; au bout de trois semaines, ils me seraient tous revenus ». Il interrogeait les assistants : « Mais n'y a-t-il donc pas une loi dans nos codes pour faire fusiller tous ces infâmes généraux ? »

272. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 15 *juillet* 1818.

Cher ami,

Nous attendons Nina dans la semaine. Ah ça ! j'espère que vous l'avez eue ?

M. Jombert m'envoie un ballot ; envoyez-lui les livres que vous avez pour moi, plus huit titres de *Haydn* que Didot vous enverra, plus une lettre dudit.

Vos opuscules anglais font le bonheur de l'*happy few*. Un de ces Anglais qui ont l'infamie de penser comme Jefferson et comme Stendhal, nous a apporté les *Illustrations* du 4e chant de *Childe-Harold*, par Hobhouse, et le dit chant. Les notes sont lourdes et vraies. Ayez pitié de ma curiosité en déroute. Je vous rendrai votre pitié pour le malheur que vous avez de ne pas voir enterrer la *Vestale* toute vive. C'est aussi fort que le plus atroce de Shakespeare. C'est un art dont on ne se doute pas où vous êtes : la *Vestale* se fait violer en règle. On la donne à la Scala dans ce mois de repos.

J'écris qu'on envoie 120 fr. à Jombert qui vous remboursera ric-rac des frais de l'article nécessaire dans le *Journal de Paris*. Comme cette feuille charmante ne vient plus à Milan, envoyez-moi de ces imprimés. Faites donc louer les huit cents ex. de l'*Haydn*. Voilà l'essentiel.

Adieu, pensez un peu à mes pauvres finances et surtout à ma

CURIOSITÉ.

Il n'y a plus de liberté en Angleterre, disent les Anglais. Quand Smitt sera-t-il à Paris ? Est-il à Bruxelles ? Quelle est son adresse à Bruxelles ? Mille amitiés à Barral, à la bonne Anette, à M. Lacour, mon camarade de mérite.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

273. — A.

[AU MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR]
MINISTRE DE LA GUERRE

Grenoble, le 1er *août* 1818.

Monseigneur,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 15 juillet, elle m'annonce que mes services dans le 6e régiment de dragons n'étant point suffisamment justifiés, je dois lui adresser les pièces qui les constatent :

J'ai en conséquence l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence et en original.

1° Mon acte de naissance ;

2° Un certificat du lieutenant général Michaud ;

3° Le certificat du Conseil d'Administration du 6e régiment de dragons qui constate que je suis entré dans ce corps le 1er Vendémiaire an IX et que j'y ai servi comme sous-lieutenant jusqu'au 13 vendémiaire an IX, observant que je suis réellement entré comme dragon en germinal, an VIII, avant Marengo. Mais il a été reconnu, dans le temps, que nos contrôles étaient mal tenus, et l'on ne m'y porta qu'au commencement du trimestre de vendémiaire.

Je possède seulement une copie de la lettre que M. le ministre de la guerre m'écrivit le 12 messidor an IX, pour m'annoncer que, par arrêté du 5 messidor an IX, le premier consul m'avait confirmé sous-lieutenant au 6e dragons à dater du 1er brumaire an IX. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence cette copie certifiée.

Par ces pièces, mes services dans le 6e dragons me semblent justifiés. Depuis, j'ai fait les campagnes de 1806 à Berlin, 1807, 1808, 1809 à Vienne et 1810 comme adjoint aux commissaires des guerres. J'ai fait la campagne de 1812 et suis allé à Moscou comme attaché à la personne du général en chef, en qualité d'auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur général du mobilier et des bâtiments de la couronne. Quoique ma santé ait beaucoup souffert dans la retraite, j'ai fait la campagne de 1813 en Silésie, et j'ai été intendant à Sagan. J'ai fait la campagne de 1814, dans la 7e division militaire et au corps

d'armée commandé sous Genève par M. le général Marchand. Je suis fils de famille ; j'ai perdu dans la retraite de Moscou environ quinze mille francs qui formaient la moitié de ma fortune disponible, et je n'ai plus de santé.

Tels sont mes droits à une *demi-solde de pension.* Je prie Votre Excellence de me pardonner ces détails connus de toutes les personnes sous lesquelles j'ai servi, par exemple M. le comte Daru et M. Dumas.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE, sous-lieutenant,
à Grenoble.

274. — A.

[AU MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR]
MINISTRE DE LA GUERRE

Grenoble, le 10 *août* 1818.

Monseigneur,

Par la lettre dont Votre Excellence m'a honoré le 15 juillet dernier, elle m'annonce que, dans un état fourni par moi, la date de ma nomination d'*adjoint provisoire* est fixée au 29 octobre 1806. Les renseignements existant au ministère ne la font remonter qu'au 15 novembre.

C'est en vain que j'ai recherché la lettre signée de M. le comte Daru et écrite de la main de M. l'ordonnateur Mazeau qui me nommait adjoint provisoire et m'envoyait à Brunswick pour y faire les fonctions de commissaire des guerres. J'en joins ici une copie certifiée. Je suis sûr, d'autre part, d'être parti de Berlin deux jours après l'entrée du quartier général, c'est-à-dire avant le 1er novembre 1806.

Comme M. l'intendant général Daru gardait des copies de toutes ses lettres, s'il est nécessaire, je demanderai à M. le comte Daru une copie de sa lettre du 29 octobre 1806 qui m'envoyait à Brunswick.

A Brunswick, j'ai été nommé intendant des domaines et j'ai fait les fonctions de sous-inspecteur aux revues sous les ordres de M. le comte de Villemanzy.

J'ai fait les campagnes de 1800 et de 1801 dans le 6e régiment de dragons.

Comme adjoint aux commissaires des guerres, les campagnes de 1806, 1807, 1808 en Prusse, et celles de 1809 et 1810 à Vienne. J'ai toujours fait fonctions de commissaire des guerres et n'ai jamais été employé comme adjoint.

J'ai fait la campagne de 1812 et suis allé à Moskou comme auditeur au Conseil d'Etat. A Moskou, M. le comte Dumas, intendant général, me donna une mission pour assurer la subsistance de l'armée durant la retraite. On me fournit une escorte, et à Bober, M. le comte Daru *me félicita au nom du général en chef* sur le succès de ma mission. Sans coûter un centime à la caisse de l'armée, j'ai fait faire des distributions à *Orcha* et lieux voisins. Ces distributions furent infiniment précieuses à cause des circonstances.

J'ai fait la campagne de 1813 en Silésie et ai été intendant à Sagan.

J'ai fait la campagne de 1814 dans la 7e division militaire. Depuis, je n'ai ni demandé ni fait de service. Je suis fils de famille ; j'ai perdu dans la retraite de Moskou environ 15000 francs qui formaient la moitié de ma fortune disponible, et depuis cette retraite je n'ai pas eu deux mois de santé de suite.

Tels sont, Monseigneur, mes droits à une solde ou pension.

Maintenant, pour vivre, je travaille dans la maison de commerce Robert frères et Cie.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

De BEYLE.

275. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 18 *août* 1818.

Te souvient-il encore de nos doctes bavardages sur la campagne de Russie, lorsqu'en mai 1814 un boulet autrichien nous eut réveillés si bruyamment dans notre petite chambre à Carouge ? Par un retour sur cette fatale année 1812, voici quelques souvenirs qui t'intéresse-

ront peut-être ; si cela t'ennuie, tu auras bien, d'ici à deux mois, quelque poêle à allumer dans tes bureaux.

Il y a un peu plus d'un siècle que le sol sur lequel est bâti Pétersbourg, la plus belle des capitales, n'était encore qu'un marais désert, et que toute la contrée environnante était sous la domination de la Suède, alors alliée et voisine de la Pologne, royaume de dix-sept millions d'habitants. La Russie a toujours cru, depuis Pierre le Grand, qu'elle serait en 1819 la maîtresse de l'Europe si elle avait le courage de le vouloir, et l'Amérique est désormais la seule puissance qui puisse lui résister. On dira que c'est apercevoir les choses de loin ; voyez l'espace que nous avons parcouru depuis la paix de Tilsittt en 1807. Dès l'époque de cette paix, tous les militaires prévirent que s'il y avait jamais lutte entre la Russie et la France, cette lutte serait décisive pour un des deux pays, et ce n'était pas la France qui avait les plus belles chances. Sa supériorité apparente tenait à la vie d'un homme. La force de la Russie croissait rapidement et tenait à la force des choses ; de plus, la Russie était inattaquable. Il n'y a qu'une barrière contre les Russes : c'est un climat très chaud. En trois ans, ils ont perdu par les maladies, à leur armée de Moldavie, trente-six généraux et cent vingt mille hommes.

Napoléon eut donc toute raison de chercher à arrêter la Russie, tandis que la France avait un grand homme pour souverain absolu. Le roi de Rome, né sur le trône, n'eut probablement pas été un grand homme, et encore moins probablement un souverain despotique. Le Sénat et le Corps législatif devaient tôt ou tard prendre de la vigueur et certainement l'influence de l'empereur des Français serait tombée à la mort de Napoléon, en Italie et en Allemagne. Rien ne fut donc plus sage que le projet de guerre contre la Russie et, comme le premier droit de tout individu est de se conserver, rien ne fut plus juste.

La Pologne, par ses relations avec Stockholm et Constantinople, était pour le midi de l'Europe, un boulevard formidable. L'Autriche et la Prusse eurent la sottise et Louis XV l'ineptie de prêter les mains à la destruction du gage unique de leur sûreté future. Napoléon dut chercher à rétablir ce boulevard.

Peut-être l'histoire le blâmera-t-elle d'avoir fait la paix à Tilsitt ; s'il pouvait faire autrement, ce fut une grande faute. Non seulement l'armée russe était affaiblie et épuisée, mais Alexandre avait vu ce qui manquait à son organisation.

« *J'ai gagné du temps* » dit-il après Tilsitt, et jamais délai n'a été

mieux mis à profit. En cinq ans, l'armée russe, déjà si brave, fut organisée presque aussi bien que la française, et avec cet immense avantage qu'un soldat français coûte autant à sa patrie que quatre soldats russes.

Toute la noblesse russe est engagée, de près ou de loin, dans l'intérêt commercial qui exige la paix avec l'Angleterre ; quand son souverain la contrarie, elle le fait disparaître. La guerre avec la France était donc également indispensable du côté de la Russie.

La guerre étant indispensable, Napoléon eut-il raison de la faire en 1812 ? Il craignait que la Russie ne fît la paix avec la Turquie, que l'influence de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg n'augmentât, et qu'enfin ses revers en Espagne, qu'il ne pouvait plus tenir cachés, n'encourageassent ses alliés à reconquérir leur indépendance.

Plusieurs des conseillers de Napoléon lui conseillèrent qu'il serait prudent d'envoyer quatre-vingt mille hommes de plus en Espagne pour en finir de ce côté-là avant de *s'enfourner dans le nord* (ce sont les paroles dont ils se servirent). Napoléon répondit qu'il était plus raisonnable de laisser l'armée anglaise en Espagne. « Si je les chasse de la Péninsule, ils viendront débarquer à Kœnigsberg ».

Le 24 juin 1812, Napoléon passa le Niémen à Kowno, à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes. C'était le midi de l'Europe qui cherchait à écraser son maître futur. Cette campagne commença par deux malheurs politiques. Les Turcs, aussi stupides qu'honnêtes gens, firent la paix avec la Russie, et la Suède, jugeant sagement sa position, se déclara contre la France.

Après la bataille de la Moskowa, Napoléon pouvait faire prendre ses quartiers d'hiver à l'armée, et rétablir la Pologne, ce qui était le véritable but de la guerre ; il y était parvenu presque sans coup férir. Par vanité et pour effacer ses malheurs en Espagne, il voulut prendre Moscou. Cette imprudence n'aurait été suivie d'aucun *inconvénient*, s'il ne fût resté que vingt jours au Kremlin ; mais son génie politique, toujours si médiocre, lui apparut et lui fit perdre son armée.

Arrivé à Moscou le 14 septembre 1812, Napoléon aurait dû en partir le 1er octobre. Il se laissa leurrer de l'espoir de faire la paix ; l'héroïque brûlement (1) de Moscou, s'il l'eût évacué, devenait alors ridicule.

Vers le 15 octobre, quoique le temps fût superbe et qu'il ne gelât encore qu'à trois degrés, tout le monde comprit qu'il était plus que temps de prendre un parti ; il s'en présentait trois :

(1) L'incendie de Moscou commença dans la nuit du 14 au 15 septembre.

Se retirer à Smolensk, occuper la ligne de Borysthène et réorganiser la Pologne.

Passer l'hiver à Moscou, en vivant avec ce qu'on avait trouvé dans les caves, et sacrifiant les chevaux qu'on aurait salés ; au printemps, marcher sur Pétersbourg.

Troisièmement, enfin, comme l'armée russe, qui avait beaucoup souffert le 7 septembre (1), se trouvait éloignée sur la gauche, faire une marche de flanc par la droite, arriver à Pétersbourg qu'on trouvait sans défense et sans nulle envie de se brûler. C'est dans cette position que la paix était certaine. Si l'armée française avait eu l'énergie de 1794, on aurait pris ce dernier parti ; mais la seule proposition aurait fait frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigades sortant de la Cour.

Un inconvénient de ce projet, c'est qu'il fallait rester comme séparé de la France pendant cinq mois, et la conspiration de Mallet a montré à quelles gens le gouvernement était confié en l'absence d'un maître jaloux. Si le Sénat ou le Corps législatif avaient été quelque chose, l'absence du chef n'aurait pas été fatale. Dans la marche de Moscou à Pétersbourg, tout le flanc gauche eût été libre, et Napoléon pouvait, un mois de suite, envoyer chaque jour un courrier et gouverner la France. Marie-Louise régente, Cambacérès chef du civil, et le prince d'Eckmuhl, du militaire, et tout marchait. Ney ou Gouvion Saint-Cyr à Mittau et Riga, pouvaient faire passer un ou deux courriers par mois ; Napoléon lui-même pouvait visiter Paris ; car une armée russe, en Russie, est nécessairement immuable pendant trois mois. L'homme ne peut se conserver dans ces froids terribles qu'en passant dix heures de chaque jour auprès d'un poële ; et l'armée russe est arrivée à Wilna aussi détruite que la nôtre.

Des trois partis à prendre, on choisit le plus mauvais, mais ce n'était rien encore : on l'exécuta de la manière la plus absurde ; Napoléon n'était plus le général de l'armée d'Egypte.

L'armée avait souffert dans sa discipline par le pillage qu'il avait bien fallu lui permettre à Moscou, puisqu'on ne lui faisait point de distributions. Rien n'est dangereux, avec le caractère français, comme une retraite, et c'est dans les dangers qu'on a besoin de discipline, c'est-à-dire de force.

Il fallait annoncer à l'armée, par une proclamation détaillée, qu'elle

(1) A Borodino.

se rendait à Smolensk, qu'elle avait ainsi quatre-vingt-treize lieues à faire en vingt-cinq jours, que chaque soldat recevrait deux peaux de mouton, un fer à cheval et vingt-cinq clous à glace, plus quatre biscuits ; que chaque régiment ne pourrait avoir que six voitures et cent chevaux de bât ; qu'enfin, pendant vingt-cinq jours, toute insubordination serait punie de mort ; tous les colonels et généraux, assistés de deux officiers, recevraient le droit de faire fusiller sur place tout soldat insubordonné ou maraudeur.

Il fallait préparer l'armée au départ par huit jours de bonne nourriture, avec distribution d'un peu de vin et de sucre. Les estomacs avaient beaucoup souffert dans la marche de Witepsk à Moscou ; car, à force d'imprévoyance, on avait trouvé le secret de manquer de pain en Pologne.

Enfin, toutes ces précautions prises, il fallait regagner Smolensk, en évitant, le plus possible, la route qu'on avait dévastée en venant à Moscou, et dont les Russes avaient brûlé toutes les villes : Mojaïsk, Giat, Wiasma, Dorogobouje, etc.

Sur touts ces points, on fit exactement le contraire de ce que la prudence ordonnait. Napoléon, qui n'osait plus faire fusiller un soldat, se garda bien de parler de discipline. L'armée, à son retour de Moscou à Smolensk, était précédée de trente mille fuyards, prétendus malades, mais se portant fort bien, les dix premiers jours. Ces gens gaspillaient et brûlaient ce qu'ils ne consommaient pas. Le soldat fidèle à son drapeau se trouva faire un métier de niais. Or, comme c'est là ce que le Français abhore par-dessus tout, il n'y eut bientôt plus sous les armes que les soldats à caractère héroïque et les nigauds.

Les soldats m'ont souvent répété dans la retraite, mais je ne puis le croire, car je ne l'ai pas vu, que, par un ordre du jour donné à Moscou, vers le 10 octobre, le prince de Neufchâtel avait autorisé tous les soldats qui ne se sentaient pas bien portants pour faire dix lieues par jour, à prendre les devants. Aussitôt, les têtes se montèrent et les soldats se mirent à calculer le nombre de jours de marche qu'il fallait pour se rendre à Paris.

UofM

276. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 26 *août* 1818.

Per Dio ! ceci passe la permission ; les cieux sont devenus d'airain. La Nina (2) est partie avant-hier pour Bologne ; je pars dans une heure *per i colli di Brianza*, entre les deux branches du lac de Como, de Lecca à Como. Je voudrais bien, au retour, avoir une lettre de vous, quand vous devriez ne me rien dire de la conspiration ; je parle de celle de Chapdelaine, que vous avez peut-être oubliée, mais que nous ne croyons véritable que depuis huit jours, qu'un Milanais est arrivé de Paris.

Mais le bon, le divin, sera l'histoire et les histoires de la Nina, que vous me devez en conscience. Elle m'a dit : « M. de Mareste a bien de l'esprit, mais il est méchant ». J'en ai conclu qu'elle vous avait lâché pour le comte P[érignon], père ou fils, et que vous aviez lancé l'épigramme. A la vie qu'il paraît qu'elle a menée, il faut que quelqu'un ait été ami [utile]. Le blâmerai-je ? Parbleu non. Il s'agissait pour elle de rendre brillants les soixante-dix jours qu'elle a passés à Paris, et elle y a réussi ; car elle est ivre de Paris au point d'en offenser les bons Milanais, qui, de leur naturel, sont jaloux. Donc, huit pages sur la Nina ; je ferai l'ignorant à son égard. En novembre, elle va à Venise, où je l'irai voir en décembre. Au mois de février, elle revient ici pour un an avec le papa, qui a quarante-quatre mille francs pour 1819, et qui est si bon, si généreux, si charitable qu'il n'a jamais dix sequins. Imaginez qu'il fait des pensions aux frères de ses anciennes maîtresses. Quelle qu'ait été la Nina à Paris, elle est charmante, ici, par son naturel et par son chant.

Comment va le cher Maisonnette ? Quand imite-t-il son patron, par un bon mariage, avec une dot de trois cent mille francs ? Présentez-lui mes vœux à ce sujet.

[*Primo*: *vivere; deinde, philosophare.* Pour moi, je remplace le premier par le second. Je vis à peine, mais je n'ai cependant point de

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Eléna Vigano.

dette que 1,400 francs à D[idot]. Faites-moi donc imprimer l'article à envoyer avec le *Journal de Paris*. Gare les Chambres ! De plus, faites-moi un article sur Bombet. Enfin, faites annoncer *the History Painting* par le titre seulement, ou avec deux lignes d'éloges par votre ami le *Journal de Paris*. J'attends encore un an ou deux la sortie du n° 72 ou du n° 56, *vulgo* : Salvaing. Si ce dernier sort, j'ai 20.000 francs. Enfin, vaille que vaille, quand je n'ai pas de nerfs, c'est-à-dire quatre fois par semaine, je suis content].

De conversation sensée, ici pas l'ombre. Journaux rares ; notre boussole, c'est la *Gazetta di Lugano* et la *Minerve* ; plus mille huit cents Anglais qui nous passent sur le corps.

Otello et *la Vestale* ont été des chefs-d'œuvre, comme nous n'avons rien en France depuis Voltaire. Le reste de nos opéras, détestable. — *Dorliska*, de Rossini, commun. Je m'imagine que Paër et Spontini sont jaloux de Rossini. Vif, généreux, brillant, rapide, chevaleresque, aimant mieux peindre peu profond que s'appesantir ; sa musique, comme sa personne, est faite pour faire raffoler Paris.

[Rappelez-moi au souvenir de ce pauvre père de dix-neuf enfants qui m'a écrit une demi-page le 2 mai. Recommandez-lui de me rappeler au souvenir du philosophe Lambert. Van Brosse est, je pense, à Bruxelles. Adieu. N'oubliez pas le *Journal de Paris* et surtout de m'écrire les faits et gestes de Nina. Il me semble que si les réformateurs (au Parlement d'Angleterre) s'unissaient avec les Wighs, ils pourraient arriver à quatre-vingt-dix voix et à cent vingt, disent nos Anglais, les ministres surtout. Qu'élirez-vous à Paris ? Je suis pour B. Constant, et vous, pour Chaptal, je pense. Adieu, voilà la voiture. Ecrivez donc, bel ingrat ! Avez-vous eu la Nina ?

Jetez l'incluse à la poste. Que fait la bâtarde ? *Think you of matrimony* ? (1) L'histoire de Makintosh a-t-elle paru ? Encore un mot sur les *Mémoires* de Rovigo. Les véritables ont-ils paru ? Ou les menaces personnelles les ont-elles arrêtés ? Pour combien de temps ? Qu'est-ce que le libelle de Fouché contre les trente-huit exilés par lui ? Le pamphlet attribué à Mme de Montesquiou est-il d'elle ? Et les lettres de Mme Bertrand ?].

(1) Pensez-vous au mariage ?

277. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 3 *septembre* 1818.

Hélas, non, je n'ai pas reçu cette substantielle lettre du 5 juin ! C'est la première des vôtres qui finisse dans la pipe d'un caporal ; et je jurerais bien que ce caporal est français. Si je l'avais eue, j'en aurais cru plutôt à la conspiration. Comment croire que des gens sans cœur, ni bras, ni jambes conspirent ? Si réellement ils poussaient leurs intentions bénignes jusqu'à vouloir égorgiller, ceci produira un second 5 septembre (2) ; c'est-à-dire que les nobles n'auront plus que les trois quarts des places, au lieu des sept huitièmes.

Si cet effet avait lieu, je pourrais bien essayer d'obtenir une place de cinq mille francs à Paris. Le bâtard est pire que jamais, et il est secondé depuis peu par le ministre de la guerre. Les intendants militaires de Grenoble ne veulent plus me payer ma demi-solde de neuf cents francs, sous prétexte qu'ils ne voient ma face qu'une fois l'an, et que je suis notoirement absent : [c'est le] coup de pied de l'âne. Un douaire si bien gagné ! Je n'étais pas *absent* pendant mes douze campagnes ! — Remarquez que, le corps des commissaires des guerres étant supprimé, Son Excellence ne peut pas avoir besoin de moi du soir au lendemain, et qu'il faut d'abord, pour jouir de mes talents, qu'elle me fasse nommer à une place par ordonnance ; mais malheur aux vaincus.

[Donc je laisserais mes livres ici et tout mon établissement pour aller attendre à Paris la sortie du n° 72 ou du n° 58. Avertissez-moi s'il y a jour à quelque place dans le genre de celle qui rend Besanç. content. J'aimerais mieux moins d'assujettissement et 4.000 francs. Le moins affligeant serait d'avoir trente heures de travail par semaine à exécuter dans un bureau, mais à peu près aux heures qui me conviendraient. Ce parti est dur, mais vous savez que le loup sort du bois].

Ce dernier trait [des Intendants militaires] m'a piqué.

Le tableau que vous me faites de l'agitation morale de Paris et des

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Allusion à l'ordonnance royale du 5 septembre 1816, donnée par Louis XVIII. (R. C.)

flots de l'opinion, qui déborde et renverse tous les vieux édifices, diminue la peine que j'aurais à me jeter dans ce gouffre ; cela ne se voit pas deux fois ; c'est la débâcle du Valais. Une fois jouissant des deux tiers de la liberté anglaise, on retombera dans un cours majestueux et tranquille encore comme l'Angleterre, de 1713 à 1760. Faites part de mon vœu à Maisonnette, et dites-lui que si *réellement* il y a un second 5 septembre, je désire une place. Je pense que je ne l'obtiendrai pas ; qu'est-ce que douze campagnes sous l'usurpateur ? Je n'en serais pas trop fâché. Je suis persuadé qu'à Paris, je serais *haïssant*, c'est-à-dire malheureux. Je paye par cet excès de sensibilité désordonnée l'enthousiasme et le bonheur que j'ai trouvés dans plusieurs moments de ma carrière ; par exemple, à l'entrée à Berlin, le 26 octobre 1806. D'ailleurs, vous connaissez ma mortelle répugnance pour les *bas de soie* et je m'éloigne chaque jour davantage de la jambe fine qui convient au solliciteur.

[Voici une lettre de change de 200 francs que payera M. Flory, lequel gît, je crois, *rue des Petites-Ecuries*, *n*° 38. Payez les 4.500 ex. de l'article, à moins que Chanson ne se paye sur les ex. qu'il vendra. Payez 90 francs à Jombert et le reste à Barral. Tous ces impératifs-là sont pour la forme ; faites cela quand vous en aurez le temps ou passez la lettre de change à l'ordre du malheureux père de sept enfants. Je voudrais avoir le plus tôt possible les *Ed. Review*, je les ferai cartonner ici. Je pense que Jombert a sept à huit *Peinture* qu'il pourrait joindre à cet envoi, ainsi que les Lettres anglaises, etc. Je voudrais le *Voyage en Autriche*, de Cadet-Gassicourt, par la poste, adressé à Novare, à M. Dominique Vismara. Ceci est une commission. Si tant [illegible] qu'Egron ait vendu, ne pourrait-il pas payer ? Il devra, après la vente, 432 francs. Vous sentez qu'après la galanterie du ministre de la [illegible] le baron de S[tendhal] ne passera à une seconde édition [illegible] qu'Egron, Chanson ou autre voudra imprimer sans que [illegible] bourse à délier. Je suis très-revenu de la manie *stamp*[illegible] vous qu'elle me coûte cinq à six mille francs, avec lesque[illegible] me donner du bonheur, par exemple, attendre encor[illegible] chercher de l'emploi. Au reste, la seconde édition [illegible] J'ai le Ms. tout prêt. Accusez-moi la réception de [illegible] cela me procurera une lettre. Quand un heureux [illegible] vous emporte à dix ou douze pages, pour frapper [illegible] la poste, divisez en deux ou trois paquets [illegible] temps d'adresses différentes. Par exemple [illegible]

Novare, Mme Veuve Peronti, nº 1217, MM. Robert frères, négociants à Milan. Déguisez votre écriture sur l'adresse. En un mot, vous êtes un Moune. Je suis dans l'obscurité. Par exemple, qu'est-ce que le duel de Fitz-James et de Jouy ? Le plus sot des deux a-t-il été tué ?

J'ai trouvé les programmes de Vigano ; mais si c'est pour mettre ses ballets, ils ne nous serviront *pas de rien*. Vous y voyez, par exemple, dans *Otello* : les sénateurs exprimant leur étonnement ; mais *comment* ? Voilà le talent de ce grand homme. Il a observé admirablement les gestes humains. Par exemple, au troisième acte de la *Vestale*, celle-ci se rend à son amant ; la pantomime qui dure un quart d'heure est tellement vraie et tellement gracieuse, que, sans indécence, il [*fa tirar tutti*] (1). Vous sentez que, dans un programme destiné à faire comprendre ce qu'on voit, on ne décrit pas ; ce serait voler leur office aux yeux des spectateurs. C'est le premier homme de lettres venu qui fait ses programmes à Vigano. Celui d'un de ses principaux ballets n'a été fait qu'après le ballet, qui était délicieux, et Vigano eut toutes les peines du monde à dire ce qu'il avait voulu exprimer à Gherardini, le traducteur de Schlegel, qui voulait bien lui faire son programme. — Je parie que vous me trouverez exagéré. Si vous n'aviez jamais vu de tableau de Raphaël, que penseriez-vous des louanges qu'on lui donne ?

[Voilà une transition pour vous remercier des 4,500 ex. Si vous vous en souvenez, envoyez-m'en trente ou quarante par la poste, et chargez le vicomte de m'envoyer le *Journal de Paris*, quand il contient de ses œuvres. Cela coûte un sou d'affranchissement. Mais il est tellement occupé, que ce soin se trouvera probablement au-dessus des forces de son amitié. En revanche, la vôtre est d'une activité, d'une force de volonté vraiment italiennes. Sans doute que je ne demande pas mieux que de faire une seconde édition ; elle serait de 450 pages ; le ms. est prêt. Voyez si Chanson veut entreprendre cela. Il tirerait mille ex., dont quatre ou cinq cents pour lui. C'est bien le cas de m'envoyer par la poste l'ex. que vous avez chargé de vos critiques marginales. Dites-moi, sans ménagements, l'opinion de Maisonnette sur le style. J'ai trop d'orgueil pour ne pas aimer la critique. Si vous avez encore la lettre que Dominique vous écrivit de Cularo, envoyez-moi la copie ou l'original pour tâcher de l'adoucir et de le placer. *Le vrai seul est aimable.* Je vous prie de me faire envoyer l'*Ed. Review*. Combien vous dois-je ?]

(1) Voir lettre du 3 janvier 1818, p. 51, note.

Tenez-moi au courant des livres passables que vous lisez. Je trouve plats tous ceux qui nous arrivent de France, ce ne sont que des factums pour ou contre un parti, et la vérité y étant dite avec la crainte de M. Marchangy, ils ne seront pas même bons pour l'histoire. Quand je considère qu'on ne parle pas en Angleterre des ouvrages de M. de Tracy, je regarde toujours à mes pieds pour voir s'il n'y a pas un chef-d'œuvre. Quelle critique fait-on des *Commentaires sur Montesquieu* ? Que le critique n'a pas volé son style à l'auteur.

Rien de neuf ici qu'un mauvais opéra de Rossini, *Dorliska* ; c'est du mauvais Voltaire. Rossini, piqué des critiques qu'on lui a décochées à Paris, à propos de la Nina, veut aller y composer des opéras français, ce qui semblera séditieux à MM. Paër et Spontini. On vient d'engager pour Paris deux ou trois chanteurs de sixième ordre.

Dites-moi quelque chose du congrès ; veut-on y anéantir la liberté de la presse ? Ce serait bien fait ; mais l'œuvre est difficile. Quant au reste, nous nous en moquons. Que me fait que le Luxembourg soit à Guillaume ou à Georges ? Que faites-vous de Mme Perry qui est à l'hôtel Meurice ? M^ette^ lui donne-t-il à dîner ?

Nous avons ici un nouveau journal : *il Conciliatore*. Je crois que cela sera plat pour vous et utile ici.

Duport donne un concert de danse, vendredi 13 septembre.

[*I dare not say you some anecdotes.* (1) Le sort de votre lettre du 5 juin m'effraye. Qui élirez-vous à Paris ? Les libéraux — Constant ; les ministériels — Chaptal ; les ultras — Fiévée ou Agier. Je vous adresserai les programmes de Vigano comme les poésies de Monti. Peut-être les arrêtera-t-on. Si vous ne recevez pas ceux-là, je vous en enverrai d'autres. Nina a bien fait, je ne lui dirai rien, et d'ailleurs, ne la reverrai qu'à Venise, en décembre. Elle s'ennuie à Bologne. Ici elle n'a jamais *toock a farthing from any body*. Je sais, dit-elle, la *calamita dei spiantati*. Son amant ne dépense pas dix francs par mois pour elle.

Quels sont les auteurs de la *Note secrète* ? Adieu, un mot tous les quinze jours.

P.-S. — Egron a autant d'espoir que Chanson en a peu, mais ce dernier, doublé de Maisonnette, est bien plus hardi. Il me semble que l'arrangement est proposable. Je ne voudrais pas avancer plus de deux ou trois cents francs, mais nous pourrions lui laisser trois cents, quatre cents et même cinq cents ex. Voyez. J'approuve tout d'avance. *Marché*. La vanité *of author* m'a fait penser un peu depuis trois jours *to the*

(1) Je n'ose vous dire des anecdotes.

second edition of Stendhal. (1) Cette vanité sotte se masque un peu du prétexte de l'utilité pécuniaire. La première édition à cinq cents ex. a coûté neuf cents fr. On a dupé le baron de deux cents francs. En réduisant les neuf cents payés par son innocence à huit cents, chaque ex. coûte trente-deux francs. On le vend quatre francs, dont on remet au baron trois francs moins le treizième. Peut-on proposer à Chanson d'imprimer mille exemplaires ? Je lui avancerai deux cents francs. Il gardera trois ou quatre cents ex. pour lui ; il m'en remettra sept cents. Je ne vendrai mes ex. que deux mois après qu'il aura mis les siens en vente, et au bout de six mois, il me rendra mes deux cents francs. Les mille ex. à trente feuilles lui coûteront réellement mille francs. On vendra le volume six francs pour cinq francs, ses trois cents ex. lui vaudront quinze cents francs. Donc Chanson, en avançant huit cents francs, changera mille francs contre quinze cents en trois mois.]

Adieu, un mot tous les quinze jours, ROBERT Frères.

278. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

Milan, n° 1217, *le* 4 *septembre* 1818.

Enfin, une lettre de vous ! Je n'ai pas reçu celle du 5 juin. J'ai commencé une longue réponse. Je vous écris un mot pour vous prier de toucher la lettre de change ci-jointe chez M. Flory, rue des Petites-Ecuries, n° 38. Payez les quatre mille cinq cents francs. Donnez quatre-vingt-dix francs à Jombert et le reste, s'il y en a, au cher vicomte. Adressez-moi l'*Ed[inburgh-Review]* ici. Je suis empressé de la recevoir, n'ayant rien à lire. Je vous enverrai les programmes des ballets qui vous seront aussi inutiles que les phrases de l'imprimeur. Si vous voulez la *Vestale*, il faut ce grand homme. On dit que Rossini va à Paris composer des opéras français.

Comme on ne reçoit pas ici le *Journal de Paris*, priez le vicomte de m'envoyer des numéros intéressants, ainsi que l'article. Nina est à Bologne.

Mille choses à Maisonnette, Lambert, Smith, et l'ordinaire prochain.

FUDGER FAMILY.

Chanson se chargerait-il de la 2e [édition de *Rome, Naples et Florence*] ?

(1) *Rome, Naples et Florence en* 1817.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

279.— I. (1)

LE BARON DE MARESTE A HENRI BEYLE

Paris, 26 *septembre* 1818.

Carissimo, voici le ballon d'essai d'une longue interminable lettre que je vous décocherai sous peu de jours. Je veux simplement vous accuser réception des deux cents francs, de vos deux dernières lettres, et vous prévenir que Jombert vous a expédié par mes soins trente-six volumes de l'*Edinb. Review* (je garde les treize autres pendant six semaines, après quoi, je vous les enverrai avec un *Fudger Family*, pour l'intérêt de la lecture). Le 12 août, il vous avait été envoyé par la poste le dixième numéro de l'*Edinb. Review* et le volume de table ; ainsi voilà le compte :

	36 expédiés hier.
	13 gardés par moi.
	1 envoyé le 12 août.
Total :	50

Suite de l'envoi de Jombert : 8 exemplaires de l'*Histoire de la Peinture* — 4 volumes de Voltaire compact — 4 volumes de Rousseau. — 1 volume *The Balance of Power*, by Gould Leckis — 1 volume de Monti que vous redemandiez dans le temps. — 2 volumes de *Leonora, by miss* Edgeworth, envoyés par l'auteur à M. de St[endhal] ; un paquet de papier contenant des lettres adressées par maints personnages d'Angleterre audit St., et une trentaine d'exemplaires de votre article corrigé par Mais^ette^ et tel qu'il a été envoyé à 4.500 exp. avec le *Journal de Paris*.

Rey a reçu votre lettre ; il demeure rue Christine, n° 3. Cadet-Gassicourt a été envoyé à Novare, à M. Dominique Vismara, par la poste, il y a plus de quinze jours. — Soyez en paix pour l'argent ; j'en ai beaucoup à vous ; je vous enverrai votre compte lorsque Jombert m'aura fourni le sien. Les 4.500 exemplaires de l'article se paieront à Chanson sur la vente de quelques exemplaires de l'*Histoire* [*de la Peinture*]. — Je ne sais ce que vous devez au vicomte ; je le paierai lors de son retour de Grenoble qui aura lieu dans dix ou douze jours.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Je suis persuadé que vous ne devez pas plus de quatre-vingt-dix francs à Jombert et j'ai à vous 272 francs clairs et nets (1).

280. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Lac de Como. Tramezina, 24 *octobre* 1818.

Il faut que ce soit une chose bien merveilleuse que de pouvoir se rendre chaque matin ce superbe témoignage : « J'habite Paris et, de plus, par ma position, je sais quelques-uns des secrets d'une douzaine de faquins qui se croient du talent parce qu'ils ont de la puissance ». Si vous n'étiez pas transporté par ce noble sentiment, comment auriez-vous pu arriver à la belle imagination que je craignais qu'on arrêtât les ballets de Vigano pour les ballets eux-mêmes ? Avez-vous reçu deux paquets dont chacun contenait *Otello*, la *Vestale*, *Myrra* et *Psami* ? Un si gros paquet, adressé à un si grand personnage, ne sent-il pas d'une lieue la statistique, le rapport officiel, etc. ? [Enfin, avez-vous reçu deux paquets ou un seul ? Le second est recommandé et à votre adresse ; le premier à Maison. est parti à la fin de septembre].

Si vous aviez eu le temps de lire le chapitre d'Helvétius : *De l'esprit par rapport à différentes sociétés*, vous auriez compris que, quand je trouvais la France *pauvre*, je parlais de littérature. Vous me citez en réponse l'*Esprit d'association* de M. de Laborde ; vous aviez mieux à me citer : la *Physique* de Biot est un ouvrage tout autrement supérieur. Demandez à Maisonnette s'il n'est pas vrai qu'on appelle *littéraires* les ouvrages qui perdent vingt-cinq % dans la traduction ? Rien de moins littéraire que Laborde, si ce n'est B[éranger]. Tracy lui-même n'est littéraire que par la sublimité et la justesse des pensées. L'*Esprit des Lois* ne fut littéraire que par le style divin. La preuve en est que Bentham, dont le génie est Montesquieu perfectionné, n'a jamais été cité comme augmentant les richesses *littéraires* de l'Angleterre. Tout cela est encore vrai de l'administration militaire de Bayet. Reste donc le

(1) Les deux dernières lignes sont rayées sur le brouillon de cette lettre qui s'arrête là.

(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

livre de Mme de Staël (1) qui n'est que de la conversation écrite, ouvrage contradictoire et puéril, s'il en fut jamais, et à genoux devant le plus grand mal de la société actuelle, la *noblesse*.

L'ouvrage de B[éranger] ou de Laborde peut vous donner beaucoup de plaisir ; dans ce cas vous avez raison de l'appeler sublime ; l'erreur est d'ajouter que ce sont des ouvrages de *littérature*. L'un est de sèche jurisprudence, l'autre est tissu de mesquines conséquences de Ricardo et de Say, saupoudrées d'un peu d'esprit [pas trop] ; mais, fût-il écrit par l'abbé Galiani, ce n'est pas là de la littérature.

C'est ensuite une erreur d'un autre genre que de croire que Lemercier et Chénier, gens enterrés en 1790, soient supérieurs ou seulement égaux à Vigano. Vous jugez de Vigano par Gardel ; c'est exactement comme si vous jugiez de Mme Catalani par mademoiselle Arnaud, ou de Raphael par David, ou de Canova par M. Lemot. Un Français peut bien dire et *croire* que Lemot lui fait plus de plaisir que Canova. Mais à un tel homme, on dit : Parlons de la *Minerve* et des élections. Certainement il n'y a personne en Italie capable d'écrire une page comme Benjamin Constant. Tout homme qui a un succès immense dans sa nation est remarquable aux yeux du philosophe. Je vous dis que Vigano a eu ce succès. Par exemple, on payait quatre mille francs par an les compositeurs de ballets ; lui, a quarante-quatre mille francs pour 1819. Un parisien viendra, qui dira : « Fi, l'horreur ! » Il peut être de bonne foi ; seulement je dirai tout bas : « Tant pis pour lui ». Si Vigano trouve l'art d'écrire les gestes et les groupes, je maintiens qu'en 1860 on parlera plus de lui que de Mme de Staël. Donc, j'ai pu l'appeler grand homme, ou du moins, homme extrêmement remarquable et supérieur, comme Rossini ou Canova, à tout ce que vous avez à Paris, en beaux-arts ou littérature.

Ensuite, c'est une erreur de fait, et parce que vous le voulez bien, que vous réduisez à *deux* les poètes de l'Angleterre. Si vous vouliez, *Crabbe*, et *Campbell* et *Walter-Scott*, seraient aussi des poètes, puisque leurs ouvrages en vers ont eu douze éditions, et qu'aucun d'eux n'est assez grand seigneur pour faire acheter ses ouvrages par flatterie. Si vous vouliez, je vous dirais que je ne vois rien en France de comparable à Monti et à Gœthe ; mais vous me répondrez que je suis *burlesque*, que vous avez MM. Cuvier, Laplace, Berthollet, Gouvion-Saint-Cyr, le duc de Dalmatie. Tout cela parce que vous n'avez pas lu attentivement l'*Esprit* d'Helvétius.

(1) *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française.*

Vous trouverez ce que dessus ridicule, et nous n'en serons pas moins bons amis ; au contraire, il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures. Le *Commentaire* sur Montesquieu contient exactement mon *Credo* politique. [De plus je veux le gouvernement actuel jusqu'en 1860]. Lorsque l'auteur me donna le livre, il me dit de n'en pas parler ; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson. Si on en fait une seconde édition, envoyez-m'en deux exemplaires.

Ecrivez-moi au plus vite des détails sur l'Espagne ; je suis à la Tramezina depuis dix-neuf jours, et vos lettres me rendent recommandable à vingt ou trente pauvres hères qui ont chacun un demi-million, mais qui ne font pas la dépense de l'abonnement à un journal français.

J'ai une chambre délicieuse, qui n'est séparée du lac que par une route de huit pieds de large, où viennent passer chaque jour cinquante personnes de la société répandue dans les cent *villas* qui ornent ce vallon délicieux. Dans la villa Sommariva, plus voisine de ma chambre que la vôtre ne l'est du café de Foy, j'ai cent tableaux médiocres, deux du Guide, deux de Léonard de Vinci et une statue de Canova. Le soir, société très-gaie, très-*musiquante*, très-[*foutante*] où je suis admis volontiers et sans avoir besoin de parler et de briller. Un de ces jours j'ai fait dix-huit parties de billard sans dire la valeur de dix lignes. Cette vie me coûte huit francs par jour ; c'est à peu près mon revenu, et c'est un terrible argument contre l'idée d'aller augmenter le nombre des solliciteurs crottés.

[Notez que si le bâtard me laisse seulement 34.000 francs, je suis sauvé et riche à jamais, car je me ferai 7.000 francs de viager. Au printemps, j'irai peut-être prendre une chambre chez M. Petit.

Quand vous verrez Lacour, demandez-lui comment il faut faire pour toucher, par procureur fondé à Grenoble, ma demi-solde de 900 francs. L'Intendant me porte sur les Revues, mais, attendu que je ne lui présente pas ma face tous les mois, depuis octobre dernier, je ne touche rien. N'oubliez pas cela. L'aimabl Lacour doit être au courant de ce dédale de règlements bêtes ou injustes, dont on nous ennuie depuis 1814. Imaginez-vous que je ne lis ni le *Commerce*, ni la *B^que historique*, à peine la *Minerve*, une tous les mois par grâce.

Payez le vicomte, auquel je promets une longue lettre à condition qu'il m'enverra copie de celle de Crozet sur la Peinture Italienne].

C'est un Welche qui préfère la Cinti à la Nina. Que voulez-vous dire à de telles gens ? Qu'ils sont les dignes descendants des admirateurs de Boucher et de Rameau.

[Pourriez-vous me faire envoyer par la poste la dernière brochure de B. Constant sur les élections ? Noter commission à oublier pour peu qu'elle vous en prie. Je voudrais par la poste huit des titres que Didot a faits pour *Haydn* et que je n'ai jamais vus. Je les collerais à huit exemplaires que j'ai de ce livre assez robinet d'eau tiède, mais que je vous recommande, attendu que 800×5 = 4.000, sur lesquels D[omini]que aura 3.000 ou 2.000, avec lesquels il paierait M. Petit ou d'abord les 1.400 francs de M. Didot.

J'ai *Fudger Family*, ainsi que l'admirable ouvrage de M. Hallam, *Histoire du moyen-âge du cinquième au quinzième siècle*, deux volumes 60 francs. Il y a cent cinquante pages sur l'histoire de France que vous devriez faire traduire ; cela est aussi bon que Thouret (Thouret est un homme qui passe pour le meilleur historien de France, en *Italie*, et qui sera un cuistre à vos yeux accoutumés à l'esprit de l'*Histoire de Cromwell*).

[J'ai vu la liste de tous les préfets, de tous les maires de chef-lieu, de tous les colonels, de tous les ambassadeurs français et je tiens ferme au 1/8. Faites faire le compte par un de vos amis. C'est un M. Wersey qui avait cette liste].

Vous autres qui avez tant de talent, vous ne savez pas comme on se moque de vous pour l'affaire de Lyon. Sentez-vous que, horreur à part, c'est la conspiration (1) la plus ridicule qui ait jamais existé pour des gens qui, à cent lieues de là, font métier de tout savoir ? Et vous vous croyez du talent ! Vous avez bien mieux, morbleu ! Vous avez du pouvoir et des *sonnettes*. *Gaudeant bene nanti.*

En attendant, voyez comme le pape se tire bien de sa conspiration de Macerata : rien de plus prouvé et de plus grave, car l'*infâme* parti Carbonaro existe toujours, et cependant pas une goutte de sang. Cela était un peu plus sérieux que ces pauvres diables de patriotes de 1816, auxquels vous avez tout doucettement coupé le poing.

[Allez *gaudeant bene nanti* (voir le jugement de Rome dans le *Diario* ou dans la *Gazette de Milan* du 21 octobre 1818].

Nous avons ici un duetto sublime, chanté par Frédéric II, exactement mis comme Fleury dans les *Deux Pages*, et une jeune femme qui lui demande la grâce de son amant, qu'on va fusiller. C'est Remorini et madame Camporesi. Si les brouillards de la Seine n'ont pas rouillé vos oreilles, achetez ce duetto, six francs, chez Ricordi, de Milan, le

(1) Cette conspiration qui éclata à Lyon le 8 juin 1817 avait été organisée par l'autorité militaire, pour se faire un mérite de sa répression (R. C.).

premier marchand de musique d'Italie, et faites-le chanter à Paris. Les paroles ne signifient rien ; cela peut aller à un père refusant un mariage à sa fille. Ce duetto est le début de Pacini, jeune compositeur de dix-neuf ans, fils du bouffon. Silva est éteint. — Demain nous avons le *Pélerin blanc*, mis en ballet par le plat Gioja, le même dont le *Comte d'Essex* m'a chassé de la ville, tant les tours de force et vingt chevaux qui galoppent m'ennuyaient.

[Mille tendres souvenirs à M^ette^. Ecrivez-moi bien vite les détails de l'Espagne et l'article pour votre ami le *Journal de Paris*. Est-il vrai que l'Empereur Alexandre viendra en Italie ? Alors quels beaux spectacles pour vous ! Que pensez-vous de la *Jérusalem* de Baour ? Si cela était très bon, je ferais les frais de l'édition la moins chère. J'ai lu avec plaisir le n° 56 de l'*Edinburgh Review* où l'on *drope this flippant author* M. de Stendhal].

Il y a [dans le n° 56 de l'*Edinburgh Review*] un article excellent sur le Dante persécuté par les jésuites jusqu'en 1780 ; on l'a payé quatre-vingt-dix-sept louis à Foscolo, qui est à Londres.

[Ne traduit-on pas l'admirable Birk Beck ? Avez-vous remarqué son mauvais goût à propos des chapiteaux de Washington ?]

Vous me devrez huit pages rien que sur les intrigues des élections. Cette nation fait-elle son éducation ? Jusqu'à quel point le *raisonnable* peut-il encore y être ridicule ? La collection des articles de Dussault, publiée par M. le chevalier Eckard, immortel auteur de l'Histoire de Louis XVII, vaut-elle la peine d'être lue ? Je regarde Dussault comme le Fiévée du *classicisme*, le meilleur avocat d'une vieille platitude.

281. — C.

A MADAME GRUA, A MILAN

Varèze, le 16 *novembre* 1818.
(Remise le 17 novembre)

Madame,

Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante, mais je passe ma vie avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé, de la santé de leurs chevaux, de leur maîtresse et de leur casin. Leur grosse joie, leur bonheur si facile me fait envie ; avec un

cœur qui se contente de choses si grossières, comment faire pour manquer le bonheur ? Et cependant, ils errent au hasard, au milieu de ces écueils qui semblent si aisés à éviter, et eux aussi sont presque toujours malheureux. Ils ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse et qui est pour eux comme une terre étrangère. Une chose les a beaucoup frappés : ils prétendent être sûrs que Madame A... a pris un amant ; c'est encore un Russe qui a cette jolie femme, car il paraît décidé que M. de Pahlen a la petite L..., la Gênoise. Donc, c'est un M. de B..., que je connais, très joli garçon, mais peut-être l'être le plus sec qu'on puisse rencontrer, le plus affecté, le plus bavard, le plus égoïste, le plus à cent lieues du sentiment, qui a persuadé à Madame A... qu'il l'adorait et, qui plus est, qu'elle l'adorait. Ils passaient leur vie à lire des romans *sentimentaux* ensemble. Ici, elle n'écoutait pas un mot du spectacle pour être toujours à lui parler. Ceci est sûr, mais je doute du reste.

Le plaisir le plus vif que j'ai eu aujourd'hui est celui de dater cette lettre ; j'espère, dans un mois, avoir le bonheur de vous voir. Mais que faire pendant ces trente jours ? J'espère qu'ils passeront comme les neuf longues journées qui viennent de s'écouler. Toutes les fois qu'un amusement, une partie de promenade cesse, je retombe sur moi-même et je trouve un vide effrayant. J'ai commenté mille fois, je me suis donné le plaisir d'écouter encore mille fois les moindres choses que vous avez dites les derniers jours que j'eus le bonheur de vous voir. Mon imagination fatiguée commence à se refuser à des images qui, désormais, sont trop liées avec l'affreuse idée de votre absence, et je sens que tous les jours mon cœur devient plus sombre.

J'ai trouvé un peu de consolation dans l'église de la madone del Monte ; je me suis rappelé la musique divine que j'y entendis autrefois. Je m'en vais à Milan, un de ces jours, à la rencontre d'une de vos lettres, car je compte assez sur votre humanité pour croire que vous ne m'aurez pas refusé quelques lignes, pour vous si indifférentes à tracer, si précieuses, si consolantes pour un cœur au désespoir. Vous devez être trop assurée de votre pouvoir absolu sur moi pour vous arrêter un instant à la crainte vaine de paraître encourager ma passion en me répondant. Je me connais ; je vous aime pour le reste de ma vie ; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite du bonheur d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs ! Enfin, j'ai besoin, j'ai soif de vous voir. Je crois que je

donnerais le reste de ma vie pour vous parler un quart d'heure des choses les plus indifférentes.

Adieu, je vous quitte pour être plus avec vous, pour oser vous parler avec tout l'abandon, avec toute l'énergie de la passion qui me dévore.

HENRY.

282. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Books (2). *Milan, le* 20 *novembre* 1818.

Il est plus facile pour Henri d'avoir des *Books* traduits en anglais, que de les avoir annoncés à Paris. Voilà le voyage traduit (3), avec dix pages des plus grandes louanges (*Esthetick Review for* mai 1818).

[Egron avait promis le prix de 158 à 3 fr. pour octobre. 158×3=474. Voici son reçu. Dans un moment de loisir et d'amitié, voyez s'il veut lâcher le tout ou partie et remettez-le à M. Flory contre une lettre de change chez M. Robert. Si lui ou Chanson [ne] veut point *again* gratis ou à peu près, *I care send matter for four hundred or five hundred* pages. (4)

Les additions sont d'un genre plus sérieux, plus solide, méritant moins l'accusation de (5) *flippancy*.]

C'est vous qui m'avez donné l'anecdote de Grécourt. J'avais des nerfs ce jour-là et l'ajoutai tant bien que mal *to a sheet* que je corrigeais. Refaites-moi ce conte ainsi que celui de *la Bisteka* (6) *gran francesi grandi in tutto*, et ajoutez-le au manuscrit, quand il passera sous vos yeux. [J'ai supprimé les trente dernières pages. J'ai tant de matériaux que je puis supprimer largement ; indiquez-moi seulement les taches.] Vous savez bien que je ne suis pas auteur à la *Villehand* (7). Je fais de ces niaiseries le cas qu'elles méritent ; çà

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Livres.

(3) *Rome, Naples et Florence en* 1817, 1re édition.

(4) J'aurai soin d'envoyer la matière de quatre cents ou cinq cents pages.

(5) Persiflage, impertinence.

(6) Voir pour l'explication la 1re édition de *Rome, Naples et Florence* en 1817, pages 182-183.

(7) A la Villemain.

m'amuse ; j'aime surtout à en suivre le sort dans le monde, comme les enfants mettent sur un ruisseau des bateaux de papier. Vous ai-je dit que Stendhal a eu un succès fou ici, il y a quatre mois. Par exemple l'exemplaire du Vice-King fut lu au café par quatre personnes qui ne voulaient que le feuilleter et qui se trouvèrent arrivées à une heure du matin, croyant qu'il était dix heures du soir et ayant oublié d'aller prendre leurs dames au théâtre, etc. On a découvert trois faussetés.

[Mais tout cela est futile. L'essentiel, c'est de payer ce diable de Did[ot]. A Cularo, pour 1400 francs l'on me demande un billet de 1800 francs avec intérêt à 5 %.

Ne pourrait-on pas faire mettre cet article dans le *Journal des Savants* ? Daunou me semble un excellent juge de la partie historique. M. Cousin, qui va chez M^ette^ met d'ennuyeux articles dans ce journal, en faveur de la philosophie écossaise et contre l'*intérêt personnel* d'Helvétius. Mais on peut être utile quoique bête. *Le Commerce* a-t-il parlé *of Painting*, comme il l'avait promis *to my friend Rey* ?

Quand vous en aurez le temps, demandez à Did[ot] combien il a vendu de *Haydn*. Je ferai en sorte d'envoyer à Did[ot] ce qui manquera pour compléter les 1400 francs et je punirai mon ingrat pays en ne donnant les trois derniers volumes que dans vingt ans.

Pour en finir, avez-vous le courage d'articuler sur *Haydn* ?]

Je vois qu'il va y avoir une *Revue encyclopédique*. Au fait, il n'y a plus de journaux littéraires, ce besoin doit se faire sentir. Je pense sincèrement que tout ce que nous avons à désirer en politique, c'est que les choses continuent du même pas dix ans de suite. Il n'y a plus d'alarmes à avoir. Donc, l'intérêt politique doit céder un peu à l'intérêt littéraire. D'ailleurs les discussions politiques commencent à être si bonnes, c'est-à-dire si profondes, qu'elles en sont ennuyeuses. Qui pourra, par exemple, suivre le Budget ? Voyez donc si vous pouvez obtenir accès à la *Revue encyclopédique* qui a une division intitulée : *Peinture*. [Y a-t-il exposition cette année ? En ce cas, nouvelle affiche]. Voilà pour l'*essentiel*. Le luxe, pour ma vanité, serait un vrai jugement, en conscience, par Dussault, Feletz ou Daunou. [Enfin, tous les six mois, faites annoncer par le titre. J'écrirai à Did[ot] pour qu'en faisant brocher dorénavant, il supprime une vingtaine de cartons exigés, en 1817, par la timidité et les souvenirs Ri. Ch. [Rioust et Chevalier], plus, je lui demanderai huit titres de l'*Haydn*

pour huit exemplaires que j'ai ici et que j'enverrai en cadeau. Je lui demanderai cinquante exemplaires de la *P[einture]* pour des cadeaux ici.]

[i Il y a ici huit ou dix excellents juges des *Sensations du beau*, qui ont un mépris extrême pour M. *Quatremère de Quincy* et les connaisseurs de France. Le *Jupiter Olympien* de M. Quatremère est d'un ridicule outré, par exemple. — 1° Quels sont, à Paris, les gens qui passent pour connaisseurs ? — 2° Pour grands peintres ? — 3° Pour bons sculpteurs ? Ne me laissez pas devenir étranger dans Paris. [Rien reçu *from you* depuis six semaines.]

Ch. DURIF.

7 *décembre* 1818.

283. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 11 *décembre* 1818.

Lisez-vous le *Conciliatore* ? Non ; car, 1° il est bête ; 2° il est *libéral*. Cependant, s'il paraît chez Galignani, lisez, dans les six derniers numéros, des articles signés E. V., c'est-à-dire Ermès Visconti (le marquis). C'est sur le *romanticisme* ; c'est-à-dire sur cette question : « Voulons-nous la tragédie à la *Xipharès* ou la tragédie à la *Richard III* ? » Ce M. Ermès passe pour le meilleur philosophe du pays. Votre attention, à vous autres, Français, est absorbée par la politique ; pour quarante ans, la littérature va donc se réfugier dans les pays qui n'ont pas encore le bonheur de pouvoir appliquer à leur [syphilis] le *mercure des deux chambres*.

Quand la France sera guérie, la littérature y reparaîtra aussi belle et plus vigoureuse que jamais, et la cause de Racine tient aux *carrosses du roi*, où M. de Chateaubriand nous apprend qu'il eut l'honneur de monter, avant d'aller écouter les bruits du désert.

Comparativement, la France va donc être littérairement stérile ; car les *mezzo-termine*, si bons en politique, ne valent rien en fait

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

d'arts. La poëtique de Madame de Staël est plus mauvaise que celle de la Harpe ou de l'*Edinburgh review*.

[Si vous avez le temps, récréez-vous avec le *Romanticisme*. Ne commencez-vous pas à être las de la politique ?

Je n'ai rien reçu depuis six semaines, depuis les élections, je crois. Pour soutenir les intérêts de ma sagacité que vous outragez maintes fois, répétez-vous que je vous demandais, en juin dernier, si vous ne songiez pas à retoucher cette dangereuse loi des élections. Il faut que Maison tourne ou fasse tourner la loi d'ici à deux ans. J'aimerais beaucoup mieux qu'il fît semblant de voir la lumière comme saint Paul. Car j'en suis au point que si le coquin débarquait dans un pays où je fusse préfet, je le ferais fusiller sans délai.]

La France est sur le grand chemin de la félicité ; si on veut lui faire prendre les sentiers qui abrègent, la charrette versera. Au moyen de quoi, nous voilà presque d'accord, ce me semble. C'est un Anglais très connu qui m'a convaincu de cette vérité. Il m'a loué *Henri Hallam*, que nous faisons venir.

[Dites à Maisonnette de faire traduire 150 pages de *the View of the History of Europe, from the Vth century till the XVth*.]

L'*Histoire de Philippe le Long*, l'inventeur des *Communes*, et le portrait hideux et savantissime de la féodalité que nous prêche M. de Villeneuve, ex-préfet, sont admirables [dans ces cent cinquante pages]. Ce sera pour Maisonnette un livre ministériel et en même temps une acquisition importante pour notre pauvre histoire de France.

[L'ouvrage coûte 60 francs à Londres. Savez-vous que Birck Beck a publié un second pamphlet : *Letters from the Illinois*, 100 pages, où il traite joliment toutes les religions ? Lisez et conseillez à Van Brosse de traduire ces 100 pages, plus les 150 du premier ouvrage. Voilà des livres !

Vous connaissez sans doute un nouveau manuscrit de Sainte-Hélène, en cent pages, prétendu dicté par l'usurpateur. C'est vigoureux et incorrect. Les écrits de B. Constant relèguent aux imprimés par Ridge Way dans la classe des *Factum*, pour un parti. Je faisais cette réflexion en lisant ce dernier. Les gens de la Révolution, les Danton, les Robespierre, les Tallien, etc., etc., avaient du pouvoir et peu de talent, si l'on veut, mais enfin, ils avaient pris ce pouvoir. Les *Maison* d'aujourd'hui n'ont eu que la peine *of pleasing to a Géronte*. Cela est un peu différent : arracher à ses rivaux et *au risque*

de la vie, le *délicieux* pouvoir, ce premier des biens, ou séduire *an old man.*] (1)

Je viens de lire une lettre de l'aimable [Schiassetti] ; sans écorner sa vertu, elle est la favorite de la reine, du roi, des princes, etc. Ils l'accablent de choses flatteuses à Munich ; *ma poco di danaro.* Le jour de naissance d'Adélaïde [Schiassetti], où elle a eu dix-huit ans, le prince royal (2) est venu chez elle en grand gala, et, en entrant, lui a dit avec majesté : « Je vous prie de vous mettre à genoux. » — Elle s'y met toute étonnée.— « Jurez-moi devant Dieu qui voit tout, aujourd'hui votre jour onomastique, que, quoi qu'il arrive dans la suite, vous me regarderez toujours comme votre père. » — Elle n'est libre qu'en avril ; vous l'auriez [à l'Opéra-Buffa] pour quinze mille francs ; mais vous êtes trop barbares.

Grasset a été, en Italie, honnête homme et connaisseur ; B[erelli] tatillon et friponneau. Il y avait à Varèze, ville de six mille âmes, quand j'y étais, un pauvre diable qui chantait Basile dans le *Barbiere di Siviglia* de Rossini ; il était ridicule et connu dans la ville sous le nom de don Basilio, quand un beau matin nous avons appris que ce rare sujet nous était enlevé par la superbe Paris.

Vous avez la Chabrand, la Fodor et Pellegrini, dit-on. — J'ai vu hier la délicieuse Liparini ; elle est bien changée ; faites-lui chanter la *Contessa di Colle Ombroso*, partout ailleurs elle est mauvaise. Le 26 décembre, nous avons ici la *Clemenza di Tito* de Mozart, par Crivelli, la froide Camporesi, habillée en homme, et la froide Festa.

[Avez-vous lu la terrible comparaison entre la Méduse et l'Alceste, dans le numéro 60 de l'*Ed. Review* ? Si j'avais l'honneur d'être ministre, je ferais traduire ces douze pages et distribuer aux députés et à la Marine. Mais le Molé est trop sot. Trouvez-vous quelque chose à répondre à ces douze pages ? Ils ne savent pas le *franco* ; ils ne comprennent pas : le moral avait souffert. Du reste, c'est notre histoire en Russie. Je n'osais pas vous dire cela pour qu'on ne criât pas au paradoxe. Voulez-vous voir le caractère du capitaine Chanmorin ? Prenez M. de Pastoret fils. (*Quatre lignes en travers de la marge incompréhensibles par suite d'un grand trou fait en décachetant la lettre*). Mille compliments à l'aimable Maisonnette. Pourquoi ne s'est-il pas trouvé dans la même liste que M. *Villehand* ?]

Adieu, écrivez, écrivez-moi donc.

(1) Allusion aux relations du duc Decazes et de Louis XVIII.

(2) Le prince Louis, devenu roi de Bavière en 1825. (R. C.)

284. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 11 *décembre* 1818.

Mon cher ami,

Je vous recommande M. Fontana, riche négociant de Milan, qui va à Paris et à Londres.

Si vous pouvez lui être utile pour ses passeports ou pour toute autre chose, vous m'obligerez infiniment. Je connais son aimable famille depuis nombre d'années, et je serais bien aise que ma recommandation pût être utile à M. Fontana.

Tout à vous,

H. BEYLE.

à M. DE MARESTE
Chef du bureau des passeports
à la Préfecture de Police
à Paris.

Au verso :

Arrivando a la prefettura di Polizia, il signor F. domandere il signor de Mareste e lui dara la presente, cosi non aspetete.

285. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

S. d. [1818].

Ayez la bonté de prendre un volume d'Alfieri (Tragédies), d'y mettre une bande et sur la bande ces mots :

« A Monsieur de Viller, à Tivoli. »

Faites porter cela à la pension des bains de Tivoli, presque vis-à-vis de chez vous. Je n'ai plus d'enveloppes depuis longtemps : souvenez-vous des dites. Ce soir à la *Cenerentola*.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

285 *bis*. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Dimanche, à 5 heures et demie (1818].

Les quatre jours demandés par M. Dondey sont plus que passés. Votre talent diplomatique doit, ce me semble, se diriger à ce qu'il n'infère pas de ce que nous lui avons laissé le manuscrit si longtemps qu'il n'y a pas de concurrents. Tâchez de lui faire entendre qu'il y a des rivaux et de grands proneurs.

Je viens de passer la soirée avec M. Poz. Il sait beaucoup de choses.

CHARRIER.

Si l'on payait convenablement, l'auteur donnerait trois volumes. Le premier P^t^ Chenevoz ne peut guérir. Demandez la place.

286. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

Mercredi, minuit [1818].

Un ami chaud que j'ai acquis depuis huit jours, l'homme qui s'est moqué de Scott, m'a vanté à M. U. Canel qui m'envoye ce projet de marché. Auriez-vous la complaisance de passer chez Ponthieux et Delaunay ? Cinq cents francs c'est réellement bien peu pour 480 pages. On dit M. Canel un jeune homme honnête, dans le genre de Sautelet. J'aimerais mieux avoir affaire à lui, mais j'évalue 480 pages mille francs. Cinq cents francs c'est bien peu. Pour vous mettre à couvert, si vous étiez d'accord avec Delaunay ou Ponthieu, j'irais faire le marché et jamais vous ne paraîtriez. A demain à *Othello*. Tout à vous.

COTTONET.

J'ai vu M[aison]ette, vide et creux.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

286 *bis*. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

S. d. [1818].

Mon cher ami, je viens enfin d'obtenir une adresse sûre. Mettez sous une enveloppe à M. Antonio Augustoni, négociant à Chiasso (Suisse), et sur la lettre : pour M. Robert, à Milan.

Ecrivez-moi, de grâce, ou je meurs de soif. En cas de besoin, vous pouvez aussi adresser des paquets par la diligence (à la même adresse).

286 *ter*. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 20 *janvier* 1819.

Monsieur et cher père,

Je suis sans lettre de vous depuis deux mois et demi. Vous devez en avoir reçu deux le jour de Noel, mais vous devez être bien occupé de vos changements. Toutes les lettres provenant de Paris, l'Espagne et adressées à des non-négociants de cette ville

sont envoyées *to. V.*

Ecrivez-moi sous le couvert de [*ici, Stendhal rappelle les adresses de la lettre du* 2 *février* 1818].

Comme vous m'écrivez toutes les six semaines, servez-vous tour à tour des deux adresses. Mille amitiés au cher Vicomte et à Van Crout. Je félicite Maisonnette; voilà son maître adoré.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

287. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 2 *mars* 1819.

Tandis que les affaires administratives et l'observation des mouvements de la politique absorbent ton attention, veux-tu savoir ce que deviennent mes idées ? — Prends lecture de l'élucubration suivante :

En 1819, notre esprit ne se préoccupe pas assez, ici, en Italie, d'un phénomène des plus heureux pour notre littérature et pour nos arts ; c'est que nous sommes la seule nation qui ait de l'*attention au service de la littérature.*

En France, on ne parle que de constitution et de lois organiques, d'*ultras* et d'*indépendants.*

En Angleterre, il faut bien comprendre le cas des ouvriers de Manchester, dont la révolte a rempli tous les journaux pendant l'été de 1818.

Ces pauvres gens, qui sont quarante mille, gagnent quatre schillings (quatre francs quatre-vingts centimes) par jour ; c'est tout ce que leurs maîtres peuvent leur donner. S'ils leur donnaient quatre schillings et demi, les produits des manufactures anglaises, apportés sur le continent, seraient plus chers que les produits des manufactures du continent. Maintenant, grâce aux impôts qui ont été mis depuis 1792 pour humilier la France, un ouvrier anglais, travaillant quatorze heures par jour, *ne peut pas* vivre avec quatre schillings. C'est ce qui fait que, sur six hommes qu'on rencontre dans la rue, à Londres ou à Bristol, un, au moins, reçoit l'aumône de la paroisse (1). Croit-on qu'un pays rongé par un tel malheur ait du temps à donner à la littérature et aux arts ? Il est bien moins près du bonheur que la France, qu'il a combattue avec un succès apparent. Il est bien moins heureux que l'Italie, où l'on a le temps de rire et d'aller applaudir Rossini. Remarquez que les trois quarts des hommes distingués, en

(1) Voir le singulier ouvrage intitulé *Vie de l'évêque Watson*, écrite par lui-même. C'est là que l'on voit *réellement* ce que c'est que l'aristocratie anglaise. Voir également les discours prononcés en 1818 à la Chambre des communes, sur la question des pauvres. (H. B.)

tout genre, sortent de la classe pauvre qui, en Angleterre, n'a ni le loisir de lire, ni l'argent nécessaire pour acheter des livres.

Supposons qu'il naisse un génie hardi en Angleterre ; au lieu de chercher à devenir un Shakespeare, il deviendra, s'il le peut, un lord Erskine, ou mourra sur la route.

Supposons qu'un Voltaire naisse à Paris ; au lieu de publier la tragédie d'*Œdipe* et d'attaquer M. de la Mothe, il cherchera à connaître M. Benjamin Constant, et ensuite, écrira dans le *Conservateur* ou dans la *Minerve*.

Savez-vous ce qu'on fait dans l'Amérique méridionale ? On y ampute les jambes aux malheureux blessés avec des lames de sabre. Voilà où en sont les arts utiles dans cette partie du monde.

Dans l'Amérique du Nord, on songe à faire de l'argent, et non pas à se procurer les douces jouissances des arts et de la littérature. Les premiers hommes du pays blasphèment les arts. Voyez cet Anglais si judicieux, Morris Birkbeck, parlant des chapiteaux de marbre que le gouvernement américain fait venir de Rome pour les colonnes du capitole de Washington. Voyez la discussion sur l'achat de la bibliothèque que l'illustre Jefferson offrait au public. Trouve-t-on dans toute cette Amérique, si *prospérante* et si riche, une seule copie, en marbre, de l'*Apollon du Belvédère* ?

Les grands génies, en Amérique, tournent directement à l'*utile*. Voilà le caractère de la nation ; ils se font Washington ou Franklin, et non pas Alfiéri ou Canova.

L'attention est partout pour les discussions d'utilité et de politique, et l'habitude de ces discussions rend impropre aux arts. Nous seuls, nous avons encore l'âme accessible aux douces sensations des arts et de la littérature.

Je n'hésite pas à le dire : dans l'état où en sont les choses, en 1819, le véritable siège de la littérature, c'est le pays qui, trois fois déjà, a civilisé le monde :

1° Au temps de l'antique Etrurie ;

2° Sous Auguste ;

3° Par le siècle de Léon X.

Pour prendre la place que la force des choses nous assigne, sachons être d'opinions différentes, sans devenir ennemis ; laissons les basess injures à la canaille et méritons une sage liberté.

Un bon livre, publié à Milan, ferait événement ; à Paris, il serait étouffé par un pamphlet sur la conspiration de Lyon, de l'invention

du général Carmel, et à Londres, par la discussion sur la loi pour l'émancipation des catholiques.

Allez publier aujourd'hui à Munich une belle tragédie, et vous verrez l'effet qu'elle produira.

C'est pour cela que la question du *romanticisme*, qui intéresse plus la France que l'Italie (car nos deux plus grands poètes, le Dante et l'Arioste sont archi-romantiques), que la question du romanticisme, dis-je, s'agite en ce moment à Milan et non à Paris. Nous avons même vu, par la conversation du bal masqué, que ce mot *romanticisme* est arrivé jusqu'aux classes de la société qui ne comprennent rien à la littérature.

Prions Dieu que quelque homme de talent prenne ici la défense du *classicisme* et force ainsi les *romantiques* à faire usage de tout leur esprit et à ne laisser aucune erreur dans leur théorie.

Raisonnements littéraires à la mode de 1819.

Cet homme n'est pas de mon avis : donc c'est un sot. — Il critique mon livre : donc il est mon ennemi. — Il est mon ennemi : donc c'est un scélérat, un voleur, un assassin, un âne, un faussaire, un mascalzone, un vil, etc., etc., etc., etc.

288. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 18 *Mars* 1819.

Tâche donc de venir à Cularo en septembre prochain ; nous pourrions nous y rencontrer. J'avais fait l'article suivant, pensant le mettre dans un de vos journaux ; mais, à qui s'adresser pour obtenir cette immense faveur ? Vois s'il y a quelque parti à en tirer.

Que dans les beaux-arts il n'y a qu'un cas unique où le *romanticisme* ne soit pas applicable.

Qu'est-ce qu'élever une statue à un grand homme ?

1° On se propose, par un sentiment de tendresse, de faire plaisir à son ombre, et de le récompenser ainsi de tout le plaisir qu'il nous a donné ;

2° On se propose d'exciter les hommes à l'imiter ;

3° Ou, enfin, d'éterniser les grandes qualités qui l'ont distingué.

Ici, je prie en grâce mon lecteur de regarder bien attentivement et bien froidement ce qui se passe dans son âme. Pour cela faire, la première chose nécessaire est d'avoir une âme.

Quand je m'approche de cette statue *in marmo bianco* que j'aperçois à une certaine distance, sous les marronniers *del Corso di porta Renza* (1), je sais bien que c'est à Appiani qu'elle est élevée, ou, si je suis étranger, deux mots d'inscription vont me l'apprendre.

Indiquez qu'Appiani fut un peintre, par quelque accessoire plus ou moins ingénieux, vous me donnerez le plaisir de deviner une énigme; mais, par cette petite jouissance, toute de finesse et de vanité satisfaite, vous retenez à terre mon âme qui brûlait de s'élancer vers le ciel ; pour un instant vous ravalez mon âme à n'être que celle d'un *classiciste.*

Donnez à Appiani un geste qui exprime son âme et non pas son état, car vous ne pouvez donner l'idée de ses chefs-d'œuvre qu'en montrant son âme. Exprimer quelque chose de particulier à l'artiste : que, par exemple, il avait les cheveux frisés de telle ou telle manière, ou qu'il était bel homme, c'est imiter les peintres du quatorzième siècle, c'est faire une méprise: car, est-ce pour son toupet (*ciuffo*) ou pour sa jolie jambe que le public lui élève une statue ? C'est uniquement aux qualités de son âme et de son esprit qu'on rend un hommage immortel.

Si les traits que nous recevons en naissant de nos parents, si la physionomie qu'y impriment ensuite nos habitudes morales, exprimaient parfaitement et entièrement notre âme, je dirais : Faites un portrait de votre statue.

Mais, comme il n'en est pas ainsi, une statue doit être un portrait embelli et doit présenter : 1° Assez de ressemblance ; 2° autant que possible l'expression des *grandes qualités* que le public veut éterniser.

J'ai étudié très attentivement le buste de Vitellius à Gênes, les têtes d'Aristide et de César aux Studj à Naples, les bons bustes del Campidoglio à Rome ; j'ai cru voir :

1° Qu'il faut, dans la figure humaine, supprimer tous les petits détails qui n'expriment rien ;

2° Laisser, avec soin, aux détails que l'on conserve, la physionomie de l'ensemble, le même degré de convexité dans les muscles. C'est ainsi que l'on fait le portrait pour la postérité.

(1) Cette statue se voit au Musée de Brera.

Si le lecteur a la bonne foi et le talent de lire dans son âme, il y verra je crois, que telle chose qui est intéressante dans la nature parce qu'il y a *réalité*, ne signifie rien dans les arts. Quoi de plus intéressant que de voir, à Montmorency, Jean-Jacques Rousseau écrivant, sur sa petite table, les lettres brûlantes de la *Nouvelle Héloïse* ? Quel homme ne se fût pas arrêté pour jouir de ce spectacle ? Faites-en un fableau, il intéressera peu ; faites-en une statue, elle sera ridicule.

C'est que la sculpture fixe trop notre attention sur ce qu'elle entreprend d'imiter. Dans la nature, notre attention ne s'arrête pas à la perruque bien bouclée de Rousseau : dans la sculpture, elle nous fait rire. Vous venez de trouver dans la rue le rival qui veut vous enlever le cœur de votre maîtresse ; vous lui avez parlé, car vous êtes forcé de le ménager ; dites-moi quelle forme avait le nœud de sa cravate.

Dans le marbre, que voulez-vous que me disent cette jambe et cette cuisse d'Appiani ?

Nues, par des contours grandioses (comme dans la statue de Phocion), elles peuvent exprimer un caractère (1) et ainsi élever mon âme au sublime ; mais vêtues à la moderne avec des bas de soie et des souliers à boucles, cette jambe et cette cuisse sont ridicules.

Pourquoi ? je n'en sais rien. Pourquoi le tabac me fait-il éternuer ? Mais le fait est sûr. Voyez à Paris le dégoût que donnent des centaines de statues traitées dans ce genre. Il ne se passera pas cinquante ans avant qu'on ne les ôte de leurs niches pour les reléguer dans quelque garde-meuble. Voyez à Saint-Paul de Londres la statue habillée du père du *romanticisme*, le célèbre Johnson.

Je me trompe peut-être ; peut-être suis-je égaré par les habitudes de mon âme et je déclare impossible *pour tous* un plaisir qui est seulement impossible *pour moi* (2), mais il me semble qu'ici le *romanticisme* n'est pas applicable. Il faut le *nu*, car nu est le moyen de la sculpture.

Mais, me dira-t-on, que concluez vous sur le monument d'Appiani qui dans ce moment occupe tous les esprits ? — J'aurais bien envie de ne pas conclure. En effet, quels sont mes titres pour oser contredire tant d'artistes si respectables et si justement célèbres ?

Cependant, pour ne pas avoir l'air de parler sans avoir d'idée arrêtée, je dirai qu'il me semble convenable :

(1) L'ensemble des habitudes morales et non pas une passion. (H. B.).

(2) Ecco l'errore dei classicisti di buona fede, vecchi per la piu parte. La generazione che va formandosi à Pavia, non avra le stesse abitudini, e di qua dieci ann' il vittoria e sicura. (H. B.).

1° D'élever une statue à Appiani sur le bastion de porta Renza ;

2° Qu'elle soit à demi nue et drapée à l'antique, comme la statue de Phocion ou celle d'Aristide ;

3° Que son geste et son regard expriment une admiration douce et tendre pour les grâces de la nature ;

4° Qu'une de ses mains soit appuyée sur un groupe des trois Grâces de quatre-vingts centimètres de proportion ;

5° Qu'à ses pieds l'on voie une palette, des pinceaux et une inscription non en latin, en grec, ou en syriaque, mais en italien simple et clair :

A Appiani, le peintre des Grâces,
Né à Bozizio, en 1757.
Il mourut à Milan en 1816.

289. — A.

[AU MARÉCHAL GOUVION-SAINT-CYR]
MINISTRE DE LA GUERRE

Thuélin (Isère), le 20 *Mars* 1819 (1).

Monseigneur,

Après avoir fait douze campagnes et avoir perdu le peu que j'avais à la retraite de Moscou, pendant laquelle j'ai rempli une mission importante à Orcha et Bobre, je me trouve sans ressources. Il ne me reste au monde qu'une demi-solde de 900 francs comme adjoint aux commissaires des guerres, nommé à Königsberg en 1807. M. l'intendant militaire de Grenoble m'a suspendu cette demi-solde depuis le mois d'octobre 1817, et ce, parce que je ne pouvais pas me trouver à Grenoble, tous les mois à jour fixe. Je réclamai et n'obtins pas de réponse. Depuis 1814, j'ai été fort mal vu des autorités de Grenoble, et comme forcé à m'expatrier, tout cela parce que j'avais été envoyé dans la 7e division militaire en décembre 1813 (voir le *Moniteur* du 26 décembre 1813). J'avais cherché par tous les moyens à empêcher l'invasion du territoire français ; j'avais contribué à un appel aux anciens militaires dauphinois, et alors, M. le baron Rostaing était

(1) Beyle était encore à Milan lorsqu'il écrivit cette lettre.

employé à Grenoble. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de messieurs les intendants militaires de Grenoble. Mais je compris que M. le baron Rostaing étant employé à Paris, j'avais peu d'espoir d'obtenir une réponse à mes réclamations.

Par surcroît de disgrâce, je me trouvais à Grenoble lors de l'affaire Didier, à laquelle j'étais parfaitement étranger. Je vis que je n'avais plus d'autre ressource que de m'expatrier. Comme je me trouvais savoir l'anglais et l'italien, j'obtins une place de commis-voyageur dans la maison Robert frères de Lyon et Milan. Ces messieurs, anciens militaires, me donnent un appointement de 1500 francs.

Je renouvelle maintenant la réclamation à laquelle il n'a pas été répondu dans le temps. Je supplie très humblement votre Excellence de faire vérifier au bureau de la cavalerie et à celui des commissaires des guerres si je n'ai pas fait douze campagnes depuis Marengo jusqu'à Moscou en qualité de sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, d'adjoint aux commissaires des guerres et d'auditeur au Conseil d'Etat, section de la guerre. Je suis bien connu de M. le général Michaud, dont j'ai été aide de camp, de M. le général Mathieu Dumas, qui m'a employé dans Moscou, et de M. le comte Daru. J'ai été à la section de la guerre de 1811 à 1814 lorsque son Excellence Monseigneur le Maréchal Gouvion-Saint-Cyr était conseiller d'Etat à la même section.

Maintenant je me trouve absolument sans ressources autres que ma petite place dans le commerce. Le corps des Commissaires des guerres étant supprimé, je suis dans une position différente de celle de messieurs les officiers à demi-solde qui, d'un jour à l'autre, peuvent être remis en activité.

A ces titres, je supplie votre Excellence :

1° De décider que je toucherai à Grenoble l'arriéré de la demi-solde d'adjoint aux commissaires des guerres à partir du 1er octobre 1817 ;

2° De m'accorder un congé afin que dorénavant je puisse toucher cette demi-solde sans être toujours présent à Grenoble, ou du moins en me présentant une fois par an. Cette présence à Grenoble me coûtera annuellement 3 ou 400 francs ; mes affaires comme commis-voyageur de la maison Robert me retiennent toute l'année sur les grandes routes de Lyon à Milan, Livourne, Naples.

Je reconnais que j'ai besoin d'un peu de grâce ; mais l'Etat ne pouvant donner à un français de trente-six ans et qui sert depuis l'âge de dix-sept ans, qu'un secours de 900 francs, voudra-t-il m'empêcher

de faire un métier pour vivre, surtout l'Etat ayant supprimé le corps dans lequel ce Français servait ? Si la pension suffisait pour le faire vivre, ou si le corps n'était pas supprimé, le cas serait différent. J'ose donc espérer qu'en considération des douze campagnes que j'ai faites, votre Excellence daignera m'accorder le payement de 900 francs par an, montant de la demi-solde qui m'est due comme adjoint aux commissaires des guerres depuis 1807.

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

L'adjoint aux Commissaires des Guerres,

DE BEYLE.

M Beyle, adjoint à Grenoble, Grande-Rue-Neuve, n° 13.

290. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 1er *Avril* 1819.

Qu'auras-tu pensé du mot *romanticisme* qui s'est égaré, je crois, dans la longue dissertation que je t'ai adressée le mois dernier ? Quoi qu'il en soit, je t'envoie une sorte de petit traité sur ce que j'entends par le *romanticisme* dans la musique. Un jour, probablement, tu visiteras l'Italie ; il est bon que tu saches d'avance quelles sont les idées qui y ont le pas.

S'il semble au premier coup d'œil que le romanticisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop ; c'est que, dans cet art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le *classicisme* nous semblerait trop ridicule. Nous ne connaissons pas la musique des Grecs, et l'on n'écouterait pas un instant à la *Scala* la musique qui ravissait nos pères en 1719.

Il me semble que la musique nous fait plaisir en mettant notre imagination dans la nécessité de concevoir certaines illusions. Lorsque nous entendons de la musique que nous connaissons déjà, notre esprit, au lieu de s'abandonner à de délicieuses illusions au profit de la passion qui nous subjugue dans le moment, se met à comparer le plaisir d'au-

jourd'hui avec le plaisir d'hier ; et, dès lors, le plaisir d'aujourd'hui est détruit ; car la sensibilité ne peut faire qu'une chose à la fois.

Cimarosa, Piccini, Sacchini, Galuppi, ont fait chacun trente opéras ; de ces cent vingt opéras, cinquante à peine ont été joués à Milan ; et quand ont-ils été joués ? Vers 1780, quand nos pères étaient encore à l'Université. Donc, nous n'en avons pas la moindre idée et cependant nous ne pouvons pas les souffrir.

Pourquoi ? c'est qu'au lieu de jouir nous comparons, or, la *comparaison* est ce qui tue la musique. Quand l'on nous donne le *Barbier de Séville* de Paisiello ou la *Secchia rapita* de Zingarelli, nous comparons le style de cette ancienne musique au style moderne des Rossini, des Mozart, des Mayer.

Qu'arrive-t-il de là ? c'est que nous applaudissons avec fureur le *Barbier de Séville* de Rossini, qui ne présente autre chose que les idées de Cimarosa habillées à la moderne.

N'allez pas croire que je n'admire pas Rossini ; je crois, qu'avec Canova et Vigano, il est maintenant l'honneur de notre belle Italie. J'avoue que ce n'est qu'après l'avoir adoré pendant cinq ou six ans que je me suis senti le courage de le critiquer. Mais enfin je suis obligé ici de faire voir que, comme les femmes décident, pour le moins autant que les hommes, du mérite de la musique, il n'entre point de *pédanterie* dans le jugement du public, et que par conséquent, il est ultra-romantique. Ce qui plaisait à nos pères, en 1790, ne nous plaît plus en 1819, trente ans plus tard.

Mon sentiment particulier, c'est qu'il entre un peu *d'affectation* dans ce dégoût du public pour la musique ancienne. Il y a certaines *cantilènes* qui expriment les passions. Par exemple, la *jalousie* est exprimée par l'aria *Vedro mentr' io sospiro* que chante le Comte Almaviva dans les *Nozze di Figaro*, de Mozart ; ces *cantilènes*-là ne peuvent pas vieillir en trente ou quarante ans, et j'avouerai que dans tout l'*Otello* de Rossini, je ne trouve rien qui exprime aussi bien la jalousie, ce tourment des cœurs tendres, que cet air : *Vedro mentr' io sospiro.*

Le public est ennuyé à mort des operas serias que l'on continue à donner à la Scala, pendant le carnaval, par le classicisme le plus ridicule, uniquement parce que cela plaisait à nos pères vers 1770. D'ici à deux ou trois ans, chacun osera dire ce qu'il sent, et nous aurons alternativement un opéra séria et un opéra buffa. Alors on sera obligé de revenir au génie de la gaieté, on reprendra les chefs-d'œuvre

de Cimarosa, et seulement on priera Rossini, ou quelqu'un de ses élèves, de renforcer un peu l'harmonie des accompagnements.

Cet hiver, nos dames, en bâillant à mourir de tous les opéras sérias dont on nous a assommés, se consolaient de temps en temps en chantant : *ci pensera il marito*. Elles empruntaient ce souvenir au *Rivale di se stesso*, le seul opéra vraiment bouffe dont on nous ait régalés depuis longtemps.

Cet hiver, la Camporesi *che ci faceva sbadigliare col mezzo degl' Illinesi* aurait pu nous charmer par *Don Giovanni*, au moyen duquel madame Camporesi et Crivelli ont fait gagner *dieci mila luigi* à l'*impresario* de Londres. Le *Matrimonio segreto* est trop connu pour le donner de longtemps ; mais enfin c'est un opéra très-comique, et l'on sait que Crivelli et madame Camporesi l'ont chanté avec succès à l'étranger. Donc ils auraient chanté à peu près aussi passablement un autre opéra de Cimarosa, aussi comique et moins connu.

Je conclus : nous avons assez de sérieux *a casa*, nous voulons du comique à la Scala. Il faudrait que la *nova impresa* fût obligée à donner alternativement un opéra buffa et un opéra séria. Cet hiver, pour nous égayer, nous avions tous les soirs trois tragédies à la Scala (1).

J'ajoute que le carnaval prochain, puisque nous avons le bonheur d'avoir Rossini, au lieu d'un opéra seria, il faut lui demander un opéra buffa, et que le libretto de cet opéra buffa ne soit pas une traduction du français, mais une chose *vraiment italienne*, adaptée à nos mœurs, et, par là, vraiment romantique.

291. — I (2)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 9 *Avril* 1819.

Le Vicomte vous dira, mon cher baron, que je vous écris par une occasion pressée. J'ai reçu votre lettre sous le couvert de Plana. Le vicomte vous donnera trois adresses, faute de quoi = pipe du caporal.

Au diable les impressions ! au diable le chien de la Métromanie !

(1) Gl'Illinesi, Achar grand Mogol, ed il ritorno del Pellegrino.

(2) Collection de M. P. A. Cheramy.

j'en suis démordu. N'en parlons plus à jamais que pour rentrer dans nos fonds et vendre ce qui est fait.

Annoncez *Haydn*, si vous pouvez. M. Joseph Rey, qui, quoique du parti opposé à Maisonnette, a beaucoup de jugement, et qu'il peut vous être agréable de connaître, fera annoncer la *Peinture* dans la Revue.

Au diable tout cela !

Après-demain, un ballet nouveau de Vigano, c'est un prétendu trait de la vie d'Othon III ; on l'a transporté en Sicile, et la police l'a défendu pendant six mois ; nous aurons la *Tarentule*. Je ne vous dis rien des plats carbonari. Maisonnette doit en savoir long sur ces animaux-là. Est-ce que les agents de Maisonnette le flattent toujours ?

Le Vicomte vous dira comme quoi je passe ma vie chez une petite Ninon, à vingt ans et 40.000 fr. de rente, à jouer au pharaon. J'ai passé ma soirée d'hier à lui faire comprendre et saisir le noble jeu de 30 et 40. Au reste, rassurez-vous ; depuis 4 mois que cela dure j'ai perdu 40 fr. Au reste, lisez la lettre au Vicomte si vous pouvez. Quand je veux écrire vite, je tremble comme St-Médard.

Je suis toujours à me disputer pour tirer une chétive subsistance de mon principal débiteur qui malheureusement est, en même temps, *my father*. Je compte sur 4.800 encore pour 4 ans. Je vous avoue que mon mépris et mon horreur pour le maître M^on^ sont tels que j'aime mieux cela que chercher secours. A ce propos que je vous félicite des grandeurs de d'Ar[gout], cet homme d'un grand courage. J'espère que, par exception à la règle générale, il ne sera pas refroidi pour vous.

Faites Besan, maître des Requêtes, cela est plus solide qu'un chef de bataillon qu'on renvoie sans brevet. Au reste, je juge à l'aveugle ; je ne puis que me réjouir de l'élévation de Dar. pour vous, et pour lui qui est arrivé par un bon chemin : le courage. Il devrait se bien guérir de tout *séidisme* en faveur de l'autorité et il pourrait fournir une belle carrière, etc., etc.

S'il veut donner pour un an une place de 4.000 fr. à notre ami Dominique, celui-ci l'occupera pour un an avec plaisir.

Voilà exactement le contraire de ce qui précède, et vivent les bonnes têtes ! : c'est que j'ai pensé que cela ferait un voyage à Paris et de bonnes discussions avec vous, et que ce qui, dans le fait, retient le plus ma vertu *romaine*, c'est l'ennui des bas de soie et de solliciter.

Pour cela, je ne vous reverrai que quand l'un des deux n°s 56 ou 72

sera sorti, peut-être 6 ou 7 ans ; j'en ai 36, cela fait à 43 ans. C'est cruel. Qu'y faire ?

J'ai beaucoup travaillé l'Anglais et le Pharaon. Voyez si ces talents sont de mise. Ici, je vis heureux quand je puis accrocher 400 fr. par mois ; 4 heures de musique, tous les soirs, ne me coûtent que 50 centimes. A Paris, j'aurai quelquefois quelque billet de la famille de M. le chef de bureau.

En un mot, d'ici à 4 ans, voyez s'il y a un trou que l'on puisse laisser au bout d'un an, si, comme je le crois, je m'ennuie à Paris.

En politique je suis optimiste décidé. Tout va le mieux du monde. Les peuples font leur éducation. J'aurais bien 8 ou 10 anecdotes mais, même par occasion, *I dare not* ; ce qui me fâche pour vous, c'est que c'est à crever de rire. On prend ici plus d'intérêt à la nomination de Benjamin [Constant] qu'à Paris. A propos, ce fils de Jacob a été élu au Mans ; cela ne ferat-il point du tort à notre ami *Fair-Island* ? Donnez-moi des nouvelles de ce beau garçon, silencieux à mon endroit depuis 3 ans. On nous dit que le Nismois sera P[réfet] de Police. On nous dit que la Chambre sera portée à 500 ; cela me semble dur.

Remettez les *Ed. Review* à M. Jombert et quelques bons livres, si vous en avez. Votre *Leckie* a fait le bonheur de 18 personnes au moins ; cela est médiocre, mais vrai. Ce qui me pique, c'est qu'en vendant *my books*, M. Dessurne, à Londres, a dépensé 350 fr. que je ne puis lui rendre que dans un mois ; je m'attends à lui devoir et à en retirer *O*. Dites ce mécompte au bel ami Van Brosse qui annonce ce tardif paiement au sage Dessurne.

Cultivez toujours pour moi l'aimable Maisonnette. L'impossibilité de vous conter mes quatre anecdotes, me rend aride comme un journal. Et votre vessie, est-elle aride ou humectée ? Donnez-moi de vos nouvelles en détail. Vous savez que le fameux Moscati dit qu'il faut un régime de toute la vie pour ce mal, surtout beaucoup de gaieté. Quelle idée ! Connaissez-vous *I Sepolcri* de Foscolo ? Ce sont 600 vers imprimés en 1802, c'est ce qu'il y a de mieux depuis 20 ans. La Rage du Romanticisme occupe ici toutes les têtes; ce sont de drôles de têtes, à 4,000 lieues des françaises. Les Italiens ne doivent aucune de leurs idées aux livres. Quelle énergie, quelle fureur, quelle *via* !

Rossini a fait dans *Armide* un *duo* qui vous fera b....r *d'amour* pendant 10 jours, si votre vessie vous le permet, entendez cela. Pellegrini doit l'avoir. Duetto entre Armide et Rinaldo.

292. — I (1)

AU BARON DE MARESTE

15 *Avril* 1819.

Vous savez bien, mon cher philosophe, que ce qu'il y a de pis à Paris, *c'est d'être oublié*. Tous les droits, tous les services, mes 12 campagnes sont des attrape-nigauds.

J'abhorre la sollicitation en bas de soie, mais que dites-vous de l'idée suivante :

Dès que la Presse sera soumise au Jury, faire imprimer un nouveau titre pour *l'Histoire de la P[einture en Italie]*, où on lirait : Par M. Beyle ex-auditeur au Conseil d'Etat. Que dirait l'univers de cette grande entreprise ? Et en attendant que l'univers se soit prononcé, qu'en dites-vous vous-même ?

Il est évident, qu'avec la gloire de M. Marchangy, tombe la crainte du procès qui agitait tant Crozet. Avec ce nouveau titre, distribuer gratis des exemplaires à MM. les Pairs de France, duc de Cadore, Comte Daru, Comte de Saint-Vallier, général Andreossy, Baron Mounier, Baron de Barante, Vicomte d'Houdetot, Comte Molé, M. Flory, banquier, Comte Beugnot, Bellile, préfet, Comte d'Argout.

Si vous approuvez cette idée, n'attendez pas une réponse, et faites-la exécuter par le grand Vicomte. Vous avez 35 francs. Employez ce trésor à faire imprimer par le C^tre^ Didot 2 nouveaux titres absolument semblables aux anciens, à ces mots près : *Par M. Beyle, ex-auditeur au Conseil d'Etat* ; le 1er de ces titres pour le premier volume, le 2e pour le second volume. Que le Vicomte exige du beau papier. Ce qui me désole, c'est que voilà encore une commission. Mais, d'honneur, ce n'est pas pour la Métromanie, ce n'est pas même pour *Circences*, c'est pour *Panem* tout simplement.

Si vous trouvez les mots : *Ex-auditeur au Conseil d'Etat* trop emphatiques, mettez *ex-auditeur*.

(1) Collection de M. P. A. Cheramy.

Adieu. Ce titre rendra raison de mon absence à toutes mes anciennes connaissances, et l'occasion est la loi contre la Presse, excellent prétexte.

CARRÉ.

*
* *

Note sur les lettres

DE BEYLE A METILDE DEMBOWSKA

La collection de M. P.-A. Cheramy renferme le brouillon des lettres de Beyle à Métilde, avec le titre suivant, écrit par Stendhal :

« *Lettres traduites de l'anglais.*

(Les originaux au nombre de près de 300, prêtés par M. J^te S. »

D'autre part, la copie de ces lettres, faite par Colomb pour l'édition de 1855, était précédée d'une note inédite de Colomb, recueillie par le Vicomte S. de Lovenjoul, que nous reproduisons ici :

« Ces lettres ne sont point traduites de l'anglais, mais de vraies lettres d'amour écrites par Beyle, probablement à Madame Viscontini de Milan, mariée, sous l'Empire, au général Dembowski, polonais réfugié au service de France. Mme D. est morte depuis plusieurs années (1).

« Les dates de ces lettres me semblent exactes, mais il n'en est peut-être pas tout à fait ainsi quant à l'indication des lieux d'où elles sont datées, car Volterra n'est pas très éloignée de Florence, mais à une assez grande distance de Varèse (entre Como et le lac Majeur) où était le collège dans lequel se trouvait le fils de Mme D. (2).

« Quoi qu'il en soit, cette correspondance qui ressemble un peu à celle d'un écolier de rhétorique, ayant lu la *Nouvelle Héloïse*, et amoureux pour la première fois, contient quelques détails intéressants,

(1) Métilde mourut le 1er Mai 1825 à Milan. Au moment où Beyle lui écrivait, elle avait 29 ans.

(2) Colomb fait ici quelque confusion. Les deux fils de Mme Dembowska, Carlo et Ercole n'étaient pas en pension à Varèse, mais à Volterra, au collège San Michele, établissement religieux qui existe encore à l'heure actuelle et jouit depuis longtemps d'une certaine notoriété dans le Nord de l'Italie. C'est pour venir voir ses fils, apparemment, que Métilde fit un voyage de Milan à Volterra, assez long et compliqué, comme aujourd'hui. Beyle l'y poursuivit imprudemment jusque dans le collège de ses enfants. (*Notes de P. Arbelet*).

ainsi que des réflexions fines et justes sur l'emphase italienne comparée à la simplicité parisienne. » (1)

R. C.

293. — E.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA

[*Mai* 1819].

Madame,

Ah ! que le temps me semble pesant depuis que vous êtes partie ! Et il n'y a que cinq heures et demie ! Que vais-je faire pendant ces quarante mortelles journées ? Dois-je renoncer à tout espoir, partir et me jeter dans les affaires publiques ? Je crains de ne pas avoir le courage de passer le Mont-Cenis. Non, je ne pourrai jamais consentir à mettre les montagnes entre vous et moi. Puis-je espérer, à force d'amour, de ranimer un cœur qui ne peut être mort pour cette passion? Mais peut-être suis-je ridicule à vos yeux, ma timidité et mon silence vous ont ennuyée, et vous regardiez mon arrivée chez vous comme une calamité. Je me déteste moi-même ; si je n'étais pas le dernier des hommes ne devais-je pas avoir une explication décisive hier avant votre départ, et voir clairement à quoi m'en tenir ?

Quand vous avez dit avec l'accent d'une vérité si profondément sentie : *ah ! tant mieux qu'il soit minuit* ! ne devais-je pas comprendre que vous aviez du plaisir à être délivrée de mes importunités, et me jurer à moi-même sur mon honneur de ne vous revoir jamais ? Mais je n'ai du courage que loin de vous. En votre présence, je suis timide comme un enfant, la parole expire sur mes lèvres, je ne sais que vous regarder et vous admirer. Faut-il que je me trouve si inférieur à moi-même et si plat !

(1) Mérimée écrivit les mots : *à supprimer*, en tête de la note de Colomb qu'il raya au crayon dans tous les sens.

Sur Métilde, voir *Souvenirs d'Egotisme*, chap. 1er ; *Arrigo Beyle, Milanese*, et le *Roman de Métilde*, par Paul Arbelet, *Revue Bleue*, 1903 et 1905, et *Stendhal et l'Italie*, par Simaris d'Yèvre, *Revue Idéaliste*, 1901.

294. — C.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA

Varèse (1), *le* 7 *juin* 1819.

Madame,

Vous me mettez au désespoir. Vous m'accusez à plusieurs reprises de manquer de délicatesse, comme si, dans votre bouche, cette accusation n'était rien. Qui m'eût dit, lorsque je me séparai de vous, à Milan, que la première lettre que vous m'écririez commencerait par *monsieur* et que vous m'accuseriez de manquer de délicatesse ?

Ah ! madame, qu'il est aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une conduite toujours mesurée et prudente (2). Moi aussi, quand je puis m'écouter, je crois ne pas manquer de discrétion ; mais je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je m'étais juré de m'embarquer ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour ; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. Je m'en aperçois trop, cette passion est devenue désormais la grande affaire de ma vie. Tous les intérêts, toutes les considérations ont pâli devant celle-là. Ce funeste besoin que j'ai de vous voir m'entraîne, me domine, me transporte. Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé (3) de 1811 à 1818, et, depuis un an, cette passion qui me domine et qui augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion a été nul pour moi ; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments. Et croyez-vous que le sacrifice que je fais à vos convenances de ne pas vous voir ce soir soit peu de chose ? Assurément, je ne veux pas m'en faire un mérite ; je vous le présente seulement comme une expiation pour les torts que je puis avoir eus avant-hier.

(1) Lisez Volterra. — Cf. *Souvenirs d'égotisme*, p. 8.

(2) Cf. de *l'Amour*, p. 70.

(3) Angelina Pietragrua. Voir *Journal*, passim.

Cette expiation n'est rien pour vous, madame ; mais pour moi, qui ai passé tant de soirées affreuses, privé de vous et sans vous voir, c'est un sacrifice plus difficile à supporter que les supplices les plus horribles ; c'est un sacrifice qui, par l'extrême douleur de la victime, est digne de la femme sublime à laquelle il est offert (1).

Au milieu du bouleversement de mon être, où me jette ce besoin impérieux de vous voir, il est une qualité que cependant jusqu'ici j'ai conservée et que je prie le destin de me conserver encore, s'il ne veut me plonger, à mes propres yeux, dans le monde de l'abjection : c'est une véracité parfaite. Vous me dites, madame, que j'avais si bien *compromis* les choses, samedi matin, que ce qui s'est passé le soir devenait une nécessité pour vous. C'est ce mot *compromis* qui me blesse jusqu'au fond de l'âme, et, si j'avais le bonheur de pouvoir arracher le trait fatal qui me perce le cœur, ce mot *compromis* m'en eût donné la force.

Mais non, madame, votre âme a trop de noblesse pour ne pas avoir compris la mienne. Vous étiez offensée et vous vous êtes servie du premier mot qui est tombé sous votre plume. Je prendrai pour juge, entre votre accusation et moi, quelqu'un dont vous ne récuserez pas le témoignage. Si madame Dembowski, si la noble et sublime Métilde *croit* que ma conduite de samedi matin a été le moins du monde *calculée* pour la forcer, par le juste soin de sa considération dans ce pays, à quelque démarche ultérieure, je l'avoue, cette conduite infâme est de moi, il y a un être au monde qui peut dire que je manque de délicatesse (2). J'irai plus loin. Je n'ai jamais eu le talent de séduire qu'envers les femmes que je n'aimais pas du tout. Dès que j'aime, je deviens timide (3) et vous pouvez en juger par le décontenancement dont je suis auprès de vous. Si je ne m'étais pas mis à bavarder samedi soir, tout le monde, jusqu'au bon padre Rettore (4) se serait aperçu que j'aimais. Mais j'aurais ce talent de séduire que je ne l'aurais pas employé auprès de vous. S'il ne dépendait que de faire des vœux pour réussir, je voudrais vous obtenir pour moi-même, et non pour un autre être que j'aurais figuré à ma place. Je rougirais, je n'aurais plus de bonheur, je crois, même aimé de vous, si je pouvais soupçonner que vous aimez un autre que

(1) Cf. *de l'Amour*, p. 78. Salviati n'est autre que Bevle.

(2) Cf. *de l'Amour*, p. 64.

(3) Cf. *de l'Amour*, p. 50.

(4) Le directeur du collège San Michele.

moi-même. Si vous aviez des défauts, je ne pourrais pas dire que je ne vois pas vos défauts ; je dirais, pour dire vrai, que je les adore ; et, en effet, je puis dire que j'adore cette susceptibilité extrême qui me fait passer de si horribles nuits (1). C'est ainsi que je voudrais être aimé, c'est ainsi qu'on fait le véritable amour ; il repousse la séduction avec horreur, comme un secours trop indigne de lui, et avec la séduction, tout calcul, tout manège, et jusqu'à la moindre idée de *compromettre* l'objet que j'aime, pour le forcer ensuite à certaines démarches ultérieures, à son avantage.

J'aurais le talent de vous séduire, et je ne crois pas ce talent possible, que je n'en ferais pas usage (2). Tôt ou tard, vous vous apercevriez que vous avez été trompée, et il me serait, je crois, plus affreux encore, après vous avoir possédée, d'être privé de vous que si le ciel m'a condamné à mourir sans être jamais aimé de vous.

Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard ; c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. Ainsi, Madame, quand je jurerais à vos pieds, toute la journée, que je vous aime ou que je vous hais, cela ne devrait avoir aucune influence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder. C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. Or, quoique je sois fort peu connu et encore moins intéressant pour les personnes qui me connaissent, cependant, faute d'autre sujet de conversation, vous pouvez demander si je suis connu pour manquer d'orgueil ou pour manquer de constance.

Voilà cinq ans que je suis à Milan. Prenons pour faux tout ce qu'on dit de ma vie antérieure. Cinq ans, de trente-et-un à trente-six ans, sont un intervalle assez important dans la vie d'un homme, surtout quand, durant ces cinq années, il est éprouvé par des circonstances difficiles. Si jamais vous daignez, faute de mieux, penser à mon caractère, daignez, madame, comparer ces cinq années de ma vie, avec cinq années prises dans la vie d'un autre individu quelconque. Vous trouverez des vies beaucoup plus brillantes par le talent, beaucoup plus heureuses ; mais une vie plus pleine d'honneur et de constance que la mienne, c'est ce que je ne crois pas. Combien ai-je eu de maîtresses en cinq ans, à Milan ? Combien de fois ai-je faibli sur l'honneur ? — Or, j'aurais manqué indignement à l'honneur si, agissant envers

(1) Cf. *de l'Amour*, p. 82.

(2) Cf. *de l'Amour*, p. 86.

un être qui ne peut pas me faire mettre l'épée à la main, j'avais cherché le moins du monde à le *compromettre*.

Aimez-moi, si vous voulez, divine Métilde, mais, au nom de Dieu, ne me méprisez pas. Ce tourment est au-dessus de mes forces. Dans votre manière de penser qui est très juste, être méprisé m'empêcherait à jamais d'être aimé.

Avec une âme élevée comme la vôtre, quelle voie plus sûre pour déplaire que celle que vous m'accusez d'avoir prise ? Je crains tant de vous déplaire que le moment où je vous vis le soir du 3, pour la première fois et qui aurait dû être le plus doux de ma vie, en fut, au contraire, un des plus inquiets, par la crainte que j'eus de vous déplaire.

Réflexions — Mardi soir, 8 *juin* 1819

Idées de planter tout là.

Ce soir, froideur à ne pas remettre les pieds au collège ; jalousie pour le cavalier Giorgi, qui va faire la conversation de l'autre côté du canapé et, en sortant, elle s'appuie beaucoup sur lui, d'un air intime. Les femmes honnêtes, aussi coquines que les coquines.

295. — C.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA, A PISE

Florence, le 11 *juin* 1819.

Madame,

Depuis que je vous ai quittée hier soir, je sens le besoin d'implorer votre pardon pour les manques de délicatesse et d'égards auxquels une passion funeste a pu m'entraîner depuis huit jours. Mon repentir est sincère ; je voudrais, puisque je vous ai déplu, n'être jamais allé à Volterre. Je vous aurais exprimé ce sentiment de regret profond hier même, lorsque vous daignâtes m'admettre auprès de vous ; mais permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez pas accoutumé à l'indulgence, bien au contraire. Or, je craignais qu'il ne vous parût que demander pardon de mes folies ne fût vous parler de mon amour et violer le serment que je vous avais fait.

Mais je manquerais à cette véracité parfaite qui, dans l'abîme où je suis engagé, est ma seule règle de conduite, si je disais que je comprends un manque de délicatesse. Vous verrez dans cet aveu l'indice d'une âme grossière et peu faite pour vous comprendre, je le crains. Vous avez senti ces manques de délicatesse ; ainsi ils ont existé pour vous.

Ne croyez point, madame, que j'aie formé tout d'un trait le projet de venir à Volterre. Vraiment, je n'ai pas tant d'audace avec vous ; toutes les fois que je suis attendri et que je vole auprès de vous, je suis sûr d'être ramené sur la terre par une dureté bien mortifiante. Voyant sur la carte que Livourne était tout près de Volterre, je m'étais informé et l'on m'avait dit que de Pise l'on apercevait les murs de cette ville heureuse, où vous étiez. Dans la traversée, je pensais qu'en prenant des lunettes vertes et changeant d'habit, je pourrais fort bien passer deux ou trois jours à Volterre, ne sortant que de nuit et sans être reconnu de vous. J'arrivai le 3, et la première personne que je vis à Volterre, ce fut vous, madame ; il était une heure ; je pense que vous reveniez dîner en sortant du collège ; vous ne me reconnûtes point. Le soir, à huit heures et quart, lorsqu'il fit tout-à-fait obscur, j'ôtai les lunettes pour ne pas sembler singulier à Schneider. Au moment où je les ôtais, vous vintes à passer, et mon plan, si heureusement suivi jusqu'alors, fut renversé.

J'eus sur le champ cette idée : si j'aborde madame Dembowski, elle me dira quelque chose de dur, et dans ce moment-là je vous aimais trop, une parole dure m'eût tué ; si je l'aborde comme son ami de Milan, tout le monde dira dans cette petite ville que je suis son amant. Donc, je lui marquerai bien mieux mon respect en restant inconnu. Tout ce raisonnement eut lieu en un clin d'œil ; ce fut lui qui me conduisit toute la journée du vendredi 4. Je puis vous jurer que je ne savais pas que le jardin Giorgi appartînt à votre maison. Je croyais vous avoir vue entrer à droite de la rue, en montant, et non à gauche (1).

Dans la nuit du 4 au 5, je pensais, dis-je, me trouver le plus ancien des amis de madame Dembowski. Je fus tout fier de cette idée. Elle peut avoir quelque chose à me dire sur ses enfants, sur son voyage, sur mille choses étrangères à mon amour. Je m'en vais lui écrire deux lettres telles, que, si elle veut, elle peut rendre raison de mon arrivée

(1) L'ancien palazzo Giorgi, aujourd'hui palazzo Fabrini, se trouve en effet à gauche, en montant, rue Victor-Emmanuele, n° 21, sur le chemin de la Porta a Selci.

à ses amis d'ici et me recevoir. Si elle ne veut pas, elle me répondra *non*, et tout sera fini. Comme, en cachetant ma lettre, j'ai toujours l'idée qu'elle peut être surprise et que je connais les âmes basses et l'envie qui les possède, je me refusai à joindre mon billet aux deux lettres officielles, afin que, si votre hôte les ouvrait par mégarde, on n'y vît rien que de convenable.

Je vous l'avoue, madame et peut-être je risque de vous déplaire en vous l'avouant, jusqu'ici je ne vois point de manque de délicatesse.

Vous m'écrivîtes d'une manière très sévère ; vous crûtes surtout que je voulais forcer votre porte, ce qui ne semble guère dans mon caractère. J'allai rêver à tout cela hors de la porte « à Selci » (1) ; en sortant de la porte, ce fut par hasard que je ne pris pas à droite ; je vis qu'il fallait descendre et remonter, et je voulais être bien tranquille et tout à mes réflexions. Ce fut ainsi que je fus amené au Pré où vous vîntes plus tard. Je m'appuyai contre le parapet et je restai là deux heures à regarder cette mer qui m'avait porté près de vous et dans laquelle j'aurais mieux fait de finir mon destin.

Remarquez, madame, que j'ignorais entièrement que ce Pré fût votre promenade habituelle. Qui me l'aurait dit ? — Vous sentez que j'étais d'une discrétion parfaite avec Schneider. Je vous vis arriver ; aussitôt je liai conversation avec un jeune homme qui se trouvait là et je partis avec lui pour aller voir la mer de l'autre côté de la ville, lorsque M. Giorgi m'aborda.

J'avoue que je pensai que vous ne croyiez plus que j'eusse voulu forcer votre porte ; je fus très heureux, mais, en même temps très timide. Sans la ressource de parler aux enfants certainement je me compromettais. Ce fut bien pis quand nous entrâmes au collège : j'allais me trouver vis-à-vis de vous et vous voir parfaitement ; en un mot jouir de ce bonheur qui me faisait vivre depuis quinze jours et que je n'osais même espérer. Je fus sur le point de le refuser à la porte du collège ; je ne me sentais pas la force de le supporter. En montant les escaliers, je me soutenais à peine ; certainement si j'avais eu affaire à des gens fins, j'étais découvert. Je vous vis enfin ; depuis ce moment jusqu'à celui où je vous quittai je n'ai conservé que des idées confuses ; je sais que je parlais beaucoup, que je vous regardais, que je fis l'antiquaire. Si c'est dans ce moment-là que j'ai commis des manques de délicatesse, c'est bien possible, je n'en ai nulle

(1) Porte de Volterra par où l'on va vers Florence.

idée ; seulement j'aurais donné tout au monde pour pouvoir fixer le tapis vert de la table (1). Je puis dire que ce moment a été un des plus heureux de ma vie, mais il m'est entièrement échappé. Telle est la triste destinée des âmes tendres : on se souvient des peines avec les plus petits détails, et les instants de bonheur jettent l'âme tellement hors d'elle-même qu'ils lui échappent.

Le lendemain soir, je vis bien, en vous abordant, que je vous avais déplu. Serait-il possible, pensai-je, qu'elle fût amoureuse de M. Giorgi ? — Vous me donnâtes la lettre qui commençait par *monsieur* ; je n'en pus guère lire au collège que ce mot fatal, et je fus au comble du malheur au même lieu où la veille j'étais fou de joie. Vous m'écriviez que j'avais voulu vous tromper en faisant le malade et qu'on n'avait pas la fièvre lorsqu'on pouvait se promener. Cependant, le vendredi, avant de vous écrire, j'avais eu l'honneur de vous rencontrer deux fois à la promenade, et je ne prétendais point dans ma lettre que la fièvre m'eût pris tout-à-coup, dans la nuit du vendredi au samedi. J'avais des pensées si tristes, qu'être renfermé dans ma chambre augmentait mon malaise.

Le lendemain de ce jour fatal, je me punis en ne vous voyant pas ; le soir, je vis M. Giorgi jaloux ; je vous vis vous appuyer sur lui en sortant du collège. Plein d'étonnement, de consternation et de malheur, je pensai qu'il n'y avait plus qu'à partir. Je comptais ne plus vous faire qu'une visite de politesse, la veille de mon départ, visite que vous n'auriez pas reçue, lorsque la femme de chambre me courut après dans le jardin, où j'étais déjà avec M. Giorgi, criant : « Madame dit qu'elle vous verra ce soir au collège. » Ce fut uniquement pour cette raison que j'y allai. Je pensais que vous étiez bien maîtresse d'aimer qui vous vouliez ; je vous avais demandé une entrevue pour vous exprimer mes regrets de vous avoir importunée, et peut-être aussi pour vous voir bien à mon aise et entendre le son de cette voix délicieuse qui retentit toujours dans mon cœur, quel que soit le sens des paroles qu'elle prononce. Vous exigeâtes le serment que je ne vous dirais rien de relatif à mon amour : je l'ai tenu, ce serment, quelque grande que fût la violence à me faire. Enfin, je suis parti, désirant vous haïr et ne trouvant point de haine dans mon cœur.

Croyez-vous, madame, que je désire vous déplaire et faire l'hypocrite avec vous ? Non, c'est impossible. Vous allez dire : « Quelle

(1) Cf. *de l'Amour*, p. 51-52.

âme grossière et indigne de moi ! » Eh bien, dans cet exposé fidèle de ma conduite et de mes sentiments, indiquez-moi le moment où j'ai manqué de délicatesse et quelle conduite il eût fallu substituer à la mienne. Une âme froide s'écrierait aussitôt : « Ne pas revenir à Volterre. » Mais je ne crains pas cette objection de votre part.

Il est trop évident qu'un être prosaïque n'eût pas paru à Volterre : d'abord, parce qu'il n'y avait pas d'argent à gagner ; en second lieu, parce que les auberges y sont mauvaises. Mais ayant le malheur d'aimer réellement et d'être reconnu de vous le jeudi soir 3 juin, que fallait-il faire ? Il est inutile de vous faire remarquer, madame, que je n'ai point l'impertinence de vouloir faire avec vous une guerre de plume. Je ne prétends point que vous répondiez au long à mon journal ; mais peut-être votre âme noble et pure me rendra-t-elle un peu plus de justice et, quelle que soit la nature des relations que le destin laissera substituer entre nous, vous ne disconviendrez pas, madame, que l'estime de ce qu'on a tendrement aimée ne soit le premier des biens. (1)

(1) Je trouve la réponse en quatorze pages au clou des clefs ; un procacio l'a apportée hier soir, demandant une grazzia.

Cette réponse, datée, à la fin, du 26, n'est pas venue par la poste [1° en shesi à Florence ; 2° ou elle l'a envoyée en recommandant de la rapporter à Volterre, si l'on ne me trouvait plus à Florence ; 3° ou, peu probable, elle a consulté la Senina sur cette réponse — qui ainsi arriverait de Bologne, nul signe sur l'enveloppe. M[étilde] n'a reçu ma lettre du 11 que vers le 15 ou le 16, sa réponse n'est partie que 10 jours après elle n'a commencé à répondre que le 22, savoir, six jours après avoir reçu la lettre.

J'ai bien fait de n'en pas écrire une seconde.

[Il est singulier que M. n'ait pas répondu par la poste. Pourquoi prendre une autre voie ? Il y a un motif.

TACTIQUE

29 *Juin* 1819.

Ce qui me fit trembler en ne recevant pas, en son temps, de réponse à ma lettre du 11, c'est que je pensais que la contessina était enfin dans le vrai système de défense. Elle devait renvoyer ma lettre du 11, cachetée, avec ces mots :

« Monsieur,

« Je désire ne plus recevoir de lettre de vous et ne plus vous écrire. Je suis avec « une parfaite estime, etc. »

Elle devait m'écrire les mêmes 3 lignes à Florence, et se tenir à ce parti ; au lieu de cela, maintien du 10 et réponse de 14 pages. Quand même elle eût écrit cela, l'amour trouve des raisons, j'eusse persisté. Peut-être même quand je la verrais couchée *with* grec IX (?) lui trouverais-je une excuse.

Utilité de ce que m'a dit Caïn quoi qu'appris sans agrément dans le moment. Je ne persiste pas, comme Blücher, par raisonnement et opiniâtreté, mais le cœur le veut ainsi.] (*Note de Beyle, complétée sur le brouillon de sa lettre*).

296. — C.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA

Florence, le 30 *juin* 1819.

Avec un peu de fièvre, sortant de l'*Inganno Felice*, qui m'a plu beaucoup pour la première fois, et pendant lequel je composais cette lettre. J'ai écrit ce qui suit le 29, de dix heures et demie à minuit et demi :

Madame,

J'ai ce malheur, le plus grand possible dans ma position, que mes actions les plus pleines de respect, et je puis dire les plus timides, vous semblent le comble de l'audace ; par exemple : n'avoir pas épanché mon cœur à vos pieds les deux premiers jours que je fus à Volterre et sur des actes de respect qui m'ont peut-être le plus coûté dans ma vie. A tous moments, j'étais tenté de rompre la règle que le devoir m'imposait. Dix fois, plein de choses à vous dire, je pris la plume. Mais je me dis : si je commence, je succomberai. Je sentais le bonheur d'oser vous écrire dix lignes au-dessus de tout pour moi. Mais, si dix lignes pouvaient m'excuser auprès de vous, il me semblait que je sortais par là de l'espèce d'incognito où je devais me tenir soigneusement pour ne pas vous blesser. Avoir été vu de vous était un hasard, oser vous écrire était une action de ma pleine et libre volonté.

Il est évident que, comme *étrangers*, et permettez-moi de croire que ce n'est que de nation que nous sommes étrangers l'un à l'autre (1), comme *étrangers*, nous ne nous comprenons pas ; nos démarches parlent une langue différente.

Je frémis pour le passé ; que de manques de délicatesse j'ai dû vous exprimer en vous disant tout le contraire ! Nous ne nous comprenons absolument pas. Quand j'écrivais : « Schneider, en bavardant, vous certifiera que je suis malade », j'entendais : certifiera à vous, à la maîtresse de ma vie. Que me font les idées des habitants de Volterre ?

Autre chose. Je n'ai jamais compris qu'il fût décent d'aller chez

(1) Cf. *de l'Amour*, p. 78-79.

Le principe des manières parisiennes est de porter de la simplicité dans tout. J'ai vu faire en Russie cinq ou six grandes actions par des Français, et, quoique accoutumé au ton simple de la bonne compagnie de Paris, je fus touché encore de trouver si simples les gestes de ceux qui les faisaient. Eh bien, je crois, madame, qu'à vous, l'ornement d'un autre climat, ces manières simples auraient semblé *légères* et peu passionnées. Remarquez que, dans mes belles actions de Russie, il s'agissait de la vie, chose qu'on aime assez, en général, quand on est de sang-froid.

Les manières de M. Lampato et Pecchio (1) peuvent vous donner quelque idée de notre ton simple, à nous autres Français. Remarquez que le visage de Vismara est tout-à-fait à la Française ; ce sont ses manières qui font un contraste avec les nôtres, et que je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir contracter. Il suit de là que mes démarches, comme cela m'a frappé hier à la lecture de votre lettre, que mes démarches, dis-je, doivent souvent peindre à vos yeux un sentiment bien éloigné de celui qui les inspire. C'est probablement comme cela que vous trouvez que j'*ose*.

Vous savez que, dans les romans, les amants malheureux ont une ressource : ils disent que l'objet de leur amour ne peut plus aimer ; je trouve que cette ressource me vient depuis quelques jours. Vous voyez donc, madame, par cette confidence que je prends la liberté de vous faire de tout ce qui se passe de plus intime dans moi, que je n'espère pas.

On vous écrit, madame, « qu'on pense à Milan que je suis venu vous rejoindre ou que j'ai souhaité qu'on le croie. » C'est cette année, pour la première fois, que j'ai passé un an à Milan sans faire de voyage. Je parle à très peu de personnes, et ces personnes sont accoutumées à me voir partir et arriver. Vous êtes partie le 12 et moi le 24 ; j'ai dit que j'allais à Grenoble. Ici, j'ai trouvé Vaini et Trivulzi ; je leur ai dit que je revenais de Grenoble ; que, me trouvant à Gênes, la *Luminara* de Pise, annoncée pour le 10 juin, m'avait amené à Livourne, et le retard de l'arrivée de l'empereur à Florence.

Quant à l'idée que *je désire qu'on croie que* je suis venu vous rejoindre, s'il est au monde une supposition maligne dont il me soit facile de me justifier, non par des phrases, mais par de bons faits constants, c'est celle-là.

(1) L'un des habitués du salon de Métilde et plus tard un de ses complices dans les conspirations contre l'Autriche.

Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de personnes qui me connaissent peuvent le certifier, il ne m'est pas arrivé une seule fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une personne qui voulut, malgré moi, me loger chez elle. Une autre femme s'est affichée au bal masqué ce carnaval ; mais elle l'a bien voulu et je n'y ai pas eu la moindre part, et ce qui me démontre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes amis les plus intimes ont été très étonnés de cette relation déjà ancienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'avais ces femmes que comme des filles. Mais cela, loin de nuire à la petite vanité de s'en vanter, ne ferait que lui donner un vernis de meilleur ton. Je défie la personne qui vous a écrit de faire nommer sur mon compte deux autres femmes. A propos de quoi, madame, vous aurais-je donné la préférence pour une infamie, à vous, surtout, que l'estime publique rend si difficile d'attaquer sur ce point ? J'ajouterai que, dans ma jeunesse, j'ai toujours été trop ami de la gloire véritable, et, grâce à beaucoup d'orgueil, j'ai toujours eu trop d'espoir d'y parvenir, pour aimer la gloire du mensonge.

Madame, si l'on me calomnie sur une chose dont Cagnola, Vismara et les autres peuvent me justifier mathématiquement, que dira-t-on sur d'autres sujets qui, de leur nature, ne sont pas susceptibles d'autant de clarté dans la justification ? Mais je m'arrête par respect pour l'amitié dont vous honorez la personne qui écrit (1).

Je pense, madame, qu'en arrivant à Milan, ce que j'ai de mieux à faire est de dire comme à Vaini. Si vous pensez autrement, madame, daignez me donner vos ordres. Dois-je dire que j'ai été à Volterre ? Il me semble que non.

J'espère, madame, avoir ôté de cette lettre tout ce qui rappelle trop ouvertement l'amour (2).

(1) Apparemment la Traversi.

(2) Elle me répond par une rupture apparemment fondée sur le vers :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Lettre de désespoir de Dominique, dont on n'a pas gardé de copie. Le 6 juillet la lettre suivante lui est adressée; elle l'aura reçue le vendredi 9 juillet. Cette lettre, bien écrite, n'a qu'une page. (Elle n'a pas été retrouvée).

297. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Florence, le 18 *juillet* 1819.

C'est charmant ! Je [rentrais] de me promener aux *Uffizzj* où, comme vous savez, on va le dimanche ; je pensais justement à vous. Quel plaisir de le tenir sous le bras ! me disais-je ; mais le coquin m'a abandonné, comme un vil jacobin. Je rentre et je trouve votre lettre. Je suis bien fâché de voir que vous souffrez ; je vous exhorte à la plus grande prudence ; le vieux Moscati m'a dit qu'il fallait trente ans de tempérance, pour [consoler l'urêtre d'un coup de seringue.] Donnez-moi des détails.

Il m'est arrivé, le 23 mai, de toucher sept cents francs ; grande fête au manoir infernal. Que faire d'une somme si énorme ? — Le 24, je suis parti par la diligence de Gênes, — cinquante francs. — Huit jours à Gênes. — Traversée délicieuse en vingt-sept heures, et soupant à Porto Venere, de Gênes à Livourne. — Huit jours à Livourne et Pise, pour ces plates fêtes ; et enfin je suis à Florence depuis quarante jours et j'ai encore cent francs. [Je suis ici, via Lamberteca, chez Hembort, supérieurement, cinq paules le dîner et trois la chambre. Dîner de trente couverts où] j'ai soutenu une dispute de chien sur le maréchal Ney. [Sa veuve n'a nulle dignité. Elle a déconsidéré la douleur dans ce pays-ci ; elle est actuellement à Rome.]

Quand le Vicomte (2) verra cette lettre, il dira : « Bon, voilà justement le début de *Je fais mes farces.* »

Je cherche du *noir* dans ma tête. Je vous dirai que les Florentins me déplaisent extrêmement ; il y a quelque chose de sec et de correct qui me rappelle la France. La Lombardie et mon cœur sont faits l'un pour l'autre ; j'espère que voilà un grand cœur. Vous allez me dire quelque injure quand je vous avouerai qu'en quarante jours de temps et étant tout le jour dans la rue, ayant vu toutes les processions du *Corpus Domini* et de la Saint-Jean, je n'ai pas trouvé une seule

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) De Barral.

Florentine vraiment belle. Mes beautés, ici, sont deux jeunes Anglaises que je vois tous les soirs aux *Cascine* et sur le pont della Trinità, vers onze heures. Encore sont-ce des beautés de brochet : je veux dire sans expression. C'est sur le pont della Trinità que nous avons cherché un remède aux infâmes chaleurs qui nous ont cuits pendant dix jours. Figurez-vous qu'on n'arrose pas les rues à Florence ; littéralement, les pierres de la place du Grand Duc étaient encore brûlantes à minuit. Le Bottegone était brûlant ; mais il doit avoir fait une fortune ; il fallait prendre une gramolata toutes les heures, sous peine de crever ; on dit que nous n'avons eu que vingt-huit degrés et demi. [Justement, je viens de finir *the black Durvart* et *Old Mortality* de W. Scott. Le dernier demi volume d'*Old Mortality* ne vaut pas un f..., le reste est à côté de *Tom Jones*, c'est-à-dire dans les nues. Justement cela est plus sérieux et la peinture de l'amour est sacrifiée. C'est la mode : cette pauvre passion est en disgrâce auprès de nos romanciers modernes, Madame de Genlis, miss Edgeworth, W. Scott. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'ils ont assez d'esprit pour savoir que pour peindre la passion, il faut l'avoir sentie.]

Que [dit]-on de l'*Histoire de Venise* de M. Daru ? Il disait qu'il y avait, en 1790, un ambassadeur vénitien à Versailles, qui faisait des rapports originaux à sa République. C'était une infâme tyrannie que cette aristocratie ; j'ai été sur les lieux et j'ai vingt anecdotes ; pas l'ombre de liberté ; cent familles puissantes qui nourrissaient quelques milliers de pauvres nobles ; tout le reste opprimé. A ces deux dernières circonstances près, c'est comme à Vienne. — A propos, l'empereur a été d'une générosité incroyable : il donne trois ou quatre mille sequins comme on donne vingt-cinq louis ; c'est le contraire d'il y a trois ans ; il se sauve en économisant sur sa défroque ; il porte un chapeau à calotte enfoncée par le temps, que le domestique de votre domestique jetterait à la rue. Tout son habillement vaut bien trente francs. Du reste, le comte de Sainte-Hélène (1) a gâté le métier ; ces souverains se promènent comme des ostensoirs, plus ou moins beaux à voir, mais ils ne font point de décrets qui tiennent le public en anxiété, ils ne sont pas centres d'action . Aussi, indifférence complète et pis que cela. — Mon Dieu ! où mettrai-je cette lettre à la poste ? Si j'étais un Irlandais, je vous dirais : Ne manquez pas de m'avertir, si vous ne la recevez pas. Je compte sur votre écriture.

(1) Napoléon.

Ma société ici se compose d'orfèvres, avec lesquels je fais des pique-niques, où l'on boit à la santé de Benvenuto Cellini. Ces orfèvres ont amené au dernier dîner, à côté de la tour du Dante, près de l'*Acienda del Ghiaccio*, dîners exécrables, qu'ils trouvent fort bons et qui coûtent cinq paules ; ils ont amené, dis-je, deux Américains qui ne doutent pas que l'emprunt de l'Angleterre ne soit *para bellum* pour eux. Mais ils croient que les ministres anglais, pour se soutenir, veulent la guerre. Les aristocrates anglais meurent de peur et se serrent contre le ministère. J'espère avoir la joie de voir une révolution dans ce pays-là. Les pontons et Sainte-Hélène seront vengés. — Adieu, je vais à la *Cenerentola* par la Monbelli ; c'est très bien chanté ; mais toujours du Rossini, c'est le *Pâté d'anguilles*.

[Faites jouer la *Sigoillane* de Rossini, ou la *Pietra del Paragone*. Le grand rôle, écrit pour Galli, doit convenir à Pellegrini. Pardon du port des lettres ; je vous traite en opulent chef de bureau ; je veux payer mes dettes à Did[ot].]

298. — C.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA

Florence, le 20 *juillet* 1819.

Madame,

Peut-être que, dans ma position de disgrâce, il peut vous sembler peu convenable que j'ose vous écrire. Si je vous suis devenu odieux à ce point, je veux tâcher, du moins, de ne pas mériter davantage mon malheur, et je vous prie de déchirer ma lettre sans aller plus loin.

Si, au contraire, votre âme sensible, quoique trop fière, a la bonté de me traiter comme un ami malheureux, si vous daignez me donner de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire à Bologne, où je suis obligé d'aller : « Al signor Beyle, nella locanda dell' Aquila Nera. » Je suis réellement inquiet de votre santé. Seriez-vous assez cruelle, si vous étiez malade, pour ne pas me l'apprendre en deux mots ? Mais il faut m'attendre à tout. Heureux le cœur qui est échauffé par la lumière tranquille, prudente, toujours égale d'une faible lampe ! De celui-là, on dit qu'il aime, et il ne commet pas d'inconvenances nuisibles à

lui et aux autres. Mais le cœur qui est embrasé des flammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore, fait des folies, manque à la délicatesse et se consume lui-même. Je suis bien malheureux.

HENRI.

299. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE

Bologne, le 24 juillet 1819.

La pipe du caporal m'a fait apporter ici ma lettre. Savez-vous qu'en arrivant le 22, j'ai trouvé neuf lettres qui m'annoncent que j'ai perdu mon père le 20 juin et qui me grondent de n'être pas à Grenoble depuis longtemps ? Une de ces lettres contient la copie du testament qui est une espèce de manifeste contre ce pauvre Henri. On lui donne cependant la moitié de la partie disponible ; mais tout le mobilier, qui est considérable, à M. M[allein], ce qui est juste.

[S'il y a cent mille francs, j'aurai 37.000 francs et chacune de mes sœurs 31.000 francs. Il me semble que nous trouverons 350 ou 300.000 francs, dettes payées, ce qui ferait 90 ou cent mille francs pour Henri]. Il mettrait :

40.000 fr. à fonds perdu, à 10 %.....	4.000 fr.	9.100 fr.
40.000 fr. en rente	2.500 fr.	
20.000 fr. à 5 % sur terres.....	1.000 fr.	
et son fonds perdu actuel.....	1.600 fr.	

Je m'abonnerai bien à avoir sept mille francs. — Il faut que j'aille m'ennuyer à Cularo. [Ecrivez-moi là, franchement, grande rue Neuve, n° 13. Probablement] je serai électeur ; parlez-moi de cette comédie.

[Mon credo politique est le *Commentaire de Montesquieu*, de Tracy ; comme M. Beaufils, je ne sors pas de là. Je me fous rondement à cette heure de la vente de la *Peinture* ; j'écris à Did[ot] pour le payer. Je mettrai les exemplaires chez Chanson ou chez quelque libraire soigneux.] Vous êtes mon *Conseil des Anciens* ; [vous avez bien fait de ne pas mettre *the name*.

Faites lire tout ceci à Barral. Prenez un commissionnaire qui, avec

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

les bons ci-joints, ira prendre 12 *ex.* chez Didot ; il portera les 12 chez le sieur Jombert qui me les enverra à Grenoble.

Pour gagner du temps, j'ai daté de Rome 22 juillet les réponses aux fatales lettres. Donc, le Vicomte et vous, supposerez celle-ci datée de Rome. Je serai dans l'ennuyeux Cularo du 20 août au 30 septembre.] Dans la suite, avec sept mille francs, faut-il vivre à Paris ou à Milan ?

[Des nouvelles, ferme, des nouvelles ! Mille tendresses à l'aimable et bon Maisonnette. Mes compliments au Nismois. Qu'est-ce que sa femme ? Qu'est-ce que le secret de M. Bignon ? M. Z. verra-t-il Maisonnette ? Cela est contre l'intérêt de Maison, il serait cependant le plus souple des hommes. J'embrasse Maisonnette et le Vicomte.]

300. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Grenoble, 10 *août* [1819].

Je serai probablement à Paris vers le 1er septembre. J'y vais me tâter moi-même et tâcher de deviner si, avec 6.000 francs, il me convient de passer le reste de ma vie dans le voisinage de Me d'Estainville ou de la Scala.

Je suis beaucoup attiré par le plaisir de disputer avec vous et de voir agir la grande machine.

Demandez à Chanson s'il ne convient pas de faire une nouvelle affiche pour la *Peinture* et d'afficher dans l'avenue des salons d'exposition.

Voyez s'il y a jour à glisser un article de six lignes dans un de vos journaux ministériels. On dit que le *Journal de Paris* part de vos bureaux.

Mille amitiés à Maisonnette. Dites mon arrivée au Vicomte et à Smitt. Dispensez-vous d'envoyer prendre des exemplaires chez Didot. Recommandez *Tancrède* et la *Pietra di Paragone* de Rossini.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

301. — E.

A MADAME METILDE DEMBOWSKA

Grenoble, le 15 *août* 1819.

Madame,

J'ai reçu votre lettre il y a trois jours. En revoyant votre écriture j'ai été si profondément touché que je n'ai pu prendre encore sur moi de vous répondre d'une manière convenable. C'est un beau jour au milieu d'un désert fétide, et, toute sévère que vous êtes pour moi, je vous dois encore les seuls instants de bonheur que j'aie trouvés depuis Bologne. Je pense sans cesse à cette ville heureuse où vous devez être depuis le 10. Mon âme erre sous un portique que j'ai si souvent parcouru, à droite au sortir de la porte Majeure. Je vois sans cesse ces belles collines couronnées de palais qui forment la vue du jardin où vous vous promenez. Bologne, où je n'ai pas reçu de durctés de vous, est sacré pour moi ; c'est là que j'ai appris l'événement qui m'a exilé en France, et tout cruel qu'est cet exil, il m'a encore mieux fait sentir la force du lien qui m'attache à un pays où vous êtes. Il n'est aucune de ces vues qui ne soit gravée dans mon cœur, surtout celle que l'on a sur le chemin du pont, aux premières prairies que l'on rencontre à droite après être sorti du portique. C'est là que, dans la crainte d'être reconnu, j'allais penser à la personne qui avait habité cette maison heureuse que je n'osais presque regarder en passant. Je vous écris après avoir transcrit de ma main deux longs actes destinés, s'il se peut, à me garantir des fripons dont je suis entouré. Tout ce que la haine la plus profonde, la plus implacable et la mieux calculée peut arranger contre un fils, je l'ai éprouvé de mon père (1). Tout cela est revêtu de la plus belle hypocrisie, je suis héritier et, en apparence, je n'ai pas lieu de me plaindre.

Ce testament est daté du 20 septembre 1818, mais l'on était loin de prévoir que le lendemain de ce jour il devait se passer un petit événement qui me rendrait absolument insensible aux outrages de la fortune. En admirant les efforts et les ressources de la haine, le

(1) Voir lettre suivante.

seul sentiment que tout ceci me donne, c'est que je suis apparemment destiné à sentir et à inspirer des passions énergiques. Ce testament est un objet de curiosité et d'admiration parmi les gens d'affaires ; je crois cependant, à force de méditer et de lire le code civil, avoir trouvé le moyen de parer le coup qu'il me porte. Ce serait un long procès avec mes sœurs, l'une desquelles m'est chère. De façon que, quoique héritier, j'ai proposé ce matin à mes sœurs de leur donner à chacune le tiers des biens de mon père. Mais je prévois que l'on me laissera pour ma part des biens chargés de dettes et que la fin de deux mois de peines, qui me font voir la nature humaine sous un si mauvais côté, sera de me laisser avec très peu d'aisance et avec la perspective d'être un peu moins pauvre dans une extrême vieillesse. J'avais remis à l'époque où je me trouve les projets de plusieurs grands voyages. J'aurais été cruellement désappointé si tous ces goûts de voyages n'avaient disparu depuis longtemps pour faire place à une passion funeste. Je la déplore aujourd'hui, uniquement parce qu'elle a pu me porter dans ses folies à déplaire à ce que j'aime et à ce que je respecte le plus sur la terre. Du reste, tout ce que porte cette terre est devenu à mes yeux entièrement indifférent, et je dois à l'idée qui m'occupe sans cesse la parfaite et étonnante insensibilité avec laquelle de riche je suis devenu pauvre (1). La seule chose que je crains c'est de passer pour avare aux yeux de mes amis de Milan qui savent que j'ai hérité.

J'ai vu, à Milan, l'aimable L..., auquel j'ai dit que je venais de Grenoble et y retournais. Personne que je sache, madame, n'a eu l'idée qu'on vous avait écrit. Quand on n'a pas de beaux chevaux, il est plus facile qu'on ne pourrait l'imaginer d'être bien vite oublié.

Ne vous sentez-vous absolument rien à la poitrine (2) ? Vous ne me répondez pas là-dessus et vous êtes si indifférente pour ce qui fait l'occupation des petites âmes que tant que vous n'aurez pas dit expressément le non, je crains le oui. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles dans le plus grand détail, c'est la seule chose qui puisse me faire supporter la détestable vie que je mène.

J'ai la perspective de voir ma liberté écornée à Milan, je ne puis me dispenser d'y conduire ma sœur qu'*Othello* a séduit et qui, dans ce pays, est toujours plus malade.

(1) Cf. *de l'Amour*, p. 78.

(2) C'est probablement, en effet, d'une maladie de poitrine que mourut Métilde, en véritable héroïne romantique.

Je finis ma lettre, il m'est impossible de continuer à faire l'indifférent. L'idée de l'amour est ici mon seul bonheur. Je ne sais ce que je deviendrais si je ne passais pas à penser à ce que j'aime le temps des longues discussions avec les gens de loi.

Adieu, Madame, soyez heureuse ; je crois que vous ne pouvez l'être qu'en aimant. Soyez heureuse, même en aimant un autre que moi.

Je puis bien vous écrire avec vérité ce que je dis sans cesse :

La mort et les enfers s'ouvriraient devant moi,
Phédime, avec plaisir j'y descendrais pour toi.

HENRI.

302. — E.

A MONSIEUR LE COMTE DARU,

PAIR DE FRANCE,

Rue de Grenelle, n° 82, faubourg St-Germain, Paris.

Grenoble, le 30 *août* 1819.

Monsieur,

J'ai eu le malheur de perdre mon père en juin. J'arrive d'Italie, et je trouve que la plupart des lettres que j'ai écrites depuis six mois ne sont pas parvenues en France. Je désire qu'une lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser au mois d'avril ait été plus heureuse. Je me féliciterais, comme Français, qu'on vous eût rendu quelque influence sur la chose publique ; comme particulier, je prends une part bien vive à ce qui peut vous être agréable. Je dois aux dignités dont vous avez été revêtu de n'être pas un petit bourgeois plus ou moins ridicule, et d'avoir vu l'Europe et apprécié les avantages des places (1).

Mon père laisse des dettes énormes. S'il me reste 4.000 francs de rente en terre, je retournerai vivre à Milan ; dans le cas contraire, j'irai faire à Paris le pénible métier de solliciteur. Comme la liquidation marche lentement, j'aurai le temps d'aller passer quelques semaines à Paris, et de vous renouveler de vive voix, l'assurance de toute ma

(1) La bibliothèque de Grenoble possède le *brouillon* de cette lettre ; on y lit : des places *amphibologiques* ; et au-dessous de : *les avantages des places*, etc., apprécia l'*avantage de l'ambition*.

reconnaissance et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE.

303. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Cularo (Grenoble), le 1er septembre 1819.

Je suis bien reconnaissant de votre belle lettre de huit pages. [J'ai lu également celle du Vicomte.] Je compte partir le 14 septembre, après les élections [et débarquer chez M. Petit, hôtel de Bruxelles, s'il le faut.

Faites-moi le plaisir de m'arrêter une chambre au quatrième étage, c'est-à-dire au plus bas prix possible. Je suis sûr de partir après les élections.] La chose est sûre, car j'ai dans ma table six mille francs en or. [Mais le bâtard] (2) laisse *dei debiti infiniti* ; j'aurai de trente à cinquante mille francs, voilà tout. J'ai trouvé cent vingt mille francs de dettes, plus deux mille cinq cents francs de rentes viagères, à payer annuellement ; tous les aperçus qu'on m'avait envoyés étaient exagérés ; et ce n'est, comme vous le voyez, qu'après vingt jours de courses et d'attention soutenue que j'y vois clair.

[Toutefois, dites aux gens qui me connaissent que j'aurai mieux de cent mille francs.

J'ai déjà ma demi-solde, environ huit cents francs, plus une rente viagère de 1.800 francs ; si je trouve de quoi me faire une rente viagère de 4.000 francs, je ne prends pas de place, sinon je sollicite.

J'ai affaire à un beau-frère le plus *tatillon* des hommes qui, conseillé par des finassiers grenoblois, veut lasser ma patience et abuser de mon désir de finir. Pour déjouer cette finesse, je veux aller attendre à Paris que les créanciers le forcent à finir.]

Je serais avec vous, sans les élections ; quoique mon mépris [*for our dear countrymen*] soit déjà au comble, je veux cependant sacrifier dix jours à ce spectacle. Je suis électeur, car je paye quatre cent quatre-vingts francs.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Son père.

Je parierais pour M. Grégoire; le parti libéral, guidé par M. Duport-Lavillette, une des meilleures têtes du pays, le porte ferme, et, pour gagner les électeurs de Vienne et de Bourgoin, nommera Sapey et Français [de Nantes], choix [exécrable et] dont vous, *ventru*, vous devez être enchanté. Je crois que M. Rollin sortira au premier tour de scrutin.

Le préfet déclame ouvertement contre Grégoire, et, ce matin, on a reçu un pamphlet anonyme contre ce digne évêque ; c'est le relevé de ce qu'il a dit en 1792 contre la royauté. Malheureusement, c'est justement ce que pensent nos *pètrâ* de campagne, qui payent trois cents francs juste. Les susdits paysans sont les seuls (à part l'opinion antimonarchique) qui pensent raisonnablement sur tout. Ils nommeront qui vous voudrez dès que vous leur aurez rendu la nomination des juges de paix, des maires et [des officiers] de la garde nationale.

Le préfet porte [le comte] Bérenger au lieu de Grégoire ; mais aujourd'hui voici les probabilités :

Rollin, Grégoire, Sapey, Français.

[Le ministère présente] : Bérenger (le comte, conseiller d'Etat), Pinnelli-Lavalette, Général Dubouchage.

La partie la mieux liée est celle des ultra ; ils ne perdent pas une voix ; les curés de campagne ôteront à Grégoire cent cinquante voix de dévots.

Le préfet est méprisé, quoique plein d'esprit : c'est qu'il est avare ; il ne leur a pas donné à boire assez largement le jour de la Saint-Louis. — Il y a eu un demi-duel pour une danseuse, j'entends pour une demoiselle jolie et honnête, sur laquelle un officier est tombé en valsant ; le préfet est intervenu gauchement. Enfin, il a invité, par écrit, un nommé *Comeirau*, charcutier grossier, mais qui paye plus de trois cents francs [d'impôts] ; le dit charcutier en fait des gorges chaudes avec ses amis les peigneurs de chanvre ; ils sont deux artisans dans ce cas.

Au total, vous savez que ma profession de foi est le *Commentaire sur Montesquieu*. Toute la basse classe ici pense comme moi, et, dans dix ans, les deux tiers des gens aisés partageront cette opinion. On lit très peu ici, mais le *Censeur* et la *Minerve* sont crus aveuglément. On vend beaucoup de *Thouret*, et l'on a déjà vendu huit *Commentaires*. — Il y a dans la bourgeoisie deux ou trois *Hambden* de village [*some* villages *Hambden*]. — Il y a une nuance, le parti *militaire* et le parti libéral *pur*. Les militaires, étant insolents [le premier et le

little Nap(oléon)], perdent chaque jour [du terrain]. — Au reste, en organisant d'une manière populaire le jury, les mairies et les juges de paix, M[aison] (1) pourra garder ses chères places cinq ou six ans encore. Il est une bête de laisser condamner Dunoyer et acquitter Martainville. Je suis témoin que cela a donné trente voix, au moins, à Grégoire. Il me semble que Mazarin n'aurait pas fait cette faute ; mais cet homme n'est, au plus, qu'un demi-Mazarin. A sa place, l'honneur à part, j'aurais dix millions de plus et serais plus assuré de la majorité.

Les gens que Votre Excellence *ventrue* me nomme pour députés, sont, politiquement parlant, dans le dernier mépris ; on ne doute pas que le banquier K[arion] ne soit prêt à tout vendre pour une pairie.

J'ai beaucoup d'estime pour MM. Michoud, le général Brun, Duport-Lavillette et Rivier, notaire ; voilà des gens modérés, au moins trois des quatre, et qu'il faut employer, si vous voulez une véritable popularité. Les juges sont dans la boue et les prêtres un peu moins, parce qu'on regarde M. B[ouchard] comme un habile fripon. — Du reste, tranquillité profonde, car le préfet et le général sont modérés ; vous pouvez vexer de mille manières ce peuple avant qu'il montre les dents.

[Dites mille choses aimables et polissones, de ma part, à la sublime Aglaé, à la tendre Questiene, à la tétonière Angeline. Le Vicomte prétend qu'elle a une gorge superbe. Si vous connaissez Lambert, parlez-lui du vif et profond désir que j'aurai à le revoir. Du reste je veux économiser comme un diable, car j'ai 6.000 francs et, d'ici à dix-huit mois, ne toucherai peut-être que mon annuité de 1.600 francs]. — Adieu ; au revoir, le 18 ou 19 septembre. [Annonce de tout cela et honnêtetés à Maisonnette. Je joue aux échecs toute la soirée avec le Vicomte qui ne part qu'au premier octobre et qui a vendu son moulin.]

DUPUY.

(1) Le duc Decazes. (*Note de Colomb sur l'original*).

304. — A.

AU MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR
MINISTRE DE LA GUERRE

Paris, le 12 *octobre* 1819.

Monseigneur,

Je réponds à la lettre dont il a plu à Votre Excellence de m'honorer le 13 juillet 1818. Cette lettre m'ayant été adressée dans la commune de Thuélin (Isère), y est restée un an, et je viens seulement de la recevoir.

Pour constater mes services dans le 6e régiment de dragons, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence :

1° Un ordre *original* du général de division Michaud donné au quartier général de Brescia le 1er complémentaire an IX pour rejoindre mon régiment, le 6e dragons, alors en garnison à Savigliano, département du Tanaro (Piémont) ;

2° L'original d'un certificat signé par M. le général de division Michaud et portant que le citoyen Henry-Marie Beyle, sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, a rempli près de lui les fonctions d'aide-de-camp d'une manière distinguée ;

3° Une lettre en original, signée de M. le général de division Oudinot, chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, en date du 24 vendémiaire, an IX. Cette lettre, adressée à M. Daru, annonce l'envoi d'un brevet de sous-lieutenant provisoire en faveur du citoyen Beyle.

Mes services comme sous-lieutenant, commissaire des guerres et auditeur sont bien connus de MM. Daru et Joinville.

4° J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence mon extrait de baptême, signé de M. le maire de Grenoble. Je n'ai eu qu'un frère, qui n'a vécu que quelques mois, et il est de notoriété publique que je suis le seul fils de feu M. Beyle, chevalier de la Légion d'Honneur et premier adjoint au maire de Grenoble.

5° Enfin, je mets sous les yeux de Votre Excellence l'état de mes services signé de moi.

J'ai passé le Saint-Bernard avec l'armée de réserve, j'ai fait les

campagnes de Marengo, du Mincio, démissionnaire à la paix. J'ai fait les campagnes d'Iéna, de Prusse, de Vienne en 1809, de Moscou. J'ai eu une mission dans Moscou même. J'ai fait la campagne de 1813 et celle de 1814.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le Commissaire des guerres adjoint,
De BEYLE,
N° 45, rue de Richelieu.

305. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

UNE CONQUÊTE EN DILIGENCE

Dôle, le 16 *octobre* 1819.

C'était une fille entretenue en dispute avec son monsieur, lequel est un ci-devant jeune homme répétant toujours trois ou quatre fois sa phrase. A Charenton, à la nuit tombante, je commençai à lui prendre les cuisses, car elle était au milieu, mais il lui céda bientôt sa place du coin. Le soir, nous fîmes un excès de truffes dont je comptais bien lui faire partager les fruits ; mais Dieu dispose de nous. Il disposa que ces truffes lui firent mal ; elle devint acariâtre, le monsieur de mauvaise humeur. Enfin je les ai laissés à Dijon sur le point de se quitter, et elle, de me suivre à Milan, mais j'ai su résister à cet excès de bonheur. Elle sera dans quinze jours à Paris sur le boulevard. Abordez-la hardiment en mon nom qu'elle ne sait pas.

17 *octobre.*

Je l'ai manquée par humeur de sa part, peut-être aussi par défaut de beauté de la mienne.

Hier, le sommeil m'interrompit. Ce matin, 17, c'est la voiture pour Genève, où je serai demain soir. Je vous embrasse comme je vous aime, *id est* beaucoup. Voici le Byron pour l'amabilissime Maisonnette.

H. B.

Songez à articuler sur *Haydn*. Envoyez l'exemplaire à M. La Baume qui trouvera dans la préface un article tout brandi.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

306. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 2 *novembre* 1819.

Arrivé le 2 octobre, en bonne santé, mon illustre paresse m'a empêché de vous faire part des sensations que j'ai trouvées sur le Simplon, dans la vallée d'Izelle et aux *Titans*, ballet de Vigano. — L'idée dominante que je rapporte de Paris, c'est que chacun a raison dans son trou, et qu'il est absurde de vouloir être à la fois dans deux trous. Quelle belle chose d'être ambidextre, c'est-à-dire à la florentine et à la française en même temps ! C'est parce que la délicieuse promenade du boulevard me fait bâiller jusqu'au talon que je vous semblerai le comble de l'absurde en vous disant qu'un de messieurs les Titans, assis et haut de cinquante pieds, baisse la tête, élève une main dans les nues et en redescend sa chère sœur. Les Titans, qui sont malins et qui s'ennuient en enfer, donnent à cette chère sœur trois petites urnes, qui ne sont autres que les âges de fer, d'airain et d'argent. On ouvre ces urnes, et les malheurs correspondants se développent sur la terre. Tout cela, c'est l'erreur d'un grand homme, aussi grand que Canova, entendez-vous ? [car je me fous à fond de paraître absurde]. Deux grands hommes, à savoir : Monti et moi, sommes fous des deux premiers actes. Le premier peint l'innocence. Au quatrième, les malheurs qui sortent de l'urne de fer, où il y a des bracelets, une épée et un diadème (notez ce dernier mot), sont du premier grand en fait d'art.

Un homme d'esprit de Turin, avec lequel j'ai dîné hier, a improvisé un discours sur Vigano ; je l'ai prié de me donner cinquante lignes, que l'aimable M. la Baume pourra arranger dans le *Journal de Paris*. Ce pays-ci est comme les familles nobles tombées dans la misère ; il faut casser le nez avec l'encensoir. D'ailleurs, faites observer à M. L... que la France n'a pas quatre hommes à opposer à Canova, Vigano, Monti et Rossini.

[Vigano fait le *Cordonnier* et ensuite *Cimbeline* ; la scène du cof-

(1) Original : Collection de M. P. A. Cheramy.

fret, quand Joachino en sort et celle des funérailles d'Ismogène, par les deux frères, sont déjà faites].

J'ai vu Rossini hier à son arrivée ; il aura vingt-huit ans au mois d'avril prochain ; il veut cesser de travailler à trente ans. [Il est avare et] n'avait pas le sou il y a quatre ans. Il vient de placer cent mille francs chez Barbaglia, au sept et demi pour cent par an. Il a mille francs par mois comme directeur *despote* du théâtre de Saint-Charles. Voilà une belle idée : prendre l'homme de génie de la partie et le faire *DESPOTE*.

[Cela vaut-il M. Papillon de la Ferté ? Il est vrai que le *King* fait une jolie réponse française. Ecoutez-la bien tous les soirs, pendant quatre heures, et mâchez à vide].

Outre les mille francs par mois, Rossini a quatre mille francs pour chaque opéra qu'il fait, et on lui en demande tant qu'il en peut faire. Son *Donna del Lago*, sujet tiré de Walter-Scott, a eu le plus grand succès. Il va nous faire une *Bianca Capello* que nous jugerons le 26 décembre. On sera sévère ; il a déjà fait le premier acte à Naples, d'où il vient. Barbaglia entretient ce grand homme, il lui donne gratis carrosse, table, logement *ed amica*. La divine Colbrand, qui n'a, je crois, que quarante ou cinquante ans, fait les délices du prince Jablonowski, du millionnaire Barbaglia et du maestro.

La Ripresaglia (la Revanche), opéra actuel de Stundz est une plate imitation de Mozart ; le petit ballet est infâme. Je suis fâché de ne pas avoir apporté le *Frère Vénitien* et trois ou quatre autres mélodrames. Il faut des choses nettes, à la musique ; ce qui lui convient le moins, c'est l'esprit français, comme la *Revanche*. Crivelli est passable et la Camporesi excellente. La Romini acquiert beaucoup ; la Pasta n'est plus reconnaissable, elle travaille sept à huit heures par jour à donner de nouvelles habitudes à son gosier. La Grassini a dix mille francs pour chanter deux mois à Brescia : voix usée. La Nina, toujours plus fidèle, toujours plus brillante, je ne l'ai point vue. Son piano va être le quartier général de Rossini qui, hier, à son arrivée, a été invité à dîner pour *dix jours* de chaque semaine. Il compte rapporter à Naples sa *Paga* entière, ce qui l'enchante.

J'allais vous abonner au *Conciliatore*, mais le pauvre diable est mort le 20 octobre, de l'épidémie de [Caste]. C'est dommage, surtout pour les articles de M. Ermès Visconti (1).

(1) Stendhal.

Vous avez à Paris, depuis deux mois, un monsieur Manzoni, jeune homme de la plus haute dévotion, lequel avait fait, ce printemps, deux actes fort longs sur la mort du général Carmagnola, le grand-père de la *Carmagnole*, né à Carmagnola, en Piémont, et *fatto morire* à Venise, par le Conseil des Dix. Ces actes étaient faits pour être lus ; il s'est interrompu pour traduire le livre de Lamennais, sur l'*Indifférence en matière de religion*, et pour réfuter les impiétés de Sismondi. Ermès l'a excité à faire une tragédie jouable : il a refait ses deux premiers actes et les trois derniers, le tout en trois mois. Cette *Mort de Carmagnola* est sous presse *e desta la più alta aspettazione*. Toute ma crainte est que cela ne plaise pas à M. Duvicquet ou au grand Evariste Dumoulin, car c'est romantique. Des soldats se battent, un solitaire les arrête : « N'êtes-vous pas tous Italiens, tous fils de la même patrie ?» etc. On dit ce passage sublime.

[Actuellement la scène de mon drame change, elle est à Parme. Point de grossesse (1). C'était une petite calomnie inventée par vous, messieurs. On a reçu deux lettres du cher *father* (2), lequel grondait. Pas de réponse. *The first personnage of this King* reçoit l'ordre de s'informer en secret du pourquoi. Il écrit au premier chambellan, lequel va montrer les lettres *to the Widow*. Elle fait appeler *the* Tall [eyrand] borgne (3) qui jure qu'il n'a pas reçu de lettres *for her Highness*. Elle se fâche ; il va bien chercher et rapporte les deux lettres qu'il oubliait depuis deux mois. Il demande to her *Highness* qu'on nomme une commission pour examiner les cachets qui se trouvent intacts. *Her Highness* renvoie ces messieurs pour lire ces lettres, et ces messieurs, pour se désennuyer dans le salon de service, s'amusent à se donner force coups de poing ; mais le lendemain ils se sont baisés. On a ri, et cela prouve deux intrigues autour de *this poor woman*.

J'ai oublié de remercier l'aimable Maisonnette de ses huit pages de prose. Faites-le pour moi. Ce n'est pas mon cœur qui a oublié. Quand vous aurez le temps de vous ennuyer, voyez Didot et Renouard. Voici un mot pour Jombert. Je me suis remué, comme vous verrez, pour ne par perdre mes livres. Mille amitiés au Vicomte, à Annette, au bon Lambert. Je regrette les amis, mais peu Paris. Par la première occasion, je vous enverrai quelques brochures. Si jamais le *Journal de Paris* casse le *né* avec l'encensoir à la belle Ausonie et aux Titans, ne

(1) Il s'agit de Marie-Louise.
(2) François Ier, Empereur d'Autriche.
(3) Neipperg.

manquez pas de dépenser un sou pour affranchir ce numéro à mon adresse ici. *This shall make me a very good title.* On a ici des détails extrêmement poétiques sur Parga. Je crois qu'on en a fait une brochure de soixante pages que l'on va imprimer à Genève. On fait courir de drôles de bruits sur *the Germany* (illisible) générale. Dites au *Journal de Paris* qu'il est vénéré à Turin, comme un oracle, et c'est dans cette eau trouble que pêche le journaliste du pays, homme d'esprit, M. Rossi. J'ai parlé de vous à l'aimable Barot. *Write to M.* Plana, *you must remember.* M. Dalpozzo continue à être l'aigle de Augusta Tournorum (?) On vient de révoquer la loi si singulière sur les baux à farine. M. Balbi, le ministre, commença jadis sa carrière par traduire les poètes anglais ; on se fonde là-dessus pour espérer beaucoup de son bon sens. Priez M. La Baume de pousser un peu à la vente de ce que vous avez lu à Besançon. Envoyez-lui-en un exemplaire. L'auteur de *Mirabeau* a-t-il fait son devoir ? Le 3 novembre je trouve une occasion pour expédier ces quatre pages. Je vous enverrai à part les lettres pour Didot et Renouard. Je voudrais que Didot donnât les exemplaires au brave Jombert].

307. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 27 novembre 1819

Mon cher ami,

Je vous recommande M. le comte de Capitoni, jeune homme d'infiniment de feu et d'esprit que sa famille envoie à Vienne, et qui, avant de voir le Danube, veut prendre une idée de Paris. Il a pour compagnon de voyage M. Odier de Genève.

Je désirerais que M. de Capitoni logeât chez l'excellent M. Petit et y dînât, le tout pour six francs par jour. Ce jeune homme appartient à une des meilleures familles de ce pays, et cependant n'est pas *ultra*. Ainsi présentez-le au Vicomte, à Lambert et si vous pouvez, faites-lui avoir des billets de spectacle.

Surtout, par vos sages conseils, guidez son inexpérience, faites qu'il

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ne jette pas son argent par les fenêtres et qu'il revienne sain et sauf. Tâchez de lui avoir des billets pour la Chambre des députés.

J'ai reçu votre lettre et celle de Lambert.

Mille amitiés au Vicomte et à Anette. Présentez M. de Capitoni à Mme Aglaé.

H. BEYLE.

308. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 21 *décembre* 1819.

Une collection de baïonnettes ou de guillotines ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Voilà, mon cher ultra, l'idée qui m'est venue en lisant la deuxième partie de votre lettre du 8. Je riais de bon cœur de votre ignorance politique, ou plutôt du voile que l'amour de votre baronnie et les souvenirs de *supériorité individuelle* qu'on vous inocula jadis à l'Académie d'Alfiéri, mettent devant vos yeux. Vous me rendez ce rire quand je vous parle de Vigano, et nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral, et nos physiques sont différents. La preuve en est que de tout Paris, je ne regrette que Nina. Tout le reste me semble vieille coquette, et vos tableaux et vos livres me font l'effet de Mme de Saint-Aubin ; n'est-ce pas là le nom de l'amie de Mme Lambert ? Tout cela se réduit à ce que le Corrège aurait fait ses madones noires s'il eût peint au Sénégal.

Le *bon*, entre amis, c'est d'être francs ; comme cela, on se donne le plaisir de l'originalité. Donc, à l'âge près, je voudrais être Grégoire. Mon seul défaut est de ne pas aimer *the blood* (2) ; mais puisqu'on ne peut compter sur rien, pas même sur la charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire, bien plus qu'au moment où nous la fîmes. La raison, c'est que son exclusion, après le ministère Fouché, est un fait *palpable*, et que le dernier paysan, acquéreur de domaines nationaux, com-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Le sang.

prendra quand nous le lui aurons expliqué de toutes les manières, pendant un an. Même dans le sens de votre roi, je l'aurais admis ; ce trait de respect pour la charte, que coûtait-il ? Enfin, rien de moins *endormant* que cette séance. Je vous parais le comble de l'absurde, ainsi *basta cosi*. Seulement comme nous n'avons plus que les *Débats* et le *Courrier*, *after Kosibad*, dites-moi ce que c'est que le jeune sérieux qui a menacé d'interrompre la gaieté de la séance du 6 ?

Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais été député, j'aurais fait entrevoir les idées que je viens de vous écrire ; cela aurait fait ma gloire en 1830. Je trouve les libéraux plats ; même M. d'Argenson fut plat en 1815, de ne pas parler plus *net* sur Nîmes. Donc, encore une fois, vous vous trompez quand vous me dites que j'aurais vu deux cent cinquante grands hommes à la séance du 6.

Dans votre réponse, mettez une phrase *ultra*, en caractères bien lisibles. Au reste, notre style français, à vous et à moi, est inintelligible ici, et votre écriture archiinintelligible ; donc, ne vous gênez nullement. [Je vous remercie de votre lettre que j'ai reçue par Domenico : les deux manières sont bonnes].

Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'en politique et en ballets. Un médecin vous sauve en vous donnant l'émétique ; cela diminue-t-il la gloire du médecin qui me sauve ici, à trois cents lieues de vous, en me donnant l'émétique ?

Voilà le principe du *romanticisme* que vous ne sentez pas assez. Le mérite est d'administrer à un public la drogue juste qui lui fera plaisir. Le mérite de M. Manzoni, si *mérite il y a*, *car je n'ai rien lu*, est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu; qu'est-ce que cela me fait à Milan ? Sentez bien ce principe du *romanticisme* ; là il n'y a pas d'Académie de Turin entre vous et moi.

Un mélodrame est à Paris un ouvrage que deux mille littérateurs peuvent faire ; *une mort de Carmagnola* ne peut être faite ici que par deux ou trois hommes. Croyez que si M. Manzoni réussit, il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes poètes en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfiéri, et ne trouve rien. Donc, quand *Carmagnola* serait un mélodrame traduit, s'il fait pamer toute une nation, il a un grand mérite ; lisez cette phrase à vos Saint-Aubin.

Je passe mes soirées avec Rossini et Monti ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinaires. — Je vous quitte pour

aller dîner avec Rossini, je passe ici pour être *ultra-anti-rossinien* ; on s'occupe beaucoup de musique et de Grégoire. Je vais lire votre lettre à Rossini ; il est fort drôle et a de l'esprit ; il est juste à la hauteur des lettres de Bombet, il crée sans *savoir comment*. Schiller a fait deux ou trois excellentes tragédies comme Walstein, ayant sur le sublime des idées dignes de M. Cousin. Si Rossini voyait le *comment* de ses œuvres, il serait à mille lieues en avant des théories du sieur Bombet ; moi-même je suis fort en avant aujourd'hui, après cinq ans d'expérience.

309. — C.

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 3 *mars* 1820.

Ne craignez rien de la pipe, écrivez par Turin ; j'ai reçu avant-hier votre lettre du 20 février [et hier le paquet du négociant]. Si vous riez de mes renseignements sur Rossini, je ris de vos prédictions de solidité pour (Maison). J'ai discuté vingt fois l'âge de Rossini avec Rossini ; il jure qu'il a vingt-huit ans, je croirais trente ; on se rappelle ici l'année où il fut exempté de la *conscription* ; cela prouve, je crois, vingt-neuf ou trente ans.

On donne ici un petit ballet qui est une comédie contre Dieu. L'*Idolo Birmano* descend de son autel pour partager les offrandes avec les prêtres. *Allessandro nelle Indie* de Vigano me plaît infiniment. Nous aurons Galli et Crivelli après Pâques.

[Je fais depuis longtemps et j'ai repris, par vos avis, une comédie romantique (1). J'enverrai à Chanson la matière de deux feuilles in-dix-huit, intitulée l'*Amour*. C'est une dissection de ce Monsieur ultra-ridicule. Je prierai Chanson d'en tirer cent exemplaires. Chaque copie manuscrite me coûte dix francs et je pense pour quatre-vingts francs en avoir cent copies. C'est, en littérature, du romantique. Si vous voyez Chanson, demandez-lui la manière d'imprimer à cent exemplaires, au meilleur marché possible, un ouvrage qui formerait quatre-vingts pages in-8, c'est je pense l'in-18 ? (*Ici des notes de musique*

(1) *Letellier.*

illisibles). Voilà à quoi je pensais en recevant hier votre billet, enchanté de n'être pas en France. Ni Walter Scott, ni Machiavel lui-même ne m'ôteraient de l'idée que la Fr[ance] arrivera au degré de lib[erté] qu'avait l'Angleterre, de 1715 à 1750. On y allait par une douce pente, il paraît qu'il y aura cascade. Donnez-moi tous les détails sur l'événement à jamais déplorable (1). Si celui-là fait le crime, à qui le crime sert, [s'il] vous plaît ? J'en conclurai que cela vient des gens qui n'ont pas été invités au bal. Quatre ou cinq sous-Bonapartistes auront monté la cervelle du monstre. Ecrivez beaucoup et ne craignez rien. Ma sœur s'amuse à m'envoyer des journaux de Grenoble pliés dans ses lettres ; cela passe. Rien de plus sage que nos gens. D'ailleurs, votre écriture que je lis couramment est absolument indéchiffrable ici ; vous pourriez ne pas cacheter. Mettez quelques mots anglais et jamais le nom de l'individu, toujours une qualité. Nous avons su l'affreux événement en six jours, de même la chute de Maison, etc. Maisonnette a-t-il ses six mille francs de pension ? Que va-t-il faire ? Ira-t-il en Angleterre ? Son maître ira-t-il ? Parlez-lui de mon vif intérêt. Il n'y a que lui qui m'intéresse là-dedans. Je crois que rien au monde ne peut changer le degré de lib[erté] qu'on aura en 1835. Je répète : une collection de bayonnettes, etc. Il faudrait que le *King* se déclarât seul imprimeur du royaume ; et encore, les *Minerve* de 1815 contiennent du venin pour 1820, 21, etc.

Je regrette bien de n'être pas à Paris avec Crozet-Seyssins. Que pense-t-il du C[ommentai]re sur M[ontesqui]eu. Je voudrais qu'on me chassât de cette position-là ; autrement, je vois des gens qui réclament le droit du plus fort sans être les plus forts. A propos, avez-vous reçu deux lettres et Lambert une par Maisonnette ?

Si Lambert en a besoin pour moi ou pour lui, j'écrirai à M. de Latour Maubourg, qui était justement mon général à Sagan et qui me traitait bien. Depuis je l'ai revu à Paris. Je relis pour la quatrième fois vos lettres, je crois avoir répondu à tout.

J'irai à Paris en septembre 1820. Sûrement, j'aurai de l'argent, pas beaucoup. Peut-être attendrai-je 1821 pour pousser à Edimbourg, ou même à New-York. Ce projet me rit, mais je n'en dis rien. Je passerais là six mois et puis je reviendrais. On peut faire cela à peu de frais. Ce qui m'a donné cette idée, c'est que Paris m'a paru tout Saint-Aubin, même les B. Const[ant] et les Etienne. Que dire du Rédacteur du

(1) Assassinat du duc de Berry.

Journal de Paris, de M. de Lamennais, etc. ! Tout cela m'étouffe de mépris. Je puis avoir tort, mais ma sensation, pour moi, est vraie. J'aime mieux passer ma vie avec Monti et Rossini].

Je ne me sens pas d'humeur de vous décrire *Alexandre aux Indes* ; cela est horriblement ardu ; et, après s'être tué de peine, cela se réduit au discours du lion, qui veut faire goûter au cerf le plaisir de boire du sang. Vous êtes l'homme de Paris, moi l'homme de Milan ; le foin intellectuel qui nourrit nos esprits depuis six ans est différent. Une bouteille ne peut pas contenir à la fois du champagne et du bordeaux. [Je ne vois rien de mieux aujourd'hui, à demain ; je finis ma lettre égoïste].

3 *au soir*. — Nous avons eu des bals masqués, dont quatre charmants ; toute la bonne compagnie y était ; entre autres, une princesse russe, Mme Valkonski, femme bien remarquable, point affectée, chantant comme un ange et une voix de contralto, élevant, à la Tracy, un fils qu'elle adore ; écrivant passablement en français, elle a fait imprimer des nouvelles. Elle a trente-deux ans, laide, mais d'une laideur aimable et composant de jolie musique, et folle et charmante sous le masque.

Elle est partie ce matin pour Naples. Voilà qui me paraît mieux que madame Saint-Aubin.

Quel dommage de n'avoir pas de port franc ! J'ai oublié de porter à Paris des poésies que j'ai recueillies en Toscane ; elles sont du Comte Giraud, petit Mirabeau de Rome. C'est une satire qu'il a lue à une société des trente premiers personnages de Florence et où il les satirise eux-mêmes. Vous devez connaître les masques et peut-être la satire ; c'est ce qui me console. Elle est intitulée la *Cetra Spermaceutica*. Les masques sont : le marchese Ricardi, madame Rimbotti, moglie di Ruggeri, Torrigiani, Alégrina Fiazi, juive, Capponi le boiteux, le suisse Kleiber, entrepreneur des tabacs, Bartoli, Bardi, Piero Dini, il dottore del Rosso, la moglie di Fanchi. Le divin, divinissime, c'est que cela fut lu à eux-mêmes, celui qu'on déchirait baissant la vue et ainsi successivement de tous.

5 *mars*.

Voici comment notre Scala est arrangée. L'entreprise finit le 21 mars ; le gouvernement donne quatre-vingt mille francs pour trois mois à un entrepreneur qui a engagé Galli débarquant de Barcelone pour huit mille francs ; ce qui fait plus de cent francs par soirée. Plus, la Féron, une amie d'un Puccita, pour prima dona, et le fatal Puccita

pour compositeur. Le second opéra sera de Caraffa, qu'on a engagé et qui est ici. Vigano et la Pallerini vont donner la *Vestale* à Bologne et à Sinigaglia. Nous aurons les Taglioni et, dit-on, un ballerino francese. Du reste, ce pays-ci juge de la danse comme nous de la musique. — La Camporesi a vingt mille francs de rente et se retire dans quinze jours ; son beau-frère Marconi, de Rome, lui a fait un cadeau de cent mille francs, afin de ne pas avoir une personne de son sang sur les planches.

[Un Rosaberg nous a ennuyés avant-hier soir de son violoncelle, mais la Camporesi a chanté divinement, pour moi, *Quelle pupille tenere* de Cimarosa, dont la réputation durera plus de vingt ans, si le ciel me prête vie plus longtemps ; il me transporte toujours. Le dernier que j'entends, de Mozart ou de lui, est toujours le plus grand. Galli est venu d'Espagne en quatorze jours. Nous avons des nouvelles rapides par Gênes, et j'aime les nouvelles de mer, elles ne peuvent pas être modifiées par tous les préfets. Je me réjouis de M. Siméon, que j'ai vu fort raisonnable à Cassel, en 1808, mais peut-être est-il *rimbanbito*, ou, plutôt, il n'est qu'une transition aux Villèle et Corbière.

Force nouvelles de ce pauvre Maisonnette. A-t-il les 6.000 francs ? C'est un beau moment pour prendre le sens commun et lire le *Commentaire* de Tracy. Dites-lui d'en faire une réfutation.

Je vous reprie de prendre les quinze ou vingt *P[eintu]re* qu'a encore Egron et de les remettre à Delaunay, en lui enjoignant de les vendre fort cher, le plus cher possible, six ou dix francs, car ce sont les derniers. Cela servira à payer Chanson. Quelle est la manière la plus économique d'imprimer à cent exemplaires, ce qui peut former soixante-dix pages in-18 ? *It is the question.*

Vous voyez combien je suis loin de la politique.]

[Cte GIRAUD].

310. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 18 *mars* 1820.

Mon cher ami,

Je vous recommande M. le comte Salazar. C'est un jeune homme de vingt-deux ans qui a beaucoup d'esprit naturel et vingt mille francs de rente, et qui en aura le double dans quelques années. Il a vu l'Italie, il s'agit de lui faire bien voir Paris, juger le grand spectacle que présente la France. Présentez-le à Madame Aglaé, à Mademoiselle Bereyter, à la Vicomtesse de Barral, au Vicomte, etc.

Enseignez-lui à bien dépenser son argent. Je lui ai conseillé de débarquer et loger chez M. Petit. Il prétend vouloir travailler à Paris. Empêchez-le de choisir quelque professeur niais. Je lui ai conseillé l'éternel *Commentaire* de Tracy et le spectacle des Chambres.

Empêchez-le d'être dupe des filles. Je lui recommande Madame Henry, à six francs, vis-à-vis la *Renommée*, n° 13, rue Tiquetonne, au deuxième, et Madame Ducluzet, à vingt francs, au coin du boulevard et de la rue Montmartre. Je pense qu'il conviendra à Aglaé et à Angeline. Faites-lui connaître des gens des deux partis.

Ecrivez-moi.

H. BEYLE.

311. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

20 *mars* 1820.

Mon illustre ami,

N'allez pas vous figurer que je veuille vous charger d'une commission littéraire ; il ne s'agit que de finance.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Une feuille tirée à cinq cents coûte trente-cinq francs chez Poulet, chez Chanson, etc. L'*Amour* aura deux feuilles in-18, du même caractère très-fin employé pour l'article dont Maisonnette honora la *Peinture*.

Deux feuilles in-18 doivent coûter davantage de composition, mais, en revanche, nous demandons quatre cents feuilles de moins. Cela doit se compenser. Donc, pour soixante-dix ou quatre-vingts francs je crois avoir cent exemplaires de *Love*. Je ne cherche pas le bon marché, je désire qu'il ne soit vendu de cet ouvrage que vingt ou trente exemplaires. J'en donnerai vingt ou trente aux Tracy, Pariset, Volney, etc. Comme cet essai est ultra-ridicule, il a besoin que les dits matadors de la philosophie en parlent les premiers.

Donc, faites cent exemplaires les plus jolis possibles pour quatre-vingts ou cent francs au plus. Chaque copie manuscrite me coûte quatorze francs. C'est ce qui me porte à faire gémir les presses. Je voudrais quatre ou cinq exemplaires en papier vélin.

Le prix fait avec Chanson et Poulet à quatre-vingts francs, si, pour vingt francs de plus, c'est-à-dire cent francs, il veut tirer cent exemplaires de plus, en tout deux cents, je les garderais trois ans en magasin et cela m'arrangerait. J'ai tant de mépris pour la canaille écrivante que je voudrais être nommé le moins possible, je voudrais n'être pas le confrère de M. Auguste Hus.

Je voudrais surtout que cet « *opiskile* » ne parvînt pas ici. Ainsi, Delaunay en vendra vingt-six exemplaires en tout et au prix, ridicule comme l'ouvrage, de trois francs. On ne vendra pas en gros. Attendez-vous à tout ce qu'il y a de plus platement singulier : c'est de la Philosophie romantique.

Si le grand homme de Crozet est à Paris, il gémira beaucoup ; il refusera d'abord, mais il finira par lire le manuscrit et corriger ferme. Je le crois au moins aussi creux que moi dans ce genre d'analyse. Suppliez-le de rendre le dit opiskile moins ridicule.

Si Maisonnette est revenu de son terrible *échec et mat*, qu'il daigne corriger *le Stile*, il me ferait honneur et plaisir. Du bureau de ces messieurs et du vôtre, car vous avez pouvoir, vu la course à franc étrier de Cularo à Alexandrie, le manuscrit doit partir chez Poulet, Chanson, ou tout autre qui doit imprimer les deux feuilles en huit jours et m'envoyer deux exemplaires par la poste.

Il n'y a pas l'ombre de politique et depuis vos crimes, je suis *ultra*, au moins bien las du Jacobinisme.

Dites à Crozet Seyssins que nous avons parlé mille fois de la Passion Amour et que bien des choses sont filles de sa sagacité.

Donnez huit ou dix exemplaires à des femmes d'esprit, en coupant et jetant au feu les quatre dernières pages qui ne traitent rien moins que le beau sujet des *fiasco*.

Envoyez-en vingt exemplaires au petit nombre de personnes, Tracy, Volney, Pariset, Garat, Daunou, Boissy-d'Anglas, Ségur, Le Montey, etc., trois exemplaires aux cabinets littéraires de Galignani, Rosa, etc.

Ne dites le secret ni au Vicomte ni à Lamb. Ils se moqueraient trop et mon ridicule arriverait à Cularo et ici. Je suis comme la femme de Montesquieu : je boîte dès qu'on me regarde marcher.

Le copiste aura fini le premier avril et vous recevrez le manuscrit le 15 avril. Voici cent cinquante francs. Donnez cinquante francs à M. Jombert. Si j'avais eu son compte, je l'aurais soldé entièrement. Ecrivez sans mettre le nom de la ville (Paris). Ecrivez les deux ou trois premières lettres *al signor* Domenico Vismara, ingénieur in Novara, sans enveloppe, ni rien ; au haut de votre lettre, à côté de la date ces mots : per Giuseppe. Voilà le plus sûr.

Dites tout en toute liberté, votre écriture suffit. Il me semble que Maison a quelque espérance de remonter sur sa bête. Je suis à peine guéri d'une superbe blennorragie ; je vais faire une promenade de cent lieues. Je trouve tous les jours les Français plus absurdes. Votre Monsieur T. m'a ahuri. Il m'a lâché une diatribe contre les femmes italiennes et a fini par me faire tâter de force le drap de sa redingote.

Remarquez que je ne dis pas qu'il vaille plus ou moins que Dominique, à Dieu ne plaise ! je dis que ces deux êtres sont trop différents pour se donner jamais du plaisir. Entendez, je vous prie, comme ça, toutes mes critiques, alors je puis penser tout haut. Annoncez *Haydn* par le titre, et la *Peinture*. Si vous attendez, vous n'aurez plus ce petit pouvoir. Si vous savez l'adresse de Moore, envoyez-lui le billet ci-joint que je reçois de Palerme. Je ne dis rien pour la pipe.

E. MALOT.

Bien des tendresses à l'aimable Lambert. A-t-il reçu ma lettre sous le couvert de Maisonnette ? Il y en avait une bien longue pour vous. Le paquet avait-il l'air décacheté ?

Comment va Anette ? et le Vicomte ? Je les embrasse tous les deux, si Anette le permet. Je suis bien fâché de ne pouvoir embrasser que de loin l'aimable Angeline. Je l'invite à conserver son admi-

rable nature et à devenir le plus tard possible une madame Saint-Aubin. Et Mias, est-elle lancée ?

J'ai lu à la mère de l'aimable Contino l'éloge que vous faites de lui. Si vous y songez, écrivez-moi encore quelque chose d'ostensible. A-t-il bien vu Paris, cet aimable jeune homme ? Faites-lui lire Helvétius et Tracy. C'est mon dada. Sa mère lui permettrait encore un mois de séjour tout en le lui défendant. C'est une jolie plante. Je voudrais la voir se développer.

Bien des choses à Smid.

312. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Bologne, 21 *mars* 1820.

Je viens de trouver chez un vieux châtré le numéro 64 de l'*Ed. Review* qui parle bien de l'*Hist[oire de la Peinture]*.

Je rêve beaucoup à aller passer six mois à Edimbourg ou à Philadelphie. Un habitant de cette ville m'a montré qu'on y mène une bonne petite vie philosophique pour cent dollars par mois = cinq cents francs.

Maintenant, pour être un peu moins inconnu là, il m'est venu dans l'idée, il y a un quart d'heure, lisant le numéro 64, qu'il serait bon que votre ami, le véritable original Henri B[eyle], fût connu pour l'auteur de l'*Hist[oire de la Peinture en Italie]*.

Comment faire ? Probablement, on va le traduire, comme *Haydn*, de S[tendhal] le Plagiaire. Il faudrait que l'imprimeur de la traduction mît le véritable nom en tête.

Vous avez reçu cent cinquante francs. Faites imprimer chez Didot, deux titres à cent exemplaires. Au lieu de par M. B. A. A., substituez par M. Beyle, ex-auditeur au Conseil d'Etat.

Je tiens à cette qualité, car c'est avec l'argent de cette fonction que j'ai vu Moskou, et d'ailleurs elle est plus noble que celle de sous-lieutenant ou d'adjoint aux Com[missaires des Guerres]. Une

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

fois ces titres imprimés, envoyez-en trente à M. Dessurne, à Londres, pour être attachés à trente exemplaires qu'il a encore à vendre.

Je vous envoie une lettre pour l'imprimeur de la traduction. Si l'on n'imprimait pas de traduction, cette épître serait ridicule ; il faut donc, avant de la remettre, s'assurer du fait.

Si les aventures de Maison vous occupent davantage, lâchez la présente commission.

Bol[ogne] me plaît beaucoup ; je serai en mon logis ordinaire le 1er avril.

Les qualités réelles des objets n'existent pas et il n'y a de vrai que ce qui est senti. Paris aura tous les mérites, mais Madame de Saint-Aubin m'a fait d.....r pour dix ans. Donc, je bous pour Philadelphie ou au moins *the Seveth of Middlelothian* (?) Ne pouvant pas briller par ma dépense, au contraire, il faut tâcher de passer pour un homme de génie, une espèce de Pythagore qui parcourt la terre pour connaître les hommes.

Si vous n'avez pas envoyé l'épître à Thomas Moore, supprimez l'ancienne, en voici une nouvelle.

Si M. de l'Ecluze n'a pas publié son article dans le *Lycée*, priez-le de me ménager un peu sur la Pédérastie (1) et de mettre mon nom sans dire où je niche. Pour sa responsabilité, donnez à cet homme aimable un nouvel exemplaire avec un nouveau titre.

Idem, pour les trois exemplaires de Thomas Moore. Je voudrais que le nouveau titre ne parvînt pas (à Rome), mon séjour ordinaire.

Si vous avez à Paris quelque littérateur anglais, appliquez-lui un exemplaire gratis avec le nouveau titre. Il serait plaisant, tant je suis inconnu, qu'on me disputât ce livre ridicule.

En réimprimant les titres, je voudrais laisser l'épigraphe *to the happy few* au titre du second volume. Mais l'épigraphe du premier, ayant rapport au style, je voudrais la remplacer par l'énoncé politique de cette vérité : Toute l'Italie actuelle est une conséquence du Moyen-Age, et *a fortiori*, l'Italie des grands peintres. Je trouve cette vérité prouvée par les vers de Monti dans *Manfredi* que je joins à ma lettre et que je vous ai déjà fait lire à Paris. Mettez-les pour épigraphe au premier volume. Au verso du faux-titre, faites mettre : Se vend à Paris, chez..., etc., et à Londres, chez Longmann et Colburn.

(1) Allusion au chapitre de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, consacré à Antinoüs, p. 247 (1854).

Remarquez bien qu'il convient de tirer les nouveaux titres en grande réserve, car ils gâteraient ma tranquillité ici qui *bene latuit, bene vixit*, surtout depuis les horreurs de février.

Mille amitiés à Maisonnette. Je pense qu'il remontera sur sa bête. Tâchez de lui fortifier les reins par Tracy, autrement, en 1830, il sera battu par les jeunes gens qui auront compris ces quatre cents pages. Vous aurez l'*Amour* que l'on copie à force. Chaque copie me coûte quatorze francs. J'en puis avoir cent exemplaires pour quatre-vingts francs. Quelle est la forme au meilleur marché ? Je me suis assez vengé de Didot qui se moqua de moi complètement en 1816, en ne remplissant aucune des conditions du traité. Qu'il prenne ce qu'il y a chez Renouard et Delaunay, qu'il remette tous les exemplaires, et comme j'ai trois mille francs en ce moment, je solderai courrier par courrier. Il faut que Didot rende le manuscrit au vol... de Lanzi et les sept cents francs.....

Mon beau-frère s'est abaissé à faire dérober du vin. Lorsqu'on en volait une charge, il gagnait soixante-six bouteilles deux-tiers. Nous avons signé un arrangement. Il garde le mobilier de Grenoble et les livres estimés vingt-deux mille francs, tout le reste sera divisé également par tiers. Pour nous dédommager des livres, il donne cinq cents francs à Pauline et cinq cents francs à votre serviteur qui est tout content d'avoir sauvé trois mois de séjour à Cularo. Ed. Rey s'est bien conduit. Je vous renverrai *Leckie* avec l'*Amour* vers le 15 avril.

Priez l'aimable M. Lub. de mettre un article préface de *Haydn*, ou au moins d'annoncer par les titres.

Vous êtes un malade qui a une inflammation et qu'on traite avec du vin de Bordeaux, cela n'est pas près de finir. Avez-vous reçu, ainsi que Lambert, deux lettres par Maisonnette ?

TOURTE.

Si vous ne tenez pas compte des ports de lettres, je ne vous écrirai de ma vie.

« Vedi tutta di guerre e di congiure
« Ardere Italia e tante aver tirannie
« Quante ha cittadi e variar destino
« Come varia stagioni. Oggi commanda
« Chi jer fu servo ed un Marcel diventa
« Ogni villan che parteggiando viene. »

MONTI, *nel Manfredo*.

Ces vers vous les trouverez page 278 du volume nacarat intitulé : *Biblioteca antica e moderna.*

Je trouve très justes vos critiques de Carmagnola et j'en suis bien fâché. Il était bien important d'ouvrir les yeux aux jeunes gens qui ont du talent comme M. de la Vigne, etc.

Je suis bien vivement touché de l'embarras de notre grand ami L. Comment un aussi bon travailleur ne trouve-t-il pas à se nicher ?

Ma blennorrhagie me vexe encore, mais le climat me charme comme si je n'avais que vingt ans. Ecrivez à Domenico V. à Novare. Omettez le mot Paris et en place mettez *per Giuseppe.*

313. — C.

A M. THOMAS MOORE A LONDRES

Bologne, le 25 *Mars* 1820.

Monsieur,

Les amis du charmant auteur de *Lallah-Roukh* doivent sentir les arts. Ils font sans doute partie de ces *Happy few*, pour lesquels seuls j'ai écrit, très fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries.

Je vous prie, Monsieur, de présenter les trois exemplaires (1), ci-joints, à vos amis.

Je viens de lire *Lallah-Roukh* pour la cinquième fois, et suis toujours plus étonné qu'un tel livre ait pu naître en Angleterre, dans un pays corrompu, selon moi, par une teinte de férocité hébraïque.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très humble et obéissant serviteur

H. BEYLE.

(1) De l'*Histoire de la Peinture en Italie.*

314. — C. (1)

A M. DESSURNE, LIBRAIRE A LONDRES

Bologne, le 25 *Mars* 1820

Monsieur,

M. de Barral m'a remis votre obligeante lettre. Le paquet que vous avez fait mettre à la diligence à Calais, probablement le 2 février 1819, n'étant point arrivé, je vous prie de faire écrire. Je viens de recouvrer de cette manière, en provoquant des recherches, un paquet de livres qui a mis dix mois de Paris à Milan, où je réside toujours.

Comme j'ai quelque idée d'aller passer plusieurs mois dans le singulier pays que vous habitez, pour avoir un adjectif à joindre à mon nom, je consens à être l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, que le n° 64 (2) de l'*Edinburgh Review* traite trop bien.

Si, par hasard, on faisait à cet ouvrage le même honneur qu'aux autres, je verrais avec plaisir mon nom sur le titre de la traduction ; cela m'ouvrirait les ateliers des artistes, dont je compte particulièrement m'occuper en Angleterre. J'ai fini l'*Histoire de la Peinture en Italie* ; je pourrai occuper mes loisirs à faire l'*Histoire de la peinture en Europe* ; je ne publierai le tout que quand je trouverai un libraire qui achète le manuscrit. [Je vous envoie de nouveaux titres pour les ex. qui peuvent rester. Je vous prie de faire attacher ces nouveaux titres.]

Vous pourrez donner gratis des exemplaires ainsi arrangés à Murray, Colburn, Longmann, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser être dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un juste amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du monde cette traduction, et je ne pense à y mettre mon nom que pour pouvoir être accueilli de M. Say, Lawrence et autres artistes gens d'esprit.

Il y a plusieurs erreurs de fait dans l'*Histoire de la Peinture*, que je corrigerai avec plaisir pour le libraire de Londres, auquel j'enverrai, s'il le demande, trente pages au moins d'additions et de corrections.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) N° XXXII. Octobre 1819. Voir *Soirées du Stendhal Club*. Les Dossiers de Stendhal, p. 14.

Envoyez un exemplaire [avec le nouveau titre] à M. Rich. Philips, le rédacteur du *Monthly-Review*, je crois, qui m'avait fait cadeau de son ouvrage sur le jury [en le priant d'annoncer par le titre et le nom. Si vous le trouvez convenable faites annoncer par le titre et le nom dans le *Morning Chronicle*.] Envoyez gratis un exemplaire à M. Hobbhouse, ami de sir Francis Burdett, que j'ai eu l'honneur de voir à Rome.

[Envoyez 5 ou 6 ex. gratis, avec le nouveau titre, à diverses sociétés qui s'occupent d'arts, par exemple la Société du *British Museum*.

J'ai encore 500 ex. à Paris ; s'il était avantageux d'envoyer cette denrée à Londres, faites-moi l'amitié de m'écrire, toujours à Paris, chez M. de Barral, rue Favart, nº 8.

Voici un mot pour le libraire qui pourrait trouver son intérêt à publier une traduction.]

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

H. BEYLE.

M. Dessurne, libraire,
New Gate street, N° 124,
à Londres.

Joint :

« Monsieur, si par hasard il convient à vos intérêts de faire imprimer une traduction de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, je pourrai vous envoyer des corrections et additions si cela vous convient. Ces corrections pourraient former trente pages.

J'ai, Monsieur, l'honneur de vous saluer.

H. BEYLE.

A Paris,
Chez M. Barral,
N° 8, rue Favart.

315. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Bologne, le 26 *Mars* 1820.

Mon cher ami,

[*The Anglès of Mi. has asked me and gave me a charitable adress on my conduit the disturbe little the good Dominique*, donc] à l'avenir,

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

adressez toutes vos lettres à l'ornatissimo signor Domenico V... à Novara (Piémont). [Il n'y a pas besoin de faire d'enveloppe ; ne mettez pas le mot Paris qui est inutile ; en revanche, mettez *per Giuseppe*, sans enveloppe, ni rien ; la lettre arrivera. Du reste, nulle crainte de la pipe ; dites-moi tout ce qui vous vient, seulement jamais de noms propres, mettez un équivalent. Rien qui puisse faire connaître *that* Dominique *is a damned writer.*] Ecrivez-moi souvent à cœur ouvert, en véritable ultra ; il n'y a rien de délicieux comme les différences bien tranchées d'opinions.

Par exemple, votre *Journal de Paris* n'a pas plus d'esprit en littérature qu'autrement quand il accuse mes détails sur lord Byron. Il est amoureux fou et réaimé de la jeune comtesse (1), dont le mari a soixante-dix mille écus de rente, l'écu à cinq francs, trente-sept centimes ; mais je réduis cela à cent cinquante mille francs de rente. Ce bon mari a laissé sa jeune femme trois ou quatre mois en pension chez le lord, qui est allé courir la Dalmatie avec elle. Il est à quarante milles d'ici ou à Venise, occupé de *don Juan.*

Du reste, comme Canova, il fait l'hypocrite. Un savant me racontait ce matin comme quoi lord Byron dit pis que pendre des romantiques, et adore le Tasse, dit-il, à cause de la *régularité.* Moi, je méprise ce vil calcul. Tous les classiques le portent au ciel, à cause de ce mot ; les romantiques, à cause de ses œuvres, et voilà mon [bougre] en paradis.

[Je vous ai envoyé cent cinquante francs pour faire un nouveau titre à l'*Hist*[*oire de la Peinture*]. Je voudrais passer *as the author in England and not here.*]

Si je puis rassembler quatre mille francs, au lieu d'aller à Paris, j'irai, en 1821, en Angleterre (2) et là, avec un adjectif ajouté à mon nom, je pourrai peut-être surmonter l'orgueil de quelques-uns de ces aristocrates et voir les belles choses qu'ils enfouissent dans leurs *Country-seats.*

[Avez-vous reçu, Lambert et vous, les lettres sous le couvert de Maison et Maisonnette, ou la pipe en a-t-elle fait justice ? Répondez-moi là-dessus. Il y avait une commission pour un pauvre diable d'officier de mes amis.]

Vous recevrez l'*Amour* ; c'est un bavardage qui formera soixante-dix pages in-18, du caractère de stéréotype ; j'en voudrais cent exem-

(1) Madame Guiccioli.

(2) Voir *Souvenirs d'Egotisme*, pp. 63-83.

plaires sur papier très beau, [et payer quatre-vingts francs — Une feuille in-8° tirée à cinq cents coûte chez Chanson et Paulin trente-cinq francs. Le caractère étant plus fin, la composition coûtera davantage ; mais il y a quatre cents feuilles de moins; donc, pour quatre-vingts francs on peut faire la chose.] Ne vous mêlez nullement de correction ; je me fiche des fautes d'impression. Seulement, dans vos lettres, que rien n'indique jamais [que *I am an author* et toutes vos lettres à]

DOMENICO VISMARA,
Ingénieur à Novara.

316. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Mantoue, le 28 *Mars* 1820.

J'ai trouvé à courir le monde pour peu d'argent, et me voici dans une ville pleine encore des idées de Jules Romain. Il y a loin de Jules Romain à Ferdinand VII, qui, sans doute, est continuellement devant vos yeux. Vivre honni et bafoué au fond du cœur, par les gens qui nous entourent, serait intolérable à un homme de cœur ; mais voilà que je deviens imprudent.

J'ai passé huit jours à Bologne, ville qui fait peur au pape et qui, à l'imprimerie près, jouit d'une *extrême* liberté. Dans une société d'où le légat (Cardinal Spina) sortait, on disait : *Il governo di questi maladetti preti.* — L'administration publique est, littéralement parlant, au pillage ; la plupart des chefs sont honnêtes, mais si bêtes, si bêtes ! c'est-à-dire, ils ont beaucoup de finesse pour se conduire ; mais pour comprendre un compte de vingt feuilles de chiffres, impossible ; plutôt que de le lire, ils passeraient par le trou de la serrure. Le pape n'est rien moins qu'un imbécile; il est ultra comme un chien, ainsi que Consalvi ; mais il veut la *sua pace*, et, pour cela, il gouverne, dans le sens à peu près, de la majorité. C'est avec peine que je me suis laissé persuader, par vingt anecdotes, que Consalvi trouve réellement du

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit, *id est*, *ultra*.

Bologne est pleine de réfugiés qui arrivent de Ferrare, Cesene, Ancône, Macerata, où le gouvernement est comme celui de Cularo, sous le [*Give to God*]. C'est une persécution exercée par les bigots et les nobles. Voici le mécanisme : Les *legati* sont des enfants, de jeunes monsignori appartenant aux grandes familles de Rome. Comme enfants, ils se laissent mener par les évêques. A Bologne, au contraire, le légat-cardinal Spina est un homme très fin, qui veut rester dans une bonne ville et n'y pas laisser sa peau. Le cardinal-archevêque b...e des femmes dévotes et dodues, et ne peut se mêler en rien du gouvernement. Tout le monde vole, tout le monde est content, et cependant maudit les prêtres. « Nous ne pouvons pas être plus libres que nous ne le sommes, me disait un homme d'esprit ; mais tout est de *fatto* et rien de *jure*. Demain Sa Sainteté peut me j ter dans les cachots de San Léo et confisquer ma fortune ; cela sera cruel, mais non pas *injuste* ; il n'y a aucune loi qui le défende. »

Si ce gouvernement avait une administration sensée comme celle de l'usurpateur en France, je le trouverais excellent. Savez-vous que, pour cent mille francs, on y achète une terre qui, net de tout impôt, rend huit mille francs ? J'ai vérifié cela de vingt manières. Le taux légal de l'argent est le huit pour cent, le taux commun le quinze pour cent, et l'homme qui se contente de douze pour cent passe pour très délicat. J'ai quelque envie de réaliser trente ou quarante mille francs, et de me faire banquier à Bologne ; je parle sérieusement ; c'est une ville de soixante-dix mille âmes, où les femmes ne sont pas prudes et où l'on rit. Une terre me rendra quatre et demi au plus dans le délicieux pays de Cularo, et à Bologne, je gagne en un clin d'œil trois et demi pour cent. Tout y est d'un tiers moins cher que dans mon nid habituel.

[Un dîner chez Fernand, à Cularo, me coûtait 4 fr. ; à Bologne, 38 baïoques ou 41 sous et la chambre 15 baïoques. Il y a un cazin où 300 personnes paient 5 fr. par mois, superbe et vaste, et 20 journaux, peu de journaux jacobins toutefois. Le seul *Moniteur* en français, mais la *Minerve* court les rues ; on y avait le 109, le 24 mars.]

En un tour de main, j'ai été présenté à toute la société ; si j'avais dix ans de moins, j'aurais fait merveilles ; les femmes vous toisent un homme à la troisième minute, et elles font bien, et nos prudes de Paris sont bien bêtes, comme je m'apprête à le prouver par ma docte disser-

tation intitulée *De l'Amour*. Si l'on n'a pas le bonheur de sentir l'amour-passion, au moins le plaisir physique, et si on s'en prive deux ans, on y devient inhabile ; voilà ce que je voudrais [crier] à nos Françaises, qui injurient les Italiennes.

Cela, avec le huit pour cent, voilà mes deux pensées dominantes à Bologne. — Ici, à Mantoue, tout le monde parle Espagne. Je vous quitte pour aller flâner dans une belle église dessinée par Jules Romain.

30 *mars*. — [En arrivant, je trouve] votre belle lettre de huit pages. Que le bonheur de Lambert me charme ! J'ai pensé vingt fois à lui dans mon voyage. Son patron lui parlant de sa gloire, quand l'autre lui parlait de vivre, était une image qui me poursuivait.

[Envoyez la présente lettre à Crozet (je parle des 6 premières pages), je trouve une occasion. Si j'avais un secrétaire, j'écrirais 100 pages descriptives, entendez-vous bien, et non de théorie qui vous déplaît. Donnez-moi un petit tableau d'un Maître ; j'y lirai son style. Ainsi j'ai lu le *Paris femelle*, dont Mme Saint-Aubin et Mme Beu[gnot]. Le plus bon de votre lettre est obscur comme du chien, grâce à une surcharge. L'*Amour* aura 80 p. in-18, faisant 9 feuilles. Si la parole in-18 a un sens primitif, chaque feuille doit faire 36 pages, donc 3 feuilles font 108 pages ; donc, avec 3 fois 45 = 135, Dominique sera quitte. Répondez un mot clair à cela. Ecrivez à M. Je vous ai assommé de 2 paquets de Bol[ogne] pour mes vils intérêts de vanité et d'argent. Je tiens à être comme en Angl[eterre], *for the travel*.

A propos, avez-vous reçu un grand d'Espagne qui, pour être fidèle au costume, est un peu bossu ? Il est hableur, mais bon garçon ; soyez sans gêne avec lui ; poussez-le à acheter le *Commentaire* et à en aller voir le commentaire aux chambres. Il me semble digne d'Aglaé ; aura cinquante mille francs de rente à sa majorité, dans deux ans : voilà des gens heureusement nés.

[Demandez-lui ses vers polissons. Poussez-le rue Tiquetonne, n° 13, chez Mme Henry et chez Mme Duclosel. Je parierais que Van Crout lui trouvera de l'esprit ; mettez-les ensemble. C'est ce que nous avons de mieux et je voudrais qu'il vît que je lui suis utile.

J'embrasse Lambert, le Vicomte et Smit. Dites à ce dernier de faire mes compliments à Dessurne et de pousser ce dernier à vendre des *Hist[oire de la Peinture]* à 13 fr. nets, à Londres. La comédie romantique ne sera prête qu'en 1821 ; on la trouvera originale, mais pas bonne. Le mépris est toujours réciproque. Que dites-vous du traité... du Comte Pietro Verri ? Je le lis pour la 1re fois ; je tremble sans cesse

d'y trouver mes idées : donc je le trouve fort bon. Comment cela n'est-il pas archi-traduit en France depuis 1773 ?]

J'embrasse tous nos amis.

CLAPIER ET Cie.

317. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 19 *avril* 1820.

On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pays qu'on n'habite qu'un an. — Pourquoi ? — C'est qu'on ne le connaît pas. — Ah ! ah !

J'avais à Paris deux mille francs ; j'en ai dépensé neuf cents par mois. Sachez qu'un philosophe de mon espèce ne peut jamais aller plus loin. Me voilà donc condamné à ne pouvoir jamais parler, et, ce qui est bien pis, imprimer sur les femmes de Paris.

Montrez-moi une esquisse d'un peintre, je vous dirai quel est son style. Voilà que je trouve dans le n° 63 de l'*Edinburgh-Review*, un article sur Crabbe, précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, *ne songe plus aux rangs* ; voilà Stendhal tout pur, et il volerait cela s'il en avait occasion. Puisqu'un *Calicot* est Malo, Besançon sera deux cinquièmes de Malo et Madame de Chichillone deux cinquièmes de Saint-Aubin ; *pauca intelligenti.* Surtout continuons à nous moquer du fond du cœur l'un de l'autre ; tout le reste est fade.

Molière disait, en copiant Cyrano de Bergerac : « Je prends mon bien où je le trouve. » Si mes *books* arrivent à 1890, qui songera au grain d'or trouvé dans la boue ?

[Je me fous de la correction et des virgules. Ne vous ennuyez pas *with Love.* Une feuille in-18 ne fait-elle pas 36 pages ? *Love* ne peut avoir plus de cent. Je reçois la lettre du 31.]

Vous êtes d'accord avec le catéchisme que j'ai lu cette nuit, et que j'ai eu par une voie bien barroque et qui prouve bien le triomphe de ces idées. Je suis de l'avis de l'archevêque en tout, et vous aussi, puisqu'une platitude, comme celle de feu M. Didier, peut tout ren-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

verser. Et si l'on n'eût pas touché à la Charte ? — Les Didier impossibles.

Non, l'on ne secourra pas le roi d'Espagne ; l'intervention étrangère est incompatible pour deux cents ans avec les préjugés espagnols. Si j'étais Argüelles, je proposerais d'augmenter l'autorité du roi, pour le successeur de sa Majesté actuelle. Si, contre toute évidence, il est de bonne foi, il tiendra trente ans.

[Rien de plus absurde que ce qu'on dit *ou the fair* (*illisible*). C'est comme si l'on rapportait que le vicomte remplace Martainville. Où vend-on du courage, et de l'audace et de l'imprudence ?]

Madame Féron réussit ici auprès de la canaille de la musique par des gammes ascendantes et descendantes et chromatiques. — Puccita est à terre ; mais samedi, la singulière *Gazza ladra*. — Rossini a fait cinq opéras qu'il copie toujours ; la *Gazza* est une tentative pour sortir du cercle ; je verrai. Quant au *Barbier*, faites bouillir quatre opéras de Cimarosa et deux de Paisiello, avec une symphonie de Beethoven ; mettez le tout en *mesures vives*, par des croches, beaucoup de triples croches, et vous avez le *Barbier*, qui n'est pas digne de dénouer les cordons de *Sigillara*, de *Tancrède*, et de l'*Italiana in Algeri*.

Mon Dieu ! que votre *Journal de Paris* est plat ! C'est qu'il ne fait pas d'articles comme les lignes précédentes ; il garde toutes les avenues contre la critique. Que ne prend-il la préface des *Vies de Haynd, Mozart et Métastase* pour faire un article sublime ? Il sera agréable et piquant aux yeux d'un de ses lecteurs.

J'ai vu un voyageur qui m'a conté que *sur* la Solfatara on a établi des cabanes mobiles, où l'on prend des bains de vapeur *qui font des miracles* ; si jamais vous avez des douleurs à la cuisse, rappelez-vous cette invention.

Vous vous moquiez de moi quand je vous disais que le *romanticisme* était la racine ou la queue du *libéralisme* ; il fait dire : *examinons et méprisons l'ancien*. — J'ai lu tout Schiller, qui m'ennuie, parce qu'on voit le rhéteur ; c'est Shakespeare que je veux et *tout pur*. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au *mezzo termine* !

Avez-vous reçu un rabâchage sur Bologne ? Si vous voulez du plus profond, je puis vous en donner. Tout tient à un fil. L'essentiel, c'est que pour cent mille francs on a huit mille francs, net d'impôt, dans le plus beau pays du monde, où vos vieux habits frustes de Paris feraient la gloire d'un élégant. — Ils vont avoir la *Vestale* et la *Noce di*

Benevento (1), de l'immortel Vigano, qui y est depuis deux mois. Ah ! le grand homme ! — M. Taglioni et sa femme nous ont embêtés ici d'un ballet à la française, la *Prise de Malaca*, où un combat naval, à cinq distances successives des vaisseaux, fait beaucoup d'effet. — Nous avons le contraire d'il y a deux mois : au lieu de la Camporesi, la Feron, et l'Ekerlin, au lieu d'Almandin Malatta.

Galli, arrivé de Barcelone, où Remorini le remplace, me console de tout. Nous venons d'avoir un grand malheur domestique : le fils unique de notre charmante comtesse est mort ; elle est au désespoir et à la campagne : adieu les soirées !

On vient d'arrêter ici :

1° Trois prêtres [sodomistes] ; 2° trois prêtres faussaires ; 3° un prêtre qui, moyennant une lettre de change de quatre-vingt mille francs, a fait avoir à M. Settala, un des premiers ultras du pays, un héritage de huit cent mille francs (du major Latuada). Ce prêtre, Canavesi, f.....t madame, qui l'a lâché. Là-dessus, il a demandé ses quatre-vingt mille francs, et, par pitié pour les pauvres enfants [qu'il a *loved*] il s'appuie sur ceci : il ne montre pas un autre testament qui annule celui de Settala.

Le pouvoir, un peu plus spirituel que le vôtre, ne laissera pas tomber ces trois affaires.

[Savez-vous que l'archevêque *of this town* est excommunié seulement depuis 3 mois, ce qui enchante *the* Pouvoir ; des dévots ont crié les premiers jours ; depuis on rit dans toutes les loges de l'excommunication. Voilà mes gens. La Révolution s'étant faite *ultra* en France, tombera avec ces messieurs, et nous rirons bien.

Que fait M. Mounier ? Je l'ai connu autrefois et ai été amoureux fou et non *coreponte of his sister* ; de manière que je prends intérêt à ce nom.

Puisque je suis tombé et que la dernière page empêche de jeter à la poste ici, je vous dirai qu'il n'y a pas au monde de tranquillité plus profonde que la nôtre. Heureusement, à la tristesse près, c'est comme le Vicomte. Pas plus de caractère que sur ma main. Du reste, le gouvernement se fait payer une liste civile de 22 millions, je crois, est bon et bête, juste au suprême degré, a une peur de chien, anti-prêtre, et anti-noble, parce que Joseph II l'a dit. Impossible de voir un meilleur gouvernement. Il ne perdrait rien à donner une constitution mais il meurt de peur. Tous les jours on gagne les procès les

(1) *Le Noyer de Bénévent.*

plus injustes contre le gouvernement qui paye à l'instant. Les prêtres et les nobles enragent.]

Ah ! que je serais heureux si j'avais 8.000 fr. J'irais en Amérique 6 mois. Je cultive ce projet.

[J'ai de bons renseignements : étonnant bon marché, le voyage compris, moins cher que Paris. Je voudrais bien être connu *in England as the author of* P[einture], mais pas ailleurs. Pouvez-vous faire faire quelques titres par Didier ? Ne manquez pas de noter les ports de lettres de Bologne, ou j'en serais encore plus honteux. La feuille in-18 a-t-elle 36 pages ? *That is the question.* Je retarde l'envoi of *Love* qui est là, prêt, sur ma table ; mais 400 fr. pour un plaisir de vanité, c'est trop. Adressez des lettres très franches *al Domenico Vismara in Novara.*

De temps à autre, quelques mots anglais, seulement pas de noms propres. Soyez très clair parce que nous n'avons pas la même série d'idées et je ne vous comprendrais pas. Songez que les journaux libéraux que vous méprisez, je ne les entrevois que 3 ou 4 fois par mois. Les dialogues de la *Minerve* me charment. Je viens de lire ce matin celui sur Fontanes. Les Fontanes doivent bien abhorrer la liberté de la presse.

Mille tendresses à Maisonnette, Smit, Lambert, le Vicomte. J'espère que Besançon est plus ferme que jamais dans son emploi. Et le Maratin ? parlez-m'en donc, car le Entr. peut manquer. Dites à Maisonnette que je ne vois de salut *for the King and prop.* que dans Maison. Tourmentez le [*Journal de*] *Paris* pour parler des *Vies de H., M. et Met.* Voici le raisonnement : 600 Ex. à 5 = 3000 ; mettez 2000, c'est 3 mois à ριλα.]

DOMENICO V...

318. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*], 12 *juin* 1820.

Reçu la dernière lettre en quatre pages admirables. Honteux de ne

(1) Collection A. Paupe.

vous rien envoyer en musique, je viens d'avoir une (*illisible*) avec Caraffa. Il est le seul qui ait les airs de la Nina ; il vous les donnera à Paris où il sera le 30 juin. Il en a cinq ou six ici ; mais comment vous les faire arriver à Paris avant le 30 juin ? Toute la musique écrite ici, depuis 1807, l'a été pour la Belloc, dans la *Gazza Ladra*, ou pour la Camporesi, ou enfin pour la Féron. Impossible pour un amateur femelle, à Paris, d'aborder seulement cette musique là. Je viens de la feuilleter et d'en faire l'expérience. Je me résoudrai, je crois, à vous envoyer, comme chefs-d'œuvre : 1° le duetto d'*Armide* ; 2° le duetto de *Frédéric II* et d'une femme qui lui demande la grâce de son amant.

Impression de Love

Savez-vous que Crozet, pendant trois ans, m'a reproché de n'être pas clair dans mes idées et commissions ? Cela m'a fait sauter dans le vice contraire.

Vous recevrez incessamment *Love* en deux volumes. Il y a des ratures. Une autre copie m'aurait coûté quarante francs et un mois de temps. Si le compositeur dit qu'il ne peut pas lire, éclaircissez-lui la vue avec vingt ou trente francs. Tirez in-18 à 300 exemplaires. Faites-vous donner de très beau papier, et exigez de M. Chanson des caractères neufs et pas grêles, que cela soit facile à lire.

Voici le seul embarras. Il faut tirer 150 exemplaires du manuscrit complet. Ensuite dépenser 15 ou 20 francs pour faire supprimer sept à huit passages qui sont la vie d'un de mes amis qui vient de mourir d'amour ici, et qui me feraient reconnaître. On tirera 150 exemplaires du manuscrit ainsi châtré, en ne mettant en vente que ces 150 exemplaires-là.

Vous avez le pouvoir despotique sur tout ; les morceaux à supprimer dans la seconde édition, sont marqués de rouge.

Comme je n'ai que ce manuscrit, annoncez-m'en la réception ; s'il se perd, l'amour est perdu.

Envoyez-moi à Novare, dans une lettre, les feuilles d'épreuves, à mesure que Chanson vous les enverra : cela m'amusera. Je me fous de la correction. Cependant, si vous en avez la patience et la complaisance, corrigez. Je ne désire que de beaux caractères neufs et beau papier. Dix ou quinze francs de plus et nous aurons de très beau papier. Il ne s'agit que de mille ou douze cents feuilles. Comme cela ne se vendra pas, j'aime autant deux cents exemplaires que trois cents. Faites annoncer *Love* dans vos deux journaux *Paris et Moni-*

teur, cela fera contraste ; tous les deux jours, on dit que vous en êtes aux coups de fusil. Le guêpier dormait en 1819. Qui l'a éveillé ? Quel mal vous ferait Grégoire à la Chambre ?

Je comptais sur deux lecteurs à Paris : Volney et Tracy. Je vois que j'ai perdu la moitié de mon auditoire (1).

Je vous enverrai une petite liste de gens, auxquels je vous prie de faire parvenir des exemplaires de l'édition châtrée. Ce sont MM. de Tracy, de Ségur, de Chauvelin, et les cabinets littéraires de Galignani, Rosa, du Vicomte, etc., et sept à huit des plus achalandés.

L'essentiel est de garder soigneusement les 150 exemplaires non châtrés ; dans quatre ou cinq ans, on aura oublié les anecdotes et nous les écoulerons.

J'aurais dû corriger le style, mais il fallait une seconde copie et attendre un mois ; c'est pour ce travail que je vous prie de m'envoyer à mesure les feuilles d'épreuves, elles serviront de manuscrit.

Liste

Prendre un commissionnaire intelligent et envoyer gratis des exemplaires de l'édition châtrée à MM. :

De Tracy, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 42.
De Salvandy, maître des requêtes ;
Thierry, du *Censeur*, s'il n'est pas rasé ;
L'avocat Teste ;
Picard, le comique de l'Institut ;
Jouy, de la *Minerve*, s'il n'est pas pendu ;
De Pradt, — id. —
Manuel, le député, — id. —
De Ségur, pair de France ;
Anatole de Montesquiou ;
Thomas Moore ;
à M. Garat, de l'Institut ;
Talma ;
De la Vigne ;
Prudhon, le peintre ;
Guérin, — id. —
Pariset, censeur et médecin ;
Chateaubriand ;
Le jeune prince de Beauvau ;
et à deux ou trois Anglais de distinction, si vous en avez

(1) Volney, mort le 25 avril 1820.

Coupez avec des ciseaux le chapitre des *Fiascos*, et envoyez des exemplaires aux demoiselles Mars, Bigotini, Bourgoing, Levert, Perrin, du *Vaudeville*, Minette, *id.*, Bourgeois, Noblet, Mme la duchesse de Duras, en un mot, aux catins à la mode ; vous les connaissez ; envoyez-leur vingt ou trente exemplaires ; les jeunes gens qui les e.f....t gratis liront l'*Amour* ; plus, à tous les ambassadeurs, MM. de Vincent, Galotin, Stuart, et à vos amis et connaissances, sans nommer l'auteur.

8 *août* 1820.

Voici une vieille lettre de juin que je vous envoie pour l'impression de *Love*. Je désire qu'il n'en vienne pas d'exemplaires où je suis. Voilà la seule chose essentielle. Du reste, vous avez le pouvoir *dépotique*, comme dit Petit-Jean.

BERNARD.

J'ai été malade, puis calomnié, voilà ce qui a retardé ma correspondance.

319. — E.

A MADAME ***

8 *juillet* 1820.

Permettez-moi, madame, de vous remercier des jolis paysages suisses. Je méprisais ce pays depuis 1813, pour la manière barbare dont on y a reçu nos pauvres libéraux exilés. J'étais tout à fait désenchanté. La vue de ces belles montagnes que vous avez eues sous les yeux, pendant votre séjour à Berne, m'a un peu réconcilié avec lui.

J'ai trouvé, dans les mœurs dont parle ce livre, précisément ce qu'il me fallait pour prouver, ce dont je ne doute pas, c'est que pour rencontrer le bonheur dans un lien aussi singulier, et j'oserais presque dire aussi contre nature, que le mariage, il faut au moins que les jeunes filles soient libres. Car au commun des êtres il faut une époque de liberté dans la vie, et pour être bien solitaire il faut avoir couru le monde à satiété.

J'espère, madame, que vos yeux vont bien ; je serais heureux de savoir de leurs nouvelles en détail.

Agréez, je vous prie, l'assurance des plus sincères respects.

H. B.

320. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 12 *juillet* 1820.

Je n'ai pas osé vous écrire durant vos grands ou vos petits troubles de Paris, car je ne sais encore quelle idée m'en faire. [Besanç. ne m'écrit point]. Tout ce j'aurais pu vous mander de ce séjour tranquille vous eût semblé bien insipide.

Tout ce que je puis vous mander de moins innocent, c'est que la reine Caroline d'Angleterre faisait ici l'amour publiquement avec un palefrenier du général Pino, nommé Bergami, qu'elle a créé baron, et avec lequel elle rentrait tous les soirs dans sa chambre à coucher, à dix heures. A Pesaro, elle montrait dans son salon son propre buste et celui de M. le baron ; car c'est ainsi qu'elle et qu'on le nomme. Il a été palefrenier durant la campagne de Russie, et n'y a pris d'autre part que de soigner les chevaux que montait son maître. Mais, depuis, il a pris trois cent mille francs à sa maîtresse, à force de faire faire mauvaise chère aux gens qu'elle invite. Comme elle est folle d'amour, elle n'y prend pas garde. Il dit au marchand de vin : « Il me faut dix sous par bouteille » ; au boulanger : « Il me faut dix pour cent sur votre compte ». — Tout le monde crie ; c'est un scandale et un mépris abominable. Donc, si vingt pairs anglais viennent se promener six mois en ce pays, ils s'en retourneront avec l'idée que leur *Queen* est la catin la plus salope des trois royaumes.

C'est ce qui fait que je l'admire, c'est-à-dire son courage de punir ainsi son mari. Probablement le mépris et la haine qu'on a pour lui font la force de la reine. Tout ce qu'elle dit d'Omptda est vrai. Elle a avec elle un homme courageux, Vassalli, et un brave colonel, Italien aussi, dont j'ai oublié le nom. Elle est généreuse, elle écrit des lettres de quatre ou cinq pages de mauvais français, pleines de feu, d'idées, d'orgueil et de courage : j'en ai vu.

Son amour n'est que physique et dégoûtant ; on lui présenta Bergami pour un chasseur derrière sa voiture; elle tomba amoureuse de ses gros favoris noirs à la première vue. Si elle eût pris quelque beau

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

colonel italien, avec deux croix et vingt campagnes, elle eût eu la bonne compagnie pour elle. Le nom de comtesse Oldi, qu'elle porte, est celui de la sœur de Bergami, qui a épousé un comte ; lui est d'assez bonne famille.

Voici les moyens de justification de la *Queen* : 1° une lettre de son mari, qui dit explicitement : « Je n'abandonnerai jamais pour vous une telle, ma maîtresse ; de votre côté, je vous conseille de vous amuser le plus que vous pourrez ». Cela de la première année du mariage. 2° Elle a fait deux enfants ; devinez avec qui. Allons ? — Avec le vieux roi Georges III, parlant à sa personne. Tout ce qu'a fait Georges IV ici, contre elle, est bête au possible.

Vous saurez que, le jour de la Pentecôte, 21 mai, je crois, j'ai fait une délicieuse promenade en bateau, sur le Tessin et le Pô, pour aller voir les jardins de Belgiojoso ; il y avait des femmes jeunes, gaies, riches, et pour moi, anti-Saint-Aubin, intéressantes. Seulement, j'ai pris une petite fluxion de poitrine peu forte, mais longue, car je suis encore faible. J'ai été amusé sur mon canapé par les nouvelles de Paris; je dis celles qu'on débitait. On est archi-ultra-libéral ici, et vingt fois la Charte a été proclamée, sans exception, sur la place du Carrousel.

Je ne comprends pas un mot à ces [Jean f....] de Parisiens. Que M. Laffitte s'amuse à les payer quatre francs par jour, cela me semble dur à digérer ; que, d'un autre côté, ils abandonnent le juste soin de leurs meubles d'acajou, pour affronter les cuirassiers de la garde royale, c'est ce que je ne croirai que dans l'autre monde ; car alors peut-être je les mépriserai moins. Mandez-moi ce que je dois croire. J'ai vu quatre ou cinq témoins oculaires qui ont eu diablement peur et qui se contredisent.

Adressez-vous à M. Caraffa, qui vous donnera les airs de la Nina. J'étais cloué dans ma chambre le jour de son départ, qui a été dix fois différé ; je n'ai pas pu lui remettre quatre ou cinq curiosités musicales, mais que personne ne peut chanter à Paris. Croyez qu'on ne pouvait pas mieux faire votre commission.

La Nina [qui devient canaille, sans toutefois se donner le moins du monde pour de l'argent, ici du moins], fait un archimystère de ses airs ; ceux que Rossini fabrique sont pour la Coldbrand et étaient pour la Camporesi ; c'est pour cela qu'*aucune* amateur de Paris ne les chantera jamais.

[Caraffa a fait de jolis petits airs. Il pourrait faire un bon opéra de toutes les jolies petites fantaisies qu'il a distribuées dans tout ce dont

il est accouché jusqu'ici. *Fiasco* plat à notre théâtre dans les deux figures de Martelli, pas une mesure de bonne. Considérez Rossini comme éteint, il] mange comme trois ogres et est gros comme Nourrit de l'Opéra, auquel il ressemble. Il [b....e ferme] Mlle Chomel, [car, pour f....e, il fait fiasco]. Mlle Coldbrand, qu'il dirige avec le prince Jablonowski et Barbaglia, est furieuse contre la Chomel que vous avez vue à Louvois.

Sans ma faiblesse, vous seriez arrivé aux douze pages ; mais adieu.

[Dans huit jours, je vous envoie *Love* que j'ai repris hier. Mille amitiés à Lambert et Besançon. Je suis inquiet *because the Cons[ul] of* Mil[an] *has said that I am a pernicious* Liberal et l'on a su que Dominique avait *made the* P[eintu]re. Le P[rin]ce *has spoken of* Stendhal. L'essentiel est que *Love* ne parvienne jamais à Rome. Au nom de Dieu, écrivez donc ! pas de lettres depuis deux mois. Ecrivez sans crainte à Nov[are]. Que dites-vous du roi d'Epire chez Bossa ? S'il avait le courage, il pourrait civiliser cette pauvre Grèce. L'Angleterre est bien malade. J'ai eu des détails affreux. Je m'en fous.

Comment vous amusez-vous ? *and the mother* ? Je tremble pour mes plaisirs de *costiore* (?) ; par bêtise et en dépensant beaucoup d'argent, nous avons un indigne spectacle.

Tout ce que je vous ai dit sur *Kalico mâle*, m'a été confirmé par M. le comte d'Estournel, qui a la croix et un grand nom. Votre américain, chez M. Petit, à table, manque d'esprit : 1° de ne pas avoir vu le monde ici et partout ; 2° de parler de ce qu'il n'a pas pu observer.

Maisonnette va-t-il à Londres ?

Aurait-on la bonne idée, à Paris, de réimprimer les divins romans de Walter Scott ? Je brûle de les lire. Je n'en connais que deux ou trois. Quel peintre ! Qu'est-ce que Mme de Genlis auprès ? Si on réimprime Walter Scott, achetez et envoyez à Novare].

LAUBRY.

321. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 23 *juillet* 1820.

Mon cher ami, il m'arrive le plus grand malheur qui pût me tomber sur la tête.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Des jaloux, car qui est celui qui n'en a pas, ont fait circuler le bruit que j'étais ici agent du gouvernement français.

Il y a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plusieurs personnes cherchaient à ne pas me saluer ; je m'en fichais rondement, lorsque le bon Plana m'a écrit la lettre que vous recevrez. Je ne lui en veux pas ; cependant voilà un terrible coup ! Car, enfin, que fait ici ce Français ? Jamais la bonhommie milanaise ne pourra comprendre ma vie philosophique, et que je vis ici avec cinq mille francs mieux qu'à Paris pour douze mille francs.

Envoyez, je vous prie, la présente lettre, et celle de Plana à Crozet, à Troyes. Je prie Crozet d'écrire quelques phrases à Plana. Donnez-moi votre avis ; que faire pour détromper mes connaissances d'ici ?

Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet. Soyez sûr que je ne m'exagère pas la chose. Il y a trois mois que je n'ai pas été admis dans une société, parce qu'une personne impartiale a dit : « S'il vient, plusieurs personnes (il est vrai que ce sont des gens qui me haïssent) se retireront ».

Je n'ai su cela qu'il y a deux heures.

Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie.

Depuis trois mois je n'ai pas de vos lettres.

[Mille amitiés au Vicomte et à Lambert. Dites-leur mon accident].

H...

322. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 8 *août* 1820.

Mon cher ami, M. le docteur Razori est incontestablement un des hommes les plus remarquables de ce pays. Il joint un esprit étonnant à l'art de faire des cures merveilleuses comme médecin.

M. Giovanni Fossati, que je vous présente, est l'élève de M. Razori Cet élève, qui est déjà un médecin distingué, va passer un hiver à Paris, pour se perfectionner et comparer la doctrine des médecins français à celle de M. Razori, qui a inventé le système des *contre-stimulants*.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Recommandez M. Fossati aux premiers médecins de votre préfecture, et donnez-lui les moyens de s'instruire. Donnez-lui aussi des billets de spectacle.

Je n'ai pas de lettre de vous depuis la loi sur les élections ; voyez quelle paresse abominable !

Je soupçonne quelque lacune.

[Adieu, vous aurez *Love* sous peu de jours. M. Caraffa vous a-t-il donné les airs de la Nina ? Réclamez-les hardiment, il les a promis ici. Rossini n'a rien fait de chantable pour un amateur français. Plana m'a écrit *congioure piestemento*. Envoyez la lettre à Crozet pour qu'il m'écrive. C'est l'envie qui a occasionné ce désagrément].

Adieu, écrivez donc [par Novare toujours. Mille amitiés au Vicomte, à Lambert Phénix et à leurs femmes.]

H. BEYLE.

323. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 30 *août* 1820.

Mais que diable devenez-vous ? Je n'ai pas de lettre de Votre Excellence depuis les charges de cavalerie sur les badauds de Paris ; et moi, badaud de province, je ne comprends pas encore les dites charges.

Je voudrais vous intéresser par des nouvelles. Savez-vous qu'un M. de M[arette], en Savoie, vient d'avoir un grand cordon de la Très Sainte-Annonciade ? Voyez le journal de Milan du 25 ou 26 août.

On se dégoûte de Rossini. Sa réputation est plus générale que jamais ; elle est arrivée aux bas étages de la société ; mais la tête revient à Mozart et Cimarosa ou, mieux encore, elle voudrait du nouveau. *Mercatante* (2) de Naples, me semble bien pâle. — On va avoir, à Milan, en octobre, un opéra de M. Meyerbeer, juif de Berlin, brûlant d'enthousiasme pour la musique, enthousiasme garanti de ridicule par quatre-vingt mille francs de rente. Mais, comme la musique de

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Beyle a écrit et souligné le nom en langage tudesque.

Mercadante, celle de Meyerbeer ne fait rien sentir de nouveau, malgré toute la bonne volonté du monde.— Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat riche, quand on parlait au barreau, et pauvre depuis qu'on écrit, va débuter à la Scala, en octobre. Figure superbe de théâtre, belle voix, nulle méthode, *id est* autant de méthode que la Catalani.

Avez-vous été intéressé par une lettre sur le [putanisme *of the English queen*] ? C'est une folle dans le genre ignoble et bas, une *héroïne de corps de garde*, voilà enfin le mot propre, pleine du plus grand courage. Rien de plus avéré que sa dégoûtante conduite avec le courrier Bergami ; mais, par ce maudit esprit d'opposition, on commence à la nier.

On parlait hier soir d'une grande conspiration à Paris. — Les journaux libéraux sont pleins d'exagérations sur le libéralisme de l'Italie. A Rome, tout est prêtre, laquais ou [maquereau] de prêtres ; les nobles, bêtes comme des pots ; il n'y a pas le plus petit élément de libéralisme ; chaque ville a quinze ou vingt jeunes gens qui lisent Benjamin Constant et font des *oime* ! — Le contraire à Bologne et Ferrare. Un peu des deux à Rimini, Ancône, etc. ; là, la révolution est mûre.

A Milan et Venise, le gouvernement est si juste, si doux, si lent, qu'au fond on est bien ; des vœux vagues, rien de plus.

En Piémont, deux partis acharnés qui voudraient bien avoir la douceur de se faire écarteler réciproquement. Mais les nobles sont les plus forts. Le roi n'est que le chef de l'aristocratie ; la reine est ultra exécrée : on dit qu'elle va faire occuper Alexandrie par une garnison allemande ; excellente mesure, car le King est si bon, qu'il peut, un beau matin, signer la constitution. Il y aura beaucoup de sang répandu un jour ou l'autre ; les coups de couteau recommenceront de plus belle.

[Je suis devenu *very Cool* sur la politique. *All Europe shall have the liberty in* 1850, mais pas avant. Voilà mon calmant.

J'ai vu avec plaisir la destitution de Bellisle. Je l'en féliciterai. Est-ce notre Massa qui a été fait Maître des requêtes, pour avoir fait le travail de M. Beugnot, je suppose ?]

J'ai été malade, puis calomnié [*by the husband of my* objet]; je me suis tranquillisé en passant quinze jours au frais à Varèze, avec l'aimable Schiassetti, qui me chantait toute la soirée ; elle fait ce qu'elle veut de sa voix. Elle sera libre le premier avril 1821 ; dites-le aux gens du Théâtre-Italien. Elle *sait* trente opéras, dont elle a toujours chanté le premier rôle ; voilà de l'argent comptant pour une direction.

Mademoiselle Schiassetti a une mémoire si étonnante qu'elle peut chanter demain soir celui de ces trente opéras qu'il plaira à Votre Excellence. Vous aurez un contr'alto avec des cordes hautes, une espèce de *baryton* femelle. Belle tête antique [et anti-catin] ; elle a vingt mille francs par an.

[Réjouissez-vous ; vous aurez l'*Amour* le 30 septembre sans faute. Que font nos amis le Vicomte, Lambert, Smitt, etc. ? Mille amitiés à Maisonnette ; quand le bien aimé reviendra-t-il ? Ce serait un bon *mezzo-termine.*

Remettez à M. Jombert quelques bonnes lithographies peu chères ; par exemple, le portrait de lord Byron, pour trente sous, s'il est bon].

A propos, le mari de la maîtresse dudit lord est précisément un *bravo* du quatorzième siècle, très capable d'assassiner l'homme auquel il a vendu *his wife.* Cette *wife* est une grosse [tétonière] blonde, portant dans la rue ses [tétons] blancs étalés et des souliers de satin rouge ; du reste, très fraîche et vingt-trois ans. J'ai oublié le nom de cette comtesse de Pesaro (1) ; je vous l'ai dit de Bologne.

Ledit lord, pour se faire des partisans, se fait tout classique en parlant aux pédants italiens ; par exemple : Mezzofanti à Bologne ; cela me paraît bien [jean foutre] et bien milord.

[Plus, en lithographie, le portrait de Bolivar, de Mlle Mars, de Rossini, de Minichini. A propos de Minichini, on ferait des *guerillas* en Calabre, pays empoisonné de cent mille carbonari].

Toute la Romagne se met en garde nationale, bon gré mal gré. Le cardinal Consalvi a la signature du pape en poche, pour une constitution ; mais, à mes yeux, le dit Consalvi est au-dessous de sa position.

Adieu ; voilà tout ce que je sais, et je vous ai écrit malgré les nerfs : voyez l'amitié !

[Claix est vendu. *I hope five thousand.* Dites à tout le monde *eight thousand*, pour ne pas faire pitié à des amis que je reverrai huit fois en ma vie.

J'ai découvert que la peinture renaîtra en Italie dix ans après les deux Chambres. Je n'ai pas de doute.

Que devient l'aimable Money et M. le pair de France *Sel Gemme* ? Quel coton jette le Grenoblois Mou[nier] *in the* Police ?

Faites comprendre aux gens d'Italie, que le hasard vous amènera, *that I am not* ce que dit le mari de mon objet et la lettre de Plana.

(1) La comtesse Guiccioli.

Savez-vous d'où vient le mal ? De *the Hist. of Painting* ; cela est ridicule à dire].

L'abbé de [Brême, leur chef], ami du duc de Broglie, vient de mourir de rage de n'être rien et d'une fluxion de poitrine. Adieu.

[M. Ra.... est un homme de beaucoup d'esprit, *but in Elysée is not so* ; *they say him* peu délicat sur la probité. Procurez-lui les moyens de disséquer. Peut-être vous adresserai-je M... lui-même, *going in England for the Queen.*

Affaires d'argent

Voyez le commis de M. Didot. Je lui écris pour le payer ; pas de réponse. D'où je conclus qu'il se paye par la vente. Où en est cette vente ? Delaunay a-t-il vendu les Stendhal ? Combien cela a-t-il produit ? Vous avez le pouvoir despotique].

324. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

S. d. [*Août* 1820].

Projet de lettre à M. P. Didot

M. Beyle me charge, Monsieur, de terminer le compte qu'il a avec vous pour l'impression de l'*Histoire de la Peinture*, 2 vol. in-8°.

Il vous devait, il y a trois ans, environ 1300 francs. Vous avez fourni alors un compte qu'il a. Vous avez reçu à la même époque 800 francs de M. Renouard. Reste environ 500 francs.

Vous aviez un certain nombre d'exemplaires de la *Peinture* et de la *Vie de Haydn et Mozart.* Je vous serai obligé, Monsieur, de faire vérifier si vous avez placé des exemplaires de ces deux ouvrages. Le montant de cette vente sera à défalquer de la somme de 500 francs environ que vous demandez à M. Beyle.

M. Beyle m'a autorisé à solder son compte chez vous et à retirer tous les exemplaires, soit de l'*Histoire de la Peinture*, soit de la *Vie de Haydn.* Le compte de ce dernier ouvrage a été soldé. Je ne suis autorisé à solder ce compte qu'autant qu'il ne s'élèvera pas à une somme très-forte.

(Ou l'équivalent)

Je suis, etc.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

325. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Milan, le 4 septembre 1820.

Dans le petit volume (1) dont ma générosité t'a gratifié l'année dernière, à Cularo, je n'ai pas donné le portrait du voyageur ; il me semblait que parler de soi était chose ridicule. Des amis m'affirment que, dans la circonstance, il n'en est pas ainsi. Donc, la nouvelle édition comprendra le portrait dudit voyageur et quelques observations de son cru sur les femmes italiennes ; je veux te faire jouir de ce supplément par anticipation.

LE VOYAGEUR

Le grand mal de la vie pour moi, c'est l'ennui. Ma tête est une lanterne magique ; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mon imagination me présente. Un quart d'heure après que je suis avec un sot, mon imagination ne m'offre plus que des images ternes et fastidieuses. L'*Inconstant* raconte que ce qui le charme dans les voyages, c'est

Qu'on ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.

Je suis inconstant d'une manière un peu moins rapide ; ce n'est qu'à la seconde ou troisième fois qu'un pays, qu'une musique, qu'un tableau me plaisent extrêmement. Ensuite, la musique, après cent représentations, le tableau, après trente visites, la contrée, au cinquième ou sixième voyage, commencent à ne plus rien fournir à mon imagination et je m'ennuie.

On voit que mes bêtes d'aversion, ce sont le *vulgaire* et l'*affecté*. Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis sur sa tête, et le climat dans son cœur. Quand je suis arrêté par des voleurs ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît, s'il est énergique, car il m'amuse.

(1) *Rome, Naples et Florence*, en 1817.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au-delà de l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur le champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs, je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées. C'est ce qui fait que j'aime beaucoup la mauvaise compagnie, où il y a plus d'*imprévu*. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Italie sont venus frapper.

LES FEMMES

Qu'on juge de mes transports quand j'ai trouvé en Italie, sans qu'aucun voyageur m'eût gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'*imprévu*. Ces génies singuliers ne sont arrêtés que par le manque de fortune et par l'impossible ; s'il y a encore des préjugés, ce n'est que dans les basses classes.

Les femmes, en Italie, avec l'âme de feu que le ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de momeries religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant, il n'en reste pas de trace. Elles entrevoient la conduite de leur mère ; on les marie ; elles se trouvent enfin délivrées du joug, et, si elles sont jolies, de la jalousie de leur mère. Elles oublient, en un clin d'œil, toute la religion, et considèrent tout ce qu'on leur a dit comme des choses excellentes, mais bonnes pour les enfants.

Les femmes ne vivent pas ensemble ; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour ; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société ; personne ne veut gâter l'avenir.

Quelques folies qu'elle dise, dix voix partent à la fois pour lui donner raison ; il n'y a de différence que par le plus ou moins d'esprit des courtisans. Il n'y a qu'un point sur lequel la reine de la société puisse essuyer des contradictions ; elle peut dire qu'il est nuit en plein midi ; mais si elle s'avise de dire que la musique de Paer vaut mieux que celle de Rossini, dix voix s'élèvent pour se moquer d'elle. Du reste, toutes les parties de campagne, tous les caprices les plus fous qui lui passent par la tête, sont autant d'oracles pour sa cour.

Vous voyez comment chaque femme ici à des manières à elle, des

discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde ; non seulement d'autres idées, mais une autre langue ; ce qui est une vérité reconnue dans l'une est une rêverie dans l'autre ; c'est comme être ambassadeur à la cour d'un prince jeune et militaire, ou à celle d'un vieux souverain prudent. (En 1810, cours de Bade et de Dresde).

Ici, les moyens de plaire aux femmes par la conversation (l'esprit) sont donc très différents. Il n'y a de ressemblance qu'en deux choses, et l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'être éternellement différentes : c'est l'imagination et l'amour.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr des applaudissements des femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer ; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable. Vous pouvez leur conter la fable de la comédie du *Tartufe*, ou la manière barbare avec laquelle Néron vient d'empoisonner Britannicus, vous les intéresserez autant qu'en leur contant la mort du roi Murat ; il s'agit d'être clair et extrêmement énergique. Comme la sensibilité l'emporte de bien loin sur la vanité, vous plairez, même en étant ridiculement outré ; on s'aperçoit de l'enflure, mais ce n'est pas une offense. Le livre dont elles raffolent aujourd'hui, c'est l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, de M. Llorente ; par ses noirs fantômes, il les empêche de dormir. Un inquisiteur qui viendrait à Milan dans ce moment pourait être très à la mode et fort couru.

Les événements (*vicende*) d'une vie orageuse, sous l'apparence de la tranquillité, forment bien vite le jugement des dames italiennes ; il leur est permis de dire des sottises, mais non pas d'en faire ; chaque erreur est sévèrement punie par les événements ; chez nous, on trouve de l'*agrément* et puis de la niaiserie dès qu'on entrevoit une ombre de péril : c'est le contraire ici.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie, qui leur semble toujours une atrocité. Jamais, dans le monde, un homme, pour plaire à son amie, ne persifle une autre femme, puisque jamais deux femmes ne sont ensemble qu'en cérémonie. Par la même raison, jamais deux femmes ne se picotent. Cette horreur pour la plaisanterie se trouve au même degré chez les hommes ; au moindre mot qui peut être une raillerie, vous les voyez changer de couleur. Tel est le mécanisme qui rend impossible ici l'esprit français ; l'Apennin se changera en plaine avant qu'il puisse s'introduire en Italie. La louange fine et délicate ne peut avoir de grâce qu'autant que la critique est permise ;

comment le goût de la société pourrait-il naître ici, puisque ce qui fait le charme de la société ne peut y exister ? Comment des indifférents, réunis dans un beau salon, bien chauffé et bien éclairé, peuvent-ils se donner du plaisir, si la plaisanterie est interdite ? Les habitudes et les préjugés des Italiens les forcent donc à passer leur vie en tête-à-tête.

Ajoutez que la politesse qui porte à préférer les autres à soi passe ici pour *faiblesse* dans un salon ; jugez de ce que c'est au café, au spectacle, dans les lieux publics. Un étranger est obligé de refaire son éducation et à tous moments se trouve trop poli ; s'il fait la moindre plaisanterie à son ami, l'autre croit qu'il ne l'aime plus.

Chez les hommes, comme parmi les femmes, les caractères se déploient ici en toute liberté; il y a plus de génies et plus de sots. Les bêtes le sont à un point incroyable et à tout moment vous surprennent par des traits à faire constater par témoins, si l'on veut les conter.

Un de mes amis, il y a huit jours, était allé rendre visite à une très-nouvelle connaissance et à une heure très indue. Le mari était à deux lieues de là, dans sa terre, à tirer le pistolet avec ses amis ; la pluie vint ; ennuyés de leur soirée, ils rentrent à Brescia. Le mari, très jaloux de son naturel, va droit à la chambre de sa femme ; étonné de la trouver fermée, il frappe, ses pistolets à la main. La femme dit à son amant en riant et en chantant : « Ah ! voilà mon mari ! » et elle court lui ouvrir, l'embrasse et lui dit : « Sais-tu ? *Colonna est là.* — Et où est-il ? — Dans le petit cabinet à côté de mon lit. » A ces mots, l'amant ne voulant pas se laisser bloquer dans le cabinet, sort assez mal en ordre. Qu'on se figure la mine de ces deux hommes, le mari homme violent et les pistolets chargés à la main ! Tout se passa en plaisanterie, un peu forcée, je m'imagine. Comme l'amant s'en allait, et, à sa grande joie, se trouvait déjà dans l'antichambre, le mari le rappelle d'un air fort sérieux ; l'autre traverse tous ces grands salons sombres, éclairés chacun par une seule bougie. Le mari le rappelait pour lui faire cadeau d'un fort joli panier de gibier que son garde-chasse venait de lui apporter à la campagne. Voulait-il se moquer de lui ? C'est ce que nous n'avons pas pu encore deviner. Mais voilà ce que j'appelle une idiote charmante : qu'on juge des femmes d'esprit !

L'essentiel de l'*esprit* ici, à l'égard des femmes, c'est beaucoup d'*imprévu* et beaucoup de clair-obscur (différence très marquée des

grands clairs aux grandes ombres) ; et dans la personne, beaucoup d'air militaire, le moins possible de ce que l'on appelle en France l'air *robin*, ce ton de nos jeunes magistrats, l'air sensé, important, content de soi, pédant. C'est leur bête d'aversion ; elles appellent cela l'air *andeghé* ; elles adorent les moustaches, surtout celles qui ont assisté aux revues de Napoléon.

Rien n'est plus rare et surtout moins durable que de voir une femme en recevoir d'autres ; il faut pour cela des circonstances extrêmement particulières, par exemple qu'elles soient toutes deux jolies et qu'en aimant beaucoup l'amour, elles se soucient peu de l'amant. (1)

Ce trait frappant des mœurs milanaises a été formé ou fortifié, je ne sais lequel, par le théâtre de la Scala. Là, chaque femme reçoit tous les soirs ses amis et brille seule dans la loge, où, pour ne pas emprunter une idée française, elle est le seul objet des galanteries et des flatteries des visitants. Les femmes qui n'ont pas le bonheur d'avoir une des deux cents loges de ce théâtre reçoivent quelques amis qui font un *taroc*, assaisonné des paroles les plus grossières : *asinone*, *coujonon* ? ce jeu est une dispute continuelle. Dans la petite bourgeoisie et dans les maisons où l'on vit à l'antique, la bouteille de *vin bon* est sur le champ de bataille et sert à redonner courage aux combattants.

Les agréments plus délicats, une fois qu'on les a goûtés, d'une société mélangée d'hommes et de femmes, sont inconnus ici. Les hommes ne demandent pas d'une manière impérieuse des jouissances dont ils n'ont pas d'idée, et il faudrait les exiger de ce ton, pour obtenir des femmes une chose qui blesse si cruellement leurs intérêts les plus chers.

Tel est le mécanisme en vertu duquel il ne se formera jamais de société à Milan. A Paris, la société absorbe tout un homme ; un homme de société n'est plus rien ; tout lui dit comme la baronne des *Dehors trompeurs* :

> Ne soyez point époux, ne soyez point amant ;
> Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

C'est que la vanité fait les cinq sixièmes de l'amour chez un Français. Ici, c'est tout autre chose : l'amour est bien l'amour, et quoiqu'il soit plus enchanteur, il ne demande point le sacrifice de toute votre vie, de toutes vos occupations, de toute l'*empreinte* qui, au fond, vous distingue des autres hommes. Ici, c'est la maîtresse qui prend

(1) Comme la Nina et la Bonsignori (H. B.)

le ton de l'homme qu'elle aime. La maîtresse de Canova est artiste, et celle de Spallanzani l'aidait dans ses expériences de physique. Parmi les jeunes gens, excepté deux ou trois sots cités, personne ne songe à être mieux mis qu'un autre : il faut être comme tout le monde. Trois ou quatre hommes à bonnes fortunes m'ont paru généralement détestés des femmes ; les plus jolies ne voudraient pas les recevoir, mais s'ils savent leur métier et qu'ils les trouvent, par hasard, dans une maison de campagne, ils peuvent les rendre folles en une soirée ; c'est ce dont j'ai été témoin et presque confident.

« Qu'avez-vous donc ? disais-je à une jolie femme. » — « Je suis blessée au cœur, me dit-elle franchement, ce mauvais sujet me plaît. » La nuit, elle réveilla son mari : « Emmenez-moi, lui dit-elle, ou je ferai quelque folie. » Il ne se le fit pas répéter, et dix minutes après, ils étaient sur la route de Venise.

On me reprochera de tout louer. Hélas ! non ; j'ai un grand malheur à décrire, rien n'est plus petite ville que la grande société de Milan. Il se forme comme une espèce d'aristocratie, des deux cents femmes qui ont une loge à la Scala et de celles qui vont tous les soirs au *Corso* en voiture ; dans ce cercle, qui est celui de la mode et des plaisirs, tout est connu. Le premier regard qu'une femme donne à la salle, en arrivant dans sa loge, est pour en passer la revue ; et comme depuis la chute du royaume, en 1814, il n'y a plus de nouvelles, si elle remarque la moindre irrégularité, si Monsieur un tel n'est plus vis-à-vis de Madame une telle, elle se tourne vers son amant, qui va au parterre, et de loge en loge, pour savoir *cos' é dé neuf*, ce qu'il y a de nouveau. Vous n'avez pas d'idée de la facilité avec laquelle on arrive, en une demi-heure, à une information précise. L'amant revient et apprend à son amie pourquoi Monsieur un tel n'est pas à son poste. Pendant ce temps-là, elle a remarqué que Del Canto, un officier de ses amis, est depuis trois jours assis au parterre, toujours à la même place. — Et ne savez-vous pas, lui dit-on, qu'il lorgne la comtesse Conti ?

Je m'imagine que cet affreux caquetage, ce *pettegolis mo*, qui fait aussi le malheur des petites villes, ne corrompt pas autant la société des marchands et des gens moins riches, dont les femmes vont tout simplement au parterre, ou dans quelque loge d'emprunt.

La naissance ne fait rien pour être admis dans cette aristocratie de la Scala ; il ne faut absolument que de la fortune et un peu d'esprit. Il y a telle femme très-noble qui se morfond dans sa loge avec son

servant, et dont on se garde bien d'aller troubler le tête-à-tête. Ces femmes-là ne peuvent avoir des hommes un peu bien ; elles sont réduites à quelque *espèce*, ordinairement quelque cadet de grande famille, dont le frère a quatre-vingts mille livres de rente et qui, lui, a huit cents francs de pension et la table.

Dans quelques familles, très-nobles et très-antiques, j'ai distingué de certaines nuances qui tiennent encore aux mœurs des Espagnols, qui ont si longtemps opprimé et pollué ce beau pays, avec l'infâme administration de Philippe II.

C'est à ce prince exécrable et à ses successeurs qu'il faut attribuer tous les malheurs de l'Italie et la bêtise générale qui a pris la place des lauriers, dans tous les genres, dont son heureux sol était couvert avant l'an 1530. L'influence de Napoléon a fait tomber les idées espagnoles ; mais si le remède fut énergique, il a été appliqué trop peu de temps.

Les gens à la mode, ici comme en France, sont les officiers à demi-solde. Au reste, c'est à leur amabilité et à l'abondance de leurs idées que vous vous apercevez qu'ils ont servi ; ils n'ont rien de cette jactance militaire, de ce ton blagueur qui me choquait tant à Londres, dans certaines réunions de Saint-James 's street.

Un autre inconvénient de la société, ici, c'est qu'on meurt d'*inedia* (d'épuisement) ; on ne sait que dire, il n'y a jamais de nouvelles. La *Minerve* (1) est proscrite à Milan, comme au jardin des Tuileries, et le *Journal du Commerce* est prohibé. La soirée se passe, entre hommes, à maudire la bassesse, l'hypocrisie et les mensonges des seuls journaux qu'ils reçoivent. Ils se mettent dans une colère comique et affublent les rédacteurs des épithètes les plus avilissantes, et faute de savoir ce qui se passe, toutes les discussions politiques se terminent par des cris de rage. L'on se tait un moment et puis l'on se met à parler des ballets de Vigano ; la *Vestale* et *Otello* ont plus fait parler à Milan, même dans les basses classes, qu'à Paris, la dernière conspiration des *Ultra*.

Or, une discussion sur *Otello* n'est pas si utile, mais est infiniment plus agréable qu'une discussion sur M. de Marchangy. Elle ne viendra que trop tôt pour les aimables Milanais, cette fièvre politique qui rend inaccessible à tous les arts et par laquelle, pourtant, grâce à

(1) Revue hebdomadaire publiée de février 1818 à mars 1820 ; elle eut une très grande vogue et fut tuée par l'établissement de la censure après l'assassinat du duc de Berry. (R. C.)

la féodalité, il faut passer pour arriver au bonheur. En attendant, les gens que nous sommes obligés de ne mépriser qu'en secret à Paris, sont ici affublés de tous les noms qu'ils méritent, et les Lanjuinais, les B. Constant, les Carnot, les Exelmans, portés aux nues. La *Gazette de Lugano* donne, deux fois par semaine, des nouvelles de ces gens que l'on aime sans pouvoir s'en entretenir ; il n'est pas de loge où je n'aie entendu parler ce soir du procès de M. Dunoyer et de la sérénade que lui ont donnée les jeunes gens de Rennes.

Et, me dira-t-on, vous avez vu tout cela en un mois ? — Les trois quarts des choses que je dis peuvent se trouver inexactes, et je les donne pour ce qu'elles valent, pour les apparences ; j'ai cru voir ainsi. L'on ne lirait plus de voyages si on exigeait de chaque voyageur qu'il eût habité assez longtemps les villes dont il parle, pour pouvoir donner à ses récits l'apparence de la certitude. Il faudrait habiter cinq ou six ans l'Italie ou l'Angleterre avant de les juger ; les gens qui s'expatrient ainsi sont, pour la plupart, des négociants et non des observateurs.

326. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan, le* 25 *septembre* 1820].

My dear,

Ecrivez-moi donc. Je suis perdu si vous ne parlez plus à cœur ouvert. Essayez donc encore quoique deux lettres se soient perdues.

Passez chez Chan[son] et dites-lui que du dix au quinze octobre vous lui donnerez à travailler. Demandez trois feuilles par semaine, il en promettera deux et vous en aurez une. Cela ferait deux mois, car je pense qu'il y en aura huit.

Cela est bien long pour vous. Croz[et] se plaignait toujours que j'étais obscur, c'est ce qui m'a donné l'habitude de me répéter. Au reste, vous avez le pouvoir despotique. Je dois à l'*H*[*istoire de la Peinture*] une cruelle tracasserie.

Nous avons le *Barbier de Séville* mal chanté. Tous ces airs sur le même moule, gais, rapides et en valse, n'expriment pas les passions

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

ou n'en expriment qu'une. C'est exactement bon pour des Français à la Louis XV. Un seul chanteur se fait honneur, c'est Levasseur, que vous avez vu à Louvois. Il chante bien la *Calomnie*.

25 SEPTEMBRE.

Procurez-moi un compte et d'abord notez les ports de lettres d'affaires, comme celle-ci, ou je serai gêné.

327. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 10 *octobre* 1820.

[*My dear*, je reçois la charmante lettre qui m'explique la victoire que sur ta bouche a remporté mon c...]

L'enthousiasme de Parthénope (2) est à son comble, général, brûlant, sans bornes. La rage a gagné jusqu'aux évêques et archevêques. Je parierais cent contre un que tout cela est vrai ; il faudrait vingt pages pour vous dire comment cela m'a été conté. Il paraît que le King a voulu se sauver quatre fois et qu'il est dans le tombeau de la nourrice d'Enée (3), place très forte. Ce peuple enthousiaste est rempli des erreurs et préjugés les plus archiridicules. On tuera fort bien un homme à Naples parce qu'on croit que son regard peut porter malheur aux mesures annoncées dans une affiche qu'on lit. Ces gens se préparent (aussitôt qu'ils seront sûrs que nos soldats entreront chez le pape), ils se préparent, dis-je, à s'emparer de Rome, Florence, Bologne. A Rome et à Bologne, ils trouveront [*ten thousand soldgiers*] d'anciens régiments français, pleins de feu et de bravoure. Les *Macaroni* ont aussi des projets sur Ancône, mais ils seront déjoués ; nos braves soldats peuvent s'embarquer à Trieste, quand le parti sera pris à Troppau, et en trois jours être maîtres d'Ancône.

Rome est pourrie ; il en sortira deux ou trois mille bourgeois, prétendus libéraux, qui feront d'excellents soldats ; mais le pays ne bou-

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Révolution de Naples en 1820.

(3) La Citadelle de Gaëte.

gera pas. On est furieux [à force de *cool* et d'enthousiasme] à Tolentino, Ancône, Forli, Cesena, Bologne. On bavarde beaucoup à Florence ; mais les nobles, qui se sont faits libéraux, seront gagnés au moment du danger, et, de concert avec les prêtres, qui sont cinq cents à Pérouse, petite ville de quatre mille âmes, ils arrêteront tout ; pays douteux.

Lucques, archijacobin. — Brescia, idem. — Milan et Venise, *ventrus*. [Toutes les langues sont libérales, mais *the heart wants a little*.] L'ancien militaire se battrait avec le plus grand plaisir ; mais l'administration est juste, humaine, conduite par des hommes du plus grand talent ; le souverain, homme éminemment raisonnable et sage.

Chaque jour la poste apporte à chaque syndic piémontais deux ou trois proclamations jacobines. Il y a eu une pétition *signée*, demandant au roi une ancienne constitution d'un *Philibert*, je crois, qui, quoique gothique, donnerait la liberté. Le *King* était d'avis de la donner ; trois ministres ont dit que ce fâcheux remède était le seul qui pût conserver Gênes à la monarchie. — On est furieux à Gênes ; ils veulent leur ancienne aristocratie bête [*and have Kissed the K*[*ing*]. La Queen et, dit-on, Saint-Marsan, ont fait ajourner la Constitution ; on avait peur que, sous ce prétexte, l'armée du voisin n'entrât.

Tout le monde a la fièvre, tout s'agite. Plût à Dieu que tous les jacobins eussent été déportés au Texas !

Pour rendre ma lettre amusante, il faudrait vous donner des anecdotes, dont elle est le *jus* ; mais j'ai des nerfs. Comptez que j'ai plutôt affaibli les couleurs.

Ecrivez, écrivez ; je ne sais rien que par vous.

[Envoyez-moi vite *Love*, car je n'ai pas de Ms. Vous avez le pouvoir despotique. Ne manquez pas d'envoyer une *Peinture* et un *Love* à M. Favelli.

Empêchez *Sel Gemme* de m'oublier ; parlez-lui quelquefois de moi et à l'aimable Maisonnette que je remercie d'avance.

J'embrasse le Vicomte et le grand Lambert. Puis-je en toute sûreté mettre à la Tontine annoncée dans les *Débats* ?]

328. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 20 *octobre* 1820.

Ai-je besoin de vous répéter que vous avez le pouvoir *dépotique* sur *Love* (2).

Si vous trouvez du baroque, du faux, de l'étrange, laissez passer ; mais si vous trouvez du *ridicule*, effacez. Consultez l'aimable Maisonnette, qui, en corrigeant les épreuves, est prié de tenir note des passages *ridicules*.

Le faux, l'exagéré, l'obscur, sont peut-être tels à vos yeux et non aux miens. Corrigez aussi les fautes de syntaxe française.

J'attends avec impatience que vous m'annonciez l'arrivée du manuscrit ; je n'en ai pas d'autre. Dès qu'il y aura une feuille d'épreuve, envoyez-la-moi à l'adresse ordinaire. Je m'amuserai, à la campagne, à corriger le style pour une seconde édition. — Vous aurez la comédie *romantique* (3) dans six mois.

Si vous avez la patience de lire *Love*, dites-moi franchement ce que vous en pensez. Maisonnette le trouvera obscur, exagéré, trop dénué d'ornements. [Pressez Chanson ; payez-le avec ce que vous avez et ce qu'a Lamb[ert].

Je voudrais qu'il n'arrivât aucun exemplaire aux lieux où je suis. La jalousie de la P[einture] (4) a porté plusieurs personnes à me calomnier. Il paraît que la calomnie est presque entièrement tombée. [Sans affectation, déployez l'*Histoire of my life to the eyes of the Italians* que vous verrez à Paris.]

J'ai la plus entière confiance dans le cynique comte Stendhal ; je le crois parfaitement honnête homme.

Je pense beaucoup à votre idée d'aller à Rome. La principale objection, c'est que j'aime les lacs, mes voisins. J'y passe économiquement plusieurs semaines de l'année. Je crois les gens d'ici moins coquins que les Romains et plus civilisés. Quatre heures de musique tous les

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Le livre : *De l'Amour*.

(3) *Racine et Shakespeare*, publiée en 1823.

(4) Il s'agit de son *Histoire de la Peinture en Italie*.

soirs me sont devenues un besoin que je préférerais à Mlle Mars et Talma. Voyez combien nous sommes différents ! Enfin, j'ai pour ce pays une certaine haine ; c'est de l'instinct, cela n'est pas raisonné ; à mes yeux il est le représentant de tout ce qu'il y a de bas, de prosaïque, de vil, dans la vie ; mais brisons.

Je viens de lire Byron sur les lacs. Décidément les vers m'ennuient, comme étant moins exacts que la prose. Rebecca, dans *Ivanhoe*, m'a fait plus de plaisir que toutes les *Parisina* de lord Byron. Que dites-vous de ce dégoût croissant pour les vers ? Comme je fais une comédie en prose, serait-ce la jalousie de l'impuissance ? Eprouvez-vous ce dégoût ? Crozet le ressent-il ? [*Have you a letter from* Lyon ? Ne nommez jamais rien dans vos lettres, de temps en temps, le mot essentiel en anglais, et du reste écrivez tout ce qui vous passe par la tête. *The poor young poët of whom I have send you a tragedy is in the Tolbooth not of middle lothions, but of m*(?) — MM. Beau, Larat et Cie à Lyon, quai St-Clair, n° 8, m'enverront tout ce que Jombert voudra leur adresser par la poste à 5 centimes la feuille.]

Nommez-moi les trois ou quatre bons livres qui, chaque année, doivent montrer le bout de leur nez à Paris. — Par exemple, on ne se doute pas ici qu'il existe un *Sacre de Samuel*. [Que fait l'aimable *Money* ?] Le beau talent de Crozet périra-t-il d'engourdissement à Troyes ? Je le crois né pour écrire l'histoire.

Il est chaud, anti-puéril, libéral, patient, exact. J'ai lu avec plaisir les lettres de A. Thierry dans le *Courrier*. Cela est conforme au peu que j'ai entrevu de l'histoire de France. Surtout, j'estime beaucoup le jésuite Daniel et méprise le libéral Mézeray ; comme hommes, ce serait le contraire. Je bats la campagne parce que *I dare not say to you what ungrosses my thoughts.*

Tout est fort tranquille ici, quoi qu'en disent les libéraux.

Mes compliments au courageux Sel gemme, je suis ravi de son opuscule. Ah ! si je pouvais lui faire avaler le commentaire de Tracy et le Bentham qu'on vient d'imprimer chez Bossange ! [Rappelez-moi souvent à son souvenir. Il me manque 5 ou 6 *Ed. Review*, en avez-vous gardé ?]

AUBRY.

329. — I (1)

LOUIS CROZET, AU BARON DE MARESTE

Troyes, le 31 *octobre* 1820.

Mon bon ami,

Je réponds bien tard à votre lettre concernant notre pauvre ami ; mais je suis, depuis deux mois, accablé d'affaires relatives à mon métier et occupé d'étudier, dans tous ses détails, une élection, afin que si je suis jamais ministre, j'évite les sottises qu'on se plaît à accumuler et la peine qu'on se donne à produire un effet directement contraire à celui qu'on désire obtenir. Malgré de si graves occupations, mêlées d'une si haute ambition, j'ai écrit dans le temps au bon et sévère Plana et je lui ai exprimé toute mon indignation au sujet des soupçons dont le pauvre diable d'Henri est l'objet. Je sens que s'indigner contre toute l'Italie qui ne me connaît pas est un mouvement d'un bien petit effet, et qu'il eût été bien préférable qu'Henri eût suivi les conseils de ses amis et qu'il n'eût pas coopéré à sa réputation en se travaillant pour avoir un caractère hautain et des manières larges ; mais le mal est fait et je ne vois pas ce que nous pourrions y apporter de remède. Lui-même n'y peut rien, car dès qu'un soupçon semblable a été exprimé, il n'est pas possible de l'extirper tout à fait, eût-on prouvé cent fois la fausseté de l'assertion ; il y a toujours des gens qui craignent, d'autres qui la propagent par malignité, et il est impossible que dans toute occasion, les ennemis n'en profitent pas. Comme vous le dites fort bien, son état, sa fortune et sa manière de vivre devaient faire naître le soupçon, et ce serait d'ailleurs un coup d'adresse de l'administration autrichienne pour le discréditer auprès des libéraux qu'il fréquentait souvent de préférence à tous autres.

Nous aurions bien mal jugé son caractère s'il ne profitait pas du conseil que vous lui donnez et s'il ne quittait pas Milan. Cependant, ce caractère a tant d'inconstance alliée à sa fierté que je ne voudrais répondre de rien. Plana ne m'a pas encore répondu ; je lui conseillais de tâcher de réconcilier Henri avec la France, et de lui faire entendre

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

qu'en admettant même qu'il ne pût avoir de place à Paris, il serait fort heureux de passer six mois à Paris à recueillir des sentiments et des idées et d'aller les écrire pendant les six autres mois à une modeste maison de campagne en Dauphiné.

Nous ne sommes point de force à Troyes pour résoudre les hautes questions que vous me soumettez sur l'avenir de l'Europe et de notre cher pays en particulier ; en attendant, nous faisons des élections dans notre petit coin et suivant notre petite manière de voir.

Quoique nous soyons fort près du résultat, nous ne le prévoyons pas encore tout à fait. Nous avons trois députés à nommer. Le Ministère nous demande MM. de la Briffe (Coco), Paillot de Loynes et Vandeuvre, Procureur général à Dijon. Le premier n'aura que sa voix ; le second en aurait eu beaucoup si les manœuvres administratives n'avaient pas été par trop saugrenues. Le 3e est un homme extrêmement décrié, dont la désignation nous a d'abord offensés. Cependant, il manœuvre passablement et nous sommes bien nigauds. S'il est nommé au Petit Collège, Paillot le sera au Grand, alors nous vous enverrions 1 libéral et 2 ministériels. Si, au contraire, Vandeuvre ne passe pas au Petit Collège, nous vous faisons cadeau de 3 libéraux mais royalistes qui seront MM. Vernier, juge, de Plancy et Pavée de Vandeuvre, maître des requêtes.

Dites à l'aimable et cher Vicomte que ces 3 derniers sont plus probables, à l'heure qu'il est, que les autres. Embrassez-le pour moi ainsi que votre cousin, le noble Pair, et le cher Mossé. Adieu mon cher ami, comptez sur toute mon amitié.

31 *octobre.* [Louis CROZET.]

330. — I (1)

AU BARON DE MARESTE

Milan, 4 *novembre* [1820].

Pourrai-je mettre 5 ou 6000 fr. à la Caisse des Tontines, rue Richelieu, no 98 ? Rien de plus simple qu'une tontine. Mais qui garantit

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

l'honnêteté de celle-ci ? et que devient-elle si la rente tombe à rien ?

2° Quelle est la meilleure recette pour teindre les cheveux gris en noir ou chatain foncé ? Ceci m'importe beaucoup ; plusieurs personnes ont ici la vraie recette, mais ne veulent pas la communiquer.

3° Envoyez-moi du *Love* par toutes les *voies*, car je n'ai pas de ms. *Farewell and write.*

4 NOVEMBRE.

Jombert va m'envoyer un ballot ici. Si vous avez quelque chose à m'envoyer profitez-en.

330 *bis.* — I (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*], 6 *novembre* 1820.

Monsieur,

Si M. Ch[anson] n'a pas encore fini, voici des pensées qu'il faut ajouter aux 70 ou 72 qui se trouvent vers la fin du second volume rouge (2). Si tout est terminé, je vous enverrai une anecdote sur Trenck qui, jointe aux présentes pensées, formera une *feuille* que je vous prie de faire tirer et qu'on placera tant bien que mal après les pensées déjà existantes, en n'ayant d'autres soins que suivre la numération de ces pensées.

Laissez le bizarre, le faux ; supprimez ce qui serait de mauvais ton. Si le temps a mal tourné, le 5, mettez l'imprudent en ne laissant que la première lettre des mots malsonnants. Adieu. Vous êtes despote ; donc, allez vite. *I hope for* Maisonnette ; son procès a dû se juger le 5. Rappelez-moi à Sel Gemme, au Vicomte, à Lamb., à Smitt.

Bien des respects, votre très humble,

TESSIER.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) *De l'Amour.*

331. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

13 *Novembre* 1820.

Mon cher père,

Je commence à être en peine des 2 vol. rouges (2) qui étaient à Strasbourg le 7 octobre et que vous auriez dû recevoir le 15. Donnez-m'en des nouvelles surtout dans le cas où vous n'auriez rien reçu. Vous recevrez deux cahiers de *thoughts* à ajouter aux 72 ou 73 qui se trouvent déjà à la fin du volume. Si ces pensées arrivent quand tout sera fait, faites-en faire une feuille qu'on mettra à la suite des *pensées*, ou à la fin du Poème, comme supplément.

Respectez le baroque, le faux, le sentimentaire (*sic*) ; effacez les pensées ridicules. Dès que vous aurez une feuille de faite, envoyez-la à Dominique à N[ovare].

Dès que le *book* sera terminé, envoyez-le par la poste, moyennant 5 centimes par feuille, à Dominique à N. et un exemplaire par la poste aussi à M. Angostoni, négociant à Chiasso, en Suisse. Je dois vous avoir envoyé cette adresse plus correctement écrite. Dans ce moment, cher papa, je vous la donne de mémoire...

Ajoutez la pensée ci-jointe aux 73 pensées que vous avez déjà. Je me porte bien, et vous ? Je suis content, et vous ? *I dare not say more.* Serait-il prudent de placer 6000 fr. à la Tontine de la rue de Richelieu, n° 89 ? Demandez à Lambert. Cela serait plus commode que des fonds perdus. J'y placerais même 12000 fr. Je voudrais une recette pour teindre les cheveux grisonnants sur les tempes, en châtain foncé.

Adieu, bon père.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) *De l'Amour.*

331 *bis.* — E.

AU MÊME

Milan, le 13 *novembre* 1820.

Cher ami, ajoutez la pensée ci-après, aux 73 pensées que vous avez déjà, pour mettre à la fin de l'*Amour*.

Je vois dans le journal de ce matin (*Le Courrier Français* n° 492, du 24 octobre 1820), que M. de Jouy, un écrivain distingué, dit encore (1) du mal d'Helvétius. Helvétius a eu parfaitement raison lorsqu'il a établi que le principe d'utilité ou *l'intérêt*, était le guide unique de toutes les actions de l'homme. Mais, comme il avait l'âme froide, il n'a connu ni l'amour, ni l'amitié, ni les autres passions vives qui *créent des intérêts nouveaux et singuliers.*

Il se peut qu'Helvétius n'ait jamais deviné ces intérêts ; il y a trop longtemps que je n'ai lu son ouvrage, pour pouvoir l'assurer. Peut-être que, par ménagement pour la facilité que montre le bon public à se laisser égarer, il aurait dû ne jamais employer le mot *intérêt* et le remplacer par les mots *plaisir* ou principe d'utilité.

Sans nul doute, il aurait dû commencer son livre par ces mots : « Régulus retournant à Carthage pour se livrer à d'horribles supplices, « obéit au désir du plaisir, ou à la voix de l'intérêt. »

M. de Loizerolles marchant à la mort, pour sauver son fils, obéit au principe de l'intérêt. Faire autrement eût été, pour cette âme héroïque, une insigne lâcheté, qu'elle ne se fût jamais pardonnée ; avoir cette idée sublime crée à l'instant un devoir.

Loizerolles, homme raisonnable et froid, n'ayant point à craindre ce remords, n'eût pas répondu, au lieu de son fils, à l'appel du bourreau. Dans ce sens, on peut dire qu'il faut de l'esprit pour bien aimer. Voilà l'âme prosaïque et l'âme passionnée.

(1) Voir *de l'Amour*, Edition Michel Lévy, p. 251 et 252.

332. — C.

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS DE LA FRANCE

La Cadenabbia (lac de Côme), le 13 *novembre* 1820.

Messieurs,

L'on a dit que les académiciens sont utiles dans le cas où l'objet de leurs travaux est de ranger et de mettre en ordre la masse des connaissances humaines, ou de veiller à ce que les découvertes utiles, après avoir brillé durant un certain temps, ne retombent pas dans l'oubli. Par exemple, on avait au moyen-âge, en Italie, l'art de transporter les édifices ; l'on ne peut douter que plusieurs tours n'aient été transportées, sans que leur solidité en souffrît, à quelques centaines de mètres.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions de génie ; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloire et la richesse d'une nation ? Nous ne le croyons pas. Quand les académies ont agi comme corps, on les a vues persécuter le Tasse ou blâmer Corneille.

On vous demande une loi, Messieurs, qui, loin d'entraver le génie, excite les hommes singuliers, doués de cette faculté, à être utiles à leur patrie.

Le travail de chaque homme est, en général, récompensé par la société dont il fait partie, suivant le degré d'utilité de ce travail. La loi ne doit changer le taux naturel de l'appréciation et du payement d'un travail quelconque qu'après les plus mûres délibérations.

Mais, s'il est un fait généralement reconnu, c'est que l'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres du génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. Si nos poétiques de tout genre ne proclamaient comme à l'envi le mérite de La Fontaine et de Corneille, il est permis de croire qu'il serait peu senti par la majorité des hommes qui ont du loisir et qui, à l'égard des lettres, forment le public. La vie active que procurent les richesses a peu de considération pour la vie contemplative qui conduit un Pascal ou un Descarte

aux découvertes les plus importantes. Le public étant peu reconnaissant à l'égard des hommes de génie, au moins durant le temps que ceux-ci, jeunes encore, sont en état de produire, ces hommes de génie, qui sont toujours en petit nombre, pourront recevoir des moyens de subsistance sans qu'il en coûte beaucoup au Trésor. D'autre part, leurs ouvrages étant d'une véritable utilité à la nation, soit directement par le plaisir intellectuel qu'ils procurent et par les idées justes qu'ils placent dans la tête de beaucoup de leurs concitoyens qui ainsi sont plus heureux, soit indirectement par l'universalité qu'ils procurent à la langue, il nous semble qu'on ne lèserait pas les citoyens en prenant sur la masse de l'impôt une somme de trois cent mille francs pour les académies. Le projet suivant (1) tend à concilier la considération publique aux hommes éminents dans les diverses parties du savoir humain.... (2)

333. — I. (3)

AU BARON DE MARESTE

Varèse, 14 *novembre* [1820].

Avez-vous reçu les ballets ? Mais vous n'avez pas reçu le *comment*, et le programme vous paraîtra ce qu'il est : une platitude.

(1) Ce projet est resté à l'état d'ébauche et ne saurait être reproduit.

(2) Ceci exige beaucoup de mesures de détail, dont la proposition peut sembler susceptible de ridicule, mais l'objet n'en est pas moins essentiel. On peut se rappeler de quelle considération ont été environnées la jeunesse de J.-J. Rousseau et de Racine, et la vieillesse de Corneille et de la Fontaine. Au reste, c'est dans les détails de ce genre que le présent projet de loi est surtout susceptible d'amendements. Le but de l'auteur est seulement d'attirer l'attention des Chambres sur le peu de bien-être que présente, en général, la jeunesse des grands hommes. Le nombre des grands hommes, gloire d'une nation, est, sans contredit, proportionnel au nombre de gens qui essayent de réussir. Si l'Angleterre a trouvé des poètes tels que Burns, dans la classe des paysans, c'est que la vente de la propriété d'un bon livre suffisait en Angleterre pour faire vivre l'auteur. Lord Byron et sir Walter Scott acquièrent sous nos yeux, par leurs ouvrages, un degré de richesse auquel ne sont jamais arrivés Montesquieu et Racine. Les gens à talent, en France, sont disposés, par leur peu d'aisance, à accepter de petites places du gouvernement ; ils font de mauvais commis en employant leur temps à un travail d'une valeur inférieure à celui qu'ils pourraient produire. Burns faisait partie d'une société qui procurait à ses membres les livres essentiels à lire. (H. B.)

(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Payez le Vicomte et Jombert. Je vous remercie de *Lekie*, c'est du bon médiocre. Ne m'envoyez pas *Fudger Family* que j'ai. Faites traduire de Henry Hallane, *View of Europe, from the V till the XV century*, cent cinquante pages sur l'*Histoire de France* et cent sur la Constitution anglaise ; préférez cela à Madame de Staël, si vous l'avez.

Voilà un intervalle littéraire, après les élections et le fiasco de Constant jusqu'aux *Débats*. Profitez-en pour ce pauvre Bombet dans le *Journal de Paris*. Allez chez Egron, prenez 450 francs et remettez-les à M. Flory qui vous donnera une lettre de change soit sur Milan, soit sur M. Robert, à Grenoble. Çà m'est égal. La copie, la simple copie de mon *Histoire du Monstre* (1) me ruine.

Mille remerçiements à Maisonnette pour l'article. Il me traite beaucoup trop bien. Ah ! si je pouvais avoir un vrai jugement par Maisonnette, par Dussault, par Feletz, alors je pourrais me corriger. Mon ambition serait d'avoir (2 *lignes d'italien illisibles*). . . . .

. . . . . .

c'est l'amusement des gens ruinés. Grande dispute ici entre la musique de Cimarosa et celle de Pacini. Prenez la *Gazette de Milan* du 9 novembre. Je connais beaucoup la jolie Schiassetti ; elle est engagée à Munich, où la Cour l'adore, jusqu'en mars. Vous n'aurez pas la Fabère. Adieu, barbare ! Compliments au Vicomte, à M. Lacour, à Van Brosse. Des détails, morbleu ! des détails sur les élections !!

334. — I. (2)

AU VICOMTE LOUIS DE BARRAL

[*Novara*, 4 *décembre* 1820].

Pour M. Besanc. Mille amitiés à Anette et au Vicomte.

Monsieur,

J'espère que cette lettre vous sera inutile. Vos deux paquets *Love*, réunis en un seul, ont été mis à la malle-poste de Strasbourg vers le 15 octobre et à votre adresse à Paris.

(1) *De l'Amour*.

(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

Faites des recherches à la poste, au courrier de Strasbourg. Si vous ne trouvez rien, donnez cours à la lettre ci-incluse. Reçu votre lettre du 11 octobre le 23. Je suis bien fâché du retard et vous engage à presser d'autant Chanson.

Agréez mes respects.

BONET.

4 décembre.

335. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Milan, le 22 *décembre* 1820.

[Chère Anette, mille amitiés et au grand banquier le Vicomte. Je vous verrai en 1821. Donnez à Besançon qui remboursera le port. Lisez tout, si vous pouvez, c'est tout *musique.*]

Je reçois votre lettre du 7, qui, malgré ses défauts, me fait un plaisir extrême, car je suis au lit depuis dix-huit jours, avec trois saignées et un rhume inflammatoire [qui attaquait un endroit que vous connaissez bien, la funeste glande prostate.] Je compte sortir un de ces jours.

Le théâtre de la Scala a été la platitude même depuis que les hommes de génie s'en sont écartés. Vous savez qu'on ne donne presque que du neuf ; cela est plus utile à l'art et moins à nos plaisirs. Cet usage, le contraire du goût français, qui est d'admirer du *vieux-beau* reconnu pour tel, imprime un cachet au goût italien. [Vous êtes un grand *solivot* de ne pas *giving to me letter to molest.*]

Les jacobins feront tomber le théâtre de Naples ; déjà les jeux sont supprimés et il ne bat plus que d'une aile. Pour finir l'année dernière, Levasseur a eu un grand succès dans la *Calomnie* du *Barbier* et dans l'opéra de Meyerbeer, dont j'ai déjà oublié le nom, quoiqu'il n'ait fini que le 30 novembre. Meyerbeer est un homme comme Marmontel ou Lacretelle : quelque peu de talent, mais pas plus de génie que sur la main ; quand il veut mettre du chant, il prend les plus ignobles cantilènes des rues. Ce qu'il a de remarquable, ce compositeur, c'est

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

quatre-vingt mille francs de rente, sans en rabattre une obole ; il vit solitaire, travaillant quinze heures par jour à la musique. Il ne veut plus jouer du piano et c'est le premier pianiste de l'Europe, à ce qu'on dit.

Le 26 décembre, comme vous savez, nous avons deux ballets et un opéra neufs. *Phèdre*, du vieux Mayer, voleur effronté. — Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat fort estimé, comme qui dirait Tripier à Paris, ayant une voix superbe, débute pour courir la chance de gagner deux cent mille francs. Elle a une taille et une tête qui seront superbes au théâtre, elle a une belle voix, mais ne *sait pas chanter*. Qu'entendez-vous par ces paroles ? Elle ne sait pas mettre tous ses airs, tristes ou gais, à la même sauce piquante (pour le dire en passant, mérite et défaut de Rossini.) [*Write no more to me with my name pernicious*].

Le public est juste et sensé pour la musique, et l'on s'occupe beaucop de la Tosi ; je vous en parlerai le 28 ; lisez la *Gazette de Milan* du 28 ou du 29. — Vigano voulait faire l'*Ebrea di Toledo*, sujet à la Walter Scott, et qui, dans le goût d'*Ivanhoe*, finit par le brûlement de l'héroïne : *veto*. Il fait platement l'*Enlèvement des Sabines*.

Aujourd'hui 22, il n'y a que deux actes d'achevés ; mais l'exécrable de ce grand homme est meilleur que l'excellent des autres. La Mariani, voix superbe de contralto ; elle a six notes magnifiques ; elle manque de chaleur ; excellente seconde chanteuse ; elle fait entendre des sons inconnus jusqu'à elle ; mais il faudrait que Rossini prît la peine de lui faire des airs en six notes. — La Pellegrini, très belle, air commun, bête et ennuyée, femme misanthrope, c'est-à-dire haïssant tout le monde, serait applaudie à Feydeau, chante mal et aigre tous les beaux airs possibles ; ne l'engagez jamais à Paris.

A propos, greffez, dans le premier opéra venu, le trio de Meyerbeer, chanté par Levasseur, Pellegrini et un autre basso. Cela vous ferait plaisir, ainsi que le chœur des paysans du même opéra qui, décidément, s'appelle *Marguerite d'Anjou*. [*Write by* Chiasso.]

La Monbelli, chantant un peu du nez, était divine il y a dix-huit mois et doit l'être encore. Pour une petite salle et pour Paris, charmante. Elle a des sourcils comme trois fois les vôtres, et, cependant, est sage par ambition, pour épouser quinze mille francs de rente, comme sa sœur qui a *buscato* M. Angiolo Lambertini, auteur d'un bête de journal, nommé le *Journal des Modes* de Milan. Lisez-le ; c'est le meilleur thermomètre de la musique. L'auteur a vingt-cinq ans, bête et savant, mais excellent violon ; ami intime de Rossini ;

il a épousé la Monbelli ; son père était chanteur, sa sœur excellente pianiste ; ils ont vécu avec Rossini, Crivelli, tout ce qui a paru en musique. Lisez ce journal, faites-lui une ligne d'éloges, dans ce sens, dans le *Journal de Paris* ; c'est mon ami, et vous servirez la musique.

Je ne connais pas la Cortesi. — La Bonini, très laide, est fort bonne. — La Pasta (1) se forme journellement, *prendendolo solamente*, pour ne pas nuire à sa voix. — Remorini est la plus belle voix de basse que je connaisse ; il était très-dévot et a été chaste toute sa jeunesse. Sa voix, plus belle que celle de Galli, est moins flexible ; mais Galli, sans voix, serait encore le premier acteur à la Shakespeare de l'Italie, et Remorini sera toujours un *salam*, ce qui veut dire un coffre : c'est la voix de Laïs jeune, avec une bonne méthode ; il gagne trente mille francs depuis sept à huit ans. — Ambrosi, encore plus *salam*, c'est-à-dire le contraire de Pellegrini. — Pellegrini a une voix presque aussi belle que celle de Remorini, mais sans goût ni grâce. — Zuchelli a de l'âme, timide, tendre ; il chante, en pensant à la peinture ou à sa maîtresse, tout un opéra, et paraît sans couleur ; à la fin, il chante dix mesures qui mettent des larmes dans tous les yeux : par exemple, les *Il mio destino*, à la fin de l'opéra de la *Femme à deux maris*, où il fait le mauvais mari. Il a plu beaucoup à Munich. Enfin, voici l'échelle : Galli, trente-cinq mille francs. — Zuchelli, vingt mille francs. — Remorini, trente mille francs. — Ambrosi, quinze mille francs. — C'est, je crois, ce qu'on les paye, *in giornata*. Mais si San Carlo se ferme, la demande diminuant, tous ces messieurs tomberont de trente pour cent. Je relis votre lettre. Dans une petite salle comme la vôtre, et avec votre silence respectueux, j'aimerais mieux la Monbelli que vous auriez pour trente mille francs, que la Fodor ; vous auriez un chant bien autrement italien. Son père, le sublime ténor Monbelli, a vécu à tu et à toi avec Cimarosa, Sachini et Paisiello. Il abhorre les ornements et la sauce piquante à la Rossini. — La Schiassetti, voix bien plus faible, fait fureur quand elle est en voix ; elle sera libre à Munich ; le prince royal est amoureux fou d'elle [sans l'avoir], depuis trois ans. Elle sera libre en avril, et elle irait à Paris pour vingt mille francs. Elle est jolie [quoique bossue], fière comme quarante aristocraties ; sa mère est comtesse, et son père, le général baron Schiassetti, le plus brave houzard de l'armée d'Italie.

(1) Madame Guiditta Pasta, dont le talent comme cantatrice et comme tragédienne, jeta plus tard tant d'éclat dans l'opera seria à Paris. (R. C.)

Si vous ne pouvez pas me lire, consolez-vous avec la pensée que j'ai pris du café pour la première fois depuis un mois, à cette fin d'être digne de vous écrire. [Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi tous les quinze jours, sans nulle gêne.]

Rossini ne fait plus que se répéter ; il est énorme, mange vingt bifteacks par jour, [se fait s.c.. par la Chomel, e.f... la Colbrand, en un mot, un *porc* dégoûtant.] Le jeune Mercadante, Napolitain de vingt ans, qui a fait *Ercole*, a, dit-on, du talent ; je n'ai jamais senti ce talent, quoique la Schiassetti, dans les vingt-cinq jours que j'ai passés avec elle à la campagne, me le chantât sans cesse. — Caraffa, vous le connaissez ; on pourrait tirer un bon opéra de tous ses opéras. — Pacini fils, jeune et joli jeune homme de dix-huit ans, a fait ou volé un duo sublime : celui de Frédéric-le-Grand qui refuse à la maîtresse d'un de ses officiers la grâce du dit qui va être fusillé. Faites-vous chanter cela par Remorini, et vous pleurerez nécessairement. — Pas de ténor que Davide fils.

J'ai encore plus de peine à écrire que vous à me lire ; le corps [fout le camp], mon cher ami. [J'attends toujours *my sister*. Je ne sais pas *if I will have five or six... Pay the port of this letter to the fair Anette, and write even fornight*, je gagnerai deux cents francs. Si vous ne recevez pas *Love*, allez rue J.-J. Rousseau, demandez le bureau du commissionnaire du courrier de Strasbourg. *My friend the core* a mis à la malle-poste, à votre adresse, ledit paquet. *I write to the said friend ;* il loge chez M. le directeur Vicher ; mettez cette lettre à la poste, si en recevant celle-ci, vous êtes encore *orbi*; *'tis for my pleasure, that I ask to you* les feuilles et nullement pour rien corriger. Je me fiche *altamente of the corrections. I ask only fair paper and good caracters. I want a manuscript, and I will find some pleasure in seeing* le plus tôt possible ce croquis non assez corrigé. Par exemple, je l'aurais corrigé dans mon lit. Il y a des pages que je n'ai pas relues. Comment un innocent de cette espèce peut-il s'égarer de Strasbourg à Paris ? Il y aura erreur d'adresse. Voyez le courrier.

Si Lambert a de l'argent à moi, faites-en un joli in-18 ; tirez à 400 l'addition avec suppression et à 150 ou 100 l'addition complète. *It is the envoy for Painting* qui a donné des ailes *to the spy rumour* (1). Vous hausserez les épaules comme on blâme Voltaire d'avoir fait ses Pâques. Infâme injustice. J'ai besoin de supprimer ces dix pages.

(1) A la rumeur d'espionnage.

C'est la chute de la dynastie des rois lombards, en 808, je crois, Charlemagne et le roi Didier qui forment la tragédie dont *the amiable friend of* Planta accouche en ce moment : *Adelgizio*, voilà le nom. Elle est répudiée par Charlemagne, et, mourante d'amour, après avoir calmé son père à Pavie, court se réfugier dans un couvent de Brescia. Bataille. Charlemagne tue le père d'Adelgizia ; elle, quand il vient la voir, elle meurt d'amour et de chagrin. Au vers et au génie près, cela sera comme les pièces historiques de Shakespeare. On porte les vers aux nues.]

Dès qu'on aura réimprimé la tragédie de lord Byron sur le doge Faliero, qui se fit couper le cou en 1208, [je crois], envoyez-la-moi par la poste [mais seulement si elle coûte trois francs.] — Le dit lord [n'a pas le génie dramatique.] Il a adressé la parole au bal, à Venise, à une miss M[ongomery] ; le lendemain, le colonel Mongomery lui a envoyé un défi ; l'on a arrangé l'affaire. La phrase du Byron avait été insignifiante, courte et archidécente ; mais le souffle de ce monstre souille une beauté pâle et froide (1). Il est toujours avec sa [tétonière] blonde, [la comtesse] de Pesaro, dont le mari a cinquante mille francs de rente et est très capable d'assassiner le noble lord, et, s'il ne peut mieux, de se battre en duel avec lui. [La femme offre une énorme gorge de vingt-deux ans à la vue de la place Saint-Marc, sur laquelle elle se promène en souliers de soie rouge.] Je dois vous avoir écrit cela, que je tiens de l'apothicaire Ancillo, le deuxième poète de Venise ; le premier est le satirique Buratti. Il y a là du vrai génie, mais un peu délayé. Comprenez-vous le Vénitien ? — Vous me direz *oui* ; mais est-ce vrai ? Je verrai à faire copier quelque chose de Buratti.

A propos, j'ai, je crois, vérifié que l'ultra Alfiéri ment continuellement dans sa vie, et que cette vie a pris fin par la jalousie que lui donnait le peintre F[abre], qui, comme vous savez, vit [publiquement avec] la comtesse d'Albany.

[J'aurai à ma première sortie le premier jet en prose de Saül que je ferai copier pour Maisonnette. Mille amitiés à cet aimable homme de talent. Si Maison vient à Rome, qu'il vienne voir cette belle *continuation* du Moyen-Age nommée l'Italie. J'ai eu hier une plaisante femme. Une naine, la onzième perle, influe puissamment dans un cabinet *neighbour. If the* détails *were not perilous*, vous ririez une demi-heure.

(1) Cf. *Childe Harold. I*, 5. (L. B.)

All is well in your country. L'aimable homme qui p.t. si bien et qui a fait dire : « ... que sur ma bouche a remporté ton c.. », en verra de belles. Car tous les manuscrits des premiers jets en prose de toutes les tragédies d'Alfiéri existent, et je le verrai à la fin de la semaine, à mon retour à Florence. Le banquier des Petites-Ecuries doit appliquer le mot de légèreté à son ami auquel j'ai remis le paquet, sans connaître le *comment* du voyage. *Think you prond Templar that we are in* 1825 *and perhaps in* 1753. Ne trouvez-vous pas Scott bien supérieur à Byron ? — En 1890, l'on enseignera l'Histoire dans les collèges avec les pièces historiques de Shakespeare, les romans de Scott, et ceux des cent ou deux cents moutons qui vont l'imiter. M. Thierry est un demi-Scott. Que ce passage d'*Ivanhoe* est beau ! : *Write without the name B[eyle], never ! never ! but write with all the possible ease by agent.*

Or donc voici un mot pour Jombert. Je le prie de m'envoyer, par la poste, les romans de Walter Scott réimprimés en anglais par Firmin-Didot et en commençant par ceux que je ne connais pas. *L'Abbé, l'Antiquaire, Rob-Roy.* Envoyez-moi par la poste les quatre pièces de M. Victor Ducange. Je voudrais quatre volumes de Scott chaque mois. Mon ami me tourmente pour Voltaire, Rousseau et les *Mémoires* de l'Hist. de France et les Rev[ues] que j'ai demandés à Jombert. Le dit a-t-il reçu cette commission ? Je réponds du paiement. Qu'il se presse.

Commissions à faire, du 23 décembre 1820.

1° Aller rue J.-J. Rousseau, demander le bouge où gît le commissionnaire du courrier de Strasbourg, et lui offrir dix francs et jeter feu et flamme sur le *pâté* que M. Vischer a expédié le 15 octobre à peu près.

2° Je prie M. Jombert de m'envoyer chaque mois par la poste, coupés, quatre volumes de Walter Scott réimprimés en anglais par Firmin Didot. Je le prie de commencer par *the Abbey, Rob-Roy* ou *the Antiquary* que je n'ai pas lus.

3° Je prie M. Jombert de demander à Londres les *Mémoires* de mistress Hutchinson, un volume in-8°. Cet ouvrage très connu a paru en 1816 et coûte dix francs à Londres. Me l'envoyer, coupé, par la poste.

4° Ecrivez-moi tous les huit jours ou tous les quinze jours au plus tard. Pensez à votre urêtre. Je m'ennuie dans mon lit. Tenez-moi compagnie par vos lettres.

Mille tendresses à Lambert, mes respects à madame. Mille amitiés à Van Croutt.

Le commencement de la musique, allez le chercher chez l'aimable Anette.]

336. — C.

A SIR WALTER SCOTT, A EDIMBOURG (1)

A la Poretta, le 18 *février* 1821.

Monsieur,

S'il vous convient de faire prendre à Paris les livres dont l'indication est ci-jointe, j'aurai trouvé un faible moyen de marquer ma reconnaissance de l'extrême plaisir que vient de me donner *the Abbot.*

Quel dommage que l'auteur n'ait pas eu à peindre le moyen âge de cette admirable Italie ! Il aurait trouvé les premiers pas de l'âme humaine vers la liberté. Au lieu de l'égoïste héroïsme de l'absurde féodalité, il eût trouvé sous ses pas la peinture de tout ce que l'âme humaine pouvait *alors* pour le bonheur de tous. Les idées étaient encore obscures et incertaines, mais les âmes avaient toujours ici, en 1400, un degré d'énergie que, depuis, elles n'ont plus retrouvé nulle part.

Malheureusement, pour se procurer la vision du moyen âge de ce pays, il faut s'enterrer au milieu de monceaux de parchemins poudreux qui, encore vers 1650, furent brouillés et gâtés exprès par les jésuites. Aucun écrivain n'a cherché à donner un recueil sincère d'anecdotes peignant les mœurs de cette époque. Quels ne seraient pas les transports de l'Europe si un homme comme l'auteur du *Waverley* lui révélait la vie de Cola di Rienzi, ou l'exil du premier Côme de Médicis !

Pignotti (Storia di Toscana, Firenze, 1816, 9 vol. in-8°) peut servir de fil pour ne pas s'égarer au milieu des auteurs originaux qui, eux-mêmes, ne sont qu'une introduction aux manuscrits qui renferment la véritable physionomie des temps. Un guide agréable serait aussi le *Famiglie illustri d'Italia*, di Pompeo Lutta, Milano 1820 ; Bur-

(1) Peut-être cette lettre n'est-elle pas parvenue à Walter Scott, car le manuscrit sur lequel on a pris cette copie est sans rature et porte la signature de Beyle. (R. C.)

ce paquet, à ce qu'il écrit, au courrier de Strasbourg, le 8 octobre 1820. Voici 5 mois et je ne reçois point ce paquet. Oserais-je vous prier, Monsieur, de faire vérifier : 1° Si ce paquet à mon adresse a été mis au courrier le 8 octobre ; 2° où ce paquet s'est arrêté. Vous m'obligeriez infiniment, etc. Mes compliments.

BESANC.

J'aurais *eight pages to write upon the country of* mon c.., bête, niais. Cela ne vaut rien sans 8 pages de détails. Excepté *the King*, tout le monde dans la boue, mais *all will go*, malgré la bêtise atroce *of the Chiet*. J'embrasse le Vicomte. *All is* changé *in* Lutèce, *they say*. Rappelez-moi à Maisonnette et à Sel Gemme. *Write to me subito* après avoir reçu *Love*, si vous le recevez.

Dites à Jombert de ne plus m'envoyer rien de politique ; nous avons payé 57 fr. et je n'ai pas reçu 200 pages. Mille amitiés à Lambert, à Smitt, à Anette. *Perhaps, in a year, I will go to you. I shall send a Romantic to you.*

339. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*], *Samedi soir*, 1er *Avril* [1821].

I believe, my dear friend, that I have enfin *toock* la plus pénible résolution *in all my life, that of coming back to Bruxelles's hotel. I have had*, il y a quelques heures, *a letter from* Cularo, *after what I should be mad if I did not take a* parti. Rien au monde ne peut être plus pénible pour moi. *I will have only three thousands for the remain of my life after this year. I have an intention of going to* Cularo, *and I will wait there for three thousands, with what I shall make my entire in Lutece, somewhat it may. Say nottimg of that to the Viscount*, pour n'être pas ridicule, si je n'ai pas la force de soutenir cette résolution.

Before asking 'tis necessary to Know what is to be asked ; ouvrez donc les yeux en mon honneur et voyez ce que je pourrai *ask with one apparence of* succès. Voyez par Sel Gemme. Je ferai tout ce qui

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

sera nécessaire. Vous sentez bien : 1° Que tout est relatif ; 2° que vous vous déplairiez peut-être fort ici ; mais 3° que pour moi, c'est le plus grand des sacrifices. Après celui-là, on peut faire tous les autres. Rien n'est plus plaisir pour moi *in* Lutèce.

I would write to you ten pages que vous liriez avec plaisir, *but 'tis impossible.* Quand on se gène, on ne sait *what to say*, donc je finis. Dites-moi que vous avez reçu cette lettre. Vous sentez que quand on se fait couper la jambe, on ne marchande pas sur les détails.

Donc, immédiatement *after having got the Money in* Cularo [Je vends 14000 fr. à recevoir après la mort de 4 personnes de 65 ans, pour 6500 fr.] *I will immediatly go to M. Petit's.* Si, par impossible, il y avait quelque chose de pressé, que l'improbabilité *of having somewhat* d'avantageux en me pressant, *write and I go.* Mille amitiés au Vicomte, à Lambert, à Smitt, à Anette. *Have you had a letter from the* 27th *March* ?

Rien de bon en musique. La Pasta part demain, pour aller passer sept mois à Paris. Les vrais amateurs en parlent ici très diversement. Le bon, pour elle, c'est que sa mère a hérité de 200,000 fr. Probablement, la Schiassetti eût mieux fait votre affaire. On a été injuste envers cette charmante fille, dans une brochure. Le premier acte de la *Jeanne d'Arc* de Vigano est divin, le reste embrouillé et ennuyeux. Mais que dis-je : divin ; il faut que je me corrige de ces mots en allant chez vous autres. Il faut que la conversation des gens d'esprit me dédommage de tout.

340. — I

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*], 2 *Avril* [1821].

I send to the fire a letter just written to you. I will be with you Somewhat toward the midi of May.

The hunger brings the wolf out of the forest.

My compliments to Maisonnette and Sel Gemme. Before acking 'tis necessary to know what is to be acked .Excuse me if I write insignificantly. I should have only three poor thousands per annum.

ROWE.

341. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Milan*, 14 *Avril* 1821].

Je ne sais, mon cher ami, si vous avez reçu mes lettres. Dominique *will be with you in a month.* N'en dites rien au Vicomte, ni à personne. Il part avec le dernier regret pour essayer de Lutèce ; l'expérience faite, *if he found nothing, he will return gladly ai lidi ancati.*

Faites mes compliments à Sel Gemme, Maisonnette, Lamb. *I think we will see Curious things in* France. Nous aurons diablement à bavarder sur la bêtise humaine. *I Know curious* exemples. Ne m'écrivez plus. Voilà le seul mérite de la présente.

Dominique logera chez M. Petit.

DUPUY.

342. C. (2)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 7 *Mai* 1821.

J'étais aussi fort en peine de la santé de ma pauvre mère (3) lorsque j'ai reçu intacte votre lettre du 11 avril. Je vous ai écrit plusieurs longues lettres, ensuite deux ou trois plates comme celle-ci. M. Dominique est un original qui sera avec vous dans trente jours; je serais fâché qu'il dût embrasser Besançon à travers la Manche.

La chute *della Pietra di Paragone* vous démontre ce que j'avance depuis cinq ans ; qu'un Parisien comme vous et un Italien tel que moi avons un *goût* différent. De plus, chacun à le bon goût, s'il parle sincèrement. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que la chute de *Sigilarra* (nom d'amour donné à la *Pietra*), a produit un grand scan-

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) La France.

dale dans Landerneau, et que le nom d'oreille de *parchemin* a été prodigué aux gens de bon goût par excellence. Sigillara, avec l'*Italiana* et *Tancrède*, portera le nom de Rossini à la postérité. Du reste il est drôle de dire, à propos de la *Pietra*, que Rossini se répète ; c'est son troisième ou quatrième ouvrage. Vous avez pris les répétitions par la queue. Ne prenez jamais conseil de Dominique sur les choses qui doivent plaire à Paris ; en ce sens, il manque d'yeux ; il peut dire ce qui plaît généralement ici et ce qui lui plaît.

[Si je faisais une longue lettre, elle irait tenir compagnie à 8 ou 10 dont 4, au moins, de 10 pages, une de 15 sur la musique à Anette du Conservatoire].

J'ai vu M. Hérold, que j'ai trouvé gentil, mais déjà diablement, je ne dirai jamais *gâté*, mais changé par l'air de la Seine. Le Français actuel me fait l'effet du singe. Donc, à vos yeux, je serai le lourd éléphant, *e sempre bene.*

Les arts sont morts et enterrés. Nous avons ici *Mercadante.* C'est le seul maëstro qui se distingue un peu, avec *Pacini.* Le duo de Frédéric II est sublime *pour moi.* On dit qu'il l'a volé ; voilà la question.

[Le pamphlet était bien injuste envers la Schiassetti ; une grande lettre fut par moi écrite à .... *proposito.*

Je me fais une fête de voir Maisonnette, Sel Gemme, et les bons amis Lambert, Vicomte, etc. Il faut que l'esprit et l'amitié me dédommagent des arts. Cela me semble difficile. J'ai toujours abhorré Voltaire, et l'esprit de Paris, c'est du Voltaire dans tous les formats.]

Le premier acte de la *Pucelle* de Vigano, copie de Schiller, fut un chef-d'œuvre en son temps, et par moi à vous décrit, les quatre derniers actes plats. Ce grand homme *balifiera* en août.

[Mille choses aimables à nos amis sur lesquels je compte beaucoup. Je comptais beaucoup sur un honnête homme de 37 ans, qui portait le *Love.* Il a écrit (Je me suis procuré sa lettre et je l'ai sur mon bureau) qu'il avait envoyé le 8 octobre. Qu'y faire ? Mais je n'ai pas commis d'imprudence. Dominique n'attend que *money* pour voler vers vous. Mistress Lag. fait bien des compliments au Vicomte ; elle adore la belle Italie, a une loge où elle passe 4 heures chaque soirée, bouche béante, comme feu Dauchet.

Adresse :
Madame Anette QUESTIÈNE,
rue Favart, n° 8,
Maison Sureau et Petitbeau,
Paris.

Adieu, jusqu'au commencement de juin. Vous trouverez en lui un animal de plus en plus différent du Français aimable, et probablement aussi insupportable à vous que les Saint-Aubin et compagnie le sont à lui.

ROBERT.

344. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE A PARIS

Milan, le 6 *Juin* 1821.

[Mille amitiés à la Vicomtesse et au Vicomte, et à Lambert. Donnez ce qui suit à Besançon, s'il est encore de ce monde.] Je vois que vous n'aurez pas reçu la longue lettre que je vous ai écrite sur le succès d'*Arminio*, à Venise. — Crivelli y était trop chaud ; musique sublime de Pavesi, je crois, qui depuis vingt ans ne faisait rien qui vaille. Paroles qui ont enlevé ; malgré les fautes de langue, il paraît qu'il y a du romantique. Cela va bien au nom de l'auteur, qui est simplement Dicdevaracovitz, jeune gentilhomme qui vit à Venise. Tout cela, orné de phrases convenables, a fait, dans son temps, une lettre de quatre pages. Si vous l'avez reçue, rappelez-vous toujours qu'il faut multiplier tous mes résultats par le rapport *P.* le goût de Paris divisé par le goût italien ; car je parle à des barbares qui ont sifflé *Sigillara*, qui est au *Barbier* ce que le *Tartufe* est au *Cocu imaginaire*.

Comment va le voyage de Besançon en England ? Dominique serait bien piqué d'être obligé de débuter dans l'île de Barataria (2) sans le secours de son Mentor. Que penseront de moi les Malo renforcés et les Saint-Aubin en carrosse, si vous ne dirigez mes pas ? C'est cette énorme hypocrisie nécessaire qui me désespère. Je suis allé voir la retraite de Dominique sur le lac de Como ; j'y ai passé dix jours avec ma sœur ; [*if he has nothing at Lutèce*] c'est là qu'il viendra. Il voudrait déjà être hors de Paris ; c'est une expérience ennuyeuse, qu'il tente uniquement par respect pour votre prudence.

[Enfin, je puis vous annoncer que la *distocco amaro* de Dom. aura lieu vers le 15 juin. Et vous le verrez le 23, si son bon génie vous a

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Paris. Dominique, c'est Beyle lui-même. (R. C.)

retenu de ce côté de la Manche. Pas de lettre de vous depuis celle de l'ami.]

M. Levati a publié quatre volumes des *Voyages de Pétrarque*. Ce sont des extraits consciencieux, et surtout plats, des œuvres de Pétrarque. Cependant cela a un peu du mérite d'Anacharsis, il réussirait en Angleterre ; cela aura cinq volumes ; [il en faudrait faire 2 dans l'Introduction]. Comme je connais l'auteur, faites annoncer si vous le pouvez.

La charmante Schiassetti reste encore un an à Munich. Madame Pasta, chantant à la Française, chant heurté, aura dû plaire aux siffleurs de la *Pietra di Paragone*.

Il fait un froid de chien en Suisse et probablement en France. [Avertissez M. Petit pour une chambre.]

AUGUSTE.

345. — I. (1).

AU BARON DE MARESTE

Milan, le 6 *Août* 1821.

Je vous rembourserai les frais d'avocats de la commission ci-incluse. Cette phrase est pour vous dire qu'il faut un avocat. Mme Hélène La Baume est protégée par une des plus jolies femmes de Milan. Tâchez de me faire faire une bonne figure, en faisant obtenir à Mme Hélène La Baume le certificat qu'elle demande.

La Scala est fermée jusqu'au 5 septembre. Rien de nouveau en musique. Le génie sommeille. Personne après Rossini. Rossini rabâche. Pas de chanteurs. Mlle Trotti, fille d'un avocat à son aise, débute au Carnaval, à Coscolo. Je la connais. Figure superbe à la scène, belle voix sans méthode. Je vous recommande mon certificat de Pauvreté.

H. B.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

346. — I. (1)

A MONSIEUR ADRIEN EGRON, A PARIS

Londres, 23 *novembre* 1821.

Monsieur,

Je ne sais si vous vous rappellerez d'une bien petite affaire : il s'agit du prix de 23 ou 33 exemplaires d'une petite brochure intitulée : *Rome, Naples et Florence en* 1817.

Vous me devez, Monsieur, le prix de ces 23 ou 33 exemplaires ; je vous prie de vérifier la chose dans vos livres et de remettre le montant à mon ami, M. de Mareste, rue de Richelieu, n° 45.

Si vous n'avez pas vendu les exemplaires restés chez vous, je vous prie, Monsieur, de les envoyer à M. de Mareste et d'agréer l'assurance de ma parfaite considération. H. BEYLE.

M. A. EGRON, Imprimeur
de S. A. R. M. le duc d'Angoulême,
rue des Noyers, n° 37,
près la Sorbonne, à Paris.

347. — C.

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Paris, le 29 *décembre* 1821, *à onze heures et demie du soir, en rentrant, n'ayant rien à lire.*

Je t'envoie, mon cher ami, un dialogue dont j'ai été, ce soir, à l'Opéra, un des interlocuteurs, et que tu auras mot à mot, tel qu'il a eu lieu. Pour nous, habitants de Paris, cette conversation n'offre rien de bien neuf ; mais, dans ta pauvre petite ville, elle aura peut-être pour toi quelque intérêt.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

L'AMÉRICAIN ET LE FRANÇAIS

L'Américain (homme de vingt-six ans). — J'arrive de la Havane, ma patrie ; j'ai passé ma jeunesse à Philadelphie ; je compte séjourner six mois à Paris et y dépenser quarante mille francs. Mon ami, le général Z., m'a amené ce soir au balcon de l'Opéra ; mais, étranger comme moi, il ne sait rien de la France. Daignez m'instruire ; songez qu'il y a quarante-quatre jours j'étais en Amérique. J'ai lu tous les bons livres d'Europe et surtout les écrivains français célèbres ; dites-moi quels sont les hommes remarquables dont je pourrai voir la figure à Paris ; je suis très curieux de voir la face d'un homme célèbre.

Moi. — Il y a d'abord le duc de Dalmatie et le général Gérard : ce sont de grands hommes de guerre.

L'Américain. — Je les connais par le *Moniteur* et les rapports de Wellington.

Moi. — Dans les sciences, il y a MM. Laplace, Humboldt, Fourier, Flourens, Cuvier.

L'Américain. — Hélas ! je ne comprends rien à leurs œuvres sublimes ; je sais justement autant de chimie qu'il en faut pour faire du sucre et du rhum, et comme j'en fais pour trois cent mille francs par an, mon affaire n'est pas d'en savoir davantage, mais d'apprendre à rassembler le plus de jouissances possibles avec ma fortune actuelle ; parlez-moi de la littérature.

Moi. — Vous m'embarrassez ; connaissez-vous le *Russe à Paris*, de Voltaire ?

L'Américain. — Ce conte délicieux ? je le sais par cœur.

Moi. — Il pourrait me dispenser de répondre. Si Voltaire nous trouvait pauvres et en décadence dans un temps où l'on pouvait dîner chez le baron d'Holbach avec Voltaire d'abord, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Helvétius, Duclos, Marmontel, Diderot, d'Alembert ; où l'on voyait débuter Beaumarchais, le second des comiques français, et l'abbé Delille, le chef d'une de nos écoles de poésie ; si Voltaire nous trouvait pauvres alors, que dirait-il aujourd'hui ?

L'Américain. — Il dirait que l'attention d'une des plus spirituelles nations du monde est tournée vers la politique ; que, peut-être, si MM. de Marcellus, Benjamin Constant, de Chauvelin, le général Foy, ne consacraient pas à peu près exclusivement leurs talents à la politique, ils occuperaient sur le Parnasse français des places aussi éle-

vées que beaucoup d'écrivains des siècles derniers. Et l'abbé de Pradt, dont les ouvrages font la fortune de nos libraires d'Amérique, croyez-vous qu'il ne vaut pas bien un Marmontel ou un Duclos ? Mais, trêve aux discussions, il me faut des noms propres.

Moi. — Prenez la liste des membres de l'Académie française.

L'Américain. — Une de mes habitudes, un peu sauvages, d'Amérique, est de ne jamais en croire un autre, quand je puis me croire moi-même. Quelle confiance voulez-vous que j'aie en une liste d'Académie, où je ne vois les noms ni de de Pradt, ni de Benjamin Constant, ni de Béranger, que nous connaissons si bien en Amérique, et où je vois, au contraire, tant de noms que je lis pour la première fois ? Mais, mettez de côté toute modestie ; dites-moi avec simplicité et bonhomie : Si vous vous sauviez dans la chaloupe du bord de votre vaisseau, qui fait naufrage, que vous eussiez la perspective de vivre quelques années, comme un nouveau Robinson, sur une terre déserte, et si, pour dernière supposition, vous n'aviez sur votre vaisseau que des livres imprimés depuis vingt ans, quels ouvrages prendriez-vous en sautant dans votre chaloupe ?

Moi. — D'abord Pigault-Lebrun.

L'Américain. — Bravo ! voilà ce qui s'appelle répondre ; nous connaissons beaucoup ses ouvrages à la Havane, quoique, ayant le tort de faire rire, ils soient fort peu estimés de vos pédants de Paris. Ensuite ?

Moi. — Après le plus gai de nos romanciers, je prendrais le plus grand de nos philosophes, ou, pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons : l'*Idéologie* et le *Commentaire sur l'Esprit des Lois*, du comte de Tracy.

L'Américain. — Bravo encore ! C'est sur ce commentaire que j'ai appris la politique au collège de Guillaume et... à Philadelphie. M. Jefferson avait fait traduire ce livre pour nous, dès 1808. Après ?

Moi. — Je prendrais les comédies de M. Etienne.

L'Américain. — Est-ce l'auteur de la *Minerve* ?

Moi. — Lui-même.

L'Américain. — Que d'esprit ! On l'a chassé de l'Académie française, et il s'est trouvé des gens qui ont bien voulu prendre sa place ?

Moi. — Oui, et ces gens, à Paris, ne sont pas plus déshonorés que d'autres.

L'Américain. — Voilà ce qu'on n'aurait jamais vu du temps de Voltaire ; vous avez perdu la délicatesse morale. Du temps de Vol-

taire, on n'eût pardonné à un tel misérable qu'autant qu'il eût volé un million. Qu'on dise après cela que les gens de lettres manquent de courage ! J'ai lu les *Deux Gendres*, de M. Etienne, dans la traversée ; cela m'a paru une satire plutôt qu'une comédie.

Moi. — N'oubliez pas que le grand Molière a mis à la mode, dans ce pays-ci, la comédie satirique ; la comédie simplement gaie, comme *Falstaff*, n'y est guère connue.

L'Américain. — Après ?

Moi. — Après est bientôt dit ; je commence à être embarrassé. Ah ! je prendrais le trop petit nombre d'ouvrages que nous devons à M. Daunou.

L'Américain. — J'ai écrit ce nom. Après ?

Moi. — Voulez-vous les comédies de MM. Picard et Duval ?

L'Américain. — Est-ce amusant ?

Moi. — Plutôt à voir jouer qu'à lire. Ce qui est amusant, ce sont les premiers volumes de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de M. de Jouy.

L'Américain. — Nous les avons en Amérique ; cela a autant de succès parmi nous que le *Tableau de Paris* de Mercier. Sachez, mon cher ami, que Paris est la capitale du monde. Dès que nos femmes voient ce nom sur le titre d'un livre, elles le demandent au libraire. Et les poètes ? après M. Bérenger, qui avez-vous ?

Moi. — Je suis bien en peine de vous répondre, à vous qui lisez Byron, Moore, Crabbe, Walter Scott ; mais, en y réfléchissant, je trouve M. Baour-Lormian.

L'Américain. — Qu'a-t-il fait ?

Moi. — Une traduction de la *Jérusalem délivrée.*

L'Américain. — Cela vaut-il les *Géorgiques* de Delille ?

Moi. — Pas tout-à-fait. Le sujet était aussi attachant que les mauvais préceptes d'agriculture des *Géorgiques* sont ennuyeux ; mais le succès a été en raison inverse du charme des sujets. M. Baour-Lormian fait fort bien le vers alexandrin, mais il est un peu... Nous avons M. de Lamartine.

L'Américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux *ultra* ? Nous l'avons fait venir en Amérique ; c'est fort joli ; c'est lord Byron peigné à la française. Après ?

Moi. — Nous avons MM. Chenedollé, Edmond Géraut, Alfred de Vigny.

L'Américain. — Les titres de leurs ouvrages ?

Moi. — Je les ignore ; je les crois fort bons, mais je vous avoue que je ne les ai jamais lus. Nous avons des poètes tragiques.

L'Américain. — Ah ! mon cher ami, je n'aime pas les épopées en dialogues, et les dialogues où l'on fait une réponse en cinquante vers à une demande qui en avait quarante ; voyons les noms.

Moi. — M. Lemercier.

L'Américain. — L'auteur de *Pinto* et de la *Panhypocrisiade* ?

Moi. — Précisément ; l'auteur aussi d'*Agamemnon*, de *Jugurtha*, de *Clovis*, d'*Isule et Orovèse*, etc., etc.

L'Américain. — Je verrai ces pièces, car je suis fort content de certains morceaux de la *Panhypocrisiade*. Quel effet ne ferait pas ce poème abrégé et traduit en anglais ! — Avez-vous d'autres tragiques ?

Moi. — Une douzaine au moins ; M. Casimir Delavigne, l'auteur du *Paria*.

L'Américain. — Ah ! de cette tragédie que j'ai vue hier en arrivant ?

Moi. — Elle-même.

L'Américain. — C'est un homme d'un grand talent ; mais son œuvre ne m'a donné aucun des plaisirs du drame ; c'est de l'épopée en dialogue et quelquefois en énigme. Et quels sont ses rivaux ?

Moi. — Mais, ses rivaux, personne. Les autres tragiques sont MM. Ancelot, Lebrun, Viennet, Liadières, Delrieu.

L'Américain. — J'ai écrit tous ces noms ; me conseillez-vous d'acheter leurs œuvres ?

Moi. — Ecoutez, il ne faut tromper personne, même quand il s'agit de la *gloire nationale* ; voyez-les jouer avant de les acheter.

L'Américain. — A propos d'autres qu'il faut voir, je voudrais bien entendre parler le célèbre Chateaubriand.

Moi. — Impossible ! Comme l'on craignait que la Chambre des pairs n'acquît trop d'influence sur l'opinion, les séances de ces messieurs son secrètes. — Vous voyez, mon cher ami, l'état de notre littérature, et cela quand nos voisins les Anglais ont huit ou dix poètes vivants, quand l'Italie a Monti, Foscolo, Manzoni, Pellico !

L'Américain. — Oui, mais ces pays n'ont pas eu cinquante généraux célèbres et dix victoires par an. Vous voyez bien en noir, mon cher Européen ; un peuple n'est jamais grand que dans un genre à la fois. Du temps de l'Empereur, qui se doutait du talent de M. de Chauvelin pour la tribune ? Tel homme qui se fait mettre en prison pour un pamphlet politique aujourd'hui, du temps du baron d'Hol-

bach eût peut-être eu autant de talent que Duclos ou d'Alembert. Mais je cours me procurer un billet pour entrer demain à la Chambre des députés ; on dit que Benjamin Constant doit parler ; je brûle de le voir. Adieu.

348. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

Novare, 31 *décembre* 1821.

Dear Sir,

Write no more to me divertly by terror periculous. Write every fornight to M. Agustoni neg[te] *in Chiasso every fornight. You can write as you will, but the names in English by easy of prudence. You can also write to Dominico V. We are now what the French were in* 1815, *in the little reactionary towns of France. I pray you even every fornight. Give me your with all the possible le* 8.

Yours,

SMITH AND C°

349. — C.

A MONSIEUR ..... A PARIS

Paris, le 24 *février* 1822.

Monsieur,

Je joins à ce billet le prospectus de la Revue (2) dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Je désire que vous y trouviez des motifs pour accorder votre appui à une publication dont le mérite principal sera certainement d'être très consciencieuse.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Ce projet de revue n'a pas eu de suite (R. C.)

L'ARISTARQUE
ou
Indicateur universel des Livres à lire

La vérité toute nue.

Eh quoi ! encore un journal littéraire ? — Permettez, celui-ci sera différent de tous les autres ; voici pourquoi : Deux citoyens servaient l'Etat, avant 1814, dans des emplois fort dissemblables ; l'un en France, l'autre à l'étranger. Depuis, ils ont voyagé. A la fin, ennuyés de ne rien faire, ils ont cherché une entreprise par laquelle ils pussent faire rendre le dix pour cent à leurs fonds. Ils ont trouvé que la moins ennuyeuse pour eux serait de faire un journal littéraire, où l'on rendrait compte, avec une impartialité rigoureuse, de tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.

Jacques et Pierre (ce sont leurs noms) ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin d'autres qualités que celles qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques : de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage.

Ils ne sont point ce qu'on appelle hommes de lettres ; ils n'ont pas cet honneur. Bien loin de là, ils ne connaissent personne et n'ont épousé aucun parti en littérature. Dans les extraits qu'ils donneront des livres nouveaux, ils s'efforceront de faire disparaître l'auteur de l'extrait, pour faire faire connaissance avec l'auteur du livre. Ils s'attendent à avoir, sinon pour ennemis avoués, du moins pour gens leur souhaitant du mal en secret, tous les auteurs dont ils auront analysé les ouvrages. C'est un malheur, mais ils aiment mieux s'y exposer qu'à l'ennui dont serait pour eux une entreprise commerciale ordinaire. Du reste, ils ne diront jamais rien des personnes ; pour fuir même la tentation, ils éviteront autant que possible de connaître, même de vue, les gens de lettres qui honorent l'Europe.

Leur parti politique est *centre gauche*, à peu près les opinions de l'honorable M. Ternaux.

Les deux citoyens qui entreprennent l'*Aristarque* ont voyagé de 1814 à 1822. Entre eux deux, ils connaissent à fond les littératures allemande, anglaise et italienne : voilà une phrase naïve. Ils demandent la permission de se servir toujours de ce style simple et d'appeler un chat un chat. Au surplus, ils seront très-laconiques ; ils pensent qu'un journal, tel que le leur, doit avoir horreur des phrases de plus

de quatre lignes. Ils éviteront soigneusement toute espèce de pompe et d'emphase ; ils veulent être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheter que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. On n'annoncera jamais, même sur la couverture de l'*Aristarque*, les œuvres littéraires qui ne rempliront pas cette condition.

En ayant le courage de dire la vérité *toute nue*, ils comptent qu'au bout de deux ans les fonds qu'ils engagent leur rendront dans cette entreprise quinze pour cent. Voilà le public au fait de toutes leurs pensées. Ils continueront à être aristarques de bonne foi. Dans ce siècle de coteries, ils comptent uniquement sur leur sincérité pour leur tenir lieu des talents littéraires qu'ils n'ont pas.

Mais, nous dira-t-on, êtes-vous dignes de faire un tel ouvrage ? — Nous répondons : Jugez-nous par nos œuvres. Au bout de quelques cahiers, vous connaîtrez Jacques et Pierre, sans qu'il soit besoin de vous peindre ici leur caractère ou de vous faire des promesses tournées en style plus ou moins agréable, mais que certainement vous ne croiriez pas, et avec raison ; car, après tout, *promesses de prospectus* !

Le 15 de chaque mois, il paraîtra un cahier de l'*Aristarque*, composé de sept feuilles, caractères, justification et papier comme le présent prospectus. Le prix de l'abonnement est de vingt-quatre francs pour six mois et de quarante-six francs pour un an. Si l'*Aristarque* était interrompu, on rendrait les deux tiers de tous les abonnements courants.

J...

A la suite du prospectus se trouve cette note :

Impiego di trecento franchi al mese, per due galantuomini ; se van d'acordo sarà, coll tempo, di cinquecento franchi al mese ; ma bisogna pazienza, reciproca toleranza e perdonarsi molte cose.

350. — C.

A MONSIEUR.....

Paris, le 6 *avril* 1822.

Monsieur,

On vous a parlé, me dites-vous, d'un comte de Gallemberg, jouis-

sant de certaine réputation comme compositeur, et vous me faites l'honneur de me demander ce que j'en pense : je vais vous satisfaire.

Le comte de Gallemberg est un noble Allemand, né vers 1780 ; c'est le premier compositeur du siècle pour la musique des ballets, et peut-être le premier compositeur qui ait paru en ce genre ; M. de Gallemberg est, ce me semble, le véritable représentant du compositeur allemand ; tout en lui est un effet de science. Quand on chante devant ce *maestrone*, son oreille ne distingue pas les sons faux ; on peut chanter impunément à un demi-ton et même à un ton tout entier au-dessous ou au-dessus du ton. Cette petite différence, qui fait bondir un habitant du Midi, n'est pas même perceptible pour M. le comte de Gallemberg. Et ce même homme fait des choses admirables en musique instrumentale. Il a fait des morceaux d'*éclat* et de *majesté* pour des scènes de ballet, représentant l'entrée triomphale d'un général vainqueur dans la ville qu'il vient de conquérir, ou un jeune prince conduisant à l'autel la fille d'un puissant empereur, qui n'ont été égalés par personne.

M. le comte de Gallemberg n'a été longtemps qu'un simple amateur. En 1822, les plus belles voix d'Italie sont des amateurs étrangers au théâtre.

Un mot encore sur la musique. L'un des hommes que j'ai vus de ma vie les plus aimables au piano, c'est M. Peruchini de Venise. On peut dire que sa renommée a rempli la Lombardie. Il a composé plusieurs chansons un peu vives, à la Vénitienne, qui étaient supérieurement chantées par la fille de l'immortel Vigano.

351. — C.

A MONSIEUR SUTTON-SHARPE, A LONDRES

Montmorency, le 10 *juin* 1822.

Tout en promenant mon gros individu sur les riants coteaux d'Andilly et de Montmorency, je me suis lancé dans la philosophie allemande ; vous m'en voyez tout *kantisé*, et vous porterez la peine de mes lectures ; cela est ennuyeux, mais utile. Donc, je vous envoie un *Petit Cours de Philosophie* ; c'est tout simplement la réunion des

notes d'un solitaire ; soyez indulgent pour l'œuvre, en mémoire de l'auteur.

Exposé du système de Kant, par Kinker.

Examen de l'ouvrage de M. Kinker, par M. de Tracy.

J'ai lu aussitôt après, l'Examen de la philosophie de Kant, par M. le comte de Tracy (mémoire de soixante-dix pages, inséré dans le tome III des *Mémoires de l'Institut de France*). Kant ne s'est pas toujours bien entendu lui-même, et il est fort difficile de l'entendre. Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités qu'un homme d'aussi grand talent que Kant n'aurait jamais dites si son langage avait été clair.

Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est *obscur en français*, par exemple, ne peut pas se faire d'illusion : ou il se trompe, ou il cherche à tromper les autres. Le mémoire de M. de Tracy est aussi clair qu'on peut l'être, lorsque l'on est réduit à poursuivre son adversaire dans une sombre caverne.

Tous les systèmes de philosophie sont adressés à la jeunesse. Les philosophes, d'un amour-propre peu délicat, sous le nom de *systèmes de philosophie*, adressent des *romans* à cette bonne jeunesse, et ils sont sûrs d'en être applaudis avec toute la chaleur que l'on a à vingt ans pour les romans. Ce secret fut celui de Platon à Athènes, d'Abeilard à Paris, au douzième siècle, et, à Paris encore de nos jours, c'est là tout le secret d'un professeur plein de talent.

Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie, je vais adresser trente lignes à cette jeunesse, l'espérance de la patrie.

Il n'y a vraiment que deux sciences (1) au monde : 1° La science de connaître les motifs des actions des hommes. Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du *bonheur* pour vous.

En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions. La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce. La véritable *politique* n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son bonheur à faire une action qui nuit à M. B... Il est un livre dont le titre devrait être :

(1) Le mot propre serait *art* : un art dépend toujours d'une science ; il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (H. B.)

« *De l'art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes.* » Ce livre, c'est l'*Esprit* d'Helvétius.

2° La seconde des deux sciences utiles, c'est la *logique*, ou l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le bonheur.

Ce qui fait rire dans le monde, le vrai *ridicule*, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but ; car un *but*, en lui-même, n'est jamais *ridicule*.

On rit de l'homme qui veut aller à Rouen et qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme, voulant avoir de l'esprit en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Grotius. On rit, on se moque de lui ; il s'est trompé de date comme de chemin ; son pédantisme eût passé pour de l'*esprit* en 1622.

La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son *Idéologie* que nos erreurs viennent toujours de l'imperfection de nos souvenirs. Cette découverte étonne d'abord ; quand on y a réfléchi six mois, on prend la *vérité sur le fait* à chaque instant de la vie.

Je réduis donc toute la *philosophie* à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur.

ALCESTE.

352. — E.

A MADAME ***

Berne, le 28 *juin* 1822.

Je ne vous ai pas encore adressé l'*Amour*, madame, parce que je suis pas allé à Paris. Après vous avoir quittée, la pluie et le froid vinrent compléter le malheur commencé par l'absence d'une société si bonne et aimable pour moi. Je n'ai trouvé la chaleur qu'à Cannes, où j'ai passé trois jours à me promener au milieu des orangers en pleine terre. Me voici en Suisse, paysages admirables, mais j'ai froid. N'oubliez pas, madame, l'auberge de la Couronne, à Genève, bâtie depuis deux ans. Demandez une chambre au troisième, ayant vue sur le lac ;

on ferait payer ces chambres dix francs par jour, que ce ne serait pas cher. Rien de plus beau au monde, (elles coûtent deux francs).

353. — A.

A MONSIEUR FAURIEL (1)

7 *juillet* [1822].

Monsieur,

Si je n'étais pas si âgé, j'apprendrais l'Arabe, tant je suis charmé de trouver enfin quelque chose qui ne soit pas copie académique de l'ancien. Ces gens ont toutes les vertus brillantes.

C'est vous dire, Monsieur, combien je suis sensible aux anecdotes que vous avez bien voulu traduire pour moi (2). Mon petit traité idéologique sur l'amour, aura ainsi un peu de variété. Le lecteur sera transporté hors des idées Européennes.

Le Morceau Provençal (3) que je vous dois également, fait déjà un fort bon repas.

Je regrette beaucoup Madame Clarke (4).

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma reconnaissance.

H. BEYLE.

N° 63, *rue Richelieu* (5).

(1) Rue Neuve de Seine, n° 68, près de la rue de Tournon.

(2) Cf. *De l'Amour*, in-12, 1853, pp. 177-181.

(3) Cf. *De l'Amour*, in-12, 1853, pp. 161-172.

(4) Madame Clarke, fille du capitaine Hay, de la marine royale anglaise, mère de Mary, femme de l'orientaliste Jules Mohl. Sur M. Fauriel et miss Clarke, cf. *Souvenirs d'Egotisme*, pp. 53-54 ; et les *Cahiers de Sainte-Beuve*, 1877, pp. 143, opinion de miss Clarke sur l'esprit de Beyle.

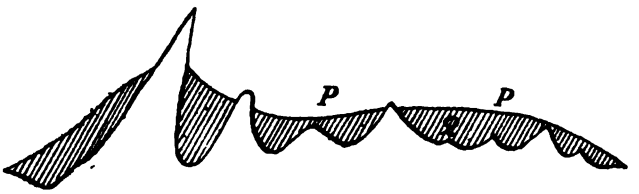
(5) Pièce autographe manuscrite conservée à l'Institut.

354. — C.

A MONSIEUR...., A PARIS (1)

Paris, le 28 juillet 1822.

Du granit et du remplissage calcaire ou de débris de végétation ; essai de géologie morale par Blaise Durand.



Voilà des rochers de granit. Les débris de la végétation ont formé les parties ombrées 2, 2.

L'espace P. P. semble une plaine, aux yeux de l'homme peu exercé.

Il faut savoir faire la différence du granit au remplissage.

Le granit, c'est le caractère naturel d'un homme, sa manière habituelle de chercher le bonheur. Le caractère est comme les traits, on commence à le voir à deux ou trois ans, il est bien reconnaissable à seize ou dix-sept, on l'aperçoit dans toute sa force à vingt-six ou trente.

Le remplissage 2, 2, c'est ce que la politesse, l'usage du monde, la prudence, fait sur un caractère.

Un jeune homme prend l'espace P. P. pour une plaine. Il ne voit pas que dès que l'homme devra faire quelque chose d'important à ses propres yeux, il suivra le contour du *granit* de son caractère. Alors, dans les grandes circonstances, l'espace P. P. est loin d'être une plaine.

Un second usage de cette coupe de montagne est de nous faire juger de notre caractère.

Notre caractère, bon ou mauvais, c'est comme le *corps* que nous reconnaissons à seize ans, quand nous commençons à réfléchir. *Beau*, *laid* ou *médiocre* ; il faut le prendre tel qu'il est ; seulement l'homme sage en tire parti.

(1) Lettre légèrement altérée dans l'édition de 1855.

Une fois que nous savons quel est notre caractère, nous pouvons nous attendre *au bien et au mal*, qui en sont prédits dans les livres qui donnent la description du dit caractère. Par exemple :

Caractère violent,

Phlegmatique,

Tendre et mélancolique, comme J.-J. Rousseau.

Un jeune homme de seize ans, jugeant de son propre caractère par ses actions, pourrait tomber dans cette erreur de prendre l'espace

P, P, pour une plaine et de ne pas comprendre qu'il y a un précipice en C, C.

Cassio, par exemple, s'enivrant dans la tragédie que l'on donne demain au théâtre de la porte Saint-Martin, ne prévoit pas assez qu'il y a un précipice dans son propre caractère en C, C.

La lithographie du *Miroir* (1) d'aujourd'hui dimanche 28, montre le caractère de granit de Voltaire, dans une pointe comme O, sortant tout-à-coup de sa politesse ordinaire et des plus simples habitudes d'usage du monde. Recevant Lekain, au lieu de lui demander de ses nouvelles, il lui donne la réplique de son rôle. L'amour de la *gloire viagère* était le fonds du caractère de Voltaire.

Voici, monsieur, la seconde leçon dans la connaissance du cœur humain.

Je vous serai obligé de me rendre ce papier ; mettez-le sous enveloppe et laissez-le à ma porte jeudy.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Blaise DURAND.

(1) Titre d'un petit journal fort spirituel qui paraissait tous les jours en 1822.

355. — C.

A M. STRITCH (1) A LONDRES

Paris, le 5 *Aout* 1822.

Je suppose qu'il y a des personnes en Angleterre qui aiment la littérature française, et qui, connaissent déjà tous les anciens auteurs qui ont illustré cette littérature, voudraient faire connaissance avec les écrivains modernes. C'est le besoin que j'éprouve moi-même à l'égard de la littérature anglaise. Mais comment choisir entre tant de productions dont je lis les titres dans les annonces de librairie ; les titres les plus séducteurs trompent bien souvent ; les éloges les plus pompeux ne sont pas toujours donnés au mérite. Il m'est arrivé de faire venir un livre à grands frais, le *Voyage d'Eustace en Italie*, par exemple. Je me souviens encore de l'accès d'humeur noire qui me prit après avoir lu vingt pages de ces trois gros volumes, qui m'avaient coûté quatre-vingts francs et la peine d'écrire trois lettres.

Il paraît chaque mois, en France, vingt-cinq à trente ouvrages nouveaux. Mon projet est de vous faire connaître, par quelques lignes simples, claires, nettes et sans fard, les deux ou trois ouvrages qu'un amateur de livres peut acheter chaque mois, et les cinq ou six qu'il peut parcourir.

Je crains, Monsieur, que vous ne trouviez mon ton un peu *tranchant* ; je vous assure que je cherche seulement à être bref et clair. Personne n'est, au fond, plus tolérant que moi. Je vois des raisons pour soutenir toutes les opinions ; ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées ; mais je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.

Chaque mois je vous rendrai compte des ouvrages qui auront paru dans le mois précédent. Quoique nous soyons aujourd'hui au milieu d'octobre, j'ai des raisons de penser que les ouvrages qui ont paru en France en août et septembre ne sont pas encore connus en Angleterre. Je vais les parcourir rapidement.

(1) Directeur, à Londres, de la *German Review*. (*Histoire des Œuvres de Stendhal* p. 19). Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 114-115.

L'année littéraire a commencé en France d'une manière brillante ; nous avons eu, coup sur coup, l'*Histoire de l'Eglise*, de M. de Potter, l'ouvrage le plus profond qui ait paru sur cette matière, mais un peu sec et ennuyeux, et le *Voyage en Suisse* de M. Simond ; c'est un bon livre que l'auteur, qui a vécu vingt-quatre ans aux Etats-Unis, a traduit lui-même en anglais. Je ne vous parle pas des *Mémoires de Lauzun*, dont on a supprimé la moitié, celle qui avait rapport à la feue reine Marie-Antoinette. Ce genre d'ouvrages, que nous trouvons fort amusant, paraît choquant en Angleterre.

Les Mémoires de Lauzun sont comme l'*ossatura* de la comédie du dix-neuvième siècle. Voilà les événements, voilà comme ils s'emmanchent ; la *couleur* seule est ou *paraît* fausse. Je dis *paraît*, car peut-être Lauzun avait-il l'habitude d'écrire ainsi. — La réponse de Lady Barrymore à Lauzun l'accusant d'infidélité avec le comte d'Artois, serait chose neuve au théâtre. Quant au choix des personnages, ceux des Mémoires de Lauzun sont bien ce qu'il faut. Cette comédie serait, quant aux personnages, parfaitement bien calculée pour notre siècle, si éminemment romantique. Quoi de plus plaisant que le comte d'Artois (amant sacrifié de lady Barrymore) attendant trois heures, dans un cabriolet, par un froid piquant, sur la place Louis XV, et croyant cocu Lauzun, qui rit de le voir attendre !

Notre haute société d'ici a été fort choquée de l'*Histoire de Paris*, de M. Dulaure. Cet ancien abbé est, à ce qu'il me semble, un honnête homme, qui appelle

Un chat un chat et Rollet un fripon.

Les sept volumes de Dulaure se vendent aujourd'hui cent francs, et peut-être bien qu'on n'ose pas les réimprimer. Le parti opposé à celui qui a fait le succès de l'ouvrage de M. Dulaure a trouvé l'attaque si rude, qu'il a cru nécessaire de lui opposer un préservatif, à peu près comme on dit ici que vos ministres opposèrent autrefois le *Quaterly* à l'*Edinburgh-Rewiew*. Cet antidote de Dulaure s'appelle le *Tableau de Paris*, par M. de Saint-Victor. Cela est supérieurement imprimé.

Le livre le plus piquant qui ait paru en Août, ce sont les *Mémoires de M. le duc de Choiseul*. Contre l'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, M. de Choiseul a publié ses Mémoires de son vivant. Il nous donne les détails les plus curieux sur la fuite du roi Louis XVI à Varennes, et sur son arrestation par le maître de poste Drouet. Ces Mémoires peignent admirablement la haute société de 1789. Rien n'y ressemble moins que la haute société de 1822. Vous pouvez en juger par M. le

duc de Richelieu dernier mort ; il était le plus simple, le plus raisonnable des hommes, le plus honnête, le plus manquant d'esprit et d'à-propos. Il était fils de ce fameux duc de Fronsac qu'un seul mot peindra : il porta le libertinage à un point qui scandalisa, même chez le fils du fameux duc de Richelieu, dont votre Horace Walpole vient de nous donner un portrait si ressemblant et si original. (*Mémoires*, tome II, vers la page 50).

Pour en revenir au duc de Choiseul, je vous dirai que ce *nobleman* jouit ici de la plus belle réputation ; il est estimé de tous les partis. Ses Mémoires sont curieux en ce qu'ils font toucher au doigt et à l'œil quelles espèces de têtes le siècle de légèreté du Régent et de Louis XV avait formées en France. On est étonné de l'*étroit* des têtes de ce temps-là, de la faiblesse d'esprit des gens que M. de Choiseul met en scène et qui sont cependant les plus spirituels du monde.

Je crois que ce qui rendait si pitoyables dans l'action, des gens d'ailleurs si aimables et avec lesquels on aurait été si heureux de vivre, c'est l'extrême importance qu'ils attachaient à un million de petits soins et de petites attentions. Un Français de ce temps-là ne pouvait pas se permettre le mouvement le plus simple, la démarche la plus insignifiante, sans songer à la règle établie par la bonne compagnie pour ce mouvement ou pour cette démarche. On peut juger combien M. de Bouillé et M. de Choiseul durent se trouver *empêtrés* quand il s'agit de combiner la fuite du roi Louis XVI. Rien n'était plus facile, et, à force de soins minutieux, ils trouvèrent le secret de faire arrêter ce prince. Par exemple, le roi voulant faire M. de Bouillé maréchal de France, aussitôt qu'il l'aurait joint, fut très embarrassé pour se procurer un bâton de maréchal de France. On songeait à faire de cela une *cérémonie* charmante, embellie par l'enthousiasme des troupes. Le roi, ne pouvant pas demander un bâton de maréchal au ministre de la guerre, qu'il détestait, M. le duc de Choiseul se détermina à prêter à Sa Majesté le bâton de maréchal de son beau-père, le maréchal de Stainville. Ce qui relève, par le contraste, la futilité de toutes ces idées, c'est le bon sens simple et pratique du maître de poste Drouet, qui reconnaît le roi Louis XVI, à la ressemblance de son effigie sur un assignat de cinquante livres, et prend les mesures les plus efficaces pour faire arrêter ce prince. Si des hommes comme Drouet eussent été chargés de le faire sauver, ils l'auraient mené en sûreté au bout du monde.

Les *Mémoires de M. le duc de Choiseul* font partie d'une collection

que je vous conseille de vous procurer ; c'est la collection des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révolution française*, publiés par MM. Berville et Barrière.

Ces Messieurs, quoiqu'ils disent le contraire, n'osent pas publier *en entier* les Mémoires qu'ils font paraître, ils sont obligés de supprimer les passages qui seraient offensants pour la famille régnante. Par exemple, ils ont été obligés de réduire d'un tiers les Mémoires de Madame Campan, femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, qui paraîtront dans un mois. Madame Campan contrariait un peu les idées de martyre qu'on veut nous donner sur cette princesse si belle et si malheureuse.

A propos de *mémoires*, je vous conterai une anecdote peu connue, même en France, sur les *Mémoires du Cardinal de Retz*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature. On sait que le cardinal, quoique écrivant dans sa vieillesse, avait raconté plusieurs anecdotes galantes. Jamais les femmes n'ont eu tant d'influence, en France, que du temps de la guerre de la Fronde. Une autre raison rendrait ces anecdotes extrêmement précieuses ; c'est que la galanterie se ressentait encore alors des mœurs fortes du moyen âge ; il y avait une chaleur de passion, une *sincérité de dévouement*, qui, plus tard, ont disparu de la haute société européenne.

Les *Mémoires du Cardinal de Retz* passèrent, avant d'être publiés, par un couvent de religieuses de la Lorraine. Ces bonnes religieuses effacèrent, avec le plus grand soin, toutes les anecdotes galantes. A l'époque du Directoire, en France, Rewbell, l'un des directeurs, se fit prêter, par la Bibliothèque Nationale, le manuscrit original des *Mémoires de Retz*, et s'assura qu'avec de l'*acide muriatique* et de l'eau il serait possible de faire disparaître l'encre avec laquelle les religieuses de Lorraine avaient effacé un grand nombre de lignes.

Au moment où le directeur Rewbell était occupé à sa découverte, survint la révolution qui le renversa. La France fut privée d'un magistrat médiocre, mais, ce qu'il y a de vraiment fâcheux, c'est que, dans la bagarre, le manuscrit des *Mémoires de Retz* fut égaré. Il se trouve peut-être aujourd'hui chez quelque épicier, qui le distribue avec son poivre comme du vieux papier.

Il est un autre genre de Mémoires auquel il manque ce qui fait le principal charme des Mémoires : la qualité d'avoir été écrit par une personne qui, sûre que son manuscrit ne serait imprimé que longtemps après sa mort, y parlait avec une franchise allant jusqu'à la naïveté.

On vient de réimprimer les *Mémoires de Mistress Belamy*, traduits en français, et les *Mémoires de mademoiselle Clairon*. Ces derniers sont pleins de prétention, comme mademoiselle Clairon elle-même, et, de plus, assez ennuyeux. Il n'y a d'intéressant qu'une histoire de revenant ; mais cette histoire, il faut l'avouer, fait dresser les cheveux à la tête. Les *Mémoires* de Mistress Belamy ne sont intéressants pour vous que parce qu'ils sont précédés d'une notice sur les mœurs anglaises. Vous y verrez la manière dont nos littérateurs actuels, *qui ont peur de Shakespeare*, traitent les compatriotes de ce grand homme. Cela est d'un ridicule rare, et je vous invite à ne pas prendre la chose au tragique et à ne pas vous en fâcher. Si le général Pillet vous a calomniés, lord Blainey et M. Scott nous l'ont bien rendu dans leurs voyages.

Talma va donner les *Mémoires de Le Kain*, c'est-à-dire une notice sur Le Kain. Le public est ici amoureux des Mémoires. Tant mieux pour lui et pour les libraires ; car d'ici à vingt ans, nous en verrons de bien curieux.

L'hiver dernier, M. le prince de Talleyrand, l'homme de France qui a l'esprit le plus vif et les passions les plus viles, a fait lire deux volumes de ses Mémoires à ses amis. Ces deux volumes sont la peinture des mœurs de l'ancien régime, de 1780 à 1793. Les Mémoires de l'ancien évêque d'Autun auront dix volumes in-8°, et donnent un tableau remarquable de la police militaire sous Napoléon.

Les *Mémoires du général Ricard* seront les plus intéressants après ceux de M. de Talleyrand. Le général Ricard fut ami de Napoléon, quand celui-ci n'était que capitaine. Il est difficile d'avoir plus d'esprit que le général Ricard ; c'est lui qui fut chargé, en 1814, d'aller donner ce *hoax* au congrès de Vienne ; il mystifia complètement le Congrès, en parlant dans toutes les sociétés de Vienne d'une armée de deux cent mille hommes, en France, prête à agir, et fut cause ainsi que la Saxe ne fut pas partagée. C'est M. de Talleyrand qui inventa cette excellente mystification.

Mais je m'aperçois que cette lettre est déjà trop longue. Je remets à l'ordinaire prochain de vous rendre compte de sept à huit ouvrages d'une assez louable médiocrité, et qu'il peut être avantageux de consulter ; par exemple, l'*Histoire de la Musique en Italie*, du Comte *Orloff* ; les *Voyages des frères Bacheville*, officiers français de la garde impériale, persécutés par le gouvernement actuel.

356. — C.

A M. STRITCH, A LONDRES

Paris, le 1er *Septembre* 1822.

Des acteurs anglais sont venus à Paris ; ils y ont essayé des pièces de Shakespeare. D'abord ils ont joué sur un théâtre fort grand et assez bien disposé. La recette a été de cinq mille francs ; jusque-là tout était bien ; mais ce théâtre situé au débouché des rues Saint-Denis et Saint-Martin, est fréquenté d'ordinaire par les commis des marchands de la rue et du faubourg Saint-Denis. Ces jeunes gens ont coutume d'aller chercher au théâtre de la Porte-Saint-Martin les événements épouvantables du mélodrame et les tyrans qui *dissimulent*. Occupés toute la journée à mesurer du calicot, le mélodrame leur semble admirable ; c'est tout simple, ils ne connaissent pas mieux, et plusieurs, dit-on, ont pris Shakespeare (qu'ils prononcent Chakes-péare) pour un aide de camp du duc de Wellington.

Pour des spectateurs placés dans de telles conditions, tout développement de passion semble ennuyeux ; il leur faut une succession rapide de coups de poignard et de changements de décoration. Il y a beaucoup de ces choses-là dans Shakespeare, mais elles y sont amenées par le dialogue et la marche naturelle des passions ; au lieu que dans le mélodrame le dialogue n'est calculé que pour amener des coups de poignard, des enlèvements, des cachots et des sauts par la fenêtre.

Les commis de la rue Saint-Denis ont trouvé *Otello*, (la pièce de début des acteurs anglais) d'un ennui mortel. Dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne comprenaient pas l'anglais, ils se sont mis à siffler. Au troisième acte, tout-à-coup, ils ont été saisis d'une terreur panique, et, trois à quatre cents jeunes gens, oubliant l'honneur national, se sont mis à se sauver en escaladant la scène et passant par dessus le malheureux orchestre. Dès lors, apparition des gendarmes, désordre abominable et fin de la première soirée.

Le second jour, il y avait trente mille curieux et deux escadrons de gendarmes sur le boulevard de la Porte-Saint-Martin. Les acteurs anglais ont été sifflés dès la première phrase de l'*Ecole de la Médisance* de Shéridan. Mais ici le public était tout autre ; les prix avaient été augmentés ; le parterre, cette fois, était rempli de jeunes gens fort

bien vêtus, et le tapage avait quelque chose de moins vulgaire et de plus concerté.

Il m'est pénible d'avoir à révéler certaines petites intrigues assez peu honorables, de gens qui ont toujours beaucoup d'esprit et souvent une condition fort noble et fort approuvée du public. L'on ne peut se dissimuler que le *Miroir*, le *Constitutionnel*, le *Courrier Français* et les *Débats*, ne disposent, en fait de spectacles, de l'opinion de la jeunesse de Paris.

Il n'y a d'exception que pour les élèves, assez nombreux à la vérité, d'un jeune professeur (1) plein de talent et surtout d'éloquence, qui, pendant quelques années, a donné un cours de philosophie, et auquel il était réservé de faire paraître trop peu spacieuses les salles les plus vastes des collèges où on lui permettait de paraître. Ce jeune philosophe, *puissant par la parole*, et l'on peut dire digne émule du grand homme (Platon), qui est l'objet de son culte exclusif et dont il prétend ressusciter la philosophie ; ce jeune professeur, parlant de littérature avec bonne foi, et ne songeant nullement à se ménager une place à l'Académie française, disait à ses quinze cents auditeurs : « Quant au théâtre, ô mes élèves ! livrez-vous bonnement et simplement aux impressions de votre cœur ; osez être vous-mêmes, ne songez pas aux règles. Elles ne sont pas faites pour votre âge heureux ; vos cœurs sont remplis de passions brûlantes et généreuses. Placez-vous hardiment sous les portiques des théâtres ; vous en savez plus que tous les rhéteurs ; méprisez les La Harpe et leurs successeurs, ils n'ont écrit que pour faire des livres. Vous, formés comme vous l'êtes par dix ans de travaux sérieux et d'études approfondies, livrez-vous à vos impressions Généreuse jeunesse, vous aurez toujours raison quand vous pleurerez, et les choses dont vous rirez auront toujours une tendance vraiment ridicule.»

Ce qui précède n'est qu'une ombre, une contre-épreuve imparfaite, un souvenir effacé des brillantes leçons prononcées par cette voix éloquente, qui se tait aujourd'hui, et qui était écoutée avec tant de respect.

L'on peut dire que ce jeune professeur a appris, à tout ce qu'il y a de distingué dans la jeunesse, à oser, au théâtre, être soi-même et n'écouter que ses propres impressions. Mais le bienfait des hautes leçons du Platon moderne a été restreint à ceux des jeunes gens qui

(1) M. Victor Cousin.

ont assez de fortune, et par conséquent assez de loisir, pour approfondir des études qui ne sont pas que de simple agrément. Il serait souverainement injuste de faire un crime à plusieurs élèves des Ecoles de droit et de médecine, soutenus à Paris par des sacrifices pénibles de la part de leurs familles, de n'avoir pas consacré six mois d'un temps précieux à se faire une idée juste de ce que doit être la littérature en général et en particulier la littérature dramatique, en l'an de grâce 1822.

Le *Miroir*, journal rempli d'esprit, de brillant, d'à-propos, et qui donne souvent le plaisir de deviner des énigmes piquantes ; le *Constitutionnel* et le *Courrier Français*, qui, dans leur partie littéraire, offrent des articles marqués au coin d'une raison profonde ; les *Débats*, journal un peu jésuitique, mais plus profondément littéraire peut-être qu'aucune autre œuvre périodique de l'époque ; les quatre journaux que je viens de nommer, dis-je, se partagent l'opinion littéraire de toute la jeunesse qui n'a pas eu le loisir d'approfondir des objets d'un intérêt un peu futile. Mais les trois premiers, le *Miroir*, le *Constitutionnel* et le *Courrier*, désignant souvent la jeunesse par le nom de *jeunes barbares*, ont acquis sur elle et ses opinions littéraires un empire sans bornes. Cet empire n'est nullement partagé par les jésuites *Débats*, dont on se méfie.

Ma tâche, ici, devient bien pénible ; je dois être ingrat, je dois dire du mal de gens qui, tous les matins, me font passer une heure agréable. Je proteste que j'ai la main forcée par la vérité, ou par ce que je prends pour elle ; je décline d'avance toute interprétation offensante.

Après ce préambule nécessaire, entrons courageusement en matière. Ne serait-il pas possible que, parmi les rédacteurs des trois journaux qui se partagent l'empire, sur l'opinion des jeunes gens qui, par leurs occupations sérieuses, n'ont pas le temps de se faire une opinion littéraire, quelques-uns eussent fait le petit monologue suivant :

« Il y a cinquante ans que l'on souffrit que la musique italienne fît entendre à Paris ses accents séducteurs. Cette espèce de vanité puérile que nous avons décorée du nom d'*honneur national*, et nous avons nos raisons pour cela, a eu beau combattre pour la musique française, après cinquante ans de guerre, Feydeau et le grand Opéra vont tomber écrasés sous les coups que leur portent l'Opéra Buffa et madame Pasta. Feydeau et le grand Opéra, ou ne chanteront plus, ou chanteront comme on chante rue de Louvois. C'est bien là ce qu'on appelle, dans les arts, être anéantis. La musique des *Prétendus* sem-

ble ridicule, même aux bourgeois de la rue Saint-Denis, et le jeune Nourrit, qui va succéder à son père de brillante mémoire, chante comme on chante à Louvois.

« Telle est la vive image du sort qui nous est réservé. Shakespeare va nous jouer à nous, auteurs actuellement estimés des vaudevilles, des comédies et des seules tragédies qui aient la vogue, le même tour que Mozart, Rossini et Cimarosa ont joué à Lesueur, à Grétry, à Lemoine et à Berton. Nos tragédies et nos vaudevilles rapportent à plusieurs d'entre nous dix mille francs par an, outre un peu de gloire. Si nous laissons jouer Shakespeare en anglais à Paris, voici le sort qui nous menace : quelque maudit directeur de théâtre du boulevard, au lieu de payer un droit d'auteur, pour des mélodrames nouveaux, à M. Guilbert de Pixérécourt ou à M. Caignez, aura l'idée de couper avec des ciseaux une trentaine de pages dans l'*Otello* ou dans le *Richard III* de Shakespeare, si mal à propos traduit de l'anglais par madame Guizot, et nous verrons ces pièces données comme mélodrames. La troisième ou quatrième que l'on essaiera ainsi aura un succès fou. Quelque prince ou quelque homme riche engagera Talma, Ligier ou mademoiselle Mars à apprendre un rôle dans quelque tragédie de ce Shakespeare ; on osera représenter cette tragédie ainsi montée, à la campagne ou à Paris, sur quelque théâtre particulier. De ce moment-là, et ce moment peut arriver dans trois ans, dans ce siècle où tout galope, Sylla et Regulus paraissent ennuyeux, que sera-ce donc des pièces que nous autres nous avons en portefeuille ?

« Le remède est simple ; persuadons à la jeunesse qu'elle fera un acte de patriotisme en sifflant les acteurs britanniques. Faisons-les siffler d'une manière outrageuse, et avant qu'ils aient pu ouvrir la bouche. Qui sait même si l'on ne lancera pas à ces maudits acteurs quelque pomme cuite ou quelque orange. (1)

« Alors le triomphe de la bonne cause est assuré ; les acteurs, effrayés, regagneront l'Angleterre, et nous serons peut-être délivrés pour dix ans de la crainte de Shakespeare. »

Je ne sais si ce monologue a eu lieu, mais tout ce qu'il annonce est arrivé exactement comme il l'annonce, à la Porte-Saint-Martin. Toute la vieille Académie française, ou du moins les principaux membres de ce corps, autrefois si considéré, ont joint leurs anathèmes classiques aux anathèmes politiques des journaux en faveur auprès de la

(1) Historique.

jeunesse. Les acteurs anglais ont été chassés, par des pommes cuites, du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Mais, accoutumés, à ce qu'on dit, à un pareil traitement de la part de ce qu'on appelle, en langage de théâtre, en Angleterre, les *gods* (ce sont les matelots qu'on laisse entrer à moitié prix, à huit heures et demie, dans les théâtres royaux de Covent-Garden et de Drury-Lane), les acteurs anglais ont tenu bon et ont eu l'insolence, malgré les anathèmes du *Miroir* et les épigrammes de M. de Jouy, de donner dix-huit représentations, sur le plus exigu des théâtres de Paris, dans la grange qu'on appelle un théâtre, rue Chantereine. Là, par un autre malheur, une mademoiselle Rosina Penley s'est fait une grande réputation. J'ai vu Talma et mademoiselle Mars, placés à côté l'un de l'autre, applaudir avec transport à la manière dont mademoiselle Penley a joué le premier acte de *Roméo et Juliette*, et le rôle tout entier de la *Jeune femme colère*. Malheureusement ce succès a été stérile ; toute la haute société est à la campagne ; c'est la classe qui, à Paris, sait l'anglais.

Il y a eu peu de spectateurs à la rue Chantereine, et surtout ces spectateurs n'appartenaient pas à la classe dont nous regrettons l'absence. Nous les avons vus, dans *Hamlet*, se moquer des sons physiques de la langue anglaise, et toutes les fois que l'on donnait à Gertrude, la mère d'Hamlet, son titre de reine qui, en anglais, se dit *Queen*, et qui, il faut bien l'avouer au grand détriment de Shakespeare, se prononce *Kouine*, nous avons entendu beaucoup de jeunes gens du parterre répéter en se moquant : *oh ! oh ! Kou-ine ! Kou-ine !* Il était facile de distinguer, dans ces exclamations de mes voisins, la mauvaise humeur d'une petite vanité déçue dans son attente. Ces braves spectateurs croyaient savoir l'anglais ; ils se donnaient peut-être, dans leurs coteries littéraires, pour savoir l'anglais ; et ils ont vu qu'ils ne comprenaient pas Shakespeare.

Il fallait bien se venger de ce désappointement, insupportable pour une petite vanité. De là, les épigrammes du *Miroir* et les recherches savantes sur la manière dont quelques matelots anglais ivres reçurent, il y a soixante ans, des acteurs français qui allèrent donner des représentations à Londres, sous la direction de Monet. C'était dans un moment de crise, la populace de Londres était irritée du mauvais succès d'une guerre maritime et venait de forcer le gouvernement à faire fusiller le pauvre amiral *Byng*. Le *Miroir* nous a gravement proposé cette conduite pour modèle, à nous Français de l'an 1822.

Aurions-nous donc un si grand tort, si nous disions aux jeunes

UofM

gens qui se prétendent philosophes et qui trouvent si étrange que reine, en Angleterre, se prononce *Kouine* :

« Eh, messieurs, laissez-nous nos plaisirs qui ont le malheur de n'être pas les vôtres ! S'il est vrai que les acteurs anglais ennuient, le combat finira faute de combattants ; ils seront bien obligés de plier bagage, quand personne ne viendra les voir jouer. Quoi, messieurs, vous voulez empêcher les plaisirs des autres, uniquement parce que vous ne comprenez pas l'anglais ? Quelle petite jalousie ! Vous vous prétendez *libéraux* et vous vous livrez à une tyrannie aussi absurde ! On ne vous dispute pas votre nombre ; vous êtes quatre mille ; cent d'entre vous peuvent louer dix loges, cent autres occuper le parterre, et vous empêcherez de jouer tous les acteurs que vous voudrez (1). C'est le triomphe du nombre. Mais le lendemain d'une si honteuse victoire, cessez d'élever si haut la bannière de la Raison, cessez surtout de vous parer du nom de *libéraux*, de philosophes, et de demander pour tous les Français le libre exercice de leurs droits naturels ; autrement, vous me rappelleriez malgré moi l'immortelle comédie de *Tartufe*, et je m'écrierais aussi :

« Vous êtes libéraux et vous persécutez ! »

357. — C.

A MONSIEUR VAN PRAET, A PARIS (2)

Vincennes, le 4 septembre 1822.

Je me surprends souvent à me trouver plus heureux que lorsque j'avais vingt ans. Cependant je vais atteindre la quarantaine.

Je me repents de ne m'être pas mis *un samedi*, en 1803, quand j'avais vingt ans, à faire la liste de mes actions de toute la semaine. Je n'ai rien à objecter aux actions que j'ai faites comme utiles (actions pour me faire des protecteurs, pour gagner de l'argent, etc.), ou faites par devoir, comme marquer ma reconnaissance à l'oncle qui a élevé ma jeunesse.

(1) Historique à la Porte Saint-Martin.

(2) M. Van Praët vivait encore en 1830 et logeait à la Bibliothèque royale et non rue de Vaugirard, 13 ou 18, où cette lettre paraît lui avoir été adressée. (*Aug. Cordier*).

Mais c'est aux actions que j'ai faites comme *agréables* que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme *agréables* en 1803, étaient *agréables* pour les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés que moi ; mais, dans le fait, ne me faisaient nul plaisir.

SOURCE DE RIDICULE

Un homme d'esprit, qui voit un jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui, réellement, l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui ; car l'*ennui* transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie.

Il n'y a que l'exception de la *mauvaise honte*.

Rien n'est ridicule comme de voir Charles, âgé de vingt ans, qui prend un plaisir qui l'ennuie, pour imiter son ami Adolphe, âgé de vingt-huit ans, jeune homme de bon ton qui, dans le fond, s'ennuie aussi de cette chose. J'ai vu un homme de quarante ans faire rire toute une société, pendant six mois, de la prétention de Charles et d'Adolphe.

Faire un samedi, jour par jour, lundi, mardi, etc., la liste de toutes les actions qu'on a faites, comme amusantes, dans la semaine, et se demander (mauvaise honte à part) : Ai-je eu du plaisir réellement ?

(*En note*) : Remettre sous enveloppe, au n° 63, rue des Mathurins.

358. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 7 septembre 1822.

M. de Jouy, le poète libéral, s'est mis dans une grande colère contre Shakespeare. Son journal, le *Miroir*, d'hier, est rempli de la diatribe la plus comique et la plus violente dans l'expression contre cette plate pièce nommée *Roméo et Juliette*.

C'est tout simple. M. de Jouy est l'auteur de *Sylla*, tragédie qui est arrivée à sa cinquantième représentation. M. de Jouy est un homme d'esprit, qui a abandonné plusieurs des absurdités du théâtre français :

UofM

par exemple, les amours postiches, les confidents philosophes impassibles, etc. Dans sa tragédie de *Sylla*, il a osé imiter le célèbre dialogue de Montesquieu, intitulé *Sylla et Eucrate*. Il a osé peindre un grand caractère et lui faire dire des mots *simples*. Cela est évidemment contre le génie du théâtre français, cela est évidemment une imitation de Shakespeare. M. de Jouy, au talent près, est comme Voltaire ; il se rapproche de Shakespeare, il l'imite ; mais il voudrait bien qu'il ne fût connu que de lui seul.

M. de Jouy, l'un des personnages les plus marquants de la littérature française, est né au petit village de *Jouy*, près Versailles, c'est pour cela qu'il s'appelle de Jouy. Il a été fort bel homme. Après deux ou trois années passées à Pondichéry, dans l'intimité du gouverneur et de la gouvernante, il commença à devenir célèbre dans la colonie ; il eut tant de bonnes fortunes que madame la gouvernante fut jalouse : ils se séparèrent. Cette femme généreuse fit de Jean un sous-lieutenant. Ce fut alors (comme il fallait être noble pour devenir officier) qu'il prit le nom de Jouy.

Un jour, dans l'Inde, lui et un ami entrèrent dans un temple pour se mettre à l'abri d'une chaleur insupportable. Ils y trouvèrent la prêtresse, espèce de vestale. Il sembla plaisant à M. de Jouy de la rendre infidèle à Brama, sur l'autel même de son dieu. Les Indiens s'en aperçurent, accoururent en armes, coupèrent les poignets et ensuite la tête à la pauvre vestale, scièrent en deux l'officier, camarade de l'auteur de Sylla, qui, après la mort de son ami, put monter à cheval et galope encore.

Le sous-lieutenant de Jouy se battit fort bien, il monta en grade et enfin revint en France, il y a une vingtaine d'années, avec une jolie fortune et une bonne réputation militaire. Il a fait de jolis vaudevilles et deux ou trois tragédies. L'une *Tipoo-Saeb*, est tombée, malgré les intrigues infinies de l'auteur. La dernière, *Sylla*, a eu et a le plus grand succès grâce à Talma qui a imité tous les gestes de Napoléon.

M. de Jouy étant l'un des personnages les plus influents de la littérature française, j'ai saisi l'occasion de vous le faire connaître. Les plates injures qu'il dit à Shakespeare laissent soupçonner qui a préparé les scènes indécentes et étonnantes du théâtre de Saint-Martin. Les auteurs tragiques français ont une peur horrible de Shakespeare. M. Penley leur a joué un tour abominable ; miss Penley a eu un tel succès dans *Jeane Shore* (que le *Constitutionnel*, journal libéral, appelle

NOU

Jam Soun), que les auteurs du boulevard fabriquent dans ce moment trois mélodrames intitulés *Jane Shore*, ainsi que je vous l'ai dit. Toute la haute société est à la campagne ; or, c'est la haute société qui apprend l'anglais et achète la traduction de Shakespeare par madame Guizot. Si M. Penley peut se soutenir jusqu'au mois de décembre, le théâtre anglais est pour toujours établi à Paris. Si jamais on y voit M. *Kean* faisant Richard III, comme il ressemble beaucoup plus à Napoléon dans ce rôle, que Talma dans *Sylla*, c'en est fait de la tragédie de M. de Jouy.

Le succès de mademoiselle Penley va en croissant. Tout le monde convenait, à la représentation de Juliette, qu'elle était fort au-dessus de mesdemoiselles Duchesnoy et Georges, les deux premières actrices du Théâtre-Français. Mademoiselle Penley a une simplicité et un pathétique que l'on n'a pas vus depuis longtemps en France. Il serait curieux qu'elle fît goûter, cet hiver, les principaux chefs-d'œuvre de Shakespeare. En ce cas, adieu les réputations de MM. de Jouy, Arnaut fils, Delavigne, Ancelot, Bis, Guiraud, etc. Chacun de ces messieurs a fait deux ou trois tragédies en style épique ; les vers sont ronflants, mais les pièces sont d'un ennui mortel. Les personnages s'y conduisent en dépit du sens commun, les vers sont copiés d'après ceux de Racine. Je parierais que dans vingt ans l'on jouera en France Shakespeare traduit en prose.

De la Morale appliquée à la Politique, par M. de Jouy, de l'Académie française, un volume in-8°.

M. de Jouy est le *Book-Maker* (1) à la mode ; c'est un homme aimable, et ses livres aussi sont aimables ; mais sans aucune profondeur ; cela même est un avantage qui se paye fort cher. La profondeur serait un défaut dans le vrai Book-Maker. Un livre, pour se bien vendre doit : 1° avoir un joli titre ; 2° être écrit sur un sujet à la mode ; 3° être facilement compris.

Or, maintenant, rien de plus à la mode que les discussions politiques, tantôt sur la meilleure forme de gouvernement, tantôt sur les chances de succès des deux partis *ultra* et *libéral*. M. de Jouy a lu les *Garanties* de M. Daunou, les *Principes politiques* de M. Benjamin Constant ; il a traduit les idées de ces messieurs en style de journal ; il s'est vanté dans le *Constitutionnel* et le *Miroir*, dont il fait la fortune, et voilà un livre dont on vend deux mille exemplaires et qui rapporte six mille francs à son auteur.

(1) Faiseur de livres.

Du reste, le livre est amusant, la morale surtout est excellente. Le but de l'ouvrage est de prouver que toute cruauté retombe tôt ou tard sur le parti qui la conseille au gouvernement. Mais c'est un livre que les gens instruits ne lisent pas, ils ont vu les mêmes choses mieux dites ailleurs.

Précis de l'Histoire de la Révolution française, par Rabaut Saint-Etienne, un volume in-8°.

Voici un original et du premier mérite ; l'édition que je vous annonce est la cinquième.

Me permettrez-vous, à ce sujet, de vous nommer les quatre ou cinq volumes qu'un étranger qui arrive en France doit lire pour avoir une idée de notre révolution :

1° D'abord, le livre de Rabaut Saint-Etienne ;

2° Ensuite les deux intéressants volumes intitulés *Mémoires de madame Roland.*

3° La réfutation de l'ouvrage de (1) madame de Staël, par M. Bailleul, ancien député, qui fut un des plus courageux ennemis de Robespirere. M. Bailleul a enfin expliqué le pourquoi et le comment de cette époque affreuse : la *Terreur*. On conspirait sans cesse contre le gouvernement, on conspirait sur tous les points de la France. Par exemple, M. le baron d'Imbert livrait Toulon aux Anglais. Les autorités locales n'avaient pas le temps de demander des ordres à Paris ; il fallut donc donner un pouvoir immense aux autorités locales ; mais de quels hommes composer ces autorités ?

Tous les nobles, tous les riches n'aimaient pas la République et conspiraient contre elle. On fut réduit à composer dans toute la France les autorités locales avec des maçons, des cordonniers, des charpentiers, des ouvriers en un mot. A quelques exceptions près, c'était la seule classe qui aimât le système républicain. Ces gens firent non-seulement des sottises, mais, méfiants à l'excès, ils prirent peur et se lancèrent dans la carrière de sang.

4° Après les deux volumes de M. Bailleul, je conseillerais à l'étranger les *Tablettes chronologiques* de M. de Montgaillard. M. de Montgaillard est un homme très fin, qui sait la vérité sur tout et méprise tous les partis. Imprimant en 1821, il n'a pas osé dire tout ce qu'il sait ; mais du moins il ne dit jamais rien de faux et souvent fait deviner une vérité impossible à imprimer aujourd'hui.

(1) Voir la lettre du 17 juin 1818.

NOU

5° Muni des lumières contenues dans les volumes que je viens d'indiquer, l'étranger pourra lire l'histoire de M. Bertrand de Molleville. Au talent près, c'est le Clarendon de la famille de Bourbon. Le livre de M. de Molleville contient les aveux les plus précieux.

L'étranger pourra terminer son petit cours de l'Histoire de la Révolution en France par :

6° *L'Histoire de la guerre de la Révolution*, par le général Mathieu Dumas, dix volumes in-8°.

Le général Dumas est un homme d'infiniment d'esprit qui ne dit pas tout ce qu'il sait, et qui flatte tout ce qui a eu du pouvoir ; par exemple, le maréchal Berthier, le fameux secrétaire militaire de Napoléon. Du reste, il écrit fort bien et ne ment pas en choses importantes.

Au moyen des six ouvrages indiqués ci-dessus, l'étranger sera à même de se former une idée juste de la France. La lecture du dernier ouvrage est même une lecture de luxe et qui n'est nécessaire que pour la personne qui veut approfondir la curieuse lutte des monarchies de l'Europe contre les idées républicaines. Cette lutte à mort entre deux principes opposés est loin d'être encore terminée.

Le curieux trouvera les détails les plus intéressants sur la famille régnante dans un petit volume in-8° qui se vend un louis à Paris, et qui est intitulé :

Mémoires du Comte de Vauban, relatifs particulièrement aux affaires de la Vendée et au débarquement de Quiberon.

M. de Vauban, descendant du célèbre ingénieur et maréchal de ce nom, était un émigré plein de courage. Ces mémoires sont authentiques ; l'histoire de leur publication est romanesque. C'était un des morceaux les plus curieux des mémoires de Fouché ; je vous conterai cette histoire si elle vous intéresse.

359. — C.

A MADAME G..... A GRENOBLE

Paris, le 30 *septembre* 1822.

A cette époque de l'année, où la dispersion de la société rend le séjour de Paris assez maussade, le plus mince événement est une sorte de bonne fortune. Un de mes amis, à Londres, a donné pour moi une

lettre à un Anglais fort désireux de voir la France. Sir John Armitage ne manque ni d'originalité ni d'esprit. Afin que vous puissiez en juger, ma chère amie, je vous envoie ce qu'il a écrit, jusqu'à ce moment, sur son voyage : c'est le reflet très fidèle de sa conversation.

JOURNAL DE SIR JOHN ARMITAGE

Calais, le 21 *septembre* 1822.

L'orthographe de mon nom, qui est française, m'a toujours donné le vif désir de voir la France et particulièrement la Normandie, pays où nous avons toujours dit, dans la famille, que nos ancêtres étaient grands propriétaires quand ils le quittèrent pour suivre Guillaume le Conquérant, lorsqu'il fondit sur l'Angleterre.

Je suis né assez pauvre et, par conséquent, hors d'état d'aller voyager en France. Ma première jeunesse s'est passée à la chasse. J'ai trouvé moyen de séjourner six mois aux Etats-Unis, sans déranger mon petit budget. Un riche marchand de Liverpool, me sachant fort honnête homme, me donna sa procuration ; j'allai arranger des affaires qu'il avait à Philadelphie.

De retour d'Amérique depuis trois ans, il y a deux mois juste, le 21 juillet, que je me promenais dans un petit parc dont se compose toute ma fortune et qui est situé dans les environs d'York ; j'étudiais ; je venais de fermer un volume du *Voyage en Egypte*, de Volney, et je déplorais mon sort, qui m'empêche de voyager, moi qui ai la passion des voyages, quand l'unique domestique qui compose à lui seul mon petit établissement est venu, en courant, me remettre une lettre de Liverpool. Je l'ouvre, je lis quatre lignes, je tombe à genoux, je regarde ma montre , il était exactement onze heures et vingt-deux minutes. C'est à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet 1822, que mon sort a changé ! Un cousin éloigné, assez fier et assez sot, que je n'avais pas vu deux fois depuis dix ans, s'est avisé de mourir. La mort de ce cousin me laisse le titre de baronnet et une fortune de mille livres sterling, tout juste.

Le cousin était beaucoup plus jeune que moi, il n'avait que vingt-sept ans, et j'en avais trente-six et demi le jour de mon bonheur. Je puis dire que ma vie a changé à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet : ma première pensée a été de venir en France.

Je vais donc voir la France, la patrie de mes ancêtres, ce pays si brillant, si déraisonnable, si singulier, après lequel je soupire depuis

NOU

ma naissance, que j'étudie depuis vingt ans ! — Malgré ma très petite fortune, j'achetais, chaque année, pour vingt livres au moins, de cartes géographiques et de livres relatifs à la France. Ma passion pour connaître ce pays m'avait même donné une teinte de ridicule parmi les sept ou huit personnes que je voyais chacune deux ou trois fois par mois.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient le 21 juillet, en rêvant à mon bonheur et me promenant dans mon petit bois. — Suis-je plus Français qu'Anglais, me disais-je à moi-même ? Est-ce avec raison que mes voisins m'accusent de manquer de patriotisme ? — Mon chien favori, qui a un nom français, *Médor*, autre titre à la haine de mes voisins, s'arrêta au moment où je me livrais aux réflexions précédentes ; Médor attirait mon attention en attaquant vivement le gazon avec ses pattes de devant et rejetant la terre en arrière ; il faisait la guerre à une taupe ; il chercha pendant longtemps à la saisir.

Voilà mon histoire et celle de mes voisins, pensai-je tout-à-coup. La taupe est heureuse dans son habitation sous terre, et si elle pouvait parler, elle ne trouverait rien de ridicule comme l'existence du moineau, toujours perché sur une branche de quelque haie, exposé à la pluie et au vent, mis en fuite vingt fois la journée par le premier animal que le hasard fait passer près du buisson où il a fixé son domicile errant. Cet être si malheureux, dit la taupe, erre dans un océan de lumière ; sans cesse ébloui, ses yeux sont sans doute dans un état de douleur continuelle ; qu'un moineau est un être malheureux ! Toute sa vie n'est qu'un enchaînement de positions désagréables et de contrariétés.

L'histoire du moineau et de cette taupe, c'est l'histoire de l'Anglais et du Français.

Quelle horreur, dit l'Anglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiter qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété ! Etre peut-être l'objet secret de leur curiosité, être peut-être examiné par eux, quelle horreur !

Les réflexions du moineau sur la vie de la taupe m'occupèrent aussi une partie de l'heureuse matinée du 21 juillet ; j'en fais grâce aux lecteurs de mon journal, si jamais il en a.

J'ai voulu peindre mon caractère. Un homme arrive d'Egypte et me dit : Ah ! monsieur, il n'y a rien d'imposant comme le spectacle

des trois pyramides, s'élevant immobiles au-dessus d'une mer de sable.

Avant de laisser aller son âme à la sensation de ce spectacle imposant, on se dit : Mais quel est l'homme qui me parle ? mérite-t-il quelque confiance ? — C'est peut-être un homme très respectable et très sage, trop sage peut-être ? Sent-il comme moi ? Si l'on avait passé deux soirées avec cet homme, son récit intéresserait cent fois davantage ; on saurait juste ce qu'il y a à retrancher de ses récits pour savoir la vérité.

Eh bien, j'ai regardé avec un microscope ce qui s'est passé dans mon âme pendant les deux jours mémorables de ma vie, les 21 et 22 juillet 1822. J'ai conté à mon lecteur, avec une parfaite naïveté, tout ce que j'ai pensé et senti. Par ce moyen, il me connaît déjà un peu ; il sait que j'ai près de trente-sept ans. Je suis un assez bel homme ; j'ai les cheveux et les yeux très noirs. J'étais grand chasseur ; mais depuis longtemps c'était moins le goût de la chasse qui me portait à faire la guerre aux perdrix du voisinage, que le manque de l'argent nécessaire pour me livrer à quelque passe-temps plus agréable. Souvent, en voyant un joli oiseau à portée de mon fusil, je me suis dit : Je vais changer cet être si joli et si propre en un quart de livre de chair morte, et, au lieu de tirer, je m'en suis approché doucement et ai tâché de l'observer de près, sans lui faire peur. Voilà un des traits de ma vie qui ont le plus diminué l'estime que mes voisins avaient pour moi. Comme j'ai l'imagination tendre et imprudente, un jour que j'avais épargné un joli chevreuil qui venait à moi au petit trot, j'eus la faiblesse de conter mon action à une jolie fille dont j'étais amoureux ; mais elle avait l'âme commune, elle rit de ma sottise et en fit part à la société. Je m'aperçus ce jour-là que je m'étais encore trompé. Ce fut deux mois après que je saisis l'occasion d'aller en Amérique sans dépenser une guinée.

Je viens d'écrire ce qui précède dans le petit hôtel de *Saint-Nicolas*, à Calais. J'abhorre l'insolence des grands hôtels. Une journée où je me suis mis en colère est perdue pour moi ; et quand je me vois faire une insolence, je m'imagine que l'on me méprisera si je ne me fâche point. J'ai donc choisi le petit hôtel de Saint-Nicolas, situé dans un coin de la ville, près la grande place du Phare à la vérité, mais dans une rue écartée, située derrière le mur de la ville, du côté de la mer. — J'avais beaucoup de mal de mer ce matin, à midi ; en arrivant à Calais, j'avais froid. Sur ma mine anglaise, l'hôtesse de Saint-Nicolas

a voulu me faire du feu dans une chambre à part. Dieu m'en préserve, me suis-je écrié, je veux me chauffer au feu de votre cuisine.

Deux remarques déjà sur ce peu de mots. D'abord, j'avouerai que j'avais la vanité de croire savoir parler le français ; depuis vingt-cinq ans je me donne assez de peine pour cela. Or, mon hôtesse ne m'a pas entendu ; j'ai été obligé de répéter trois fois. Ensuite, quand on m'a eu compris, j'ai vu que mon *Dieu m'en préserve* était une exclamation beaucoup trop sérieuse pour une chose aussi simple, que de préférer rester dans la cuisine au lieu d'aller seul dans une chambre. J'avais la faiblesse de ne vouloir pas être anglais. Je me suis dit : Si je dis simplement et froidement : J'aime mieux rester après du feu de la cuisine, on trouvera cela sec et bien anglais ; il faut faire quelque avance à ces gens-ci pour qu'ils me parlent. Quel plaisir d'entendre parler français à des Français ! Dieu, qui me l'eût dit il y a trois mois ! Ah ! mon cousin, mon grand cousin, quel service vous m'avez rendu !

Calais, le septembre

J'ai diné avec trois courriers et quatre commis porteurs d'argent de la maison Rothschild ; ce sont des gens pris aussi dans la classe des courriers. Mes courriers, tous gens enluminés, de trente à trente-cinq ans, sont de petits bourgeois fort gais et d'un caractère très ouvert. On voit les passions se succéder comme les images d'une lanterne magique dans ces âmes françaises ; les passions, j'ai tort, c'est toujours la vanité ; mais cette vanité tantôt les met dans une position brillante, tantôt dans une passe moins flatteuse, et aussitôt les voilà malheureux. Plusieurs de mes courriers, à culottes de peau, ne s'étaient pas vus depuis deux ans ; ils se sont contés réciproquement, avec de grands détails et beaucoup de piquant, l'histoire de leur vie. Et vous, monsieur l'Anglais ? me disaient-ils de temps en temps. Je leur ai conté que j'étais premier *groom* des écuries du duc de Rutland. Comme je connais fort bien les chevaux, que j'ai aimés à la passion, j'ai pu continuer mon rôle. Je leur ai narré ma vie auprès de Sa Grâce et j'ai parlé douze minutes pour ôter à mes courriers toute idée de hauteur ; j'ai même continué à parler une ou deux minutes après que, dans leurs yeux, je voyais que je les ennuyais. Cela a parfaitement purifié ma grande figure anglaise de toute idée d'impertinence. L'un d'eux m'a dit avec amitié : « Monsieur l'Anglais, ouvrez la bouche

en parlant français, ne nous montrez pas toujours les dents, faites que nous puissions voir la langue. »

Nous avons bu, entre huit, quatorze bouteilles de vin, à quarante sous d'abord, et les dernières à quatre francs : tous étaient gris, un seul arrivait à l'ivresse ; entendez l'ivresse bavarde et gaie d'un Français...

360. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 11 *novembre* 1822.

Monsieur,

Le fameux imprimeur Didot vient d'imprimer un petit ouvrage anglais qui n'a été tiré qu'à vingt exemplaires, circonstance dont on m'a administré la preuve. Ce livre rare, même en naissant, n'a que soixante-cinq pages in-8° ; il a pour titre *Family anecdotes.*

J'en aurai un exemplaire d'ici à quinze jours.

La *Loi de Moïse*, par M. Salvador, 3 volumes in-8°.

Voilà encore un livre qui arrive cinquante ans trop tard, comme l'*Esprit de l'Eglise*, de M. de Potter. M. Salvador, écrivant en 1770, fut allé à la célébrité, comme MM. d'Holbach et Boulanger. Aujourd'hui, nous regardons, à Paris, l'histoire des rois du peuple hébreu avec la même curiosité qui nous ferait étudier l'histoire des Caciques de quelque peuplade indienne, jeune de civilisation. Le livre de M. Salvador, quoique un peu ennuyeux, est le meilleur à lire sur cette matière. Il faut y joindre le pamphlet de Volney, intitulé *Saül*, ou du Sacre des Rois, lequel pamphlet empêcha, il y a trois ans, le sacre du roi de France actuel. M. de Talleyrand déclara à son oncle, alors tout puissant (M. le cardinal de Périgord), que cette cérémonie était frappée de ridicule.

Marguerite Aymon, par madame de Cubière, deux volumes in-12.

Voici un roman qui fait beaucoup de sensation dans la haute société ; c'est qu'il est écrit par une très jeune femme d'un colonel de l'armée de Napoléon, habitant la province avec son mari. Mourant d'ennui, madame de Cubière s'est mise à écrire, le colonel s'est emparé du manuscrit et l'a fait imprimer ; on dit qu'elle en est au désespoir.

Quoi qu'il en soit du désespoir, feint ou réel, d'un auteur qu'on imprime et qui a du succès, *Marguerite Aymon* présente une copie exacte des mœurs actuelles. L'opinion est libérale, mais quand on veut marier sa fille, la première question est pour savoir si le gendre futur est marquis ou seulement baron.

L'auteur de *Marguerite Aymon* a décrit des aventures arrivées dans sa propre société. Un jeune homme de vingt-trois ans, adorant sa cousine qui en aimait un autre, alla à la guerre, en Italie, en 1812, pour chercher la mort. Blessé mortellement, il fit un testament et laissa soixante mille francs à l'auteur du roman nouveau. La jeune légataire, loin de vouloir s'approprier ce don, chercha une jeune fille, parente de l'amant malheureux, et la maria avec ces soixante mille francs. Ce trait si romanesque, et pourtant connu de tout Paris, est l'un des plus jolis événements du roman nouveau. Ces événements ont tant de simplicité, que je doute qu'il réussisse, traduit en anglais.

Histoire de la Gaule, par Marincourt, 3 volumes in-8°.

L'activité de la pensée est immense en France. Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des gens de lettres uniquement occupés, pendant leur jeunesse, à peser un hémistiche de Racine, ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare.

L'ouvrage de M. Marincourt nous reconte ce qui se passa entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin avant la conquête de César, et depuis César jusqu'à Clovis (en 500). M. de Sismondi et M. Picot ont déjà traité de cette époque. M. Thierry travaille aussi à un grand ouvrage sur le même sujet ; nous ne pouvons manquer d'arriver à la vérité. Les trois ouvrages de MM. de Sismondi, Picot et Marincourt sont un peu ennuyeux, quoique très savants. Nous espérons mieux de celui de M. Thierry, connu par de charmantes lettres sur l'histoire de France (voir le *Censeur* de 1817).

La *Comtesse de Fargy*, par madame de Flahaut-Souza, quatre volumes in-12.

Ce roman peut être traduit en anglais. Vous avez déjà accueilli *Charles et Marie*, roman du même auteur. La *Comtesse de Fargy* présente une extrême délicatesse dans les sentiments, mérite compensé par l'absence de tout trait fort et profond.

Madame de Flahaut est toujours ce que Walter Scott n'est jamais.

Cent pages d'amour délicat, peint par madame de Flahaut, donneraient la vie aux trois volumes de *Nigel*, par exemple. Elle aurait donné une grâce charmante aux amours du jeune Ecossais avec la froide Marguerite. Walter Scott est injuste avec l'amour ; il le peint mal, sans force, décoloré, sans énergie. On voit qu'il a étudié l'amour dans les livres et non dans son propre cœur. Madame de Flahaut, élevée à la cour de Louis XVI, nous peint sans cesse et un peu longuement l'amour efféminé qui régnait à Versailles en 1780. Le premier volume de ses romans amuse beaucoup, le quatrième lasse toujours. C'est que ses héros ont une sensibilité maladive. Les mœurs étaient si légères en 1780 que, pour leur donner la faculté d'être peintes, même dans un roman frivole, il faut leur prêter une énergie que l'on ne trouvait plus parmi les classes élevées de 1780. Or, c'est cette énergie que madame de Flahaut ne sait pas peindre d'une manière naturelle, quoique ce roman soit écrit avec bien plus de finesse, de délicatesse, de prétention, de noblesse, etc., que *Marguerite Aymon*, j'aime mieux le premier roman de madame de Cubière que le dernier ouvrage de madame de Flahaut-Souza. Les petits-fils de M. de Souza sont à demi Ecossais.

Considérations générales sur les applications de la géométrie, par M. Charles Dupin, de l'Institut. — In-4°, deux feuilles.

Tous nos savants sont frivoles et ne songent qu'à faire leur cour et à aller à la messe, bien peu travaillent en conscience. Le public distingue MM. Arago, Boissonnade, Courier et Dupin. On reconnaît dans le dernier ouvrage de M. Dupin le digne élève de Monge. La base du savoir mathématique de ce grand homme était une bonne logique. Il avait commencé par être tailleur de pierre à Metz, et c'est de là qu'il partit pour s'élever, sans intrigue, à la place de sénateur, après avoir été l'un des fondateurs de l'Ecole Polytechnique. M. Dupin, bien connu en Angleterre, est l'un des meilleurs élèves de cette école qui vient d'être désorganisée en 1822 et qui a dnné quatre mille cinq cents sujets distingués à la France. Ses *Considérations* sont un excellent supplément à tous les cours élémentaires de géométrie.

Voyage pittoresque autour du lac de Genève.

Le texte de ce livre est assez plat ; cependant je le conseillerais à tous les étrangers qui vont visiter les bords du Léman. Rousseau leur a donné une célébrité exagérée. Je connais trois ou quatre autres lacs bien supérieurs en beauté ; mais Genève étant une colonie anglaise, un habitant de Londres qui y arrive croit presque n'avoir pas changé

de pays. A Lausanne, on est plus gai et on a moins de morgue. La seule des institutions de Napoléon qui subsiste, c'est la petite république très libre du canton de Vaud, dont Lausanne est la capitale. Comme cet état est très petit, il meurt de peur d'être reconquis par l'aristocratie bernoise.

Collections des théâtres étrangers, 25 volumes in-8°.

Cette collection manquait tout-à-fait en France. Racine, qui ne mourut qu'en 1699, ignorait aussi entièrement Shakespeare que nous ignorions, avant le volume du *Théâtre Suédois*, qui vient de paraître, l'existence de M. Léopold, poète suédois.

Ce M. Léopold, comme tous les poètes des nations à civilisation factice, copie servilement Racine et les autres tragiques français. On nous donne deux tragédies de lui : *Odin* et *Virginie*.

Odin se trouve le contemporain de Pompée. L'énergie et la magnificence de ce roi barbare, vénéré comme un dieu par ses sujets, fait un beau contraste avec la raison élégante de Pompée, général romain, qui se trouve, dans cette tragédie, le représentant de la civilisation. Dans sa tragédie romaine de *Virginie*, M. Léopold a eu l'idée ridicule de supposer que Virginie est amoureuse en secret du decemvir Appius.

Une grande révolution théâtrale se prépare en France. D'ici à quelques années, on fera la tragédie en prose et l'on suivra les errements de Shakespeare. On remarque dans les bibliothèques publiques que sept ou huit exemplaires de la nouvelle et assez plate traduction de Shakespeare, par le célèbre M. Guizot, ne suffisent pas à l'avidité des jeunes gens. Il y a tout juste un siècle que Voltaire, après avoir imité *Othello* dans sa *Zaïre*, apprit aux Parisiens, dans ses *Lettres sur les Anglais*, qu'il y avait un barbare nommé Shakespeare qui avait quelquefois des lueurs de génie.

361. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 27 *novembre* 1822.

Monsieur,

Nous aurons prochainement les *Dîners du baron d'Holbach*, par madame la comtesse de Genlis.

Madame de Genlis a été l'une des femmes les plus passionnées et les plus jolies de son temps. Elle a infiniment d'esprit et cependant son style est froid et souvent ennuyeux ; c'est que madame de Genlis a toujours songé, en écrivant, au rôle que l'auteur jouait dans le salon. Madame de Genlis a compris que la considération d'une femme qui compte près de quatre-vingts ans ne pouvait que gagner à afficher des principes extrêmement monarchiques.

Les deux volumes dont je viens de vous donner le titre feront beaucoup de scandale dans un mois, quand ils paraîtront. Ce sont, à ce qu'on assure, des conversations où Diderot, Marmontel, Raynal et tous les gens d'esprit de l'époque de 1778 affichent les principes et les idées les plus contraires aux sentiments que madame la comtesse de Genlis affiche aujourd'hui. Il y aura dans cet ouvrage beaucoup de calomnies contre les écrivains de la fin du dix-huitième siècle ; mais si leurs talents sont mal appréciés, leurs portraits seront dessinés avec vérité. Madame de Genlis était fort galante alors, et a connu de fort près la plupart des gens célèbres dont elle va nous donner la satire.

Le vrai tableau de la société des gens de lettres de 1778 se trouve dans les Mémoires de Marmontel et de madame d'Epinay, et dans la correspondance de Grimm. Tout ce qui survit du siècle spirituel de Louis XV nous dit que Grimm, surtout, est rigoureusement vrai à l'égard de ses illustres contemporains.

L'*Esprit de l'Encyclopédie*, 15 volumes in-8°.

Voici un de ces ouvrages que le gouvernement poursuit de sa défaveur et dont on vend mille exemplaires en quinze jours. C'est une nouvelle édition de tous les articles piquants qui firent jadis la fortune de la fameuse *Encyclopédie*, publiée en trente volumes in-folio par d'Alembert et Diderot. Cette entreprise valut sept cent mille francs de bénéfice aux libraires, et à peine deux mille francs par an aux deux philosophes pendant quinze ans qu'ils y travaillèrent. L'*Encyclopédie* pénétra rapidement dans toutes les bibliothèques, ce fut un coup mortel porté aux préjugés dans tous les genres. Cependant, si Bonaparte n'eût pas été détrôné, jamais l'on ne se serait avisé d'imprimer, en 1822, l'*Esprit de l'Encyclopédie*.

Mémoires sur les Cent-Jours, deuxième partie, par M. Benjamin Constant.

Les *Cent-Jours* ont été le règne du général Carnot, c'est-à-dire le règne de la République. Napoléon n'était, à proprement parler, que le ministre de la guerre. Il n'a fait qu'une action de souverain, le

fameux *Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire.* Ce acte ôta toute illusion ; on reconnut dans l'exilé de retour de l'île d'Elbe l'ambitieux qui avait cherché à étouffer en France tout amour pour la liberté. Le peu de principes justes qui se trouvent dans l'*Acte additionnel* y fut mis, malgré l'empereur et surtout malgré son ministre M. le duc de Bassano, par M. Benjamin Constant. Cet homme courageux, qui, en 1802, avait combattu Bonaparte au tribunat, n'hésita pas à le seconder en 1815. Cette démarche a pu être blâmée, parce que M. Benjamin Constant est fort pauvre ; Bonaparte le fit conseiller d'Etat avec vingt-cinq mille francs d'appointements. La plupart des collègues de M. Constant, au tribunat, ayant abandonné la patrie en 1802, ont eu de grandes places et de bons appointements, de 1802 à 1814.

M. Constant regarda la domination de Napoléon, en 1815, comme un fait ; ce mal donné, il chercha à l'amoindrir.

M. Constant a fait l'histoire complète de cette époque romanesque ; il vient d'imprimer un extrait assez timide de son histoire. Il n'a rien dit que de vrai ; mais la crainte de la prison (à laquelle il est condamné pour six mois) l'a empêché de dire toute la vérité. Cependant on devine le vrai, même au travers des réticences d'un homme d'esprit ; c'est ce qui rend fort piquant le dernier livre de M. Constant. Si le style en est un peu vague, on voudra bien se rappeler le ton des pamphlets anglais publiés pendant le règne de Jacques et avant la révolution de 1688. Jamais l'histoire d'aucun peuple ne présenta une similitude aussi complète que celle de la France en 1822 et celle de l'Angleterre en 1684.

Essais sur le Portugal, par M. Balbi, 2 vol. in-8°. Très-bon livre statistique, peu intéressant, mais fort utile et donnant du Portugal une idée qui doit être vraie. M. Balbi a habité longtemps le Portugal, et paraît honnête et sensé.

Histoire des fonctions du cerveau, par le docteur Gall, 2 vol. in-8°. Voici encore une exposition du système des *dispositions invincibles* du docteur Gall. Cet homme d'esprit est venu à Paris il y a quinze ans ; on l'a trouvé excellent médecin : il y a fait une fortune brillante. En connaissant l'homme, on a appris à avoir de la considération pour son système. Je connais beaucoup de médecins fort sensés et des opinions les plus opposées en philosophie qui s'accordent à dire qu'il y a un fond de vérité dans le système de Gall. Il est sûr que les philosophes modernes les plus estimés, et Helvétius à leur tête, n'ont

pas connu l'un des plus grands motifs des actions de l'homme : l'*instinct*. L'opinion des philosophes de Paris est que le système de Gall est digne d'être examiné de nouveau. Il faut être savant en anatomie pour combattre le docteur Gall qui, assure-t-on, a fait d'importantes découvertes sur la structure du cerveau. La nouvelle édition du système de Gall aura huit volumes.

Histoire naturelle des animaux vertébrés, par Lamark, 7e volume. Voici l'un des ouvrages les plus estimés par les savants de ce pays-ci. La France ne produit plus de gens de lettres, mais elle brille encore dans les sciences. Les noms des Fourier, des Gay-Lussac, des Du Long, des Legendre, sont connus en Europe. Leur suffrage honore le livre de M. Lamark et recommande à l'attention ce nouveau volume d'une production déjà célèbre.

Mémoires de Leclerc, 4 volumes, Bruxelles. Cet auteur est contemporain de Philippe de Comines, dont les Mémoires sur Louis XI et Philippe, duc de Bourgogne sont si célèbres. Comines fut le duc d'Otrante de Philippe, duc de Bourgogne ; il le trahit pour Louis XI qui lui donna la seigneurie d'Argentan et en fit un de ses principaux ministres.

Leclerc est moins homme, mais beaucoup plus amusant que Philippe de Comines dans ses récits, et beaucoup plus pittoresque dans ses descriptions. Le style en est vieux ; cependant on s'y accoutume au bout d'une heure, et en prenant la précaution d'écrire un petit *vocabulaire* de cinquante ou soixante mots ; c'est comme on fait pour les mots écossais, en lisant les romans de Walter Scott. Comme Leclerc, simple conseiller dans une des cours de justice de Philippe de Bourgogne, n'avait pas trahi son maître, il n'interrompt pas à chaque instant sa narration, comme Philippe de Comines, pour faire de la morale. Je conseille les *Mémoires de Leclerc* surtout aux personnes qui veulent faire des romans historiques dans le genre de *Nigel* ou de *Waverley*. Les Mémoires de Leclerc sont remplis d'aventures singulières et de grandes passions qui n'ont besoin que d'être développées ; il y a des descriptions qui, par leur *pittoresque*, rappellent le charme de certaines descriptions de Walter Scott dans *Ivanhoe*. Une scène analogue, décrite par Leclerc, se passe à Chalon-sur-Saône.

Des Cabinets et des Peuples, par M. le baron Bignon, député et légataire de Napoléon.

Voici un gros livre qui aurait beaucoup de succès traduit en anglais. C'est l'histoire de la vie et de la mort de la *Sainte-Alliance*,

que M. Bignon dit être morte à Vérone. C'est l'histoire de la guerre de Sept ans, des peuples contre les rois ; l'auteur l'a appelée : *Des Cabinets et des Peuples*, parce qu'il dit que la guerre n'existe qu'entre les ministres des rois et les peuples ; les rois, gens modérés pour la plupart, et amis des plaisirs, s'accommoderaient assez de la vie de roi constitutionnel. Les constitutions ne sont terribles que pour les ministres, qu'elles exposent à s'entendre dire des vérités dures et qu'elles forcent au travail.

Le livre de M. Bignon est exact et vrai : du côté de la fidélité historique il n'y a aucune objection à lui faire ; mais il n'est ni piquant ni amusant. L'auteur l'a écrit du ton d'une note diplomatique, avec toute la mesure possible et en gardant toutes les avenues contre la critique. Il est infiniment plus sage que cet arlequin d'abbé de Pradt, et cependant il n'a pas eu la centième partie des lecteurs de l'abbé. M. Bignon écrit l'histoire de la diplomatie en Europe, de 1790 à 1814 ; Napoléon lui a laissé cent mille francs, par son testament, en l'invitant à écrire cette histoire.

362. — I. (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[*Paris*], *rue de Richelieu*, *n*° 63.
4 *décembre* 182.

M. Buchon (2) m'a fait lire, Monsieur, une phrase fort obligeante pour moi, dans une de vos lettres. Je suis bien aise que l'*Amour* vous plaise, j'estime beaucoup le suffrage d'une nation profondément raisonnable. Il n'y a que deux *Publics* au monde, l'Anglais et le Français. L'Italie et l'Espagne sont trop gâtées par l'esclavage et ne peuvent faire entendre que leur cœur dans quelque Poème, et non leur raison trop enchaînée depuis deux siècles. Quant à l'Allemagne, l'absurdité de sa philosophie et la prétention d'être originale la gâtent tout à fait. Je voudrais bien que l'*Edinburgh Review* jugeât l'*Amour*.

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Historien. — A publié la *Collection des chroniques nationales françaises* avec Guizot et Petitot. Voir lettre de Beyle du 30 avril 1824.

Je profite de vos offres obligeantes. J'ai fait un Essai sur l'Histoire de la Musique en Italie, de 1800 à 1823 ; c'est proprement l'ère de Rossini (1). Il n'y a pas beaucoup d'idées dans ce petit ouvrage, mais il est rempli de petits faits qui ont le mérite d'être vrais. Un Anglais de mes amis a pris la peine de traduire cette *Histoire de la Musique*, qui peut former 400 pages in-8°.

On a envoyé le manuscrit à M. Murray parce qu'il avait imprimé les *Vies de Haydn et Mozart*. M. Murray a offert 50 livres sterling du manuscrit ; on a refusé. Mais je suis d'avis d'accepter ce prix de 50 £.

M. Luby, jeune avocat de beaucoup de mérite et fort obligeant, a bien voulu se charger de traiter avec un libraire pour le manuscrit anglais. Je ne publierai l'ouvrage en français qu'après que l'édition anglaise aura paru (2).

M. Luby aura la bonté de passer chez vous, Monsieur, et de vous demander vos conseils pour la manière la plus avantageuse de vendre cet *Essay* sur l'Histoire de la Musique en Italie au commencement du XIXe siècle.

Rien de nouveau en littérature. Je vous conseille la traduction d'Hérodote par M. Courier, l'homme vivant qui a le plus de rapports avec Voltaire. C'est une traduction mot à mot, 3 vol. in-8° qui paraîtront en mars 1823.

Deux grandes causes de stérilité : 1° notre littérature est sous le despotisme de Laharpe et de ses successeurs ; 2° tout ce qui se sent du génie écrit sur la politique.

Pardonnez-moi, Monsieur, si j'ai pris au mot votre offre obligeante. Je vous crois sincère et vous offre l'hommage d'une sincère reconnaissance.

H. BEYLE.

Sutton Sharpe, Esqre,
4 Brick Court Temple,
London.

(1) Il s'agit de la *Vie de Rossini* en 1824, chez Boulland, avec une préface datée de Montmorency, 30 septembre 1823.

(2) La traduction anglaise de la *Vie de Rossini* n'a pas été publiée. (A. P.)

363. — C.

A MONSIEUR STRITCH A LONDRES

Paris, le 4 décembre 1822.

Non certainement, Monsieur, je n'ai point laissé là le cours de mes recherches sur le *rire* (1) ; celles que j'ai recueillies sont déjà assez nombreuses pour pouvoir en former un essai philosophique sur ce sujet difficile ; bien que fort incomplet encore, je pourrai vous le communiquer à notre première entrevue. En attendant, vous aurez des observations faites ce soir même sur cette sorte de convulsion, dont les causes sont si variées.

Je suis allé ce soir au *Tartufe*, joué par mademoiselle Mars, pour éclaircir mes idées sur le *comique*. Je n'ai guère fait de progrès dans ces idées depuis dix ans. Quand je pense au *comique* je ne fais guère qu'arriver sur d'anciennes traces.

Mon mobile est ceci : si je pouvais faire du *comique* une analyse aussi claire et aussi complète (modestie à part et suivant moi) que celle que j'ai faite de l'*amour*, travailler dans le genre comique ne serait plus qu'un badinage pour moi ; je donnerais des coups de pinceau hardis, comme je ferais si j'avais à peindre (exactement et non pour produire un certain effet) le cœur d'une femme qui aime, soit de l'amour de vanité, soit de l'amour passion.

On a fort peu ri ce soir au *Tartufe* ; on a plusieurs fois souri et applaudi de plaisir, mais l'on n'a ri franchement qu'en deux endroits :

1° Quand Orgon parlant à sa fille Marianne de son mariage avec Tartufe (deuxième acte), découvre Dorine près de lui qui l'écoute.

2° Le second rire a, je crois, eu lieu dans la scène de brouille entre Valère et Marianne.

Un fait certain, c'est que la seconde pièce, les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, a fait beaucoup plus de plaisir que le *Tartufe*.

1° C'est un roman, et tous les jeunes cœurs à mes côtés sympathisaient au Dorante, c'est-à-dire voyaient une maîtresse dans Mademoiselle Mars.

2° Cette pièce n'est pas sue par cœur comme le *Tartufe*.

(1) Cf. *Racine et Shakespeare*, chap. II et *Mélanges d'art et de littérature*, chap. I.

3° Sans que le sot parterre s'en rende compte, les barbarismes, les périphrases, les tours inexacts et qui disent trop ou trop peu, nécessités par les vers, l'ennuient ; la prose de Marivaux lui convient bien mieux.

Procès verbal exact des rires du parterre en 1822 : voilà un bon livre bien instructif à faire. Le pédantisme et la lecture des théories bouchent les yeux aux trois quarts des spectateurs.

4° Le *Tartufe* vivra en 1922 ; que dira-t-on alors des *Jeux de l'Amour* de Marivaux ?

Tous les défauts de la langue du *Tartufe* auront disparu sous le vernis antique, en 2500, dans sept siècles d'ici.

Il reste donc constaté pour moi, par mon expérience de ce soir, que l'on rit fort peu au *Tartufe* ; on n'a ri que deux fois, et encore le rire a été bientôt absorbé par l'intérêt sérieux. Cependant, beaucoup de scènes sont doublées à la Molière. Dorine est la doublure de la conversation d'Orgon, proposant Tartufe à Marianne, et de la scène de brouille des deux amants.

Damis est la doublure de la scène de la déclaration d'amour faite par Tartufe à Elmire.

Ces *doublures* donnant deux objets à notre attention : par exemple, l'*impression* faite sur l'âme de Dorine dans la scène de la brouille, offrent un canal à l'attention du spectateur qui serait ennuyé par le grand *courant* de la scène, par la querelle d'amour entre Marianne et son amant. Voilà ce que j'appellerai *scènes doublées* (comme on dirait un morceau de drap doublé de soie).

Mais, quoique le rire ne naisse que deux fois, Molière a sans cesse travaillé à donner un *vernis de ridicule* aux scènes du *Tartufe*. Sans cette admirable précaution, il donnait dans le plus abominable *odieux*, et tout plaisir cessait à l'instant. Sa pièce n'était plus qu'un misérable drame, nous attristant sur un des mauvais côtés de la nature humaine.

Il faut que j'analyse bien, que je décrive dans ses moindres détails, l'idée de *bégueulisme* ; c'est la qualité dominante du public actuel. Ce soir, il murmurait sans cesse de l'esprit de Monrose (le faux Dorante) ; le sot public craignait de donner une mauvaise opinion de son propre *esprit* en ne murmurant pas des galanteries du faux Dorante ; la plupart sont fort naturelles et bien plaisantes. Cela ressemble aux phrases pathétiques du vicomte d'Arlincourt ; c'est de l'esprit de laquais. Cela est agréable comme du vin délicieux.

Le public murmurait sans cesse ; pure *affectation* ; chacun murmurait pour être entendu de son voisin.

364. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 1er *janvier* 1823.

Monsieur,

M. Picard, le plus vrai de nos poètes comiques, le seul qui ait su peindre un petit coin de la société contemporaine, publie un second roman :

Jacques Fauvel, quatre volumes par MM. Picard et Droz.

Comme le premier (*Eugène et Guillaume*), il sera beaucoup lu, assez loué, et bientôt oublié. Qu'est-ce donc qu'il y manque ? Le piquant. Tout est vrai dans *Jacques Fauvel*, mais tout y est commun ; rien, ou presque rien, ne valait la peine d'être dit. Ce roman enchantera une classe de lecteurs, les gens sans imagination. Ils seront ravis de voir enfin un ouvrage d'imagination, qu'ils puissent comprendre et qui ne leur semble pas extravagant.

Jacques Fauvel naît en Auvergne, il raconte fidèlement, raisonnablement et platement, l'histoire de sa vie. Tous les journaux diront du bien de cet ouvrage, parce que MM. Picard et Droz sont des littérateurs estimables et des gens honnêtes. Tout se fait par coterie dans notre littérature ; malheur à l'homme de talent qui n'a pas fait dix visites, en bas de soie noirs, tous les soirs ; jamais il ne verra ses ouvrages annoncés. C'est comme nos ministres : pour chaque département il en faudrait deux : l'un, chargé de travailler, et l'autre d'intriguer : sans cela pas de succès.

Je conseillerais cependant aux étrangers de lire le *Jacques Fauvel* de M. Picard. Ils y trouveront une peinture fort ressemblante de la France et des caractères français. Paris est le *salon* de l'Europe ; tout le monde veut savoir ce qui s'y fait et ce qu'on dit. C'est une manie, mais puisqu'on en est possédé, il vaut mieux chercher à la satisfaire en lisant le *Fauvel* de M. Picard, que telle rapsodie nouvelle d'un voyageur anglais, qui se met hardiment, comme feu M. Scott, à décrire une société qu'il n'a jamais vue, et dont, y eût-il été admis

il n'eût pu comprendre les finesses et les *sous-entendus* qu'après un an d'habitude.

Les *Manteaux*, par Loeve Veymar, 2 volumes in-12.

Voici un ouvrage dans le genre du *Table-Talk* de M. Hazlitt. C'est une suite d'histoires dans lesquelles un *manteau* joue toujours un grand rôle. Il y en a une fort intéressante, mais dont, à l'exemple de l'auteur, je devrai m'abstenir soigneusement de nommer le héros. C'est un beau jeune homme qui à Florence, devient amoureux d'une fille et lui fait la cour de la manière la plus mystérieuse. Il l'épouse, il la rend fort heureuse ; mais de temps en temps, il prend un *manteau rouge* et se rend chez le podestat. Bientôt la curiosité empoisonne le bonheur de la jeune épouse. Une nuit, sachant que son mari est appelé chez le podestat le lendemain de bonne heure, elle s'échappe de son lit, se revêt de son manteau ; elle paraît chez le podestat de Florence ; sa présence inspire la terreur ; elle trouve plusieurs aventures singulières, toujours pendant la nuit ; avant le lever du soleil, elle rentre à la maison. Son mari, qu'elle adore, ne s'aperçoit de rien, mais aussi elle n'a rien découvert. Il sort, comme à l'ordinaire, enveloppé de son manteau. Une heure après, elle met la tête à la fenêtre.... Que voit-elle ? Le plus horrible spectacle, et, comme l'héroïne d'un roman anglais de la vieille école, elle devient folle. Je ne dirai pas dans qu'elle horrible fonction elle a vu l'homme qu'elle adorait.

Ce conte est plein d'esprit et de talent. Il y a en *trop* dans les *Manteaux*, ce qu'il y a en *moins* dans le *Fauvel* de M. Picard. Il y a chez M. Loeve excès d'esprit, intempérance de force et de chaleur ; mais je parierais qu'aucun journal ne louera M. Loeve, excepté l'*Album*, bon petit journal, *trop raisonnable*, auquel il travaille.

Au milieu de la médiocrité générale, qui étouffe la littérature française, voici deux jeunes gens de talent qui viennent de débuter : M. Mignet, auteur des *Institutions de Saint-Louis*, couronnées par l'Académie, et M. Loeve Veymar : vous pouvez lire hardiment les ouvrages signés de ces noms.

Lou Bouquet provençaou, un volume in-12.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est un savant qui a eu de l'esprit dans sa jeunesse. Il a fait la tragédie des *Templiers*, où, au lieu de copier Racine, comme la tourbe des poètes actuels, il a osé imiter Corneille. Sa tragédie est froide, noble et sèche ; mais, enfin, elle est un peu différente de celles de MM. Delavigne, Soumet, His et autres grands hommes de même force.

M. Raynouard est de Marseille ; il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers l'an 1300, créèrent une littérature si originale dans les environs de Carcassonne. M. Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. Je viens de lire le petit volume dont je vous parle ; il y a quelque vestige de naïveté de sentiment et de l'esprit arabe que l'on trouve dans les troubadours du quatorzième siècle. Cela est plus curieux que touchant ; mais, enfin, ces poètes provençaux ne copient pas la cour de Louis XIV, ainsi que tous les autres poètes français passés et présents, et j'ai presque envie de dire *à venir*.

Qui nous délivrera de Louis XIV ?

Voilà la grande question qui renferme le sort de la littérature française à venir. Les gens de lettres actuels se sont fait un point de doctrine de soutenir la guerre à *la Louis XIV*, et l'Académie française est devenue plus intolérante et presque aussi absurde que la *Sorbonne*.

Valérie, comédie en trois actes de M. Scribe.

Cette comédie sentimentale aura quatre-vingts représentations. Pourquoi ? C'est qu'elle sort du genre de Louis XIV. Elle courait le plus grand danger d'être sifflée le premier soir ; mais le public n'a osé siffler la délicieuse mademoiselle Mars, qui joue le rôle d'une jeune fille aveugle de dix-huit ans. La *pruderie littéraire* du public ayant été surmontée le premier soir, ce bon public s'adonne avec délices au plaisir, si nouveau pour lui, de voir du neuf.

Valérie est un roman de madame de Krudener transporté sur la scène. M. Scribe est un homme de trente ans, qui a déjà donné quatre-vingt-quinze comédies ou vaudevilles ; quatre-vingts sont oubliés, mais quinze ou vingt sont des pièces charmantes ; et, tous ensemble, grâce aux droits d'auteur, donnent quarante mille livres de rente à M. Scribe. *Valérie*, où tout est esquissé, mais où rien n'est approfondi, est aussi jolie à la lecture qu'à la scène ; car, heureusement, elle est en prose.

Odes et Poésies sacrées, par M. Hugo, un volume.

Faire correctement des vers est devenu un métier dans la littérature française. Un jeune homme, en travaillant constamment, pendant quatre ans, à apprendre par cœur et étudier les vers de Racine et de Delille, parvient, en général, à faire des vers corrects et assez bons au premier coup d'œil ; le mal est qu'à peine en a-t-on lu quinze ou vingt l'on se sent une très grande envie de bâiller.

Voilà ce que n'a pas dit le n° 74 de l'*Edinburgh Review* dans son

excellent article sur la poésie française. Nous avons à Paris quatre mille jeunes littérateurs qui font bien le *vers français* ; il y en a trois ou quatre, peut-être, qui sont parvenus à faire passer leurs pensées dans leurs vers ; ce n'est pas une petite affaire. Sur ces quatre mille poètes, beaucoup ont des pensées ; mais comment les rendre dans la langue de Racine ? Dès qu'ils ne peuvent plus parler de *Muses*, d'*Apollon*, d'*Hélicon*, d'*inspiration*, de *mélancolie* et de *souvenirs*, ils n'y sont plus.

M. de Lamartine a eu une vie de poète, une vie romanesque, une vie agitée par les grandes passions et par des sentiments héroïques ; il a perdu, à Naples, une femme qu'il adorait ; après quatre années de douleurs, il est parvenu à pouvoir faire parler son cœur en vers ; il a trouvé des accents touchants ; mais, dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril, il n'a pas une haute pensée de philosophie ou d'observation de l'homme ; c'est toujours et uniquement un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Du reste, l'*Edinburgh Review* s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti *ultra*. Ce parti si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies ; mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo.

Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Night Thoughts* ; il est toujours exagéré à froid ; son parti lui procure un fort grand succès. L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français ; malheureusement, il est somnifère. (1)

Esquisses historiques de la Révolution, par M. Dulaure, ex-représentant du peuple ; quatre volumes.

M. Dulaure a un véritable talent historique, et, ce qui est bien singulier, ce talent n'est nullement influencé par les théories du jour. Il est sans affectation, sans sensibilité hors de propos, sans manies de théories générales à propos du moindre petit fait. M. Dulaure fait à chaque page une ou deux fautes de français que le moindre écolier pourrait corriger. Nous lui devons un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis la Restauration : c'est *l'Histoire de Paris* en huit volumes.

Les *Esquisses historiques* seront accompagnées de figures. Je conseille d'avance cet ouvrage à tous les voyageurs anglais qui veulent

(1) Cf. *Soirées du Stendhal Club*, pp. 188-190.

parler de notre révolution. Il faut les avertir qu'en général ils font rire dès qu'ils veulent ouvrir la bouche sur nos affaires ; je crois qu'ils savent mieux celles de la Chine. Madame de Staël et Burke leur ont donné une vue tout à fait romanesque du drame imposant qui se passe en France depuis 1789 et qui ne finira probablement qu'en 1900. MM. Dulaure et Bailleul, tous les deux collègues de Robespierre, pourront leur donner quelques idées justes ; mais ces messieurs ne sont pas aussi amusants que madame de Staël.

365. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 3 *Janvier* 1823.

M. Andrieux, dont on vient de publier les *œuvres*, est un élève de Voltaire, ingénieux, spirituel et sans force ; tel il s'est toujours montré dans ses comédies, dont une seule est restée au théâtre, les *Etourdis*, et dans ses poésies légères. Voici cinq volumes de ses œuvres, ils doivent plaire aux étrangers. Il me semble que si Frédéric II vivait encore, il en serait enchanté, lui qui se plaignait de l'obscurité et de l'affectation des écrivains modernes.

M. Andrieux est un homme de bon goût ; mais ses ouvrages ne conviennent plus au siècle vigoureux et sérieux au milieu duquel nous vivons. La génération des *poupées* qui commença la Révolution en 1788 a été remplacée par une génération d'hommes forts et sombres, qui ne savent pas bien encore de quoi il leur conviendra de s'amuser. Les dures exagérations de MM. Hugo et Delavigne nous conviennent mieux que les petits vers doucereux et d'excellent goût de MM. Andrieux et Baour-Lormian.

Méditations sur l'économie politique, traduites de l'italien de M. le Comte Verri.

Il y eut à Milan, vers 1780, une nichée de philosophes. Ils furent remarquables parce qu'ils osèrent penser par eux-mêmes. L'Europe doit Beccaria à cette école. Le comte Verri était son ami intime ; ils publièrent ensemble un journal dont le *Spectateur* d'Addison fut le modèle ; le journal milanais s'appela le *Café*. Comme le soleil est plus

chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le *Café* que dans le *Spectateur*.

Verri a fait une histoire de Milan ; une théorie du bonheur où l'on trouverait des choses neuves. Beccaria, outre son grand ouvrage sur les *délits et les peines*, a donné un traité du style rempli d'une haute philosophie et plus original que son livre sur les *délits*.

Verri eut un frère qui a donné les *Nuits romaines*, la *Vie d'Erostrate*, satire contre Napoléon ; ce n'est qu'un rhéteur. Mais le comte Verri est un philosophe ; il a eu sur l'économie politique des idées vraies et originales, mises en œuvre par M. Say.

Oriele, o lettere di due amanti, publicate da dependente *Sachi*, un volume ; Pavie, 1822.

L'apparition de ce roman à Pavie est un miracle. Comment la terrible censure autrichienne a-t-elle laissé passer un roman philosophique dont le héros, exilé d'Italie, va en Amérique et devient l'élève de Jefferson ?

La partie dramatique de ce livre, écrit dans un style boursouflé, est une imitation de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. C'est déjà un projet ridicule que d'imiter un tel ouvrage. Rousseau sentait vivement, et de plus était un rhéteur habile, formé à l'école de Démosthènes. Il y a loin d'un tel homme dévoré de passions et d'orgueil à un brave homme de lettres de Pavie.

Quoique assez ridicule, le roman d'*Oriele* étant le premier qui paraisse en Italie depuis vingt ans, sera très utile et aura beaucoup de succès. Mais n'est-il pas singulier que l'Italie ne puisse pas absolument produire un roman original ?

Les *Lettere di Jacopo Ortiz*, publiées par M. Foscolo en 1798, sont une copie du *Werther* de Gœthe, tout comme *Oriele* est une copie du roman de Rousseau. On traduit à force Walter Scott à Milan. Le moyen âge d'Italie, illuminé par la liberté, offrirait de bien autres matériaux à un homme de talent que la vieille Ecosse de l'an 1700. Quelle figure à faire mouvoir que celle du Dante ! Castruccio Castracani, Cola di Rienzi, l'archevêque Guillelmino, pourraient donner lieu à des romans sublimes. Charles VII et ses Français, Bayard, le Connétable de Bourbon, l'astucieux Comines, viendraient diversifier le roman par leurs physionomies françaises. Mais l'Italie n'a point de Walter Scott. *Giacopo Ortiz* est comme *Oriele*, il veut toujours étonner par une belle phrase. Ces héros de sentiment ne sont attentifs qu'à dire de belles phrases et en ont l'air tout fiers. Pauvre Italie ! Voilà ce

que trois siècles de despotisme ont fait des compatriotes du Tasse et de Christophe Colomb.

366. — C.

A M. ROMAIN COLOMB, A PARIS

Paris, le 26 *Janvier* 1823.

Je t'envoie un exemplaire de la *Peinture*, un de l'*Amour*, et un des *Lettres de Haydn*, etc. ; expédie le tout à l'aimable M. de Perdrauville. Prie-le de faire connaître ces ouvrages à l'Amérique impatiente. Deux des ouvrages lui resteront ; prie-le de faire parvenir la *Peinture* à M. Ferjus Duplantier, mon cousin, au *Bâton rouge*, près la Nouvelle-Orléans, avec tous mes compliments, comme un souvenir d'amitié et de parenté. (1)

367. — C.

MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 12 *février* 1823.

Monsieur,

Un des savants les plus distingués de France prépare une histoire de la civilisation provençale. Il y eut, de l'an 1200 à l'an 1328, un siècle de bonheur, de plaisir et d'élégance, tout à fait ignoré aujourd'hui. La Provence était alors, comme la Pologne en 1780, un peuple d'esclaves, au milieu duquel vingt mille gentilshommes goûtaient tous les plaisirs de la civilisation la plus aimable et la plus avancée. Mais, comme on l'a vu par l'exemple de Venise, toute société de nobles qui ne se fait pas soutenir par le peuple est renversée au premier choc.

Histoire de Bretagne, par M. le Comte Daru, pair de France.

L'illustre auteur de l'*Histoire de Venise* prépare une histoire de la province de Bretagne ; il dira des choses nouvelles, parce qu'il a relu dans un *esprit nouveau* tous les vieux monuments de notre histoire.

(1) Cette lettre, dont l'original fait partie de la collection de M. Stryienski, fut rattachée par Colomb à une autre lettre du 1er novembre 1825, qu'elle termine, on ne sait pourquoi. (Voir Edition de 1855, tome I, p. 321).

M. Daru citera dans ses notes des poèmes extrêmement curieux sur l'ancienne histoire de Bretagne. Ils sont remplis de détails de mœurs qui rappellent *Ivanhoe*. La langue de ces poèmes est un latin barbare comme celui de Grégoire de Tours ; c'est une langue que l'on comprend facilement au bout de huit jours.

L'*histoire* est fort à la mode en France. On était tellement ignorant et nos histoires avaient été si puériles que c'est apprendre du nouveau au public que de lui dire que la France a eu la *liberté* et des espèces de parlements jusque vers l'an 1550 ; la servitude ne date que du règne de Richelieu, sous Louis XIII.

Cinq ou six hommes d'Etat, en France, sont occupés à écrire l'histoire. Walter Scott aura une grande influence sur cette branche de notre littérature ; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. Ce qui semblerait puéril au goût dédaigneux de siècle de Louis XV nous paraît actuellement fort intéressant et peignant parfaitement les mœurs si pittoresques du *moyen âge*, qui, en France, comme partout, fut l'âge de l'*héroïsme*.

Vie et miracles du bienheureux Hélye, aumônier de Saint-Louis, accompagnés des preuves irrécusables de la sainteté du dit aumônier, preuves qui confondent les impies, etc.

Le titre seul de ce livre curieux remplirait une page. J'ai choisi cet ouvrage entre huit ou dix de la même espèce qui ont paru ce mois-ci. Ces sortes de livres se vendent fort bien ; ils sont accueillis par la classe riche en France. Beaucoup de pairs, et j'en pourrais nommer parmi ceux qui marquent dans l'opposition libérale, achètent et recommandent ces productions, parce que, disent-ils, sans religion dans le peuple, il n'y a pas *de pairie*.

Le fait est que la vie du bienheureux Thomas Hélye fera la fortune du libraire ; mais le peuple ne se doute pas de l'existence même de tels ouvrages. Le peuple lit la *Pucelle* de Voltaire, parce que, dans la Révolution, on a imprimé ce volume, ainsi que beaucoup d'autres de Voltaire, à douze sous le volume. Le peuple, en France, est souverainement *méfiant* ; en littérature, il croit toujours qu'on cherche à le séduire, et, en politique, il croit qu'on le trahit.

Mémoires de Catinat, publiés par son arrière-neveu, trois volumes in-8°.

Catinat fut un philosophe au milieu de la cour de Louis XIV, et, ce qui est bien pis, ce fut un *bourgeois*.

La haute fortune de Catinat et de Vauban petit gentilhomme

méprisé à l'égal de la bourgeoisie par la noblesse, explique la grandeur de Louis XIV. Quelquefois le mérite faisait percer un homme ; c'est ce qui n'arrivait plus sous Louis XVI. Les *Mémoires de Catinat* ne sont pas intéressants comme ceux de Saint-Simon, mais ils peignent bien *les opinions et les habitudes de l'armée* sous Louis XIV.

Le caractère de Catinat lui-même est fort curieux. Ce fut un sage, un peu trop adonné aux voluptés, méprisant la vanité et les hochets. Ce seul trait en fait un personnage bien *original* dans les annales de la France. Catinat, né en 1637, écrivait vers 1700 et mourut en 1712.

Des canaux navigables de France, par M. de Pomeuse, un volume in-4°.

Ce volume peut être utile à l'Angleterre. Nous avons eu dernièrement en France deux hommes de génie, Monge et Lagrange. Monge, ainsi que je vous l'ai dit, fut l'un des fondateurs de cette Ecole polytechnique qui a inondé la France d'excellents ingénieurs. Napoléon voulait faire chaque année un canal navigable, le vendre l'année suivante, et, avec le produit de la vente, continuer un autre canal navigable. Malgré ses guerres, il consacrait annuellement aux routes et aux canaux une somme de vingt-cinq à trente millions ; c'est plus que Louis XVI n'avait dépensé pour ce genre d'amélioration, dans tout le cours d'un règne de dix-neuf ans.

M. de Pomeuse s'est fait l'historien de tous ces grands travaux ; il est bien ennuyeux, bien dépourvu d'esprit, mais il est exact. Vous pouvez trouver dans son in-4°, des *procédés* inconnus en Angleterre.

Nouveaux Contes, par Madame Guizot, quatre volumes.

Voici un recueil fort agréable et que l'on peut mettre entre les mains des jeunes miss anglaises. Je leur souhaite à toutes l'esprit et le bonheur de Madame Guizot. Avant son mariage, elle avait fait connaître par beaucoup de charmants articles dans les journaux, le nom de *Pauline de Meulan* qu'elle portait alors. Elle avait deux sœurs et peu de fortune ; elle donna sa légitime à ses sœurs, qu'elle maria bien, et déclara que, pour elle, elle n'épouserait jamais que l'homme assez généreux pour l'épouser *sans dot*. M. Guizot, sous-secrétaire d'Etat sous M. Decazes et écrivain de talent, épousa sans dot mademoiselle Pauline de Meulan, qui, aujourd'hui, aide son mari dans ses nombreuses entreprises littéraires.

Mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800, trente volumes.

Voilà une superbe entreprise littéraire, formée par M. Guizot et

exécutée par Madame Guizot. Les deux premiers volumes viennent de paraître. On nous annonce, pour le mois prochain, la traduction des mémoires de Madame Hutchinson.

A propos de traduction, je dirai que celle de *Peveril du Pic* a passé pour séditieuse ici, et que, sans la crainte du *ridicule*, on l'aurait arrêtée, tant est frappante l'analogie de la France actuelle avec l'Angleterre sous Charles II. Vous ne pouvez vous faire d'idée de la platitude des traductions françaises des romans de Walter Scott ; on emploie quatre traducteurs pour chaque volume ; trois au moins ne savent pas l'anglais ; le libraire donne dix sous par feuille à un prétendu littérateur qui corrige le style ; malgré cette belle manœuvre, la nation française est folle de Walter Scott. — Depuis ses dernières tragédies, lord Byron est beaucoup tombé dans l'opinion des Français.

« C'est un homme fou d'orgueil qui finira par se brûler la cervelle parce qu'il ne peut pas être roi. » Voilà l'opinion française sur son compte

Elégie sur la vie d'un petit ramoneur, par M. Guiraud.

Ce volume de quarante pages a du succès. Jamais l'on n'avait forcé le vers *alexandrin* français, naturellement si dédaigneux, à rendre des détails si naïfs. Vous qui avez le *Deserted village* de Goldsmith, vous ne sentirez pas le plaisir que nous fait M. Guiraud en nous donnant des vers coulants et intéressants.

Discours de M. le prince de Talleyrand sur le guerre d'Espagne, quinze pages in-8°.

Ce discours, mémorable en politique, a pris rang sur-le-champ en littérature. L'opinion publique a dit : « L'on n'a rien vu d'égal depuis les beaux jours de Mirabeau. » On a dit aussi : « C'est la Restauration de M. de Talleyrand. » Il y a dans ce discours une naïveté tout à fait conforme au génie de la langue française qui, naturellement, est ennemie jurée des grandes phrases à la Chateaubriand et à la d'Arlincourt.

Œuvres de Jean Rotrou, dix volumes in-8°.

Un poète aimable, M. le Duc, l'auteur de l'*Art de dîner en ville*, donne une nouvelle édition du vieux Rotrou, l'auteur de l'excellente tragédie de Venceslas. L'exposition de Venceslas est restée le chef-d'œuvre de la scène française. Rotrou est notre Massinger (1). Il avait le caractère héroïque et trouva la mort en faisant une belle action.

(1) Massinger, poète dramatique anglais, né en 1584, à Salisbury, mort à Londres en 1640. (R. C.)

Cette nouvelle édition est fort remarquable, elle contient des pièces inédites jusqu'à ce jour.

Duels et Suicides du bois de Boulogne, deux volumes in-12.

Un libraire a trouvé ce titre piquant et a dit à un des trente-six mille gens de lettres qui remplissent Paris : Faites-moi un ouvrage *sous* ce titre. Bien fait, cet ouvrage eût été du plus haut intérêt ; même tel qu'il est il se fait lire.

On dit qu'il y a plus de gens qui se tuent à Paris qu'à Londres ; la différence entre les deux pays consiste dans le rang des gens qui se donnent la mort. Depuis dix ans la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castlereagh, Samuel Romilly et Withbread, se couper la gorge. Ce qui fait les suicides en France, c'est la *vanité désappointée.*

Quant aux duels, les *gardes du corps* du roi et de Monsieur, tous *ultra* et craignant les plaisanteries, passent leur vie dans leurs casernes, à tirer le pistolet et à faire des armes. Voilà la principale source des duels actuels. On ne se battait presque jamais sous Napoléon ; on cite le général..... et M. de..... qui ont tué en duel chacun vingt-cinq adversaires.

368. — C.

A MONSIEUR...., A PARIS

Paris, le 26 février 1823.

Rien ne peut donc vous dissuader, mon cher ami, de ce funeste projet de vous retirer en province ? Parce que vous avez cent mille écus de rente, vous pensez n'être obligé à faire la cour à personne. Quelle erreur !... Il en est encore temps ; écoutez les conseils de l'expérience d'autrui. Le bon Jean-Louis pensait comme vous ; voyez ce qui lui est advenu. Au reste, voulez-vous une autorité autrement puissante que la mienne ? — L'idée des monologues et dialogues suivants ne m'appartient pas ; elle est de Paul-Louis Courier, qui me l'a remise dimanche dernier, entourée des aperçus les plus piquants.

Le vigneron Jean-Louis est un bon homme, avec une disposition philosophique, qui cherche la paix ; son ridicule est de s'être trompé et de trouver la guerre, et une guerre de tous les quarts d'heure, là où il venait pour goûter une tranquillité parfaite. Rencontrant à chaque pas un *mécompte* ou un malheur, il se réfugia à Paris. Philosophe

rêveur et tendre d'abord, il finit par avoir besoin de l'exercice de la *force* et des autres vertus, dans un degré héroïque, pour ne pas se mépriser soi-même.

Jean-Louis, seul. — Il n'est que cinq heures trois quarts à ma montre, et voilà six heures qui sonnent à l'église de Saint-Nizier ; ma montre se dérange. (*Riant*). Mais, à vrai dire, quel besoin ai-je d'une montre dans l'heureuse vie que je vais mener ? C'était bon à Paris, où les affaires, les rendez-vous, les soirées me talonnaient ; mais dans ce charmant village de Saint-Nizier, quelle tranquillité délicieuse ! quel air pur je respire ! Ma foi, je ne monterai plus ma montre, c'est une peine inutile, je n'ai plus de visites de cérémonie à faire, libre et sans gêne... (*Tapage épouvantable à la porte*). Mais, bon Dieu, quel tapage ! (*Entre un grossier paysan, fort insolent et en blouse*).

Le paysan. — Est-ce vous qui est M. Jean-Louis ?

Jean-Louis, se contenant. — Oui, mon ami ; que voulez-vous ?

Le paysan. — Pardi, on n'est guère honnête chez vous. Savez-vous que je ne suis guère accoutumé à attendre à la porte ; on me connaît dans Saint-Nizier ; il y a bientôt deux mois que je suis au service de M. le sous-préfet.

Jean-Louis, se contenant à peine. — Enfin, que voulez-vous ?

Le paysan. — Ce que je veux, je vous le dirai ce que je veux ; je ne suis pas accoutumé à attendre, et surtout quand je viens inviter les gens à dîner de la part de M. le *sous-préfet.*

Jean-Louis. — Pour quel jour est-ce que M. le sous-préfet me fait l'honneur de m'engager ?

Le paysan. — Pardine ! Pour aujourd'hui. Croyez-vous qu'on y fait tant de façon, pour un qui s'appelle Jean-Louis ; *Jean-Louis*, tout court !

Jean-Louis. — Mon ami, j'aurai l'honneur de répondre au message de M. le sous-préfet ; je ne puis pas dîner chez lui aujourd'hui.

Le paysan. — Comment, vous refusez notre sous-préfet ! Pardine, voilà qui est bien insolent !

Jean-Louis. — Mon ami, ne me faites pas ressouvenir que c'est vous qui êtes insolent ; laissez-moi, j'ai affaire ; je présente mes devoirs à M. le sous-préfet.

Le paysan. — Comment, vous ne viendrez pas dîner, à trois heures et demie précises, chez M. le sous-préfet ? Ah bien ! il va être joliment en colère ; il nous demande à tous qui vous êtes, ce que vous êtes venu faire dans notre pays, et cette grosse lettre qu'il a reçue hier de mon-

seigneur le préfet, par un gendarme, je parie bien que c'est pour vous qu'elle est écrite.

Jean-Louis. — Adieu, mon ami.

Le paysan. — Comment, adieu ! sans trinquer avec moi ? Ah ! vous êtes joliment poli ! (*En s'en allant insolemment.*) Que peut-on attendre aussi d'un qui s'appelle *Jean-Louis* ? Est-ce un nom çà ?

Jean-Louis. — La belle matinée ! Quel air pur ! Quelle position pittoresque que celle de Saint-Nizier ! (*S'interrompant.*) L'insolence de cet homme m'a troublé ; voilà le maudit défaut de mon caractère ! mais qu'y faire ? moi j'ai besoin de solitude.

A trente-sept ans, j'ai payé ma dette à la société ; j'ai fait cinq campagnes ; j'ai été à Moscou, j'ai vécu à Paris ; cette vie toute de devoirs et de convenance me déplaisait ; d'ailleurs, qu'y faire ? Je n'avais pour tout bien que ma demi-solde ; il y a six mois, un animal comme celui-ci m'éveilla aussi à six heures du matin ; mais au lieu d'être sous une allée de beaux arbres comme ceux-ci, c'était dans une petite chambre au sixième étage, rue de Richelieu. Je pouvais faire jusqu'à six pas dans ma chambre, en me promenant d'un angle à l'autre. Ne sachant que faire avec trois cents francs de rente par mois, il me vint dans l'idée de traduire Plutarque ; j'étais dans le grec jusqu'au cou, lorsqu'un beau matin une lettre me réveille à six heures. Mon oncle le chanoine, brouillé avec moi, s'est avisé de mourir sans faire de testament et de me laisser, malgré lui, quatre cent vingt mille francs, qu'il destinait à bâtir un petit séminaire.

Je ne rêvais que l'indépendance, je pars, je quitte Paris, je voyage à pied. Saint-Nizier me plaît, j'y achète des vignes pour trois cent mille francs. J'y suis depuis deux mois ; ce petit bois m'a plu, j'y ai fait bâtir cette tour composée de quatre chambres.

Le maçon insolent. — Eh bien, monsieur Jean-Louis ! voulez-vous me payer, oui ou non ?

Jean-Louis. — Tâchez d'être poli ; je suis prêt à vous payer les quatre cent-vingt-six francs que je vous dois d'après votre marché.

Le maçon. — Moi, je prouverai que vous m'avez obligé à des changements, et il me faut la somme ronde de cinq cents francs.

Jean-Louis. — Je vous conseille de ne pas me faire perdre patience ; heureusement j'ai eu la bonne idée de faire un marché écrit.

Le maçon. — Ah ! votre marché écrit ! tenez, je vous conseille de me payer mes cinq cents francs, ou le procès vous coûtera plus des quatre-vingts francs que vous me refusez.

Manzoni est resté le premier poète tragique de l'Italie. L'inconvénient de son talent, c'est qu'il aime trop à faire de beaux vers. Son dialogue n'est pas rapide, ses personnages ont l'air *arrêtés par le soin et le plaisir de bien parler* ; cela empêche qu'il ne soit un poète *romantique* ; c'est un poète *mezzo-termine*, entre les *romantiques* et les *classiques*, mais plus près des derniers, si ce n'est par sa théorie, au moins par sa pratique.

Probablement, vous ne vous doutez pas, en Angleterre, de la grande dispute du *romantique* contre le *classique* qui occupe les littérateurs de France, et surtout ceux d'Italie. Il s'agit de savoir si, pour faire des tragédies intéressantes en 1823, les auteurs français doivent suivre les errements de Racine ou ceux de Shakespeare. L'Académie française a pris la résolution de ne jamais admettre dans son sein tout homme de lettres qui se serait souillé de l'hérésie du *romanticisme*. Cette grande colère a été fort utile aux romantiques. Le caractère principal de la nation française est la *méfiance* ; il suffit qu'une doctrine soit protégée par le gouvernement ou les gens en place, pour devenir suspecte au public. Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de la *Mort de Henri III*, de l'*Assassinat du duc de Bourgogne au pont de Montereau*. Ce qu'on goûte le plus dans Shakespeare, en France, ce sont les tragédies historiques de *Henri VI* et de *Richard III*. La nation française veut revoir et rejuger ses annales ; elle aurait du plaisir à les voir se dérouler sous ses yeux. Or cela est impossible en employant le vers alexandrin français, qui, dit la Harpe, n'admet que le *tiers* des mots de la *langue*. Ce vers fut créé par Racine à l'usage de la cour dédaigneuse de Louis XIV. Le vers simple du vieux Corneille conviendrait mieux à la tragédie historique, mais il serait sifflé aujourd'hui, comme manquant de *dignité*. La protection que le gouvernement et l'Académie française donnent au genre *classique* avancera de dix ans le triomphe des *romantiques*. M. de Jouy a fait faire un grand pas au théâtre français, par sa tragédie de Sylla. Cet auteur n'a nul génie, mais il est impossible d'avoir plus d'esprit. Il a vu que le public était ennuyé de l'*amour fade* peint par Racine dans *Hippolyte*, dans *Bajazet*, dans *Xipharès*, et, au lieu d'amour, il a copié le songe terrible de Richard III dans Sylla. Les vers de cette tragédie ne sont que de la prose rimée ; il n'y a qu'un pas de tels vers à la prose énergique. Les vers anglais peuvent tout dire ; gardez-vous de juger de nos vers alexandrins par les vôtres.

Vous avez maintenant une idée de la dispute qui agite les littéra-

tures italienne et française. Le style de la brochure intitulée *Racine et Shakespeare*, pamphlet de soixante pages, est trop tranchant. L'auteur n'a pas eu l'art de paraître un peu plus douter de sa thèse ; il a manqué d'adresse, il a attaqué trop de front les *classiques*.

Œuvres complètes de Cabanis, membre de l'Institut, du Sénat conservateur, etc. ; sept volumes in-8°.

L'on n'a aucune estime en France pour la philosophie écossaise de Dugald Stewart (1) ; on la trouve nébuleuse et inconcluante. Comme le mépris entre les nations est toujours réciproque, je pense que Cabanis, l'un des fondateurs de la philosophie française, ne doit guère être estimé en Angleterre. J'ai remarqué que jamais l'*Edinburgh-Review* n'a parlé des ouvrages de M. le comte de Tracy, si populaires en France. Napoléon avait défendu à ses journaux de parler, en bien ou en mal, des Œuvres de MM. Cabanis et de Tracy, et il les fit tancer vertement à l'Académie française par M. de Ségur, son grand chambellan, lequel reçut à l'Académie française M. de Tracy, qui y remplaça Cabanis. Ces deux sénateurs faisaient partie d'une opposition de dix membres qui irritait fort l'Empereur.

Des sept volumes des œuvres de ce grand philosophe, cinq sont fort ennuyeux, ce sont de purs ouvrages de médecine. Deux volumes renferment le chef-d'œuvre de Cabanis : les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Cet ouvrage, l'*Idéologie* de M. le comte de Tracy et son *Commentaire sur l'esprit des Lois* de Montesquieu, forment les bases de l'éducation actuelle des Français. La *méfiance*, qui est extrême et universelle en France, fait que plus le gouvernement proscrit ces livres, plus les éditions s'en multiplient.

Journal d'un voyage autour du monde, pendant les années 1816, 1817, 1818, 1819, par M. Camille de Roquefeuil ; deux volumes.

On aime les voyages, ils reposent l'esprit des discussions. Je trouve que celui-ci repose un peu trop l'esprit. L'auteur a voyagé mais il n'a pas porté avec lui les yeux philosophiques pour voir ce qui intéresse aujourd'hui. Nous voulons connaître l'homme, nous voulons connaître les mœurs des sauvages, étudier leurs passions, reconnaître chez l'habitant du désert le germe des penchants qui, développés, agitent les salons de Paris. C'est ce que j'ai cherché vainement dans le livre qui est devant moi. Un bon traité de l'*Homme sauvage et de ses passions* aurait un succès fou en France ; mais il faudrait des faits et des consé-

(1) Né en 1753, mort en 1828.

quences bien tirées de ces faits. Les meilleurs voyageurs, y compris M. de Humboldt, nous donnent trop souvent des déclamations plus ou moins pompeuses ; nous voudrions la *vérité* dans toute sa simplicité. A-t-on assez d'esprit à Philadelphie pour envoyer à l'Europe le livre qu'elle demande sur l'*Homme sauvage* ?

Cathédrales françaises, par M. Chappuy, ancien élève de l'Ecole polytechnique ; trente-six livraisons.

Quand, en France, nous voyons le titre d'élève de l'Ecole Polytechnique accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. Les cathédrales françaises présentent des chefs-d'œuvre du genre gothique. Celle de Paris est peu remarquable, mais le *Munster* de Strasbourg est au nombre des monuments les plus frappants que j'aie vus. J'ai trouvé dans ce temple sombre la *terreur*.

Voilà quelle doit être l'expression d'un temple chrétien. Le pécheur qui y entre en passant pour se distraire, doit en sortir le *cœur navré*, avec la peur de l'enfer. Saint-Pierre de Rome ne donne point cette sensation ; il est trop *magnifique*, trop *riche* et trop *gai*.

Lettres de Saint-James ; troisième volume.

L'auteur inconnu de cet ouvrage est le meilleur *politique* qui imprime sur l'époque actuelle. Son style est obscur ; peut-être la position personnelle de cet auteur lui fait-elle une loi de parler en énigmes. Quelques personnes ont cru que cet auteur génevois avait des relations avec M. Canning. Quoi qu'il en soit, ce troisième volume des Lettres de Saint-James va servir pendant trois mois de *magasin à pensées* à nos journalistes. La Russie est forte parce que le gouvernement gouverne dans le *sens* du peuple ; voilà la maxime fondamentale de cette troisième partie ; l'auteur ne le dit pas seulement, il le prouve.

Tout le monde a lu le *Voyage en Suisse* de M. Simond, également auteur d'un *Voyage en Angleterre*. M. Simond n'est pas brillant, mais il est *judicieux*. Et, ce que le peuple lisant demande au dix-neuvième siècle, ce sont des idées sur lesquelles il *puisse compter*.

Le public a refusé de lire les *Lettres sur la Suisse*, de M. Raoul Rochette, parce que c'est le manifeste des idées d'un parti, à *propos* de la Suisse.

370. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 9 *avril* 1823.

Monsieur,

Ma revue d'aujourd'hui commencera par :

Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz, en 1791, par le comte de Provence (Louis XVIII) ; un volume in-8°.

Cinq mille exemplaires de cet étonnant ouvrage ont été vendus en dix jours de temps. Il paraît qu'un bonapartiste le fit imprimer en 1815, pendant les *Cent jours*, pour jouer un tour à l'auteur. A la seconde Restauration, tous les exemplaires disparurent ; on m'en offrit un à un prix fort élevé en 1816 ; on me donna un échantillon de ces Mémoires en deux pages ; je crus cela une fraude pieuse des bonapartistes pour déconsidérer le King. M. Baudoin, imprimeur libéral, obtint, par hasard, il y a six mois, de voir un manuscrit de ce *voyage*, corrigé de la main de l'illustre auteur ; il songea dès lors à l'imprimer. Mais on lui fit craindre un procès sans pitié de la part du tribunal de police correctionnelle.

Voyant ce qui se passe depuis trois mois, M. Baudoin a pensé qu'il pourrait naître telle circonstance qui rendrait sans danger la publication du *Voyage à Coblentz*, il l'a imprimé. Il en était là quand quelqu'un, se fondant sur la vanité bien connue des auteurs, lui a donné le conseil hardi de faire hommage de son édition à l'auguste personnage. Ce personnage a été extrêmement irrité, mais seulement de huit ou dix fautes d'impression qui s'étaient glissées dans l'édition. M. Baudoin, comprenant que si l'ouvrage pouvait être annoncé par les journaux, il s'en vendrait plusieurs milliers d'exemplaires, en a fait sur le champ une nouvelle édition, que le King a crue la première et dont il a corrigé les épreuves.

Il passe pour constant que l'auguste personnage a dit à madame la duchesse de Berry, en lui donnant un exemplaire de ce voyage : « Ma nièce, voici un ouvrage duquel mes amis me disent que l'auteur ne devra pas regretter l'impression ». Ce sont les propres paroles ; on les a retenues parce qu'elles donnent une juste idée du style entortillé de l'auteur.

Je ne sais si, hors de Paris et des convenances que la société de ce pays impose aux grands personnages, vous pourrez sentir l'immense *ridicule* de ce petit ouvrage. Vous le trouverez vide seulement ; nous, nous le trouvons ridicule sous mille rapports. D'abord, il est écrit d'un style de femme de chambre, comme disait Voltaire, en parlant de l'ouvrage du roi Charles IX sur la chasse. On a compté que le mot *bien* est répété jusqu'à six fois dans la même phrase. Il y a des solécismes que le prote du plus mince journal prendrait sur lui de corriger dans un article de sa feuille périodique ; par exemple : « Je commence à être un peu lourd pour monter et descendre facilement de cabriolet ». On ne peut pas dire : monter *de* cabriolet. Un enfant dirait, en voyant une telle phrase, il faut : pour *monter en cabriolet et en descendre.*

La réputation d'un excellent écrivain qu'avait l'illustre auteur, disparaît entièrement étouffée sous un nombre étonnant de phrases niaises ou même fautives. Ce qui est plus triste, c'est que tout l'esprit qu'on accordait au même personnage disparaît en même temps. M. de Talleyrand a dit : « C'est le voyage d'Arlequin, *manger et avoir peur, avoir peur et manger* ». La sensation produite par l'apparition intempestive de ce volume a été si forte, qu'elle a fait diversion à la guerre ; cet effet est si fort, qu'il s'élève jusqu'à l'importance politique.

Le King a dit : « M. de Buonaparte (c'est toujours ainsi qu'il l'appelle) a fait paraître des Mémoires par l'entremise de son chambellan Las Cases, j'ai été bien aise de montrer que je pouvais écrire les miens moi-même ».

Tous les frères de Napoléon ont écrit, et tous ont mieux écrit que Louis XVIII.

Un autre ouvrage qui a fait presque autant de sensation que le *Voyage à Coblentz*, ce sont les :

Mémoires d'une jeune Grecque, par madame Alexandre Panam.

Un prince souverain d'Allemagne, M. le duc régnant de Saxe-Cobourg, a eu envers cette jeune Marseillaise qu'il a enlevée *à l'âge de quatorze ans*, des procédés qui font l'entretien de tout Paris. Il lui a écrit des lettres d'une orthographe à mourir de rire. Mais ces deux petits volumes commencent par une lettre du maréchal prince de Ligne, qui a un succès fou. Cette lettre est digne de Voltaire ; c'est un coup d'œil rapide sur l'histoire des cours, depuis Cyrus et Héliogabale jusqu'à Louis XV et madame de Pompadour. Je ne vous entretiens pas plus au long de ce livre singulier qui probablement est déjà traduit en anglais. J'ai acheté mon exemplaire chez madame Panam

elle-même, (rue Louis-le-Grand, nº 21). C'est encore une fort belle femme, elle est presque aussi pauvre que belle. J'ai vu le charmant enfant de son Altesse Sérénissime. Trois ou quatre ambassadeurs d'Allemagne agissaient depuis six mois auprès de la police de France pour empêcher l'impression de ces curieux mémoires en France. Madame Panam a eu la bonne idée de faire lire aux chefs de la police française la lettre du maréchal prince de Ligne ; comme ils sont gens d'esprit avant d'être agents de police, ils ont laissé faire l'impression. Il paraît que cette dame Panam a beaucoup d'esprit ; elle écrit avec une grâce infinie et avec originalité. Heureux les princes de pouvoir avoir de telles maîtresses !

Un libraire a acquis ces jours-ci les lettres originales du King à M. d'Avaray. Il a voulu les imprimer ; il est allé chez les ministres qui, témoins du succès de *scandale* obtenu par le livre du King, ont dit au libraire : « Gardez-vous d'imprimer ». Le libraire qui se connaît en vanité d'auteur, a trouvé moyen de pénétrer jusqu'au King ; il a exposé son projet.

« Imprimez, imprimez tant que vous voudrez, à vos risques et périls ; tant pis pour vous si le public trouve ces lettres sans intérêt ».

Telle a été la réponse du King. On dit que ces lettres contiennent des naïvetés d'une bien autre force que le *Voyage à Bruxelles* ; elles paraîtront sous peu de jours.

A propos de ce voyage, MM. de Virieu et de Levis vont imprimer leurs justifications. M. de Virieu est le personnage qui refusa d'accompagner le King, et que ce prince se fait un mérite de ne pas nommer.

M. le duc de Levis avait une charge auprès du prince qui a imprimé : « *Heureusement, M. de Levis donna sa démission* ». C'est contre cet adverbe *heureusement* que M. le duc de Levis va faire un mémoire.

Madame de Balbi, la femme de France qui a peut-être le plus d'esprit et qui fut longtemps amie du King, a aussi des lettres *impayables* à publier ; tous les libraires de Paris sont à sa porte.

Le faubourg Saint-Germain est d'une colère outrée contre un King qui, de gaieté de cœur, vient *déconsidérer* l'ancien régime (1).

(1) La nomenclature de Romain Colomb indique un paragraphe sur le « Cᵉ Landolphe » qui a été supprimé.

371. — C.

A LORD NOEL BYRON, A GÊNES (1)

Paris, le 23 *juin* 1823.

Milord,

Vous avez bien de la bonté d'attacher quelque importance à des opinions individuelles ; les poèmes de l'auteur de *Parisiana* vivront encore bien des siècles après qu'on aura oublié *Rome, Naples et Florence en* 1817, et autres brochures semblables.

Mon libraire a mis, hier, à la poste, pour Gênes, l'*Histoire de la Peinture en Italie* et *de l'Amour.*

Je voudrais bien, milord, pouvoir partager votre opinion sur l'auteur d'*Old mortality.* Je n'ai que faire de sa politique, dites-vous. Vous refusez ainsi de prendre en considération précisément la chose qui me fait regarder le caractère de l'illustre Ecossais comme *peu digne d'enthousiasme.* Quand sir Walter Scott sollicite, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi (2), assez méprisable, vient de boire ; quand il est un des souteneurs secrets du *Beacon* (3), je vois un homme qui a envie d'être fait baronnet ou pair d'Ecosse. Sur mille personnes qui font de telles choses dans toutes les antichambres d'Europe, une, peut-être, les fait, parce qu'elle croit naïvement le pouvoir absolu utile aux hommes. Sir Walter se serait placé dans cette exception en refusant le rang de baronnet et autres avantages personnels. S'il était sincère, l'horreur du mépris, sentiment si puissant sur les cœurs généreux, lui eût fait, depuis longtemps, un devoir de cette démarche si simple. Il n'a point eu cette idée ; donc il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que mon cœur a raison en lui refusant un intérêt passionné. Ce n'est pas mon estime légale que je refuse à sir Walter, c'est mon enthousiasme. La

(1) Réponse à une lettre de lord Byron (du 29 mai 1823), dans laquelle il s'efforçait de défendre sir Walter Scott contre quelques critiques de Beyle. On ne sait si la lettre suivante a été envoyée à lord Byron (R. C.). Elle n'a pas été envoyée. — Voir dans la notice *de Colomb*, p. XLVI, le texte de la lettre à Byron à laquelle répond celle-ci.

(2) Georges IV.

(3) Titre d'un journal tory qui attaquait par des calomnies la plupart des membres de l'opposition.

nature de l'homme est telle, qu'on ne peut plus éprouver ce sentiment pour les caractères qui ont perdu une certaine *fleur d'honnêteté*, si je puis parler ainsi. C'est un malheur ; mais tout homme qui en est réduit à donner des explications sur une action comme celle du *Beacon* a perdu à jamais cette fleur, aussi facile à ternir que celle qui fait l'orgueil d'une jeune fille.

Mon opinion sur la moralité de sir Walter Scott est à peu près unanime en France : « C'est un homme adroit qui a su faire son nid. Ce n'est pas un fou comme les autres hommes de génie ». Voilà le mot d'approbation du vulgaire qui fait critique sanglante à mes yeux.

La sévérité convient d'autant mieux envers les actions telles que celles de sir Walter, qu'il y a maintenant tout à perdre à être du parti contraire au sien, et que les rois, éveillés sur leurs dangers, ont de plus magnifiques récompenses pour les grands hommes qui se prostituent.

Si l'auteur d'*Ivanhoe* était pauvre comme Otway, mon cœur serait disposé à lui pardonner quelques petites bassesses commises pour obtenir une chétive subsistance ; le mépris serait comme noyé dans ma pitié pour la fatalité de la nature humaine, qui fait naître un grand homme sans un revenu d'un schelling par jour ; mais c'est sir Walter Scott millionnaire qui soutient le *Beacon* !

Si ce journal lui semble utile au bonheur de la majorité des Anglais, comment, sachant qu'on peut le prendre pour un vil flatteur, ne refuse-t-il pas le titre de baronnet ?

C'est bien malgré mon inclination, milord, que je persiste à dire que, jusqu'à ce que sir Walter ait expliqué cette action d'une manière *probable*, comme juge, je ne prononcerais pas du haut d'un tribunal que sir Walter a manqué à l'honneur, mais il a perdu tout droit à l'enthousiasme d'un homme qui a entrevu la cour.

Je suis fâché, milord, que ma lettre soit déjà si longue ; mais, ayant le malheur d'être d'une opinion contraire à la vôtre, mon respect me défendait d'abréger mes raisonnements. Je regrette sincèrement de n'être pas de votre opinion, et cette parole, il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité.

Le pauvre Pellico n'a pas les talents de sir Walter Scott ; mais voilà une âme digne de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné. Je doute qu'il puisse travailler dans sa prison ; son corps est faible, il était miné depuis longtemps par la pauvreté et la dépendance qui la suit. Réduit à peu près au sort d'Otway, il m'a dit plusieurs fois : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je me sentirai mourir. » Il a un frère à

Gênes, un père à Turin. Outre *Francesca* et l'*Eufemio di Messina*, il a fait, à ce qu'il me disait, dix autres tragédies ; son père pourrait en procurer les manuscrits. Ces tragédies, vendues en Angleterre, pourraient susciter un protecteur au malheureux poète, dans cette nation qui renferme tant de caractères élevés ; la mort peut changer rapidement les rois de cette nation d'ici à dix ans que Pellico a encore à habiter le *Spielberg*. Un des ministres d'un de ces rois peut faire le calcul qu'il y a avantage pour sa vanité à obtenir que Pellico sorte de prison en donnant sa parole d'habiter l'Amérique.

Il m'a été extrêmement agréable, milord, d'avoir quelque relation personnelle avec l'un des deux ou trois hommes qui, depuis la mort du héros que j'ai adoré, rompent un peu la plate uniformité dans laquelle les affectations de la haute société ont jeté notre pauvre Europe. Autrefois, quand je lus *Parisina*, pour la première fois, mon âme en resta troublée pendant huit jours. Je suis heureux d'avoir une occasion de vous remercier de ce vif plaisir. *Old mortality* m'attache plus vivement, mais l'impression que j'en éprouve ne me semble ni aussi profonde, ni si durable. (1)

J'ai l'honneur d'être, milord, votre très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE.

372. — C.

A MADEMOISELLE BATHILDE CURIAL A MOUCHY.

Paris, le 1er *Août* 1823.

La bonté que vous m'avez montrée pendant les jours aimables passés à Mouchy est un prétexte tout naturel pour me rappeler à votre souvenir par quelque nouvelle qui puisse vous intéresser.

Savez-vous que nous allons avoir une grande nouveauté en musique, mademoiselle ? — Le parti de Rossini pâlit ; au lieu de choisir un opéra parmi les vingt ou trente de Rossini, que ne connaît pas le public de Paris, on est allé chercher un ancien chef-d'œuvre de Cimarosa, les *Horaces et les Curiaces* (gli Orazi ed i Curiazi). (2)

Je crois que cela ennuiera le public, quoique Madame Pasta y rem-

(1) Cf. *Lord Byron en Italie* (1816), à la suite de *Racine et Shakespeare* et lettre à Mlle L. S. Belloc, 1824, du présent recueil.

(2) La reprise des *Horaces et les Curiaces* dont il est question, eut lieu au théâtre Louvois, le 14 août 1823. (R. C.)

plisse un fort beau rôle d'homme et y chante le plus bel air *serio* qui, peut-être, existe :

Quelle pupille tenere.

Un tiers du public de Louvois aime la musique, le quart de ce tiers est composé de jeunes personnes comme vous, mademoiselle, qui n'ont pas été en Italie, mais qui font, d'une autre manière, leur éducation musicale : ce tiers sera enchanté des *Horaces.*

Un autre tiers est composé de pédants qui jugent de la musique comme un aveugle des couleurs. Ce sont des gens qui ne sentent d'autre bonheur que celui de gagner à la rente ou de porter une plaque. Ils ont appris de mémoire les *formes* des airs de Rossini, et, ne trouvant pas ces formes dans les *Horaces*, ils diront : Exécrable, ennuyeux ! Le troisième tiers discute le mérite d'un opéra, comme celui d'une étoffe rayée pour gilet. Une fois qu'il sera bien décidé que les *Horaces* ne sont pas *généralement* admirés, ils s'écrieront aussi : *Excérable, ennuyeux* !

En Italie, le public est tout autre : il est comme une belle femme capricieuse ; il y a des jours où il dit : Au diable ! des plus belles choses. Un spectateur vaniteux est, à peu près, aussi rare à Bologne qu'un spectateur sensible et susceptible d'émotion l'est à Paris.

Voilà, mademoiselle, le procès-verbal d'une grande discussion que nous avons eue hier soir sur le succès probable des *Horaces.* Vous devinez chez qui ; c'est chez la personne à laquelle j'ai présenté un énorme barbeau que nous avions vu prendre.

Si vous avez l'air :

Quelle pupille tenere,

faites-vous jouer la ritournelle, vous y verrez une grande hardiesse, souvent imitée depuis par Rossini ; Cimarosa osa mettre de la joie, approchant fort de la gaieté, dans la ritournelle d'un air sérieux. Aussi l'acteur chargé de chanter cet air, refusa-t-il pendant longtemps de s'en charger ; il eut un succès fou à la première représentation.

373. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Isola Bella (*Lac Majeur*) *le* 26 *octobre* 1823,
à neuf heures du soir.

Je t'écris, mon cher ami, de l'*Albergo del Delfino*, fort modeste hôtellerie, admirablement située sur un des plus beaux lacs du monde.

La nuit ne me permettant pas de jouir de ses délicieux aspects, et, malgré la fatigue de la journée, l'heure du sommeil n'étant point encore sonnée, voici mes idées, pendant le voyage, sur *Rome sous Léon XII*.

Au moment où je vis pour la première fois le nom de Léon XII dans le *Constitutionnel*, je me sentis le besoin d'aller à Rome ; cela vient peut-être de ce que l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. Le souvenir de cet homme aimable ne m'a jamais semblé ennuyeux que pendant un seul mois de ma vie : c'était après avoir essayé de traverser la lourde rapsodie de M. Roscoe, intitulée *Vie et pontificat de Léon X*, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un article savant et bien écrit du *Journal des Débats*, où chaque vérité a une entorse.

Ce grand homme, je parle de Léon X, trouva au-dessous de lui de cacher ses qualités individuelles et personnelles par le masque de la royauté. Quoique sur le trône, et sur un trône qui était certainement, en 1513, l'un des premiers du monde, il osa être lui-même. Que deviendraient la plupart des papes, je parle de ceux qui sont morts depuis cinquante ans, si jamais la même imprudence leur passait par la tête ? L'un paraîtrait faisant de la..... ou peignant des pots de chambre ; l'autre brodant un voile à la Sainte Vierge, un troisième montrant ses belles jambes (1) à cheval.

L'on serait injuste envers M. le Cardinal della Genga si, parce qu'il a pris le nom de Léon, l'on exigeait absolument de lui qu'il soit un grand homme.

Il y a, ce me semble, trois rôles pour un pape. Le premier est d'être un sot insignifiant, signant des bulles et visitant les églises ; le deuxième consiste à être un vrai pape dans l'intérêt de l'Eglise, c'est-à-dire le plus intolérant des hommes. Quoi de plus absurde que la tolérance ! Je vois un malheureux qui se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais pas, moi qui le puis, par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique et au-dessus d'un foyer ? — Quelle absurdité, quelle cruauté de n'être pas cruel !

Le troisième rôle pour un pape, c'est de faire de Rome l'asile général

(1) Pie VI, élu en 1775, mort à Valence, en Dauphiné, après vingt-quatre ans, six mois et quatorze jours de règne. (R. C.)

de tous les pauvres diables pourchassés par leurs gouvernements, et jamais l'Europe n'a eu un plus pressant besoin d'un pareil asile. En les supposant méchants comme des diables, et, d'ailleurs, aussi fins qu'ils sont niais, quel mal peuvent-ils faire à Rome, où le directeur de la poste ne manque pas d'ouvrir toutes les lettres ? — Outre l'asile que j'ouvrirais à Rome, si j'étais pape non persécuteur et par là indigne de mon rôle, je me ferais le grand protecteur des arts. J'honorerais de ma familiarité les quatre plus grands artistes de l'Europe, sans m'informer à quelle communion ils appartiennent. Je relèverais mon *éperon d'or* qui, aujourd'hui, coûte quatre-vingts écus, dit-on, en donnant à son ruban rouge un liseré noir. Ce grand pas fait, je me chargerais moi-même de le distribuer ; je n'en donnerais que six par an, le jour anniversaire de mon élection, et toujours à de grands artistes ; je donnerais une pension à ceux qui viendraient me voir à Rome. Je créerais une Académie et, comme c'est aujourd'hui un honneur insigne pour un savant d'Upsal ou de Philadelphie d'être nommé correspondant de l'Institut (section des sciences), de même le peintre anglais et le statuaire français brigueraient l'honneur d'être de l'*Académie de Léon XII*.

Mais je serais sévère en diable ; je n'y admettrais ni M. de Lawrence, premier peintre du roi d'Angleterre, ni M. Bosio, qui nous a montré un Louis XIV en perruque et avec les jambes nues. Mais que vouliez-vous qu'il fît ? — Je n'en sais rien ; si je le savais bien au juste, j'aurais du génie. Seulement, il fallait que ce Louis XIV me frappât de respect, me donnât l'idée du grand roi, de l'homme *souverain*, c'est-à-dire né pour être *souverain*, comme le dit si bassement le célèbre Gœthe. (1)

374. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Alexandrie (Piémont) le 31 *oct.* 1823.

Il ne part pas ce matin de *vetturino* pour Gênes ; un qui file à une heure refuse de me prendre pour dix-neuf francs avec le *spezzale* ; c'est-à-dire en payant là-dessus mon souper et mon lit, le soir. J'ai

(1) Les *Hommes illustres de France*, traduction de M. de Faur.

donc du temps à moi ; j'en profite pour t'envoyer le journal fort peu intéressant de mon voyage. N'importe, mets cela de côté ; un jour je pourrai y trouver des dates et le souvenir de mes sensations.

Ainsi que tu l'as vu, mon cher ami, j'ai pris place dans la malle-poste de Dôle le 18 de ce mois. J'avais grande hâte de me tirer le plus rapidement possible de la *laideur* qui environne Paris.

Dîné à Troyes le 19, avec un marquis garni de cinq croix ; mais bon homme au fond. Cet homme de cinquante-cinq ans, fidèle à son siècle, durant un petit dîner de trois quarts d'heure, avec deux courriers, un Anglais et un inconnu (c'est moi), trouva le secret de nous conter toute l'histoire de sa vie ; je pourrais écrire dix pages. Dès l'âge de treize ans, il servait dans l'Inde, il est marquis, il a un fils, il a une sœur, etc. Je n'ose continuer, de peur d'entreprendre sur la vie privée d'un citoyen, qui, comme l'a si bien dit M. de Talleyrand, doit être murée. — Laideur abominable des figures que je vois à Troyes ce dimanche matin; comme ces figures étaient endimanchées, leur laideur en était cent fois plus amère ; c'est réellement à faire mal aux yeux. Je me renfonce avec délices dans ma malle-poste. Il y avait deux Anglaises ; l'une de quarante ans, jolie, l'autre de dix-huit, et un prêtre américain ; du moins c'est ainsi que le courrier l'a baptisé en voyant sa dégaine, et je crois qu'il a raison. Je sers d'interprète aux trois Anglais, qui doivent bien se moquer de ma prononciation. N'importe, ma philanthropie me rend héroïque ; je me rappelle un des traits qui m'ont le plus touché en Angleterre : une jeune fille, sortant d'une voiture magnifique, et me disant, chez un marchand de gâteaux de Bond-Street : « C'est *de* gelée de pieds de veau, monsieur. » Cette jeune fille de dix-huit ans me voyait dans un grand embarras en demandant au marchand, depuis un quart d'heure, ce que c'était qu'une jolie chose d'un jaune brillant que je voyais faire une figure superbe, dans un verre à pied de cristal. Je parlais anglais, c'est pourquoi le marchand ne comprenait pas un mot à mes demandes auxquelles la jolie personne mit fin par son obligeante intervention. Il faut avouer que son français était diablement ridicule.

Nous entrons à Dijon le 20 octobre à trois heures et demie du matin. Singulier aspect de quelques lampions achevant de brûler sur une croisée. D'abord nous ne comprenons rien à ces pâles lueurs qui même alarment le courrier, supposant un incendie. Enfin l'idée d'une illumination nous vient. Pris dans ce sens, ces rares lampions, sur certaines fenêtres et devant certaines portes, garnies de quelque chose

de blanc, que l'on aperçoit par intervalles flotter au-dessus, quand la lumière se ranime pour un clin d'œil, de temps à autre, forment un spectacle bizarre et qui, bien loin de rappeler une illumination a quelque chose d'extrêmement lugubre. Quelle stupidité qu'un pays qui illumine parce qu'on vient d'ôter un peu de liberté à un pays voisin ! (1) Je quitte Dijon avec ces sombres pensées un quart d'heure après y être entré.

Dôle, le 20 octobre. — Soleil brûlant, très incommode. Je ne daigne pas sortir de mon auberge pour voir cette petite ville ; qu'y verrais-je ? De l'ennui, dissimulé par des gestes gauches, et de l'envie se montrant, au contraire, à découvert, par des remarques vraies sur les petits malheurs du voisin. — Je me trouve seul dans la diligence de Genève, avec laquelle je pars, à une heure après midi. Mauvaise humeur sèche de la figure du conducteur ; avant de lui parler, ne t'en déplaise, je le reconnais pour Gènevois. Les gens de cette jolie ville me font l'effet de la figure de feu Barême ; je ne hais point Barême, mais je l'aime encore moins. Je suis bien sûr que Barême ne me donnera jamais un coup de poignard ; quel intérêt y aurait-il ? C'est une sensation contraire que j'ai trouvée dans plusieurs villes d'Italie ; pourquoi les aimerais-je ? — Peut-être l'aspect d'un Gènevois me fait penser à l'argent que j'ai dépensé mal à propos, et à tous les mauvais marchés que j'ai faits en ma vie. Triste sujet de réflexion et qui finit par m'inspirer du mépris pour moi-même ; serait-ce là le secret de mon éloignement pour les Gènevois, qui ne m'ont jamais fait de mal ?

Je cherchais à me corriger de mon éloignement pour Genève et observais la figure hideuse d'égoïsme désappointé, de mon conducteur, lorsqu'au milieu des monticules boisés qui séparent Dole de Poligny nous voyons sortir d'un bois un jeune homme conduisant en laisse un beau chien ; m'attendant à trouver une laide figure, qui aurait consterné ma sensibilité au beau, éveillée par le voisinage de l'Italie et l'idée de m'en approcher à chaque pas, je regardais le chien, qui était charmant, lorsque je m'entends appeler par mon nom. C'était M..., qui était avec moi à Dresde, en 1813 ; nous nous étions convenus alors. Je me disais justement un quart d'heure auparavant : « En voyage, il faut faire des imprudences et ne pas se renfermer dans un *quant à moi* aussi sévère. » Mon caractère fait l'effort pénible de suivre

(1) L'Espagne. Allusion à l'invasion de l'armée française, sous le commandement du duc d'Angoulême, en 1823, et à la révolution qui en fut la suite.

versant les rochers et un pays désolé. L'auberge des Rousses me rappelle un mauvais quartier général de Pologne. Je vois trois ou quatre habitants tristes et grossiers ; je meurs d'envie de décamper de ce beau pays. Je reprends mon passe-port aux douaniers qui s'en étaient emparés et je me mets à côté du postillon, dans le cabriolet. Enfin, à Saint-Cergue, nous apercevons, au travers de deux rochers, une immense plaine de nuages blancs, d'un niveau un peu inférieur à notre position actuelle, sur le chemin de Saint-Cergue. Au-dessus de cette mer cotonneuse nous voyons s'élever les pics du Valais. On m'en nomme un qui a six pointes (à peu près comme le Resegon de Lecco, en Lombardie), et que j'ai reconnu trois jours après en allant de Villeneuve à Saint-Maurice. La descente est rapide, on enraye ferme la diligence. — Arrivés au point d'où, en tournant à droite, nous aurions pu enfin apercevoir la grande figure du Mont Blanc, nous perdons le beau soleil qui, depuis Poligny, faisait la gloire de notre route ; nous descendons sous la croûte de nuages d'une blancheur si éclatante vue d'en haut et du côté du soleil, mais qui, vue par dessous, n'est que d'un gris triste ; une humidité qui pénètre ; en un mot, une triste journée d'automne.

Arrivé à l'Isola Bella le dimanche 26 octobre, et le 30 à Alexandrie, où, à ma grande satisfaction, j'ai eu le soir même *Elisa et Claudio*, avec une prima dona dans le genre de Madame Pasta, jeune, brusque, rude, passionnée ; elle vaudrait vingt mille francs pour Louvois.

J'ai reconnu une fois de plus dans ce voyage que je fais mal tous mes marchés et que je me trompe dans la plupart de mes payements. Pour les marchés, j'y donne une extrême attention au moment même où je les fais ; mais pas le plus petit degré d'attention dans les autres moments ; de manière que je me trouve ignorer les précédents et les prix les plus généralement connus, au moment de conclure.

375. — C.

A MADAME ....., A PARIS

Paris, le 20 *novembre* 1823.

Notre conversation d'hier soir, sur la musique, m'ayant amené à parler de M. Carafa, vous avez témoigné le désir de connaître, au

moins de nom, ses compositions ; je suis heureux de pouvoir vous en donner la nomenclature. Vous la trouverez peut-être bien sèche, mais je la crois exacte, et les phrases ne sont guère de votre goût.

Michel-Paul Carafa est né à Naples le 17 novembre 1787. Il reçut des leçons de haute composition du célèbre Fenaroli, qui avait été le maître de Cimarosa et de Zingarelli ; en 1806, il prit à Paris des leçons de Cherubini.

Il débuta par la cantate *Achille e Deidamia*. Paisiello, qui avait voulu entendre ce morceau, en parla avec admiration au roi Murat, qui fit exécuter cette cantate en public. En 1813, le roi demanda à M. Carafa un opéra pour le théâtre del Fondo ; il écrivit *Il Vascello l'Occidente*, qui eut du succès. Il y a dans la finale un très beau mouvement en crescendo. En 1813, Rossini n'avait encore écrit que trois ou quatre opéras célèbres.

M. Carafa a composé treize opéras sur des paroles italiennes et trois sur des paroles françaises.

La *Gelosia corretta*, opera buffa en un acte, aux Florentins, en 1815.

Gabriella di Vergy, opera seria (1816), joué deux ans de suite.

Ifigenia in Tauride, 1817. — Les chœurs sont remarquables ; il y a une belle scène chantée par Nozzari, et un beau terzetto au deuxième acte.

Adele di Lusignano, à Milan, 1817, succès. On remarqua le finale du premier acte et la cavatina, au premier acte : *O cara memoria.*

Berenice in Siria, 1818. — L'introduction est remarquable ; il y a un charmant duetto : *Perché, mio cor, perché*, chanté par Davide et madame Festa. On applaudit le largo du premier finale, la cavatine de Davide, au deuxième acte, *Fra tante angoscie*, et la grande scène *Fulmine il brando mio.*

M. Carafa donna, en 1818, à Venise, au théâtre della Fenice, *Elisabetta in Derbyshire, ossia la morte di Maria Stuarda.* Cette pièce, qui eut un grand succès, commença la réputation de madame Fodor.

Dans la *Gabriella* (1816), on applaudit le duetto entre Gabrielle et Raoul : *Oh istante felice* ! C'est un des morceaux de musique les plus touchants que je connaisse. On applaudit également le premier finale *Cedi e vanne* ; et dans le deuxième acte le duetto de Raoul et Fayel, et la scène de mademoiselle Colbrand : *Perché non chiusi al di*

Il sagrifizio d'Ifito (1819), alla Fenice. Tachinardi chanta admirablement cet opéra. On remarqua l'ouverture, l'introduction, la cava-

tina de la Morandi, le premier finale ; dans le deuxième acte, le duetto de la Morandi, avec la Cortesi et leurs grandes scènes.

I due Figari (1820), à la Scala, succès médiocre. Un terzetto entre les trois femmes fort bien écrit, fut chanté faux, et le public prit de l'humeur ; la cavatine de Crivelli fut très applaudie.

Jeanne d'Arc (1821), au théâtre Feydeau, à Paris.

La *Capricciosa ed il soldato* (1822), au théâtre de Tordinone, à Rome ; succès. On applaudit beaucoup le duetto entre Lablache et le ténor Monelli, le finale du premier acte et un morceau sans accompagnement. Lablache fut admirable dans sa scène au deuxième acte. On applaudit beaucoup aussi le terzetto chanté par Monelli, Lablache et Taci.

M. Carafa a écrit pour Naples *Tamerlano* (1822), non encore exécuté.

Le *Solitaire*, à Feydeau (1822). — Pour la musique chantée, Feydeau est de quarante ans moins en arrière que le Grand Opéra.

Eufemia di Messina (1823), au théâtre Argentina, à Rome. Libretto tiré de l'admirable tragédie du pauvre Pellico, le premier poète tragique de l'Italie, qui est en prison, pour quinze ans, dans la forteresse de Spielberg. Davide et la Pisaroni chantèrent admirablement cet opéra, qui eut beaucoup de succès.

Abuffar, à Vienne (1823) ; grandissime succès. Mesdames Fodor et Unger, Davide, Donzelli et Lablache ont chanté à ravir ; l'exécution des chœurs a été admirable.

On attend à Feydeau le *Valet de chambre*.

376. — C.

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Rome, le 13 *janvier* 1824.

La Pisaroni est réellement une chanteuse de premier ordre, peut-être la deuxième ou la troisième du pauvre Parnasse musical, tel qu'il se trouve actuellement. — Nous avons été on ne peut pas plus

malheureux en spectacles. Donizetti (de Bergame, élève de Mayer), dont les Romains étaient fous il y a deux ans, et qu'ils accompagnaient chez lui, le soir de la première représentation de la *Zoraïda di Granata*, avec des torches et des cris d'admiration, nous a ennuyés mortellement, le 7 de ce mois, avec cette même *Zoraïde*, fortifiée de quatre morceaux nouveaux. La Pisaroni, qui joue le rôle de l'amant, y est admirable ; le ténor Donzelli fort bon. Sa voix, cependant, ne me plaît nullement ; elle est voilée, et, dans les sons hauts, ressemble à un cri. A *Valle*, jusqu'ici je vous ai parlé d'*Argentina* ; à *Valle*, l'*Agnese* de Paer est chantée par la Monbelli ; c'est le chant *spianato* dans toute sa pureté, mais non pas dans toute sa chaleur ; je l'ai trouvée beaucoup rafraîchie depuis 1820. L'*Agnese* me paraît dépourvue de chant et m'ennuie.

J'ai dîné aujourd'hui à côté de Mercadante, tout petit jeune homme d'une figure spirituelle ; il a un *style* à lui ; c'est beaucoup pour un jeune homme. Tout Rome chante les airs de *Teresa e Claudio* ; je ne conçois pas comment Giuditta (1) n'a pas été sublime dans ce rôle. Mercadante, donc, qui a dîné à l'*Armellino* (2) fait un *dramma serio*, *Gli amici di Siracusa*, pour le 30 janvier.

Si l'on ne remet pas la *Donna del Lago*, un autre opéra de Rossini, nous sommes flambés. L'année dernière, la Pisaroni et Davide, le ténor, plaisaient tellement qu'on les rappelait cinq ou six fois sur la scène après leurs airs. Hier on a rappelé la Pisaroni deux fois après chacun de ses morceaux. C'est une superbe voix de contralto qui exécute les plus grandes difficultés avec facilité, et qui, de temps à autre, se met comme en colère et alors emporte pièce.

Donizetti est un grand et beau jeune homme froid, sans aucune espèce de talent ; il me semble qu'on l'applaudit, il y a deux ans, pour faire dépit à la princesse Paolina, qui protégeait le jeune Pacini. *Semiramide* a eu le plus grand succès à Naples. La *Molinara*, sifflée à Florence, à cause des acteurs, a été remplacée par l'*Inganno felice*. — A Milan, on est malade ; d'ailleurs vous le saurez mieux que moi, on craint une pendaison, celle du comte Confalonieri, ce qui jette du noir.

Le temps est incroyable de beauté ; pas un nuage et gelée d'un demi-degré toutes les nuits. J'ai fait des amis à foison ; je me suis

(1) Madame Pasta.

(2) Restaurant de Rome.

tellement fatigué avec deux amis, aujourd'hui à la villa Borghèse et au Pincio, dans une promenade de cinq heures et demie, que je me couche au lieu d'aller au *raout* de M. l'ambassadeur d'Autriche.

Madame Dodwell, née contessina Giraud, nièce de l'auteur de l'*Ajo nell' imbarazzo*, est, pour moi, la perfection du joli. — Je n'ai pas écrit huit lettres depuis deux mois, je marche jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Nous avons tous les journaux chez Cracas.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir en musique, c'est l'opéra de *Thémistocle*, à Livourne, par Tachinardi et la Pisaroni, vers le 10 novembre. En peinture, ce sont les fresques du Dominiquin, à San Andrea della Valle, que j'avais mal vues en 1817. Saint-Pierre m'a paru petit ; j'y avais trop pensé depuis sept ans ; le Colisée à peu près de même. La nouvelle galerie que Pie VII a ajoutée au musée Pio Clementino en fait le plus beau musée du monde.

Hier l'on a affiché la liste des condamnés pendant les trois derniers mois de 1823 ; j'y ai remarqué plusieurs homicides à trois ans de galère. Aussi, hier soir, un beau jeune homme a eu le cou à peu près littéralement coupé par un boucher, son rival auprès d'une jolie *ostessa* (cabaretière) près Monte Cavallo. Mais voici le grave qui arrive, je finis ma lettre.

Je suis on ne peut pas mieux reçu de M. l'ambassadeur de France. — Ce que j'ai vu le plus curieux dans le genre moral, c'est le jeune Français voyageant en Italie ; cela passe toutes les théories possibles. Ils viennent pour mourir de plaisir, et ils meurent d'ennui ; ils ne disent pas quatre paroles d'italien en un jour, et jugent les Italiens, etc., etc.; c'est à mourir de rire ; ajoutez à cela l'enthousiasme de commande pour Rome ; c'est drôle.

Les journées les plus agréables de mon voyage, c'est trois jours aux îles Borromées et la traversée de Gênes à Livourne ; les journées pénibles, Rome, avec sirocco et la boue puante, vers le 15 décembre. — Présentez mes devoirs à l'aimable Giuditta et à toute sa famille ; amitiés à Colomb et à Maisonnette.

CHAUVIN.

377. — E.

AU BARON DE MARESTE

Rome, le 23 janvier 1824.

Ce n'est pas ma faute, mon cher ami non marié, si vous n'avez pas reçu une longue lettre sur la divine laideron Pisaroni. Je veux vous reporter votre mot trop court du 7 novembre dernier, avec le timbre *douze* janvier 1824 ; je l'ai reçu, je crois, le 13 janvier. Il pleut, pour la première fois, depuis le 4. — Temps sublime ! Grandes promenades avec M. Chabanais et M. Ampère (1), et de nouveaux amis. Demandez une communication à M. Stritch ou au docteur Shakespeare (M. Edwards).

Mille amitiés à la Giuditta (2), à son aimable mari, à son excellente mère. Comment se porte le chevalier Michevaux (3) ? Que j'aurais de plaisir à bavarder avec lui ! Dans la *Naissance de Parthénope* (4), il y a eu huit premiers partis à Naples. — Plate musique, exécution délicieuse. On attend à Rome la Ferlotti, jolie chanteuse, qui vaut 25.000 francs pour Paris. — Mauvais spectacles à Rome. — Hier, charmant spectacle français chez M. Demidoff. Madame Dodwell, la plus jolie tête que j'aie vue de ma vie.

378. — C. (5)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Paris (minuit), samedi 26 avril 1824.

Je désire, mon cher ami, que vous trouviez le temps de passer chez Ladvocat ; ce sera une nouvelle obligeance de votre part.

L'Académie française vient de lancer un manifeste contre le *roman-*

(1) J.-J. Ampère.
(2) La Pasta.
(3) Voir *Souvenirs d'Egotisme*, p. 84 et suivantes.
(4) Titre d'un opéra de Pavesi.
(5) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

tisme ; j'aurais désiré qu'il fût moins bête ; mais enfin, tel qu'il est, tous les journaux le *répètent*. Je m'attache à cette dernière circonstance. Pour un libraire tel que Ladvocat, voilà une question *palpitante de l'intérêt du moment* ; d'autant plus que le dit Ladvocat a fait une espèce de fortune par Schiller et Shakespeare. Fort de ces grandes raisons et de mille autres, que l'art que vous avez de traiter avec ces gens-là vous suggèrera, je voudrais que vous entrassiez chez le dit Ladvocat avec l'air grave et pourtant sans gêne d'un homme à argent. Voici la base de votre discours :

« Monsieur, je viens vous proposer une réponse au manifeste de M. Auger contre le *romantisme*. Tout Paris parle de l'attaque faite par l'Académie française ; mon ami, M. de Stendhal, l'auteur de la *Vie de Rossini* et de *Racine et Shakespeare*, que bien vous connaissez, fait une réponse à M. Auger ; cette réponse peut vous être livrée dans trois jours ; elle aura de deux à quatre feuilles. Je vous en demande trois cents francs, bien entendu pour une première édition, qui n'excèdera pas cinq cents exemplaires. »

Sauf à se réduire à deux cents francs pour mille, ou à cent francs, ou à rien. Hier j'ai envoyé au copiste la fin de cette brochure. Je viens de faire une préface qui en fait une réponse au manifeste de M. Auger.

Il faudrait voir Ladvocat le plus tôt que vous pourrez. J'écris au *Diable boiteux* pour le prier d'annoncer ma réponse.

Je comptais vous trouver ce soir au café ; j'y ai mangé le petit enfant de onze heures et quart à onze heures trois quarts.

Quand nous verrons-nous ? Demain je vais revoir la Mombelli.

Ch. de SAUPIQUET.

379. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 30 *avril* 1824.

Jusqu'ici les Français n'ont pas eu d'historien qu'ils puissent comparer à Hume et à Rapin-Thoyras. L'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier est une compilation ridicule, exécutée pour des libraires et mutilée par la censure méticuleuse du règne de Louis XV. Des trois auteurs que nous venons de nommer, le premier était prêtre

et aspirait à obtenir du roi une abbaye, pour récompense de son travail. Voilà à peu près la condition la plus ridicule dans laquelle puisse se placer un historien de France. Les deux autres, Villaret et Garnier, voulaient aussi faire fortune par les faveurs de l'autorité.

Depuis dix ans, la France, qui avait vu sa presse enchaînée sous le despotisme de la gloire, jouit d'une demi-liberté ; mais il ne s'est présenté jusqu'à ce moment aucun homme de génie, ni même de talent, pour tirer parti de l'impuissance de la censure à l'égard de l'histoire.

M. de Sismondi est lourd, diffus, ennuyeux dans son *Histoire des Français*. Il ne sait pas enchaîner les faits, il pousse la négligence jusqu'à écrire le même nom d'homme ou de ville avec une orthographe différente dans deux pages successives de son histoire.

On annonce une *Histoire de Bretagne*, par M. le comte Daru, ancien ministre de Napoléon, et auteur de l'estimable *Histoire de Venise*. M. Daru donnera successivement l'histoire de toutes les provinces de la France actuelle, jusqu'à l'époque de leur réunion au royaume de France.

En attendant cette publication, un homme qui veut lire aujourd'hui l'histoire de France ne sait où la prendre. L'ordre social se reconstruit dans ce pays, en 1824. Chacun des deux partis propose un plan de gouvernement et cherche à prouver qu'au douzième siècle la France était soumise à un système de gouvernement fort ressemblant à celui qu'il propose. Il suit de cette circonstance politique que jamais, à Paris, une *Histoire de France* n'a été autant désirée que dans ce moment.

De là le succès des anciennes chroniques et des Mémoires publiés sous ce titre :

Collections des Chroniques nationales françaises.

Chroniques de Froissart. (Elles se composeront de quinze volumes, dont deux viennent de paraître). Cette collection est publiée par MM. Guizot, Buchon et Petitot.

Le dernier de ces écrivains joint beaucoup d'ignorance à une grande opinion de son mérite. Sous prétexte de donner des éclaircissements aux Mémoires qu'il réimprime, il publie une véritable *Histoire de France*. Cette histoire est pitoyable.

M. Guizot, ancien conseiller d'Etat sous le ministère de M. Decazes, se croit du génie et n'a que de l'esprit. Il trouve au-dessous de lui la tâche de publier des Mémoires ; c'est sa femme, fort connue autrefois sous le nom de Pauline de Meulan, qui prend soin des nombreuses

traductions et publications qui portent le nom de son mari. Elle s'en acquitte fort bien, et je conseille à tout amateur d'histoire de se procurer les Mémoires publiés par M. Guizot.

M. Buchon, homme d'esprit, a parcouru l'Angleterre, l'Ecosse, l'Allemagne, la France, tous les pays, en un mot, où Froissart vécut.

Les deux premiers volumes de cet auteur amusant, qu'il publie en ce moment, présentent souvent et avec une *naïveté* particulière à la langue et au caractère des Français durant le moyen-âge, des scènes qui semblent extraites de quelque bon roman de Walter Scott.

De tous les écrivains qui, au quatorzième siècle (de 1308 à 1400), modelèrent la prose de la nouvelle langue française, le plus piquant est, sans contredit, Froissart, chanoine, amant et poète. Chacun des amis de Froissart prend tour à tour place dans ses récits et contribue à leur donner l'intérêt du roman. Les *Chroniques de Froissart* ont presque autant de rapport à l'Angleterre qu'à la France, et c'est ce qui a porté l'éditeur, M. Buchon, à voyager en Angleterre ; son travail est fait avec soin et esprit.

Une grande difficulté arrêtait autrefois les Français eux-mêmes dans la lecture de Froissart : c'était l'orthographe singulière et les mots anciens ou hors d'usage. M. Buchon a su applanir cette difficulté ; son Froissart est parfaitement intelligible, même pour des étrangers. Quand un mot est suranné ou peu intelligible, sans supprimer le mot ancien, l'éditeur de Froissart le fait suivre, entre deux parenthèses, par le mot actuel, qui est la traduction de l'ancien et qui a pris sa place. Pour rendre la lecture de son livre facile aux étrangers et en particulier aux Anglais, M. Buchon a donné aux mots employés par Froissart l'orthographe actuelle, mais il n'a jamais supprimé ou changé aucun de ces mots.

Parmi les morceaux les plus amusants de Froissart, je citerais, dans le deuxième volume qui paraît en ce moment, le siège de Calais par Edouard III et le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des autres bourgeois de cette ville. Dans ce récit, le sublime du caractère s'allie à la simplicité, à la naïveté des paroles, on est attendri ; et voilà, pour le dire en passant, un des caractères les plus marquants des anciens Mémoires sur l'histoire de France.

L'*affectation* n'a paru qu'au dix-septième siècle. Il y avait encore beaucoup de *naïveté* à la cour de Henri IV ; cette aimable qualité des Français ne fut tout à fait anéantie que par le règne de Louis XIV. A compter de François Ier, c'est la cour qui a refondu, *recréé*, pour

ainsi dire, la langue et les mœurs des Français. On trouvera dans Froissart une nation toute différente de celle qui, depuis Louis XIV, joue un si grand rôle en Europe par ses guerres et par sa littérature. Les personnes mêmes à qui cette littérature n'a pas le don de plaire trouveront du plaisir aux récits de Froissart ; ils ont, je le répète, la *naïveté* qui, depuis, a trop souvent manqué à des écrivains *énervés* par le désir d'entrer un jour à l'*Académie française*. Cette Académie célèbre fut, dans les mains de Louis XIV, une loi contre la liberté de la presse. Jusqu'à Voltaire et Helvétius, dans leurs plus grandes hardiesses, les écrivains français ont toujours songé à ne pas se fermer les portes de cette Académie.

Mémoires du duc de Montpensier, deuxième fils du duc d'Orléans ; un volume in-8°.

Ce jeune prince, mort en Angleterre, repose à Westminster, dans la chapelle de Henri VII. Il avait ce qu'on appellerait aujourd'hui des sentiments libéraux ; c'était un élève de madame de Genlis. Il écrit bien, comme son institutrice. Ses Mémoires n'ont aucun intérêt politique ; ils dépeignent les sensations d'un jeune prisonnier. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces mémoires qui probablement seront bientôt traduits en anglais.

Amusements philologiques de M. Peignot ; deux volumes.

Cet ouvrage se compose d'une quantité de choses curieuses. L'auteur prouve que la poudre à canon, la boussole et l'imprimerie n'ont pas été inventées par les gens auxquels nous en faisons honneur communément. Ces grandes découvertes furent apportées de la Chine, probablement par des voyageurs vénitiens qui, par l'Egypte, avaient pénétré dans les Indes. Le livre de M. Peignot est fait avec conscience, mais il ne dit rien de ce qui peut déplaire aux jésuites qui, dans ce moment, sont les maîtres de la France.

380. — E.

AU BARON DE MARESTE

Paris, le 3 *mai* 1824.

Monsieur et cher Compatriote

Vous devriez bien me faire une histoire de l'établissement de l'opéra bouffe à Paris, de 1800 à 1823. Cela ferait un beau chapitre

de la *Vie de Rossini*. Nous mettrions en note : Ce chapitre est de M. Adolphe de Besançon.

La négociation pour l'impression dudit *Rossini* prend une bonne tournure. J'ai envoyé une convention signée de moi ; j'en attends le retour.

Dans cette histoire de l'opéra bouffe à Paris, vous pourrez fourrer toutes les méchancetés qui composent l'article que La Baume néglige. Leur coup sera bien plus sensible à cet animal de Papillon (1) placé dans une espèce d'ouvrage historique, où il y a des faits.

Vous pourrez donner plus d'étendue et de largeur à vos accusations de *conspiration* contre le dit opéra. Je vous conseillerais même d'insérer la lettre du dit Papillon à Pellegrini, Zuchelli et Cie.

Si vous ne faites pas ce chapitre, il me donnera une peine du diable à moi qui, ayant été absent, n'ai nulle *mémoire des faits*. Vous aurez à épancher votre bile sur les sottises de l'administration de Madame Catalani et à montrer votre génie en esquissant un projet de constitution pour cet Opéra. Le bon Barilli, qui vous voit de bon œil, vous donnera tous les petits renseignements dont vous pourrez avoir besoin, entre deux *fottre*, au pharaon.

Si j'avais à proposer une constitution, je nommerais un comité composé de dix hommes louant des loges à l'année, fortifiés d'un membre de l'Académie et d'un Italien riche établi à Paris. Voilà un comité de douze personnes qui se réunira une fois tous les quinze jours. Sur les douze, il y en aura neuf de présents. Ils feront un rapport au ministre sur les faits et gestes de l'entrepreneur.

Il y aura un entrepreneur auquel on donnera l'*impresa* du théâtre. On obligera à fournir le spectacle actuel ; spectacle que l'on décrira en vingt articles. Il recevra 150,000 francs par an, par 24e, tous les quinze jours. Or, ces 24es ne lui seront payés que sur le *Vu bon à payer* du président du comité des amateurs, président élu par eux, de six mois en six mois. Ce comité présidera aussi au choix des pièces et à l'engagement des acteurs.

Le grand avantage est que ce comité de douze personnes riches comme le Bailly de Ferrette, le duc de Choiseul, M. Gros, peintre, M. de Sommariva, M. Montrond, défendra dans les salons les faits et gestes de l'administration de l'Opéra. Ces discussions feront que les salons bavarderont de l'Opéra buffa et s'y intéresseront.

(1) M. le vicomte Papillon de la Ferté, intendant du mobilier de la couronne, sous Charles X.

Méditez cette idée ; modifiez-la ; prenez l'avis de La Baume. Tel jeune homme de vingt-six ans lira notre brochure qui sera ministre dans dix ans. Alors, il aura la fatuité de croire que nos idées sont les siennes (1).

TAMBOUST.

381. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS (2)

Paris, mardi soir, 18 *mai* 1824.

Que la prudence est une triste chose, ou du moins qu'elle me rend triste ! J'étais le plus heureux des hommes, ou du moins mon cœur battait avec une extrême émotion ce matin en allant chez vous, et cette émotion était douce. J'ai passé la soirée et presque la journée avec vous, mais avec une telle apparence d'indifférence qu'il faut que je fasse un effort pour me persuader qu'il peut en être autrement. Je regrette, pour la première fois depuis dix ans, d'avoir oublié les usages français.

Comment pourrai-je vous voir ? Quand sera-t-il convenable que je me présente de nouveau chez vous ? Je n'y suis pas allé hier, parce que, avant-hier, un domestique m'avait vu demander à la portière si vous y étiez. Etes-vous contente de ma prudence ? Ai-je eu l'air assez indifférent ? J'en suis en colère contre moi-même. Indiquez-moi de grâce, par la poste, les moments précis où je pourrai vous trouver seule. Je suis bien loin maintenant d'éviter ces moments, et je désespère de les voir arriver, à la quantité de visites que vous recevez.

Un petit signe à la fenêtre du boudoir où vous étiez ce matin, par exemple, une persienne à moitié fermée, ou la jalousie à moitié descendue, me dirait que je puis monter.

Si je ne vois pas ce signe de solitude, je ne frappe pas à la porte et repasse un quart d'heure après.

Faut-il donc que vous partiez sans que je vous voie ?

(1) Voir au sujet de ces questions : *Utopie du Théâtre Italien* (*Vie de Rossini*, chapitre XLIII).

(2) Le brouillon de cette lettre était griffonné sur le verso de la feuille contenant le projet de préface de la deuxième partie de *Racine et Shakespeare*. (R. C.). L'original fait partie de la collection de M. C. Stryienski.

382. — C.

A MONSIEUR SUTTON-SHARPE, A LONDRES

Paris, le 15 *juin* 1824.

. . . . . .

Lorsqu'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui frappent d'abord l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. J'ai passé ma première jeunesse avec des grands seigneurs qui étaient aimables : ce sont aujourd'hui de vieux *ultra* méchants. J'ai cru d'abord que leur humeur chagrine était un triste effet de l'âge ; je me suis rapproché de leurs enfants, qui doivent hériter de grands biens, de beaux titres, enfin de la plupart des avantages que les hommes, réunis en société, puissent conférer à quelques-uns d'entre eux ; je les ai trouvés jouissant d'un plus grand fond de tristesse encore que leurs parents.

Je ne suis point de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin, me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain ; je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or. Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, fort nuisible, etc. A quoi je réponds que j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvai dans ma famille lorsque j'apprenais à lire. La société, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Mais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux et, sans le savoir, produisant du malheur. Ma belle sagesse, lui réponds-je, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc. ; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres ; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis ; j'aime la société et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve.

N'est-il pas bien triste pour moi, qui n'ai qu'une journée à passer au *salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblan-

chissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau. Tous ces messieurs me jurent que sans leurs travaux, le salon tomberait. — Hélas ! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés !

383. — C.

A MADAME....

Paris, le 16 *juin* 1824.

Madame,

Les hasards d'une petite succession ayant fait tomber en vos mains quelques lettres qui expliquent les circonstances singulières de ce qui s'est passé entre des personnes de la plus haute distinction, pendant quelques semaines, vous m'avez chargé de tirer de ces lettres le récit d'un amour assez singulier. J'étais l'ami du noble don Carlos, un des héros de cette histoire. Les suites de ce que nous appelons le perfectionnement de la société, qui, à mes yeux, en annonce la décrépitude, rend maintenant impossible l'amour passionné, s'il n'est aidé par un peu d'art et de fausseté. Il est arrivé que les diverses phases de cet amour passionné, dont le récit touche les âmes faites pour aimer, se sont rencontrées entre deux hommes distingués et une femme de la plus rare beauté, avec lesquels le hasard et la société nous ont fait vivre. Cet amour leur a fait quitter la vie. Vous voulez que je leur élève un monument, en racontant, sans le plus léger ornement, ce qu'ils furent et ce qu'ils sentirent. Vous étiez faite pour les comprendre.

Le public aimera-t-il leurs existences ? Je me suis donné beaucoup de peine pour que leurs noms véritables ne soient point exposés aux plaisanteries grossières des âmes vulgaires.

Vous avez employé, madame, cet esprit si distingué, qui fait le charme de vos amis, à construire le récit de cette histoire. Aurons-nous réussi ? Je serai heureux, puisque je vous ai obéi.

STENDHAL.

384. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS (1)

Paris, le.... 1824.

Quand je t'ai vue trois jours de suite, mon ange, il me semble toujours que je t'aime davantage, s'il est possible ; c'est que nous sommes plus intimes, c'est que ce qui nous sépare, ce sont les préjugés qui viennent de ta voiture, et qu'après trois jours d'intimité, chacun de nous, apparemment, ne tient plus à ses préjugés, et ne songe qu'à aimer et à être heureux.

Mon Dieu ! que j'ai été heureux hier mercredi ! Je marque ce jour, car Dieu sait quand j'oserai t'envoyer cette lettre. Je l'écris *per sfogarmi.* Je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. Si nous passions huit jours ensemble et que nos cœurs battissent toujours avec autant d'ardeur, je crois que nous finirions par ne plus nous séparer.

J'ai été moins heureux mardi, le jour des *Frères Provençaux* ; j'étais un peu choqué. Mais le dîner d'hier a été parfait de bonheur, d'intimité, de douceur. Voilà, suivant moi, du moins, de ces moments qu'on ne trouve jamais, quand on se permet de jouer la comédie avec ce qu'on aime. — Je crois que je t'ai expliqué ce mot italien.

385. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS

Paris, le..... 1824.

Ma bonne amie, afin que tu souffres le moins possible de mes bizarreries, je vais faire le sot, c'est-à-dire te parler de moi.

Mes bonnes qualités, si j'en ai, tiennent à d'autres qualités, sinon extrêmement mauvaises, du moins fort désagréables, mais encore

(1) Cette lettre et les quatre suivantes ont été placées, par erreur, dans l'édition de 1855, après celles de l'année 1825 (t. II, p. 41-46).

plus déplaisantes à moi qu'aux autres. Je me compare à un conscrit qui arrive dans un régiment de dragons ; on lui donne un cheval. S'il a un peu de bon sens, il connaît bien vite les qualités de ce cheval. Le cheval, c'est le caractère ; mais connaître que le cheval qu'on monte est ombrageux n'ôte pas du tout à ce cheval la qualité *d'être ombrageux.* Il en est ainsi de mon caractère ; depuis deux ans surtout, je commence à le bien connaître. Ces défauts ne marquaient guère en Italie, où tout le monde est original et ne fait que ce qui lui fait plaisir, sans *s'inquiéter du voisin.* En France, on se dit toujours : *Mais que pensera le voisin* ?

N'aie pas la moindre inquiétude sur moi, je t'aime à la passion ; ensuite cet amour ne ressemble peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans. Je voudrais, pour que tu n'eusses pas d'inquiétudes, qu'il ressemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre. Je suis triste en pensant que tu as dû être triste jeudi, vendredi et samedi. Devrions-nous augmenter les contrariétés qui nous poursuivent ! Si tu avais fait une telle action, j'en serais outré. Faut-il que ma maudite originalité ait pu te donner une fausse idée de ma tendresse !

386. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS

En rentrant chez moi à deux heures, après vous avoir quittée.

Il faut que je vous écrive, ma chère amie, car il me semble impossible de vous parler. Je dois vous demander excuse de mon indignation de l'autre jour, le jour du dîner. Elle me venait de ce que vous m'appeliez *littérateur*, qui est, je pense, le sobriquet que me donne Pot-de-Fer. Pourquoi m'écrire, me disais-je, si l'on se sent mal disposée pour moi ? J'acceptai le dîner parce que je me figurais un dîner comme ceux d'il y a quatre ans ; mais les figures de plomb qui vous entouraient gâtaient tout. Si je vous avais dit quelque chose d'un peu délicat, lesdites figures de plomb seraient tombées sur moi. Voilà, ce me semble, le grand et unique malheur de votre position ; ce sont les *ennuyeux.* Tout le reste est pénible à passer, mais enfin passera ; tandis que les ennuyeux vous feront perdre vos matinées, comme celles d'hier matin (quand vous aviez commencé à m'écrire). Or la vie se compose de matinées.

Je voudrais bien vous parler un peu tranquillement ; le crainte de voir survenir un ennuyeux m'ôte les idées, et alors je ne puis parler que de niaiseries : par exemple, de politique, etc., etc.

Si je vous mentais, je n'aurais bientôt plus de plaisir à vous parler. C'est fort sérieusement que j'ai craint de retomber dans cette maladie terrible. Je n'ai retrouvé nulle part la conversation et la confiance, je ne parle pas de l'esprit. Il est impossible qu'on ait le moindre soupçon de mes occupations actuelles. Je ne parais point dans le salon de la dame ; je ne la rencontre dans aucun salon ; je n'ai jamais parlé au mari. Il est impossible d'être plus bornée, l'on n'élève la voix que dans les grandes occasions.

Quand partez-vous ? Dites-moi, s'il vous plaît, l'heure où je pourrai vous voir ; indiquez-moi deux ou trois heures différentes, je me présenterai certainement. Ne pourrais-je pas vous répondre à la campagne ou ailleurs ?

Pardonnez-moi d'être plat devant la belle C...., qui répète tout à son frère, lequel n'a pas d'amitié pour votre serviteur.

H. B.

387. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS

Paris. le 24 *juin* 1824, *à midi.*

Tu ne saurais te figurer les idées noires que me donne ton silence. Je pensais que, hier dans la nuit, en faisant tes paquets, tu aurais trouvé le temps de m'écrire trois lignes que tu aurais fait jeter dans la boîte à L.... Ne voyant pas de lettre hier, j'en espérais ce matin.— En changeant de chevaux à S...., elle aura demandé, me disais-je, une feuille de papier ; mais non. Uniquement occupée de sa fille, elle oublie l'être qui ne peut plus penser qu'à elle !

En rêvant devant mon bureau, les volets fermés, mon noir chagrin s'est amusé à composer la lettre suivante, que peut-être tu m'écriras avant peu ; car, enfin, que t'en coûtait-il de m'écrire un mot ? Voici donc la lettre que j'aurai la douleur de lire :

« Tu as exigé de moi, mon cher Henri, la promesse d'être sincère. Ce commencement de lettre te fait déjà prévoir ce qui me reste à ajouter. Ne t'en afflige pas trop, mon cher ami, songe qu'à défaut de

sentiments plus vifs, la plus sincère amitié ne cessera jamais de m'unir à toi et de me faire prendre l'intérêt le plus tendre à tout ce qui pourra t'arriver. Tu vois, mon cher ami, par le ton de cette lettre, que la confiance la plus sincère a succédé, dans mon cœur, à des sentiments d'une autre espèce. J'aime à croire qu'elle sera justifiée, et que jamais je n'aurai à me repentir de ce que je fus pour toi.

« Adieu, mon cher ami, soyons raisonnables tous les deux. Acceptez l'amitié, la tendre amitié que je vous offre, et ne manquez pas à venir me voir à mon retour à Paris.

« Adieu, mon ami ».

« .... »

388. — C.

A MADAME CURIAL, A PARIS

Paris, mardi, sept heures du soir, 1824.

« A présent que je le connais, ai-je trouvé en lui ce que je pensais y trouver, lorsque je le voyais seulement dans le monde et que j'y jouissais de son originalité, de son esprit et de sa belle taille » ?

Voilà, ma chère amie, la pensée qui t'occupe. J'ai gagné mon procès en première instance à Paris ; le gagnerai-je encore à la cour d'appel de M.... ? Faites-moi part de la sentence. Je prenais la chose plus au tragique que ça ce matin, en me promenant vis-à-vis de cette église dont on répare la façade et qui s'appelle Saint-Laurent.

Théodore dîne aujourd'hui chez Auguste. Le mari d'Auguste lui fera lire un acte qui prouve que l'on n'est pas injuste envers cette charmante fille. Le mari m'avait donné un rendez-vous ; comme le contrat l'occupait, j'ai eu un tête à tête d'une heure avec Auguste, ce qui fera bien gémir *Mélodrame*, quand il l'apprendra.

Si je continuais, ma..., je tomberais dans la tendresse la plus tendre, et si la cour d'appel décide que je ne vaux rien, ma tendresse serait ridicule. Adieu, tout m'est insupportable depuis que je sais que tu n'es plus ici. J'avais un dîner délicieux hier, où se trouvaient neuf hommes d'esprit et moi. Quel malheur ! je n'ai point été brillant du tout. J'ai peu parlé, et ce peu était lourd. Cette catastrophe va agiter ma grande âme. Peut-être qu'il faudra que je renonce à l'amour ; car, ne pas briller, comment s'accoutumer à ce malheur ? Il est vrai qu'il

me reste la beauté et l'opulence. Mais je ne sais, j'aimais mieux les succès de mon esprit ; ils étaient plus moi.

Le soir, j'ai appris l'histoire d'une pauvre femme amoureuse, à la passion, du mari de son intime amie, et ce mari l'adore. Le mari de la première est un mari féroce, qui n'aime dans sa femme qu'une dot immense et qui serait ravi de la déshonorer, de la reléguer à la campagne, et de jouir seul à Paris de quarante mille francs de rente. Cette histoire dura une heure, elle m'a profondément ému.

J'étais sombre au Café de *Foy*, à minuit, je venais de faire l'amour à l'espagnole, sous les fenêtres de ma belle ; je n'avais point de guitare ; aussi ne l'ai-je point vue. Adieu.

P. S. — Ne va pas me mépriser parce que je plie mal ma lettre ; c'est exprès (1).

389. — C. (2)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Paris, juillet 1824.

Mon cher ami, je n'ai pas pu profiter hier soir de votre obligeance à me garder une place au parterre, notre pique nique n'ayant fini qu'à huit heures.[Je vous écris ces lignes pour vous prier de me laisser un mot chez votre portier, répondant à cette question : « Allez-vous ce soir chez Maisonnette et à quelle heure y serez-vous ? Je ne voudrais pas y aller sans vous. Si vous y allez je voudrais y être].

C[rozet] est d'avis que, comme on ne lit plus les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal (3) ; cela me convient, [car au moyen des chers confrères travaillant la littérature, je pourrai faire écouler pour 4.000 francs de livres à moi.]

Je me chargerais volontiers :

1° De l'opera buffa ;

2° De l'annonce des estampes et tableaux qui paraissent dans le cours de l'année.

(1) Cette lettre fut renvoyée deux jours après avec une réponse.

(2) Original : Collection de M. P.-A Cheramy.

(3) Voir quelques feuilletons du *Journal de Paris* de 1824, signés M. et d'autres fois A. (R. C.)

3° Je donnerais chaque mois, si l'on veut, un article sur les meilleurs ouvrages qui ont paru en Angleterre.

Cela tiendrait nos badauds au courant de ces deux littératures. Comme je lis les *Revues* anglaises chez Galignany, et que [Stritch] m'explique les masques, je puis être au courant.

4° S'il n'y a personne pour rendre compte de l'*exposition au Louvre*, j'en rendrais compte, en mentant un peu, pour ménager la gloire nationale.

Quel est le degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef ? *That is the question.* Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude et je laisserai, tant qu'on voudra, mutiler mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des convenanes et des amours-propres à ménager.

S'il y avait un théâtre vacant, je le prendrais avec plaisir ; mais jusqu'à quel point me permettrait-on de prêcher la doctrine de la brochure *Racine et Shakespeare* ?

En un mot, soyez mon ambassadeur, je me moque des honoraires, mais non pas de l'honneur.

Je voudrais être entièrement et absolument connu sous le nom de

ROGER.

390. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*], *samedi* [8 *août* 1824] *à six heures.*

Mon cher Ambassadeur,

D'après ce que Maisonnette vous disait, il y a trois mois, je pense que mille à douze cents francs doit être notre dernier prix. Demandez 3.000, toujours d'après Maisonnette. Pour 1.200 francs, je donnerai : 1° une édition à 1200 de l'ouvrage actuel (2) qui a 366 pages. Portez votre exemplaire à Delaunay ; le mien est défiguré comme vous savez (3) ; 2° Cent pages d'addition, le conte, fort vrai, de Guia (le banquier

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) *Rome, Naples et Florence.*

(3) Cf. *Nuova Antologia.* Rome, juin 1906 et le *Mercure de France* 1er juillet 1906.

s'appelait Sorezi ; elle était de Novare) est un échantillon. Je vous enverrais bien les *Marionettes* qui valent mieux, mais il faut en finir. Je fournirai donc cent pages de belles additions. Je voudrais la moitié comptant, l'autre, le jour que je remettrai le ms. de la dernière feuille. L'impression peut commencer demain. Je remettrai la dernière feuille avant le 30 septembre. Je demande 3,000 ou 1,200 plus 40 exemplaires pour les amis, dont dix en vélin. Allez-y demain si vous pouvez. Je ne puis me rendre chez M^ello^ Schiassetti. Mille amitiés et remerciements. Faites bien le fier pour le prix. Delalain a vendu le dernier exemplaire 30 francs (il a dit 40) à un Anglais.

391. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

17 *Août* [1824] *à* 2 *heures.*

Voici le traité avec le Sr Mongie. Il me semble qu'en signant le traité M. D[elauna]y doit remettre 2 lettres de change : l'une, de 300 au 1er octobre, l'autre de 300 au 30 mars 1825.

Le lendemain de cette remise, l'auteur enverra la matière de 2 feuilles, et ainsi de suite, sans jamais faire attendre les imprimeurs. Ne pourriez-vous pas accrocher 300 fr. comptant ? la différence ne peut être pour D^y^ que de 5 fr., car il doit compter son argent à 1 % par mois, 1 mois ½ sur 300, c'est 4,50.

Vous pourriez mettre cet article si M. Delaunay fait afficher *Rome, Naples et Florence* ; il mettra au bas de l'affiche : Par le même auteur : *Hist. de la Peinture en Italie*, 2 vol. in-8° prix 12 fr. ; *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, 1 vol. in-8°, prix 5 fr.

Si Delaunay ne consent pas à payer au moins 300 fr. comptant, je ne vois pas de raison pour se presser. Nous pourrions nous donner le temps de voir un autre libraire, car, comme vous dites, c'est celui de tous pour lequel une telle affaire a le moins d'importance. Au reste, décidez entièrement de tout. C'est bien le moins, après toutes les peines que cette petite affaire vous donne.

H. BEYLE.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

392. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Août* 1824].

Dear friend,

J'ai vu hier et avant-hier *Je et Moi*. Il me semble n'avoir pas envie d'user son crédit pour Stendhal. Quand vous serez de loisir, voyez Delaun[ay]. Tâchez d'accrocher 600 fr. comptant ou au moins 400. Nous passerons un bout de traité. L'impression peut commencer demain. Stendhal corrigera les épreuves jusqu'au 30 septembre, époque à laquelle il va à la campagne. 40 ex., dont 10 vélin. Si Delau. fait afficher le dit Voyage, il mettra au bas de l'affiche 3 autres ouvrages du même auteur : *la Peinture*, *l'Amour*, *Haydn*. L'essentiel est l'argent comptant. Malgré toute votre finesse, soyez sûr que Del. nous trompera encore. Si l'aimable Victor Jacquemont passe à votre bureau, donnez-lui la Préface et les fragments à juger. (Mais je réfléchis que tout cela est chez vous) ; je lui trouve beaucoup d'esprit et l'âme élevée.

J'ai à vous consulter pour un *husband* : je crains d'être contraint à battre un chevalier de Saint-Louis. Envoyez à M. le Comte de Forbin pour les billets et signez-les B^on^ de M.

Tout à vous. L'essentiel est de l'argent comptant.

LAVARDIN.

Hier, je suis allé faire acte de présence chez M^ette^. Il n'y était pas. J'ai écrit. Il y a un article, un peu bavard, mais ouvertement romantique, dans le *Journal de Paris* du 15.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

393. — C.

PROJET DE CIRCULAIRE A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris, le..... 1824.

Monsieur,

J'ai le projet, un peu hardi peut-être, de solliciter votre voix pour être admis à l'Académie française. Je compte prendre cette liberté vers l'an 1843. A cette époque j'aurai soixante ans, l'Académie ne comptera probablement plus parmi ses membres plusieurs hommes fort honnêtes, fort estimables, fort aimables, mais qui, peut-être à tort, ne me semblent pas des juges littéraires.

Un médecin qui a de l'expérience fait une monographie de la fièvre. Vers la fin d'une jeunesse fort agitée un oisif a essayé de faire une monographie de cette maladie que tout le monde prétend avoir eue et qu'on appelle l'Amour. On dit que les premières pages sont obscures. L'auteur serait heureux si l'homme supérieur, qu'il scandalise peut-être, pouvait arriver jusqu'aux dernières pages de l'Amour et se dire : Après l'admission de MM. tel, tel, tel, je donnerai ma voix à celui-ci.

Il est avec respect,

B...
auteur de la *Vie de Rossini.*

394. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

Paris, le 15 *octobre* 1824.

J'aime mieux, cher ami, ce que vous me dites du caractère gai [*of the wife*] que si vous m'appreniez que vous avez trouvé auprès du grand crucifix, à un quart de lieue au levant de Honfleur, deux billets de mille francs. Voilà un mariage qui s'annonce bien.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

[J'aime surtout le caractère de M. l'amiral ; ce sera une ancre pour vous.]

Je vous trace ces lignes mourant de faim et sortant du lit, où l'on vient de m'apporter votre épître ; je vous ferai une longue lettre un autre jour.

[Maisonnette plus vide que jamais a diablement gâté les œuvres de Dominique. Du reste fort poli. La vente m'a valu 485 fr. ce mois-ci.]

Tout le monde en veut à M. de Villèle ; pour moi, je l'aime comme bon financier et anti-Russe. On dit qu'il va être fait *duc* ; gare pour la popularité de Charles X. S[alvandy] vient de lancer une philippique contre le dit Villèle. — Le clergé paraît s'être fort barbouillé par son indigne procédé envers le feu roi, son bienfaiteur ; les prêtres voulaient que son corps allât à Notre-Dame, comme ce pauvre Henri IV.

Hier, soirée fort gaie chez Giuditta ; mais ce matin, après la répétition de la *Nina*, elle retourne au *Point-du-Jour*. — Albert avait l'air tout-à-fait amoureux et par trop triste. — La voisine du second est peu *pazza per amore*, pour un noble marchese, absent avec congé.

[Malgré le ridicule, au lieu d'entrer en matière sur l'Opéra Bouffe, je coupe le dernier article du journal. Si vous pouvez, rapportez-moi ce chiffon, pour la collection, comme dit M. Dupin.]

Schnetz est décidément le premier de l'exposition [et au rang de Gros] ; son petit *Sixte V* et la *Femme du Brigand* le mettent au premier rang, à mes yeux. — D[elécluze] lui préfère un demi talent, Léopold Robert. — Gros vient d'avoir quarante-quatre mille francs pour peindre tout le dôme de Sainte-Geneviève ; on assure que d'en bas on ne *distingue rien*. — Horace Vernet vient d'avoir cinquante mille francs pour le portrait de sa M. Charles X fait en six jours.

Adieu ; quand revenez-vous ? [N'avez-vous pas de vilains sables sous les yeux, 4 heures par jour, à marée basse ? Voilà ce qui me déplaisait à mon auberge de Honfleur.]

CHOPPIN D'ORNOUVILLE.

395. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*] *Octobre* 1824.

Cher Ami,

Maisonnette demande toujours si vous êtes sorti, je dis que non.

Quam minimo
Crede la forteri

est une belle maxime d'Horace.

Le Maître de Maisonnette peut sortir et Maisonnette avec lui. Avant cette catastrophe étonnante pour les badauds, j'aimerais autant avoir reçu autant de fois 75 fr. qu'il y a de miroirs arrangés. Je crois qu'il y a 7 miroirs de peints et 3 miroirs de *hoax*, — sept et trois font dix.

Ce serait justement la belle somme de 750 fr. Mais, qui compte sans son hôte, compte deux fois. Peut-être que les deux ran-gé (*sic*) ne compteront que pour un. Peut-être que les premiers, sans numéro, ne comptent pas. Vous seriez bien aimable, dans vos moments perdus, de monter chez Maisonnette. S'il y a une quittance à donner, j'aimerais mieux vous voir signer *Durand*, car c'est sous le nom de Lemoine que j'entre dans la maison de *Love*. Ce serait une belle finesse. Sur le nom de la quittance, l'on irait à la servante qui m'ouvrit et à laquelle j'ai donné 5 fr. d'après votre conseil ; elle dirait : M. Lemoine ? le voilà. — Donc il faudrait signer d'un autre nom. L'essentiel c'est de toucher, le mois étant fini. J'ai passé ce jour chez vous à cet effet. Je ne suis pas allé à votre entreprise. Il paraît que, comme feu Jésus-Christ, vous faites une retraite de 40 jours que je n'ai pas voulu troubler, mais tâchez de me voir pour bavarder.

DURAND.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

396. — I. (1)

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

Rome, le 13 *novembre* 1824.

Pendant que tu donnes tous tes soins à la prospérité du fisc, j'observe de mon mieux la Ville Eternelle. Voici une de mes dernières élucubrations ; mets-la de côté, peut-être un jour pourrons-nous la placer quelque part.

397. — (2)

A M. DUBOIS, DIRECTEUR DU JOURNAL LE GLOBE.

Paris, 3 *Novembre* [1824] (3).

Monsieur,

Les louanges que vous voulez bien m'accorder dans le n° 24 du *Globe* (4), sont fort exagérées, ce n'est peut-être pas une raison pour qu'elles déplaisent à l'amour = propre (*sic*) d'un auteur. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'elles ne sont pas sollicitées, et notre métier d'hommes de lettres, Monsieur, serait moins avili, si tout le monde agissait comme vous et moi. Sans doute, dans le Corps des Préfets, dans le Corps des Colonels, il y a des hommes qui se conduisent comme

(1) Lettre inédite accompagnant l'envoi d'un manuscrit intitulé : *Les Anglais à Rome*. Cette lettre n'a pas été conservée, mais M. Auguste Cordier en a trouvé une copie en marge d'une copie du manuscrit faite par Colomb. — Quant au manuscrit lui-même, il a été utilisé, en partie, dans les *Promenades dans Rome* avec des variantes, tome I, p. 163-167, 210 et tome II, p. 293. Le surplus a été publié par M. Stryienski dans la *Revue Bleue*, n° du 30 décembre 1905, pp. 833-837.

(2) Cette lettre, publiée pour la première fois *in extenso*, fait partie de la collection de M. H. *Matrod*, rédacteur aux *Études Franciscaines*, qui a bien voulu m'en donner la copie. (A. P.)

(3) Le millésime manque, mais la note du *Globe* étant du 2 novembre 1824 le doute n'est pas possible. (H. M.)

(4) Le *Globe*, du 2 novembre 1824, avait publié, en l'accompagnant de commentaires élogieux, une lettre de Byron à *M. le baron de Stendhal-Beyle* ; il louait dans celui-ci « l'originalité piquante, l'excellent ton de critique, les aperçus ingénieux, le style franc et pittoresque, qui auraient pu faire la fortune de trois ou quatre auteurs... (H. M.)

MM. Ancelot, Lacretelle, etc., mais le public les ignore, tandis que les bassesses des hommes de lettres sont patentes.

Je vais tous les ans en Italie, c'est ce qui me fit prendre dans le tems, le nom de Stendhal. Vous voyez le traitement qu'on fait subir à M. Courier ; comme je n'ai pas la célébrité de cet homme éloquent, je dois avoir plus de prudence. Je vous serais obligé, Monsieur, de ne plus parler de moi que sous le nom de Stendhal.

Il paraît que le *Globe* s'exagère un peu le talent des gens qu'il aime, mais que du reste il veut être impartial. Le premier journal qui aura ce courage, pendant 3 ans, fera fortune. Le public a soif de la vérité, beaucoup de gens de province veulent acheter des Livres, et sont étonnés de voir arriver une niaiserie quand ils ont demandé quelque ouvrage pompeusement annoncé de MM. Jouy ou Casimir Delavigne. Je ne sais comment la littérature française se tirera de ce mauvais pas : *La mauvaise foi des journaux littéraires*. Une académie de province, victime de ce malheur, devrait en faire le sujet d'un Prix.

Le pauvre Pellico, le premier Poète tragique du continent peut-être, va sortir du *Spitzberg* (*sic*) dans quelques mois (1). Rien n'égale la pauvreté de ce grand poète. Probablement il imprimera dix tragédies dont j'ai vu les manuscrits en 1818. Il faudrait que le public sût que *Francesca da Rimini* est ce que la langue italienne a produit de plus ressemblant à Racine. Au premier moment de loisir, je prendrai la liberté, Monsieur, de vous adresser une page sur Pellico (2). Je vous engage à vérifier la vérité des louanges que Pellico me semble mériter et à leur donner de la publicité. M. Ugoni de Brescia, un excellent juge de la littérature Italienne, est à Paris et peut être consulté sur le mérite poétique de l'auteur de *Francesca* et de *Eufemio di Messina*.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

STENDHAL.

(1) Silvio Pellico ne devait sortir du *Spielberg* que le 10 septembre 1830 : on voit combien l'espoir de l'auteur de la *Chartreuse de Parme* était alors prématuré. (H. M.)

(2) Voir lettre suivante du 30 novembre 1824. (A. P.)

398. — C.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PARIS

Paris, le 30 *Novembre* 1824.

Le plus grand poète tragique de l'Italie, l'heureux imitateur de Racine, Silvio Pellico vient de sortir (1) de la prison d'Etat du Spielberg où il était détenu depuis plusieurs années. Voici quelques faits sur cet homme aimable. Silvio Pellico naquit en Piémont vers l'an 1793. En ce pays, la société ne parle que piémontais. Parler à Turin l'italien de Toscane passerait pour une pédanterie insupportable, et je crois que les Piémontais connaissent mieux la langue française que celle qu'on parle à Rome et à Florence. Ecrire en Italien, pour un poète né en Piémont c'est presque se servir d'une langue étrangère, d'autant plus difficile à parler correctement que cette langue emploie presque les mêmes mots que celle dont on se sert chaque jour, tout en leur donnant un sens différent. Florence, Sienne et Rome sont, dans le fait, les seules villes d'Italie où l'on parle italien. La plupart des littérateurs lombards qui écrivent en italien ne peuvent se défendre d'une sorte d'affectation ; on sent qu'à chaque page ils sont obligés d'avoir recours à leur dictionnaire. Le grand mérite de Silvio Pellico est d'écrire en italien avec les sentiments profonds et tendres d'un Lombard, mais avec tout le naturel d'un habitant de Rome ou de Sienne.

La *Francesca da Rimini* est, je crois, le seul ouvrage de ce grand poète qui soit traduit en français. Il y a quelques mois que j'ai vu donner cette tragédie à Bologne cinq fois de suite ; c'est un succès que n'ont pu atteindre les tragédies d'Alfieri. Pellico a su peindre *l'amour italien* de la manière la plus vraie, la plus touchante et en vers dignes de Racine. Je n'ai jamais vu *Eufemio di Messina*, autre tragédie du même auteur. Avant que cet homme aimable fût mis en prison, j'ai vu les manuscrits des dix tragédies nouvelles.

Pendant son séjour au Spielberg, M. Pellico a composé de petits

(1) Erreur partagée alors par ses nombreux amis. Silvio Pellico sortit du Spielberg seulement le 1er août 1830, et il ne recouvra entièrement sa liberté que le 16 septembre suivant en quittant Novare pour se rendre à Turin. (R. C.)

poèmes, dans le genre de la *Parisina* de lord Byron, sur des anecdotes tragiques de l'histoire du moyen âge en Italie.

Je crois M. Pellico fort pauvre ; son procès l'aura ruiné, et d'ailleurs il n'a jamais été riche. Je sais qu'on pense à Londres à publier ses tragédies par souscription. Je voudrais que beaucoup de Français connussent l'existence de ces tragédies, les plus remarquables que l'Italie ait produites depuis Alfieri.

Silvio Pellico est l'homme du caractère le plus doux et le plus tranquille ; toute l'activité de son âme s'est réfugiée dans la poésie. Placé avant sa détention auprès d'un noble italien comme précepteur de ses enfants, sa conversation, pleine de grâce et de mélancolie, avait tellement captivé son patron, qu'on ne lui laissait pas une heure par jour à consacrer à sa chère poésie. Pellico fut toujours d'une santé très faible. Je lui ai entendu dire longtemps avant son procès : *Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort.* Ce propos était touchant dans la bouche de l'homme le plus simple et le plus naturel qui fut jamais.

S.....

399. — C.

A INSÉRER DANS UN PAUVRE JOURNAL MOURANT DE FAIM, FAUTE D'IDÉES

Londres, le 14 décembre 1824.

Monsieur,

De tout temps, il y a eu des coteries littéraires. Je pense que du temps de Voltaire et de d'Alembert, son premier ministre, il n'était pas trop prudent d'imprimer à Paris, sans adresser un petit coup d'encensoir au patriarche de Ferney. Vous vous souvenez des épithètes peu polies décernées par Voltaire à M. Larcher, le traducteur d'Hérodote. De nos jours il faut tenir au *Constitutionnel*, ou, au moins, aux *Bonnes Lettres* (1). Comme j'ai l'audace condamnable de ne tenir à rien qu'à mes opinions, j'ai grand peur de ne trouver aucun journal qui veuille insérer la présente.

(1) Société littéraire, composée des écrivains les plus dévoués au gouvernement de la Restauration. (R. C.)

Je voudrais vous faire connaître une coterie littéraire anglaise. Dans ce pays-ci, où l'on prend tout au sérieux, cette coterie, fort inconnue en France, je suppose, mais fort redoutée à Londres et à Edimbourg, parvient à faire siffler les écrivains qui se montrent rebelles et refusent de se ranger sous sa bannière.

On dit assez généralement à Londres que MM. Croker, Gifford, rédacteur en chef du *Quaterly-Review*, Southey, poète lauréat, et, avant sa conversion, poète jacobin, se sont réunis et, depuis sept à huit ans, mettent à exécution aux dépens de tous les Anglais qui, pour chercher à se désennuyer, lisent de temps à autre, la fameuse maxime :

« *Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis* ».

Les gens d'esprit qui ne sont pas les amis de MM. Croker, Gifford, Southey, Walter Scott, etc., sont déclarés bêtes, pédants, ennuyeux, grossiers, indécents, et même, de temps à autre, gens dangereux et qu'il est à propos de surveiller. Si vous voulez, monsieur, vous donner la peine d'ouvrir le *Quaterly-Review*, qui est le grand instrument, la grande machine de guerre de la coterie, vous y trouverez la preuve de ce que dessus.

400. — C.

A MADAME LOUISE SW. BELLOC (1) A PARIS

Paris, le .... 1824.

Je serais heureux, madame, de pouvoir vous donner quelques renseignements pour l'ouvrage que vous préparez sur lord Byron. Il est vrai que j'ai passé plusieurs mois dans la société de ce grand poète, mais, en vérité, parler de lui n'est pas chose facile ; je n'ai vu lord Byron dans aucun de ces moments décisifs qui révèlent tout un caractère ; ce que je sais sur cet homme singulier n'est que le souvenir de ce que j'ai senti en sa présence (2). Comment rendre compte d'un souvenir sans parler de soi, et comment oser parler de soi après avoir nommé lord Byron ?

(1) Auteur de l'ouvrage ayant pour titre *Lord Byron*. (R. C.)

(2) Cf. *Lord Byron en Italie*, récit d'un témoin oculaire, 1816, dans *Racine et Shakespeare*, in-12, 1854, pp. 261-284.

Ce fut pendant l'automne de 1816 que je le rencontrai au théâtre de la Scala, à Milan, dans la loge de M. Louis de Brême. Je fus frappé des yeux de lord Byron au moment où il écoutait un sestetto d'un opéra de Mayer, intitulé *Elena*. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout-à-coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme, et, oubliant la juste répugnance que tout homme un peu fier doit avoir à se faire présenter à un pair d'Angleterre, je priai M. de Brême de m'introduire à lord Byron.

Je me trouvai le lendemain à dîner chez M. de Brême, avec lui et le célèbre Monti, l'immortel auteur de la *Basvigliana*. On parla poésie ; on en vint à demander quels étaient les douze plus beaux vers faits depuis un siècle en français, en italien, en anglais. Les Italiens présents s'accordèrent à désigner les douze premiers vers de la *Mascheroniana* (1), de Monti, comme ce que l'on avait fait de plus beau dans leur langue, depuis cent ans. Monti voulut bien nous les réciter. Je regardai lord Byron, il fut ravi. La nuance de hauteur, ou plutôt l'air d'un homme *qui se trouve avoir à repousser une importunité*, qui déparaît un peu sa belle figure, disparut tout-à-coup pour faire place à l'expression du bonheur. Le premier chant de la *Mascheroniana*, que Monti récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs, causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe Harold*. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits ; c'était l'air serein de la puissance et du génie et suivant moi, lord Byron n'avait, en ce moment, aucune affectation à se reprocher.

On compara les systèmes tragiques d'Alfieri et de Schiller. Le poète anglais dit qu'il était fort ridicule que, dans le Philippe II d'Alfieri, don Carlos se trouvât sans difficulté, et dès la première scène, en tête à tête avec l'épouse du soupçonneux Philippe. Monti, si heureux dans la pratique de la poésie, présenta des arguments tellement siguliers sur la théorie, que lord Byron se penchant sur son voisin, dit, en parlant de Monti : *He Knows not how he is a poet* (2).

Je passai presque toutes les soirées, à partir de ce jour, avec lord Byron. Toutes les fois que cet homme singulier était monté et parlait

(1) Poème sur Bonaparte, composé en 1801, à l'occasion de la mort du célèbre géomètre Lorenzo Mascheroni. (H. B.)

(2) Il ne sait pas comment il est poète.

d'enthousiasme, ses sentiments étaient nobles, grands, généreux, en un mot au niveau de son génie. Mais dans les moments prosaïques de la vie, les sentiments du poète me semblaient aussi fort ordinaires. Il y avait beaucoup de petite vanité, une crainte continuelle et puérile de paraître ridicule, et, quelquefois, si je l'ose dire, de cette hypocrisie que les Anglais appellent *cant*. Il me semblait que lord Byron était toujours prêt à entrer en compromis avec un préjugé pour en obtenir une louange.

Une chose qui frappait surtout les Italiens, c'est qu'il était facile de voir que ce grand poète s'estimait beaucoup plus comme descendant de ces Byron de Normandie qui suivirent Guillaume lors de la conquête de l'Angleterre, que comme l'auteur de *Parisina* et de *Lara*. J'eus le bonheur d'exciter sa curiosité en lui donnant des détails personnels sur Napoléon et sur la retraite de Moscou qui, en 1816, n'étaient pas encore un lieu commun. Ce genre de mérite me valut plusieurs promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala. Le grand homme apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie ; un volcan d'idées neuves et de sentiments généreux tellement mêlés ensemble, qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois. Le reste de la soirée, le grand homme était tellement *Anglais et lord*, que je pus jamais me résoudre à accepter l'invitation d'aller dîner avec lui, qu'il renouvelait de temps en temps. Il composait alors *Childe Harold* ; tous les matins il écrivait cent vers, qu'il réduisait le soir à vingt ou trente. Entre ces deux travaux il avait besoin de repos, et il trouvait cette distraction nécessaire en bavardant après dîner, les coudes sur la table et, disait-on, avec le naturel le plus aimable.

Je remarquai que, dans ses moments de génie, lord Byron admirait Napoléon, comme Napoléon lui-même admirait Corneille. Dans les moments ordinaires où lord Byron se croyait un grand seigneur, il cherchait à donner des ridicules à l'exilé de Sainte-Hélène. Il y avait de l'envie chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon ; ses mots sublimes le vexaient ; nous lui donnions de l'humeur en rappelant la fameuse allocution adressée à l'armée d'Egypte : « *Soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent* ! ». Lord Byron eut pardonné plus facilement à Napoléon s'il eut eu l'apparence un peu plate de Washington. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est que ce n'était point du tout la partie despotique du cœur de Napoléon qui heurtait le pair anglais.

Un soir, comme lord Byron me faisait l'honneur de se promener avec moi dans le foyer de la Scala, on vint l'avertir que l'officier autrichien de garde au théâtre venait de faire arrêter son secrétaire, M. Polidori, médecin qui était auprès de lui. La figure de lord Byron prit sur le champ une ressemblance frappante avec celle de Napoléon lorsqu'il était en colère. Sept ou huit personnes l'accompagnèrent au corps de garde ; il y fut magnifique d'indignation contenue et d'énergie, pendant une heure que dura la colère vulgaire de l'officier de garde. Au retour, dans la loge de M. de Brême, on se mit à faire l'éloge des principes aristocratiques qui, d'ordinaire, étaient fort du goût de milord Byron. Il fut sensible à la plaisanterie, et sortit de la loge furieux, mais sans s'être jamais écarté du ton d'une politesse parfaite. Le lendemain, le secrétaire fut obligé de quitter Milan.

M. de Brême m'engagea peu après à conduire lord Byron au musée de Bréra ; j'admirai la profondeur de sentiment avec laquelle ce grand poète comprenait les peintres les plus opposés : Raphael, le Guerchin, Luini, le Titien, etc. L'*Agar renvoyée par Abraham*, du Guerchin, l'électrisa ; de ce moment l'admiration nous rendit tous muets ; il improvisa une heure, et mieux, suivant moi, que madame de Stael.

Ce qui me frappait le plus chez cet homme singulier, surtout quand il disait du mal de Napoléon, c'est qu'il n'avait, selon moi, du moins, aucune véritable expérience des hommes ; son orgueil, son rang, sa gloire, l'avaient empêché de traiter jamais d'égal à égal avec eux. Sa hauteur et sa méfiance les avaient toujours tenus à une trop grande distance pour qu'il pût les observer ; il était trop accoutumé à ne pas entreprendre ce qu'il ne pouvait pas emporter de haute lutte. En revanche, on admirait une foule d'idées fines et justes si l'on venait à parler des femmes qu'il connaissait, parce qu'il avait eu besoin de leur plaire et de les tromper. Il plaignait les femmes anglaises, celles de Genève, de Neuchâtel, etc. Il manquait au génie de lord Byron de s'être trouvé dans la nécessité de négocier et de discuter avec des égaux. Je suis convaincu qu'à son retour de Grèce, ses talents eussent paru tout-à-coup grandis de moitié. En cherchant à mettre la paix entre Mavrocordato et Colocotroni, il eût acquis des connaissances positives sur le cœur humain. Peut-être alors lord Byron eût-il pu s'élever à la hauteur de la vraie tragédie.

Il aurait eu moins de moments de misanthropie ; il n'eût pas cru toujours que tout ce qui l'environnait s'occupait de lui, et s'en occupait pour faire de l'envie ou chercher à le tromper. Le fond de misan-

thropie de ce grand homme avait été aigri par la société anglaise. Ses amis observaient que plus il vivait avec des Italiens, plus il devenait heureux et bon. Si l'on met l'humeur noire à la place des accès de colère puérile, l'on trouvera que le caractère de lord Byron avait les rapports les plus frappants avec celui de Voltaire.

Mais je m'arrête, pour ne pas faire une dissertation. Je vous demande pardon, madame, de ces considérations générales, j'aurais bien voulu pouvoir les remplacer par des faits ; sept ou huit années d'intervalle les ont bannis de ma mémoire, et je n'y trouve, sur lord Byron, que les conclusions que dans le temps je tirais des faits mêmes. Je m'estimerai fort heureux, madame, si vous voulez bien accueillir avec bonté cette espèce de portrait moral, et voir, dans ces pages écrites à la hâte, une preuve du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

H. BEYLE.

401. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Paris, le 17 *décembre* 1824.

Que dites-vous de cette préface (2) ? Qu'en diriez-vous si vous ne me connaissiez pas ?

J'ai l'idée de réunir les articles [du] *Salon* [ainsi que ceux sur l'Opera buffa, insérés dans le] *Journal de Paris* (3).

Pour plaire à la haute société il faudrait :

1° Ne jamais imprimer. Tout livre, si petit qu'il soit, *nuit* à l'aristocratie ;

2° Il ne faudrait pas défendre un régicide (4). Mais jamais je ne pourrais plaire à qui a 60,000 francs de rente ; car je me fiche sincèrement d'un homme qui a 60,000 francs de rente et cela perce.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Probablement la préface placée en tête de la vie *de Rossini*, 1re édition en 1824.

(3) Voir *Mélanges d'art et de littérature*. Paris, 1867, pp. 143-254.

(4) L'abbé Grégoire, député de l'Isère en 1809 ; Beyle lui donna sa voix comme électeur.

402. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 24 décembre 1824.

Plusieurs curés ont entrepris d'interdire la danse à leurs ouailles. La danse est le principal plaisir des paysans français, le dimanche soir ; c'est un usage national. Ce ne sont pas précisément les jésuites qui entreprennent la chute de la *danse*. Le système de M. Fortis, leur général, est au contraire de se montrer fort indulgent pour tous les plaisirs des sens. C'est par la mise en pratique de cette doctrine, que les jésuites font des progrès dans la carrière du *confessionnal*.

Instruction sur la danse, extraite des Saintes Ecritures, des Saints Pères, des Saints Conciles, par M. l'abbé Hulot.

La brochure de M. Hulot a fait sensation, parce qu'elle a paru huit jours après le fameux programme de M. Sosthènes de la Rochefoucauld, (l'ami de madame du Cayla). Cet homme marié, ami d'une femme mariée, a entrepris la résurrection de la morale dans Paris et particulièrement au grand Opéra, dont il a la direction. Il veut réformer la danse, la jupe et les pantalons de mesdemoiselles Noblet et Legallois. Je ne vous parlerais pas du programme de M. Sosthènes de la Rochefoucauld, si tous les journaux de Paris ne s'en occupaient pas autant que les vôtres se sont occupés du malheureux Fauntleroy. Il est plus gai de s'occuper de M. Sosthènes et du traité de la *danse*, ou plutôt contre la *danse*, de M. Hulot. Un M. Baron vient de publier un ouvrage sérieux et savant sur la danse.

Du courage et de la patience dans le traitement des maladies, traduit de l'italien du docteur Pasta.

Ce savant médecin italien est l'oncle de la célèbre chanteuse Mme Pasta. Sa dissertation philosophique a du succès. Elle nous apprend que le *courage* dans les maladies chroniques est une cause directe de guérison.

Mémoires du comte Joseph de Puysaie, lieutenant général, pour servir à l'histoire du parti royaliste, en France, pendant la Révolution. — Cinq volumes in-8°.

Je ne vous parlerais pas de la seconde édition de ces Mémoires, s'ils ne donnaient occasion de noter un fait curieux. La première édition

des Mémoires de M. de Puysaie parut de 1803 à 1808. Plusieurs des mensonges royalistes avancés, depuis lors, par le parti royaliste, sont démentis par la bouche royaliste de M. de Puysaie. Et, en revanche, plusieurs des mensonges avancés par M. de Puysaie sont démentis aujourd'hui par M. Lacretelle et les autres écrivains, membres de la société des *Bonnes Lettres*.

Mémoires de M. de Vauban, chef d'état-major de l'armée des princes.

M. de Vauban fut surnommé l'Ajax de l'armée des émigrés. Il rentra en France, dégoûté par les intrigues dont il avait été témoin. Il écrivit les Mémoires dont je vous parle aujourd'hui, parce que dernièrement deux exemplaires ont été vendus deux cent quarante francs. Ces Mémoires ne consistent qu'en un seul volume in-8°. On y trouve plusieurs particularités curieuses sur S. M. Charles X. Sont-elles toutes vraies ? La postérité prononcera.

Mémoires de M. l'abbé Aimé Guillon, pour servir à l'histoire de la ville de Lyon pendant la Révolution. — Tome III, in-8°.

Des deux abbés Guillon in-8°, l'abbé Guillon qui publie des Mémoires sur Lyon fut chassé de Paris par la police de Napoléon, et fort bien accueilli à Milan par le prince Eugène Beauharnais. Il eut des démêlés avec M. Ugo Foscolo. Rentré en France, cet abbé, l'un des grands et effrontés intrigants de son parti, a publié sur la ville de Lyon des Mémoires curieux par les exagérations *ultra* qu'ils renferment, ce qui leur assure un grand succès dans les châteaux de tous les *hobereaux* du midi de la France. Les nobles qui habitent la campagne, de Lyon à Toulouse, et de Toulouse à Nice, sont les plus fanatiques et les plus ignorants de France. Les Mémoires de M. l'abbé Guillon sont écrits pour leur plaire, et seront utiles à l'écrivain qui entreprendra de nous donner la curieuse histoire de l'insurrection du Midi. L'abbé A. Guillon est si effronté, qu'un autre abbé Guillon a cru nécessaire de publier un pamphlet pour dire qu'il n'a rien de commun avec le Guillon qui écrit sur Lyon.

Le duc de Guise à Naples, ou Mémoires de la Révolution de ce royaume, en 1647 et 1648. — In-8° de vingt feuilles.

Tous les écrivains qui aspirent à la célébrité en France se hâtent de publier leur imitation de Walter Scott. M. de Salvandy a donné son *Alonzo* ; M. Félix Bodin, le *Père et la fille* ; M. Trognon, son *Childebert III* ; M. Kératry, les *Derniers des Beaumanoir*. Tous ces ouvrages ont été vigoureusement *puffed* par les auteurs eux-mêmes, dans les jour-

naux qu'ils rédigent. Voici maintenant M. le comte de....., un des grands de la cour de Charles X et fils du pair de France, qui publie le *Duc de Guise.*

Jusqu'ici, de tous les romans publiés en imitation de Walter Scott, c'était le *Père et la fille*, de M. Félix Bodin, qui était le plus ennuyeux. Je crains beaucoup que M. le comte de.... ne détrône M. Bodin et ne lui enlève la palme de l'ennui. Le *Duc de Guise* a un air pompeusement niais, que M. Bodin a su éviter. Tous ces écrivains cherchent la vérité. L'immense succès de la *Campagne de* 1812, par M. de Ségur, va tuer tous les romans préparés pour la rentrée de la campagne, qui a lieu à la fin de décembre. Cette histoire est plus amusante et aussi pleine de *bombast* et de pathos qu'aucun roman.

Poésies de Chaulieu, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Lemontey, de l'Académie française. — In-8° de vingt-quatre feuilles.

Je vous parle de ce livre à cause de la notice. M. Lemontey est un des hommes les plus avares de Paris ; mais, en même temps, c'est peut-être le membre de l'Académie qui a le plus d'esprit. Il est toujours amusant, tandis que son rival, M. de Jouy devient lourd et ennuyeux depuis trois ou quatre ans. M. de Jouy écrit trop ; on se plaint que M. Lemontey n'écrive pas assez. Je conseille à tous les Anglais qui aiment l'esprit français, l'esprit à la Voltaire, de rechercher curieusement les moindres opuscules de MM. Courier et Lemontey. Ces deux écrivains méprisent l'intrigue et le *puff*. Aussi les journaux parlent rarement de leurs productions. MM. le vicomte d'Arlincourt, de Sosthènes, etc., etc., ne vivent que pour s'occuper du succès de leurs écrits. Ces derniers sont à la mode ; les autres s'avancent lentement, il est vrai, mais avec des pas assurés, vers la gloire littéraire. *L'esprit* devient tous les jours *plus rare* en France.

Notice sur la vie de Thaddeus Kosciusko, par M. Alfred Fagot. — In-8° de deux feuilles.

Comme Lafayette, comme Carnot, Kosciusko fit de grandes choses et *cependant fut honnête homme* ; ce qui de nos jours est fort méritoire. Le mensonge et le *cant* contribuent au succès d'un *héros vivant*, mais *tuent* l'histoire d'un héros mort. Tout le monde méprise l'hypocrisie, quand les richesses et les *duchés* qu'elle a procurés à l'hypocrite sont passés en d'autres mains. Cette notice sur Kosciusko est intéressante. On sait que le héros polonais, échappé aux cruautés de l'empereur Paul de Russie, s'était retiré près de Fontainebleau. Il refusa de prêter

l'oreille aux propositions de Napoléon en 1810. L'influence d'un tel homme aurait pu porter Napoléon à ressusciter, *de bonne foi*, le royaume de Pologne, en 1812. Les mesures que Napoléon prit à Wilna tendaient à ruiner la *noblesse polonaise* : Kosciusko lui eût fait comprendre que peu importe à un esclave d'obéir à un maître ou à un autre ; que, par conséquent, en Pologne, il fallait, avant tout, s'adresser aux passions et aux intérêts de la noblesse, pour arriver, par elle, à réveiller l'amour de la patrie chez les Polonais des classes inférieures. Un conseiller comme Kosciusko aurait mieux valu que MM. le duc de Bassano et de Pradt, gens aimables, gens polis, mais gens à vues courtes.

De l'Emigration et des Colonies, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines. — Deux volumes in-8°.

Voici de l'esprit, voici deux volumes amusants. Tout le monde allant parler pendant deux mois du milliard que M. de Villèle va donner aux émigrés, on aimera mieux, à Paris, répéter les phrases de M. de Pradt qui *sont jolies*, que les *phrases de M. de Chateaubriand*, qui, *cette fois*, sont ennuyeuses.

Une Chambre des députés, dont la majorité est noble ; une Chambre des pairs, dont l'immense majorité est noble, sont évidemment *juges et parties*, en décrétant que la nation fera cadeau d'un milliard aux émigrés. La *platitude* de la question éloignera toute discussion *sérieuse* dans les salons. Ce sont des gens qui ont pénétré jusque tout près des souterrains où est gardé le trésor de l'Etat, et qui profitent de cette circonstance pour y prendre un milliard. Comme la gendarmerie est éloignée, ces messieurs ajoutent à leur vol l'impudence de se le partager en public.

Voilà le *thème* que M. l'abbé de Pradt a *varié* en deux volumes de phrases scintillantes d'esprit. Malgré ses soixante-huit ans, cet homme ne baisse point ; il parle quatre heures, chaque soir, dans les salons de Paris, et trouve encore le temps de faire un livre charmant tous les ans. Celui-ci sera-t-il lu, sera-t-il compris par les étrangers ? C'est ce que je ne saurais décider. Il y a une *finesse*, une *légèreté* toutes françaises, dans les jolies pages de M. de Pradt ; il y a loin de là à un lourd et irréfutable article de l'*Edinburgh-Review*.

403. — I (1)

AU BARON DE MARESTE

Mercredi à 3 *heures* [1824].

Lisez et rejetez au feu. Il y a huit jours que j'oublie de vous demander votre avis sur cette question : Est-il convenable que le nom de Stendhal paraisse sur la couverture bleue du *Mercure* ?

Cela me fera-t-il mieux vendre mes manuscrits ?

Consultez le plus long de nos amis (*id est* M. Jacquemont) et rendez-moi réponse bien vite.

Si mon porteur de billets m'a fait banqueroute vous m'épargnerez une course en trouvant ces trois billets.

J'ai travaillé de midi à trois heures pour ne pas paraître trop bête en louant tout le monde. La vérité l'a emporté. Je me soucie peu de conquérir la réputation d'un niais.

Je vous communiquerai, si je vous aperçois ce soir, la version sans gêne destinée au *M*[*ercure*].

Apportez-moi des enveloppes quand vous y songerez.

Tout à vous,

V^et^ LE DUC.

404. — S.

A MONSIEUR RENOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR A PARIS

Paris, le 3 *janvier* 1825.

Monsieur,

Madame Belloc m'a fait l'éloge des rapports simples et francs que vous avez avec les auteurs dont vous publiez les ouvrages. Dans deux mois j'aurai à placer le manuscrit d'un roman (2), en trois volumes in-12, écrit à peu près du style de la *Vie de Rossini*.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) C'était *Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en* 1827. (R. C.)

J'ai cherché, dans ce roman, à peindre les mœurs actuelles, telles qu'elles sont, depuis deux ou trois ans.

Mon premier soin a été de ne pas m'écarter du ton de décence de *Marguerite Aymon* (1). Enfin, l'on ne devinera pas si l'auteur est *ultra* ou *libéral*.

Vous conviendrait-il, Monsieur, de traiter de ce manuscrit ? Je vous prie de me garder le secret ; deux de mes amis se sont chargés de placer cet ouvrage et je ne voudrais pas que les maisons de librairie avec lesquelles ils ont des relations connussent qu'il a été offert à d'autres.

Je suis, etc.

405. — C.

A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS EN DROIT ET EN MÉDECINE A PARIS

Paris, le 15 *janvier* 1825.

Je me dénonce à la brillante jeunesse qui fréquente les cabinets de lecture de la rue de l'Odéon, le café Molière, où l'on va admirer des yeux si beaux et si brillants ; le tranquille Luxembourg, où, sans être indiscret, on peut suivre une conversation qui a lieu à vingt pas de vous. J'ai fréquenté tous ces lieux-là pour étudier l'esprit des quatre ou cinq mille jeunes gens que, tous les ans, la province envoie à Paris. C'est avec un diplôme d'avocat ou de médecin qu'ils quittent Paris au bout de quelques années. Si ces jeunes gens n'étaient que des médecins ou des avocats, je ne m'occuperais guère d'eux ; ils sont, dans le fait, les *apôtres de la civilisation*. C'est pour cela que j'ai consacré deux mois à les étudier, et que ma tête à cheveux blancs a paru si souvent au milieu du parterre de l'Odéon, si peuplé le dimanche...

(1) Roman en deux vol. in-12, de Mme de Cubière, femme du Colonel, (aujourd'hui en 1846, lieutenant général) publié en 1822 (R. C.)

406. — C.

A MONSIEUR SUTTON SHARPE, A LONDRES

Paris, le 23 *janvier* 1825.

J'avais eu l'intention de réimprimer, en brochure et avec une préface, les articles sur l'exposition de 1824, que j'ai mis, l'année dernière, dans le *Journal de Paris*. Ce projet n'a pas eu de suite. Ma préface, pour toute publicité, ne devant avoir qu'un lecteur, j'ai dû le choisir dans le plus indulgent de mes amis.

CRITIQUE AMÈRE DU SALON DE 1824

par M. Van Eube de Molkirk

PRÉFACE

Trois personnes qui ne se connaissaient pas avant de travailler ensemble, ont été chargées de rendre compte, dans un journal, du Salon de 1824. Quelle que pût être la *couleur* de ce journal, on n'a demandé aux juges de l'exposition que de dire la vérité, chacun avec le plus d'esprit qu'il pourrait. Cette dernière condition m'a d'abord porté à refuser l'emploi ; mais, dès le surlendemain, le plaisir de me voir imprimé tout vif m'a fait accepter avec reconnaissance.

Mes opinions, en peinture, sont celles de l'*extrême gauche*. Comme MM. de Corcelles et Demarçay, j'ai souvent le plaisir de me voir tout seul de mon avis. Souvent, la jouissance est encore plus vive.

Comme les honorables députés que je viens de me faire l'honneur de citer, j'ai la délicieuse satisfaction de voir que mes adversaires, quoique gens célèbres dans les salons, ne sachant que répondre à mes raisons, ont eu recours aux injures.

On a dit que j'étais *grossier*, parce que j'ai le malheur de ne faire aucun cas des phrases élégantes et vides qui viennent de valoir l'Académie à M. Drox et la réputation d'homme éloquent à M. Villemain. J'ai compté dans le *Constitutionnel* et dans la *Pandore* cent quarante-deux formes d'éloges amphigouriques qui ne sont point à mon usage,

Les *sommités de la pensée*, les *nécessités de l'époque*, les *hautes sphères* etc., etc., ne se trouvent point, hélas, dans la présente brochure.

Un autre a dit que je critiquais un peintre parce qu'il était pauvre ; une telle infamie ne mérite pas de réponse. Moi-même je suis pauvre, et j'estime beaucoup plus la pauvreté que la richesse. Je m'ennuie toujours dans un salon quand le maître de la maison a cent mille livres de rentes.

Je n'ai jamais vu MM. Regnault, Taunay, Denou, Guérin, Lebarbier, Gros, Meynier, C. Vernet, Garnier, Le Thière, Hersent, Bidault, tous membres de l'Académie royale des Beaux-Arts ; seulement j'ai parlé une fois à M. le baron Gérard, dans l'atelier duquel j'eus l'honneur d'être reçu à la suite d'un ami. J'ai si peu de crédit, je vis tellement en dehors des *supériorités de l'époque*, que je n'ai pu obtenir une carte pour entrer au Musée le vendredi. Il est vrai qu'après avoir écrit à M. le comte de Forbin, directeur général des musées royaux, le billet qui est resté sans réponse, j'eus l'idée d'en faire une copie et de signer *Le vicomte N...* Cet homme titré reçut, dès le lendemain, un billet dont, par délicatesse, je n'ai jamais fait usage ; car, enfin, il était obtenu sous un faux nom. Voilà, je pense, mon véritable titre à la qualité d'*homme grossier*, de *vilain*, de *pauvre*, en un mot. Je vais bien aggraver mon cas ; je dirai fort sérieusement que je regarde M. David comme ayant surpassé de bien loin les Mengs, les Battoni, les Solimène, les Reynolds, les West et tout ce que le dix-huitième siècle a de peintres renommés. Il me semble que, pour trouver un rival à cet homme illustre, il faut remonter jusqu'au siècle des Carrache (1609). C'est une pitié qu'un tel peintre ne vive pas au milieu de nous ; mais, enfin, son grand caractère lui fera supporter le malheur de l'exil avec fierté, et, comme Napoléon avant Sainte-Hélène, on peut dire que l'infortune manquait à sa gloire.

Je vois plusieurs lecteurs froncer le sourcil. Je profiterai de l'occasion pour annoncer qu'il n'y a pas un mot de politique dans cette brochure. La postérité admire le Dante et ne s'informe pas, pour quelle bonne raison, après qu'il eut exercé la suprême magistrature à Florence, le parti du pape l'en bannit pour toujours. Le siècle à venir dira du peintre David : Un tel homme devait faire exception. Et Napoléon a déjà dit : *A soixante-dix ans on est toujours innocent en politique* (1). Je sais fort bien que je vais être puni de ma hardiesse

(1) *Mémoires de madame Campan.*

par les épithètes : *jacobin*, *bonapartiste*, *sans-culotte*, *valet de l'empire*, etc., etc., etc. Le mépris des gens que je méprise m'est indifférent. Le fait est que si j'avais des opinions à émettre, elles seraient *centre gauche*, comme celles de l'immense majorité, et que je suis trop jeune pour avoir été de rien dans la Révolution.

En 1789, un homme dédaigne de copier servilement ses prédécesseurs et trouve une nouvelle manière d'imiter la nature. Les applaudissements d'un siècle pointilleux et critique le proclament *grand*. A l'instant, la tourbe des imitateurs se précipite sur ses traces. Au lieu de chercher comme lui, dans la nature ou dans l'antique, les formes et les expressions de tête qui peuvent donner le plus grand plaisir à leurs contemporains, ils copient les tableaux de David, et, se retournant vers nous autres critiques, ils s'étonnent de ce que nous nous moquons d'eux. L'indignation les empêche de dormir, et voilà que le lendemain, dès sept heures du matin, au mois d'octobre, ils montent en voiture et vont successivement frapper à la porte de tous les bureaux de rédaction des journaux de Paris.

Ce sont justement ces courses matinales et les beaux articles *unanimes* qu'elles ont produits, qui m'ont donné l'idée d'imprimer les miens. Je serai, me suis-je dit, comme le *paysan du Danube* ; je serai singulier, original, *nouveau* ; or, il nous faut du *nouveau*, n'en fût-il plus au monde.

Voici donc mes articles tels qu'ils étaient, avant que mes deux collègues, MM. P... et L... eussent corrigé mes fautes de style et de convenances (1). Je n'ai point de style, mais *je pense tout ce que j'écris*. Combien d'auteurs, à Paris, peuvent en dire autant ? Aussi ai-je le chagrin de n'être pas même de la *Société de Géographie*.

V. E. (2)

(1) Les retranchements dont Beyle se plaint furent exigés, à ce qu'il paraît, par la censure. (R. C.). Voir *Mélanges d'Art et de Littérature* (1867).

(2) Visconti Ermès (un des pseudonymes de Beyle).

407. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 15 *février* 1825.

Le bon sens inexorable de M. Lanjuinais persécute depuis longtemps l'amour-propre des gens qui sont en possession du pouvoir. Sous Napoléon, il était l'un des membres les plus actifs de cette courageuse opposition, composée de huit ou dix sénateurs, à laquelle l'Europe n'a pas fait l'honneur de les apercevoir. Aujourd'hui que dans des Chambres *vendues*, toute opposition, *en paroles*, est inutile, M. le comte Lanjuinais, qui est janséniste, persécute les jésuites avec son inexorable bon sens. Malheureusement, M. Lanjuinais n'a pas d'esprit et, sans esprit piquant, un livre ne fait pas d'effet en France. Si MM. Lanjuinais et Grégoire avaient de l'esprit, ils auraient une tout autre réputation que l'abbé de Pradt ; car, d'abord, ils ne se sont jamais vendus et, en second lieu, ils sont fort savants. M. Lanjuinais nous apprend dans son

Histoire de la bastonnade chez tous les peuples du monde, un volume in-8°,

que chez les juifs, les rois eux-mêmes étaient sujets à la bastonnade. Il suit, chez tous les peuples du monde, l'histoire de cette intéressante institution. Il arrive enfin aux jésuites, sans lesquels rien ne se fait en France, et qui veulent rétablir le fouet à l'usage des écoliers. Le goût particulier que les jésuites ont pour ce genre de punition a fait écrire des volumes. Celui que je vous signale est le plus savant. Quel dommage que l'auteur n'ait pas un peu d'esprit !

L'*Etrangère*, par M. le vicomte d'Arlincourt. Un volume in-8°.

Ce roman, écrit en style emphatique, et dont les dialogues ressemblent exactement au dialogue des mélodrames qui, sur le boulevard, amusent la classe des ouvriers, est précédé par une préface, dans laquelle le vicomte d'Arlincourt annonce que, du consentement de toute l'Europe, il est l'égal, au moins, de sir Walter Scott. M. d'Arlincourt en veut beaucoup à l'*Edinburgh-Review* qui a prétendu que, nouveau Cervantès, il écrivait des romans emphatiques pour dégoûter de l'emphase le public français. Il prétend que M. Jeffreys, rédacteur en chef de l'*Edinburgh-Review*, lui a offert de démentir et rétracter l'article fatal. L'*Edinburgh-Review* ne ferait pas mal de chercher à

connaître un peu la littérature française avant d'en parler. On trouve, dans ce journal célèbre, des balourdises au moins égales, en absurdité, à celles du vicomte d'Arlincourt. Si ce pauvre vicomte eut eu le moindre esprit, il avait beau jeu. En effet, dans l'article dont il se plaint, l'*Edinburgh Review* prétend que le vicomte d'Arlincourt est un grand ennemi des minéralogistes. Qu'y a-t-il de commun entre la minéralogie et un mauvais roman, écrit par un homme qui dépense trente mille francs chaque année à donner des dîners aux journalistes et à se faire prôner ?

L'*Etrangère* est une histoire du treizième siècle ; l'héroïne est la reine Agnès de Méranie, répudiée par Philippe-Auguste. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les grossiers chevaliers du treizième siècle ne disent pas vingt paroles sans faire une allusion pleine de grâce à la mythologie grecque. Mais peu importe aux femmes de chambre qui, après les journalistes bien payés, sont les seules lectrices que M. le vicomte d'Arlincourt trouve en France ! A l'étranger, on est dupe du *puff*, qui coûte si cher à M. d'Arlincourt. Des Allemands, des Danois ont été assez nigauds pour traduire dans leur langue les œuvres du vicomte.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes Pyrénées françaises, par M. de la Boulinière. Deux gros volumes in-8°.

Voilà un livre indispensable à tous les voyageurs qui visitent les montagnes des Pyrénées, beaucoup moins connues que les Alpes, beaucoup moins explorées par les voyageurs, et, par conséquent, beaucoup plus curieuses. Le seul langage parlé dans les vallées basques et qu'on suppose tenir à l'ancien égyptien, mérite qu'on voie les Pyrénées. La fierté sauvage du caractère basque, la jalousie avec laquelle on y surveille les étrangers, rappellent les mœurs primitives des Hébreux. Les Alpes n'offrent rien d'aussi curieux.

Résumé de l'Histoire du Danemark, par Lami, un volume in-18.

L'entreprise des résumés historiques est une des plus utiles qu'ait faites la librairie française. Vous avez en un petit volume l'histoire de la Russie, du Danemark, de la Suisse, de l'Espagne, etc. Rien n'est plus commode. Les libraires ont confié la rédaction de ces résumés aux jeunes littérateurs les plus distingués : MM. Rabbe, Lami, Weimar. *Le Résumé de l'Histoire de France*, par M. Félix Bodin, en est à sa septième édition, quoique vigoureusement calomnié par le parti qui voudrait nous donner l'inquisition. Ces résumés, déjà au nombre de sept ou huit, mériteraient d'être traduits en anglais. Que de gens igno-

rent les traits principaux de l'*Histoire d'Espagne*, par exemple, qui seraient bien aises de les trouver dans un volume moins gros qu'un numéro du *New-Monthly-Magazine*.

Paradoxes de Condillac, par M. la Romiguière.

La philosophie de Condillac invoque sans cesse l'expérience. La philosophie allemande proscrit l'expérience et en appelle sans cesse au sens intime. Quand vous lui dites : « Mais je ne sens pas en moi ce sens intime », elle vous répond fièrement : « Dieu a fait de vous un être imparfait ». — Les jésuites qui règnent en France détestent Condillac, Cabanis, etc. L'ouvrage de M. la Romiguière est un *mezzo termine* fort bien écrit, et pourrait bien valoir à son auteur une place à l'Académie.

Répertoire de la littérature ancienne et moderne. Tome neuvième, in-8°. — (Convenance. — Dante).

C'est une espèce de dictionnaire fort utile à un étranger qui désire connaître à fond la littérature française. Ce répertoire contient tout ce que nous autres Français nous apprenons par la conversation sur nos écrivains célèbres. Beaucoup des opinions énoncées dans ce répertoire sont des préjugés. Je recommande ce livre à l'étranger qui veut pouvoir parler de littérature à Paris.

Essai philosophique sur les probabilités, par M. le marquis de Laplace, cinquième édition, un volume in-8°.

Ce livre est un des plus remarquables qu'ait produits la France depuis la Révolution. Les *probabilités* appliquées au vote des Assemblées délibérantes sont un sujet neuf et intéressant pour l'Angleterre, où tant de choses se décident par la majorité, dans une assemblée. Je ne crains pas de dire que dans ce genre de recherches, jamais aucun philosophe n'est allé aussi loin que M. de Laplace. Ce savant a fait une cour assidue à tous les gouvernements qui ont paru en France depuis trente ans ; il a obtenu une faveur de chacun d'eux. Souvent, pour l'intérêt de son ambition, il a du appliquer la théorie de la probabilité.

Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'indépendance, accompagnés de plans, etc., par Maxime Reybaud, ancien officier supérieur au corps des philhellènes, avec une introduction historique, par M. Alphonse Rabbe. Deux volumes in-8.

Cet ouvrage a beaucoup de succès. La France commence enfin à s'intéresser au sort des Grecs. Il s'est formé une société à Paris, où on a comparé les récits de M. Raybaud à ceux du colonel Stanhope. L'introduction de M. Rabbe est remplie de talent et de philosophie.

Ce jeune écrivain est de Marseille, ville où, dès le temps de M. Guys, célèbre par son voyage en Grèce, on connaissait mieux les Hellènes que dans aucune autre ville de France.

Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Un volume in-8°.

Œuvres complètes de Voltaire. Deux volumes in-8°.

Cette entreprise est une des plus curieuses et des plus utiles dont se soit avisée la librairie française. J'ai sous les yeux les premières livraisons de Rousseau. Le volume qui contiendra les œuvres complètes de l'écrivain le plus éloquent qu'ait produit l'Europe au dix-huitième siècle, coûtera cinquante francs. Ce volume fonde la réputation de M. Fournier, comme imprimeur. Les éditions données par la famille Fournier obtinrent déjà une haute réputation vers l'an 1760. Celle-ci est un chef-d'œuvre de netteté.

La Haine d'une femme ou le Jeune homme à marier, comédie-vaudeville en un acte, par M. Scribe. Deuxième édition.

M. Scribe est l'auteur dramatique de France qui a le plus de talent et le plus de fécondité. La charmante petite comédie que je vous annonce est la quatre-vingt-dix-huitième qu'il publie. Ces comédies rapportent à leur auteur soixante mille francs par an. Il a droit à une part de la recette chaque fois qu'on les joue. Je conseille fort aux Anglais amateurs du théâtre français de se procurer : la *Somnambule*, la *Haine d'une femme*, *Coraly*. M. Scribe ferait bien mieux encore, si la censure ne l'arrêtait pas dès qu'il veut peindre avec force les ridicules actuels.

Chansons nouvelles, par M. de Béranger.

Je viens de voir ce nouveau volume, qui ne sera publié que dans huit jours. La chanson la plus frappante m'a semblé celle sur le triomphe de M. de la Fayette aux Etats-Unis. On voit que M. de Béranger, le plus grand poète peut-être que la France possède, ne laisse échapper aucune grande circonstance, aucune grande émotion de l'opinion publique, sans exprimer dans ses vers, ce que le monde à Paris exprime de vive voix. Ses chansons sont donc exactement des odes nationales ; elles s'adressent au sens intime des Français. Ce volume, toutefois, me paraît un peu inférieur à ceux que nous connaissons. L'auteur me semble s'être trop rapproché de l'ode. Souvent il est un peu obscur. L'ouvrage aura un grand succès. Il a été payé à l'auteur, qui est très pauvre, vingt mille francs. Ce prix n'est pas fictif et destiné à faire effet sur les badauds, comme les quarante mille francs donnés par le libraire Ladvocat à M. Barante, pour l'*Histoire*

des ducs de Bourgogne (bon livre, du reste) ; il est réel, et c'est beaucoup pour un petit volume qui, peut-être, sera persécuté par la police et enverra l'auteur à Sainte-Pélagie.

Mémoires de madame la comtesse de Genlis. (Les deux premiers volumes).

Voici encore un ouvrage qui ne sera mis en vente que dans huit jours, mais que j'ai lu. Ces mémoires auront beaucoup de succès partout, mais moins à Paris qu'ailleurs : 1° parce que nous connaissons tout ce qu'ils renferment ; 2° parce que nous détestons, à Paris, l'hypocrisie. Le voile léger de l'hypocrisie, que madame de Genlis n'a pu se dispenser (étant dévote) de jeter sur ses récits, ôte tout le piquant dans un pays où, tous les six mois, nous voyons la publication de Mémoires tels que ceux de madame du Hausset ou de M. de Bezenval.

Madame de Genlis traite des mêmes événements que M. de Bezenval (1766-1780). Madame de Genlis, pauvre demoiselle de province, fit fortune à la cour par sa beauté, la souplesse de son caractère et son esprit. On dit qu'elle ne fut jamais cruelle et toujours très-dévote. Elle dit beaucoup de mal, dans les deux premiers volumes de ses Mémoires, de sa tante, madame de Montesson, femme beaucoup plus honnête qu'elle et qui, en 1785, était la maîtresse du vieux duc d'Orléans, surnommé *Egalité*, parce que, dans la révolution, il prit ce nom. Mme de Genlis fut la maîtresse de ce duc *Egalité* qui la nomma *gouverneur* de ses enfants, ce qui parut fort ridicule à Versailles.

Il faut louer madame de Genlis de l'excellente éducation qu'elle a donnée à M. le duc d'Orléans actuel, à ses frères et à sa sœur. Le tableau de la cour de Louis XVI, donné par madame de Genlis, ressemble plutôt à un morceau *historique* qu'à une narration de *Mémoires*. La naïveté, si nécessaire aux mémoires, y manque tout à fait. D'un autre côté, il y a beaucoup d'ensemble et de raison. Toujours madame de Genlis cherche à excuser trois espèces de personnes : les prêtres, les nobles, les princes.

Ces mémoires sont supérieurement écrits. L'auteur, qui a quatre-vingt-deux ans, jouit d'une excellente santé, et vit en philosophe, apparemment heureuse et satisfaite.

408. — C.

A MONSIEUR STRITCH A LONDRES,

Paris, le 20 *février* 1825.

Une partie des immenses héritages de la famille de Condé provient de confiscations faites sur la famille de Montmorency. Quand Louis XIV chassa les protestants et révoqua la charte donnée par Henri IV, et nommée l'*Edit de Nantes*, d'après le nom du lieu où elle fut publiée, les *grands seigneurs* de sa cour se firent donner les biens confisqués sur les malheureux protestants. Si vous prenez, dans le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, la liste des maréchaux de France et des *grands officiers* de la cour des rois de France, vous aurez les noms des familles françaises, dont les trois quarts des biens, au moins, proviennent de confiscations. En d'autres termes, la fortune de tout noble français, si elle excède cent mille francs de rente, provient, en tout ou en partie, de confiscations. Voilà ce que prouve le livre curieux, ayant pour titre :

L'*Emigration indemnisée par l'ancien régime, et depuis la Restauration*, par M. Isidore Le Brun. In-8°.

Malheureusement ce volume est écrit avec trop de précipitation : les gens de lettres, en France, ne se donnent pas le temps de travailler. Un tel sujet méritait d'être approfondi par le savant Lanjuinais. Tel qu'il est, il met sur la voie des recherches. L'auteur conclut ainsi : « Les grandes familles de France, enrichies par des confiscations, quittèrent la France en 1792, pour aller se joindre aux Prussiens et se battre contre leur patrie ; on confisqua justement leurs biens. Aujourd'hui, ils remplissent les Chambres législatives, et se donnent à eux-mêmes un *milliard*, cette année. L'an prochain, ils rapporteront ce qu'ils auront reçu et reprendront leurs *terres en nature*, ce qui mettra les Bourbons en péril. Une guerre peut seule nous sauver et l'auguste famille des Bourbons avec nous. Sans guerre, les jésuites perdront les Bourbons et ramèneront la guerre civile en France. Neuf millions de Français, presque tous *paysans*, sont en possession des biens confisqués et vendus par la nation ».

Du sacre des rois de France à Reims. Un volume.

Cet ouvrage est fort curieux ; il a servi de base à une détermination

des entours du roi. Les *formalités* du sacre des rois de France sont tellement libérales, semblent tellement reconnaître les droits du peuple, auquel on demande, par deux fois, *s'il veut d'un tel pour roi*, que les favoris de Charles X ont décidé qu'on s'écarterait, sous quelque prétexte, de l'ancien cérémonial. Quand le peuple français était endormi par un long et profond despotisme, comme en 1775, au sacre de Louis XVI, toutes ces formalités étaient sans dangers. Aujourd'hui, les écrivains libéraux qui, sans contredit, effacent par le talent les écrivains *ultra*, tireraient un grand parti de ce cérémonial ; ils prouveraient, ce qui est vrai, que c'est la liberté qui est ancienne en France et non pas le despotisme ; que, comme nous le voyons dans Tacite (*de Moribus Germanorum*), les prétendus premiers rois de France n'étaient que des *généraux* en chef, obligés de consulter leur armée. Le despotisme, *tempéré par des chansons*, tel que la Révolution l'a détruit, n'existait que depuis le cardinal de Richelieu. Cette vérité, funeste aux prétentions, non du roi qu'on dit être un excellent homme, mais de la cour, est mise en lumière par les ouvrages historiques et les Mémoires qui sont à la mode, et que l'on publie chaque jour.

Le *Vingt-et-un Janvier ou la Malédiction d'un père*, par l'auteur de *Monsieur le Préfet*. Trois volumes in-12.

Ce roman n'en est pas un ; c'est une description de ce qui arrive tous les jours en France. Paris jouit d'un gouvernement modéré ; la province commence à être en proie à la tyrannie des évêques. L'auteur du *Vingt-et-un Janvier* a le malheur d'outrer la vérité, cela nuit à son talent. Quand il n'exagère pas, sa prose rappelle les *Tales of the hall* (1) de Crabbe. Il décrit avec soin des choses horribles, dégoûtantes, mais vraies.

Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'ère chrétienne, par feu Thouret, de l'Assemblée constituante. Un volume in-folio.

Ouvrage curieux, nécessaire même. Ordinairement, les savants qui s'occupent de la chronologie sont des machines à dates et ne pensent pas. Il n'en est point ainsi de Thouret. L'*Abrégé de Mably*, qu'il a publié, vaut beaucoup mieux que Mably lui-même, et a porté le flambeau de la vérité sur les premiers temps de l'histoire de France.

(1) *Contes de la grande Salle*

Thouret a été un des philosophes les plus sensés et les plus calmes qu'ait produits l'école de Voltaire.

De la Loi du sacrilège, par M. l'abbé Ferdinand de Lamennais.

Cette brochure est la plus étrange qu'on ait publiée en France, depuis longtemps. La loi du sacrilège, qui vient de passer, grâce aux boules de dix pairs évêques, qui ont voté pour la *peine de mort*, a fait horreur en France. Eh bien, M. de Lamennais prouve qu'elle n'est pas encore assez cruelle. L'année prochaine on proposera les galères pour les imprimeurs qui *réimprimeront* des livres impies. Une commission d'évêques pairs de France jugera les livres, sous le rapport de l'impiété.

La brochure de M. de Lamennais rappelle les brochures publiées en France du temps de la Ligue et en faveur de l'autorité du pape. Il y règne un ton de violence *atroce* et de cruauté qui jure avec les mœurs douces des Français actuels. Cette publication a produit l'effet d'un *avertissement* ; elle est un danger pour la famille régnante ; elle est curieuse sous ce rapport politique. Cette *déclaration de principes* du parti jésuite est fort bien écrite. Peu d'écrivains ont plus de talent et d'éloquence que l'auteur ; sous ce rapport, il fait honneur à la France.

409. — (1)

A MONSIEUR X....

Paris.... [*avril* 1825] (2).

Monsieur,

Je vous serais obligé de ne pas imprimer cette lettre. Je vous remercie beaucoup de l'article poli que vous insérez sur *Racine et Shakespeare*. Je voudrais y voir un plus grand nombre de critiques.

Je ne suis point l'auteur des lettres du *Classique*. La petite poste a réellement porté ces lettres à la fin d'avril 1824. Je l'ai indiqué dans la note de la page 50 (3).

(1) *Revue Blanche*, 1er septembre 1898.

(2) Date révélée par le sujet traité dans cette lettre, adressée sans doute au *Courrier des Théâtres*, en réponse à l'article non signé du 2 avril 1825. (A. P.)

(3) Cf, *Racine et Shakespeare* II. (mars 1825).

Je me suis fait un devoir de ne rien changer aux lettres de l'homme de fort bonne compagnie qui voulut bien m'écrire. J'avoue que je ne me serais point exprimé comme lui sur le compte de M. de Lamartine. Je trouve un vrai talent, non pas dans la prose, mais dans les vers de M. Hugo. Mon correspondant Classique étant un homme de l'ancien Régime, j'ai respecté son goût dans tout ce qui a rapport à la plaisanterie. J'en suis fâché aujourd'hui, car je tiens beaucoup à être poli.

Je trouve, Monsieur, que vous raisonnez mal en me reprochant d'avoir cité la *Pandore* au lieu du *Miroir*. D'abord, cette note est du Classique. Fût-elle de moi, n'est-ce pas déjà un effort de mémoire assez admirable que de se rappler, à un an de distance, un numéro d'un petit journal ? L'essentiel c'est que le fait soit vrai. Je crois que l'on n'est pas impoli envers un autre en disant que son ouvrage est *détestable*. Tout homme qui imprime sollicite une louange, doit s'exposer aux sifflets. Je désire pour mon compte la vérité tout entière et la vérité la plus *âpre*.

Je ne connais de vue aucune des personnes que j'ai nommées. Je serais au désespoir d'avoir été impoli. Si la brochure sur Racine et Shakespeare a une seule édition, je supprimerai les mots de *Classique* que MM. Hugo et de Lamatrine pourraient regarder comme des impolitesses.

Je trouve que vous avez tout-à-fait tort de me reprocher de n'avoir parlé que du théâtre. Il y a, page 73 : *car comme M. Auger, je n'ai parlé que du théâtre* (page 7 du discours de M. le Directeur de l'Académie).

Je dis, page 43, que malgré *l'unité de lieu*, *la Tempête* de Shakespeare est une pièce *Romantique*. A tort ou à raison, mon avis est (page 94), qu'il ne faut pas de vers pour la tragédie nationale, telle que *Jeanne d'Arc*. Je lis ces deux réponses, et j'en conclus que ma définition n'est pas *étroite*.

J'ai voulu avant tout être clair. J'ai restreint le plus possible le champ de la discussion. M. Auger m'a servi à souhait en disant : *Je ne parle que du théâtre*.

Il me semble que la littérature française est étiolée par les acticles de *complaisance* ou *d'injures*. Je désire la critique la plus sévère et toute la vérité. Je me corrigerai si je suis convaincu. Je relis souvent les *Méditations* de M. de Lamartine. J'ai lu les *Odes* de M. Hugo.

Je serais au désespoir d'être impoli envers des gens de lettres de cette volée, et même envers qui que ce soit. Je vous prie de ne pas

parler de ma lettre et de me croire, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

STENDHAL.

410. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 13 *avril* 1825.

Une immense quantité de loisirs fut jetée dans la société française, vers l'an 1770, quand on fut assez désabusé de la cour pour ne plus s'occuper exclusivement des chances de cette espèce de jeu, et avant que les discussions relatives au *bien public*, qui parurent en 1785, eussent *fait leur début* dans le monde. Jusque-là le théâtre avait été une source de distractions aimables, mais les gens composant la société s'en étaient tenus au rôle de spectateurs ; on eut l'idée, en 1770, de devenir acteur. C'est une vérité connue de tout le monde, que l'on peut jouer du violon et faire de la musique instrumentale, pendant trois ou quatre heures, sans s'ennuyer ; tandis qu'il est impossible de trouver du plaisir, pendant plus d'une heure, à la musique faite par les autres.

Les aimables Français de 1770 trouvèrent fort amusant de jouer la comédie. Peu à peu, cependant, deux inconvénients se firent sentir ; on voulait jouer les comédies qui, alors, passaient pour bonnes ; par conséquent, ces comédies étaient celles que les acteurs de profession reproduisaient le plus souvent au théâtre ; de là, une rivalité dangereuse. La bonne compagnie, en cela *juge et partie*, déclara bon *à l'unanimité* que les acteurs pris dans son sein avaient *meilleur ton* que les Molé, que les Monvel, que les Brizard, qui étaient les acteurs célèbres du temps. Mais, à l'égard du talent, de la *chaleur*, de l'effet produit, il fut malheureusement impossible de se faire la moindre illusion. Un homme de la société ne joue bien que de la *voix* ; l'habitude du corps, la manière de le poser, dément à chaque instant ce que la bouche prononce ; ou, si l'acteur de société fait attention à l'apparence extérieure de sa personne, à l'instant il retombe dans sa manière habituelle de parler, c'est-à-dire n'est plus acteur.

Si c'est une chose fort amusante que de jouer la comédie à la cam-

pagne, dans les châteaux, il y a donc beaucoup d'inconvénient à entreprendre de donner les mêmes comédies que tout l'hiver on a vu jouer sur les grands théâtres de la capitale. Les spectateurs ont la sensation du *médiocre* et de *l'inférieur* en voyant jouer, par des personnages de la société, les rôles que les grands acteurs ont marqué de leur cachet. D'ailleurs, les pièces qu'on joue dans les salons sont faites comme le *jeu de société*, pour suppléer à la conversation. Il résulte de là qu'une pièce en cinq actes est trop longue ; on aimerait mieux trois pièces en un acte, car, après chaque pièce, on serait libre de parler, et la conversation profiterait des remarques qu'on a faites durant la représentation.

Il résulte de tout ceci que le *loisir* donna l'idée de jouer la comédie au déclin de la cour ; que bientôt la longueur inconvéniente des comédies en cinq actes et l'inconvénient des comparaisons avec Molé et les autres grands acteurs comiques qui brillaient vers la fin du règne de Louis XV ou le commencement de celui de Louis XVI donnèrent l'idée de composer de petites pièces en un acte.

Collé fut le héros de ce genre. La société de la fin de Louis XV n'ayant pas les mêmes idées que nous sur la décence, la *Vérité dans le vin*, *Ce que Dieu garde est bien gardé*, et les autres chefs-d'œuvre de Collé sont trop libres pour être joués maintenant. On donna le nom de *proverbe* à ces pièces, parce que, pour faire jouer autant que possible un rôle *actif* aux spectateurs, ils eurent à deviner un proverbe, que la petite comédie fut chargée de rappeler. Ainsi, après avoir vu jouer le chef-d'œuvre de Collé, les hommes s'écriaient : *In vino veritas*. Car, dans cette pièce, on voit un amant qui, étant un peu *tipsy* (1), prend un mari pour confident de sa passion pour sa femme ; et, comme les ivrognes sont tendres, cet amant, qui est en même temps l'*ami* du mari, se repent de l'avoir trompé, et les larmes aux yeux, lui en fait des excuses. Heureusement, le mari est aussi *elevated* (2) et, quand ils reviennent tous les deux au bon sens, l'on persuade facilement au mari que la prétendue confidence n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous donner une analyse plus étendue.

Les proverbes composés par Collé étaient joués par de grands seigneurs, chez le duc d'Orléans, père d'*Egalité*. C'est le même duc d'Or-

(1) Gris.
(2) Entre deux vins.

léans, calomnié dans les *Mémoires de madame la comtesse de Genlis*, dont il finit par épouser la tante, mademoiselle de Montesson. Madame de Montesson tira de la misère madame Ducrest, qui allait jouer de la harpe dans les maisons, moyennant quatre louis ; et cette nièce, devenue *dévote*, tourne en ridicule sa bienfaitrice. On trouvera beaucoup de détails sur les *Proverbes* de Collé dans les curieux Mémoires que cet homme gai a écrits sur sa vie. Collé eut le malheur d'être jaloux de Voltaire ; à ce ridicule près, ses Mémoires plaisent infiniment ; dans le genre léger, c'est une des lectures les plus agréables que l'on puisse faire.

Collé eut pour successeur dans le proverbe M. de Carmontelle (1) qui eut moins d'esprit que lui, moins de gaieté, mais beaucoup plus de *vérité*. On a publié en 1811 deux volumes de proverbes de Carmontelle. Chacune de ces petites pièces a été jouée un nombre infini de fois. On prendra une fausse idée du mérite de Carmontelle, si on lit le recueil de ses ouvrages comme un livre ordinaire ; il ne faut lire qu'un proverbe par jour.

Ces petites comédies ont un fond extrêmement léger ; la vérité des détails, la grâce du comique, en font tout le mérite. Ce comique rappelle la grâce décente de Terence. Le *vis comica* est exclu du genre des proverbes. Des situations énergiques demanderaient, pour n'être pas représentées d'une manière ridicule, un degré d'énergie dans les acteurs que rarement l'on trouve dans le monde. Une grande moitié des proverbes de Carmontelle doit être inintelligible en Angleterre ; mais ceux qui tiennent aux passions, qui sont les mêmes partout, pour le fond, peuvent plaire même dans les pays étrangers. Le *Voyage de Rome*, par exemple, et les *Amants chiens*, doivent faire rire partout. La *Maison* du boulevard est une excellente peinture de caractère d'une jeune veuve folle, abusant de la faiblesse qu'un oncle âgé et immensément riche a pour elle. Ce mérite est accompagné de l'avantage de donner une peinture parfaitement vraie de la *Société française* telle qu'elle était vers 1778.

Une extrême légèreté était le vrai caractère de l'époque ; les chefs-d'œuvre de la littérature française d'alors devaient être peu goûtés hors de France. La Révolution, suspendue et non terminée par le despotisme de Napoléon et la *théocratie* des Bourbons, nous a donné un *sérieux* qui nous met en rapport avec les Anglais, les Allemands et

(1) Mort en 1806. Madame de Genlis a publié en 1825 de nouveaux *Proverbes dramatiques* de Carmontelle.

les autres civilisations étrangères. Je ne doute pas que les proverbes de M. Théodore Leclercq ne soient beaucoup plus goûtés en Angleterre que ceux de Carmontelle ou même que les chefs-d'œuvre de Collé. M. Théodore Leclercq n'a donné au public que trois volumes de proverbes et, à la différence de la plupart des auteurs, il n'a fait imprimer que les ouvrages dont il est le moins content. Qui le croirait ? Il y a un rapport entre M. Leclercq et Shakespeare, entre le cèdre du Liban et l'hysope. Comme Shakespeare, en faisant imprimer un proverbe, M. Leclercq en perd, en quelque sorte, la propriété ; tout le monde peut jouer un proverbe imprimé. M. Leclercq est lui-même un excellent acteur ; il joue supérieurement dans ses proverbes. Comme, dans la société, beaucoup de personnes répugnent à prendre les rôles ridicules, de peur qu'il ne leur en reste un vernis peu agréable, M. Leclercq s'en est emparé. Je lui ai vu rendre d'une manière inimitable les rôles d'Allemands parlant mal le français, et les rôles d'*amants bernés*.

M. Fiévée, écrivain distingué, persécute dans ce moment M. de Villèle et les jésuites ; ce qui, certes, est très hardi. M. Fiévée a fait deux forts bons romans : la *Dot de Suzette* et *Frédéric*. Bien des personnes pensent que M. Fiévée a corrigé beaucoup des proverbes de son ami, M. Théodore Leclercq. Quoi qu'il en soit, comme la censure ôte impitoyablement de toutes les comédies qu'elle laisse jouer à Paris ce qui ressemble à la société actuelle, les proverbes de M. Leclercq auront une importance historique. Aujourd'hui, même, les étrangers qui désirent avoir une idée des habitudes sociales des Parisiens ne peuvent rien faire de mieux que de lire les trois volumes de M. Leclercq. Mais, souvenez-vous toujours, si vous voulez goûter le mérite de ces sortes de livres, qu'il n'en faut pas lire plus de cent pages le même jour. Les mœurs françaises étant devenues plus graves, les petits tableaux de M. Leclercq seront beaucoup plus intéressants et surtout plus intelligibles pour les étrangers que les esquisses de Carmontelle.

Le proverbe qui peint le mieux le mélange de l'ambition avec l'ancienne légèreté française est intitulé le *Duel*. Un Français ne tolère pas devant lui des plaisanteries *piquantes* sur le ministère qui a *acheté* son opinion. Il faut rendre justice, en passant, à M. de Villèle, c'est lui qui, depuis quatre ans, a introduit cette corruption générale dans la nation, depuis l'employé à douze cents francs jusqu'au *pair de France*, qu'il achète à trente mille francs pièce, pour faire passer la loi du *sacrilège*. Un Français ainsi acheté a toujours peur d'être méprisé ; il se sent brave ; à la première plaisanterie piquante, il répond par un duel.

Dans ce même proverbe, il y a un personnage d'*hypocrite doucereux*, qui fait sa fortune par Montrouge (le quartier général des jésuites). Ce personnage achève de peindre les mœurs actuelles.

J'ai hésité longtemps si, pour donner une idée du genre des proverbes, si fort à la mode à Paris en 1825, je traduirais le *Duel* ou le *Plus beau jour de la vie*. Je me suis enfin décidé pour cette dernière esquisse ; j'ai craint que le *Duel* qui, d'ailleurs, est beaucoup moins gai, ne fût inintelligible hors de France. Le *Plus beau jour de la vie* s'appelle ainsi par ironie. C'est un pauvre jeune homme qui se marie, à qui tout le monde répète : *ce jour est le plus beau de votre vie*, au moment où il est victime de cent vexations. La cérémonie du mariage est une des plus ridicules des mœurs françaises. On a compté jusqu'à cent petites attentions, chacune desquelles, si on y manque, peut devenir le sujet d'un reproche ; ou encore pis, la cause d'un ridicule. Je ne doute pas que, comme nous avons des manuels de physique et de pharmacie, l'on ne publie bientôt le *Manuel* de l'homme qui se marie. On joue les proverbes sans aucuns préparatifs : deux paravents font les deux coulisses, deux vases de fleurs et deux bougies forment la rampe et séparent les acteurs du public. La mode est de les jouer sans aucune exagération de gestes ; c'est ainsi que les joue M. Leclercq lui-même. Le *bon ton* est de n'avoir l'air de faire aucuns frais, de faire tout *naturellement*.

411. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 21 *avril* 1825.

Il y a dans ce moment, une traduction d'*Hérodote* sous presse, et deux autres que l'on va imprimer. Le M. Larcher dont Voltaire s'est tant moqué, à cause de sa traduction du père de l'histoire, bien loin d'être un pédant en *us*, était un pauvre courtisan des courtisans de Louis XV et n'a rien trouvé de mieux à faire que de prêter les petites élégances musquées de la cour de ce roi aux vieux héros grecs, dont il conte les faits et gestes dans un style souvent aussi inculte que ses héros. Il ne faut pas s'en étonner ; Hérodote fut le premier à essayer d'écrire en prose ; on n'avait que des vers avant lui. Son style est

souvent embarrassé ; la construction de ses phrases est souvent incertaine.

C'est le style d'Hérodote que l'on retrouve, surtout dans la traduction de *M. Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, récemment sorti de Sainte-Pélagie.* Tels sont, en effet, les titres et particularités d'un des meilleurs écrivains que la France puisse opposer aux savants étrangers. M. Courier est peut-être l'écrivain vivant qui connaît le mieux sa langue, toutes ses finesses et toutes ses délicatesses.

La traduction de *Longus* qu'il vient de publier dans le style ancien d'Amyot, est un chef-d'œuvre ; on croit que son *Hérodote* sera encore supérieur à *Longus.* Cet ouvrage aura trois volumes, et M. Courier l'a corrigé pendant dix ans. Il est parvenu à donner à sa traduction non-seulement la couleur du style du vieux Hérodote, mais encore exactement la même étendue que ce texte ; de manière que, si l'on imprimait en regard du français, l'on ne verrait jamais de *blanc* dans la page grecque pour donner le temps d'arriver à la paresse de la langue moderne.

M. Courier, comme capitaine d'artillerie à cheval, a fait les campagnes d'Egypte et d'Italie ; mais comme il était *libéral* dès cette époque, et dix ans avant que cela fût de mode en France, il fut pourchassé par le gouvernement d'alors ; maintenant il vient de passer deux mois à Sainte-Pélagie. C'est que M. Courier est peut-être l'homme de France qui, depuis Voltaire, a écrit le pamphlet avec le plus de piquant, de malignité et surtout avec une verve de plaisanterie qui ne permet jamais à son lecteur de ne pas pouffer de rire aux dépens du pauvre diable qu'il a entrepris de ridiculiser.

L'*Honnête homme, ou le Niais*, roman par M. Picard, de l'Académie française.

L'hypocrisie est le grand trait des mœurs actuelles en France. Cette hypocrisie est enseignée par les jésuites et pratiquée à leur profit.

Ce qui se passe à Rouen (en avril 1825) en est une preuve évidente, et le Midi de la France est témoin d'entreprises bien autrement condamnables. L'hypocrisie et les jésuites ont commencé sous Napoléon, dès l'année 1804. D'un autre côté, la publicité est un des traits des mœurs françaises. Chez un peuple qui aime à parler, l'hypocrisie doit être une des choses les plus vite remarquées : elle prête au ridicule.

Le roman de M. Picard donne l'histoire de l'hypocrisie dans les mœurs françaises. L'auteur n'a pas beaucoup d'esprit, de profon-

deur et d'imagination ; mais c'est peut-être pourquoi il a de la vérité.

Dans ses romans, comme dans ses comédies, M. Picard rend ce qu'il voit comme un *miroir*. Ce genre de mérite donne peu de plaisir aux personnes qui habitent le pays, mais doit être fort précieux aux étrangers. La vérité des *habitudes sociales* reproduites dans l'*Honnête homme ou le Niais* est telle, que je ne doute pas que l'historien futur de la *Restauration* de la famille de Bourbon ne soit obligé d'emprunter plusieurs traits à M. Picard. Ce que cet auteur dit des *élections* entre autres choses, est d'une vérité parfaite. Le titre du roman de M. Picard lui a été fourni par le dialogue connu de Fouché avec Carnot après la reddition de Paris, en 1815. Fouché avait trahi et vendu sa patrie. Carnot lui dit : « Où puis-je me retirer, traître ? — Où tu voudras, imbécile ! » Le niais de M. Picard n'est imbécile qu'à la manière de Carnot. Cette donnée était excellente ; le roman eût été un chef-d'œuvre si M. Picard avait de la *force* dans son talent.

Histoire de Christophe Colomb, par M. Bossi, de Milan, traduite par M. Urano. 2e édition. Un volume.

La pauvre littérature italienne est tombée bien bas. Le censure autrichienne n'est pas le plus grand de ses malheurs : elle a pris la funeste habitude de noyer un très-petit nombre de pensées dans un océan de paroles. Cependant, cette littérature italienne a un certain caractère de bonne foi et de consciencieuse recherche qui manque tout-à-fait à la littérature française du temps actuel. On ne trouve pas dans les opuscules italiens ce caractère de fatuité et de profonde ignorance qui brille dans les petits ouvrages publiés à Paris. Vous lirez avec un certain plaisir le livre de M. Bossi sur Colomb. Vous y trouverez un tableau du monde au milieu duquel vécut ce grand homme et des obstacles qu'il eut à surmonter pour obtenir un vaisseau. M. Bossi est un chanoine de Milan, protégé par Napoléon, et maintenant obligé à écrire pour vivre.

Vita di Canova, scritta da Missirini. Firenze.

C'est de cette vie de Canova qu'ont été extraites de curieuses conversations de ce grand sculpteur avec Napoléon. M. Missirini est de Florence, je crois ; raison de plus pour abonder en paroles et pour songer à l'élégance de la phrase beaucoup plus qu'à la justesse de l'idée. Toutefois, il règne en Italie un *bon sens général*, dans ce qui regarde les arts, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Les étrangers, en parlant de peinture, de sculpture ou de musique, sont toujours des barbares. Quand on est curieux de connaître la vie de Canova,

il faut donc la chercher écrite par un Italien. Mais il est fâcheux que, comme M. Missirini, cet Italien ne place que trois ou quatre idées dans chaque feuille d'impression, composée de seize pages. Ce qu'il y a de mieux sur Canova, ce sont ses lettres, dont les premières fourmillent de fautes d'orthographe.

Chroniques neustriennes, ou *Précis de l'histoire de Normandie*, par M. Marie Dumesnil. Un volume.

L'histoire est à la mode en France, et, je l'ai dit souvent, c'est *Quentin Durward* et *Ivanhoe* qui ont créé cette mode. MM. Guizot et de Barante l'alimentent par de grands ouvrages ; de jeunes écrivains par des *résumés*. Il est fort à désirer que ces petits ouvrages soient traduits en anglais ; on pourrait les donner à Londres pour deux schellings, et ils répandraient de fort bonnes idées. Un des meilleurs parmi ces *précis* est celui que M. Marie Dumesnil vient de donner sur la Normandie ; c'est un digne complément du magnifique ouvrage de M. Thierry sur Guillaume le Conquérant.

Histoire des Ducs de Bourgogne, par M. de Barante. Troisième livraison.

Je vous conseille fort de lire dans le sixième volume de cet ouvrage le récit de la mort de Jeanne d'Arc et de la mission que cette fille singulière remplit en France. Ce morceau est excellent. M. de Barante est le premier auteur qui ait écrit l'histoire de France d'une manière amusante et vraie. En général, il se borne à faire l'extrait des deux ou trois chroniques les plus marquantes de chaque siècle. Mais peu importe à qui appartiennent les idées qu'il présente ; on trouve le plus vif plaisir à les lire.

Poésies de Clotilde de Surville, poète français du quinzième siècle, publiées par Charles Vanderbourg.

Je ne conçois pas comment M. Vanderbourg n'a pas eu l'esprit de se donner la célébrité de Macpherson. Les poésies en vieux langage qu'il nous a données sous le nom de *Clotilde de Surville* sont extrêmement touchantes ; il ne manque à mon plaisir quand je les lis, que de les croire âgées de trois siècles. Comment M. Vanderbourg qui fait si bien la poésie gauloise n'a-t-il jamais fait de vers français passables ? Voilà un problème que je présente aux psychologistes. Il est certain que la langue parlée, en France, avant le règne de Louis XIV, était beaucoup plus propre à la poésie que celle dont nous nous servons depuis ce roi, qui déclare *non nobles*, un tiers des mots les plus utiles de la langue.

412. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 20 *juin* 1825.

Malgré tout le blâme jeté par certaines gens sur les petits livres historiques aujourd'hui de mode, je vous recommande celui qui a pour titre :

Résumé de l'Histoire de Russie, par M. Rabbe (1). Un volume in-18.

C'est un excellent abrégé. M. Rabbe nous montre les Russes tels qu'ils sont : à peine plus civilisés que leurs voisins les Turcs, et très inférieurs aux Turcs par leur mauvaise foi. Un grand seigneur russe, nommé M. de Tolstoy, a attaqué M. Rabbe et lui a reproché que Rabbe, en esclavon, voulait dire esclave. Une revue, fort ennuyeuse et encore plus servile, la revue de M. Julien, a accueilli les attaques du seigneur russe, trop heureux d'avoir à tomber sur un homme de lettres estimable, qui vit de sa plume et non de ses paysans. Je conseille l'ouvrage de M. Rabbe à tous les lecteurs qui veulent prendre, en quelques heures, une idée juste de la Russie.

Le *Dernier chant de Childe-Harold.* Un volume in-8°.

Chant du Sacre. Un volume in-8°, par M. de Lamartine.

De ces deux poèmes, qui ont paru presque en même temps, le premier a été vendu neuf mille francs, et le second six mille francs. Ces prix sont énormes pour la France. Quand le fameux tragique Ducis fit l'édition complète de ses œuvres, il y a dix ou douze ans, elles ne lui furent payées que trois mille francs par volume, et il n'y en avait que trois.

Les deux poèmes de M. de Lamartine ont éprouvé une espèce de chute. Le *Chant du Sacre* n'a pas eu de seconde édition, et *Childe-Harold* n'en a eu que quatre, peut-être même qu'une. Car maintenant Ladvocat et les autres libraires charlatans de Paris font des éditions de quatre cents exemplaires. Ces deux poèmes de M. de Lamartine manquent totalement d'idées. Celles qu'on y trouve sont vagues, communes, et de plus fort obscures.

M. de Lamartine avait entrepris de faire l'éloge de la liberté ; il

(1) M. Rabbe est mort à Paris le 1er janvier 1830.

s'emparait ainsi d'une quantité de belles idées qui courent les rues dans ce pays ; mais ses bons amis du parti *ultra* lui ont représenté qu'il perdrait la faveur de ce parti, et il s'est hâté de supprimer ses transports en faveur de la liberté. Au sacre, il la faisait oindre de l'huile sainte en même temps que le roi.

Voilà bien des griefs contre M. de Lamartine ; il n'en est pas moins le second ou le premier poète de la France, selon qu'on voudra mettre M. de Béranger (auteur des chansons) avant ou après lui. M. de Lamartine rend, avec une grâce divine, les sentiments qu'il a éprouvés. Ces sentiments vagues et mélancoliques, partagés par beaucoup de jeunes gens riches de l'époque actuelle, sont tout simplement l'effet de l'oisiveté. Napoléon faisait remuer cette jeunesse ; de son temps, on connaissait peu l'ennui mélancolique. C'est cependant à cette époque qu'en a été faite la plus belle peinture : je veux parler du petit roman de M. de Chateaubriand, intitulé *René*. Il y a huit ou dix passages charmants dans le dernier chant de *Childe-Harold* : je vous conseille de les lire.

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Provence, par M. le vicomte de Villeneuve-Bargemont. Trois volumes in-8°.

Les aïeux de cet historien servirent le roi René, qui a laissé des notes sur leur caractère. Je m'attendais à trouver une histoire bâtie avec une adresse jésuitique, de manière à déguiser les torts des temps anciens, une histoire dans le genre de celle de l'ennuyeux Lacretelle. J'ai été surpris bien agréablement en trouvant dans M. de Villeneuve un homme de bon sens qui paraît avoir fait des recherches consciencieuses. Son histoire n'est point un chef-d'œuvre. Lord Byron disait que, quand on se mêlait de faire des vers, il fallait en faire tous les jours. J'appliquerais cette maxime à tous les genres de littérature. Il faut maintenant pour être lu, dans le genre historique, une certaine profondeur de philosophie et de bon sens qui ne s'acquiert point en quelques mois d'études. Le métier d'historien ne peut être un pis-aller, comme paraissent le croire plusieurs écrivains, qui, repoussés de la politique par les rigueurs du ministère, se mettent à lire, pendant un an, les vieux manuscrits d'un pays, et puis nous en donnent intrépidement l'histoire.

413. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

Paris, le 13 *juillet* 1825.

Cher ami, je reviens à Paris pour partir. L'heure de la malle-poste me presse ; ainsi pocas palabras.

Mademoiselle [Mars] est grosse, dit-on, chef-d'œuvre de M. de [Mornay]. Le général Gourgaud, dans sa réfutation de M. de Ségur (2), a, dit-on, insulté le dit Ségur ; on parle beaucoup d'un duel à la Bourse. — Cousin nous a dit que c'était pour demain. — Quatre millions sont convertis ; on pense que l'opération est manquée ; mais on dit que les 75 peuvent être à 78, un moment. Il y a dégoût pour la rente. Les étrangers, tracassés, n'en veulent plus. Cependant l'avis des gens sages est de garder. J'ai un ami génevois, le plus sage des hommes, il me dit : « Gardez », et je garde.

J'ai prêté tous mes *Globe*. N'ayez aucun regret ; ils sont plus pédants que de coutume.

M. Girard, d'Egypte, offre de faire un canal sous chaque rue de Paris, moyennant huit millions.

M. Jacques Laffitte offre, ou offrira en 1826 de faire la rue de la porte du Louvre à l'éléphant de la Bastille ; on lui laisserait la plus value des maisons. Il faut une loi, bien entendu. [Le roman de W. Scott *the Betrothed* est fort ennuyeux ; c'est de l'histoire avec détails.]

M. Romieu a lu, à Sautelet, des proverbes romantiques qui l'ont enchanté.

Galli, arrivé le 10, va nous faire rire. Il prend les rôles de Buffo, invisibles dans les mains de Graziani. La divine Giuditta (3) a loué une belle maison à Suresnes ou Puteaux, à dix minutes du pont de Neuilly. Le bon [Delécluze] est toujours égoïste. — Le docteur Edwards est à Londres. Nous vous attendons de pied ferme le 6 août.

[Présentez à vos dames l'hommage de mon respect.]

COLLINET DE GREMME.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812.

(3) Madame Pasta.

414. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Paris, le 21 *août* 1825.

Mon cher ami, la Giuditta, comme vous savez, prétend être insensible aux lettres d'amour ; essayons. Voici une lettre que je vous supplie de faire copier sur beau papier vélin. Un amant tel que M. Edmond de Charency ne néglige pas ces accessoires.

Composez aussi une lettre ; si celle-ci ne réussit pas, nous lâcherons la seconde ; mais il faut une adresse. Donnez celle de l'ami Porte sous un nom supposé ; [mais elle a ouï parler de Porte.] Cherchez un nom inconnu. Par exemple, si vous mettiez : M. de Charency, chez M. Dubouchage, rue Neuve-de-Luxembourg, n° ..... Enfin, pour s'amuser et pour rire, il faut agir. Que pensez-vous de ma prudence ? Ce n'est que dans la seconde lettre que je demanderai qu'elle m'envoie une feuille de jasmin pour réponse. N'oubliez pas qu'il faut Viago à Reims, au lieu de Viaggio.

Si cela prenait, entre vous et moi nous ririons.

Si cela allait bien, nous chercherions un beau jeune homme de nos amis, à qui nous dirions : « Voulez-vous jouer le rôle d'amoureux d'une femme célèbre ? — Mais il faut une discrétion du diable. »

PORCHERON.

415. — C. (2)

A MADAME PASTA, A PARIS (3)

Paris, le 21 *août* 1825.

Je sens, madame, que la démarche que je fais est ridicule. Il y a plus de deux mois que je me représente tous les jours combien il est

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(3) Lettre jointe à la précédente.

ridicule, et même inconvenant, à moi inconnu, d'oser écrire à une femme que la gloire environne et qui est, sans doute, liée avec tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus gai en France. Moi, je suis inconnu, simple lieutenant dans un régiment de cavalerie de la garde. J'y arrive depuis peu avec une pension de mon père ; je ne suis pas beau, sans cependant être laid. Avant d'avoir eu le bonheur de vous voir, avant d'être entré dans cette seconde vie, qui a commencé pour moi le jour où vous avez joué le *Viago à Reims*, je me croyais bien fait, remarquable, l'air noble. Depuis lors, je ne vois rien de tout cela. Tout est vulgaire chez moi, excepté la passion forcenée que vous m'avez inspirée. A quoi bon vous le dire ? Je le sens, cette démarche est ridicule ; vous montrerez ma lettre à des gens qui m'en plaisanteront. Oh ! comble de douleur ! Entendre plaisanter sur la passion que j'ai pour madame Pasta ! Je vous jure, madame, que ce n'est pas le ridicule qui peut m'en revenir que je crains. Ah ! pour vous je braverais bien d'autres périls. Mais je mourrais de douleur d'entendre parler de mon sentiment pour vous. Ce sentiment fait ma vie, j'apprends la musique, j'apprends l'italien, je lis les journaux qu'avant vous je ne regardais jamais, dans l'espérance d'y découvrir votre nom. Fût-il au bas de la page, dès que j'arrive à cette page, j'ai bien vite découvert ce P majuscule qui commence votre nom et qui me fait palpiter, même quand il commence un mot indifférent.

Mais à quoi bon vous dire toutes mes folies ? Que m'en reviendra-t-il ? Comment être connu de vous ? Comment être présenté ? — Je ne suis un peu connu que dans quelques salons antiques qui n'ont pas de relations avec vous ? Je vais chez M. le duc de...., mais y allez-vous ? Ah ! je suis bien malheureux, madame ! Vous ne pouvez concevoir l'excès de ma misère ! J'ai désiré vingt ans de venir à Paris, j'aimais les chevaux, j'adorais le militaire. Tout cela fait mon supplice aujourd'hui.

Comment être connu de vous ? Quand vous étiez à Paris, je me mettais dans un fiacre, comme pour attendre un ami, et je voyais vos fenêtres. Vous êtes à la campagne, dit-on, mais je n'ai pu obtenir du portier le nom de la campagne. J'ai, je crois, fait peur à cet homme. Ah ! je m'abhorre moi-même. Sans doute aussi, si j'obtenais le bonheur de vous être présenté, je vous ferais peur.

J'ai été obligé d'interrompre ma lettre, j'étais trop malheureux. — J'ai vingt-six ans, je suis brun, assez grand, l'air très militaire, dit-on ; mais, après ce qui m'est arrivé avec votre portier, j'ai coupé

mes moustaches, autant que possible. Sans l'ordre de mon régiment, je les aurais coupées tout-à-fait. — Ah ! du moins, que mon air égaré ne vous fasse pas peur, si jamais j'ai le bonheur de vous être présenté. Ne craignez aucune importunité de moi, madame. Je ne vous parlerai jamais de ma malheureuse passion ; vous voir me suffirait ; je vous dirais seulement : Je suis Charency. — Fou que je suis ! On vous dirait bien assez mon nom en me présentant à vous. Mais je veux continuer à me faire connaître. Je suis d'une bonne famille de la Lorraine ; je dois avoir un jour quelque aisance ; j'ai eu une excellente éducation. Ah ! Dieu ! si on eût eu l'idée de m'envoyer voyager en Italie, je saurais l'italien, je saurais la musique surtout. Peut-être, mais je le crois impossible, comprenant, comme un savant, les airs divins que vous chantez, je vous aimerais davantage ; non, il me semble impossible.

Adieu, madame, ma lettre est bien trop longue ; à quoi bon vous écrire, d'ailleurs ?

Je suis, avec le plus profond respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Edmond de CHARENCY.

416. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Naples, le 30 *septembre* 1825.

Vous me demandez, Monsieur, un coup d'œil sur l'état actuel de l'Italie.

Une source d'eau jaillit au pied d'une grande montagne. Pour mettre à même de juger cette source, faut-il s'appliquer à décrire avec soin les divers bassins qui la reçoivent, ou faut-il rechercher dans la position des diverses pentes de la montagne, dans les différentes natures des rocs et des terres qui la composent, quelles doivent être les qualités de la source qui en jaillit ?

Ce ne serait point, du moins selon moi, vous faire connaître l'état de la musique en Italie, que vous décrire les conversations de Milan et de Naples, que vous parler pour la centième fois des fameux théâtres de la *Scala* et de *San Carlo*. Une biographie de Rossini, de

Mercadante, de Pacini, de Meyerbeer, se rapprocherait davantage du but, surtout si on y joignait une analyse du talent de Lablache, de Davide, de Zuchelli ; mais il y manquerait toujours une description de la *source* même du goût de la musique chez les peuples d'Italie, si différents de caractère, et qui ne sont liés entre eux que par la malheureuse circonstance d'être opprimés par la même absurde tyrannie. Cette tyrannie est peu sanguinaire, mais elle est extrêmement minutieuse. Une fille riche, c'est-à-dire ayant mille livres sterling de rente, ne se marie pas à Modène ou à Turin sans que les sept ou huit ministres ou sous-ministres de ces petits princes, lesquels sont désolés de leur oisiveté, fassent chacun trois ou quatre rapports sur cette affaire. Le plaisir par excellence de la nation française, se livrer aux charmes d'une conversation aimable et gaie, dans le courant de laquelle on parle tour à tour de tous les sujets possibles, serait le plaisir le plus dangereux en Italie. Les espions, dans ce pays, meurent d'inanition, ils ne savent que mettre dans leurs rapports, et tout est espion, depuis le moine qui vient en disant : *Deo gratias*, se placer sur le seuil de votre chambre à coucher, pour vous demander l'aumône, jusqu'au perruquier qui vient vous coiffer et au cafetier chez lequel vous allez prendre une glace. Ces espions se vendent à tous les gouvernements successifs. Ainsi, par une circonstance originale et particulière à la malheureuse Italie, il est dangereux de mal parler même du gouvernement qui est le plus grand ennemi de celui qui, maintenant, paraît le mieux établi. Tel habitant de Vérone a dit du mal en 1812, sous le gouvernement de Napoléon, de la lenteur stupide du régime autrichien, qui aujourd'hui est persécuté pour ce propos qu'il tint il y a treize ans, par bassesse envers la puissance alors régnante.

Depuis que la tyrannie, à l'imitation de Philippe II, a fait irruption en Italie, c'est-à-dire depuis la première moitié du seizième siècle, ce qu'il y a de plus dangereux pour un Italien, *c'est de parler*.

Voilà le grand trait moral de ce peuple. Voici un de leurs proverbes les plus familiers : *Un bel tacer non fu mai scritto* (un silence de bon goût ne fut jamais noté) ; ajoutez : par un espion. L'Italien qui vient de voir un beau tableau est occupé pendant *deux heures* des sensations aimables que lui donne ce tableau. Entend-il un opéra *nouveau*, il y songe uniquement pendant huit jours. Pourquoi ? — C'est que la conversation est *impossible* pour lui, c'est que depuis près de trois siècles il en a perdu l'habitude. Comment serait-il sujet à la *vanité* française ? Cette vanité cherche des jouissances dans la *conversation* ;

la vanité vit parce qu'elle parle : en Italie, avant tout, il faut *se taire*.

Dès qu'il s'agit de discuter la vérité d'une pensée ou la justesse d'une expression, les Français et les Anglais qui, depuis trois siècles, parlent et discutent sur tout, reprennent une grande supériorité sur l'Italien, qui, dans la discussion, n'est qu'un enfant sans expérience. Ainsi l'Italie vient de produire sous nos yeux Canova, Rossini, Vigano, et depuis cinquante ans elle n'a pas imprimé trois volumes de prose que l'Europe se soit donné le plaisir de lire et de traduire. Ses meilleurs livres, publiés de 1823 à 1825, semblent écrits par des enfants et pour des enfants, tant ils sont prolixes, tant ils se donnent la peine de tout expliquer.

L'Italien, dans l'impossibilité de parler, comprend profondément ce qui est de son intérêt. Il est en cela fort supérieur au Français et même à l'Anglais. Les Italiens ont compris, dès l'an 1550, ce que l'immortel la Fontaine eut la hardiesse d'imprimer sous le règne de Louis XIV : « Notre ennemi, c'est notre maître ». Il y a deux cent cinquante ans que l'être le plus profondément haï à Turin, à Bologne, à Modène, à Florence, c'est le souverain. Qu'on ne m'objecte pas l'état moral de Florence vers 1780, ce peuple a perdu toute énergie. La puissance de haïr s'est retirée de lui en même temps que la vie.

Rien de plus absurde que d'exposer sa vie, rien de bête comme de s'exposer à la mort et, ce qui est bien pis, aux blessures cruelles, pour l'intérêt de qui ? de notre souverain, c'est-à-dire du plus grand ennemi que nous ayons.

Le détour a peut-être été un peu long, mais vous voilà en possession des deux grandes sources (springs) de la musique et de la peinture en Italie : l'impossibilité de la conversation, le discrédit total des vertus militaires. Le plus grand général peut arriver dans une petite ville d'Italie, il y excite moins d'intérêt et de curiosité que le jeune Pacini, compositeur du second ordre, qui vit en pillant Rossini. Le fameux général est regardé comme un barbare, comme un sauvage, qui a gagné sa vie trente fois de suite, à la loterie des trente batailles auxquelles il a assisté. Dit-il quelque bêtise dans la société, *on ne lui fait pas même l'honneur d'en être scandalisé*. J'ai vu cela arriver vingt fois, à l'occasion des généraux célèbres qui, depuis trois ans, sont venus visiter Naples.

Un jeune duc milanais serait profondément ridicule s'il s'avisait de placer son orgueil dans les exercices militaires et gymnastiques, monter à cheval, faire des armes, chasser ; sans doute, il faut faire de

tout cela un peu, il faut se livrer à ces *corvées*, précisément autant qu'il le faut pour plaire aux femmes. A-t-on l'air de s'y complaire, toute la ville répète bientôt : *E un schiocco* (c'est un sot).

Le jour où l'Italie aura les deux Chambres, le jour où l'*opinion* fera son entrée dans le gouvernement, elle ne sera plus *exclusivement* occupée de musique, de peinture, d'architecture, et ces trois arts, qui, dans l'ordre où je viens de les nommer, se partagent les affections des Italiens, tomberont rapidement. C'est ainsi que la gloire de Voltaire était tombée en France de 1798 à 1812. Il a fallu la résurrection des jésuites vers 1820 pour en faire faire vingt nouvelles éditions. Après avoir exposé les sources de la passion générale pour la musique en Italie, revenons enfin à l'historique de la musique actuelle.

On commence, en Italie, à se dégoûter de la musique de Rossini. Un style de musique ne vit guère au-delà d'une vingtaine d'années, en Italie. Les philosophes n'ont point encore deviné le pourquoi, mais la *nouveauté*, la surprise pour l'imagination, est une condition *sine qua non* du plaisir musical. Rossini n'a débuté, il est vrai, qu'en 1810, à Venise, par l'opéra intitulé la *Cambiale di Matrimonio* (le Mariage par lettre de change). Sa gloire date de l'opéra *la Pietra del Paragone* (la Pierre de touche), donnée à Milan en 1812. Treize années se sont à peine écoulées, et la lassitude de Rossini se trahit déjà par des signes certains. Rossini a abusé de la *rapidité*, des *accompagnements brillants* et des *crescendo* plus que Cimarosa, Paisiello ou il Buranello n'ont abusé d'aucun artifice particulier de la musique. Rossini n'est jamais parvenu à peindre la *passion*, son amour n'est que de la *volupté*, son style n'est jamais que le style *amusant et rapide*. Que le libretto sur lequel il écrit cherche à peindre la sombre jalousie d'Otello ou l'ambition déçue d'Assur, le complice de Sémiramis (voyez l'opéra de ce nom), toujours il a peur d'ennuyer en étant vrai. Comme il n'a qu'infiniment d'esprit et point de passion, dès que l'expression de la passion n'est pas *piquante*, *amusante*, *singulière* ; dès que, surtout, elle n'est que *vraie* et *simple*, Rossini a peur d'ennuyer et se hâte de syncoper sa musique. On lui a adressé cette critique : Dans l'*Armida*, représentée ici sur le théâtre de san Carlo, pendant l'automne de 1817, il a fait chanter ensemble Renaud et Armide ; il a été long et plat. Ce célèbre duo ne se relève qu'à la fin ; pourquoi ? C'est qu'au lieu de peindre l'amour véritable, celui d'Héloïse pour Abailard, l'auteur se ravale à peindre la simple volupté.

Dans les pays étrangers aux arts, à Paris, à Londres, à Berlin, la

musique est loin de s'user aussi vite qu'en Italie : pourquoi ? C'est qu'en ces pays la musique n'est pas le sujet unique de l'attention *passionnée* du public. La guerre, les révolutions de finance, les questions de trois pour cent, d'établissement des jésuites, ou d'indemnité des émigrés, sont successivement à Londres et à Paris les objets qui occupent l'énergie de tous les esprits. La musique est un sujet de conversation *commode*, plus qu'intéressant entre les hommes et les femmes qui ne sont pas très-liés. Dans le fait, à Londres comme à Paris, la musique est ce qu'elle doit être, dans des pays où l'*opinion* entre dans le gouvernement, un objet d'attention fort *secondaire*, un simple amusement.

Depuis que Rossini est devenu *gourmand*, son génie paraît l'avoir tout-à-fait abandonné. Cet homme n'a plus *about him* la moindre étincelle de *celestial fire*. Plusieurs Napolitains, récemment arrivés de Paris, y ont vu la seule chose que Rossini ait écrite depuis deux ans : le *Viago à Reims*, espèce d'opéra buffa, fabriqué à l'occasion du sacre du roi de France Charles X. Cela est plein d'esprit, cela est savant, extraordinaire ; mais, de génie, plus la moindre étincelle. Rossini, ayant d'excellents chanteurs : mesdames Pasta, Monbelli, Cinti, et MM. Zuchelli, Pellegrini, Galli, Bordogni, a eu l'idée de faire chanter ensemble quatorze voix *sans accompagnement*. Rien de plus froid que ce morceau ; absence complète de celestial fire. Malheureusement, je crois que l'on peut regarder Rossini comme mort pour son art.

Quels noms se présentent après le sien à l'attention de l'Europe, avide de parler musique ?

D'abord Maria Weber, dont je ne vous dirai rien. Vous avez entendu le *Freychutz* plus souvent que moi. Savez-vous que Weber, au lieu d'écrire de la musique, s'occupe à écrire sa vie et à nous décrire, avec toute la clarté de la philosophie allemande, comment il est parvenu à se donner du talent ?

En Italie, les noms qui se présentent pour faire oublier Rossini sont ceux de : Mercadante, Pacini, Meyerbeer.

Le premier de ces compositeurs, l'auteur d'*Elisa e Claudio*, a du génie et ce feu intérieur sans lequel on ne fait rien dans les arts. L'analyse de son talent, ainsi que de celui de ses deux rivaux, le Milanais Pacini et le Prussien Meyerbeer, pourra faire le sujet d'une seconde lettre, dans laquelle je dirai quelque chose des chanteurs célèbres qui existent en ce moment.

417. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 14 octobre 1825.

M. Lemercier a fait douze ou quinze tragédies, barbares pour le style; sept ou huit poèmes, où il y a des éclairs de génie ; il a traduit d'Alfiéri *Agamemnon*, et en a fait une bonne tragédie du second ordre ; il a fait une comédie imitée des *Noces de Figaro*, de Beaumarchais ; cette comédie, intitulée *Pinto*, est excellente. M. Lemercier a fait, en prose, un cours de littérature assez ridicule.

M. de Talleyrand, à l'époque où M. Lemercier fut à la mode pour avoir refusé la croix que Napoléon voulait lui imposer, dit de lui : « M. Lemercier est la moitié d'un homme de génie. »

Rien de plus vrai. La plupart de ses ouvrages sont mauvais ; mais on sent, à chaque page, que si l'auteur n'était pas poursuivi par un malin génie, il pourrait faire mieux. M. Lemercier a eu une attaque de paralysie dans sa première jeunesse. Sans cet accident, disent nos physiologistes, il eût peut-être égalé Corneille.

Sa nouvelle tragédie ayant pour titre :

Les *Martyrs de Souli, ou l'Epire moderne*, en cinq actes et en vers, est remplie de longueurs. Elle eût été sifflée à la première représentation, l'auteur eût fait des coupures et eût obtenu un très beau succès. On a tant écrit en Angleterre sur les martyrs de Souli, que je me dispense de raconter de nouveau le fait historique. M. Lemercier a suivi la réalité d'assez près ; son vers, énergique, quoique dur et incorrect, réveille profondément la sympathie du lecteur. Et, comme à la scène la dureté du vers est peu aperçue, cette tragédie eût électrisé les spectateurs. C'est ce qui a porté la censure à la défendre dans un moment surtout où les congrès s'occupent du sort des Grecs, et où M. de Villèle envoie des généraux au pacha d'Egypte pour dresser les troupes qui espèrent exterminer les Grecs.

L'art dramatique étant à la veille d'une révolution, dans dix ans, lorsque la censure aura été tuée par le mépris public, la tragédie des *Martyrs de Souli* sera devenue *obsolete* (1), et la postérité rangera M.

(1) Vieux, hors d'usage.

Lemercier tout au plus à côté de Ronsard ; ce qui, suivant moi, sera un jugement beaucoup trop sévère.

Marie de Brabant, poème en six chants, par M. Ancelot auteur de *Louis IX*, tragédie. Un volume in-8, magnifiquement imprimé, avec beaucoup de lettres gothiques.

M. Ancelot fait avec succès le vers emphatique et magnifique que Racine a introduit sur la scène française, et que Voltaire a encore exagéré. Tout ce qu'écrit M. Ancelot, paraît imité, quant au style, de la tragédie du *Mahomet* de Voltaire. Le poème qu'il nous donne aujourd'hui a pour objet d'augmenter ses titres à la place vacante à l'Académie française. Suivant toute apparence, ce poème n'est qu'une tragédie que M. Ancelot n'a pas voulu risquer au théâtre. Il a mis en récit les scènes trop faibles. Peu importerait l'origine de ce poème s'il était passable, mais il n'est nullement intéressant, et cela parce que l'auteur ne raconte, d'une manière *claire et distincte*, aucun des incidents par lesquels il prétend nous attendrir. M. Ancelot étant un des premiers poètes de l'époque, je vous donnerai en deux mots la fable de son poème.

La jeune et belle Marie de Brabant épouse Philippe-le-Hardi, fils de Saint-Louis. Philippe a un fils d'un premier mariage ; ce fils meurt à l'improviste. Le seigneur de Luxeuil, autrefois valet de chambre de Saint-Louis, et maintenant premier ministre de Philippe, persuade à ce prince que Marie, jalouse de voir régner ses enfants, a empoisonné le prince Louis. Heureusement, le fils de l'ancien valet de chambre, le jeune Luxeuil, est, en secret, amoureux de la reine. Il entreprend de la sauver ; il vient se dénoncer lui-même comme ayant donné la mort au prince Louis, et la reine est sauvée.

Quand on représente un trait aussi extraordinaire que celui du jeune Luxeuil, il faut le prendre en détail, pour que le lecteur, entraîné par la vérité des détails, puisse croire à la probabilité de l'action. Ces sortes de préceptes qui tiennent au bon sens ne sont guère à l'usage de nos poètes actuels ; ils font des vers brillants, on les applaudit et on les oublie ; mais on s'accoutume à accorder, dans la conversation, beaucoup de talent au poète dont on ne lit jamais les œuvres. Tel est le sort de M. Ancelot, tandis que chaque jour on relit les exécrables traductions dans lesquelles nous sommes forcés de chercher le sens du *Corsaire*, de *Lara*, de *Childe-Harold*, etc. Le poème de *Marie de Brabant*, manquant au fond d'art et de raison, passera comme un brillant météore, après, toutefois, avoir été acheté par tout le faubourg Saint-

Germain, car l'auteur est fort *ultra* et membre de la société des *Bonnes Lettres*.

Le *Siège de Damas*, poème en cinq chants, par M. Viennet.

C'est la place vacante à l'Académie française qui nous a encore valu ce poème, au moment où toute la classe riche est à la campagne, et dans la saison que les libraires appellent *morte*. M. Viennet avoue ce que M. Ancelot laisse seulement deviner ; le *Siège de Damas*, dit-il, est une tragédie déjà faite en anglais par le célèbre John Hugues. M. Viennet, qui est classique et grand ennemi du *barbare* Shakespeare, n'ayant pu faire cette tragédie en conservant les deux célèbres unités de *lieu* et de *temps*, en a fait un poème. Il faut une certaine simplicité dans le dialogue d'une tragédie : il faut, *du moins dans le système classique*, une certaine pompe dans la narration d'un poème qui veut être épique. Il suit de là que M. Viennet écrit mieux la tragédie que M. Ancelot ; c'est par le fond des choses et des pensées que manquent les tragédies de M. Viennet, car souvent le style en est simple et assez raisonnable. Cet avantage devient un défaut dans le poème tel que les imitateurs de Racine nous ont accoutumés à le concevoir. Le style doit être pompeux et magnifique, l'œil doit être ébloui de toutes les richesses de la poésie épique. Or M. Ancelot satisfait cette condition beaucoup mieux que M. Viennet. Ce dernier poète, en revanche, triomphe dans l'épître badine : il a souvent le ton et la légèreté de Voltaire. Il a fait une épître très plaisante contre les romantiques, qui demandent pour la France une tragédie nationale en prose, sur le modèle de *Richard III*, de Shakespeare.

418. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 15 *octobre* 1825.

MM. Mauzaisse et Grevedon ont contracté l'engagement d'exécuter de leur main, et sans employer aucun secours étranger, chacun cinquante portraits pour un ouvrage intitulé :

Contemporains étrangers, ou recueil des portraits de cent étrangers célèbres qui ont vécu de 1790 à 1826.

Les cent portraits, format in-folio, paraîtront en vingt-cinq livrai-

sons, de quatre portraits chacune, avec les accompagnements à la mode de *fac-simile* et notices biographiques.

Si MM. Mauzaisse et Grevedon tiennent leur parole et font *eux-mêmes* les cent portraits, cette collection fera sensation en Europe. Les portraits relatifs à la *Henriade* de Voltaire, et exécutés par ces deux artistes, sont des chefs-d'œuvre de lithographie. Bien peu de portraits gravés sur cuivre pourraient soutenir la comparaison. Les effets de *clair-obscur* sont rendus d'une manière admirable par M. Mauzaisse.

Le *Tartufe moderne*, par M. Mortonval. Trois volumes in-12.

Comme la censure n'a pas de prise sur les livres et que la Cour royale vient d'acquitter deux journaux politiques, plusieurs jeunes auteurs racontent les faits qui arrivent journellement en province ; ils ne changent que les noms et appellent leur œuvre un roman. Il n'y a pas beaucoup d'art, mais il y a beaucoup de vérité. Sous ce rapport, les romans de MM. Victor Ducange et Mortonval peuvent être lus avec plaisir par les étrangers. C'est une peinture fidèle de ce que font, loin de Paris, vingt-cinq mille jeunes paysans sans instruction, que, depuis six ans, l'on a métamorphosés en curés de campagne. On leur apprend, surtout dans les séminaires, *à faire des armes* ; le fait est historique. Si jamais les jésuites étaient chassés de France et qu'ils trouvassent de leur intérêt de faire naître la guerre civile, les jeunes curés faits depuis 1817 pourraient y briller *consilio manuque*.

Annales du moyen âge comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne. Huit volumes in-8.

Cet ouvrage, plus estimable que brillant, se divise en trente livres, et commence par la description de l'état de l'empire romain à l'avènement de l'empereur Auguste. Il passe rapidement sur le successeur de l'heureux Octave ; il commence à donner plus de détails en arrivant à la chute de l'empire romain et à la fondation des nouveaux Etats créés par les immigrations de barbares. L'auteur abrège Gibbon dans cette partie de son livre. Gibbon, quoique Madame Guizot ait donné une bonne traduction de son *Histoire of the Fall of the roman Empire*, n'a pas eu beaucoup de succès en France ; on a trouvé son style trop solennel et trop emphatique. L'auteur des *Annales du moyen âge* s'attache au peuple *franc*. Lorsque l'empire d'Orient a pris fin, l'histoire des conquérants de la France devient le principal objet du récit. Quatre volumes de cet ouvrage paraissent ; les quatre derniers suivront de mois en mois. Ce livre estimable fait tomber tout-à-fait les

diverses histoires du moyen âge qui parurent en France pendant le dix-huitième siècle. La critique était tout pour Voltaire et les autres historiens de cette époque ; ils voulaient, avant tout, détruire le despotisme et la superstition. Rien de plus louable ; mais dans leurs ouvrages historiques, ils n'oublient qu'une chose, le *récit*. Ainsi toutes les histoires écrites en français sont à refaire.

419. — (1)

A MONSIEUR MIRA FILS (2)

Paris, rue Richepanse, N° 10.
[*le* 23 *octobre* 1825.] (3)

Monsieur,

Je suis fort embarrassé, une société qui va jouer à la campagne les *Anglais... pour rire*, me demande de lui envoyer la musique des divers couplets que l'on chante dans cette pièce. Pourriez-vous m'indiquer qui vend cette musique ? Vous me tirerez d'un fort mauvais pas si vous pouvez savoir de quelqu'un où l'on trouve ces airs de couplets. Si j'échoue on me croira négligent. Je prends le parti de m'adresser à votre amitié. Agréez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

H. BEYLE.

420. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Paris, le 1er *Novembre* 1825.

Puisque tu as encore le courage de t'occuper de politique, mon cher ami, place dans tes éphémérides, dans tes souvenirs, etc., les faits et les conjectures dont je vais te gratifier.

(1) *Henri Cordier*. Stendhal et ses amis. Notes d'un curieux.
(2) N° 21 rue du faubourg Montmartre, au coin de la rue Grange-Batelière.
(3) Cachet de la poste.

Monseigneur le Dauphin a beaucoup plaisanté M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre et ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, sur les honneurs qu'on a rendus à ce ministre et d'après ses propres ordres, dans le voyage en France qu'il vient de terminer. Cette conversation fait la nouvelle des Tuileries. Décidément le Dauphin, si jamais il devient Louis XIX sera un souverain simple, honnête, sévère seulement pour les braconniers qui gâtent ses chasses. Ce sera un roi tout à fait dans le genre allemand ; il supprimera toutes les folles dépenses.

M. de Villèle, de plus en plus irrité contre M. Franchet, directeur général de la police, qui lui est imposé par les jésuites, et qui, loin de lui obéir comme les ministres, commence la guerre contre la toute puissante *congrégation*. M. de Montlosier, homme d'esprit, *maniaque* de noblesse et du reste, à demi fou, a commencé l'attaque contre les jésuites dans le *Drapeau blanc*. On se souvient qu'en 1823, M. le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld acheta, pour un million à peu près, trois journaux : la *Gazette de France*, le *Drapeau blanc* et le *Journal de Paris*. Ce marché fut connu du public, qui, peu à peu, a abandonné ces journaux. Aujourd'hui, le *Drapeau blanc*, en attaquant les prêtres comme *ignorants* et *fanatiques*, a soin de dire qu'il n'est payé par personne. Mais quel spéculateur aurait racheté de M. de Villèle, pour la somme de trois cent mille francs, un malheureux journal qui n'a pas deux mille abonnés ? — On peut donc espérer que la guerre est commencée entre M. de Villèle et la *Congrégation des Jésuites*.

Si cela se confirme, si la paix ne se fait pas, les jésuites exciteront les trois cent soixante-dix *indemnisés* de la Chambre des députés, et ils rejetteront le budget que M. de Villèle leur présentera en février ou en mars 1826. Car ce ministre, fort adroit et qui a peur, retardera le plus possible l'ouverture des Chambres, qui, pour lui, commencera cette année l'époque du danger.

Nécessairement, M. de Villèle sera obligé de dissoudre la Chambre avant ou, tout au moins, après la prochaine session. Alors, sois-en certain, la France changera d'allure, continuera à s'éloigner de la Russie et à se rapprocher de l'Angleterre.

Sur quelle classe de la nation M. de Villèle cherchera-t-il à s'appuyer — Sur celle des manufacturiers, négociants, banquiers ; sur les Delessert, Ternaux, etc. — Ces banquiers riches auxquels la faveur de M. de Villèle ferait gagner des millions dans les futurs emprunts, chercheront bientôt, dit-on, à faire monter le fatal trois pour cent, aujour-

d'hui à soixante-douze francs. S'il ne monte pas d'ici à l'ouverture des Chambres, les trois cent soixante-dix indemnisés seront furieux et, comme ils sont *stupides*, ils seront faciles à ameuter.

M. de Villèle chercherait, en cas de dissolution de la Chambre, à faire élire beaucoup de banquiers et négociants. S'il ne se jette pas dans les industriels, les jésuites auront assez de pouvoir pour faire élire des jésuites à robe courte. M. Ferdinand de Berthier a avoué à la dernière session qu'il y avait cent huit jésuites (à robe courte) dans la Chambre élective, qui compte quatre cent vingt membres.

Si les ministériels l'emportent, une loi de *douanes* sage ouvrira nos ports, et nous reconnaîtrons bientôt les républiques de l'Amérique du Sud. (1)

421. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 1er *Novembre* 1825.

Vers le commencement du livre cinquième de ses *Confessions*, J.-J. Rousseau fait une description charmante et cependant très vraie de la petite ville de Chambéry :

« S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre ; elle n'en a pas assez pour parvenir ; et, ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté et même y suppléer. »

Chambéry est la patrie de M. le Comte Xavier de Maistre, l'aimable auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Cet homme spirituel et doux a eu pour frère le comte de Maistre, si connu en France par son livre intitulé *du Pape*, et pas sa tendre amitié pour le bourreau. Les théories

(1) R. Colomb avait « *soudé* » ici, en le mutilant, un court billet que Stendhal lui avait écrit le 26 janvier 1823, date à laquelle on le retrouvera dans son texte primitif (Voir *Soirées du Stendhal Club* : Comment fut éditée la correspondance de Beyle ; passim).

de Maistre, *l'ami du bourreau*, ont été mises en pratique dans le midi de la France, lors des massacres des protestants, en 1815 et 1816, et la ville de Toulouse, qui, depuis des siècles, a marqué par son fanatisme et sa cruauté, a osé proposer pour sujet d'éloge en 1824, l'éloge du comte de Maistre, l'ami du bourreau. Toulouse n'a, dit-on, trouvé aucun écrivain jaloux de s'associer à la célébrité funeste de M. de Maistre. Cet homme, mort en 1819, est l'auteur favori des jésuites ; ils font circuler parmi les personnes qu'ils veulent séduire deux de ses ouvrages : le traité *du Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il est amusant de voir que les *Soirées* à Saint-Pétersbourg, terre classique du despotisme en Europe, n'inspirent, au lieu de douces rêveries, que l'*éloge du bourreau*.

Œuvres de M. le Comte Xavier de Maistre, trois volumes in-18.

J'ai voulu en finir avec le Maistre sinistre avant de vous parler de M. Xavier de Maistre, qui n'a de commun avec l'*ami du bourreau*, que beaucoup d'esprit. Le *Voyage autour de ma Chambre* parut en 1794 et fit la réputation de son auteur. Comme l'auteur, en parlant de je ne sais quel endroit de Turin, dit : On y trouvait des animaux féroces, des tigres et des philosophes, la bonne compagnie prit sous sa protection le *Voyage autour de ma chambre*, et fit à ce petit ouvrage une réputation fort supérieure à son mérite. C'est une imitation de Sterne, mais imitation sans profondeur et sans génie. M. X. de Maistre, connu à Chambéry sous le nom de Bance, a fait depuis le *Lépreux de la cité d'Aoste*, une continuation du *Voyage autour de ma chambre*, fort supérieure à la première partie, accident très rare en littérature ; et enfin, le *Prisonnier du Caucase*, et les *Exilés de Sibérie*, ouvrages qui forment plus particulièrement l'objet de cette lettre.

Il y a dans tous ces petits livres une nuance de goût italien ; c'est ce qui m'a engagé à commencer ma lettre par la description que Rousseau fait de Chambéry. La société de Chambéry et de la Savoie est restée inaperçue par tous les voyageurs ; mais elle a trouvé son expression dans les trois hommes de lettres qu'elle a produits : le comte de Maistre, l'ami du bourreau, le comte Xavier de Maistre et le fameux abbé de Saint-Réal, qui a fait sept discours sur l'usage de l'histoire, qui sont de petits *chefs-d'œuvre*, l'histoire de la *Conjuration des Gracques*, et, enfin, cette fameuse histoire de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, qui n'est peut-être qu'un roman, mais qui a fourni à Otway le sujet de sa *Venice preserved*, et qui est encore aujourd'hui l'un des ouvrages qu'on lit le plus en France.

Ce qui caractérise les trois auteurs nés à Chambéry, c'est une sagacité profonde, et qui, cependant, ne tombe jamais dans la lourdeur ; la finesse italienne a passé par là. En effet, toute la noblesse savoyarde va passer sa jeunesse en Piémont. Les Piémontais sont gens d'esprit et ont, en Europe, la réputation de savoir haïr ; or, ce qu'ils haïssent peut-être le plus au monde, ce sont les Savoyards qui viennent chercher fortune à Turin. On conviendra qu'il était difficile de réunir, pour les Savoyards, les conditions d'une meilleure éducation. Les femmes de Chambéry y ont établi des usages qui tiennent le milieu entre ceux de France et d'Italie et qui n'en sont peut-être que plus rapprochés de ce que devraient être partout les lois sociales qui règlent les rapports des deux sexes.

Je retrouve l'expression de tout cet ensemble de société dans les divers ouvrages de M. Xavier de Maistre. D'abord, quoique plaçant Voltaire et Rousseau avec les tigres, M. Xavier de Maistre n'est point méchant ; ses œuvres annoncent, au contraire, une âme douce et qui a réellement quelques rapports avec celle de Sterne. Ces rapports s'étendent plus loin qu'on ne pense : on sait que Sterne a souvent pillé des auteurs qu'il ne citait jamais ; M. Xavier de Maistre imite sans cesse Sterne, et n'en parle jamais.

M. Xavier de Maistre a dans son premier ouvrage, *le Voyage autour de ma Chambre*, un grand défaut, insupportable, surtout pour un habitant de Paris ; il copie à chaque instant la petite littérature qui, depuis la mort de Voltaire jusqu'à la Révolution, se consacre à flatter le goût musqué des sujets de Louis XV, car Louis XVI, trop moral et trop simple pour son siècle, n'a eu aucune influence *d'imitation* sur ses sujets. Avant la Révolution, ceux-ci ne l'apercevaient que pour se moquer de ses manières vulgaires et de son appétit de paysan. Dorat, Delille, Marmontel, la Harpe, Demoustier, Bertin, Parny, Colardeau, furent les hommes marquants de la littérature de cette époque. On ne lit plus à Paris tous ces auteurs-là ; la province et l'étranger les admirent encore. Il me semble que l'*Edinburgh-Review* cite les Mémoires musqués et fardés de Marmontel comme un livre charmant. M. Xavier de Maistre a souvent le défaut d'imiter ces auteurs de 1780, d'autant plus ridicules maintenant à Paris, qu'ils viennent seulement de passer de mode. Dans cent ans d'ici, ils seront *singuliers*, mais non plus *ridicules*. Du Barthas, par exemple, a vu trente-cinq éditions de son mauvais poème de la *Semaine* ; il avait encore, du temps de Boileau, l'honneur d'être *ridicule*, il n'est plus aujourd'hui que *singulier*.

Un autre défaut du *Voyage autour de ma chambre* c'est que, quoique la *forme* cherche continuellement l'*esprit*, il y en a trop peu dans les pensées. Jamais l'attention du lecteur n'est réveillée par la moindre petite idée nouvelle. On connaît l'occasion de ce livre. L'auteur, M. Xavier de Maistre, eut un duel et fut aux arrêts dans sa chambre (située dans la citadelle de Turin) pendant quarante-deux jours. Au lieu de s'ennuyer, comme eût fait un sot ou un homme triste, il se mit à voyager autour de sa chambre et à faire de l'esprit à propos de ses meubles, de ses gravures, de sa chienne, l'aimable Rosine, et de son domestique Giosnetti. L'auteur écrivait en français. Turin fut ravi d'avoir produit un livre français et surtout un livre de *bon ton*, un livre d'esprit. Plus l'auteur imitait Dorat, Sainte-Foix et autres écrivains de Paris, célèbres par l'agrément, plus il parut de bon ton aux habitants de Turin, plus ils mirent de vanité à l'applaudir. Louer le *Voyage autour de ma chambre*, à Turin, en 1794, c'était presque se donner un certificat de bon goût et d'élégance.

L'auteur indique sa maîtresse par le nom de madame de *Haut-Castel*, page 150, chapitre XXXV ; c'est la plus jolie page de son livre. Tous les chapitres n'ont pas, comme celui-ci, la couleur d'un joli madrigal. Il y a souvent beaucoup de cette affectation qui passe pour de l'esprit en province. L'auteur n'ose jamais être simple ; on voit que, quant à l'esprit, il a vécu dans ce qu'on peut appeler la mauvaise compagnie. Par exemple, a-t-il à parler de Newton, il ne dit pas simplement : Newton ; cela serait plat à Turin ; il faut dire : l'immortel Newton. Je suis loin de reprocher bien sérieusement les fautes de ce genre à l'auteur ; son but était sans doute de plaire à la bonne compagnie de Turin et surtout aux dames de Haut-Castel ; il y réussit parfaitement. La seule erreur que je pourrais reprendre dans ces gens riches qui s'amusent à parler français à Turin, c'est l'idée qu'ils ont de l'esprit comme à Paris. Pour approcher de l'esprit français, il faudrait commencer à être soi-même, n'imiter personne, et, par exemple, quand on est de Turin, en Italie, il faudrait parler italien et ne pas copier les phrases de Dorat.

Il y a beaucoup moins de cette imitation du petit esprit français, qui n'est plus de l'esprit, dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. On sent que l'auteur a voyagé ; il connaît un peu mieux l'homme et les hommes ; sa manière a acquis plus de fermeté et a perdu de son affêterie.

L'auteur parle d'un petit système du monde assez plat, dont il a fait le chapitre XVI de son ouvrage ; heureusement il ajoute :

« Je l'aurais cependant embelli (ce système) de commentaires et de notes. »

Ou je me trompe fort, ou le fragment du tome deuxième, pages 80 à 91, est une des plus heureuses imitations de Sterne qu'ait la langue française. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire. Le caractère *gascon*, qui consiste surtout en ce que, dans les rapports des deux sexes, le héros regarde avec affectation toutes les petites circonstances comme étant au-dessous de son attention sérieuse ; le *caractère gascon* est trop souvent, par malheur, le caractère de la littérature française ; la plupart de nos fats de province, de nos Maclou de Beaubuisson (dans le *Comédien d'Etampes*, jolie pièce du Gymnase que Perlet vous jouera tôt ou tard à Londres), la plupart de nos fats de province seraient scandalisés de voir attacher de l'importance à des nuances fines, senties avec justesse, et, en un mot, telles que celles que M. de Maistre vient de peindre avec bonheur. Au contraire du fat français, le nigaud allemand s'enterre et se perd dans ces sortes de nuances ; leur peinture fait tout le talent d'Auguste la Fontaine.

J'arrive enfin au troisième volume des œuvres de M. Xavier de Maistre et à son chef-d'œuvre, suivant moi, à son Conte des *Prisonniers du Caucase*. C'est un tableau dans le genre du *René* de M. de Chateaubriand, des *Aventures d'Aristonoüs* de Fénelon, du délicieux roman de *Paul et Virginie*. Heureusement pour l'auteur, le ton de ce nouvel ouvrage est simple ; on y rencontre bien peu de ces phrases destinées à plaire aux *Maclou de Beaubuisson* et qui gâtent quelquefois les plus jolies pages du *Voyage autour de ma chambre*.

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'Empire de Russie, sans lui appartenir. Leurs féroces habitants forment un grand nombre de petites peuplades qui vivent par le pillage. Les guerriers d'une de ces peuplades, dont les coutumes rappellent souvent celles des sauvages de l'Amérique, font prisonnier un major russe, nommé Kascambo, qui s'expose imprudemment. Les Tchetchenges emmènent le major Kascambo et son fidèle *deustchik* (domestique-soldat, qui, dans l'armée russe, sert les officiers et avec une fidélité souvent héroïque ; ou, en d'autres termes, rappelant *l'homme primitif*). En Russie, la partie estimable de la nation est surtout celle qui n'a pas été gâtée par la fausse civilisation de Moscou, et par ce gouvernement humain, où un fils ne parvient au trône que par le meurtre de son père et de plus est obligé (comme le magnanime Alexandre) de vivre avec les meurtriers de son père et de leur donner les gran-

des charges de sa cour. Fidèle à la donnée que j'ai indiquée et qui doit se retrouver dans tout ouvrage qui cherchera à peindre la Russie avec quelque vérité, le véritable héros de la *nouvelle* de M. de Maistre n'est pas le major Kascambo, mais son domestique Ivan.

Les Tchetchenges emmènent dans leurs montagnes Ivan et son maître ; ils espèrent tirer une forte rançon du major ; ils emploient cent petites ruses de sauvages pour le porter à écrire des lettres pressantes à ses amis de Russie. La lettre, objet des vœux des sauvages, étant enfin écrite, le prisonnier est traité moins durement à partir de cette époque.

Pour ne point trop allonger cet extrait, je passe sur une preuve d'estime singulière que ces sauvages donnent au malheureux major Kascambo : ils le prennent pour juge dans une cause difficile, dont les détails, quoique fort intéressants, me conduiraient trop loin.

Le fidèle Ivan, devenu mahométan, fait partie d'une expédition des Tchetchanges contre les Russes, se distingue par cette intrépidité héroïque que l'on peut dire être *commune* chez le paysan russe. Ivan sauve la vie d'un sauvage, qui devient son ami, ou, comme ils l'appellent, son *koniak*, titre sacré dans les montagnes du Caucase, et qui oblige le sauvage à défendre son koniak envers et contre tous. Mais la situation des deux prisonniers en est empirée. Depuis ses exploits, on ne pouvait plus regarder Ivan comme un bouffon incapable.

On a dit du fameux poète italien Vincenzo Monti : *E il Dante ingentilito* (c'est le Dante plus noble et plus pur). On peut dire, ce me semble, du magnifique passage (pages 40 à 62) de M. de Maistre : « C'est du Walter Scott, adouci et arrangé à l'usage des femmes élégantes d'une cour aimable et raffinée. » Une jeune et innocente anglaise, habitant la campagne avec un mari qu'elle vénère et des enfants qu'elle adore, sera plus touchée par vingt pages des romans de Walter Scott que par ce morceau de M. de Maistre. Mais je sais, par expérience, que beaucoup de femmes élégantes de la haute société du continent trouvent souvent Walter Scott un peu grossier et un peu brut ; ses éternelles descriptions de costumes ennuient et fatiguent, tandis que tout est mesuré, tout est calculé pour l'effet dans cette scène admirable. C'est donc du Walter Scott arrangé à l'usage d'une cour aimable. Comme je ne suis pas l'ennemi de mes lecteurs, je ne suivrai pas plus loin l'histoire du major Kascambo et de l'héroïque Ivan ; je veux vous laisser le bonheur de la lire dans l'original.

Je ne sais si le nom de Madame Cottin est connu en Angleterre.

C'était une dame de Paris, morte il y a dix ou douze ans, fort laide, dit-on, et que sa laideur remarquable n'avait pas empêchée d'inspirer de grandes passions. Elle a fait des romans d'une sensibilité brûlante : *Claire d'Albe*, *Mathilde*. Visant à l'effet et sachant bien que l'âge auquel on lit ordinairement les romans est peu difficile sur les moyens employés pour atteindre à l'effet, madame Cottin fait usage de toutes les ressources du mélodrame. Ses romans sont difficiles à lire pour des hommes âgés de plus de vingt-cinq ans ; ils se placent, sur le *clavier* moral, à l'extrêmité oposée à celle où se trouvent les romans de Sir Walter Scott. Madame Cottin abuse de la peinture de l'amour. Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul 1er, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, a fourni à Madame Cottin le sujet de : *Elisabeth ou les exilés de Sibérie*, le seul roman qu'en France on laisse lire aux jeunes filles, dans les familles *ultra*, qui s'imaginent faire partie de l'ancienne aristocratie.

M. Xavier de Maistre, sous le titre de la *Jeune Sibérienne* nous donne le simple récit des aventures de Prascovie Lopouloff : tel fut le nom de cette héroïne de l'amour filial. Un homme, sans une seule guinée dans sa poche, qui partirait de Londres pour aller à pied à Calcutta, ferait une chose, sans comparaison, moins hardie que celle qu'exécuta heureusement Prascovie Lopouloff. Le récit de M. de Maistre est également intéressant pour le philosophe qui s'amuse à deviner les ressorts secrets des actions des hommes et pour l'homme d'esprit qui demande deux heures d'une émotion douce à un petit volume de deux cents pages in-8.

Le père de Prascovie, issu d'une famille noble d'Ukranie, était né en Hongrie ; il servit quelque temps dans les hussards hongrois ; il vint en Russie, s'y maria, y prit du service. Il se trouve aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, dont lord Byron a immortalisé la férocité sauvage dans le plus beau de ses poèmes. M. de Maistre, qui habite Pétersbourg, n'ose pas nous révéler la cause de l'exil en Sibérie du malheureux Lopouloff. Ce n'est pas la seule fois qu'on s'aperçoit que M. Xavier de Maistre écrit dans un pays esclave et a servi dans ses armées. M. Xavier de Maistre devrait préparer une seconde édition de ses ouvrages avec des variantes, pour être livrée à l'impression après sa mort. Quoi qu'il en soit des causes de l'exil du pauvre Lopouloff, à l'époque du voyage de sa fille, il gémissait déjà depuis quatorze ans dans les affreuses solitudes de la Sibérie, relégué à *Ischim*, village situé près

des frontières du gouvernement de Tobolsk. Là, lui et sa famille n'avaient d'autre ressource, pour vivre, que la rétribution de dix *copeks* (à peu près cinquante centimes) par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie, dès l'âge où la raison commence à avoir quelque force, conçut l'espoir de mettre un terme à l'exil de son père. Peu à peu, cette pensée devint l'objet unique de ses méditations. Enfin un jour Prascovie se détermine à faire à son père l'aveu de son étrange projet. J'avoue que cette scène me semble un des morceaux les plus frappants dans la collection de M. de Maistre. Elle montre avec une énergie qui provient entièrement de la vérité du coloris, quels sont les premiers et les plus grands obstacles que rencontrent les entreprises extraordinaires.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances au sujet du voyage à Saint-Pétersbourg ; mais sa raison se forma, les discours de la jeune fille acquirent plus de poids dans les conseils de la famille ; elle put reparler de son projet. Toutefois, les empêchements que ses parents mettaient à son départ le firent différer encore de six mois. Enfin, Prascovie, soutenue par le sentiment de la dévotion la plus exaltée ou de l'*Amour de Dieu*, sentiment qui, comme toutes les sortes d'amour, peut centupler les forces de l'homme, Prascovie obtient de son malheureux père la permission de partir. Le vieux capitaine la voyait partir pour une mort probable ; elle était son seul appui, sa seule consolation. Qu'on se figure tout ce que cette séparation eut de déchirant !

Je ne suivrai pas l'intéressante Prascovie jusqu'à Saint-Pétersbourg; tout ce que je puis vous dire c'est que son voyage fut semé de curieux épisodes qui captivent constamment l'attention du lecteur. Elle obtient la liberté de son père ; elle le revoit ; mais sa vie n'en finit pas moins d'une manière triste et touchante. Lorsque son héroïne arrive à Saint-Pétersbourg, M. Xavier de Maistre est malheureusement obligé de se souvenir de son rôle de *privilégié* (nobleman). Il s'agit, dans son ouvrage, d'un grand abus à réparer. Or, dans les pays soumis au despotisme pur, comme la Russie, il faut savoir que jadis il a existé des abus, que peut-être par la suite il pourra en exister, mais qu'il n'existe jamais d'abus au *temps présent*.

Une *bonhomie réelle*, jointe à beaucoup d'esprit et à toute la finesse italienne (alliance que l'on trouve bien rarement dans les ouvrages écrits en langue française), fait le grand mérite des trois volumes de

M. Xavier de Maistre. Une tête étroite, des pensées *courtes*, données par l'habitude de vivre sous le despotisme et de le servir quelquefois, surtout dans ses premiers ouvrages, la malheureuse et gauche affectation de l'esprit français, sont le défaut de cet auteur. S'il eût vécu dix ans à Paris, sa manière aurait plus de grandiose ; on ne se sentirait pas, en le lisant, emprisonné avec un homme dont la boutonnière est chargée de douze ou quinze croix barbares ; mais aussi le charme de ces nouvelles eût été détruit par je ne sais quel ton de fatuité, trop commun en France. Voyez, par exemple, les Mémoires et anecdotes publiés récemment par M. le Comte de Ségur, pair de France et ancien grand maître des cérémonies de l'empereur Napoléon.

422. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

Paris, le 10 *novembre* 1825.

Que dites-vous de la chute du 3 pour % ?

Je pense que vous êtes mort pour nous, mon cher ami. Rapportez-moi, en passant, la diatribe contre l'*Industrialisme* (2), je veux la publier *chaud*, après l'emprunt d'Haïti.

M. Ternaux a été aussi Cassandre.

M. Laffitte aussi peu délicat que deux ducs de la Cour, se disputant un ministère. De plus, je sais par expérience, que j'aime mieux dîner avec M. le duc de Laval qu'avec une *Demi-Aune*, comme Cassandre-Ternaux. Les Thierry appellent cela de l'aristocratie, mais je pense que [Victor] Jacquemont a trop d'esprit, pour rester longtemps dans cette bande.

DE LA PALICE-XAINTRAILLES Aîné.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) *D'un nouveau complot contre les Industriels*, brochure, Paris, 1825.

423. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Rome, le 11 *Novembre* 1825.

Si quelque chose nous captive vivement, nous nous figurons qu'elle doit offrir un égal intérêt à tout le monde. Cette commune erreur, je la partage, peut-être en ce moment, en t'envoyant quelques pages écrites sous l'impression de mon débotté à Rome. Quoi qu'il en soit, tu me sauras toujours gré de ce long souvenir, que tu pourras communiquer aux amis de l'illustre et savant voyageur.

A trois ou quatre lieues de Rome, on commence à remarquer cette solitude parfaite, cette désolation sublime, dont tant de voyageurs ont parlé. Si jamais un grand roi, comme Napoléon, parvenait à rendre à la culture l'*Agro Romano*, Rome perdrait les trois quarts de sa beauté. Je traverse des paysages admirables, c'est-à-dire tristes, tranquilles, grandioses, remuant l'âme profondément, et du souvenir desquels on ne peut plus se détacher. Je n'ai jamais rien vu d'approchant, et cependant j'ai bien couru l'Europe.

Rome est entourée d'une muraille qui est, en architecture, ce que la campagne voisine est pour le paysage. Ce mur, bâti, relevé, réparé par vingt hommes célèbres, entre autres par Bélisaire, a cinquante pieds de haut sur huit à dix pieds d'épaisseur. J'arrive à une niche dans ce mur ; au fond de la niche est une porte : c'est la célèbre Porte du peuple, arrangée par Michel Ange. Cette porte, et l'entrée dans Rome, qui la suit, sont fort au-dessous de leur réputation ; cela est plein de petitesse. Je trouve une attention bien aimable de M. le Cardinal Lante. Le pauvre étranger qui arrive à Rome est impitoyablement conduit à la douane, pour la visite de ses effets. Pour peu qu'il y trouve deux ou trois voitures arrivées avant la sienne, on le retient quatre ou cinq heures, et bien loin de l'enthousiasme divin, ses premiers moments dans la ville éternelle se passent en mouvements d'impatience contre les douaniers.

En présentant mon passeport à la porte du Peuple, on m'a dit : Etes-vous Monsieur G... ? — Oui. — Voici une autorisation de faire visiter vos effets chez vous. J'ai eu peu de débarras aussi agréables dans ma vie. Je laisse à mon domestique le soin de chercher un loge-

ment Pour comble de bonheur, je vois une calèche attelée de deux chevaux très vifs ; c'est un fiacre. Irai-je au Colisée ou à Saint-Pierre ? Que préfèrerai-je de l'architecture antique rendue encore plus grandiose par les injures des siècles, ou du chef-d'œuvre de la religion chrétienne et de l'architecture moderne ?

Je dis : au Colisée. — Je traverse toute cette magnifique rue du Corso, la rue de l'Europe qui a le plus de style. Je vois la colonne Trajane et la superbe basilique déterrée par Napoléon ; je traverse le Forum romain. La crainte d'être confondu avec nos petites femmes, jouant toujours la comédie, m'empêche presque d'écrire combien mon cœur battait en entrant au Colisée et en me trouvant au milieu de cette vaste solitude. — Chant des oiseaux perchés sur les buissons qui couronnent les ruines des étages supérieurs. J'ai passé une heure dans cet attendrissement extrême, dont on a honte de parler, même aux amis les plus intimes. Je monte aux étages supérieurs du Colisée. — Vue admirable de la pyramide de Cestius, à travers les arcades ruinées. Me voici au troisième étage du Colisée ; vue au delà des jardins des moines de San Pietro in Vincoli. Voilà le sublime du paysage ; mais ce n'est pas le paysage riant ; les tristes pins couronnent de tous côtés les collines de la ville éternelle. Quoi ! c'est ici que Camille a vécu ? C'est là, tout près de moi, que Romulus a fondé sa ville ? — L'extrême des passions est niais à noter : je me tais.

« Sommes-nous loin, dis-je à mon cocher en sortant, des Thermes de Carcalla ? — A une demi-heure. — Courons. »

Le sentiment de l'admiration profonde, le ravissement de l'antique, si je puis ainsi dire, sont encore plus vifs. Enfin je dis au cocher : « Menez-moi à Saint-Pierre ; » je monte dans la calèche et je ferme les yeux. La machine humaine ne peut résister aux sensations de cette force. Cette demi-journée-ci me récompense de tout le temps que j'ai passé à étudier l'architecture, mais à l'étudier à ma manière, sans jamais en parler à aucun homme vivant ; la petitesse et l'affectation actuelles m'auraient tout empoisonné.

Le cocher me dit : *Ecco san Pietro*. J'étais déjà, lorsque j'ouvre les yeux, au milieu des deux fontaines admirables, tout près de l'obélisque. Je mets pied à terre, au bas de l'escalier de Saint-Pierre ; je repousse avec colère une trentaine de pauvres, qui me poursuivent avec une insolence extrême : ils sont chez eux. Ici, un mendiant galeux est une espèce de moine au petit pied.

Je monte la rampe ; mauvaise façade. J'entre dans Saint-Pierre :

le charme opère. Que dire d'un premier rendez-vous avec une femme qu'on a longtemps aimée !

J'ai mon logement sur le cours, dans le palais Ruspoli. Affreuse saleté des rues ; l'odeur des tronçons de choux pourris me poursuit jusqu'à la nausée. — J'entre chez un apothicaire pour un flacon de sel anglais. Cet apothicaire se trouve être un homme d'esprit et de bon sens, qui a été à Londres ; nous parlons anglais ; il me fait voir ses procédés pour faire la kinine. En un mot, j'ai eu le bonheur de devenir l'ami de M. Agostino Manni. Je ne lui ai jamais dit le mal que je pense de certaines choses ; mais, à tout prendre, sa maison est et sera pour moi la ressource la plus agréable pendant mon séjour à Rome. Je dois à M. Manni la connaissance de M. Metaxa et de plusieurs autres médecins fort instruits, avec lesquels j'ai approfondi la question des marais Pontins. Mais j'ai eu l'attention de ne jamais dire un mot de politique. Je souhaite aux étrangers l'amitié d'un homme tel que M. Manni ; il sait la chimie comme nos Caventon et nos Vauquelin.

Je retourne au Colisée. La beauté du ciel d'Italie nulle part n'est plus sensible qu'au travers des fenêtres du Colisée, vers le nord.

Je reconnais Canova, de loin, dans une petite gravure placée au pied de la croix du Colisée ; c'est la gravure d'un tableau de ce grand sculpteur ; je m'approche, même style que dans ses statues. — Dans la tête de la madone, on remarque le peu de distance du nez à la bouche.

Je ne puis revenir de mon étonnement des dix ou douze pieds de terre qui sont tombés du ciel sur les ruines de l'ancienne Rome et sur les environs. D'où est venue cette terre ?

Je vois la curiosité qui paraît pour la première fois avec ses doutes, ses raisonnements, et vient diminuer l'émotion. En effet, à Rome, peu à peu je suis devenu comme un savant, avec de la curiosité et point de cœur ; mais, grâce au ciel, conservant toujours un peu de cette logique sévère que m'a donnée l'habitude des affaires. M. Nibby le moins bête des savants romains, a déjà donné, dans ses ouvrages imprimés, cinq dénominations différentes au temple de *Jupiter Stator*, et la dernière découverte est toujours également indubitable.

Le manque de logique est incroyable en Italie parmi les savants ; c'est que dans leurs académies, si l'on contredit un collègue, l'on se fait un ennemi mortel. Un savant protégé par un cardinal est ici un animal invulnérable.

Aujourd'hui, venant du Colisée et allant, au hasard, vers le palais Quirinal (Monte Cavallo), j'ai rencontré une jeune fille de dix-huit

ans, qui faisait les sept stations, marmottant des prières ; c'est la plus grande beauté, dans le genre de Raphaël, que j'aie vue de ma vie. Je l'ai suivie, mais avec le respect convenable, pendant plus de trois quarts de lieue. — Figure absolument dans le genre de la *Madonna alla Seggiola* (du palais Pitti). Nous voyons dans la lettre de Raphaël au comte Castiglione (1) que ce grand homme ne faisait guère que des portraits. Me trouvant dans le pays où il a vécu, je rencontre ses têtes dans les rues : rien de plus simple ; cela m'est déjà arrivé à Parme pour le Corrège ; à Bologne, pour les Carrache, etc. J'ai éprouvé aujourd'hui que pour bien sentir la beauté il faut n'avoir absolument aucun projet de séduction sur la femme qu'on admire.

Magnifique fontaine de Monte Cavallo, devant les colosses. Cette fontaine est tout simplement parfaite. J'éprouve cette sensation si rare, qui consiste dans l'impossibilité où se trouve l'imagination de rien ajouter à la beauté de ce que l'on voit. — Belle cour du palais de Monte Cavallo. — Je vois fort bien le cardinal Consalvi rentrant chez lui. —Tout est tranquille à Rome comme dans un village. L'absence de la fatuité militaire, de la manière bruyante de marcher d'un général de brigade important, m'est agréable. Le premier ministre rentre chez lui à pied, comme un bourgeois ; il rencontre près de sa porte un groupe de trois ou quatre poules, qui grattaient la terre tranquillement pour chercher à vivre. Ici, personne n'a l'air pressé. — Beauté admirable des yeux du cardinal, saillie extrême des sourcils, air fin du grand monde, mais nullement l'air grand seigneur comme Fleury. Quel dommage que cet homme d'esprit n'ait jamais lu Adam Smith et Jérémie Bentham !

Le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), à Saint-Pierre, par Canova, m'inspire une vive et tendre admiration. Dans le genre copie de la nature, quelle tête que celle de ce pape ! Cela est encore plus beau que la tête du Louis XIV, de la statue de la place des Victoires. Dans le genre idéal, quoi de plus beau que le Génie qui s'afflige ?

Le soir, je vais voir Canova chez sa maîtresse, Madame T... ; ce grand homme me reçoit avec bonté. Nous parlons de M. de Saint-Vallier, qui lui fit accepter *la Croix de la Réunion*, pour laquelle il n'y avait point de serment à prêter ; Canova refusa courageusement la croix de la Légion d'honneur, parce qu'il fallait un serment. Il est

(1) *Recueil de lettres de grands artistes*, publiées par L. J. Jay, page 18. Cette lettre, datée de Rome, a été écrite peu de temps avant la mort de Raphaël ; car il est question de la *Galatée*, l'un de ses derniers ouvrages. (R. C.)

profondément religieux ; je me sens rempli de respect devant sa personne ; quand je vais à l'audience d'un roi, mon esprit est tout à l'épigramme. Une seule chose me choque dans Canova : par prudence, il ne blâme aucune artiste, si mauvais qu'il soit. J'ai parlé du Corrège avec Canova ; j'éprouve une extrême satisfaction de voir que je sens le Corrège un peu comme lui. Il me dit : « Je veux faire une jeune fille réveillée par son amant, qui chante dans la rue. Je tomberais facilement dans l'indécence en un tel sujet, et je jetterais plutôt mes ciseaux. Heureusement, j'ai trouvé un moyen : c'est un petit Amour qui joue de la lyre près de la nymphe, et qui la réveille. Je compte que cette figure, éloignée de la réalité, ôtera l'indécence. (1)

Ici, comme à Bologne, j'ai trouvé des amours qui durent depuis six, huit, douze ans ; la plupart se sont formés en quelques jours. Dès que vous voyez, dans la société, qu'une femme vous regarde avec plaisir, vous pouvez, au bout de deux ou trois soirées, lui adresser hardiment cette question : *Mi volete bene* ? (Me voulez-vous du bien ?) Si elle répond : Non ; c'est que jamais elle ne sentira rien pour vous ; si, au contraire, elle vous aime, elle répond : Oui ; et tout est fini.

L'orgueil romain a garanti les gens de ce pays-ci de toutes les petitesses de la vanité française et de la sottise de vouloir imiter quelque autre ville au monde que ce soit. A Milan, on avoue hautement l'imitation de Paris, et l'on a des fats dignes du café Tortoni. Ici l'honneur national couvrirait de ridicule l'imprudent qui avouerait une telle prétention, et le ridicule se lance à Rome avec une admirable rapidité. « Un Romain doit, avant toutes choses, être Romain, » disait devant moi, ce soir, l'architecte Serafini, homme d'esprit ; mais je ne pourrais parler plus en détail de la société sans m'engager dans les noms propres.

424. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Rome, le 15 *Novembre* 1825.

. . . . . .

. . . . . Je ne puis rien te dire de ma soirée ; je me suis même fait une règle de ne transcrire, en 1825, qu'avec beaucoup de

(1) Ce groupe est en Angleterre.

réserve celles de mes notes de 1817, dans lesquelles je parle d'amis que le sort commun de l'humanité a mis à l'abri de toutes les vaines persécutions. Heureusement, la plupart des personnes qui, à Rome, m'ont accueilli avec quelque bonté, vivent encore. Je ne te dirai donc rien des salons de cette seconde capitale de l'Europe. Suivant mes idées, la perfection de la société se trouve à Rome. C'est là que des indifférents réunis ont trouvé le secret de se donner réciproquement le plus de moments agréables. Il est vrai que notre vanité inquiète de Paris étant assez rare à Rome, les gens qui se trouvent souvent ensemble dans un salon, ne conservent pas longtemps leurs droits à ce titre *d'indifférents* que j'ai supposé plus haut comme une des données du problème. Un doux sentiment de bienveillance, qui, au premier petit service, se change bien vite en amitié, réunit des gens qui se voient souvent.

Je ferais deux ou trois volumes si je voulais t'envoyer toutes mes remarques sur Rome.

425. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Rome, le 16 *Novembre* 1825.

La renommée fait assez connaître à l'Angleterre les grands poètes italiens, allemands et français. Vous n'avez pas besoin de mes lettres pour connaître le nom de Monti, de Manzoni, de Niccolini, de Silvio Pellico. Mais mon séjour prolongé en Italie me met à même de vous montrer comment la tendance générale de la civilisation de dix-huit millions d'êtres qui parlent italien, comment la nature de leurs *habitudes* morales a fait naître des âmes comme Manzoni et Pellico. Exprimés en langage français, par exemple, les sentiments et les idées de ces âmes privilégiées n'eussent trouvé que des sifflets. Vous voyez clairement, monsieur, combien il est utile pour nos plaisirs qu'il y ait dans ce monde divers degrés de civilisation. La tyrannie elle-même peut, ainsi que les tempêtes sur mer, sujets de tant de beaux tableaux, être utile à nos plaisirs intellectuels, quoique l'humanité puisse nous faire désirer sincèrement la non existence de ces deux fléaux. Le littérateur qui aura assez d'esprit pour se plier aux manières de voir et de sentir

des trois ou quatre nations qui ont de vrais poètes, verra ses efforts récompensés par des jouissances assez vives et qui auront, surtout, le charme de la variété.

Par exemple, si l'on veut se donner la peine de concevoir la tyrannie soupçonneuse, vexante au suprême degré, mais non cruelle, par laquelle M. de Metternich cherche à abaisser l'esprit et à avilir les âmes des Lombards, imprudemment réveillés par Napoléon et son royaume d'Italie (opération qui a duré de 1796 à 1814), on trouvera une jouissance poétique très vive à la lecture de la meilleure satire qu'aucune littérature ait produite depuis un siècle : je veux parler de *Prina*, vision par M. Thomas Grossi, de Milan. Je ne cite ce poème sublime qu'en passant ; si vous trouvez ce sujet intéressant pour des Anglais, je vous en donnerai des extraits qui pourront être utiles (1) ; car la *Vision* de Prina n'est pas écrite dans l'italien du Tasse et d'Alfiéri, mais en dialecte milanais, langue qui n'est parlée que par un million d'hommes tout au plus.

Mon but étant d'exposer avec clarté comment chaque civilisation produit ses poètes, comment, par exemple, la civilisation de salon a fait naître l'abbé Delille en France, et, plus tard, la *méfiance* et la *solitude comparative*, les odes de Béranger, je vous demande la permission de parler un peu des habitudes sociales de l'Italie. Ce n'est que par ce chemin que l'on peut arriver à comprendre et surtout à *sentir* ses poètes. Tel d'entre eux, il y a trois ans, était inintelligible pour mon âme, quoique je comprisse parfaitement les mots de chacun de leurs vers. L'habitation dans le pays, la fréquentation constante des hommes les plus fortement empreints de la manière de voir et de sentir italienne, m'ont fait enfin comprendre et sentir tel poète qui, d'abord, me semblait sans mérite, et qui, hors de l'Italie, ne peut être loué que par les pédants qui louent ou blament *sur parole*, et uniquement pour satisfaire leur propre vanité et se donner l'air de connaître toutes les littératures.

Je trouve, parmi les poètes italiens vivants, MM. Monti, Manzoni, Niccolini, Pellico, Foscolo, Aricci, Buratti le Vénitien, Grossi de Milan, dignes d'être connus hors de leur pays. Je me dispenserai, pour le moment, de vous parler de Vircenzo-Monti, le plus grand de ces poètes, l'immortel auteur de la *Bassvigliana*. Aveugle comme Milton, âgé de soixante-dix ans, il achève sa vie à Milan, soigné par sa femme et sa

(1) Voir la lettre du 30 novembre 1825, ci-après.

fille, madame la comtesse Perticari, veuve d'un littérateur fort distingué (1), et connue elle-même par de charmants vers italiens et par sa science en langue latine. Je ne parlerai qu'en passant, et autant qu'il sera nécessaire pour l'intelligence de mon sujet, de M. Foscolo, qui a longtemps habité Londres. Je crois, au contraire, que MM. Manzoni, Pellico, Niccolini, Buratti et Grossi y sont moins connus qu'ils ne le méritent.

L'Italie n'est pas comme la France, elle a une vingtaine de capitales ; en France, il n'y a que Paris. Les littérateurs de Lyon, de Nantes, de Bordeaux sont des êtres ridicules. L'Italie est, au contraire, dans l'heureuse position de l'Allemagne. On se moque fort bien, à Venise, de ce qui est applaudi à Milan. Tel poète, sifflé à Florence, s'il est Romain de naissance, peut espérer un grand succès à Rome. A l'égard de Naples, un poète qui imprime à Turin ou à Vérone, y est presque aussi étranger, la langue à part, que s'il eût publié son livre en France ou en Allemagne. Chaque ville d'Italie possède communément deux ou trois poètes qui, au lieu d'être ridicules, comme cela arrive à leurs pareils en France ou en Angleterre, sont regardés par les bourgeois, leurs compatriotes, comme faisant partie des avantages qui distinguent leur ville, et, comme vous savez, chaque ville ici abhorre la cité voisine et en est abhorrée.

Cette fatale maladie morale est, suivant moi, antérieure aux Romains ; elle fut soigneusement cultivée par ces maîtres du monde, qui ne pouvaient redouter qu'une confédération. La haine réciproque fut une des bases du patriotisme étroit des républiques du moyen âge Les princes qui usurpèrent le pouvoir souverain dans ces républiques, les Médicis à Florence, les Visconti à Milan, les de la Scala à Vérone, etc., cherchèrent encore à envenimer ces haines de ville à ville ; ils se disaient avec Machiavel : *Divide ut imperes*. Cette suite acharnée de fatales circonstances ont fait de l'Italie le pays de la haine, presque autant que celui de l'amour. Cette haine de ville à ville, cette absence d'un centre commun de civilisation paraît, par ses bons comme par ses mauvais effets, dans chacun des ouvrages de ses poètes, au-dessus du médiocre. Elle triomphe dans les jugements littéraires. On méprise, à Florence, les tragédies de Silvio Pellico, autant qu'à Milan l'on méprise les tragédies du Florentin Niccolini, ce qui n'empêche nullement que la *Francesca di Rimini* de Pellico et l'*Ino e Temisto*

(1) Perticari, né à Savignano, en 1779, mort à Rome en 1822.

de Niccolini, ne soient des ouvrages tragiques au moins égaux à tout ce qui a paru depuis dix années sur les théâtres de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. En Italie, les habitants de Venise, de Bologne, de Milan, de Turin, de Florence, de Naples, etc., regardent comme autant d'offenses personnelles les critiques qu'on pourrait se permettre sur leur peintre, leur poète, ou leur statuaire. Plus la critique est fondée, plus la haine par laquelle on chercherait à la punir serait acharnée. C'est ce qui fait qu'un étranger seul peut parler de la littérature italienne ou de la situation actuelle des arts en ce pays. Le seul Rossini est généralement loué, parce que sa patrie, Pesaro, est une ville trop petite et trop peu importante pour avoir des ennemis puissants ; et, en second lieu, parce que Florence, Venise, Rome, n'ont eu aucun musicien à lui opposer et l'ont appelé pour qu'il composât pour leurs théâtres. Du reste, malheur à qui dirait du mal à Brescia, du poète Aricci, ou à Florence, du peintre Benvenuti ! Je me suis fait des ennemis sérieux à Rome en me permettant de trouver ridicules plusieurs tableaux de M. Camuccini, le prétendu grand peintre de ce pays. Ce malheureux préjugé est précisément ce qu'il faut pour fixer ces artistes dans la médiocrité la plus incurable. La moindre critique n'est plus, à leurs yeux, le langage de la vérité, mais celui de la haine. Laissant donc à part et dans leur obscurité méritée tous ces poètes qui vivent sous la protection de la vanité municipale des bourgeois leurs compatriotes, je passerai aux poètes vraiment remarquables et je commencerai par M. Alessandro Manzoni, dont un libraire de Florence vient enfin d'imprimer les œuvres complètes en un volume.

Tout le monde désirait qu'une telle collection vît le jour ; tout le monde l'achète, et certainement le libraire florentin n'aura pas donné un écu à l'auteur. C'est beaucoup s'il lui a envoyé en cadeau un exemplaire de ses propres œuvres ; vu l'avarice florentine, je parierais même le contraire. Ainsi, en Italie, un homme de lettres, quel que soit son talent, ne peut espérer de vivre au moyen de ce talent. Je compte ce malheur apparent au nombre des plus grandes félicités de la littérature italienne ; elle est délivrée par là, des gens de lettres aux gages des gouvernements, des Southey, etc., etc.

M. Alessandro Manzoni est né à Milan vers 1785 ; il est noble et riche, de plus extrêmement dévot. Il a épousé une femme protestante et regarde comme le plus grand bonheur d'être parvenu à la convertir à la religion romaine. Il traduit en italien le fameux livre que M. de Lamennais a écrit sur l'*Indifférence en matière de religion.*

Le génie de M. Manzoni est sombre, tendre, sérieux. Il commença sa réputation en 1806, par une pièce de vers sur la mort de Carlo Imbonati, second mari de madame Giulia Beccaria, mère de M. Manzoni et sœur du célèbre auteur du traité des *Délits et des Peines*, un des précurseurs de M. Jérémie Bentham. M. Imbonati était du nombre de ces génies puissants, moins rares, peut-être, en Italie, que dans toutes les autres régions de notre Europe moderne, mais que la prudence réunie à l'absence complète de vanité engage à se taire. Je connais plusieurs de ces hommes rares, je ne les nomme point, pour ne pas contrarier le genre de vie qu'ils ont adopté et que rend impossible en France la vanité, et en Angleterre la nécessité de gagner de l'argent et de fréquenter les gens riches ou titrés. C'est l'existence de ces hommes de la force de M. Imbonati qui, à mes yeux, fait de l'Italie l'un des premiers pays du monde. Ce sont les hommes de la force de M. Imbonati qui, à Milan, osèrent résister à Napoléon dans tout l'éclat de sa puissance, et *rejeter* une loi par lui proposée à son corps législatif du royaume d'Italie. Les Français, après avoir allumé ce feu sacré en 1789, l'avaient perdu et étaient alors *vendus* à Napoléon, comme ils le sont aujourd'hui aux Bourbons. Ne croyez point, monsieur, que cette apparente digression m'ait éloigné de mon sujet : la poésie italienne, *telle qu'elle existe dans les grands poètes vivants*. Le *bien dire*, en Italie, est cousin-germain du *bien faire*. Parmi tous les poètes de l'Europe moderne, ce précieux caractère de *réalité*, si je puis ainsi parler, je ne l'ai retrouvé que chez M. de Collin, poète autrichien, mort vers 1810.

La vertu *pratique* et imitée, pour ainsi dire, de Socrate et de son école, respire dans les vers de M. Manzoni : *In morte di Carlo Imbonati*. Leur succès fut immense, et depuis vingt ans ils sont cités par tous comme un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne en Italie. Carlo Imbonati mourut à Paris, où il se trouvait avec madame Giulia Beccaria, mère de l'auteur. Le philosophe Imbonati n'avait jamais vu M. Manzoni. Le poète feint qu'après sa mort Imbonati lui apparaît. Ce poème n'est donc, à proprement parler, que le récit d'une *vision*. Cette forme avait été adoptée par tous les poètes, grossiers prédécesseurs du Dante, et cela par l'excellente raison que, tout le monde *croyant* alors aux visions ou apparitions, de toutes les choses *existantes* une vision était la plus poétique. L'exemple du Dante, dont le magnifique poème n'est qu'une vision, a été suivi par la plupart des bons poètes vivants (Monti, dans la *Bassvigliana*, Grossi, dans *Prina*, etc.).

Cette forme a l'immense avantage, dans ce pays de papisme, de concilier aux grands poètes la croyance du peuple, parmi lequel, de Turin à Naples, les apparitions passent pour choses certaines. Le sûr moyen, au contraire, de faire rire un Français, de quelque classe qu'il soit, et je suppose un Anglais, c'est de lui raconter une vision. De là, je conclus à l'utilité des civilisations diverses ; non pas, certes, pour le bonheur du genre humain, mais pour le plaisir des gens sensibles aux beaux vers. Quoi qu'il en soit, les chefs-d'œuvre de Monti et de Grossi, et le premier bel ouvrage de M. Manzoni, sont le récit d'une vision.

Carlo Imbonati apparaît à Manzoni et lui donne, comme à un fils chéri, des jugements et des conseils sur les choses de la vie, et ces conseils n'ont rien de vague. En 1806, il n'y manquait que les noms propres, pour être, même aux yeux des étrangers, applicables à ce qui se passait en Lombardie, et le public de Milan, qu'alors Napoléon s'efforçait d'acheter, suppléa facilement tous les noms propres. Le corps législatif de Milan venait justement de rejeter la loi fameuse proposée par Napoléon, rejet qui amena l'anéantissement du corps législatif du royaume d'Italie, tandis que celui de France continua à être un instrument passif dans la main de l'empereur, qui n'était pas alors aussi libéral qu'à Sainte-Hélène et dans le livre de M. de Las Cases.

Les circonstances politiques et morales sur lesquelles je m'arrête trop longtemps, peut-être, firent retentir dans tous les cœurs italiens, les beaux vers de M. Manzoni et leur donnèrent ce genre de succès que M. de Béranger vient d'obtenir, en France, par ses chansons immortelles. Une concision poétique et pittoresque, une sensibilité douce qui place le poète dans une région supérieure à la colère aristocratique, qui fait le génie d'Alfiéri, une piété tendre qui, plus tard, a gâté les tragédies de M. Manzoni, font le caractère de son premier chef-d'œuvre. Je citerai peu, uniquement parce que je suppose que la langue italienne ne vous est pas aussi familière que je le désirerais. Je ne puis me défendre, cependant, de transcrire le portrait d'Homère, qui a trouvé place dans la mémoire de tous les Italiens :

Ne lodator comprati avea quel sommo
D'occhi sieco, e divin raggio di mente ;
Che per la Grecia mendico cantando
. . . . . .
Ciu poi, tolto a la terra, Argo ed Atene,
E Rodi e Smirna cittadin contende ;
E patra ei non conosce altra che il cielo.

Pagina 13.

La description suivante de la mort du Juste, donnée par lui-même, avantage de la forme de la vision, qui permet de rendre compte ainsi de tous les sentiments ; cette description, dis-je, me semble sublime. Le poète demande à Imbonati comment la mort lui est arrivée, quelle sensation il a éprouvée, en un mot, ce que c'est que la mort (question si imposante et si hautement intéressante pour tous les hommes) : telle est la réponse du juste :

Come da sonno, rispondea, si solve
Uom, che né brama né timor governa,
Dolcemente così dal mortal careo
Mi sentii *Sviluppato.*

Pagina 9.

Ce dernier mot me semble magnifique dans la bouche d'un chrétien pieux tel que M. Manzoni s'est toujours montré. On a souvent comparé les vers sur la mort de Carlo Imbonati aux *Sepolcri* de M. Foscolo. Il y a plus de chaleur chez M. Foscolo, mais aussi souvent cette chaleur est *factice* et ressemble trop à de la rhétorique. La versification des Sepolcri, plus brillante que celle de M. Manzoni, manque tout à fait d'onction et de ce charme entraînant qui dans les vers du jeune Milanais, rappelle souvent le naturel touchant de plusieurs poètes allemands et anglais. Le plus beau passage du poème de M. Foscolo, celui où il peint le génie de Machiavel, appartient plus au genre de la satire qu'à celui d'un poème qui veut être touchant. M. Foscolo est sûr du suffrage de tous les esprits, même les plus grossiers ; M. Manzoni ne plaît qu'aux esprits délicats, mais les enchante comme le son d'une musique suave et qui fait penser doucement aux choses d'une autre vie.

Les hymnes sacrés de M. Manzoni se sont fait lire, même des politiques, qui considèrent le *Papisme* comme le premier malheur de l'Italie. Le papisme proscrit tout examen, c'est ainsi qu'excepté chez les esprits de la force de Carlo Imbonati, de Beccaria, de Melzi, de Gino Caponi, et de peu d'autres, il a retardé d'un siècle la civilisation de l'Italie. Dans la classe des actions politiques, l'ignorance que le papisme cause a conseillé aux Milanais l'assassinat de Prina (20 avril 1814) ; dans la classe des sottises imprimées, il a fait naître l'*Histoire d'Italie* de M. Carlo Botta, imprimée en 1823, et lui a fait avoir quatorze éditions en deux années.

Toutefois, les beautés poétiques des hymnes de M. Manzoni sont telles, qu'elles ont fait passer sur leur tendance antisociale et *véné-*

neuse, surtout pour la malheureuse Italie, écrasée en 1825 par les tout-puissants jésuites (1).

426. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Rome, le 20 *novembre* 1825.

Ah ! parbleu, je te conseille de venir me parler dorénavant de tes cascades de la Savoie et de la Suisse ! Je viens de voir la bellissima cascata di Terni. Ouvre tes deux oreilles et écoute ce que tu vas ouïr. Un incident assez singulier est venu encore ajouter à l'agrément de ma charmante excursion dans ces montagnes.

Après un grand nombre de zigzags dans l'Apennin, de Narni à Terni, je suis arrivé dans cette villette par un clair de lune à neuf heures du soir. Le lendemain matin, par un soleil superbe, et les arbres encore garnis de leurs feuilles seulement rougies par l'automne, je suis allé à pied à la cascade, parce que j'ai eu la petitesse de me mettre en colère avec le maître de poste, que le gouvernement papal a autorisé à prendre un prix énorme pour faire sept milles. De Terni à la cascade, on suit le fond d'une vallée où j'ai eu le plaisir de me perdre. J'ai demandé plusieurs fois mon chemin. Une paysanne, après m'avoir répondu fort soigneusement, m'a dit avec familiarité : « Donne-moi quelque chose pour l'amour de la madone. » Le tutoiement vient de l'ancien latin. L'absence de toute vergogne avec laquelle tout paysan demande au voyageur tient : 1° au défaut total de vanité ; 2° à l'égalité devant le prêtre ; 3° à l'égalité devant Dieu. Il y a si peu de vanité dans ce pays-ci depuis le lac de Trasimène, que je commence à la regretter. Les paysans en France, pour exprimer le comble du malheur, disent fort bien : *Il fut réduit à tendre la main.* Ici, vous passez devant une femme qui travaille, assise sur le devant de sa porte : elle tend la main sans se déranger et vous dit : « Donne-moi quelque chose. » — Mais l'absence de vanité, funeste dans les basses

(1) Voir le feuilleton du *Temps*, du 3 mars 1830, ayant pour titre le *Parnasse italien*. Il y a, entre la lettre ci-dessus et ce feuilleton, plusieurs idées communes exprimées souvent dans les mêmes termes ; mais chacun de ces articles a des particularités qui lui sont propres. (R. C.)

classes, est bien agréable et produit des effets bien neufs pour nous, dans la société.

Je te fais grâce des autres pensées du même genre qui m'amusaient pendant que j'allais à la cascade Je suivais le fond de cette vallée à bords escarpés, mais je ne voyais point arriver la cascade. Dans mon inquiétude, j'ai quitté le chemin et me suis mis à marcher sur le bord même de la rivière limpide qui vient de la cascade. J'ai failli tomber dans l'eau en sautant de rocher en rocher, dans mon obstination de ne point quitter la rivière. Enfin, je suis arrivé sous un pont, je me suis hissé sur le pont, et me voilà sur la rive droite de la rivière. Je suis une allée d'orangers, j'entends un grand bruit, je vois une grande fumée d'eau brisée ; je fais un détour et, à ma droite, je vois la rivière qui se précipite du haut du bord escarpé de la vallée. C'est la plus belle chute d'eau que j'aie vue de ma vie. Je reste une heure au fond de la vallée. Combien je suis heureux de ne pas m'être fait accompagner par un guide !

Au bout d'une heure, un joli petit paysan m'aborde d'un air riant qui me surprend, et me demande avec amitié si je ne veux pas monter et voir la cascade de haut en bas.

Je monte, en effet, par un petit sentier en zigzag qu'on a pratiqué l'année dernière le long du côté oriental de la vallée, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. A mi-hauteur de la cascade, il y a un belvédère qui s'avance et qui est, en quelque sorte, comme suspendu sur la nappe énorme qui tombe au fond de la vallée. Cela est parfaitement beau. Je grimpe enfin tout à fait au haut de la cascade, je vois la rivière à six pieds au-dessus de l'endroit où elle se précipite ; on jouit en ce lieu d'une cascade en raccourci. Cette petite rivière (le Velino) coule dans un canal construit par les Romains pour abaisser le niveau d'un lac qui est à deux milles de la cascade et gagner des terrains cultivables sur ses bords.

J'ai suivi, pour revenir à Terni, un chemin qu'on a pratiqué tout au haut du bord oriental de la vallée, tout au bord du précipice qu'elle forme. J'étais fatigué d'admiration, j'avais besoin de sensations d'une autre espèce ; elles n'ont pas tardé à venir. Une paysanne qui passait m'a salué en riant d'un air de connaissance. J'ai pensé à l'air affable de mon petit guide, chose si rare en Italie, où c'est toujours l'air hagard de la méfiance et de la haine que l'on trouve dans les yeux mêmes des gens que l'on paye le mieux. J'ai interrogé mon petit guide ; un air malin brillait dans ses yeux si beaux ; il refusait

de me répondre. Enfin il m'a dit en riant : « Je vois bien, seigneur Stéfano, que vous ne voulez pas être connu. Voici cependant l'habit que j'ai acheté avec les six écus que vous m'avez donnés à votre départ. »

J'abrège des détails infinis et fort amusants pour moi, qui ne comprenais pas. Je vois enfin que je suis M. Etienne Forby, paysagiste français, qui a passé vingt-six jours au petit village de Fossagno, occupé à peindre à l'huile tous les aspects de la cascade. Tous les paysans que je rencontre me saluent avec une bienveillance marquée, je vois que je suis un brave homme. De jeunes paysannes me saluent aussi fort amicalement. Je m'enquiers de mon petit domestique de ma manière de passer mes soirées ; je demande si je n'avais point de maîtresse. Hélas ! non ! mon ménechme a eu la constance de s'ennuyer ici vingt-six soirées de suite, sans se mêler à la société, car il y en a pourtant en Italie. J'ai été présenté à la paysanne qui me louait mon logement, à celle qui me faisait à dîner et dont la sœur venait d'avoir le malheur de perdre sa petite fille *Mariaccia*, celle que j'aimais tant.

J'ai voulu, au milieu de tout le village rassemblé autour de moi pour me faire fête, essayer de renier mon nom ; impossible. Tout le monde me criait : « Vous voulez rire, seigneur Stéfano. » J'ai passé trois heures au milieu de ces bonnes gens, que j'ai régalés de vin blanc et de saucisses sentant l'ail d'une lieue. Jamais, quoi que j'aie pu faire, il ne m'a été possible de faire naître le moindre doute sur mon identité. Enfin, mon petit domestique m'a reconduit à Terni, où je ne suis arrivé qu'à six heures du soir, en pêchant le long de la rivière. — Il parait que mon ménechme est un homme excellent ; je me suis diverti avec ces paysans qui me traitaient d'une manière si intime ; je me suis enquis de tous les détails possibles sur la vie qu'ils mènent ; je leur ai promis de revenir dans un mois, toujours bien contrarié de trouver mon ménechme si peu galant, car je voyais des yeux superbes parmi les paysannes que je régalais. J'ai eu jusqu'à soixante ou quatre-vingts personnes autour de moi, et toujours adoré de tout le monde. J'étais assis sur le banc de la boutique du *salamiere* (du charcutier) et une barrière formée par deux chaises placées devant moi, empêchait la foule de m'opprimer. J'écrivis sur ce banc une attestation que me demanda *Francesco*, mon petit domestique ; mes successeurs pourront vérifier la vérité de cette aventure.

A Rome, au café del Greco, vià de Condotti, on m'a présenté à mon ménechme, qui était, sans doute, fort bien au moral, mais j'ai

été choqué de le trouver si peu beau : c'est une leçon. Il est singulier combien l'homme le moins fat parvient encore à se faire illusion sur sa taille, sa figure. En se regardant pour mettre leur cravate, les gens mêmes qui voient des tableaux toute la journée finissent par faire abstraction totale des défauts.

427. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 30 *novembre* 1825.

L'immense succès de la *Campagne de Moscou*, de M. de Ségur, dont douze mille exemplaires se sont vendus, sans *puff*, en deux mois, a fait faire une deuxième édition de l'*Histoire de l'Expédition de Russie*, par le marquis de Chambray, trois volumes avec cartes et plans, deuxième édition.

Cet ouvrage estimable a le tort d'être un peu ennuyeux. Son bon côté est de donner des détails militaires, fort utiles aux gens du métier, pour acquérir, non la *science militaire*, mais ce genre de bavardage qui donne de la considération à la table d'un vieux major général. La *défiance*, qui entre pour beaucoup dans les jugements littéraires de l'Europe, vous empêchera de faire un grand cas de l'ouvrage de M. de Chambray. Employé par les Bourbons qui l'ont fait colonel d'artillerie et de plus *marquis*, comment cet auteur oserait-il louer le maréchal Ney ? L'effet le plus funeste, pour les Bourbons, de l'histoire si intéressante de M. de Ségur, a été de faire voir à la nation de quel héros le caprice du ministère de 1815 l'avait privée. Le maréchal Ney avait la qualité la plus rare parmi les Français, celle de ne se laisser ni abattre par les revers ni *exalter* par les succès. Le lendemain de la bataille de la *Moskowa*, il osa conseiller la *retraite* à Napoléon. A qui a connu l'homme et la servile bassesse de Berthier et de tout ce qui approchait l'Empereur, un pareil trait est *héroïque*. Ney était fort ambitieux, et ce mot pouvait le perdre à jamais. Le livre de M. de Chambray est bien fait ; il corrige plusieurs erreurs de détail de M. de Ségur. Ce qui m'en a paru le mieux traité, ce sont les événements militaires depuis le 19 octobre (1812) jusqu'à l'arrivée à Smolensk ; mais toujours le maréchal Ney n'est pas à sa place.

La *Gaule poétique*, par M. de Marchangy, troisième volume. Cette quatrième édition aura six volumes.

Un des ouvrages les plus emphatiques et à la fois les plus plats qui aient contribué à la décadence de la pauvre littérature française, c'est, sans contredit, la rapsodie de M. de Marchangy, procureur général. Sa place lui donnant beaucoup d'influence dans les cours de justice, il a fait peur à tous les journaux, qui ont vanté sa rapsodie et l'ont poussée à la quatrième édition. Le style est la charge de celui de M. de Chateaubriand. Si M. de Marchangy écrivait des romans, il serait presque aussi absurde que M. d'Arlincourt. La *Gaule poétique*, traitée avec *bon sens* pourrait faire un ouvrage intéressant. C'est le catalogue *descriptif* de tous les sujets de tragédie et de poème que peut fournir notre histoire de France. Les malheurs d'Œdipe et des Atrides commencent à être hors de mode en France, notre tragédie ne s'occupe plus que rarement des Grecs et des Romains. On répète souvent un vers de Berchoux qui est devenu proverbe :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Cette révolution dans notre littérature, commencée par M. de Chateaubriand et Madame de Staël, s'appelle la querelle des classiques et des romantiques. On se rapprochera du naturel, du simple, du raisonnable. La *féodalité et la délicatesse des cours* disparaîtront de notre littérature.

Le *Masque de Fer*, journal littéraire et satirique, paraissant tous les cinq jours et qui en est à son douzième ou quinzième numéro, a désolé toute la petite littérature. Ce journal, fort satirique, outre les vérités désagréables et ce qu'il y a de malheureux pour les gens de lettres médiocres qu'il fustige, c'est que souvent il met beaucoup d'esprit et de finesse dans ses critiques.

428. — C.

A MONSIEUR CERCLET (1) A PARIS

Paris le 30 *novembre* 1825.

Monsieur

J'ai des remerciements à vous faire pour les compliments que vous voulez bien m'adresser. Quoi ! pensez-vous réellement que mon petit ouvrage (2) soit plein d'esprit comme tout ce que je publie ? — Je ne le pense pas moi-même : première opposition entre nous. Vous voyez blanc ce que je vois noir ; nous ne pouvons estimer réciproquement nos esprits que par politesse. Reste notre caractère moral.

Vous n'êtes pas *plaisant* ou *producteur*, je m'en aperçois au mauvais goût de la plaisanterie sur un nom qui, vous auriez pu le savoir facilement, m'a été utile hors de France. A quoi bon les picoteries qui suivent ? Je ne puis qu'accéder entièrement à tout ce que vous dites et de votre incontestable supériorité en économie politique et de mon métalent en cette matière. Ces deux vérités sont également évidentes pour moi.

Comme il ne s'agit que de discussions littéraires, je vous dirai, sans que vous me le demandiez, que si je n'avais pas eu l'honneur de vous voir chez vous, je n'aurais pas résisté à la tentation de prendre pour épigraphe :

« Ils rendraient la question insoluble, si le bon sens public ne dédaignait leurs « ridicules et pédantesques théories. »

Le Producteur lui-même, page 82.

C'est aussi parce que j'avais l'honneur de vous connaître personnellement, Monsieur, et peut-être aussi par suite de mon *éducation*, que je n'ai pas cherché à prendre le ton du *Producteur* dans la phrase qui annonce la citation du journal que vous dirigez.

Les *Débats* du 17 novembre, et le *Frondeur* d'un de ces jours, m'avaient donné à penser que de grands personnages, qui ont beaucoup de millions et de vanité, donnaient des inspirations à ce journal, destiné à leur faire gagner à la fois *l'argent* et *l'amitié des Parisiens*.

(1) M. Cerclet ancien secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés et maître des requêtes, est mort à Paris, le 25 août 1849, à l'âge de cinquante-trois ans. (R. C.)

(2) *D'un nouveau complot contre les industriels*, brochure in-8 de vingt-quatre pp.

Cette idée était confirmée par des articles de ce journal fort bien faits, d'ailleurs, sur des quatre-vingt-dix-huitièmes de propriété qu'on voit passer journellement d'un respectable industriel à un autre plus respectable encore.

Je ne vois rien, dans la brochure sur laquelle vous voulez bien me donner votre opinion, qui puisse blesser le moins du monde le caractère de MM. les rédacteurs des journaux industriels. Je n'ai point l'honneur de les connaître personnellement ; mais il suffit, monsieur, qu'ils travaillent avec vous, pour que je les croie animés des mêmes sentiments honorables.

Vous pouvez savoir facilement, monsieur, qu'ayant beaucoup d'estime pour l'état de journaliste (c'est la tribune de notre temps), je ne connais l'organisation d'aucun journal. Je pensais que les rédacteurs du *Producteur* étaient les mêmes que ceux du *Journal du Commerce*. Comme un journal perd beaucoup d'argent les premières années, je croyais encore que l'industrie faisait des fonds pour donner des moyens de publicité à la profonde estime que MM. les rédacteurs ont naturellement pour elle.

Le ton de votre lettre me fait espérer, Monsieur, que, tout en n'estimant guère, vous mes plaisanteries, et moi vos obscurités prétentieuses, nous pourrons continuer à vivre sur un pied amical. Si vous me permettez de rire de ce qui me semble affecté, et que, par extraordinaire, ma brochure ait une seconde édition, j'effacerai, sans que vous m'ayez rien dit à ce sujet, ce qui a pu paraître inculper vos intentions ; car les gens qui pensent ne doivent pas donner à rire à ceux qui digèrent.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. BEYLE.

429. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 30 *novembre* 1825.

Puisque l'intérêt que vous portez à la littérature italienne vous fait désirer quelques détails sur le poème de Grossi (1), je vous envoie

(1) Voir la lettre du 16 novembre 1825.

copie d'une lettre que j'adressai de Venise à un ami, le 10 septembre 1822. Bien qu'écrite six années après l'apparition du poème, cette lettre me semble donner une idée assez exacte de l'effet qu'il produisit, principalement à Milan, que j'habitais en 1816.

La plupart des voyageurs anglais qui ont parcouru l'Italie me paraissent des gens qui relisent plus souvent Tite-Live, Horace, et ce qu'ils appellent leurs auteurs classiques, qu'ils n'ouvrent les yeux dans le monde. Il n'est donc nullement étonnant qu'Eustace et les voyageurs de cette espèce ne se soient pas aperçus que, sous le nom générique d'italien, l'on comprenait une dizaine de langages différents, tels que le piémontais, le gênois, le vénitien, le bolonais, le milanais, etc., etc.

Ce n'est qu'avec peine qu'un grand poète se résout à écrire dans une langue morte, dans la langue qu'il n'a jamais parlée ni à sa maîtresse, ni à son ami, ni à ses rivaux.

L'orgueil littéraire s'offense de cette vérité ; je lui réponds par les faits. Quels noms l'Italie peut-elle opposer aujourd'hui à ceux de Grossi et de Buratti? Je ne vois que Monti et Foscolo. Monti, parvenu à une honorable vieillesse, n'écrit plus (1), et si la chaleur poétique est ce qui fait vivre les poèmes, je n'hésite pas à scandaliser les littérateurs d'Académie et à avancer que l'on se souviendra des satires de Buratti et des poèmes de Tommaso Grossi, longtemps après qu'on aura oublié les *Tombeaux* de Ugo Foscolo.

Seulement Grossi et Buratti ne seront appréciés que par le million de personnes qui parlent le Milanais et par les deux ou trois millions qui parlent le vénitien. La terreur est si grande dans ce pays-ci, que peut-être, il est vrai, les délicieuses satires de ces grands poètes ne seront jamais imprimées.

Mon objet, aujourd'hui, est de vous parler de *Prina, a vision.* C'est un poème de deux cent quarante-six vers qui, un beau jour, en 1816, fut trouvé sur le pavé de Milan. Quelques heures s'étaient à peine écoulées que les habitants de la ville, comme le gouvernement, n'étaient occupés que de cette satire admirable.

Telle est la sensibilité de ce peuple, telle est sa *non-cura* des choses qui ne sont qu'utiles, un bel ouvrage de l'art les enlève entièrement aux intérêts directs de leur fortune. Pour que vous puissiez comprendre l'effet magique produit par ce poème, il faut que je vous rappelle

(1) Monti, né à Fusignano, vers 1753, mort en 1828.

quelques circonstances particulières à la Lombardie, à ce pays qui, depuis quarante ans, est à un siècle de civilisation en avant de tout le reste de l'Italie.

Le 20 avril 1814 (1), la population de Milan, excitée et payée par les gens riches et les nobles, assassina à coups de manches de parapluie, M. Prina, ministre des finances. C'est le seul homme de génie que Napoléon eût osé employer dans son royaume d'Italie ; il craignait toujours que ce royaume, dont il avait été obligé, dès 1806, de ne plus réunir le corps législatif (2), ne cherchât à se séparer de la France.

Pour l'assassinat de Prina, trois factions se réunirent : la faction autrichienne, la faction des gens mécontentés par les hauteurs du vice-roi Eugène, et enfin la très petite faction des gens qui désiraient des institutions libérales. La faction autrichienne, conduite par des prêtres et beaucoup plus habile que les deux autres, les trompa avec une facilité qui fait peu d'honneur à cette sagacité italienne, si fort vantée. Le parti autrichien se fit avancer beaucoup d'argent par de riches négociants rebutés par le vice-roi, qui n'aimait que la noblesse. Avec cet argent, on paya deux cents va-nu-pieds ; mais, quoique payés et animés par la présence des principaux nobles qui, le parapluie à la main (car la pluie tombait par torrents), s'agitaient et criaient au milieu des assassins, aucun de ces va-nu-pieds salariés n'eut le courage de tuer Prina ; on le prit dans son palais, on l'assomma, et il resta cinq heures de temps demi-mort, étendu par terre, et recevant un coup de manche de parapluie tous les quarts d'heure ; on le traîna en cet état l'espace de quatre cents pas. Deux dragons à cheval parurent ; six mille assassins prirent la fuite ; les dragons ne faisaient que passer ; ils n'avaient aucun ordre. Les six mille va-nu-pieds, parmi lesquels deux cents étaient payés pour assassiner, revinrent autour du pauvre Prina. Comme on le traînait, il passa devant une église, celle de San Giovanni alle case Rotte. Le prêtre de cette église, quoiqu'il ne fût pas de la conspiration, fit fermer les grilles des portes, comme quelques personnes humaines qui environnaient le corps de Prina entreprenaient de l'y porter. Il parlait encore et n'avait point de blessure mortelle ; il s'écriait d'une voix assez forte : *Au nom de Dieu, achevez-moi.* Un personnage célébré depuis par

(1) Voir l'*Histoire du 20 avril* 1814, par le comte Guicciardi, 1 vol. in-18 de cent pages, traduit en français.

(2) Le corps législatif de Milan refusa à Bonaparte, en 1806, une loi sur l'enregistrement. (H. B.)

Buratti, le marquis Maruzzi (1), qui est le héros de l'*Elefanteide*, ouvrage du poète vénitien, répondait à cette demande par ce cri furieux : Achevez-le, achevez-le.

Enfin, le malheureux Prina, arraché de sa maison vers midi, cessa de souffrir à cinq heures. La populace, le voyant mort, redoubla de fureur et traîna son cadavre dans les rues jusqu'à ce qu'il eût perdu toute forme humaine. La nuit même, il fut porté en cachette au grand cimetière de Milan appelé *il Foppon*, sur la route de Come.

A peine Prina assassiné et le peuple de Milan engagé par un crime, le parti autrichien se moqua également et des bourgeois mécontents des préférences aristocratiques du vice-roi qui avaient fourni leur argent, et du petit nombre de jeunes libéraux, sans cervelle, qui ne comprenaient pas qu'avant d'arriver à un gouvernement représentatif, la Lombardie avait besoin de quarante ans d'administration d'un despote, homme de génie comme Napoléon.

Est-il besoin de dire que tous les anciens abus arrivèrent avec l'administration autrichienne ? Cette administration fut sage et humaine de 1814 à 1820 ; MM. de Bellegarde et de Saurau, successivement gouverneurs, furent modérés et prudents ; mais ils étaient souvent entraînés par les nobles, impatients de reprendre leurs anciens privilèges, et qui semblaient dire à ces sages gouverneurs : *Pourquoi donc avons-nous assassiné Prina* ?

Le mécontentement était extrême dans le pays, lorsqu'un beau matin, en 1816, l'on trouva dans les rues de Milan (et, à ce que m'ont assuré des gens dignes de foi, à Milan et à Venise, jusque dans le théâtre de la Scala, le même soir), plusieurs copies de l'admirable poème dont je vais maintenant m'occuper exclusivement sans plus parler de politique.

Ce poème, en langage milanais, a pour titre :

EL DI D'INCŒU (LE JOUR D'AUJOURD'HUI)

VISION

El di d'incœu, en milanais, veut dire : Ce à quoi nous en sommes venus.

Après le titre, on trouvait dans le manuscrit cette épigraphe :

Indicatum est de singulis secundum opera ipsorum.

Ap. cap. XV.

(1) Grec d'origine, espion russe, ultra enragé. (H. B.)

Le poème se compose de quarante-et-une stances de six vers chacune. L'auteur fait parler un personnage plein de bonhommie, de bon sens naturel, de superstition et d'une haine profonde pour le gouvernement quel qu'il soit. C'est, à peu de choses près, la personnification du Lombard de nos jours ; du moins, telle est l'espèce d'homme que je rencontre journellement à Venise.

Ce bon Milanais s'exprime ainsi, dans le style le plus familier, le plus pittoresque que j'aie jamais vu ; c'est dans le genre de votre Crabbe, mais avec cent fois plus de feu.

1.

« C'était une nuit des plus épouvantables, obscure comme dans la gueule du loup ; on n'entendait pas le bruit d'un seul pas, un mouvement, une respiration seulement qui donnât indice de personne vivante; seulement un chien de mauvais augure jetait des cris d'horreur qui semblaient annoncer la mort.

2.

« Et moi, marchant péniblement dans la boue et tout seul, pour arriver à Milan, par la strada *Comasina*, j'allongeais le pas le plus que je pouvais, car, en vérité, ce chien, avec ses cris, m'avait mis un peu d'horreur dans l'âme. Une horloge se met à sonner : j'écoute... c'était justement minuit.

3.

« A ce moment, j'aperçois l'ombre d'un mur assez bas ; je reconnais celui du Foppon ; voilà que j'arrive juste en face de la porte de fer. Je me sens trembler et les jambes et tout le corps. Regardant dans le cimetière par la porte, je disais : « Jésus ! » pour ma pauvre mère... quand j'entends un *pouff* (un bruit), et je vois une grande flamme.

4.

« La clarté d'un jaune pâle qu'elle causait se réfléchissait sur toutes les croix de bois ; ces croix tremblaient, la terre frémissait, et il en sortait, comme d'un lieu profond, une voix faible, longue, longue ; cette voix semblait demander secours et être comme d'un moribond.

5.

« Elle s'éclaircit pourtant peu à peu et elle finit par dire clairement *Ami Roch ! venez ici.* Quand j'entendis dire *Ami Roch*, Roch est jus-

tement mon nom à moi, ma vue s'obscurcit, les bras me tombent ; je tombe à terre comme un homme de chiffon (1).

6.

« Ce qui est ensuite arrivé, je n'en sais rien, seulement que, revenu à moi, je me suis aperçu que j'étais dans l'obscurité et j'étais renversé sur une petite hauteur formée d'os de morts. Ces os s'agitaient sous moi, et quand je suis revenu à moi, j'étais justement sur le point de tomber dans une fosse.

7.

« Au fond de cette fosse, je voyais une espèce de clarté, pâle, pâle, qui se levait peu à peu ; j'étais tout attention, comme vous pouvez bien penser ; qu'est-ce que çà peut être ? Enfin, je distingue quelque chose, j'y vois clair ; c'est une ombre. La lumière venait d'une petite bougie que l'ombre tenait à la main ; peu à peu elle s'est élevée et, enfin, elle est sortie de la fosse jusqu'à mi-corps.

8

« Grand Dieu ! comme elle était arrangée, une pierre en eût eu pitié. La bouche était sans dents, pleine de sang, les bords en étaient arrachés et pendants ; les narines aussi étaient écrasées et déchirées ; les yeux étaient comme hors de leur orbite et couverts de taches noirâtres ; le crâne, sous les cheveux, paraissait à moitié écrasé ; les bras étaient disloqués, et la poitrine pleine de marques de coups.

9.

« Les cheveux de cette ombre malheureuse tombaient sur la figure, ils étaient pleins de boue et de sang caillé. Quelques dents, à peine, restaient dans une bouche pleine de sang et de fange.

10.

« J'étais si attentif et si troublé, que je ne savais si j'étais endormi ou éveillé ; j'étais là hors de moi et ayant, à grand peine, la force nécessaire pour respirer. Ce pauvre malheureux cherchait à lever ses bras ; mais il ne pouvait en venir à bout :

11.

« Parceque à mesure qu'il parvenait à mettre en mouvement ces

(1) Sorte de mannequin que les enfants font sauter dans le carnaval. (H. B.)

morceaux de chair écrasés et remplis de boue, quand à peine il commençait à les lever, les bras cassés par le milieu retombaient en bas, et il ne pouvait jamais parvenir à élever que les deux moignons près des épaules ; le reste des bras pendait comme une chair inanimée. (1)

12.

« Après qu'il eut fait ainsi pour un peu de temps, voyant qu'il ne pouvait parvenir à élever ses bras, dans un mouvement de rage il secoua la tête tellement, que ses cheveux appesantis par le sang et par la boue, furent rejetés en arrière. Alors l'ombre, diminuant un peu l'expression horrible de la figure, s'est mise à me parler ainsi qu'il suit :

13.

« Qu'est-ce qui est arrivé aux Milanais depuis le 20 avril de l'an 14 jusqu'à cette heure ? » A ces paroles, il me vient à l'esprit comme une lueur vague que ce fût... J'avance la tête et fixe les yeux sur la figure... Pardieu ! c'est proprement l'ombre du ministre Prina.

14.

« Ah ! Excellence, croyez-le, je vous en supplie, moi je n'y suis « entré pour rien ; dès le commencement, je me suis sauvé... » Et lui alors :

« Ce n'est pas çà, me dit-il, que je vous ai demandé ; je demande « ce que Milan a gagné pour m'avoir tué comme on ne tue pas un « chien ?

« Illustrissime, répondis-je, plaise à Dieu que ce fichu traitement « que vous avez éprouvé puisse vous valoir le ciel ; quant à nous, cela « a été une triste affaire ; on a donné de l'air à *Saint-Fidèle.* » (Allusion à une place qui a été faite sur un terrain occupé par la maison de Prina, que la populace démolit dans sa fureur ; cette place est vis-à-vis de l'église de *San Fidele*, et c'est le seul avantage qu'ait valu à Milan la mort de Prina).

« Comment, me dit l'ombre, et l'indépendance ? — Chut, Excel- « lence, ou gare la prison ! »

« Alors j'ai vu cette figure en lambeaux faire une certaine grimace, comme s'il lui fût venu envie de rire. Alors il m'est venu un peu de courage, et je me suis mis à lui conter avec beaucoup d'ordre, et du

(1) Horrible et bas en français ; par conséquent, vrai, énergique, en italien. (H. B.)

commencement à la fin, toute l'histore de ce qui nous est arrivé, telle quelle.

« Que les Allemands sont arrivés.... qu'à peine venus, la peur d'entendre parler leur langue barbare a fait un tel effet sur toute la race des petits pains (1), qu'on a dû les saigner et que, diminués déjà de moitié, ils sont sur le chemin de mourir étiques. . . . . Et quand les pauvres de Milan crient *du pain*, les Allemands attendent la réponse de Vienne, pour savoir si le conseil Aulique leur permet de manger ou de crever de faim.

« Mais, comme ce conseil Aulique a coutume d'aller avec flegme dans les affaires et avec méditation, en attendant, on nous donne le prétexte accoutumé de la religion, on nous parle de nos devoirs envers Dieu, pour nous faire prendre patience ; la religion est, en vérité, une bonne chose, mais quand l'on ne meurt pas de faim.

« En attendant, Milan n'est plein que de vanité, de comtes, de chevaliers, de canailles sous tous les noms possibles, tous gens dont l'esprit est éteint et qui ne songent qu'à donner des coups de pied dans le cul (à faire des insolences et à maltraiter les non-nobles) ; et le pauvre mérite, qui n'est pas *don* (signe de la noblesse espagnole, conservé à Milan, qui a appartenu cent cinquante ans à Philippe II et rois suivants), on l'a forcé à se réfugier là, dans un petit coin obscur. »

. . . . . .

« C'est ainsi que je contais au long tous nos malheurs et tous nos désappointements après la venue de nos libérateurs, les Allemands, et Prina m'écoutait avec une telle attention, que je ne le voyais ni se remuer, ni même respirer ; et je voyais bien qu'à de telles nouvelles il ne se sentait pas de joie ; qu'un homme qui a été ministre a encore le cœur de ministre, même après le cimetière ; et pour lui faire plaisir, c'est en vain qu'on chercherait autre chose ; il lui faut des gémissements, des larmes, des misères, quoique, à vrai dire, après le traitement qu'il avait reçu, le pauvre Prina eût quelque raison d'être ainsi.

« Il suffit ; quand j'ai vu que je lui faisais plaisir, crac, je tourne la voile dans le moment, je change de tour ; car jamais de ma vie je n'ai voulu, par mes paroles, faire plaisir à un ministre, vif ou mort qu'il soit.

(1) Le pain renchérit, les petits pains diminuèrent de moitié. (H. B.)

« Votre Excellence doit savoir, me mets-je à dire, qu'au milieu de tous ces manants du Rhin, nous autres bons gourmands de Milan, nous sommes tous contents, gais comme des coqs en pâte ; toutes ces pilules amères nous semblent douces comme biscuit, et tout cela pour le grand amour que nous portons à notre François. »

Ici, nous prendrons congé du satirique ; la satire devient excessive sans cesser un instant d'être gaie. Voilà le ton de couleur que nous désespérons de rendre dans notre pâle imitation.

Le poète est surtout admirable lorsque, abandonnant les sujets généraux de plainte des Lombards, il arrive au personnel des tyrans, grands et petits qui reparurent aussitôt après la chute de Napoléon. Toutes les petitesses ressuscitèrent (1). Le poète les décrit avec la plus extrême énergie, et cependant il évite toujours le style noble avec le plus grand soin. Souvent ses descriptions paraîtraient horribles en anglais ; cela vient sans doute de la différence de notre sensibilité du cinquantième degré, à la sensibilité de ce pays civilisé deux mille ans avant nous.

L'*énergique* ne déplaît jamais en Italie, ne peut pas déplaire. La manière de sentir de ce peuple est admirable ; son premier mouvement, en fait de beaux-arts, est toujours juste. Ce qui est ridicule, c'est sa manière de raisonner sur les beaux-arts. Dernièrement, à Rome, j'ai vu Canova louer tous les sculpteurs dont on lui parlait ; il trouvait quelque chose à admirer, même chez les plus exécrables tailleurs de pierre, chez des gens qui rendent à peine reconnaissable la forme humaine. Canova, tout protégé qu'il est par le Pape et le cardinal Consalvi, craignait de se faire des ennemis. L'influence des jésuites et du gouvernement a rendu pitoyable la manière de raisonner des Italiens sur la littérature et les arts. Qu'il vous suffise de savoir, comme un exemple, que pendant deux cents ans, les jésuites sont parvenus à faire trouver le Dante *exécrable*. Il n'y a pas trente ans que l'on ose admirer ce grand homme.

Le poète auquel on doit la *Vision de Prina* est évidemment formé à l'école du Dante ; c'est la même énergie et la même effrayante vérité d'expression.

Voici quelques-unes de ses strophes (2). Si vous les imprimez, ce

(1) Exactement comme en France, lors de la rentrée des Bourbons, en 1814. (H.B.)

(2) Il n'existait dans le manuscrit que la seule citation placée à la fin de cette lettre. (R. C.)

sera pour la première fois depuis six ans qu'ils sont dans la mémoire de deux millions d'hommes, que ces vers, si énergiques et par là si singuliers au dix-neuvième siècle, auront été imprimés. Il m'a fallu six mois pour bien entendre le milanais ; mais je ne crains pas de dire que rien, dans Crabbe ou dans Byron, n'est aussi énergique que la *Vision de Prina*. Le poète italien fuit les expressions pompeuses, générales, philosophiques, dans lesquelles Byron triomphe, il choisit toujours ce qu'il y a de plus familier, de plus comique, de plus pittoresque ; il ne s'adresse jamais à l'esprit : il peint toujours.

Est-il besoin de vous dire que toute la race des poètes pédantesques adorateurs de Pétrarque et imitateurs sans génie est entrée dans une grande colère contre le poète lombard ? Ces pauvres eunuques impuissants sont surtout ennemis de l'*énergie*. Si vous voulez voir leurs œuvres, faites venir d'Italie le *Camillo*, poème épique de l'estimable Botta, ou le *Distruzione di Gerusalemme* de Aricci de Brescia. Il y a une centaine de poètes de cette force qui se chargeront de vous faire bâiller.

Je ne doute pas que lord Byron n'ait beaucoup imité dans son *Beppo* et dans *Don Juan*, le style de Buratti, dont je vous parlais dans ma dernière lettre. C'est après un an de séjour à Venise, où tout le monde parle de Buratti, que Byron a écrit dans le genre de Buratti. La *Vision de Prina* ne lui a pas été inconnue ; plusieurs passages de *Don Juan* me la rappellent tout-à-fait ; mais comme aucun de vos compatriotes ne sait ni ne saura jamais le milanais, tout le monde me niera ces imitations :

VISION

L'era ona noce di più indiavolaa
Scur com in bocca al loff : no se sentiva
Una pedana. . . . . .
. . . . . .
E'l pover merit che l'è minga don
Te me l'hann costringinu là in don canton.

430. — C.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU *GLOBE*, A PARIS

Paris, le 6 *décembre* 1825.

Monsieur,

Quand on a une mauvaise cause, il faut écrire en style obscur, et surtout adopter le genre emphatique si respecté des sots. Les gens qui croient avoir raison ne sauraient être trop clairs et trop lucides ; ils cherchent à écrire avec les mots et les tours de phrases employés par La Bruyère, Pascal et Voltaire.

Mais cependant, quand il se présente une idée nouvelle, il faut bien un mot nouveau. Ainsi est venu en usage le mot de *budget* inconnu du temps de Voltaire, temps heureux pour les favoris, où il n'y avait point de budget, mais de temps à autre un abbé Terray et une jolie petite banqueroute.

Je propose au public d'adopter le verbe *poffer* (du mot anglais *puff*), qui veut dire vanter à toute outrance, prôner dans les journaux avec effronterie. Ce mot manque à la langue, quoique la chose se voie tous les jours dans les colonnes des journaux à la mode, auxquels on paye le *puff* en raison du nombre de leurs abonnés ; car, je dois l'avouer, monsieur, avec le verbe *poffer* (vanter effrontément et à toute outrance), je propose aussi le substantif *poff*. Ce mot serait bien vite reçu, et avec joie, si tous vos lecteurs pouvaient comprendre le langage du personnage du *Puff* dans la charmante comédie du *Critique* de Sheridan. M. Puff, moyennant une légère rétribution, vante tout le monde dans tous les journaux. Il a de l'esprit, surtout nulle vergogne de son métier, et raconte plaisamment comment il s'y prend pour faire un poème épique comme *Philippe-Auguste*, ou un nouveau cirage pour les bottes, un nouveau système d'industrialisme, ou un nouveau rouge végétal.

A l'esprit près, je vois tous les jours à Paris des personnages de ce caractère. C'est une nouvelle industrie. Bientôt, M. Baour-Lormian ne sera plus obligé de se vanter lui-même, et tel homme éminemment utile, qui s'intitule lui-même le *Polybe français* dans les articles de sa main qu'il envoie au *Constitutionnel*, pourra avoir autant de modestie que de science.

Convenez, monsieur, que vous avez besoin du verbe *poffer*. Qu'est-ce que M. Ladvocat, libraire, fait pour madame de Genlis ?

J'ai l'honneur, etc.

Polybe LOVE-PUFF.

431. — C.

A MONSIEUR SUTTON-SHARPE, A LONDRES

Paris, le 24 décembre 1825.

Excusez, mon cher ami, la petite discussion philosophique qui va suivre ; c'est un besoin pour moi de la produire d'une manière quelconque et vous serez la victime immolée à cette intempérance de plume

Les gens qui ont des millions, et dont les aïeux sont allés à la Croisade, sont devenus les juges naturels de ce qui est devenu le bon ton, c'est-à-dire de ce qui est agréable entre indifférents. Leur empire a été agrandi sans mesure, par Louis XIV et Louis XV. Dans les dernières années de Louis XV, cet empire fut immense. Aujourd'hui la violence avec laquelle le gouvernement des deux Chambres s'introduit dans la politique tend à détruire l'influence morale des gens descendant des croisés et ceux possédant des millions.

Cependant, quelle que soit mon estime pour l'empire de la bobine et des machines à vapeur, à mon avis, le bon ton restera à la classe où chaque individu, dès l'âge de dix-huit ans, n'a d'autre affaire que de s'amuser.

Cette classe abuse de son pouvoir, dites-vous, et qui n'en abuse pas ? Le petit prince comme le philosophe, le duc de Modène comme d'Alembert. Si Frédéric II eût été seul au monde et n'eût pas craint le mépris, il eût fait couper des têtes comme le Grand Turc actuel, qui, certainement, n'est pas un méchant homme, car on dit qu'il a eu l'honneur d'avoir une Française pour mère.

Les gens de bon ton, abusant de leur pouvoir, se sont dit : « Déclarons de mauvais goût, non pas seulement ce qui est emphatique, affecté, bas, révoltant, etc., mais encore tout ce qui énoncera des vérités désagréables pour notre vanité. Ce qui sera de mauvais goût, c'est ce qui attaque une classe prise parmi nous. Citer comme exemple de

vanité puérile un vieux duc sera déjà fort mal ; mais, si l'on va jusqu'à ne pas nommer ce vieux duc, si le reproche paraît pouvoir tomber sur toute la classe, alors l'auteur aura un ton exécrable. »

Les sots, qui, comme ailleurs, sont en majorité parmi les gens à millions et à croisade, se sont dit : « Nous avons inventé la bonne manière de monter à cheval, de boutonner son habit, de plomber ses pantalons, et il a été déclaré que tout ce qui s'éloigne de ces habitudes-là est de mauvais goût. Allons plus loin, les peuples étrangers qui auront le malheur de monter à cheval ou de boutonner leur habit d'une manière différente de la nôtre seront aussi de mauvais ton ; du moins, nous les plaindrons de n'être pas nés à Paris. Si pourtant ils viennent à Paris, comme pour rendre hommage, s'ils ont de l'esprit naturel, s'ils nous amusent, nous pourrons finir par leur pardonner ; nous voulumes bien traiter ainsi, dans le bon temps, David Hume, Horace Walpole, le roi de Suède. Mais malheur à l'écrivain qui viendrait nous parler des manières de prendre du tabac ou de monter à cheval, non d'usage à Paris ! Pour *cet homme*, rien ne pourrait le sauver du mépris. Quoi ! si son livre allait prendre, nous ne serions plus les modèles uniques des belles manières et du bon goût ? Le bourgeois enrichi ne nous imiterait plus avec vénération ? Son fils, millionnaire, ne nous demanderait plus à genoux notre petite fille bossue et ruinée ? »

Un homme de bon sens, à qui je témoignai hier le désir de donner une nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence* en 1817, m'a fait cette réponse brutale :

« Si vous avez une telle rage de voyager et d'imprimer, imitez M. de Freycinet ou M. le baron de Humboldt ; allez à Madagascar, à Tombuctoo, décrivez des mœurs de sauvages. S'il n'y a quelque rapport entre eux et nous, peut-être serons-nous assez bons pour vous pardonner. Jadis, les pantalons que portent sous le bras les courtisans du roi de Tonquin ont pu nous faire rire. Soyez plaisant, décrivez les gambades des sauvages autour de leur fétiche, je pourrai souscrire à votre livre sous le nom de mon valet de chambre. Mais aller décrire les mœurs de l'Italie, d'un pays où l'on va en quatre jours et qui produit des Canova et des Rossini, fi l'horreur ! Allez, monsieur, vous êtes de mauvais goût ! »

Je n'avais pas d'autre intention, cependant, que de donner à qui lit tranquillement, auprès du feu, quelque idée de cette Italie qui n'est, à vrai dire, qu'une *occasion de sensations*.

432 (1)

A VICTOR JACQUEMONT

24 décembre 1825.

Mon cher colonel,

Il est impossible qu'en relisant ceci, il ne vous revienne pas une quantité de petits faits, autrement dits *nuances*. Ajoutez-les à gauche sur la page blanche. Il y a une bonne foi qui touche dans ce récit que j'avais oublié. Il y a aussi quelques phrases inélégantes que nous rendrons plus rapides. Si j'avais cinquante chapitres comme celui-ci, le mérite de l'*Amour* serait *réel*. Ce serait une vraie monographie. Ne vous occupez pas de la *décence*, c'est mon affaire.

J'ai trouvé excellent un avis de vous de septembre 1824 (2) sur la préface [de *l'Amour*] ; elle est détestable.

TEMPÊTE.

432 *bis* (3)

A M. H. DE LATOUCHE A PARIS

Ce jeudi à 2 heures [1825].

Monsieur, vendredi à 11 h. ½, M. Tastu, imprimeur, rue Vaugirard, n° 36, recevra une page à peu près sur la *Sémiramide* (4). J'entends la valeur d'une page imprimée.

Avec la meilleure troupe de l'Europe et de l'argent, le pauvre génie

(1) Victor Jacquemont adressa à Beyle la lettre publiée par celui-ci à la fin de son ouvrage *de l'Amour*, sous le titre : *Exemple de l'amour en France dans la classe riche*, pp. 352-367, signée *Goncelin*. Beyle, après l'avoir fait mettre au net, envoya la copie à Jacquemont avec le billet ci-dessus.

(2) Beyle se trompe. La lettre de Jacquemont contenant sa critique sur l'*Amour* est du 28 mai 1825. Cf. *Correspondance inédite de V. Jacquemont avec sa famille et ses amis*, 1824-1832. — Lévy, 2e édition, 1877, pp. 33-37.

(3) *L'Amateur d'autographes*, N° d'octobre 1907 (p. 278).

(4) La *Sémiramis* de Rossini, qui avait été jouée à Venise en 1823 et que le théâtre Italien voulut reprendre en 1825. Cette tentative ne fut pas heureuse mais Rossini ne perdit pas courage. En 1860, il faisait reprendre sa pièce à l'Opéra, et elle obtint alors comme un regain de nouveautés et un accueil bien meilleur. Il est vrai que Stendhal n'était plu là pour en faire la critique. (*Noël Charavay*).

qui dirige le Théâtre Italien ne peut depuis trois mois donner des nouveautés, tant est grand l'effet de la bêtise. Cette idée arrangée *en style poli* se trouvera dans un grand article sur *la Sémiramis* que je vous adresserai pour le *Mercure* du samedi 17 décembre.

Si quelque expression pouvait choquer le fameux marché de 1500 francs, je vous prie de l'effacer.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE.

433. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A SAINT-DENIS (1)

Paris, le .... janvier 1826.

Pourquoi, madame, ne m'avoir pas fait dire que vous étiez encore à Paris ? Un mot bien court par la petite poste suffisait. Sans doute, dans une seconde visite, je vous aurais rendu compte de l'impression produite par les *Souvenirs* (2).

Le ton général me semble un peu celui de la *complainte*.

La mort d'Alexandre (3) est maintenant regardée comme un bonheur pour l'Europe. Ce pauvre homme entravait l'administration de la justice en Russie, etc.

Cet ouvrage, publié sous le ministère Villèle, eût pu obtenir un succès d'estime ; aujourd'hui je crains que le *Globe*, les *Débats*, le *Constitutionnel* ne lui montrent les dents.

J'aurais dû, aimable Jules, vous dire tout cela il y a quinze jours.

La vie de Paris fait qu'on n'a le temps de rien ; trouvez celui de me croire le plus fidèle ami.

BEYLE.

(1) Morte à Paris, le 6 avril 1853. (R. C.) Cf. *Bussière*, *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 janvier 1843, p. 272. — *Comment a vécu Stendhal*, 1900, pp. 148-157 et *Félix Bouvier*, *L'Amateur d'autographes*, n° du 15 mars, 1905 pp. 49-57. (A. P.)

(2) *Souvenirs sur l'Empereur Alexandre*. (R. C.)

(3) Alexandre Ier, né le 23 décembre 1777, mort à Tanganrock, le 1er décembre 1825. (R. C.)

434. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris, le* 23 *février* 1826].

J'ai reçu ce matin le *recueil de fadaises* de M. Français de Nantes. Je l'ai feuilleté et ne suis sorti qu'à midi. Si vous le voulez, il est à votre service. Ce que je veux, moi, c'est que vous me disiez en quelle année Bologne fut conquise par et pour le Saint Siège ?

L'Altas de Lesage vous offre les savants payés. Je sais bien que vers 1520 Jules II conquit Bologne et y reçut Michel Ange. Mais, était-ce la première fois ? Heureux les gens opulents qui peuvent avoir Lesage ! Allons voir Carloni, un de ces matins. Prenez-moi chez moi. C'est le chemin à cause des Tuileries, agréables à parcourir par ce beau temps.

PORTE.

435. — I. (2)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris, le* 8 *juin* 1826].

Cher bouquiniste,

Si vous voyez chez les bouquinistes :

1° Lettres de Mme de Staël sur l'Angleterre, 1 vol. in-8 ;

2° L'ouvrage de M. Cottu sur l'administration de la justice en Angleterre ;

3° Quinze jours à Londres, six mois à Londres, trois mois à Londres, etc., etc.,

Achetez-moi le tout à bas prix, par exemple trois ou quatre francs le volume, au lieu de six francs. J'achèterais de rencontre quelque carte passable de l'Angleterre. Que dit M. de Latrante du Corrège ?

CHIPPET.

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Collection de M. P.-A. Cheramy.

435 *bis*. — I (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[*July*, 1826] (2).

[*Londres*], *mardi soir*.

Cher et obligeant ami, jeudi soir je vais chez Mme Austen. Arrangez pour un autre jour la visite que nous devons faire à l'aimable famille de Cade-Hill. Mme Pasta part samedi. J'irai chez elle demain soir mercredi.

Tout à vous,

H. BEYLE.

436. — C.

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

Londres, le 14 *août* 1826.

Je suis venu en Angleterre, comme tu le sais, pour me reposer d'écrire, et non pour écrire. Cependant, je vais noter à la hâte et pour ne pas les oublier, une vingtaine de faits observés depuis le 28 juin ; cela nous mettra à l'abri des tromperies des sots et des fripons qui parlent de l'Anglèterre.

1° Quand on est au Géorama, on est frappé de la petitesse du territoire anglais, et c'est cependant cette petite île, manquant de tout, qui, depuis Cromwell, a remué le monde.

2° Il y a deux cents ans qu'il faisait moins cher vivre en Angleterre qu'en Hollande. La Hollande avait alors le commerce de transport du monde. L'ouvrier anglais, consommant moins dans sa journée, devint le fabricant de l'Europe pour beaucoup d'objets.

3° La plupart des riches propriétaires ayant trois ou quatre mille

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Sur plusieurs de ces lettres, M. Sutton Sharpe a mentionné, dans le coin, à gauche, la date de réception, que nous reproduisons entre ( ). Cette indication n'est pas sans intérêt, surtout quand la date d'envoi manque, comme dans cette lettre. (A. P.)

livres sterling de rente sont juges de paix. Tout Anglais vivant de sa journée est hors la loi. Un juge de paix peut l'envoyer en prison pendant un certain temps pour des actions indifférentes ou très-peu répréhensibles, que le pauvre journalier ne peut manquer de commettre souvent. Le juge de paix envoie en prison d'après le *Warrant Act*. Ce *Warrant Act* a été un peu corrigé d'après un rapport au Parlement en 1821 ; mais tel qu'il est resté, il met encore hors la loi tout Anglais assez pauvre pour vivre de sa journée.

4° Tout Anglais n'ayant pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche pour commencer un procès, est à peu près hors la loi. Il n'a que deux ressources fort incertaines : la première, c'est que l'injustice dont il se plaint soit assez intéressante pour mériter d'être mise dans un journal ; l'aristocratie a une peur extrême de la publicité (voir la maison du journaliste au Canada, prise d'assaut ; journaux du commencement d'août 1826).

La seconde ressource qu'a le pauvre diable, c'est que quelque procureur trouve sa plainte si bonne, qu'il entreprenne le procès dans la confiance d'être payé de ses frais par la partie défenderesse qui sera condamnée aux dépens.

On voit toute l'incertitude de ces deux ressources.

5° Si tout Anglais qui n'a pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche est, en quelque sorte, hors la loi, tout jeune Anglais qui n'a pas huit cents livres sterling de rente, est obligé de travailler. Il serait mal vu de tout le monde s'il ne travaillait pas. Dès qu'on travaille, il faut se soumettre, du moins en apparence, à tous les préjugés de la société dans laquelle on vit. Un avocat, un médecin, un speaker de la Chambre des Communes, qui aurait une maîtresse, femme mariée, se ferait beaucoup de tort.

6° Les Anglais sont victimes du travail. On a été obligé de faire une loi pour qu'on ne forçât pas les enfants au-dessous de quinze ans à travailler plus de douze heures par jour ; j'ai vu le travail des juges et des avocats.

Il est bien difficile qu'une nation ainsi victimée par le travail ait le temps d'avoir de l'esprit, c'est-à-dire de regarder les nuances des idées et les petites différences des événements. Je crois qu'il est difficile d'être heureux sans un travail de douze ou quinze heures par semaine ; mais un travail de plus de six heures par jour diminue le bonheur.

7° Vous ne comprenez rien à l'Angleterre si vous ne commencez par

lire *a Peep at the Peers* ; c'est un état de ce que chaque pair coûte à la nation. Plusieurs, comme le duc de Wellington, le marquis d'Anglesea, lord Exmouth ont rendu des services, mais dans des guerres entreprises pour l'intérêt de l'aristocratie, or contre l'intérêt du peuple.

8° C'est pour servir l'aristocratie contre le peuple que M. Pitt a triplé la dette, laquelle aujourd'hui absorbe les deux tiers des impôts. Jamais le peuple ne fut pris pour dupe comme les Anglais l'ont été par M. Pitt. Les neuf dixièmes de la nation étaient passionnés pour la guerre contre la France, de 1792 à 1814. Les prêtres, aidés peut-être par la tristesse du climat, durant huit mois de l'année, ont fait des Anglais le peuple le plus religieux de l'Europe. Cette religion, éminemment triste, ennemie de tout plaisir, fut très utile à M. Pitt.

9° Supposons un riche fabricant, mourant en 1796, et laissant à son fils deux mille livres sterling de rente (cinquante mille francs).

Si ce fils avait eu l'idée de jouir de sa petite fortune et de ne plus travailler, il aurait nui à M. Pitt. M. Pitt l'a engagé, par le puissant moyen de l'opinion publique, à travailler dix heures par jour, comme son père. Qu'est-il résulté de là ? Que ce fils n'a pas été un homme d'esprit, comme Lavoisier, Helvétius, Lachaussée et tant d'autres Français qui ont laissé les affaires pour les travaux de l'esprit : qu'il est mort en 1820, laissant une fortune de quatre mille livres sterling de rente. Peu importait à M. Pitt ; mais ce qui lui importait, c'est que chaque année ce fabricant, en gagnant mille livres sterling pour lui, payât à l'Etat à peu près la même somme de mille livres sterling. Avec cet argent, M. Pitt satisfaisait sa passion contre la liberté et les Français ses apôtres, et défendait l'aristocratie contre le peuple.

10° Par l'effet des impôts mis sur la bière, sur le vin, etc., l'ouvrier anglais ne peut pas vivre à moins d'un schelling et demi à deux schellings par jour. La prétention de l'Angleterre de continuer à être la *fabricante* de l'Europe pour les étoffes de coton, la quincaillerie, etc., etc., est donc devenue absurde. Un ouvrier, à Marseille ou à Hambourg, coûte deux tiers moins qu'un ouvrier anglais. La lutte a pu être continuée quelque temps : 1° parce que les Anglais ont inventé et employé des machines extrêmement ingénieuses (telles que celle que j'ai vue à Manchester le 7 août) ; 2° parce qu'ils travaillent avec beaucoup plus de soin et de raison ; 3° parce qu'ils travaillent douze et même quinze heures par jour. Au bout de quelques années de cette vie, un ouvrier devient une machine travaillante.

11° M. Mackintosh, le meilleur économiste anglais vivant, prend

le moyen pour la fin. L'homme n'est pas ici bas pour devenir *riche*, mais pour devenir heureux. Quand M. Mackintosh rencontre dans la rue un homme riche, qui bâille, il devrait lui donner un coup de poing; cet homme riche fait un libelle contre le système des économistes anglais, d'après lequel tout homme qui est riche est heureux.

12° Je trouve dans le *Globe* du 22 juillet 1826 une lettre sur la Corse: « Après avoir quitté Ajaccio, dit l'auteur, et traversé ce buisson de verdure nommé *makis*, qui s'étend sur toute la Corse, nous avons commencé à monter et nous nous sommes trouvés au milieu de châtaigniers, qui sont ici d'une grosseur prodigieuse, j'en ai vu dont quatre hommes n'auraient pu embrasser le tour. La facile nourriture que cet arbre offre aux habitants encourage beaucoup leur paresse, qu'ils décorent du nom de sobriété. Une fois que le paysan Corse a assez de pain de châtaigne ou de pain d'orge pour son année, il vit dans l'oisiveté, se promène son fusil sur l'épaule et se garde surtout de travailler. Le paysan Corse forme un contraste parfait avec l'ouvrier de Birmingham ou de Manchester.»

Mon opinion, c'est que le Corse ne travaille pas assez, mais je le crois plus heureux que l'Anglais. Ce qui me détermine principalement en faveur du Corse, c'est que sa religion est infiniment moins malfaisante que celle de l'Anglais.

13° Tout le monde sait que lorsque Henri VIII se sépara de Rome, afin que le clergé n'excitât pas ses sujets contre lui, il lui laissa des dûnes immenses et des terres. Il y a aujourd'hui de simples bénéfices *livings*, rapportant deux cent mille francs aux heureux fainéants qui en sont nantis ; beaucoup de livings rapportent quatre-vingts, cinquante, quarante mille francs. La plupart des évêques ont de deux à trois cent mille francs de rente, outre le pouvoir de nommer leurs fils et leurs amis à quelques douzaines de livings. L'archevêque de Cantorbéry a deux ou trois millions de rente ; l'archevêque d'York, l'évêque de Durham sont cités pour leurs énormes revenus ; mais tout cela n'est encore qu'un petit mal.

Le malheureux ouvrier, le paysan qui travaille, n'ont pour eux que le dimanche. Or, la religion des Anglais défend toute espèce de plaisir le dimanche et a réussi à rendre ce jour le plus triste du monde. C'est à peu près le plus grand mal qu'une religion quelconque puisse faire à un peuple qui, les six autres jours de la semaine, est écrasé de travail. Outre les cinquante-deux dimanches, les Anglais ont trois fêtes, ce qui fait cinquante-cinq jours, ou bien près de deux mois, c'est-à-

dire à peu près le sixième de la vie. La religion anglaise, secondant un climat triste, pendant six mois de l'année, et décidément ennemi de l'homme pendant quatre mois, rend profondément triste la *sixième partie* de la vie des malheureux qui la suivent. Les jésuites sont bien loin de faire autant de mal aux papistes les plus hébétés de la superstition.

14° Des fats ou des protestants d'aussi bonne foi que des jésuites pourront nier les faits rappelés par le paragraphe précédent ; les preuves arrivent en foule au voyageur qui parcourt l'Angleterre.

La moitié des Anglais, ou même un peu plus, est *méthodiste* ; quoique payant la dîme au clergé établi, ils ne vont pas à leurs églises et ont des prêtres à part qu'ils soutiennent. La religion *méthodiste* rend le dimanche encore plus triste que la religion anglicane. *Rompre le sabbat*, c'est-à-dire *aller à la campagne* le dimanche, est un des plus grands péchés aux yeux des méthodistes. Le dimanche, ils chantent des psaumes fort bien (ainsi que j'en ai entendu à Windsor) ou lisent ce recueil de contes souvent atroces et d'odes sublimes, nommé la Bible. Les méthodistes ont succédé aux puritains, dont il ne faut pas dire trop de mal, car ils ont donné la liberté à l'Angleterre.

15° Jusqu'à l'affranchissement de l'Amérique, en 1773, l'Angleterre a été le pays le plus libre du monde policé. Grâce à la publicité, ou liberté de la presse et au jury, établi dans toute sa pureté par M. Peel, on peut espérer que la liberté étouffera peu à peu et lentement l'aristocratie et la superstition. Probablement, pendant un siècle ou deux, à moins de quelque accident favorable, l'Angleterre continuera à être citée par tous les peuples marchant à la liberté, mais plusieurs avant cette époque éloignée seront plus *libres* qu'elle.

437. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A ÉPERNAY

Londres, le 15 *septembre* 1826.

Aimable et bonne Jules,

Vous avez excusé mon silence. Je reçus votre lettre si aimable au Havre. Depuis, j'ai parcouru toute l'Angleterre, toujours affairé par

la curiosité, n'ayant pas même de plume pour vous répondre, n'ayant presque pas le loisir de sentir le plaisir de vous écrire. Je ne voulais pas profaner la douce amitié que vous m'accordiez, en vous écrivant une lettre d'affaires.

J'ai vu l'Angleterre, pays où l'on m'a comblé de bonté, mais qui m'a attristé par le malheur de ses habitants. La religion, abominable ici, compte comme le plus grand péché de *rompre le sabbat*, c'est-à-dire de s'amuser un peu le dimanche. Aller se promener à pied, c'est rompre le sabbat. Or il y a cinquante-deux dimanches : c'est le sixième de la vie. La justice est impartiale et admirable ; mais il n'y a de justice que pour les riches. L'homme qui a un habit fin et trente louis dans sa poche pour commencer un procès, si on le veut, est l'être le plus libre du monde. Le malheureux qui vit de sa journée est plus esclave qu'au Maroc. L'année dernière, il y avait quatre mille cinq cents prisonniers dans les prisons d'Angleterre, dont quinze cents pour des délits de chasse. Un paysan qui se trouve seul dans un bois, après le soleil couché, peut être jeté en prison pour un an, car il effraye les lièvres.

Enfin, aimable Jules, dans les maisons de campagne où l'on m'a invité à passer quelques jours, j'ai vu les femmes anglaises constamment traitées comme des *êtres inférieurs*. Leur grande vertù est le *dévouement*, vertu des esclaves. Je mérite presque d'être le vôtre, tant je me sens de dévouement pour cette famille si aimable, parce qu'elle sait aimer. J'accepte votre offre avec empressement. Je ne sais quand des engagements antérieurs me laisseront libres, peut-être à la fin d'octobre. Je vous écrirai pour vous demander si vous serez chez vous. Vous me permettrez d'être bête, simple, naturel ; ne comptez pas sur un amuseur, je n'en ai pas le talent et encore moins lorsque j'y tâche.

J'espère que vous vous portez toutes aussi bien que vous le méritez. Présentez, je vous prie, l'hommage de mon respect à la meilleure des mères. M. Gaulthier m'en voudra-t-il d'écrire à sa femme avec mon cœur, au lieu de lui faire des phrases ?

Adieu, aimable et bonne Jules, répondez-moi, n° 10, rue Richepanse, d'où on m'enverra votre lettre, et d'ailleurs je repasserai bientôt en France. Mille respects à la belle Blanche. Ai-je besoin de vous parler du mien ?

H. BEYLE.

438. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

Paris, le 23 *octobre* 1826.

Je trouve votre lettre au retour de la campagne. Je ne suis guère en état de vous répondre, mon cher ami. Je suis absolument dans l'état de l'amant de Claire, et plût à Dieu que cela finît de même ! J'ai besoin de votre discrétion, et ensuite de vos conseils. Ne parlez à âme qui vive de ce triste cas. C'est un serment que j'ai fait et refait à la pauvre victime. Le mari est du même caractère ; enfin rien n'y manque. Je suis réellement au désespoir. Il s'agit d'une personne très résolue, et que j'ai trouvée amplement pourvue de ce que Claire allait cherchant. Il ne peut y avoir le moindre soupçon de comédie de sa part. C'est pour moi et non pas pour vous que je vous réponds, afin que d'ici à votre retour, votre bonne tête travaille à mon profit (2).

Je vais voir ce matin le docteur Helder (3). Le *Brother Brandy* pourrait m'être utile, mais il a tant besoin de faire de l'esprit, que, pour avoir quelque chose à dire, il ferait une anecdote de ma confidence.

Le *Sacrifice interrompu* a réussi avant-hier à l'Odéon. Ils ont transporté bêtement l'action au Pérou. C'est un Français troubadour qui combat avec Pizzare ; il déserte, et les Prussiens veulent le faire leur roi. On appelle cela diminuer les invraisemblances du poème allemand. — Carsoni n'a pas encore osé chanter. — Adieu, faites-moi savoir votre arrivée et votre numéro.

DUVERSOY.

(1) L'original : (Collection de M. P.-A. Cheramy) porte la date de 1826, et non celle de 1825 indiquée par Colomb.

(2) La nomenclature de la correspondance établie par Romain Colomb indique en regard de cette lettre : « Demande conseil au sujet d'une circonstance mystérieuse » ? Nous croyons que l'explication de cette « circonstance » se trouve à l'avant-dernier paragraphe de la lettre de Madame X.... à Henri Beyle, datée de 1826. (*Comment a vécu Stendhal*, p. 141). (A. P.)

(3) Edwards.

439. — C.

A MADAME..... A PARIS

Rome, le 5 *décembre* 1826 (1).

Je mourais d'envie, madame, d'arriver dans une ville dont le nom pût me permettre d'user de la permission que vous m'avez donnée de vous adresser des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Le grand monde, ici, paraît chez M. de Montmorency et chez M. Demidoff. M. de Montmorency fait les honneurs de chez lui avec une grâce vraiment parfaite, car elle n'embarrasse jamais. C'est toujours une corvée que de voir approcher le maître de la maison dans une réunion de deux cents personnes ; chez ce duc, c'est une personne aimable de plus, qui vient se joindre au groupe. Il y a trois ou quatre Romaines de la plus grande beauté : mesdames Dodwell, princesse Bonacorsi, etc. Ces dames ont tout-à-fait le ton assuré, décisif, tranchant, qui était jadis, dit-on, le ton de la cour de France. Elles portent des robes extrêmement décolletées, et il faudrait être bien difficile pour n'être pas fort reconnaissant envers leur couturière. Peignez-vous, madame, le mélange de quarante femmes, vêtues de cette manière, et de quatorze cardinaux, plus une nuée de prélats, d'abbés, etc. La mine des abbés français est vraiment à mourir de rire ; ils ne savent que faire de leurs yeux, au milieu de tant de charmes ; j'en ai vu se détourner pour ne pas les voir ; les abbés romains les regardent fixement avec une intrépidité tout-à-fait louable.

Parmi les petits plaisirs que peut donner la haute société, un des plus grands c'est de voir un cardinal, en grand costume rouge, donner la main, pour la présenter dans un salon, à une jeune femme aux yeux vifs, brillants, étourdis, voluptueuse et vêtue comme je l'ai dit. On passe trois heures ensemble à se regarder, à circuler, à prendre d'excellentes glaces, et l'on se sépare pour se retrouver le lendemain.

Chez M. Demidoff on est assis, parce qu'il dépense cent mille francs à faire jouer des vaudevilles français par une troupe d'acteurs à lui,

(1) Au mois de décembre 1826, Beyle était à Paris; cette date est donc inexacte; mais, faute d'indications précises, cette lettre n'a pas été déplacée.

et pas trop mauvais. Il y a un homme de talent que M. B.... connaîtra sans doute, c'est un valet nommé Frogers.

Malgré les jolies robes de ces dames, et les aimables chefs-d'œuvre que l'on voit le matin, Rome ne me séduit point, je m'y trouve trop isolé.

Il ne vaut pas la peine, pour un mois, de faire la cour à tous les ennuyeux d'une maison, pour tâcher d'accrocher une place de quatrième aide-de-camp auprès d'une de ces belles femmes. Je ne sais si c'est un signe de vieillesse, mais je me sens un besoin d'intimité qui, puisque un autre et impossible, me fait presque regretter les brouillards de Paris.

Ici, on voit à chaque coin de rue des oranges d'un beau jaune, tranchant sur une superbe verdure, qui s'élève au-dessus du mur de quelque jardin. Le grand obstacle aux courses du matin, c'est la chaleur d'un soleil impitoyable qui brille dans un ciel pur. Cependant, aujourd'hui, il pleut pour la première fois depuis dix jours. Ce n'est pas pour cela que j'ai l'honneur de vous écrire ; mais il faut être prudent avec une belle dame française ; votre permission ne s'étend qu'aux nouvelles du grand monde et il fallait l'avoir entrevu pour pouvoir en parler. Si vous avez la bonté de me répondre une ligne, ce sera signe que vous ne trouvez pas mauvais que j'étende à Rome une permission donnée pour Paris. Est-ce toujours au mois de février que vous comptez y revenir ?

440. — I. (1)

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

[*Beyle. Received* 11 *december* 1826.]

Versailles, le 5 *décembre.*

(Ma femme vous dit mille choses).

La paresse toute pure m'a empêché de vous écrire, cher ami. Je vous remercie de votre lettre. Pour être un peu considéré, de l'autre côté du canal, je devrais prendre le ton grave. Mais la gêne ferait

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

que je vous écrirais rarement. J'aime mieux être comme à l'ordinaire. Je vous dois 2 sch. et 4 p. que je vous payerai à la première vue. Je n'ai pas encore trouvé d'occasion pour vos *Gazettes des Tribunaux*, on m'en fait espérer une pour la fin de la semaine. Mais je ne connais d'Anglais que M. St. mon voisin. Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir et m'a instruit. J'ai lu une lettre de Naples qui annonce que notre amie P [asta] a eu un grand succès. Mar [este] en a lu une autre qui dit le contraire. Mar. est fort sensible à votre souvenir. *His wife* (1) m'a beaucoup parlé de vous et vous recommande les autographes. Si vous vous conduisez en ambassadeur adroit et zélé, à votre premier voyage, elle vous présentera à la charmante femme qui vend ses lettres.

Je remercie our friend (2) the Dr Bla [ck]. I write for him in a society composed of eight members, a great discrepancy appeared a fortnight ago. Yesterday, it was quite probable that the party of four headed by their bare head, viz : Vil [lèle], will overturn the four others (3).

The « pierres d'achoppement » are the Missions of Loyola. But I perceive that if I write with a prudent obscurity, you will understand. MM. Villèle, Corbière, Chabrol and Peyronet are against the Missions that have vastly thinned the interest of our blessed dynasty in Brest, Lyon and other cities. M. de Vil. proposes to give to every bishop 6 ou 8 « aide-de-camp missionnaires ». They will preach but in the bishoprick only, and in the points where « religion » wants them. That would be the death of the « immense machine des Missions ». MM. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, Clermont-Tonnerre, mtre of the War, Baron de Damas and Doudeauville, of the Household, are for the Missions and for the « Jesuites ». The session beginning the 13, perhaps our party will soon overturn the other. We see great probability in favour of the bill who will appoint the Marechal, duc de Raguse, « ministre » of War, Martignac of Marine, Portalis of the « Cultes ». M. de Vil. will take for himself the « Affaires Etrangères » and give the « Finances » to M. de Chabrol, a very able person. M. de Vil. has

(1) Sa femme. (Voir *Souvenirs d'Egotisme*, p. 125)

(2) Nous reproduisons textuellement le très mauvais anglais de Beyle.

(3) *Traduction.* Je remercie notre ami, le docteur Black. J'écris pour lui dans une société composée de huit membres ; une grande discussion apparut il y a quinze jours. Hier, il était tout à fait probable que le parti de quatre, commandés par leur pauvre chef, c'est-à-dire Villèle, renverserait les quatre autres.

made the second proposition of « couper les ailes aux Jé ». Perhaps you know all that and I am ridiculous in speaking of things already known (1).

Perhaps you know that the higher person is unable to walk and full of bad humour. The complaint would be a trifling one in every other person. But his life is that of « Nemrod », so well known among *a biblic* nation as you are. He makes 20 ou 40 leagues two times in the week. The total want of such an exercice can make fatal in roads upon a constitution of 69. In this moment, perhaps not in a year, the heir apparent has got two excellent ideas : first, that the « noblesse » is only cause of the disliken that the nation entertains against his family ; 2°, that the nation will never bear the influence of the sons of Loyola who *really govern*. Do you understand and believe that in 20 actions of the « potent » and will bear named government, the said sons dispose of 18 or 19 decisions ? Perhaps, your English coldness says : I see nothing of the sort in the Strand, so it is impossible that they exist on the banks of the Rhone. I believe you are very prone to this sort of reasoning. I have not hellebores enough for making writhe so many heads. So you will believe or not believe (2).

(1) Les pierres d'achoppement sont les Missions de Loyola. Mais je pense que si je vous écris avec une prudente obscurité, vous comprendrez. MM. Villèle, Corbière, Chabrol et Peyronet sont contre les Missions qui ont fortement diminué l'influence de notre dynastie bénie à Brest, à Lyon et autres villes. M. de Villèle propose de donner à chaque évêque six ou huit aides-de-camp missionnaires. Ils prêcheront seulement dans les évêchés et dans les endroits où la religion a besoin d'eux. Ce serait la mort de l'immense machine des missions. MM. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre, Baron de Damas et Doudeauville, de la maison du Roi, sont pour les Missions et pour les Jésuites. La session commençant le 13, peut-être notre parti renversera l'autre bientôt. Nous voyons une grande probabilité en faveur du décret qui nommera le maréchal, duc de Raguse ministre de la guerre, Martignac, de la marine, Portalis, des cultes. M. de Vil[lèle] prendra pour lui les Affaires Etrangères, et donnera les finances à M. de Chabrol homme très capable. M. de Vil[lèle] a fait la seconde proposition de couper les ailes aux Jé[suites]. Peut-être savez-vous tout cela et je suis ridicule de parler de choses déjà connues.

(2) Peut-être savez-vous que le haut personnage (*a*) est incapable de marcher et plein de mauvaise humeur. Le mal serait léger pour toute autre personne. Mais sa vie est celle de Nemrod, si bien connue dans une nation biblique comme la vôtre. Il fait 20 ou 40 lieues deux fois par semaine. Ce manque absolu d'exercice peut porter une fatale atteinte sur une constitution de 69 [ans]. En ce moment, mais cela ne durera peut-être pas une année, l'héritier présomptif a acquis deux excellentes idées : 1° que la noblesse est seule cause de l'antipathie que la nation éprouve contre sa famille ; que la nation ne supportera jamais l'influence des fils de Loyola qui *gouvernent*

(*a*) Charles X.

The said successor has a perfect hatred against M. Vil. All the conversation of our salons are engrossed by the near expectation of this great change. Send my letter in the Strand to our friend Bl. Do you know that the Laws are nothing at all in France ? The « manière d'administrer » is all in all. So the alteration of the ministry by sending back four very indifferent men, on the total overturn, is an immense thing for us all.

Make my best compliments to your amiable family. Present my respects to miss R.

You are vastly blamed at the Garden : Saturday they lamented very much of your not sending some books. I warranted having seen them in the « Caisse » sent by M. Bossange. The eldest of these amiable sisters is very « souffrante » by an « érésipèle », who confined her in her bed for 18 days. You must write an explanation upon these books. There are no more robbers in the street. We had little more than the other years, but for the first time, the « chandelle » named « liberté de la presse » has illuminated those foul proceedings. The « bourgeois » were vastly « effrayés » and that has infinitely increased the disliking against... They said to-day that the Ministry paid 70.000 pounds st. to the proprietary (sic) of the « *Journal des Débats* » for no more annoying them (2).

réellement. Comprenez-vous et croyez-vous que dans vingt actions du potentat et de la bête sauvage nommé gouvernement, lesdits fils disposent de 18 ou 19 décisions ? Peut-être votre flegme anglais dit-il : « Je ne vois rien de semblable dans le Strand (*b*), aussi est-ce impossible que cela existe sur les rives du Rhône ». Je vous crois très capable de tenir ce raisonnement. Je n'ai pas assez d'ellébore pour faire tordre tant de têtes. Aussi vous croirez ou ne croirez pas.

(2) Ledit successeur a une parfaite haine contre M. Vil[lèle]. Toutes les conversations de nos salons sont absorbées par la prochaine attente de ce grand changement. Envoyez ma lettre dans le Strand, à notre ami Bl[ack]. Savez-vous que les lois ne sont rien du tout en France ? La manière d'administrer est absolument tout. Le changement de ministère par le renvoi de quatre hommes très indifférents, sur le renversement total, est une immense chose pour nous tous.

Faites mes meilleurs compliments à votre aimable famille. Présentez mes respects à mademoiselle R[ogers].

Vous êtes fortement blâmé au Jardin (*a*). Hier on se lamentait beaucoup de votre non-envoi de livres. J'ai garanti les envois vus dans la caisse de Bossange. L'aînée de ces aimables sœurs est très souffrante par un érésipèle qui la retient au lit depuis dix-huit jours. Vous devez donner une explication sur ces livres. Il n'y a pas plus de voleurs dans la rue. Nous en avions un peu plus que les autres années ; mais pour la première fois, la chandelle nommée liberté de la presse a éclairé ces vilains procédés. Les bourgeois étaient très effrayés, et cela a infiniment augmenté l'antipathie contre...

(*b*) *Strand* : une des grandes rues de Londres, qui longe la Tamise. (C. S.)

(*a*) Au Jardin des Plantes, chez Cuvier.

You must understand what I have said in one letter 2 months ago, this paper penetrates in the noblest houses of our aristocracy, and causes the most dire pains to the vanity of our premier and is a great peril for his political existence.

After perusing these four sheets, you know what was known yesterday in the best circles. I have spoken of your letters upon England. The session will take very much space in the *Courrier*, however, the Redactor « propriétaire » will be very glad of printing one column and a half, three times in the month, upon England. An article very much the same as your letter with some anecdotes, if you can get them, should be very acceptable. This poor *Courrier* wants esprit.

Read the Memoirs of Canova, the *New-London* is writing ! puffing them. My wife makes her best compliments to Esquire. Present my respect, in little George Street, to the mistress, to the master of the house and to mistress Colson.

You speak not of your Sunday paper. Why ?

The things of Portugal are considered there by our *goodheads* as an immense evenement, that is the word. Will John Bull be or not be out of temper at these news ? That is the great query. Sir Walter Scott was ridiculed there ; he has refused « renseignements » tendered to him for *History of Napoléon*, by the bookseller Gosselin (1).

(*b*). On dit aujourd'hui que le ministère paie 70.000 l. st. au propriétaire du *Journal des Débats* pour ne plus être importuné par lui.

(1) Vous devez comprendre ce que je vous ai dit dans une lettre, il y a deux mois : ce journal pénètre dans les maisons nobles de notre aristocratie et cause les plus terribles peines à la vanité de notre premier ministre et est un grand péril pour son existence politique. Après lecture attentive de ces quatre pages, vous saurez ce qui était connu hier dans les meilleurs cercles. J'ai parlé de vos lettres sur l'Angleterre. La session prendra beaucoup de place dans le *Courrier* ; cependant, le rédacteur-propriétaire sera très content d'imprimer une colonne et demie, trois fois par mois, sur l'Angleterre. Un article, tout à fait dans le genre de votre lettre, avec des anecdotes, si vous pouvez en ajouter, sera très acceptable. Ce pauvre *Courrier* en a besoin.

Lisez les Mémoires de Casanova (*a*), le *New-London* les loue avec exagération. Ma femme vous fait ses meilleurs compliments. Présentez mes respects dans la petite rue Georges, à la maîtressse et au maître de la maison et à madame Colson.

Vous ne parlez pas de votre journal du samedi. Pourquoi ?

Les choses du Portugal sont considérées ici par les *fortes-têtes*, comme un immense événement, c'est le mot. John Bull sera-t-il ou non de mauvaise humeur à ces nouvelles ? C'est la grande question. Sir Walter Scott a été ridiculisé ici, il a refusé les renseignements qui lui étaient offerts pour *l'Histoire de Napoléon*, par l'éditeur Gosselin.

(*b*) La phrase est inachevée, mais il faut lire sans doute « contre le gouvernement ».

(*a*) On se rappelle qu'on a attribué sans nul fondement la rédaction de ces mémoires à

441. — I. (1)

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

[15 *december* 1826.]

Versailles, lundi, 11 *december* [1826].

Sau [telet] m'a montré votre lettre. J'ai reçu un paquet contenant 2 *Examin* [*ers*]. Je sèche d'impatience, ne pouvant vous envoyer les *Gazettes des Tribunaux.* Les plaidoyers dans l'affaire Isambert les remplissent ces jours-ci. Il sera probablement condamné en 1re instance. Les bruits de salon à Paris sont curieux. Send this to our friends of the Strand. 1° They say that the k [ing], in his speech ot the 12, will insert a « morceau » unknown to his ministers. — 2° That the ambassador of England has « déclaré » to the ministers that : if in the speech of the Crown, there is not a clear « désaveu » of the entreprise of Chaves (2) and the royalists of Portugal, he will ask for his passports.

I don't believe the second, but it is generally said, 4 of our ministers, viz : Villèle, Corbière, Chabrol and Peyronet were against the Missions and 2° against the Jesuites.

M. Peyronet has raved 2 days ago, and M. Villèle is with Chabrol and Corbière against the Missions and the Jesuites. There are two *objets séparés* in the discussion (3).

Will John Bull be in « colère » for the affairs of Portugal ? Will you make war (4) « malgré », your « pauvreté » and the « banqueroute probable » ?

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Petite ville du Portugal.

(3) Envoyez ceci à nos amis du Strand. 1° On dit que le Roi, dans son discours du 12, insérera un morceau inconnu à ses ministres. — 2° Que l'ambassadeur d'Angleterre a déclaré aux ministres que si, dans le discours de la Couronne, il n'y a pas un formel désaveu de l'entreprise de Chaves et des royalistes de Portugal, il demandera ses passeports.

Je ne crois pas le second, mais on dit généralement que quatre de nos ministres, savoir : Villèle, Corbière, Chabrol et Peyronet, étaient contre les missions et 2° contre les Jésuites.

M. Peyronet s'est emporté il y a deux jours et M. Villèle est avec Chabrol et Corbière contre les Missions et les Jésuites. Ce sont deux objets séparés dans la discussion.

(4) John Bull sera-t-il en colère pour les affaires de Portugal ? Ferez-vous la guerre...

Answer to this query very « intéressante » for us. Have you received my letter n° 1 (1) ? Mar [este] vous dit mille choses. Avez-vous lu le beau travail de M. Dupin sur l'instruction en France ? Il sera dans la lettre du 1er janvier. Adieu.

On se plaint beaucoup au Jardin de ce que vous n'avez pas remis les livres à M. Lawrence. Ecrivez pour vous justifier. Mademoiselle D [uvaucel] (2) est toujours retenue dans sa chambre.

Mes respects à M. votre oncle de Cade Hill and to Miss R [ogers].

(*Sutton-Sharpe Esqre n° 2 old square Lincoln's inn*).

442. — C. (3)

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS

Paris, le 23 *décembre* 1826.

Il y a beaucoup plus d'impuissants qu'on ne croit. Une femme que vous voyez le lundi a un Olivier (4). Dans le charmant petit fragment des *Mémoires de la Duchesse de Brancas*, publiés par le feu duc de Lauraguais et que de Mareste vous prêtera, il y a deux impuissants, *viz* (5) : M. de Maurepas, ministre, et M. le marquis de la Tournelle, le premier mari de la duchesse de Chateauroux. J'ai aussi étudié Swift dans la *Biographie des romanciers* par sir Walter Scott.

J 'ai pris le nom d'Olivier, sans y songer, à cause du défi. J'y tiens

(1) Répondez à cette question très intéressante pour nous. Avez-vous reçu ma lettre n° 1 ?

(2) Mlle Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier et amie de Stendhal, dont nos lecteurs apprécieront la finesse d'esprit, par cet extrait d'une lettre qu'elle écrivait à Sutton Sharpe, en 1828 : « .... M. Beyle est un homme si difficile à *amuser* que je n'ai pas osé lui proposer d'être des nôtres (pour une promenade à Saint-Cloud). Si pourtant il était tenté de faire sa route avec nous, et de venir, au retour, dîner au Jardin des Plantes (où demeurait M. Cuvier) nous serions bien charmée de cette *héroïque* résolution. Veuillez donc bien vous charger de mon invitation que je ne lui adresse pas directement, afin qu'il puisse répondre sans façon : « *Cela m'ennuie* ». (*Collection de Miss Lætitia Sharpe*). (A. P.)

(3) Original : Collection de M. C. Stryienski.

Lettre mutilée dans l'édition de 1855. Cf. *Soirées du Stendhal Club*, 1904, pp. 254-255, rétablie ici, dans son texte intégral.

(4) *Olivier* est le nom d'un roman de M. de la Touche, sur le même sujet que l'*Armance* de Beyle.

(5) C'est-à-dire.

parce que ce nom seul fait *exposition* et exposition non indécente. Si je mettais Edmond ou Paul, beaucoup de gens ne devineraient pas le fait du *Babilanisme* (mot italien pour le cas de M. Maurepas). Je veux intéresser pour Olivier, peindre Olivier. Le dénoûment que vous proposez avec la surprise de lord Seymour, etc., vient bien d'une bonne tête dramatique, mais, en fin de compte, mon pauvre Olivier est odieux. Les gens sages diront : « Que diable ! quand on est *babilan*, on ne se marie pas. Olivier vient gêner sa femme et lord Seymour, qu'il s'en aille, bon voyage ! »

La *Babilanisme* rend timide, autrement rien de mieux que de faire l'aveu. Ce mari du lundi, M. de Maurepas, M. de la Tournelle l'ont bien fait. M. de la Tournelle est mort désespéré et amoureux fou de sa femme. Olivier, comme tous les Babylans, est très fort sur les moyens auxiliaires qui font la gloire du *Président* (1). Une m... adroite, une l..g.. officieuse, ont donné des j..... vives à Armance. Je suis sûr que beaucoup de jeunes filles ne savent pas précisément en quoi consiste le mariage physique.

Je suis également sûr de ce second cas beaucoup plus fréquent : L'accomplissement du mariage leur est odieux *pendant trois ou quatre ans*, surtout quand elles sont grandes, pâles, élancées, douées d'une taille à la mode. Il est vrai que j'ai copié Armance, d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes.

J'ai, comme vous, les plus grands scrupules sur la lettre écrite par le Commandeur. Mais il me faut une petite cause pour arrêter l'aveu. Mon expérience m'a appris qu'une fille pudique aime beaucoup mieux mettre ses lettres dans une cachette que les donner à son amant de la main à la main. On n'ose pas même regarder cet amant quand on sait qu'il vient justement de lire la lettre qu'on a écrite.

Malivert est le nom de mon village ; *Bonnivet* était le nom de l'amiral favori de François Ier. S'il eût fait race, Bonnivet serait comme Montmorency à peu près, et mieux que Luynes ou Sully.

Ce roman est trop *erudito*, trop savant. A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin? *That is the question.* Voilà ma sensation en recevant votre lettre. Madame d'Aumale, c'est madame de Castries que j'ai faite sage. Mais je reviens à la question de chaleur, vous n'en dites rien. Est-ce mau-

(1) Un vieux libertin, nommé Pellot, vantard de ses prouesses, qui venait tous les soirs chez Mme Pasta en même temps que Beyle. (A. C.)

vais signe ? Si le roman n'est pas de nature à faire passer la nuit, à quoi bon le faire ?

Une jeune femme s'intéressera-t-elle à Olivier ?

J'ai à faire une scène d'amour. Armance dira qu'elle aime. Olivier usurperait sur le caractère du *cocu* s'il se tuait à cause de cet accident ; cela retomberait dans le *Meynau*, de *Misanthropie et repentir*.

Le vrai Babylan doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. Moi (mais à quarante-trois ans et onze mois), je ferais un bel aveu ; on me dirait *qu'importe*? Je mènerais ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyennant un sequin, lui ferait trois compliments en une nuit.

Mais cette vérité est du nombre de celles que la peinture *par du noir et du blanc*, la peinture par l'imagination du spectateur ne peut pas rendre. Que de choses vraies qui sortent des moyens de l'art ! Par exemple, l'amour inspiré par un homme sans bras ni jambes, comme l'infâme caricature qui déshonore votre bureau.

Il me semble donc que le Babylan ne doit pas être cocu. Le vrai beau cocu est *Emile* qui s'est marié par amour et estime. Avez-vous lu cette suite d'Emile ? Le *Dean Swift* ne voulait pas se marier pour ne pas faire l'aveu ; il se maria, sollicité par sa maîtresse, mais jamais ne la vit *en tête à tête*, pas plus après qu'avant.

Dans le salon d'un comte, pair de France, noble en 1500 et fort riche, j'ai froid près de la fenêtre, quand il y a vent du nord. Votre objection provient de la *vérité probable*, mon assertion de *l'étude de la nature*. Votre objection serait parfaite en Angleterre.

J'ai relu votre lettre :

Quand même Armance, c..... avec Olivier, toutes les nuits, à Marseille, serait *étonnée* :

1° Elle l'adore, et avec la m..., il lui donne deux ou trois ext.... chaque nuit.

2° Par timidité, par pudeur féminine, elle n'oserait rien dire.

Mais l'amour seul suffit pour tout expliquer.

Le genre de peinture dont je me sers, le genre noir sur du blanc, ne me permet pas de suivre la vérité. En 2826, si la civilisation continue, et que je revienne dans la rue Duphot, je raconterai qu'Olivier a acheté un beau g..... portugais, en gomme élastique, qu'il s'est proprement attaché à la c..... et, qu'avec ledit, après avoir donné une ext... complète à sa femme, et une ext... *presque complète*, il a bravement consommé son mariage, rue de Paradis, à Marseille.

Quand on est songe-creux, homme d'esprit, élève de l'Ecole Polytechnique, comme Olivier, voilà ce qu'on fait. Donner des ext.... avec la m..., quelle belle périphrase pour éviter le mot sale b.....r ! Objet des méditations d'Olivier : donner des ext...., etc., a été l'objet des méditations d'Olivier pendant toute sa jeunesse. Il faut que vous sachiez qu'il passait sa jeunesse chez les filles ; c'est ce que j'ai cherché à indiquer modestement. Armance lui conte cette calomnie que l'on fait sur son compte.

Mais, pour Dieu ! répondez sur l'article *chaleur*. Gardez ma lettre, nous en reparlerons peut-être en 1828.

Comte de CHADEVELLE.

443. — I (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[20 *feb.* 1827]. *Versailles*, 7 *février* 1827.

Nous avons longuement parlé de vous au Jardin ; on vous aime, mais on est en peine de certains *bonbons* envoyés à des amis de Londres. Ecrivez-nous si vous les avez remis. J'ai dit pour votre défense que vous étiez dans la chaleur des plus grandes occupations.

L'incartade de M. d'Appony (2), qui veut appeler le duc de Reggio, *le duc Oudinot*, a porté ledit duc, personnage courageux, à aller demander au baron de Damas, ministre des affaires étrangères, si le king serait fâché de voir un ambassadeur mort. Il comptait aller voir M. d'Appony dans la journée. Avant la fin de la journée, le duc de Reggio a reçu une lettre de M. d'App[ony] *à M. le duc de Reggio.*

M. d'App[ony] a découvert que la ville qui donne le nom à ce duc était Reggio de Calabre et non Reggio de Lombardie. M. d'App[ony] continue ses démarches envers M. Soult, duc de Dalmatie...

Vous avez su cela. Mais la vraie version, la voici, et aucun journal ne l'a donnée. Les ministres actuels sont conspués ouvertement dans la Chambre des Pairs. Cette Chambre a si bien fait la loi sur le jury

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Ambassadeur d'Autriche à Paris.

que l'on dit que le ministre ne la présentera pas à la Chambre des Députés.

Il m'arrive un accident désagréable. Vous verrez par la copie d'une lettre du 2 février que M. C[olburn] interrompt ses relations (1).

Ce superflu m'était fort agréable. Voudriez-vous, en revenant de Westminster, monter chez quelque ami et voir s'il est possible d'établir une vente d'articles régulière ou irrégulière, tous les mois, tous les jours, tous les huit jours. Je suis prêt à commencer sur-le-champ.

J'aimerais mieux ne pas interrompre le compte-rendu que vous savez. Cela forme une histoire suivie pour les personnes qui s'intéressent aux progrès des Lettres. *These articles are translated there and I hear with some applause, etc.* (2).

Vous direz tout cela à des acquéreurs si vous parvenez à en trouver. Cette affaire est essentielle pour moi. N'en parlez à personne (3).

Tout à vous.

OLD HUMMUMS.

(1) *Copie*, — 2 Février... He will think it very extraordinary though perhaps, you will not, that I should have omitted to mention in my last letter or two, that I had not the least idea of continuing after the end of 1826 to trouble M. B. for further communications « except on a limited scale, for which I am willing to expend *not « more than L* 50, *per annum*. I shall in my next *enter into particulars* on this subject, « in the meantime I can only use those lately sent, to make up the deficiency in the « year's receipts. I considered myself engaged for one year, would not gone on so long. M. B. should have written about a renewal, before he had sent me more papers : however, as it will probably be a disappointement to him, you will have the goodness « of discontinuing or limiting on the terms. « *C[olburn]*.

De la main de Beyle : Paris, 6 février 1827, Première lettre de l'envoyé de M. C[olburn].

Traduction. — 2 février..... « Il trouvera très extraordinaire, quoique peut-être « vous ne le trouverez pas, que j'aurais omis de mentionner dans ma dernière ou mon « avant-dernière lettre, que je n'avais par la moindre idée de continuer, après la fin « de 1826, à déranger M. B[eyle] pour de nouveaux articles, excepté dans une certaine limite, pour laquelle je ne suis pas disposé à dépenser plus de 50 £ *par an*. « Dans ma prochaine lettre, *j'entrerai dans des détails* à ce sujet ; pour l'instant, « je ne puis que me servir de ceux envoyés récemment, pour combler l'insuffisance « de ceux que j'ai reçus [d'autre part], pour l'année.

« Je me considérais engagé pour un an, je ne voudrais pas l'être davantage. M. « B[eyle] aurait dû m'écrire, à l'égard d'un renouvellement, avant de m'envoyer « d'autres articles. Cependant comme ce sera probablement un désappointement « pour lui, vous aurez la bonté d'interrompre ou de limiter les frais ».

C[olburn].

(2) Ces articles sont traduits ici et je les entends lire avec approbation.

(3) Sur les relations de Beyle avec Colburn, voir *R. Colomb, Notice biographique*. 1854, p. L. (A. P.)

444. — I (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

9 *février* [1827].

Je vous envoie, cher ambassadeur, un billet que je reçois de l'envoyé de M. Col[burn] (2). Veut-il renouer ? Se repent-il ? Il a fait deux sottises. Je précise : le 2 février, après avoir inséré deux articles (le 1er janvier et le 1er février 1827), il ne veut pas continuer l'arrangement pour 1827. Il insinue qu'il ne veut pas payer ces deux articles.

Comme j'ai envoyé, depuis notre arrivée à Paris, plus de matière qu'il n'en fallait, on aura pu épargner un article pour le 1er mois.

Tout cela est digne d'un voleur, mais comment envoyer la justice en pleine mer, dit Molière.

Je vous enverrai un article pour le 1er mars. Si vous pouvez le placer, tant mieux. Si vous ne pouvez pas le placer, vous le ferez lire au docteur Bl[ack] pour son instruction (le commencement peint la Société en février 1827).

A propos de M. le docteur Bl[ack], ne pourrait-il pas, quand il verra M. Col[burn], lui faire honte de son procédé ?

J'espère que vous recevrez vos *Gazettes* [*des Tribunaux*]. Je les fais adresser au Jardin. Vous recevrez l'article vers le 15 février. Ce qu'il y aurait de mieux serait de renouer avec ce coquin de C.

Les on-dit du 9 sont :

1° Création de 50 Pairs.

2° La loi sur la Presse passera à la Chambre des Députés sans les amendements de la Commission.

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Si vous désirez écrire à M. Colburn sur ce que vous m'avez dit dans votre lettre d'hier, je lui ferai passer votre lettre. Je suis infiniment chagriné qu'il y ait sujet de plainte dans vos liaisons avec ce monsieur, mais j'espère qu'un éclaircissement en bonne humeur, de part et d'autre, raccommodera.

Très sincèrement, je suis votre dévoué serviteur.

(Seconde lettre de l'envoyé) H. B.

445. — I (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[26 *Feb.* 1827]. *Versailles*, 22 *février* [1827].

J'ai reçu votre fort aimable lettre, mon cher ami, qui le serez toujours. Je vais répondre en paresseux. J'avais tant de choses curieuses à vous dire sur ce pays, qui se *constitue* moralement chaque jour, que la crainte de les mal dire m'a fait garder le silence.

L'enterrement de Talma a décidé que l'on pouvait se faire porter *directement* au cimetière. Le refus de titres par M. d'Appony a décidé l'union de la nouvelle noblesse avec l'ancienne.

Voilà ce que j'appelle se *constituer* moralement. Dites cela à M. le Docteur Bl[ack]. *For the gov*^{t} *it is more nusettled* que jamais (2).

Mlle Duv[aucel] a perdu une lettre de douze pages adressée à M. Bowd. Nous tremblons pour le sort de nos lettres.

Il faut bien que je vous ennuie de nouveau de mon affaire avec Col[burn], car peut-être vous n'avez pas reçu une lettre adressée à M. de Lavalette (3) il y a huit jours. Col. a écrit le 3 février (après avoir fait usage des articles du 1er janvier et 1er février) qu'il ne voulait pas continuer pour 1827. 2° Qu'il considérait ces articles comme des suppléments aux envois de 1826, ce qui doit vouloir dire qu'il ne veut pas les payer. Vive la probité ! Probablement, c'est un accès de colère ; comme il ne payait pas ce qui était échu le 2 décembre, et que j'avais de la méfiance, je lui ai demandé ce qu'il devait vers le 24 janvier, avec politesse, mais avec fermeté.

Pourriez-vous faire marché avec quelque autre Revue *for the said communications* ?

M. Yates, l'acteur qui a réussi ici, a dit que ces lettres avaient beaucoup de succès parmi les amateurs de la littérature française. J'aimerais mieux en donner une chaque mois ; mais, s'il le fallait, j'en donne-

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Quant au gouvernement, il est plus détraqué que jamais.

(3) Le comte de Lavalette, condamné à mort en 1815, dont l'évasion est restée célèbre, et qui put se réfugier à l'étranger grâce au dévouement de trois Anglais. (A. P.)

rais une par semaine ; on m'a conseillé de faire offrir cette marchandise à un M. Soudan, qui fait un journal hebdomadaire tiré à 8,000 exemplaires.

Les articles refusés par Col[burn], s'ils avaient été imprimés en caractères ordinaires, auraient rempli 16 pages ; on les payait 50 livres st., pour trois mois, ou trois articles, *viz* : deux cents £, par an, ce qui m'arrangeait beaucoup. Mais le diable c'est que les *publishers* sont des fripons.

Je vous envoie le commencement de l'article pour le mois de mars. Si vous ne pouvez pas le vendre, donnez-le gratis, comme échantillon.

La mort ou la maladie de votre lord Liverpool met tout le monde en l'air ici : cela est flatteur pour votre nation. *Many of our peers were bribed, so the law will be accepted by them. The bribery* (1) a coûté cinq millions depuis six mois. *Say that to our* Doct. Bl[ack]. Il pourrait faire l'éloge *of my marchandise to this rascal C.* et renouer l'affaire. Cependant j'aimerais mieux un *publisher* moins fripon, s'il en est.

Samedi je vous écrirai une plus longue lettre.

Mar[este] vous salue.

446. — I (2)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[13 *mars* 1827]. *Le* 8 *mars* 1827.

Je crains, mon cher ami, quelque inexactitude de la poste ou plutôt de votre ami M. de Lav[alette]. Vers le 8 février dernier, j'ai reçu une lettre de vous. J'y ai répondu vers le 9, adressant ma lettre à M. de Lav., sous enveloppe de S. E. Je vous ai écrit trois lettres dans le courant de février. Voyant aujourd'hui, 8 mars, que je n'ai pas de réponse, je vous écris par la poste.

Réclamez quatre lettres auprès de M. de Lav.

Je vais recommencer *a tedious tale* (3).

Je voudrais, mon cher ami, que vous puissiez raconter cette fripon-

(1) Beaucoup de nos Pairs sont soudoyés, aussi la Loi [sur la presse] sera-t-elle acceptée par eux. La corruption.....

(2) Collection de A. Paupe.

(3) Un ennuyeux récit.

nerie au bon Docteur Bl[ack] qui, dans l'occasion, pourra faire rougir le libraire fripon. Le dit libraire payait peu exactement.

Lassé de ses retards, je lui écrivis, en janvier 1827, pour demander £ : 50 échues le 2 décembre. Ma lettre était polie, et cependant, je suppose, l'a mis en colère.

Pourriez-vous placer la même marchandise dans une autre Revue ? M. Yate a dit ici que cette marchandise était estimée en Angleterre. Madame Morgan m'a fait dire la même chose d'Irlande.

. . . . . .

Si vous avez reçu mes quatre lettres de février, tout ce détail vous semblera *very tedious*, mais ici nous sommes *in chatter of business* (1). Je tiens beaucoup *to these* £ : 200 qui me permettraient de faire des voyages. Tâchez donc de placer ma marchandise même *on reduced price*. Avec ledit Col[burn] je ne veux rien rabattre, mais je me contenterais, s'il le fallait absolument, de £ 25, tous les trois mois, ou £ 100 par an.

Car le travail dont il s'agit m'amuse. On m'a parlé d'un M. Soudan qui fait une *Literary Gazette* tirée à huit mille exemplaires, et qui pourrait, pour un envoi chaque semaine, payer deux ou trois £, ce qui ferait huit ou dix £ par mois. Ne m'avez-vous pas dit une fois que cette *Literary Gazette* n'était pas de bon ton ?

Enfin, cher ambassadeur, tâchez d'arranger un engagement pour 1827. Je vous donne carte blanche. Je serais glorieux qu'un article de ce genre pût convenir tous les trois mois à M. Jeffrey et à l'*Edinburgh Review*, qui, je suppose, ne s'abaissera pas à friponner. Si ce respectable journal me donnait £ 200 par an, je m'engagerais à ne pas écrire *dans le même genre* pour une autre feuille anglaise. En un mot, je vous donne tout pouvoir *for making me a scrittura* (2).

Notre Giuditta (3) chante à Naples dans l'oratorio de *Giuditta e Olopherno*, qui a été joué le 4 mars. Vous savez qu'Ebers, avocat fripon, devait payer 500 £ en février ; il a demandé un délai de quinze jours. Ceci est un secret. Peut-être notre amie ira à Vienne. — Nous parlons sans cesse de vous avec Mlle Sophie ; nous voudrions vous avoir à Paris, dix mois chaque année. Adieu. Je résiste à la tentation de vous parler d'objets intéressants. Je veux que ma lettre vous par-

(1) En bavardage d'affaires.
(2) Pour m'arranger un engagement.
(3) Mme Pasta.

vienne. Répondez-moi par duplicata, une lettre par la poste, une autre par l'Ambassade.

J'ai beaucoup couru, ce qui m'a empêché de vous écrire en janvier.

Tout à vous,

J.-B. LAYA.

Racontez tout ceci *to the* aimable Dr Bl[ack] afin qu'il fasse honte à son ami Col[burn].

447. — E.

A M. V. DE LA PELOUZE

Ce mardi 20 *mars* 1827.

Monsieur,

Vous souvient-il que vous avez bien voulu me promettre, dans le temps, une annonce pour mon voyage en Italie (1).

L'imprimeur *de la Forest* s'est trouvé le très humble serviteur de la Congrégation, il a mis 50 cartons (2).

Les Chambres vont être bien plates pendant un mois jusqu'à la discussion de la loi *d'Amour* à la Chambre des Pairs. Ne pourrait-on pas profiter du moment ?

Je prie M. Chatelain, M. Mignet ou celui de vous, Messieurs, qui fera l'annonce, de me traiter avec :

Sévérité,
Impartialité,
Justice.

L'auteur a passé 10 ans en Italie ; au lieu de décrire des tableaux ou des statues, il décrit *des mœurs*, *des habitudes morales*, *l'art d'aller à la chasse au bonheur* en Italie.

Je vous souhaite, Monsieur, bien des succès dans cette chasse, et suis votre

Très humble et très obligeant serviteur.

H. BEYLE (3).

(1) Son livre : *Rome, Naples et Florence en* 1817.

(2) Voir *Nuova Antologia*. Rome, juin 1906, et le *Mercure de France*, 1er juillet 1906.

(3) A M. V. de la Pelouze, rue Saint-Honoré, no 340 ou 41, vis à vis la rue de la Sourdière.

448. — I (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

[24 *mars* 1827]. *Paris, le* 9 *mars* 1827.

Rue Le Peletier, N° 6, près l'Opéra.
(Voir la fin écrite le 19, ceci est du 9).

Nous ne savons plus ce que vous êtes devenu. Seriez-vous à Lancaster, occupé, non du circuit (2), qui n'a pas encore commencé, mais de ces certains procès singuliers que vous plaidiez amicalement dans une petite chambre ?

Mlle Sophie et moi, nous vous avons élevé à la qualité de Français ; sans doute vous êtes fort bien suivant les idées anglaises, nous ne prétendons rien vous ôter de ce mérite grave, raisonnable, profond, mais fâché, et toujours en présence de l'*idée du devoir* ; mais, en même temps, vous êtes fait pour plaire dans un salon français, et, par conséquent, pour vous y plaire. Nous parlons quelquefois un quart d'heure sur ce sujet, Mlle Sophie et moi, et nous finissons par conclure que, comme on se plaît là où l'on plaît, nous finirons par vous avoir ici plusieurs mois chaque année. Sans cesser d'être naturel, vous serez très singulier et très original, ce qui est le suprême mérite pour une nation qui ne craint que le bâillement.

Cette qualité et l'absence d'adoration pour l'argent a valu à la France la place de *Procureur fondé* de toutes les nations pour l'appréciation des ouvrages d'esprit. Je n'appelle pas ouvrage d'esprit un traité d'horticulture ou de législation.

Qu'est-ce que l'Europe a produit en 1826 de comparable aux trois dialogues du père Joseph par Leclercq ? Je vous ai envoyé deux de ces dialogues par M. de Laval[ette]. Les avez-vous reçus ? Avez-vous reçu trois ou quatre lettres écrites en février, toujours par la même voie ? Je crains bien que non. Hier, je vous ai écrit par la poste. Je n'ose vous dire bien des choses par l'occasion qui porte cette lettre.

Le 19 *mars.*

Votre lettre du 13 m'a fait le plus grand honneur ; je l'ai montrée à de grands personnages sans dire le nom de l'auteur ; elle a été montrée

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Assises anglaises qui se transportent de ville en ville. (C. S.)

samedi au cercle du Jardin. La (*illisible*) de Sophie est gravement indisposée.

Mais j'oublie qu'il est quatre heures. Je sors de l'Exposition des tableaux de Talma : je suis content du portrait de Shakespeare peint sur un soufflet pour la reine Elisabeth.

Comme il est lundi et quatre heures, je n'ai que le temps de vous dire que j'accepterai la lettre à quatre guinées par mois. Mais, pour accepter *avec décence*, il faut que Col[burn] m'écrive et m'envoie le paiement de ce qu'il me doit.

Oui, certainement, parlez au docteur Bla[ck] en ces termes. J'aimerais mieux avoir affaire à d'honnêtes gens. Ne pourrait-on pas faire offrir un article à M. Jeffrey, de l'*Edinburgh Review* ?

J'ai trouvé un bon traducteur qui a de l'esprit.

Vous recevrez un ex. d'un nouveau Voyage en Italie par votre ami de Lancaster (1) !

Mes respects à Mlle votre tante et à MM. vos oncles.

Toutes les têtes ici croyaient à votre changement de ministère.

Hier dimanche, on disait le duc de Wellington *prime Minister*. Quod deus avertat.

Tout à vous, CHAPERONIER.

449. — I. (2)

A MONSIEUR SUTTON SHARPE, A LONDRES

De mon château de [illisible].
Le 30 *avril* 1827.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que l'augmentation du *fish* (3) à la dernière pêche. J'espère, mon cher ami, que l'avancement de M. Scarlett lui fera négliger les fatigues du barreau. M. Brougham héritera de la moitié et vous du quart de l'autre moitié. Est-ce là la proportion ? Je désirais beaucoup que M. Brougham prît de l'avan-

(1) Beyle désigne ainsi son ouvrage : *Rome, Naples et Florence*, 3e édition, Delaunay, 1826 (A. P.)

(2) Collection de Miss Lœtita Sharpe.

(3) Poisson. Beyle désigne ainsi l'argent.

cement. Dans ce cas, il me semble que le *fish* aurait été *in great plenty* (1).

Je pense que la *Gazette* de samedi 28 a publié votre Ministère. Dans tous les cas, je suppose que, le Parlement ouvrant le 1er mai, la *Gazette* du mardi 1er doit en parler.

Votre ministère nous occupe beaucoup.

Savez-vous que le plus grand événement qui se soit passé en France, depuis 12 ans, ce sont les illuminations du mercredi 18 avril (2) ?

Le peuple qu'on croyait mort et *qui avait donné sa démission*, suivant le bon mot de M. de Sémonville, a donné signe de vie, ce qui a effrayé tous les *libéraux riches. I say nothing of the* « peur » *of one august person* (3). Cela passe toute croyance. *I suppose that they have sent twenty or thirty thousand* frs. *to the* « *Constitutionnel* » (4), afin qu'il ordonnât *to the people to cry only* (5) : Vive le K[ing]. *That said Constitutionnel* a gagné son argent. *The Debats, by fear of seeing the people living a second time, has made his utmost. However the third and the seventh* (6) Légions ne se sont pas conduites aussi bien que nous l'aurions désiré (7).

Un homme est sorti des rangs de la 3e légion, a présenté les armes *to the K[ing]* et a crié : « *A bas les Ministres* ! » Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio, l'a poursuivi, l'épée à la main, en criant : « Il faut que je le tue ! » L'homme fuyait : le Maréchal (qui a sans cesse besoin d'argent) courait après lui, il allait le tuer, quand un des aides-de-camp lui a dit : « M. le Maréchal, le Roi vous demande sur-le-champ. » Le duc de Reggio a laissé l'homme s'échapper.

A la 7e légion, un homme est sorti des rangs, tenant son fusil d'une main et son mouchoir blanc de l'autre. Il a marché *to the K[ing]* ; *The horse of the K[ing]* a eu peur et a fait un écart de six pieds. Le K. a ramené son cheval sur ce garde national qui criait : « A bas les Ministres ! » Le K. lui a dit : « Je suis venu pour recevoir les hommages de ma garde nationale, et non pas pour recevoir des avis. Qu'on casse

(1) En grande abondance.

(2) A l'occasion du retrait de la loi sur la presse surnommée la *Loi d'amour*. (A. P.)

(3) Je ne dis rien de la peur d'un auguste personnage (Charles X).

(4) Je suppose qu'on a envoyé vingt ou trente mille francs au *Constitutionnel*.

(5) Au peuple de crier seulement : Vive le Roi.

(6) *Les Débats*, par crainte de voir le peuple revivre une seconde fois, a fait tout son possible. Cependant la troisième et la septième Légion...

(7) A la Revue générale de la garde nationale, passée par Charles X, au Champ-de-Mars, le 29 avril. (A. P.)

cet homme ! je ne veux pas qu'il défile devant moi. » (Qu'on casse, c'est-à-dire : qu'on ôte son emploi à cet homme.)

Aucun journal n'a raconté ces deux événements. Les deux cent mille spectateurs qui étaient sur le talus du Champ-de-Mars étaient

S = Spectateurs.
K = King.
G = Les 13 Légions de la Garde Nationale.

trop éloignés pour s'apercevoir de rien. Cette journée est le complément de celle du 18. Le peuple, qui est fort doux et fort à son aise, a obéi à ses tribuns, *le Constitutionnel* et *le Courrier*.

On a été étonné de la toilette des 150.000 spectateurs, ils étaient supérieurement bien mis. Quelle différence avec la Fédération en 1792 ! Au lieu de 20 millions, nous sommes 32 millions : effet de la division des champs.

Le peuple pouvait se montrer beaucoup plus méchant. Je ne puis vous peindre *the* « peur » *of the Court*.

La 3e Légion, en passant sous les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, a crié : « *A bas Villèle* ! » d'une force à être entendue du Château. J'ai parlé à vingt gardes nationaux de ma connaissance et de celle de mon beau-frère, rien de plus tranquille, timide et bon que ce *people*, mais rien de plus léger. Quatre articles de ses journaux peuvent le mettre en colère. *Say all this to the* Dr Bla[ck]. J'ai vu M. Kean, homme d'esprit, a-t-il compris ce qui vient de se passer ?

Cet animal de M. C[olburn] ne me fait point payer ce qu'il me doit. *I have written to* M. Jeffrey qui recevra ma lettre le 6 mai. Si vous avez reçu 2 ex. d'un Voyage *to* Rome (1) donnez-en un à quelque Reviewer qui en parle en bien ou en mal, peu importe : le mal c'est le silence. J'ai oublié de louer M. le Juge Hallock et le ban de l'Angleterre, de manière qu'on me dit que j'abhorre *Old England*, rien de plus faux. J'éprouve pour elle le sentiment que feu M. Jésus-Christ avait pour les hommes.

Tous les instants qui n'ont pas été consacrés à parler du grand réveil du 18 avril l'ont été à discuter l'avancement de M. Canning.

(1) *Rome, Naples et Florence* (1826).

Nos bons libéraux badauds le croient libéral. Plusieurs personnes pensent qu'il sera remercié au mois de février 1828.

Vos lettres font les délices de M. de Ma[reste] qui vous est extrêmement attaché. On a dit que M. Canning renverrait le Parlement et ferait faire des élections. En ce cas j'irai vous voir. Mais la désertion de M. Col[burn] me gêne pour les courses. Je voudrais bien le remplacer.

Aujourd'hui a paru l'*Histoire de la Guerre d'Espagne* de 1809 à 1814 par le général Foy. Cela sera horriblement *puffé*. Cela est bien emphatique. Il a pour les Anglais la haine d'un Bonapartiste.

Croyez-vous qu'un article *upon the life of Bonap. by* Thibaudeau *would be accepted for the Edinburgh Review* ? *Is not the man an* [illisible] *to pick.*

Avant de me mettre à l'ouvrage j'attends votre avis.

Je me déciderai d'après votre opinion. Quels sont les sujets qui seraient bien reçus par les lecteurs de l'*Edinburgh Review* ?

Voilà la véritable difficulté qui m'arrête. Je suis comme un peintre de paysages. Je vous ferai aussi mal ou aussi bien un arbre ou un rocher. Mais qu'aimez-vous le mieux ? L'arbre ou le rocher ? Vous me rendrez un grand service si vous m'indiquez deux ou trois sujets capables d'intéresser les bourgeois à tête étroite et à 2.000 £ st. *per annum* qui lisent l'*Edinburgh Review*. Ah ! que je regrette *the letters for* Col. J'avais le plaisir de faire *en conscience le portrait d'un animal curieux.*

Rappelez-vous donc que le 18 [avril] a été un grand jour un peu amoindri par la journée du 29. Cependant, en y réfléchissant, on verra que le 29 a moins amoindri le 18 qu'il ne semble au premier abord.

Ecrivez-nous de longues lettres, elles font notre bonheur à Mar[este] et à moi. Écrivez-nous souvent. Chaque samedi, Mlle Sophie me parle de la probabilité de vous voir fixé en France. Cette maison me plaît beaucoup. Présentez mes respects à Miss R[ogers] et à MM. vos oncles. Rappelez-moi au souvenir de M. Bla[ck], de M. John, le membre du Parlement, et de nos amis de Lancaster. Le procès de ce coquin de Wakefield m'a beaucoup intéressé. Je retournerai avec beaucoup de plaisir au *Circuit*. Grâce à vous, j'y ai pris des idées nettes. Peu de voyages aussi courts m'ont laissé autant de notions précises. Dites-moi s'il y a quelques probabilités d'élections. Si oui, *I will make articles upon articles. This fish gives me the* superflu. *All my obscurities are for prudence sake.*

For Bla[ck] : 12 ou 15 ducs ou grands seigneurs qui entourent *the*

King ont eu peur le 18 avril. Ils se sont dit : les Ministres en feront tant qu'ils compromettront notre existence politique et les cent ou cent quarante *thousands* francs que nous tenons *of the favour of the K*[*ing*]. Il faudrait changer ces ministres maladroits. Après plusieurs assemblées qui ont fort inquiété les ministres, les 12 ou 15 grands seigneurs qui s'étaient adjoint 10 ou 12 gens un peu moins grands, mais un peu plus éclairés, ou moins bêtes, si vous voulez, sont convenus de pousser, de tout leur pouvoir, un certain ministère, dans lequel M. d'Ambrageac, pair, serait au Ministère de la Guerre, M. de Caraman aux Affaires Etrangères. Mon opinion est que les Ministres actuels resteront, à l'exception de Peyronet, remplacé par M. Portalis, pair.

L'*Histoire de la Fronde*, 3 vol., par M. le Comte de Saint-Aulaire, est fort médiocre. Les *Etats de Blois*, dialogues tragiques, comme le Richard II de Shakespeare, passables ; l'auteur est M. Louis Vitet. A. Thierry va publier des Lettres sur l'ancienne monarchie française ; cela sera exact, ennuyeux et très *puffé*. *La Ligue*, de M. Mignet, ne paraîtra qu'en décembre.

450. — I. (1)

A SUTTON SHARPE, A LONDRES

[25 *June* 1827]

Rue d'Amboise, *n* 1.

Cher ami, êtes-vous à Londres ? Je n'ai pas la bosse des dates, n'êtes-vous point dans quelque circuit ?

Vos détails m'ont fait le plus grand plaisir, surtout sur le *fish* qui vous arrive de bonne heure, vu votre âge. Pourquoi M. Brougham n'a-t-il pas reçu quelque *bonne chose* ? c'est bien peu qu'un *silk gown* (2). Comment s'est divisée à Lancaster la succession du *self sufficient* (3) Scarlett ?

Je ne compte pas voyager faute de *fish*. Colburn n'a pas payé.

Mlle Sophie m'a payé mardi un pari de glaces que j'avais gagné.

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Toge de soie.

(3) Vaniteux.

On a fait une longue mention du *seul* Anglais aimable, ne vous mettez pas en colère comme patriote.

Vous êtes bien bon de me trouver moi-même aimable. J'avais beaucoup de chagrin du 1er août au mois d'octobre 1826 (1). Mais n'en parlons plus. Viendrez-vous en France ? Dites juste l'époque pour que je tâche d'y être. Vous me flattez sur *Rome*, *Naples* [*et Florence*] ; dites-moi les défauts que vous y trouvez. Rien n'est parfait, pas même votre duc de Wellington. Un Anglais de mes amis m'en voulait, car, dans *Rome*, il n'y a que du mal. Une autre fois, je parlerai de la justice si bonne quoique si chère et de M. Hullack.

Compliments à M. Bla[ck]. Je voudrais me rengager dans quelque Revue *for fiche* (*sic*). Adieu, à un de ces jours.

Jetez à la poste le papier ci-joint.

451. — I. (2)

A SUTTON SHARPE, A LONDRES

Rue d'Amboise le 2 *juillet* [1827].

My dear friend,

J'ai pris des renseignements sur la personne dont vous me parlez. Vers le 12 ou le 15 juillet elle partira (3) pour Nyon sur le lac de Genève, de là à Gênes, par le Simplon. Elle respirera l'air suave au bord de la mer à Chiavari, ou bien s'embarquera pour Livourne et Florence, ou bien s'embarquera pour Naples, Corfou ou Palerme. Elle n'annonce pas ses projets pour n'être pas liée ; aussi n'en parlez ni à Mademoiselle Sophie ni à personne. Le départ seul pour le lac de Genève est sûr.

[J'ai su tout cela par la femme de la personne en question.]

Je ne mets pas moins de prix que vous, mon cher ami, à la société que j'avais à Lancaster. Je désire passionnément que vous puissiez venir joindre le voyageur. 200 fr. et 10 jours vous mettent à Gênes.

(1) Rupture avec Menta (Mad. Curial). (A. P.)

(2) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(3) Beyle parle de lui-même : voir plus loin (9 juillet). (A. P.)

Le steamboat de Marseille à Naples touche à Livourne. Deux ou trois felouques fort bonnes pour se noyer, comme M. Shelley, partent tous les jours de Gênes pour Livourne. 16 heures et 12 fr. De Livourne à Naples, le steamboat met, je crois, 4 jours ; il prend 120 fr. Si l'on est obligé d'attendre à Livourne, 10 heures et 10 fr. vous mettent à Florence ou aux bains de Lucques. On revient de Lucques ou de Florence pour le jour du passage du steamboat connu d'avance.

Ne dites rien à âme qui vive ; je n'ai rien dit à Mar[este].

Mlle Sophie, sa sœur, sa mère, nous sommes allés par le steamboat de la Seine à *Villeneuve-Saint-Georges* au devant de la Girafe, le 30 juin. Mlle Sophie m'a dit que vous écriviez que vous comptiez les jours pour votre voyage en France. En français, compter les jours, veut dire être à moins de 15 jours d'un événement. Je voudrais que vous sussiez parfaitement la langue ; alors nous pourrions vous espérer pour le 20 juillet, au plus tard ; le sens restreint voudrait dire du 5 au 10 : je n'ose y croire.

A propos, le demi-fripon de Colburn ne paye point.

Si cela est convenable à votre dignité, passez chez lui. S'il payait 800 fr. pour janvier, 400 plus 200 pour les mois de mars et avril, où il a mis des morceaux économisés sur mes lettres précédentes (il m'avait fait écrire en octobre que j'envoyais trop peu), ces 800 ou ces 1200 mangés à Palerme ou à Corfou feraient un bel effet. Ennuyé d'avoir à répondre à toutes les *foolish queries* (1) sur le voyage, je n'en ai parlé à personne.

Si j'étais assez heureux pour que vous fussiez tenté, prenez des lettres de recommandation. Je ne connais personne à Naples. Ensuite, la Méditerranée peut être curieuse en septembre vers Corfou. Une recommandation à quelques Anglais, tenant au gouvernement des sept îles, peut vous faire admettre sur un vaisseau allant voir Athènes ou Constantinople. En un mot, jamais les lettres de recommandation n'auront pu être plus utiles.

9 *juillet.*

J'avais écrit jusqu'ici lorsqu'on vint me prendre pour aller à la campagne par une de ces petites diligences qui n'attendent pas. Je n'avais pas lu votre lettre tout entière.

(1) Les sottes questions.

Je pars le 20 pour Nyon et le lac de Genève. Je vous écrirai le 10 août ou le 10 septembre. Venez me joindre en septembre, je serai à Gênes ou à Naples, nous reviendrons à Paris ensemble. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me ferez beaucoup de plaisir. Vers le 1er août on vous enverra une brochure de moi (1) dont vous enverrez des exemplaires à MM. Brougham, lord Landsdow, Jeffrey d'*Ed*[*inburgh*] *R*[*eview*], le révérend Sidney Smith, l'homme gai. Avez-vous reçu le second exemplaire de *Rome* (2) ?

La Girafe occupe le Jardin (3), qui se porte bien. *The father would not be* censeur.

Adieu, je suis pressé. Vos communications politiques me mettent l'âme en repos. Ecrivez-moi beaucoup sur tout, et surtout sur les probabilités que votre cabinet cherchera le bonheur : 1° du pays ; 2° de l'Europe.

Adressez vos lettres à M. B. chez M. R. Colomb, n° 39, rue Godot de Mauroy. Le 24 juillet à Nyon, le 10 août à Gênes, le 20 ou 25 à Gênes encore ou à Naples ; ne dites rien de nos petits projets. Tout à vous.

CORNICHON.

Le beau M. de Caz. est consul à Livourne. Il faut être Montmorency ou Rohan pour suivre les (*illisible*) des ambassades ici.

452. — I. (4)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

Versailles, le 11 *juillet* 1827.

Je viens de prendre mon passeport, mon cher ami, en pensant à vous et au plaisir d'avoir de la conversation en voyant Florence ou Naples, car à Rome, avant octobre, on prend la fièvre. Il est vrai qu'elle ne dure que 22 mois, comme celle de M. le conseiller d'Etat, M. de Gerando.

(1) Probablement *D'un nouveau complot contre les industriels.*

(2) *Rome, Naples et Florence.*

(3) Cuvier.

(4) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

Dites aux gens ... curieux (?) : M. B. est à Nyon, sur le lac de Genève: je vais l'y voir pour comparer le Léman au Windermere (1). M. de M[areste] vous arrangera votre passeport : vous n'avez besoin que de 24 heures ou 48 pour le faire viser par les ambassades de Lombardie, Rome, Naples et Sardaigne. Mais, bien mieux, vous pouvez faire faire tout cela à Londres par votre ingénieux valet de chambre. Je vous ruinerai en ports de lettre pour vous apprendre mes mouvements. Je laisserai en outre des lettres à votre adresse *poste restante* à Gênes, Livourne. Je vous ramènerai à Paris et si j'ai des affaires à Grenoble (pays beau comme la Suisse), de Turin, je vous convoirai jusqu'au dit Grenoble, situé à 10 heures de Lyon et diligence tous les jours.

Je ne crains que quelque oncle mâle ou femelle qui voudra vous accaparer. Mais 1° La vie est courte. 2° L'ennui, fatal à tout le monde, est mortel à un Anglais. A force de ne pas mettre d'huile dans une lampe, elle s'éteint ; à force de faire des choses ennuyeuses, la vie en elle-même devient insipide, et un beau jour *rash act in a fit of dérangement* (2). Telle action *demi-gaie* ne vous fait pas beaucoup plaisir aujourd'hui, vous sentez peu d'attrait ; mais si vous ne la faites pas, dans trois jours vous en serez plus triste. Donc vous devez venir me joindre, 80 guinées vous suffisent.

ITINÉRAIRE ET PRIX

A Paris, vous prenez la malle-poste pour Dôle, vous prenez un cheval à 1 fr. 50 par poste, environ 70 fr.; de Dôle à Nyon, diligence, 28 fr.; bateau à vapeur jusqu'à Lausanne, 5 fr. De Lausanne à *Domo d'Ossola*, diligence, 70 fr., de Domo à Bussone, allez coucher dans l'Ile Borromée, *Isola Bella*, 12 fr.; de l'Ile à Gênes, 30 fr.; de Gênes à Livourne, par felouque, 36 heures et 12 fr. De Livourne à Naples, bateau à vapeur, 150 fr., ou par terre, vue de Rome et Florence, mais punaises dans les lits : 130 fr. Achetez à Paris, chez Valandi, quai des Augustins, n° 37, l'Itinéraire d'Italie, de Vallardi, Milan, 15e édition, 8 fr., c'est le seul bon.

Je vous ai peut-être déjà donné tous ces détails.

Voyez dans la répétition le plaisir que j'aurais à vous voir. Ensemble, les étrennes étant les mêmes pour deux et pour un, nous en serons quittes pour 10 fr. par jour, oui, Monsieur, 8 schellings défraieront toute notre dépense. Seul, cela monte à 12 fr. *per diem. The French*

(1) Lac d'Angleterre, célèbre par l'Ecole des Lakistes. (C. S.)

(2) Une action téméraire dans un accès de folie.

dog aime à répéter des phrases toutes faites. Donc, *after the censure of the newspapers*, la conversation est beaucoup moins virulente. D'ailleurs, on ignore les faits. L'affaire *Chauvet* aurait lieu aujourd'hui que personne ne s'en indignerait. Le dégoût *for the B. and K.* (1) est extrême toutefois. C'est la gale, chacun voudrait en être guéri. Voyez dans l'ignoble de ma comparaison la peinture du genre d'impatience, mêlé de dégoût, que tout cela inspire. *Till one greater man restore us and regain the blissful state. But where is the greater man* (2) ? Peut-être quelque pauvre diable inconnu à lui-même et aux autres. Dans le genre militaire, qu'était-ce, le 21 janvier 1793, jour de la mort de notre Charles Ier, que le jeune Napoléon Bonaparte ? Donc, notre Washington est quelque clerc de procureur de Dijon ou de Grenoble. Comment mourra un homme de soixante-dix ans qui s'énivre soir et matin ? On n'en sait rien, seulement il mourra.

Mettez ces raisonnements en variation, *étendez-les* d'une forte dose de bêtise, ou d'impatience, ou de *peur*, suivant que le salon est bourgeois, libéral ou *ultra*, et vous reproduirez toutes les conversations du mois de juillet 1827. Un des contes *is that the K. will go to* St-Omer, *where he will find* 22 *or* 25 *thousand men, till there perfectly true, but here begins the Romance* : *and with them, march upon* Paris, *make* 80 *bishops* pairs, *and propose to the two Chambers to adjourn till* 1837, *the nation being inflamed, etc. The few* séances *of this extraordinary session would be* secrètes, *à huis clos. They would, by a Law perfectly legal, establish the* Jésuites (3). *The K. would give his word of not surpassing the budget of* 1828, *and legally enough all would be dispatched. Utinam, in two or three years, by the innumerable foolish enterprises of our Jacques, we would fall upon the era of one Washington.*

My friend, M. Colomb will send you, by some occasion, six or five copies of a book ; *send them to the address of* lord Lansdowne, M. Brougham, lord Holland, and reverend Sidney Smith, *and so forth.*

(1) Pour les B[ourbons] et le R[oi].

(2) Jusqu'à ce qu'un très grand homme nous rétablisse et ressaisisse le bienheureux pouvoir. Mais où est le très grand homme ?

(3) Un des contes est : que le Roi ira à St-Omer, où il trouvera 22 ou 25 mille hommes, jusque-là c'est vraisemblable, mais ici commence le roman : et avec eux, il marche sur Paris, nomme 80 évêques pairs, et propose aux deux Chambres de s'ajourner jusqu'en 1837, la nation ayant la fièvre, etc. Les rares séances de cette extraordinaire session seraient secrètes, *à huis clos*. Par un décret parfaitement légal, on rétablirait les jésuites.

These copies will reach you by occasion in the beginning of August (1). Avez-vous reçu *the second copy of Rome*, etc. ? C'était un méthodiste fort exact qui s'en était chargé. Même quand vous passerez à Paris, dites que je suis à Nyon ou à Vevey.

Quand on fait une confidence, les badauds qui ne voyagent pas et qui vous envient, vous accusent de *Légèreté* et l'on change de projet.

All is well au Jardin. *I should believe that the youngest sister will make a very amiable friend of mine, but silence with them. In fine, silence upon all things with the foolish people* (2).

All yours,

L. C. G. MARTIN.

Ma femme et sa sœur vous saluent. Mes deux enfants se portent bien. Charles parle de vous en *bon anglais*. Quel plaisir pour un père ? *My best compliments to the* Doct^r^ Bla[ck] *and occasionally to* M. and Mrs. Austen. — *My best respects to* Miss Rogers, Mrs. Rogers *and the amiable* M. Rogers, *near* Birmingham *and the plain of fire. What is of* Mrs. Morgan ? *I kiss the hand* (*after asking leave to the amiable mother*) *to the little girl* (3). Rép[onse] à M. B[ey]le chez M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, 39, près la Madeleine.

(1) Le Roi donnerait sa parole de ne pas dépasser le budget de 1828, et tout serait expédié assez légalement. Dieu veuille qu'en deux ou trois ans, par les innombrables et insensées entreprises de notre Jacques (Charles X), nous tombions sur l'ère d'un Washington. — Mon ami, M. C. vous enverra, par quelque occasion, cinq ou six exemplaires d'un livre : envoyez-les à l'adresse de... et ainsi de suite. Ces exemplaires vous parviendront par occasion au commencement d'août.

(2) Tout le monde va bien. Je crois bien que la plus jeune sœur deviendra un de mes meilleurs amis ; mais silence avec eux. Enfin, silence sur toutes ces choses avec les sots.

(3) Mes meilleurs compliments au D^r^... et à l'occasion à... Mes meilleurs respects à... et l'aimable M. R. près de B. et de la plaine de feu. Que devient lady Morgan ? J'embrasse la main (après avoir demandé la permission à l'aimable mère) à la petite fille.

453. — I (1)

A M. URBAIN CANEL (2) A PARIS

[*Paris*] *mardi* [17 *juillet* 1827] (3).

Hier soir, Monsieur, j'ai corrigé la dernière feuille du second volume (4).

Je dois aller à la campagne jeudi ; je resterai jusqu'à vendredi, si je suis sûr d'avoir *jeudi soir* quelque épreuve à corriger.

Je ne dois plus que les quarante dernières pages de la copie, je les enverrai demain.

Ce matin, j'ai envoyé l'avertissement. D'après l'avis de M. de la F. (5), je supprime le mot avertissement.

Ne pourrions-nous pas finir cette semaine ? J'ai écrit à M. de la F. chez M. Bono. Nous aurons, je l'espère, son avis sur l'avertissement avant le bon à tirer.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

P.-S. au verso de la lettre : « Vous trouverez, Monsieur, l'avertissement dans un paquet à votre adresse à l'imprimerie »,

H. BEYLE.

454. — I (6)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

Livourne, le 14 *août* 1827.

My dear brother,

Je ferai usage de la langue française pour vous faire comprendre que je sais quelque chose d'elle.

(1) Collection de M. Spœlberch de Lovenjoul.
(2) Libraire, n° 9, rue Saint-Germain des Prés.
(3) Date du cachet de la poste au verso de la lettre.
(4) *Armance*.
(5) Delaforest, libraire, associé à Urbain Canel pour la publication.
(6) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

The last year, à ce jour, j'étais avec vous. Je puis vous dire, sans exagération aucune, que j'aurais eu plus de plaisir si, cette année aussi, j'avais été avec vous. J'ai été fêté dans la meilleure société de Gênes, chez l'aimable marquis *di Negro*, le Joseph Bank de Gênes, mais plus gai. Par la grande chaleur, mais seulement de 23 degrés Réaumur, le 4 août, j'ai dîné sous une grotte charmante, dans un jardin, avec la vue de la mer, des gens d'esprit et de jolies femmes. Je vous ai regretté ! Je pars ce soir pour Naples. Mais, en vérité, je ne puis vous dire combien j'y resterai. Cela dépend de l'état d'épuisement de ma bourse. Si le Colburn voulait payer les 1200 fr. qu'il doit, je les mangerais à Naples. Mais il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. S'il paye, par hasard, je mangerai cet argent au pied du Vésuve, et je le mangerai plus confortablement si c'est avec vous.

Je vous dirai, pour vous engager au voyage, que la chaleur est fort modérée, 23 R. Donc : vers le 15 septembre elle sera tolérable, même pour un habitant de l'Ultima Thulé, qui est la première pour la justice, la marine, etc.

Tout le monde me dit que je suis l'ennemi des Anglais, c'est pourquoi j'ai mis l'emplâtre ci-dessus. Au reste, je me fiche du monde et de l'opinion, je suis content dès que je prends du café à trois pas d'une jolie Italienne. Quand même, entre elle et moi, il y aurait trois amants heureux, épais chacun d'un pied. Donc venez. En soixante-huit heures, j'ai été de Paris à Nyon, par le lac de Genève. Le bateau à vapeur m'a porté à Lausanne, où j'ai pris la diligence de Domo d'Ossola. De Domo aux îles Borromée, dix francs. Le bateau à vapeur vous mène à Sestri Colende.

De là, à Milan, Bologne et Florence, par la diligence. Moi, j'ai préféré Gênes.

Ecrivez-moi à Naples, poste restante. Les lettres se perdent à Naples ; ainsi, si vous venez, écrivez-moi deux fois.

En passant à Paris, faites mes compliments à l'aimable et spirituelle Sophie, du Jardin. Dites-lui, en confidence, que je l'ai vraiment regrettée, surtout à *Sestri di Levante*, sur la côte de Gênes. Qui n'a pas vu la mer de là, ne la connaît pas. Pour elle, mon séjour à Naples n'est pas un secret. A cette heure, je suis sûr d'y aller

Ecrivez-moi à Naples, poste restante.

Je pense qu'aujourd'hui, 14 août, vous êtes dans la belle salle gothique de Lancaster, pêchant le *fish* en abondance. Il me semble

que l'avancement du Scarlett a dû doubler vos parts. Présentez mes respects à M. Brougham. *I say nothing of this country*, parce que je désire que ma lettre vous arrive.

Croyez que je désire sincèrement que vous sautiez le pas et veniez en Italie.

Tout à vous, Robert BEYLE.

Mes respects à Mlle Rog[ers] et à MM. ses frères. N'oubliez pas les aimables dames de la campagne, près Birmingham.

If Colb. pays, nous pourrions aller à Corfou ou en Sicile. Prenez des lettres de recommandation pour les autorités anglaises. Il y aura des choses curieuses à voir, mais il faut des recommandations, et je n'en ai pas.

Robert B.

455. — S. (1)

A M. LE BARON DE MARESTE, A PARIS

Paris, le... août 1827.

Cher et obligeant ami, c'est en vain que, hier, je me suis rendu de ma personne chez Mme Schiassetti.

Ayant affaire ce matin, je vous adresse :

1° Le passeport à l'étranger de ma sœur.

2° La demande de Mme Bazire-Longueville, un ancien passeport de Mme Bazire.

Il faudrait deux passeports à l'étranger pour toute l'Italie, passant par le Simplon ou le mont Cenis, en ayant soin d'inscrire Suzette Rivière, la femme de chambre de ma sœur, qu'elle emmène.

Mesdames Périer et Bazire iront retirer leurs passeports, se faire voir de vous et signer ; je leur ai promis que vous ne les mangeriez pas, et même les traiteriez avec bonté.

Si le grand homme n° 4 est bien ridicule, en revanche il est bien obligeant. Quoiqu'il eût dans le derrière un lavement d'*opium*, pour ses entrailles, je l'ai mené chez Rapilly, garçon très bonnête, quoique

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

libraire, aux Variétés ; lequel a dit : « J'ai tous mes fonds dans mon *Marot*, je ne puis rien faire avant le printemps ».

De là, nous sommes venus au *Constitutionnel* lire la première brochure de M. de Chat[eaubriand] ; la seconde paraît lundi et sera plus étoffée.

Ensuite, j'ai traîné ce pauvre garçon, avec son clystère, chez M. Ambroise Tardieu ; il a trouvé M. Béchet fils.

Tardieu a dit : « L'auteur est une bête de n'avoir pas fait sa troisième édition en même temps que *Rossini* (1) ; deux ou trois cents « acheteurs de *Rossini* sont venus me demander *Rome*, *Naples* [*et* « *Florence en* 1817]. »

Buchon a dit à Béchet : « En voulez-vous pour 1,200 francs ? »

— Béchet a répondu : « C'est beaucoup, cependant nous nous « arrangerons ; mais mon père n'est pas ici ; il arrive le 25 août, « voyons-nous le 26 ».

Je pense donc qu'il faut attendre le 26.

Peut-être serait-il bien d'écrire à Delaunay : « M. B. ne revient que le 27 de la campagne ; comme vos conditions ne sont pas les siennes, « il vous rendra réponse alors ».

[Quel homme est M. Béchet fils ? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. *Je et moi* (*sic*) demandera 600 francs comptant et 600 à fin mois. J'ai envie d'aller dimanche à Andilly. Savez-vous si Achille ou Apolli y vont ? Pourriez-vous y venir, ce qui serait mille fois mieux. Quatre lieues vous aideront à supporter les travaux ardus de la noce. Voici un autre travail ardu. Vous devriez relire *Rome*, *Naples et* [*Florence*], en notant les faussetés et les ridicules, etc. Vous voyez par les quatre premières lignes d'une page qu'il n'y a rien à censurer, vous passez à une autre. Cette manière abrègera les trois quarts de la lecture. Car il y a trop à dire sur les grands articles Alfieri, la France ancienne, etc. Tâchez au moins de me noter les erreurs principales pour le 26].

M. Sautelet vous a-t-il envoyé ses remarques ? Ce soir, à onze heures, je serai chez Mme Pasta.

CHOPPET.

(1) Il s'agit de sa *Vie de Rossini*. (R. C.)

456. — S.

AVIS AUX TÊTES LÉGÈRES QUI VONT EN ITALIE (1)

10 *octobre* 1827.

1° Lisez Lalande, de Brosses ;

2° Itinéraire de Valandi :

Ou vous ne comprendrez rien à rien.

Lisez, si vous pouvez, une histoire de la Peinture et quelque chose sur la Musique, ou tout vous ennuiera.

Tâchez de ne pas vous brouiller avant d'être à Genève.

Quand la voisine vous ennuie, faites semblant de dormir.

Dans chaque ville d'Italie, les grandes comme Bologne, Florence, achetez *le Guide* du pays, *la Guida*, autrement vous vous ennuierez et ne comprendrez rien à rien.

Avant d'arriver dans une cité, lisez l'article qui la concerne dans Lalande, de Brosses, les notes par Child-Harold (*sic*), Valandi, etc., etc., ou bien vous ne comprendrez rien à rien. Faites toujours par écrit vos marchés avez les Veturini, Palastro de Florence est honnête. Prenez toujours, le pouvant, un veturino de Florence ; Minchioni aussi est honnête.

Une personne seule paye dix à douze francs au plus par jour. Pour ces douze francs, on la charrie, on paye la chambre et le souper du soir.

Etant deux, vous devez être charriées et *Spezzate* pour huit ou neuf francs. Faites votre offre et allez-vous-en. Une heure après, *un veturino* inconnu viendra vous dire *oui*. C'est toujours le même.

Ne concluez jamais le marché à la première *Parlata*.

Au reste, on vient d'établir une diligence de Milan à Rome. Les prix sont dans la *Gazette* de Milan des premires jours de septembre 1824.

Etant spezzate, en partant le matin, vous donnez vingt-cinq centimes chacune d'étrennes.

Je suis allé de Florence à Rome pour dix écus pesés. C'est Minchioni de Florence qui a été mon Veturino. J'aimerais mieux voyager par

(1) Beyle adresse ces avis à ses deux sœurs : Pauline (Mme Périer-Lagrange) et Zénaïde (Mme Alexandre Mallein).

Veturino. La diligence coûte le double, et, voyageant de nuit et à *heure fixe*, vous avez *la vue* du pays de moins, et la crainte des voleurs de plus.

Habillez-vous mal en route, tâchez que l'avarice et la prudence l'emportent sur la vanité.

Prenant les *Veturini*, vous voyez les habitudes italiennes dans vos trois ou quatre compagnons de voyage.

Au reste, comme je vous conseille les *Veturini*, vous ne manquerez pas de prendre la diligence.

Arrêtez-vous trois jours à Varèze, trois à Côme et Troinzira, n'allez à Milan qu'après la Tr... Il faut six jours à Bologne, autant à Florence s'il y a déjà du brouillard, s'il fait beau, restez à Florence. Je vous donne une lettre pour M. Vieusseux, libraire et homme d'esprit qui ressemble à un épervier.

Corso Buondelmonte, je crois, vis-à-vis la colonne et vis-à-vis l'église de Sainte-Trinité à Florence.

Ecrivez chacune tous les jours ou tous les deux jours ce qui vous reste d'argent. Ce qui manque chaque jour fait la dépense de toute nature.

Toi, Pauline, fais-moi une cravate le 23 de chaque mois. C'est à ce jour que je naquis en 1783. Puisse le nombre de mes cravates arriver à 1783 !

Quels sont les plaisirs d'un voyage en Italie ?

1° Respirer un air doux et pur ;

2° Voir de superbes paysages ;

3° « To have a bit of a lover » (1).

4° Voir de beaux tableaux ;

5° Entendre de belle musique ;

6° Voir de belles églises ;

7° Voir de belles statues.

Une femme française se connaît en châles, en étoffes, en rubans, en bonnes cartes soit de piquet, soit entières, mais du reste n'a pas la plus petite idée de tableaux, musique, statues et architecture. Chacune de vous, mesdames, croit que l'architecture de sa paroisse est la plus belle chose du monde. Il faudrait vous dégrossir un peu l'esprit, et lire quelque bon livre, par exemple, *Erasme* ou l'éducation de la jeunesse.

(1) Se faire faire un peu la cour.

Vous comprenez bien :

1° Qu'il vaut mieux prendre des Veturini que la diligence ;

2° Qu'il faut payer de huit à dix francs par jour, avec le dîner et la chambre. On paye la moitié le premier jour, le quart au milieu du voyage, le dernier quart en arrivant. Préférez toujours les *Veturini* de Florence. Méfiez-vous toujours de ceux de Rome, Ancône et Rimini. Allez de Baveno à Laveno, de Laveno à Varèze pour 12 lire. (La lira de Milan vaut 76 centimes).

La poste vous mènera de Laveno à Varèze.

A Milan, allez à la *Bella Venezia*, Place San Fidele, à côté du théâtre, deux francs une belle chambre et trois francs un dîner.

A Gênes, la pension Suisse, cinquante centimes le dîner, deux francs pour la chambre.

A Bologne mal (?), allez chez le Français Dupuis, à la Pension Suisse.

Florence, chez Mme Imbert, ancienne femme de chambre de Mme de Bourcit, très honnête.

A Rome, chez Franck.

Franck, via Condotti. — Allez chez M. Agostino Manni apothicaire, Piazzo San Lerenzo in Lucina près le Corso, près le Cours. M. Agostino Manni, le plus obligeant des hommes, vous trouvera un appartement pas cher. Prenez-le en belle vue. Je vous conseille via Gregoriana, à côté de Santa-Trinita dei Monti, vis-à-vis M. le Consul Prussien.

Il faut sacrifier quatre-vingts francs et avoir une belle vue à Rome pendant deux mois, vous aurez un souvenir pour la vie.

Demandez au Nonce de Sa Sainteté, à Florence, de vous procurer une autorisation pour que la douane à Rome visite vos effets *a casa*, chez vous.

Cette autorisation, on la laisse à la porte *del Popolo* par laquelle vous entrez, au nom de Mme *Périer*.

Autrement, lorsque vous entrez à Rome, on vous mène à la douane et l'on vous y retient *trois heures* car l'on fait *queue*, et les employés visitent chacun à leur tour les voitures qui arrivent par toutes les portes de Rome.

A Florence, allez lire les journaux chez M. *Vieusseux*, vis-à-vis Santa-Trinità.

A Naples, demandez la pension Suisse.

Sacrifier quarante francs par mois pour avoir la vue de la mer. Se loger sur le quai de Chiaja.

Du Simplon à Florence il faut faire viser son passe-port chaque soir. On donne vingt-cinq centimes à un petit garçon qui va à la Police.

Le seul danger c'est qu'il y ait confusion de passeports. Mettez une marque rouge au vôtre.

Achetez l'itinéraire de Valandi en français. Lisez-le d'avance de manière à savoir qu'à Bologne il y a les galeries à voir. Musée di Città, galerie Ercoleni-Fanari-Mareschalchi.

A Parme, le Musée dans le Palais Farnèse et la salle du couvent de Saint-Paul.

Tous les chefs-d'œuvre du Corrège sont à Parme, voir les églises où il se trouve des coupoles, gâtées aujourd'hui.

A Sarono, entre Como et Milan, — voir la peinture de Bernadino Luini.

L'excellent Agostino Manni à Rome voudra vous loger Largo dell' imperia à la Lotencia, dans le logement que j'occupais. Autant vaudrait vous loger rue Tirebouchon à Paris. La vue est infâme, mettez-vous via Gregoriana, sur le Pincio, vous aurez quatre-vingts marches à monter chaque jour en rentrant chez vous.

STENDHAL.

457. — C. (1)

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

Florence, le 19 *novembre* 1827.

« Surtout, quand vous écrirez à M. de Mareste, ne manquez pas de lui dire combien nous pensons à lui ; il venait souvent passer l'avant-soirée avec nous, à Paris ».

Voilà ce que me disait hier madame de Lam[artine].

[*The husband* a désiré me voir et je le trouve fort bonhomme et toujours admirable....]

Rien de plus magnifique que les bals que nous donne le prince Borghèse ; il a trente-cinq salons de plain pied, meublés avec une fraîcheur et un goût que rien ne surpasse. Il y avait bien quatre-vingts Anglaises à la dernière soirée dansante, et trois Italiennes, mesdames

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Ruccellai, toujours sémillante et charmante, et Nencini, encore [bien] et.....

Ce que j'ai eu de mieux, depuis que je vous ai quitté, c'est une navigation de douze jours, sans mal de cœur. J'ai vu Porto-Ferrajo pendant deux jours, Capo d'Anzo, etc. J'ai passé dix jours en pension chez un paysan de Casamiccia, dans l'île d'Ischia ; c'est une idée que je dois à [ ] (1), remerciez-le de ma part ; c'est délicieux. Tous les matins j'allais à Furia ou à Ischia, à âne. — J'ai passé un mois à Naples et trois semaines à Rome. M. de Laval a été parfait pour moi.

Remerciez M. D[elécluze] du plaisir que m'ont fait ses deux articles sur M. Manzoni ; j'ai connu le dit grand poète à Gênes. — Figurez-vous un marquis fort riche, *Gian Carlo*, c'est ainsi qu'on l'appelle, qui a la plus jolie *viletta* de Gênes, sur le rempart du Nord. Là, chaque soir, le marquis di Negro reçoit tout ce qu'il y a de distingué ; c'est comme la société de M. Delécluze, plus des femmes. Le 3 août, par une chaleur étouffante, il nous a fait dîner dans une grotte de son jardin, de laquelle on voit la mer, la côte de Saranno, etc. M. l'abbé Galliaffi y fut charmant, quoique poète latin ; il improvisa à table une épigramme contre les Anglaises.

A propos d'improvisateur, les gens d'Arezzo font des miracles pour M. Sgricci, qui a dit une tragédie intitulée *Crispo*, ce qui ne veut pas dire le *Crispin*, mais un parent de Constantin, et ensuite *Tieste*. Ce vénérable [band...] est exécré par jalousie à Florence.

L'Eglise de Saint-François de Paule, à Naples, de M. Bianchi, n'est qu'une pauvreté ; c'est la *Rotonda* (le Panthéon) de Rome, plus les deux colonnades du Bernin devant Saint-Pierre, ainsi : les maisons de Pizzo Falcone qui paraissent derrière, sont plus hautes que S. Francesco et l'écrasent.

Un nouveau composi, *Persiam*, a eu beaucoup de succès à Florence et à Livourne ; peut-être est-ce un successeur pour Rossini. La plus belle chose en fait d'arts, a été une éruption du Vésuve, à la fin de l'*Ultimo giorno di* Pompéi ; c'est une décoration de Sanquirico ; on m'a conté cela, je ne l'ai pas vu.

[Adieu. Mes respects à Mme d'Arg[out] et à ce qui lui appartient. Les 76 et la dissolution agitent tous les Français d'ici, depuis quatre

(1) L'aimable et spirituel M. di Fiore, de Naples, fixé à Paris, depuis 1800. (R. C.)

jours. Bien des respects et des amitiés au bon docteur et à Mme Edw-[ards] et à M. Stritch. Avez-vous vu Jacquemont ? Que devient-il ? Bien des choses à Clara Gazul. Eh bien ! voilà Mlle Julie mariée. Quel chagrin pour un cœur sensible ! Dites à Buchon, si le hasard vous le présente, que je lui porterai un volume d'histoire en Janvier. Priez Prosper [Mérimée] de présenter mes hommages à Mme Ancelot à M. et Mme Gérard, sans oublier l'ardente Mlle Godefroy. Bien des choses à tous nos amis de la rue Chabanais, à MM. Edwards, Thirot, Lambert, Fiori. Je vois beaucoup votre compatriote M. Alex. Porvis. Saluez le Président. Je présente mes hommages à la diva Giuditta.

Bien des compliments à la comtesse Theroni, au comte aimable et au Docteur. Je viens de faire la connaissance de M. Tomasini qui retournait de Rome à Bologne. Si vous rencontrez Buchon, priez-le de rappeler mes respects aux pauvres dames du Jardin [des Plantes]: J'ai été attéré en lisant dans le journal à Rome le coup qui les a frappées. Je finis comme Arlequin ; faites mes compliments à toutes les personnes qui vous parleront de votre serviteur].

Z. Joseph CHARRIN.

[Je ne veux pas laisser de papier blanc. *Your old friend of the* Hôtel Richelieu et moi nous serons bien reconnaissants *if you will to write to us a long, very long political letter upon the* 76 *new pear and the election. We are there in the dark.* Voici mon adresse : M. B. via del Ramerino, n° 7785, *accante* à Santa Croce. Si je pars, le maître de la maison fera suivre votre épître. Je ne compte pas quitter Florence avant le commencement de décembre. Il y a ici de belles soirées, bals et dîners à satiété, ainsi que de jolies Anglaises *all that* bêtes comme des pots. Toutes les ganaches *of old Europe should go there* ; grand soleil aujourd'hui. On aperçoit par-dessus les ponts les sommets des montagnes de Pistoja.

Le 27 novembre on a tranché la tête, audit Pistoja, à un *assorieidio*, qui avait tué sa femme ; un garçon de théâtre... a tué son camarade avant-hier, à dix heures et demie, d'un coup de couteau ; il en sera quitte pour trois ans de galères. Quatre théâtres ouverts, le seul passable est le Cocimero ou la Grisi chante les *Horaces*. Je suis encore sous le charme de l'étonnant Lablache que j'ai vu à Naples, ainsi que David. David n'est plus à la mode, il n'a point de jeu. On adore Lablache. *Many arrets in the....*, le temps est sévère. Adieu. Ne manquez

pas de m'écrire une longue lettre, n° 7785, vià del Rameniro ; elle réjouira la personne qui m'a donné à dîner hier ; on a parlé de vous].

[*Lettre jointe* : *à M. Kolon* (*sic*), rue Godot, 39.

Cher ami, je te remercie de tes lettres. Envoie : 1° par la poste, à Mme Bianca Majon à Gênes, l'exemplaire de *Rome, Naples, etc.* où il y a *pour moi* ; 2° Fais relier par le relieur, ton voisin, des exemplaires d'*Armance* avec une feuille blanche entre chaque feuillet imprimé. Recommande de ne pas battre le tout, autrement maculature ; 3° Remets le mot ci-dessous à M. Sautelet, et huit jours après tu prendras chez lui trois volumes, savoir : deux de *la Peinture* et un de la *Vie de Rossini.* Ecris sur la première page : à Mme la marquise Bartolomeo, vià Larga, Firenze. Remets ces trois volumes à M. Barrois, rue de Seine, n° 12, avec prière de les joindre au premier envoi qu'il fera à M. Vieusieux à Florence. Adieu, mes respects à Madame. Je ne te répète pas les détails me concernant que j'ai déjà écrits à Mareste. — *à Sautelet*, M. Beyle a l'honneur de saluer M. Sautelet, et de le prier de remettre au porteur un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture* et un exemplaire de la *Vie de Rossini*, le tout valeur en compte.

Florence, ce 19 novembre 1827.

H. BEYLE].

458. — C.

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

Paris, le 2 décembre 1827.

Voici, mon cher ami, le résumé de notre situation politique. Excusez l'âpreté que vous pourrez remarquer de temps en temps dans mon langage ; je n'ai pas trouvé d'autres expressions pour être toujours clair et rigoureusement exact.

La plupart des personnes qui entreprennent de tracer un tableau moral ou politique de la France se hâtent de présenter des conclusions générales bien tranchées. J'ai cru plus instructif et surtout plus intéressant pour le lecteur, de donner le plus de faits possible ; seulement, comme souvent les faits narrés avec les détails nécessaires pour leur laisser leur physionomie, eussent occupé trop de place, je

me suis contenté de rappeler le fait, en indiquant le document où on pourra le rencontrer (1). Voici donc les traits principaux de la position actuelle de la France, circonstances qui auront certainement la plus grande influence sur la France d'abord, et, par elle, sur l'Europe ; car, dans la guerre générale que tous les peuples ont déclarée à tous les rois, pour en obtenir des constitutions, le parti que prendra la France, la conversation et la littérature de Paris seront toujours décisifs en Europe.

Un roi incapable de lier ensemble deux idées, vieux et libertin, usé par une jeunesse très orageuse, non exempte de lâchetés et même de friponneries, adorant les principes *ultra*, ayant le mépris le plus sincère pour tout ce qui n'est pas noblesse de cour, mais que la peur force à courtiser bassement le peuple, ne pensant pas, parce que les organes sont usés, les trois quarts de la journée, et alors assez bonhomme, n'ayant surtout rien de l'hypocrisie de son frère (2). Tant qu'il aura peur, Charles X conservera les apparences de la justice et une sorte de fidélité à la Charte. Par faiblesse, il ne fera rien sans consulter son fils.

Un dauphin sans éducation, d'une incroyable ignorance, mais fort honnête homme, même *honnête homme jusqu'à l'héroïsme*, si l'on considère que, jusqu'à trente-six ans, il a vécu dans sa petite cour composée des hommes les plus bêtes de l'Europe, et dont l'unique occupation était de calomnier le peuple français et la Révolution. Ce prince est parfaitement raisonnable ; son estime pour MM. Portal et Roy est un fait notoire. Son administration, si jamais il règne, sera dans la couleur qu'on appelle à Paris, *centre droit*. Il tiendra de bonne foi à ses serments, s'il en fait jamais. Sous ce rapport, sa piété sincère sera utile à la France. Il a de l'éloignement pour les scandales ; malheureusement, il tremble devant son père. La même raison solide caractérise la conduite et la conversation de sa femme, *toute fière* d'avoir pour mari un *guerrier illustre* (3). Malheureusement, la dauphine a une tête étroite ; elle voit peu de choses à la fois ; les circonstances les plus frappantes dans les faits, elle ne les voit pas d'elle-même ; elle a besoin qu'on les lui fasse apercevoir, et encore son esprit ne peut les saisir qu'une à une. Mais quand, enfin, elle a conçu une

(1) On pourrait supposer, d'après ces lignes, que Beyle s'était occupé d'un travail plus considérable sur le même sujet ; il n'a pas été retrouvé dans ses papiers. (R. C.)

(2) Louis XVIII.

(3) Allusion à la guerre d'Espagne.

idée, elle y tient pour toujours. Elle déplore quelquefois que la haute noblesse ait si peu d'esprit et de courage, et qu'il faille toujours et pour tout recourir au *tiers état*. Elle rappelle le trait de M. le vicomte d'Escars, lieutenant général depuis longtemps, et qui, à Bordeaux, en 1816, refusa, parlant à la princesse elle-même, d'aller prendre le commandement d'un fort, où il aurait pu être exposé à voir l'ennemi. Madame la Dauphine déplore pareillement la bêtise incroyable de M. le duc M... Les excès du parti ultra que le dauphin a vu en Espagne ont fait sur lui l'effet que l'*ilote* ivre produisait sur le jeune Spartiate.

Le duc d'Orléans, homme fin, rusé, assez avare, possède un grand fonds de raison ; son administration, comme régent pendant la minorité du duc de Bordeaux, serait *centre gauche*. Il a de l'éloignement pour le parti *ultra* du faubourg Saint-Germain, qui, encore aujourd'hui, l'appelle jacobin. Son esprit a toute la tournure d'un pair anglais *whig* très modéré. Il aime la noblesse et a de l'éloignement pour le tiers état. Il a du goût pour le système de la *bascule* entre les deux partis, entre les *blancs* et les *bleus*.

Tout ce qui a le temps de penser en France, tout ce qui a quatre mille francs de rente en province et six mille francs à Paris, est *centre gauche*. On veut l'exécution de la Charte sans secousse, une marche lente et prudente vers le bien ; que surtout le gouvernement se mêle le moins possible du commerce, de l'industrie, de l'agriculture ; qu'il se borne à faire administrer la justice et à faire arrêter les voleurs par ses gendarmes. L'immense majorité des gens dont je parle en ce moment espère beaucoup en Louis XIX (1) et regarde le gouvernement de Charles X comme un mal nécessaire. On s'attend à voir Charles X se déclarer contre la Charte, du moment qu'il n'aura plus peur. Il souffre que le clergé commette tous les excès.

Les gens dont je parle, tout en avouant que M. de Villèle n'a d'autre objet que de conserver sa place (2), lui sont attachés comme le moindre mal auquel on puisse s'attendre sous un tel prince. On désire que M. de Villèle tienne, parce qu'on a une peur affreuse du successeur que la cabale jésuitique peut lui donner.

Tout ce qui est paysan, petit négociant, jouit des fruits de la Révolution. Pour ces gens-là la partie est gagnée depuis 1795. Quand les

(1) Le duc d'Angoulême.

(2) M. de Villèle était président du Conseil et ministre des Finances. (R. C.)

libéraux de la classe que je viens de peindre veulent alarmer les paysans, ceux-ci les croient fous : « Il y a bien ces coquins de prêtres », disent les paysans quand on a su leur inspirer de la confiance ou que, le dimanche après dîner, ils sont gris, « mais un jour ou l'autre nous leur donnerons le tour (nous les tuerons). »

459. — E.

A ALPHONSE GONSOLIN (1)

Isola Bella, le 17 *janvier* [1828].

C'est une des îles Borromée où se trouve une auberge passable à l'enseigne du *Delfino*, nom cher à tous les Français. C'est pour cela que je m'y arrête depuis deux jours à lire Bandello (2) et un volume compact de l'*Esprit des Lois*. J'ai assisté au fiasco de l'Opéra, à Bologne, le 26 décembre, car il y avait opéra quoiqu'on nous eût assuré le contraire à Florence. Croyez après cela à ce qu'on nous dit sur ce qui s'est passé il y a cent ans !

J'ai été enchanté du spectacle de Ferrare. Il n'y avait de mauvais que la partition du maestro. C'était l'*Isolina* de ce pauvre Morlacchi(3) Cet homme est en musique ce qu'est en littérature M. Noel ou M. Droz. J'ai trouvé l'hiver à Ferrare. Ce sont les plus obligeants des hommes. Un ami de diligence voulait me présenter partout. L'étranger est rare sur le bas Pô.

Avant de quitter les environs de Bologne, il faut que je vous prie de remercier M. Alph. de L. (4) de toutes les bontés qu'il a eues pour moi. J'ai trouvé qu'on donnait à Bologne pour 10 écus des tableaux dont on voulait 200 écus il y a quatre ans. Si jamais M. de L. M. est curieux du plaisir d'acheter ou de marchander des tableaux, il peut

(1) « Pseudonyme donné par Beyle à Victor Jacquemont ». (*Note* de Colomb sur sa *Nomenclature*). M. Chuquet cite un condisciple de Beyle, que ce dernier aurait retrouve à Florence en 1827 et qui portait le même nom. (Cf. *Stendhal-Beyle*, p. 177 ; l'indication de Colomb ne paraît pas vraisemblable pour cette lettre.

(2) Conteur italien mort à Agen vers 1562. C'est à Bandello que Shakespeare emprunta le sujet de *Twelfth Night*.

(3) Fr. Morlacchi 1784-1840, son opéra de *Tebaldo et Isolina* eut un grand succès.

(4) Alphonse de Lamartine, alors à l'ambassade française de Florence.

demander à Bologne M. Fanti, marchand distributeur de tabac et de plus père de la *prima donna* Fanti. Ce M. Fanti a un ami qui possède cinq cents croûtes. On peut se faire un joli cabinet passable avec dix tableaux de quarante écus pièce, entre autres une esquisse du Guide

En arrivant à Milan, la police du pays m'a dit qu'il était connu de tous les doctes que Stendhal et B. étaient synonymes, en vertu de quoi elle me priait de vider les états de S. M. apostolique dans douze heures. Je n'ai jamais trouvé tant de tendresse chez mes amis de Milan. Plusieurs voulaient répondre de moi et pour moi. J'ai refusé et me voici au pied du Simplon.

Venise m'a charmé. Quel tableau que l'*Assomption* du Titien (1) ! Le tombeau de Canova (2) est à la fois le tombeau de la sculpture. L'exécrabilité des statues prouve que cet art est mort avec ce grand homme.

M. Hayez (3), peintre vénitien à Milan, me semble vieux moins que le premier peintre vivant. Ses couleurs réjouissent la vue comme celles de Bassan et chacun de ses personnages montre une nuance de passion. Quelques pieds, quelques mains sont mal emmanchés. Que m'importe ! Voyez la *Prédication de Pierre l'Ermite*, que de crédulité sur ces visages ! Ce peintre *m'apprend quelque chose de nouveau* sur les passions qu'il peint. A propos de bons tableaux j'ai oublié mon tableau de Saint-Paul chez M. Vieusseux. Si vous y songez, rapportez-moi ce chef-d'œuvre, mais surtout remerciez infiniment MM. Vieusseux, Salvagnoli, etc., de la bonté avec laquelle ils ont bien voulu me faire accueil. Faites, je vous prie, trois ou quatre phrases sur ce thème et avec quatre dièzes à la clé.

Dites à Mesdames les marquises Bartoli que je n'ai rien trouvé à Venise ou à Milan d'aussi aimable que leur accueil. Là aussi faites des phrases, surtout envers cette pauvre jeune marquise qui s'est imaginé trouver dans la patrie de Cimarosa les douces mélodies de Mozart.

Que n'avons-nous pas dit de Madame de Tévas avec Miss Woodcock ? J'ai raconté toute l'intrigue de...; j'ai longuement parlé à Gertrude Figurez-vous que le roman attendu avec tant d'impatience n'est pas encore arrivé à Milan, que je me suis repenti de ne l'avoir pas apporté. Mademoiselle Woodcock me demandait si son caractère était peint

(1) A l'Académie de Venise.

(2) A l'Eglise des Frari.

(3) Fr. Hayez, né à Venise en 1792. Voir aussi *Promenades dans Rome*, II. page 321.

à propos d'une des trois héroïnes. Je vois que non, lui ai-je dit. Ai-je deviné ? Demandez à Madame de Tévas ?

C'est vous apparemment, Monsieur et cher ami, ou cher ami tout court, si vous le permettez, que je dois remercier pour deux épîtres de finances que j'ai reçues à Venise. Tenez compte des ports de lettres que vous ont coûté les dites épîtres. Quand vous reverrez le pays de la vanité, n'oubliez pas que M. de Barral, rue Favart, nº 8, place des Italiens, vous donnera l'adresse de votre très humble serviteur. J'ai passé mes soirées à Venise avec le grand poète Buratti (1). Quelle différence de cet homme de génie à tous nos gens à chaleur artificielle ! Jamais je ne rapportai à Paris un plus profond dégoût pour ce qu'on y admire ; voilà ce qu'il faudra bien cacher. Hayez me semble l'emporter même sur Schnetz. Que dire de M. Buratti, comparé à M. Soumet ou à Madame Tastu ? (2)

460. — S. (3)

A MADAME VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

Paris, ce jeudi... 1828.

Madame,

Jé été à la campane tou cé jour ci : mè com il ni a poin de plézir san compensasion, je nai paz u le boneur de vou rencontré.

Kan vous auré fini l'*ane mor* (4) seré vouz asé bone pour le renvoyé à M. *Gonssolin.*

nº 34
rue du Bac
Agréé mé respec
CHINCILLA.

(1) Pietro Buratti (1772-1832), surnommé le roi des satiristes vénitiens. (A. S.)

(2) *All'ornatissime signore il signor Alphonse Gonsolin, piazza Santa Croce, casa del Balcone, nº 7671, in Firenze.*

(3) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(4) Roman de M. J. Janin ayant pour titre : *L'âne mort ou la femme guillotinée.* (R. C.)

461. — I. (1)

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

Paris, rue de Richelieu, n° 71.
le 23 mars [1828]

Mon cher ami, je vous ai attendu à Florence ; si jamais vous allez en Italie, vous trouverez des lettres insignifiantes, poste restante. Mon voyage a occupé six mois et demi. J'ai passé quinze journées délicieuses dans l'île d'Ischia, près Naples. J'ai vu Ferrare, que je n'avais jamais vu ! La prison du Tasse m'a touché. Lord Byron s'y fit enfermer deux heures, et s'y frappait le front sans cesse, m'a dit le gardien actuel. Mais de quoi m'avisé-je, de vous parler de ce cachot ? J'ai vu le nom de M. Rogers écrit sur le mur à gauche. Présentez mes respects à MM. vos oncles et Mademoiselle votre tante. Avez-vous reçu un roman intitulé *Armance* ? Tous mes amis le trouvent détestable : moi, je les trouve grossiers. C'est la plus grande des *impossibilités* de l'amour. Le héros Octave est *impotens* (2).

Je ne comprends rien à notre politique. Ni vous non plus, je gage. Notre Chambre élective est divisée en *trois clubs*. Le moins nombreux, celui de M. Agier, fort de trente membres, a donné la victoire au club libéral, pour la nomination de M. Royer-Collard (qui, en 1818, était assez *ultra*, ainsi que son factotum, M. Guizot).

Les concerts de M. Spezoni sont divins, et Madame Malibran Garcia, que vous connaissez, sera la première chanteuse du monde, si elle n'abuse pas de ses cordes hautes qu'elle usera. Son fort est dans le bas.

Mille amitiés à la sublime Giuditta et au cher Mich^x (3).

Donnez-moi des nouvelles de ces aimables personnes. Ne m'oubliez pas auprès de M. Pasta et de Madame.

Je vous écris en courant et non à fond. Depuis dix mois que je suis

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.
(2) Impuissant.
(3) Mme Pasta et Michevaux. Voir *Souvenirs d'Egotisme*, p. 84.

à Paris, je n'ai le temps de rien, *auri sacra fames* me fait encore écrire pour ce fripon de Colb. M. Stricht, mon ami, étant à Londres, a fait un arrangement de 150 £. *per annum* moyennant de petits articles dans un journal nommé *Athenæum* et un article dans le *New Monthly*. Tout cela est trop fréquent et cela me gêne. Et ce coquin ne parle point de payer les 1000 francs dus pour février 1827.

Comme tout peut se rencontrer dans ce monde, même un libraire honnête homme, si le hasard vous rapproche jamais de ce Phénix, et que vous puissiez faire un arrangement pour moi, je quitterais avec plaisir Col. qui, pour payer tous les trois mois, se fait tirer l'oreille. O que je puisse les lui tirer à ma fantaisie !

Ce pauvre jardin est horriblement triste et désespéré (1) Quelle perte ! Quel Jean sucre que M. *de l'être* ! Je crains que la mère ne meure. Mlle Sophie, fort affligée et assez malade elle-même, aurait quelque idée d'un voyage en Angleterre. Où êtes-vous ? Comment faut-il vous écrire ? *The fishes*, combien rapporte-t-il par an ? Je n'oublierai jamais l'accueil de M. votre oncle des environs du pays du Feu. Présentez mes respects à la belle fille du grand assureur qui passa jadis les ponts de Londres avec sept schillings. Un mot de souvenir à M. Brougham, si cet homme d'esprit a conservé mon nom dans le sien. Comptez-vous venir sur le continent cette année ? Quand ? Je n'ai point de projet faute d'argent. Si j'en avais, j'hésiterais entre Lisbonne et la Grèce.

Si j'avais un moyen de « *conveyance* » (2), je vous enverrais le deuxième volume des *Soirées de Neuilly*. Rien de plus amusant pour Mlle Rogers, rien ne peint avec plus de vérité le Français de 1828.

Mareste se porte bien et vous chérit.

J'ai failli vous envoyer une grande lettre politique, il y a un mois. Je l'avais faite pour mes amis d'Italie, je m'y étais engagé par serment avant de quitter Florence. J'y suis arrivé pour y passer huit jours, j'y ai passé soixante-huit jours ; c'est une Anglaise, marquise, qui m'y a le plus plu.

Adieu, cher ami, j'ai trop à vous dire. Mes respects au Dr Black et à M. C. le rédacteur du *Globe*, que je lis toujours avec la plus grande confiance ; annoncez à ces messieurs que rien n'est plus véridique que tout ce qu'écrit M. Thibeaudau sur Napoléon.

(1) Mme Cuvier venait de perdre un de ses enfants (A. P.)

(2) Transport.

Les deux Revues sont bien plates. Gardez-moi le secret envers l'aimable *Chon-Bu* (1).

Tout à vous,

CLAUDE CHOPPIN.

N° 71, rue de Richelieu,

Grand hôtel de Valois.

Quel bon livre a paru en Angleterre depuis le mois de juin 1827 ? —Lisez les *Mémoires* du comte de Brenne, ministre du jeune Louis XIV sous Mazarin, curieux et amusant, 2 vol. Un M. Monteil publie une curieuse Histoire de France ; elle aura 10 vol. Elle peint tous les petits orages de la vie.

Dans quelle estime tient-on *l'Athenæum* ? Si vous rencontrez Me , *little street, near* Westminster Abbey, l'amie de tous les *Westminster Reviewers*, rappelez-lui mes respects, mais je ne puis me rappeler son nom. Que devient votre ami Cobbett ?

Kean est-il toujours aussi excellent ? On dit que nous l'aurons après cet emphatique Macready. — A-t-on imprimé Paul Pry (2) ? Envoyez-le-moi s'il est enfin imprimé. Votre petit Shakespeare a fait ma joie à Ischia.

462. — A.

[AU GÉNÉRAL DECAUX]

MINISTRE DE LA GUERRE

Paris, le 3 juillet 1828,

Rue de Richelieu, n° 71.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence ma cessation de payement du 30 juin 1828. Comme on ne me compte que treize ans, sept mois et vingt-huit jours de services au 1er juillet 1818,

(1) Buchon.

(2) Comédie anglaise encore très populaire. Elle est d'un nommé John Pool. (C. S.)

j'aurai droit à recevoir 450 francs par an jusqu'au 1er juillet 1833. C'est ce qui me semble résulter de l'ordonnance du 21 mars 1828. Je désire toucher ce traitement de 650 francs à Paris.

Si j'avais eu quatorze ans de service au 1er juillet 1818, je serais de droit en réforme jusqu'au 1er juillet 1834 et en mise de retraite à 450 francs par an.

Suivant la note qui était jointe à mon titre en date du 11 janvier 1820, signé Martellière, directeur, j'ai treize ans, sept mois et vingt-huit jours de service, savoir : 1° dans le 6e régiment de dragons, du 23 septembre 1800 au 5 octobre 1802, deux ans deux jours ; 2° dans le commissariat des guerres, du 15 novembre 1806 au 1er juillet 1818. Je ne réclamai pas dans le temps contre cet état de services. La vérité est que j'ai passé le grand Saint-Bernard avec le premier consul Bonaparte. Le général Berthier avait bien voulu donner l'assurance que j'aurais la première place vacante dans un régiment de cavalerie. Je rejoignis le 6e régiment de dragons, non pas le 23 septembre, mais aussitôt que ce régiment arriva d'Allemagne avec le général Moncey, c'est-à-dire quelques jours avant la bataille de Marengo. Je fus simple dragon jusqu'à ce qu'on me donnât la place du citoyen Mallot (*sic*), sous-lieutenant.

J'ai servi comme adjoint aux commissaires des guerres la veille de la bataille d'Iéna. On ne compte mes services qu'à dater du 15 novembre 1806. Je supplierai Votre Excellence de vouloir bien me faire indiquer quel genre de preuve on serait disposé à admettre pour mes services dans le 6e dragons avant le 23 septembre 1800. J'ai passé ma jeunesse, de 1800 à 1814 hors des frontières, j'ai été auditeur au Conseil d'Etat, et comme tel j'ai fait la campagne de Moscou. Ma santé a été altérée pendant quatre ans. L'état de ma maladie ne m'empêcha pas de faire la campagne de 1813 pendant laquelle je fus intendant à Sagan, en Silésie ; M. le général Latour-Maubourg commandait à Sagan. Pendant la campagne de 1814 j'ai été commissaire dans la 7e division militaire (Grenoble).

J'ai fait les campagnes de 1806, 1807 et 1808, toujours faisant fonctions de commissaire des guerres. J'ai été intendant des domaines à Brunswick. J'ai fait comme commissaire des guerres la campagne de Vienne en 1809. Cet état de service peut peut-être me mériter quelque faveur dont j'ai besoin, étant sans fortune. Je demande à prouver les quatre mois et deux jours qui me manquent pour avoir droit à la retraite de 450 francs par an après le 1er juillet 1834.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

463. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Paris, le 6 *juillet* 1828.

Vous savez que M. de Boisberti m'avait comme nommé à une place de 1.700 francs aux Archives du royaume.

Les Archives ont passé à M. le vicomte Siméon. M. Palhuy m'a recommandé à son collègue, le chef de bureau qui a hérité des archives.

Cela posé et bien compris, M. *Gilmert*, chef de bureau aux Archives, vient de mourir.

Faut-il demander une place de 1.700 francs aux Archives ? M. Siméon ne s'impatientera-t-il point ?

Je rêve à cela depuis deux jours, espérant vous voir au café.

Comte DE L'ESPINE.

464. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A ÉPERNAY

Paris le 6 *août* 1828

Vous avez bien jugé de mon cœur, chère et aimable Jules. Je défie personne d'avoir été plus sensible que moi à votre bonheur. J'avais été profondément affligé de vous voir désespérer lors de votre départ. Depuis, votre petite sœur que j'ai rencontrée en *omnibus* m'avait dit que rien n'allait mieux. Vous voyez que cette bonne nouvelle a eu pour moi toutes les grâces de l'imprévu. J'ai lu votre lettre hier soir en arrivant à la campagne ; j'étais si transporté que je n'ai pas osé vous écrire, ma lettre aurait eu l'air de celle d'un amant.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Ne manquez pas, je vous en prie, de m'annoncer votre arrivée à Saint-Denis ; j'irai bien vite vous voir ; nous courrons ensemble les bois d'Andilly. Ils sont toujours pour moi ce qu'il y a de mieux aux environs de Paris (1).

A propos, il y a un an, le libraire vous a-t-il envoyé un roman qui s'appelle *Armance* ? C'est l'histoire d'un monsieur qui ressemble à M. de Curial. Ce n'est pas à dire qu'il soit député.

Ce pauvre général Curial se meurt toujours, mais ce n'est pas de la poitrine, c'est des entrailles. Crozet à la goutte. Adieu, aimable Jules, bien des compliments à M. Gaulthier et des respects à madame votre mère.

Vous savez que la grosse madame de Podinas (2) accompagne une petite princesse (3) que j'aime à la folie. Ce sont les gardes d'honneur à cheval qui aiment madame de Podinas ; et comme elle est plus *corsée* que la duchesse, ces provinciaux la prennent pour la princesse, et partent de là pour se croire alliés à l'auguste famille des Bourbons. La vertueuse duchesse de R... sèche de dépit et de vertu.

Si Madame la comtesse de Tascher se souvient de moi, présentez-lui les hommages les plus respectueux, et vous, madame, comptez à jamais sur ce qu'il y a de plus tendre et de plus dévoué dans l'âme d'un philosophe de quarante-cinq ans.

71, *rue Richelieu.*

465. — I (4)

A M. SUTTON SHARPE A LONDRES

[20 *october* 1828]. *Paris, le* 14 *août* 1828,
rue Richelieu, N° 71.

Mareste part pour Honfleur. Je lui ai annoncé votre passage en France. J'avais le projet de vous engager à passer par *le Paquet de*

(1) Cf. 3e testament de Beyle. *Comment a vécu Stendhal*, 1900, p. 19.
(2) Voir *Souvenirs d'Egotisme*, p. 12.
(3) La duchesse de Berry.
(4) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

Southampton au Havre. En deux heures, la vapeur, comme on dit en France, vous conduira à Honfleur, où tout le monde vous indiquera la maison de Mme Sartoris, la belle-mère de Mareste. Vous monterez à cheval sur des rosses et visiterez la côte avec cet homme judicieux. S'il ne vous a pas invité c'est qu'il trouve que ça n'en vaut pas la peine. S'il avait chez lui un petit *opera Buffa* monté, il n'aurait pas manqué de vous inviter. Mlle Sophie me communique vos lettres. Nous admirons le doigt de Dieu, comme nous disons nous autres catholiques, qui amène l'émancipation par un ministère Tory. Lisez la brochure de M. Cottu, si vous vous intéressez à la France, c'est-à-dire au continent. Le remède proposé par M. Cottu est inadmissible, mais la maladie est réelle. La brochure de M. Cottu étant bien pensée, ma méchanceté suppose qu'elle n'est pas de lui. Peut-être, M. de Lamennais, l'ami de sa femme, l'a-t-il aidé. Jacquemont est parti le 12 pour Brest et Rio Janeiro. Il vous porte aux nues.

Vous vous étonnez du gros paquet ci-joint : n'ayez pas peur. Le livre le plus amusant qui ait paru depuis un an en France c'est les *Mémoires de Tilly*.

Tilly était le plus bel homme de son temps ; il s'est brûlé la cervelle, en 1812, à Bruxelles, pour se punir d'avoir été volé au jeu. Tilly a eu beaucoup de femmes : à cela rien d'étonnant. *Mais il les a aimées.* Voilà pourquoi son livre est si peu à la mode dans les châteaux aux environs de Paris. Malheureusement un homme si beau ne savait pas écrire et il se piquait d'être littérateur. Il fait de la morale et généralise à tous propos. Cette morale rend son livre un peu lourd. En réduisant les trois volumes en un, on aurait un ouvrage délicieux. — J'ai fait un article sur Tilly, c'est le premier article que j'aie fait depuis dix-huit mois. Un Anglais de mes amis, qui traduit mes articles, a craint de gâter sa réputation en écrivant sur un livre aussi libertin que Tilly.

Pouvez-vous donner mon article à quelque journal littéraire en Angleterre ?

Si vous ne le pouvez pas, envoyez-le à M. Colburn avec la lettre ci-jointe. Ainsi, mon cher ami, agissez sans gêne aucune. Je pense que les *Mémoires de Tilly* existent à Londres. Au lieu de copier les passages cités, j'indique la page et le volume de l'ouvrage original. Si vous pouvez vendre ces articles, vendez-les pour ce que vous voudrez. Je voudrais me mettre en relations avec un journal anglais, et ramasser ainsi de l'argent pour voyager.

Plusieurs journaux *promettent*, mais j'en voudrais un qui payât régulièrement *a thing devoutly to be wished* (1).

Si vous ne pouvez pas vendre cet article sur Tilly, le seul livre amusant qui ait paru depuis six mois, envoyez-le à M. Colburn avec la lettre ci-jointe.

Si vous trouviez un homme d'esprit qui eût la même estime que moi pour ce livre, qui aura une grande réputation d'ici un an ou deux, j'abrégerais l'original et je le lui enverrais, arrangé de manière à former deux charmants petits volumes format *octavo*. Tout homme d'esprit, sujet à bâiller, achèterait ces deux petits volumes.

Notre ami Bu[chon] a une place de six mille francs par an pour aller visiter les manuscrits entassés dans les bibliothèques de Toulon, Agen, Perpignan.

Adieu. Mes respects à mademoiselle votre tante et à MM. Rog[ers]. N'oubliez pas M. Rog[ers] *near* Birmingham. Vous trouverez le Jardin horriblement triste. Je vous en préviens pour que votre figure expressive ne marque pas d'étonnement. Adieu.

WILLIAM CROCODILE.

Mille compliments à M. le docteur Black et à Me Austen. Que devient *Westminster Review* et M. Southern ?

466. — E.

A MONSIEUR VIOLLET-LE-DUC
CHEF DE DIVISION A LA MAISON DU ROI

[*Novembre* 1828] (2).

Cher et obligeant ami,

Permettez que je vous présente M. Lolot, mon ami. C'est l'un des principaux propriétaires de la célèbre fabrique de cristaux établie à Bacarat. Le Roi y est allé, on lui a fait des cadeaux, il ne veut pas être

(1) Une chose sincèrement désirée.

(2) La date de cette lettre a pu être fixée, grâce à l'allusion, au discours de M. de Barante. M. de Barante fut reçu à l'Académie française, le 20 novembre 1828 ; il fit l'éloge de son prédécesseur le comte de Sèze. (C. S.)

en reste. On a emballé ces jours-ci des objets d'art destinés aux propriétaires de Bacarat. M. Lolot voudrait avoir quelques détails à ce sujet, trahissez en sa faveur le secret de l'Etat et comptez en revanche sur toute ma reconnaissance.

Delécluze est invisible cette année, mais si vous êtes visible le vendredi, j'aurai l'honneur de faire ma cour à Madame Leduc. Viendrez-vous jeudi à l'Académie ? M. de Barante doit y dire du mal de feu M. de Robespierre, qui n'a pas de cordons à donner.

Je vous suis dévoué comme si vous en aviez les mains pleines.

H. BEYLE.

Ce lundi matin, 71, rue Richelieu.

467. — C.

A MONSIEUR STRITCH A LONDRES

Paris, le 15 *janvier* 1829.

Les Mémoires de M. Fauche-Borel, imprimeur à Neuchâtel, en Suisse, et, pendant vingt ans, espion employé par les Bourbons, obtiennent un succès de scandale. Il est inoui que les ministres de la famille régnante n'aient pas acheté le manuscrit de cet agent indiscret.

Il dit ce que beaucoup de personnes savaient déjà, que, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir au 18 brumaire, la France était vendue aux Bourbons, par le directeur Barras, moyennant une somme de douze millions de francs.

Ce qu'il y a de plus curieux dans les Mémoires de M. Fauche-Borel, c'est *lui-même*. Quel intérêt a pu engager un imprimeur riche, sujet du roi de Prusse, et ayant une bonne maison à Neuchâtel, à s'exposer aux plus grands dangers, pour l'intérêt de princes malheureux, dont jamais il n'avait été le sujet ? Ce problème a occupé la malice des Parisiens, et voici ce qu'ils ont découvert :

Quelques émigrés fort malheureux passèrent par Neuchâtel ; ils furent accueillis par MM. Fauche, riches imprimeurs, avec une humanité parfaite. Ces émigrés s'avancèrent en Suisse, mais ils signalèrent la maison Fauche à leurs amis pauvres, comme une ressource assurée. Ces émigrés, quoique fort malheureux en apparence, étaient rieurs ;

ils trouvèrent un peu lourdes les manières des riches imprimeurs de Neuchâtel. Ces braves gens, si charitables, n'étaient pas sans vanité ; quelques émigrés en profitèrent pour persuader à M. Fauche-Borel que les services qu'il rendait à la bonne cause étaient si grands, qu'aussitôt que le roi serait rentré en France, si lui Fauche-Borel voulait venir s'établir à Paris, il serait fait *prévôt des marchands* et, par la suite, *cordon bleu*. Personne alors, ne doutait, en Suisse, du prochain rétablissement de l'autorité absolue en France. La perspective du *cordon bleu* avait complètement tourné la tête à M. Fauche-Borel; de là les entreprises héroïques de celui qui publie ses Mémoires.

Dans l'hiver de 1814 M. Fauche-Borel partit en poste de Neuchâtel, pour venir recevoir à Paris la récompense de son dévouement héroïque ; il voyageait par un temps très froid avec M. le marquis de la Maisonfort (1), un des émigrés protégés par sa famille.

L'émigré, toujours rieur, se mit à parler avec gaieté des années qu'il avait passées à Neuchâtel. « On dînait fort bien chez vous, mon cher Fauche, et l'amour se chargeait de me consoler de mes chagrins », dit-il tout-à-coup. A ces mots, la figure du Fauche se couvre d'un nuage. « J'entends, monsieur le marquis, répondit-il presque sérieusement; vous vouliez bien faire la cour à quelque petite fille de la campagne». Ce mot pique la vanité du Français.«Qu'entendez-vous par petite fille, mon cher Fauche ? C'était parbleu bien une de vos dames de Neuchâtel et des plus huppées encore ; si la pauvre femme n'était pas morte depuis peu, je vous le ferais dire par elle-même. — Cessez cette plaisanterie, monsieur le marquis, dit le bourgeois fâché, je ne puis croire un mot de tout ce que vous dites. — Parbleu, mon cher ami, reprend l'émigré, cela s'est cependant passé sous vos yeux ; car, puisque vous me poussez à bout, je vous avouerai qu'il s'agit de votre belle-sœur, madame Fauche-Borel. — Monsieur le marquis, reprend Fauche furieux, vous allez me rendre raison d'une telle calomnie déversée sur la famille qui, pendant dix ans, vous a donné à dîner ; nous avons nos épées et le postillon nous servira de témoin ». Ceci se passait dans les gorges du Jura, près de Besançon. Fauche-Borel, furieux, saute de la chaise sur la route, en s'écriant : « Allons, monsieur le marquis, venez me rendre raison ! » Le marquis se moque de lui et cherche à le calmer. « Quand vous me tueriez, mon cher Fauche, cela n'empêcherait pas madame votre belle-sœur d'avoir été la plus

(1) Mort en 1827 à Lyon, d'une attaque d'apoplexie ; il venait de Florence, où il était *chargé d'affaires*, accrédité par le gouvernement français. (H. B.)

tendre des femmes, et, d'ailleurs, ma mort priverait ses enfants (1) de ma protection qui, assurément, leur est acquise ». A ces propos, la colère de Fauche redouble. L'émigré, désespérant de le ramener à la raison, cherche dans la voiture, lui jette son portemanteau sur la route couverte de neige, ordonne au postillon de prendre le galop, et plante là le pauvre Fauche l'épée à la main et sa valise à ses pieds. Le bon imprimeur put faire des réflexions sur l'inégalité des conditions.

468. — E.

A ALPHONSE GONSOLIN (2)

N° 71, rue de Richelieu, 10 *février* [1829].

Enfin voilà signe de vie de votre part. Nous craignions pour votre santé. Je fais la commission. M. Duret va faire le buste de madame *Bleue* (3). Je le crois assez bien dans cette cour. Ce soir, on joue *Henri III* de M. Dumas. C'est un acheminement au véritable Henri III politique. Ceci est encore Henri III à la Marivaux. Victor Hugo, ultra vanté, n'a pas de succès réel, du moins pour les *Orientales* (4). Le *condamné* fait horreur et me semble inférieur à certains passages des *Mémoires de Vidocq* (5). Le registre de la police Delavau (6) a été volé chez un pauvre vieil espion qui est mort, et *Moutardier* l'imprime tel quel.

Les *Mémoires de M. Bourienne* me semblent une trahison domestique. Il fut renvoyé pour avoir vendu le crédit du premier consul. Les salons sont indignés de Terceira (7). La délivrance de l'Islande est assurée. L'extrême gauche a failli se séparer ; le grand citoyen (8) lui a fait entendre raison. Peignez-moi *exactement* une de vos jour-

(1) Les quatre derniers sont de lui .(H. B.)

(2) Victor Jacquemont. (R. C.)

(3) Mme Azur. Voir *Vie de Henri Brulard.*

(4) *Comp.* « M. Victor Hugo n'est pas un homme ordinaire, mais il veut être extraordinaire, et les *Orientales* m'ennuient ».

(5) Les *Mémoires de Vidocq* avaient paru depuis peu. (Paris, Tenon, 1828-1829, 4 vol.) et *Le Dernier jour d'un condamné* venait d'être mis en vent-

(6) Préfet de police tombé avec Villèle (janvier 1828).

(7) Expédition des réfugiés portugais pour Terceira (18 janvier 1829).

(8) La Fayette. (*Notes* 4, 6, 8. *Cf.* Lettre du 14 avril 1818).

nées, sans rien ajouter ni retrancher *par vanité*. Ayez la vanité d'avoir de l'orgueil et de tout dire.

Relisez la *huitième section de l'homme*, par Helvétius, et vous serez considéré

de votre dévoué

COTONET.

469. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Paris, le 17 *février* 1829.

Voici l'état de la librairie.

Ambroise Dupont a remis ou va remettre son bilan. Dans cette pièce éloquente, M. Tastu figure pour 45.000 francs.

Ladvocat aurait fait banqueroute ; lui ou les personnes dont il est le nom officiel. Mais un spéculateur fait paraître sous son nom les *Mémoires de Bourienne*. Ladvocat ou sa maison, totalement étranger à cette affaire, aura 25 centimes ou 40 centimes par volume.

Docagne et *Lefèvre*, sont peut-être sur le point de remettre leur bilan. Il résulte de ces renseignements, qu'il y a une grande fortune à faire dans la librairie. Les libraires ne pouvant payer comptant, payent cent francs à l'imprimeur et au marchand de papier, pour ce qui vaut 50 francs.

Ensuite, le libraire en boutique qui reçoit réellement votre argent et le mien, obtient un rabais de 55 % sur les romans, par exemple. Ce détail ne mène à rien, il a pour but de vous mettre au fond de cette affaire. Trois *Colombs* se réunissent, apportant 50,000 francs chacun et payant tout comptant, pourront donner de superbes volumes, comme les *Mémoires de l'Etoile*, de Foucauld, que vous m'avez prêtés, pour trois francs ; car, à qui paierait comptant, ces volumes coûteraient trente sous, ou plutôt vingt-huit sous (nous venons d'en faire le calcul).

Le papier d'un seul libraire est bon ; c'est celui de notre ami Delaunay.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

M. Don[dey-Dupré] passe pour un peu *truffatore* (1). Du papier donné par lui ne passerait pour bon qu'autant qu'il aurait une autre signature. On pense que le jour où il aurait intérêt de *manquer*, il le ferait sans peine.

Je viens de passer une matinée amusante avec l'homme d'esprit (2) qui estimait 4.000 francs le manuscrit que vous savez (3). Les deux hommes qui devaient donner 2,000 francs comptant et un billet de 2,000 francs sont en déconfiture. M. Tastu aurait été charmé de l'ouvrage ; il désire imprimer du bon et il estime cet auteur ; mais il est dans une crise horrible. Colburn ne payant pas ce qui est échu le 1er janvier dernier, j'aime mieux toucher quelque chose aujourd'hui que de renvoyer à l'année prochaine.

Vos occupations vous permettent-elles de voir Delaunay ? S'il dit non, pouvons-nous, avec honneur, renouer avec Don[dey-Dupré] ?

Dans l'état de choses, voilà le seul parti à prendre. Si j'étais plus jeune, j'approfondirais les idées que je vous présente plus haut et je me ferais libraire. Deux bons et sages amis, comme Colomb et moi, nous pourrions donner de beaux *in-octavo* à trois francs ou deux francs cinquante centimes et gagner vingt sous par volume vendu. Le public achète énormément ; tout sot qui a 8,000 francs de rente se fait une bibliothèque ; il n'y songeait pas en 1780, ou même en 1812.

CHOPPIER DES ILETS.

470. — E. (4)

AU MEME.

Paris, le 7 *mars* 1829.

Voulez-vous voir la mine de ces gens faibles et empesés, qui ont gagné un gros lot à la loterie de la fortune ?

(1) Fripon. — Filou. — Fourbe. — Trompeur.
(2) M. Hector de Latouche.
(3) Celui des *Promenades dans Rome*.
(4) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

Venez avec moi lundi, vers les onze heures du matin, au transport du corps de M. le duc Charles de Damas.

Il habitait le faubourg Saint-Honoré et Saint-Philippe-du-Roule priera pour lui. Je dis *onze heures* ; mais j'ignore le moment précis ; tâchez de le savoir.

Venez me prendre au café Teissier (place de la Bourse), ou au nouveau café de M. Pique (l'ancien café de Rouen), qui s'est réfugié au coin de la rue du Rempart et de la rue Saint-Honoré. [Si vous ne venez pas, dites-le-moi, je m'acheminerai tout seul].

M. Z. m'a fort bien reçu ce matin. Quelle raison supérieure.

[COTTONET].

471. — E. (1)

AU MÊME

Paris, le 10 *mars* 1829.
(*Café Teissier, vis-à-vis de la Bourse*).

Je vous remercie sincèrement ; je vois que vous suivez avec intérêt ma pauvre petite affaire. J'ai refait, depuis six semaines, tous les morceaux de l'itinéraire de Rome qui me semblaient manquer de profondeur. Il n'y a pas d'amour-propre à vanter ce livre, dont les trois quarts sont un extrait judicieux des meilleurs ouvrages. Si j'avais épousé la fille sans jambes de M. Bertin de Vaux, j'aurais six mille francs de ces deux volumes (2). M. de Latou[che] m'a dit quatre mille.

Si M. Ladvocat en donne quatre mille francs, ce ne sera que trois mille six cents, à cause des escomptes à payer à M. Pourra. Je pense que nous serions heureux d'en avoir trois mille. Comme j'ai *besoin d'argent*, suivant la phrase des vendeurs de meubles, je le donnerai même à moins ; mais réellement c'est dommage. Aucun être, bien élevé, n'ira à Rome, sans acheter cet itinéraire.

Il faudrait que vous eussiez la bonté de voir Mirra (3), je ne l'ai pas assez cultivé ; il m'écrit avec un *Monsieur* en tête.

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

(2) Tout ceci concerne les *Promenades dans Rome*.

(3) C'était le fils de *Brunet*, le célèbre acteur des *Variétés*.

Le brave Colomb pioche [ferme] avec moi, tous les matins (1). Je suis prêt à livrer les deux volumes ; j'ai de quoi en faire trois.

Je puis, comme disent les marchands, *forcer en anecdotes*, ou *forcer* dans le genre *instructif*. [Voyez, je vous prie, M. Mirra, le plus tôt que vous pourrez].

J'étais avec Amica (2) à la rep[résentati]on Bouffé ; c'est une attrape incroyable. Il me semble qu'une des nouveautés, *la Recette*, n'a pas été terminée.

M. Ladvocat devrait placer vis-à-vis le titre *Promenades dans Rome*, une vue de Saint-Pierre (3), cela soulagerait beaucoup l'attention du lecteur qui n'est pas à Rome. J'espère que vous serez content de la description du Vatican et de Saint-Pierre. A cela, il n'y a d'autre mérite que la patience.

Le général Clap[arède] était en grande loge avec la Noblet (4) ; cela m'a choqué. — J'ai été content de la figure Napolitaine de la duchesse d'Istrie. — Félicie, des Variétés, avait l'air d'un mulet de Provence, fier de porter son panache.

P. F. PIOUF.

472. — I (5)

A M. SUTTON SHARPE A LONDRES

[*Paris*], 71, *rue Richelieu*. 3 *avril* 1829.

Cher ami,

Je vous présente un homme d'esprit qui a vu et fort bien jugé les choses les plus curieuses de l'Europe. C'est M. Fonzi, chirurgien dentiste de la cour de Russie et du roi d'Espagne. M. Fonzi a inventé un nouvel appareil pour *brûler le charbon de terre*. Il va à Londres pour demander un brevet d'invention. Faites-moi l'amitié de lui indiquer l'avocat qui s'occupe de ce genre d'affaires. En vous entretenant avec

(1) Cela a duré pendant près d'une année. (Note de R. C.)

(2) Mme de Ménainville.

(3) C'est ce que fit M. Delaunay, pour la 1re édition en 2 volumes in-8 .

(4) Danseuse de l'*Opéra* ; elles étaient deux sœurs. (R. C.)

(5) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

l'homme aimable que je vous recommande, vous ferez à volonté un voyage à Pétersbourg, à Naples ou à Madrid.

J'ai commencé cet hiver deux ou trois lettres pour vous, mais le respect que j'ai pour votre perspicacité a fait que j'ai voulu les rendre trop substancielles et jamais je ne les ai finies. Nous recevons de curieuses lettres de Jacquemont datées du Cap. Il nous peint fort bien Rio-Janeiro.

Lisez Bourienne sur Nap[oléon]. Rien de plus plat, bas, bête, que ledit Bourienne, mais il a vu.

Quand vous verrai-je ? Venez, ne fût-ce que pour huit jours ; le mouvement chassera la bile.

Mar[este] et Mér[imée] se portent bien. Mér[imée] vient de publier " 1572 ", ouvrage plein d'esprit à la Voltaire. Mme Ancelot parle beaucoup de l'aimable anglais.

Tout à vous. BEYLE.

(Les lignes suivantes qui forment le P. S. de la lettre sont de la main de Di Fiore) :

Di Fiore a l'honneur de se rappeler au souvenir de M. Sharpe et le prie de s'intéresser vivement à M. Fonzi, son compatriote et ami intime, qui réunit à différents genres de mérites un cœur excellent.

473. — I. (1)

AU BARON DE MARESTE

[*Paris*] 5 *mars* [1829].

Comme le Firmin Didot ne répond pas, il faut tâcher de s'arranger avec M. Delaunay. Mais, à quel prix ? Mille francs comptant, et un billet de huit cents ou six cents.

Comme Colburn ne paie pas, il faut vendre, même mal. Donc, quand vos occupations vous le permettront, parlez à M. Delaunay.

Le papier de *Rome*, *Naples*, *etc.*, est plus laid que celui d'aucun ouvrage publié dans ce temps. M. D[elaunay] en eut honte et me dit qu'on l'avait trompé. Il faudrait qu'il s'engageât à prendre du papier semblable à celui de tel volume qui sera dans sa boutique. S'il avait

(1) Collection de M. P.-A. Cheramy.

dépensé cent francs pour trois annonces de vingt lignes, *Rome*, *Naples*, *etc.*, serait épuisé. Voilà un désavantage. M. D. est assez riche pour se permettre la paresse et ne pas annoncer ; mais cela ruine l'auteur. J'aimerais mieux vendre une quatrième édition de *Rome*, [*Naples*, *etc.*], que de mal vendre les *Promenades* [*dans Rome*].

Tout ceci ne signifie rien. Le bon est de vendre et d'obtenir mille francs comptant.

M. Z. m'a écrit et donné un *rendez-vous*.

Pour cinq francs on a quatre-vingts cahiers du papier sur lequel je vous écris, chez Me Durand (auteur de *Mémoires* ?) rue de la Sorbonne,3.

CHAMPION.

474. — I. (1)

A MONSIEUR DAVID (D'ANGERS), A PARIS

Paris, 24 *juillet* 1829.

Cher et obligeant ami, vous par qui je vivrai après ma mort, si vous mettez un nom à la médaille, mettez en petits caractères *Henri Beyle*.

Mille et mille amitiés.

H. BEYLE.

475. — C.

A ROMAIN COLOMB, A VERSAILLES

Paris, *le* 24 *août* 1829.

Malgré de petits retards à l'imprimerie et quelques anicroches pour la copie, les *Promenades* (2) marchent et arriveront dans la boutique de M. Delaunay, au Palais-Royal, probablement en même temps que toi à Paris.

(1) Lettre inédite publiée par la *Revue de l'Art français* (1893). Beyle, étant plus connu sous son pseudonyme, David voulut savoir de son modèle quel nom lui agréait e mieux. C'est en 1829 que fut modelé le profil d'Henri Beyle. Ce médaillon se trouve au Louvre. (Œuvres de David d'Angers)

(2) *Promenades dans Rome.*

On m'a beaucoup fait causer ce soir sur lord Byron ; il n'est que minuit, le sommeil ne s'annonçant nullement, tu auras l'analyse de mon éternel bavardage.

SOUVENIRS SUR LORD BYRON (1)

Je puis parler, car tous les amis que je vais nommer sont morts ou dans les fers. Mes paroles ne pourront nuire aux prisonniers, et, dans le fait, rien de ce qui est vrai ne peut nuire à ces âmes nobles et courageuses.

Je ne crains pas non plus les reproches de mes amis morts. Pressés depuis longtemps par le dur oubli qui suit la mort, ce désir si naturel à l'homme de ne pas être oublié par le *monde des vivants*, leur ferait prêter l'oreille avec plaisir à la voix de l'ami qui va prononcer leur nom. Pour être digne d'eux, la voix de cet ami ne dira rien de faux, rien d'exagéré le moins du monde.

M. le marquis de Brême, seigneur Piémontais, fort riche et fort noble, et qui, peut-être, vit encore, avait été ministre de l'Intérieur à Milan pendant que Napoléon était roi d'Italie. Après 1814, M. de Brême avait trouvé le métier de girouette indigne de sa naissance ; il s'était retiré dans ses terres, laissant son palais de Milan à un de ses fils cadets, *Monsignore* Ludovic de Brême.

C'était un jeune homme d'une taille fort élevée et fort maigre, souffrant déjà de la maladie de poitrine qui l'a mis au tombeau peu d'années après. On l'appelait *monsignore*, parce qu'il avait été aumônier du roi d'Italie, dont son père était ministre de l'Intérieur ; il avait refusé l'évêché de Mantoue dans le temps du crédit de sa famille. M. Louis de Brême avait beaucoup de hauteur, d'instruction et de politesse. Sa figure élancée et triste ressemblait à ces statues de marbre blanc que l'on trouve en Italie sur les tombeaux du onzième siècle. Il me semble toujours le voir montant l'immense escalier du vieux palais sombre et magnifique dont son père lui avait laissé l'usage.

Un jour, Monseigneur de Brême eut l'idée de se faire conduire chez moi par M. Guasco, jeune libéral, rempli d'esprit. Comme je n'avais ni palais ni titre, je m'étais refusé à aller voir M. de Brême. Je fus si content du ton noble et poli qui régnait dans sa société, qu'en peu de jours la connaissance devint intime. M. de Brême était ami fou de

(1) Cf. Lettres de Beyle à Lord Byron, du 23 juin 1823, et à Mme Belloc 1824, et *Racine et Shakespeare*. Lord Byron en Italie.

Madame de Staël, et, plus tard, nous nous sommes brouillés parce qu'un soir, à la Scala, dans la loge de son père, je prétendis que les *Considérations sur la Révolution Française*, de Madame de Staël, fourmillaient d'erreurs. Tous les soirs, cette loge de M. de Brême réunissait huit ou dix hommes remarquables ; on écoutait à peine les morceaux frappants de l'opéra, et la conversation ne tarissait pas.

Un soir de l'automne de 1812, j'entrais dans la loge de M. de Brême, au retour d'une course sur le lac de Como ; je trouvai quelque chose de solennel et de gêné dans la société ; on se taisait ; j'écoutais la musique, lorsque M. de Brême me dit, en me montrant mon voisin : « Monsieur Beyle, voici lord Byron. » Il répéta la même phrase en la retournant à lord Byron. Je vis un jeune homme dont les yeux étaient superbes, avaient quelque chose de généreux ; il n'était point grand. Je raffolais alors de *Lara*. Dès le second regard, je ne vis plus lord Byron tel qu'il était réellement, mais tel qu'il me semblait que devait être l'auteur de *Lara*. Comme la conversation languissait, M. de Brême chercha à me faire parler ; c'est ce qui m'était impossible, j'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais baisé la main de lord Byron en fondant en larmes. Poursuivi par les interpellations de M. de Brême, je voulus parler et ne dis que des choses communes qui ne furent d'aucun secours contre le silence qui, ce soir-là, régnait dans la société. Enfin, lord Byron me demanda, comme au seul qui sût l'anglais, l'indication des rues qu'il devait parcourir pour regagner son auberge ; elle était à l'autre bout de la ville, près la forteresse. Je voyais qu'il allait se tromper : de ce côté de Milan, à minuit, toutes les boutiques sont fermées ; il allait errer au milieu des rues solitaires peu éclairées, et sans savoir un mot de la langue. Par tendresse, j'eus la sottise de lui conseiller de prendre un fiacre. A l'instant une nuance de hauteur se peignit sur son front ; il me fit entendre, avec tout ce qu'il fallait de politesse, qu'il me demandait l'indication des rues, et non pas un conseil sur la manière de les parcourir. Il sortit de la loge, et je compris pourquoi il y avait apporté le silence.

Le caractère altier et parfaitement gentilhomme du maître de la loge avait trouvé son pareil. En présence de lord Byron, personne ne s'était soucié d'encourir le danger auquel s'expose, dans une réunion de sept à huit hommes silencieux, celui qui propose un sujet de conversation.

Lord Byron se laissa entraîner, comme un enfant, à l'attaque de

la haute société anglaise, aristocratie toute puissante, inexorable, terrible en ses vengeances, qui de tant de sots riches fait des hommes *très-respectables* (1) ; mais qui ne peut pas, sans se perdre elle-même, se laisser plaisanter par un de ses enfants. C'est la peur que jetait autour de lui, en Europe, le grand peuple qui avait alors pour chefs Danton et Carnot, qui a fait l'aristocratie anglaise ce que nous la voyons aujourd'hui, ce corps si puissant, si morose, si rempli d'hypocrisie.

Les plaisanteries de lord Byron sont amères dans *Childe-Harold* ; c'est la colère de la jeunesse ; ses plaisanteries ne sont plus guère qu'ironiques dans *Beppo* et dans *Don Juan*. Mais il ne faut pas regarder cette ironie de trop près ; au lieu de gaieté et d'insouciance, la haine et le malheur sont au fond. Lord Byron n'a jamais su peindre qu'un homme : lui-même. De plus, il était et se croyait un grand seigneur ; il voulait paraître dans le monde comme tel, et cependant il était aussi un grand poète, et voulait être admiré : prétentions incompatibles, source immense de malheurs.

Jamais, dans aucun pays, le corps des gens riches et bien élevés, composé d'individus qui s'estiment à cause des titres reçus de leurs ancêtres ou des cordons bleus obtenus par eux-mêmes, ne supportera de sang-froid le spectacle d'un homme entouré de l'admiration publique et obtenant la faveur générale dans un salon, parce qu'il a fait deux cents beaux vers. L'aristocratie se venge de l'accueil fait aux autres poètes en disant : Quel ton ! Quelles façons ! Ces deux petites exclamations ne pouvaient se produire à l'égard de lord Byron. Elles retombèrent pesantes sur le cœur et se changèrent en haine. Cette haine commença par un grand poème d'un M. Southey qui, jusque-là, n'était connu que par des odes qu'il adressait régulièrement au roi d'Angleterre (d'ailleurs le modèle des rois), le jour de sa naissance. Ce M. Southey, protégé par le *Quarterly Review*, adressa des injures atroces à lord Byron, qui, une fois, fut sur le point d'honorer le Southey d'un coup de pistolet.

Dans les moments ordinaires et de tous les jours de la vie, lord Byron s'estimait comme un grand seigneur ; c'était là la cuirasse que cette âme délicate et profondément sensible à l'injure, opposait à la grossièreté infinie du vulgaire. *Odi profanum vulgus et arceo.* Il faut

(1) Very respectable.

avouer que le vulgaire, en Angleterre, ayant le *spleen* pour droit de naissance, est plus atroce que nulle part.

Les jours où lord Byron se sentait un peu plus de courage contre les propos grossiers et les actions grossières, c'est-à-dire quand il était moins sensible, la fatuité de beauté ou de bon ton était de service. Enfin, deux ou trois fois peut-être chaque semaine, il y avait des moments (accès de cinq ou six heures), pendant lesquels il était *homme de sens* et souvent grand poète.

L'étude exagérée de la Bible donne au peuple anglais une teinte de férocité hébraïque ; l'aristocratie qui descend jusque dans l'intérieur des familles donne un fond de sérieux. Lord Byron s'aperçut de ce défaut, et, dans *Don Juan* il est à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique ; il attribuait ce changement à son séjour à Venise.

L'aristocratie de Venise, insouciante et noble, cinq ou six cents ans avant toutes les noblesses de l'Europe, par là fort respectable aux yeux de lord Byron, avait pour chefs, en 1797, des gens à têtes souverainement incapables de toute affaire, mais, en revanche, extrêmement insolents. Ces derniers des hommes avaient vis-à-vis d'eux une petite armée assez délabrée : ils la méprisèrent ; ils avaient trop de sottise pour comprendre et craindre le génie du jeune homme de vingt-huit ans qui commandait cette armée. Le gouvernement de Venise fit ou laissa assassiner les malades de l'armée de Bonaparte : voilà la vérité sur la chute de Venise. Jamais aristocratie ne fut plus malheureuse, mais jamais malheur plus grand ne fut supporté avec tant de gaieté.

La page que tu viens de lire est le résumé de plusieurs longues conversations que j'eus avec lord Byron en 1816.

La gaieté, l'insouciance de M. le comte Bragadin et de beaucoup de gens aimables, plus nobles et plus malheureux que lui, frappa profondément lord Byron. Il eut le bonheur de voir la vive, sincère et continuelle admiration qu'excitaient dans la bonne compagnie de Venise les vers de M. Buratti. Dès lors, l'ironie légère de *Don Juan* prit la place de l'amer sarcasme de *Childe-Harold* ; le changement dans le caractère du noble poète fut moins marqué, mais tout aussi réel.

Plus tard, vers 1820, il eut, entre autres folies absurdes, celle de faire un journal. Il s'associa un littérateur très instruit (M. Hunt, qui nous a donné un portrait ressemblant de lord Byron). Ce littérateur était, comme lord Byron, de ce qu'on appelle en Angleterre le

parti libéral. Un autre membre de ce prétendu parti libéral écrivit à lord Byron, au nom de tous les libéraux de bonne société, pour lui représenter le tort qu'il se faisait à jamais en s'associant publiquement pour la composition d'un journal un auteur non noble et n'appartenant nullement à l'*high life* (1).

Est-il étonnant que M. Moore ait brûlé les Mémoires que son ami lui avait confiés ?

476. — C.

A MONSIEUR.....

Paris, le 5 *novembre* 1829

Une locution est employée assez fréquemment dans la conversation ; la société s'entretient avec un certain intérêt *des gens dont on parle.* Quels sont-ils ? me suis-je dit. — Permettez-moi de vous communiquer le résultat de mes réflexions sur ce sujet.

Parmi *les gens dont on parle*, il y a :

1° Ceux qui veulent, de leur vivant, avoir une grande et brillante fortune, comme le maréchal d'Hoquincourt, le cardinal de Bernis, le cardinal Loménie de Brienne, le banquier Beaujon, M. de Montauron et des milliers d'autres. Eclaboussant tout le monde et fort respectés tant qu'ils vivent, si on parle de ces messieurs deux ans avant leur mort, ils doivent cet avantage à quelque scandale ou à quelque ridicule. Exemple : M. le cardinal de Bernis, M. le cardinal de Tencin, le banquier Beaujon, bercé par de belles dames de la cour.

2° Il y a ceux qui, tout en cherchant une grande fortune actuelle acquièrent de la gloire ou par hasard ou par leur mérite, comme le maréchal de Villars, Colbert, Turenne, le maréchal de Saxe, Napoléon. La même imagination qui leur fait entreprendre des choses extraordinaires, les jette souvent dans d'étranges sottises.

3° Ceux qui songent uniquement au plaisir de travailler, se contentant d'avoir du pain tout juste, de leur vivant, comme Jean-Jacques Rousseau, La Fontaine, Le Tasse, Schiller, Corneille. Dans leurs moments de découragement, ces gens-là se consolent en pensant à la postérité.

(1) La haute société.

4° Les *gens de lettres* qui, en imprimant et en parlant, quand il le faut, de gloire et de postérité, ne songent réellement qu'à se faire un bien-être et ramasser de l'argent, comme M. Lemaire des classiques latins, feu M. Auger respectable académicien qui, à force de notices, avait réuni une jolie fortune et vingt mille francs de places. Cette quatrième espèce est la pire ennemie de la troisième. C'est, je crois, sur le rapport de Chapelain qu'on accorda une pension au grand Corneille, lequel manqua de bouillon dans sa dernière maladie.

Un homme comme Jean-Jacques Rousseau n'a pas trop de dix-huit heures par jour pour songer à tourner les phrases de son *Emile*. (Voir le manuscrit original).

Un homme qui veut amasser quatre cent mille francs avec une chose aussi ennuyeuse, au fond, que des livres où il n'y a pas d'âme, n'a pas trop de dix-huit heures par jour pour trouver les moyens de s'introduire dans les coteries en crédit. En général, tout le temps donné à des soins d'argent est dérobé à celui que demande la beauté des ouvrages. N'est-ce pas huit ou dix membres que la société du *Déjeuner* a donnés à l'Académie française ?

Songez combien un académicien qui a fait peu ou rien, comme MM. Raoul Rochette ou Brifaut, doit sentir de rancune intérieure pour un homme comme Courier ou Béranger, qui n'a pour soi que la voix publique ? *Cela ferait comprendre les haines de* 1793.

Si deux hommes appartenant à deux classes différentes de *ces gens dont on parle,* ont l'imprudence de se parler avec franchise, ils se séparent à l'instant en s'écriant chacun de son côté, et comme s'ils faisaient leur partie dans un duo : *Que de vent dans cette tête* ! — Helvétius a donné le dialogue fort amusant de trois procureurs qui, après avoir commencé par louer Voltaire, finissent par se prouver qu'ils ont plus d'esprit que lui. En général, aux yeux des petites fortunes bourgeoises de douze à quinze mille francs de rente, péniblement acquises, les hommes qui écrivent pour autre chose que de l'argent ou l'Académie sont des fous à lier, depuis que la religion de la *gloire*, de l'*immortalité*, etc., etc., est devenue un lieu commun que prêchent tous les matins les journaux, quand ils sont embarrassés de remplir leurs colonnes, c'est-à-dire depuis une soixantaine d'années.

On voit souvent trois classes des *gens dont on parle* se réunir pour jouer de mauvais tours aux pauvres diables comme Jean-Jacques Rousseau, Schiller, La Fontaine, etc., qui se consolent de leur habit percé au coude en songeant à la postérité à laquelle pourtant la plu-

part n'arrivent pas. Les ennemis de ces malheureux, qui ont l'impertinence de ne pas songer à l'argent, sont :

1° Les grands seigneurs qui n'ont que leur haute position, comme le maréchal de Richelieu, le cardinal de Bernis. (Je serais plus exact en citant des noms plus obscurs, mais à cause de cette obscurité même, ils ne présenteraient aucune idée).

2° Ce sont les maréchaux qui ont quelque gloire, comme le maréchal de Saxe, le maréchal de Castries.

3° Les littérateurs d'Académie qui font fortune avec des éditions, des notices, des journaux, et en offrant des places à l'Académie à de pauvres grands seigneurs qu'ils attrapent (feu M. le duc Mathieu de Montmorency).

Cette singulière coalition contre de pauvres diables, toujours dans la crotte, s'explique par ce mot si connu de M. le maréchal de Castries. Piqué de ce qu'on parlait longuement devant lui des opinions de d'Alembert, il s'écria avec humeur : « N'est-il pas pitoyable de voir citer un d'Alembert ? Cela veut raisonner et n'a pas mille écus de rente ! »

Il y a parfois des honneurs véritables, imprévus, non préparés par l'intrigue, qui viennent chercher dans leur grenier les pauvres diables comme La Fontaine, Jean-Jacques Rousseau, Prudhon, et qui percent le cœur des charlatans littéraires. Ils tremblent que ces honneurs ne jettent un jour fatal sur leur nullité.

Malgré vos vingt ans vous arriverez, mon ami, à connaître le pays dans lequel vous vivez, en observant qu'après les gens dont on parle, à cause d'une sorte de mérite ou de bonheur personnel, il faut placer les gens dont on parle par force : les princes et rois, les magistrats, les journalistes, les fous célèbres. En 1788, on parlait autant du journaliste Linguet (1) que de Voltaire ; le journaliste Linguet, en 1788, était aussi connu à Paris qu'aujourd'hui M. Chodruc-Duclos.

La bonne compagnie, où il est agréable de vivre, se compose à Paris d'environ trois mille personnes ; les ducs riches, qui ont une place à la cour, sont en première ligne.

Ces *gens dont on parle* trouvent dans la société, pour les juger, une classe d'hommes inconnue avant la Révolution. Ce sont les gens à petite portée, à inclinations bourgeoises et modérées, braves gens créés pour être bons époux, bons pères, excellents et solides associés

(1) Auteur des *Mémoires sur la Bastille*. 1783.

dans une maison de commerce. Mais le dix-neuvième siècle a la manie du génie ; pour en avoir au moins les apparences, il touche à tout, il n'est peut-être pas une vérité fondamentale sur laquelle il ne se soit cru obligé de dire son mot ou plutôt sa phrase, car essayer la phrase est une autre de ses manies ; il traduit en style disgracieux et *important* les vérités les plus connues et croit avoir dit quelque chose. Les hommes essentiellement modérés et destinés, par leurs soins constants, leur horreur pour le hasardé et leur sagesse de tous le jours, à pousser loin le crédit d'une maison de commerce de drap, se croiront obligés de juger le cours de M. Cousin, de dire ce que c'est que Dieu, et pourquoi, Dieu étant bon, tous les hasards semblent tournés contre la vertu. Henri IV régna vingt-et-un ans et Louis XV cinquante-neuf ans. Ils vous diront, ces gens nés pour auner du drap, pourquoi la matière est susceptible de penser. Ils savent aussi que l'âme est immortelle et pourquoi. Passant devant le Garde-Meuble ou la façade de la Chambre des députés, ils vous diront aussi quelle est la nature du vrai beau, etc., etc.

En un mot, il me semble que ces hommes modérés, et faits pour être estimés et considérés, se déshonorent, comme à plaisir, de tout ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Faute de mieux, je les appellerai la classe des *surmenés*. On tue de bons chevaux, destinés à aller toute leur vie au trot, si on leur fait prendre le galop et sauter vingt haies et barrières. Si on continue ce petit jeu un peu trop longtemps, on voit bientôt ces chevaux s'établir tranquillement au fond d'un fossé.

C'est ce qui arrive à ces pauvres *surmenés* quand ils ont le malheur de rencontrer trop souvent quelque raisonneur sans pitié, qui les interrompt quand ils travaillent à leur étalage.

Quand la *pédanterie* cessera d'être à la mode, les *surmenés* disparaîtront, comme à la première pluie de printemps on voit la race des papillons blancs descendre des peupliers.

Les lieux publics, à Paris, sont pleins de gens de quarante-huit ans, ordinairement garnis de deux ou trois croix et porteurs de physionomies assez respectables. Ils ont beaucoup d'usage, mais ne peuvent guère rester assis une heure à la même place sans s'ennuyer. Ce sont des généraux, de riches bourgeois, des agents de change, qui, à quarante-cinq ans, se sont trouvés avoir leur fortune faite et se sont décidés, comme ils disent, à en jouir à Paris. Les uns se font amateurs de musique ; nous les avons vus fous de Madame Pasta, ensuite de Madame Malibran. Ce sont eux qui crient si fort et qui ont des dispu-

tes à propos de ces dames. Il est vrai que si, par hasard, on les écoute, on s'aperçoit qu'ils ne comprennent absolument rien à la chose dont ils parlent.

477. — C.

A M. PROSPER MÉRIMÉE A PARIS

Paris, le 26 décembre 1829,
à cinq heures du soir, sans bougie.

Ce soir, 26, opéras nouveaux à Milan, Naples, Venise, Gênes, etc., dont j'enrage.

La jalousie ne tue l'amour que dans un cœur froid de quarante ans, qui désespère. Cette jalousie vous grave à jamais dans le cœur de de M.... Cette cristallisation peut être lente. Vous pouvez la hâter de six mois (+ ou —), en lui disant : « Depuis trois ans je vous adore, mais je n'ai que dix-sept cents francs de rente et ne puis vous épouser. Je n'ai pas voulu mourir fou ». Ni plus ni moins. Laissez le développement à son cœur.

Ce mot heureux me sert de transition : avez-vous mis trop de développement dans votre roman ? (1)

Je crois que vous seriez plus *grand*, mais un peu moins connu, si vous n'aviez pas publié la *Jacquerie* et la *Guzla*, fort inférieures à *Clara Gazul*. Mais comment diable auriez-vous deviné tout cela ? Quant à la gloire, un ouvrage est un billet à la loterie. L'*Africa* (2) est oubliée et c'est par des sonnets que Pétrarque est immortel. Ecrivons donc beaucoup. D'ailleurs, après l'exercice que pratique notre amie Sand, écrire est, pour un pauvre diable, le plus grand plaisir.

Que ferez-vous avec mille francs ? Irez-vous à Naples ? C'est possible. Irez-vous à Modon ?

Si vous n'êtes pas pressé, oubliez le roman pendant un an. Alors vous le jugerez. Du moins, moi, au bout de six mois, j'ai tout oublié. Sans doute, plus d'un duc voudrait se faire un nom pour mille francs. Plus d'une femme honnête voudrait en être à son quatrième rendez-

(1) *Chronique du règne de Charles IX* (1829).

(2) Epopée régulière, dont le sujet est l'histoire de Rome à la fin de la seconde guerre punique, et dont Scipion est le héros. (R. C.)

vous avec vous. Mais où trouver l'agent de change pour une telle négociation ?

Si vous voulez manger mille francs sans délai, lisez-moi votre roman, car, comme Courier, je ne puis juger sur le manuscrit. Je l'entendrai avec plaisir de sept heures du soir à minuit, en deux ou trois séances.

Je serais trop sévère pour votre style, que je trouve un peu *portier*. *J'ai eu du mal à faire*, etc., pour : J'ai eu de la peine à faire, etc.

Je ne vois que vous en littérature et M. Janin, auteur du Dialogue de don Miguel et Napoléon. (*Figaro* du 19 ou 20 décembre).

Si vous voulez, je vous ferai voir M. Janin ; cela parera le coup pour le *Figaro*. Mais, suivant moi, les grands hommes du *Globe* sont jaloux de vous. Je sens souvent en vous la manière de raisonner de *Maisonnette*, *id est* une jolie phrase au lieu d'une raison, *id est* le manque d'avoir lu Montesquieu et de Tracy + Helvétius. Vous avez peur *d'être long*.

Cela sent le goût *vaudevillique* de 1829.

Vous et moi, ou vous tout seul, nous ne pourrons jamais être au-dessous de la pièce que vous me nommez. Quelle prudence ! C'est là que vous trouverez des mille francs et vous ne courrez pas le quart du péril où votre roman va vous exposer. S'il n'est pas supérieur à la *Jacquerie*, vous tombez.

Souvent, vous ne me semblez pas assez *délicatement tendre* ; et il faut cela dans un roman pour me toucher.

CHOPPIN.

478. — C.

A M. SUTTON SHARPE A LONDRES

Paris, le 28 décembre 1829.

L'aimable O..., M. Prosper Duvergier de Hauranne, m'a attaqué dans le *Globe* et m'a traité de perruque, comme étant un suranné partisan d'Helvétius. J'avais fait, en réponse, l'article pour la *Revue de Paris*, que vous allez lire ; mais, craignant qu'il ne lui déplût et que, d'autre part, le directeur de cette feuille n'eût peur de M. Cousin, j'ai renoncé à le publier. Dites-moi ce que vous en pensez.

PHILOSOPHIE TRANSCENDENTALE

(Ce titre est une plaisanterie ; je chéris trop la clarté pour commencer par une obscurité. Le vrai titre serait : *Helvétius et M. Cousin*, ou des motifs des actions des hommes).

Paris, le 18 *décembre* 1829.

Monsieur le philosophe,

Je suis né à *la Nouvelle*, près de Narbonne. C'est une petite bourgade sur le bord de la mer, dont tous les habitants vivent de la pêche. Mon père était pêcheur et tout des plus pauvres ; nous étions trois frères. Régulièrement, en été, quand nos petits bateaux rentraient de la pêche, et n'étaient plus qu'à cent pas du rivage, mon père nous ôtait notre veste et nous jetait à la mer. Je nageais, comme un poisson, lorsque vers les derniers jours de l'Empire, la conscription vint m'enlever. En 1816, je quittai l'armée de la Loire et revins à *la Nouvelle*, léger d'argent et assez inquiet de mon avenir. Je trouvai que mon père, mes frères, ma mère, tout était mort ; mais, huit jours après moi, arriva un de mes grands-oncles, que l'on croyait mort depuis quarante ans ; il avait gagné des millions aux Indes anglaises et me fait une pension de trois mille francs par an, fort bien payée.

Je vis seul à Paris, n'ayant pas le talent de me faire des amis. Comme tous les solitaires par force, je lis beaucoup.

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du champ de Mars ; il faisait un grand vent, la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près le quai des Bons-Hommes. Tout-à-coup le batelet chavire ; je vis le batelier essayer de nager, mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer » me dis-je. J'eus quelque idée de me jeter à l'eau ; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes ; il faisait un froid piquant. « Quelqu'un se jettera de l'autre côté » pensai-je. Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau, il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement. « Ce serait trop fou à moi aussi ! me disais-je ; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir ? qui songera à moi ? Je serai seul à mourir d'ennui comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier

sans savoir nager ? D'ailleurs, son bateau était trop chargé »... Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine ; j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas. « Que le diable l'emporte ! » me dis-je ; et je me mis à penser à autre chose. Tout-à-coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un c.....n ; dans un quart d'heure cet homme sera noyé et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — C.....n, c.....n ! dit le parti de la prudence, c'est bientôt dit, et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte ! Il faut savoir nager quand on est marinier ». Je marchais fort vite vers l'Ecole militaire. Tout-à-coup une voix me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche* ! Ce mot me fit ressauter. « Ah ! ceci est sérieux » me dis-je ; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. « Non, Louaut n'est pas un lâche ! non, non ! » me disais-je à haute voix. Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud, il reprit bientôt la parole. Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain, tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu ; à la vérité, pas aigu, comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade ; le diable, c'est que personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire *mon action héroïque*, comme dit le *Constitutionnel* qui en a rendu compte (N° 350, du 16 décembre 1829, 3e page, en haut).

Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action ? car *héroïque* est trop fort ? Ma foi, c'est la peur du mépris ; c'est cette voix qui me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche* ! Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. *Vous* êtes un lâche ! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un *devoir* pour moi. Je me serais méprisé moi-même si je ne me fusse jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne, (en 1814) lorsque mon capitaine me dit : En avant, Louaut ! *monte sur la terrasse*, je m'étais amusé à rester en bas. Tel est, monsieur, le récit que vous me demandez, ou, comme vous dites, l'*analyse*, etc., etc., etc.

Justin LOUAUT.

Je suis philosophe, moi, à qui répond le lieutenant Louaut et, ce qui est bien plus fâcheux pour moi, je suis un philosophe de l'école de Cabanis ; je fais un livre sur les motifs des actions des hommes et, comme je ne suis pas éloquent, ni même grand écrivain, ne comptant pas sur mon style, je cherche à rassembler des *faits* pour mon livre. Ayant lu le récit de l'action de M. Louaut, je suis allé le voir. *Comment avez-vous fait cela* ? lui ai-je dit. — On a lu sa réponse ; je n'y ai ôté que quelques fautes de français.

Elle me semble prouver *merveilleusement*, comme dit la nouvelle école, et d'une manière *fort sage* que le motif des actions humaines c'est tout simplement la *recherche du plaisir* et la *crainte de la douleur*. Il y a longtemps que Virgile a dit : « Chacun est entraîné par son plaisir ».

Trahit sua quemque voluptas.

Regulus, en retournant à Carthage, où l'attendaient des supplices horribles, cédait à la crainte de la douleur. Le mépris public dont il eût été l'objet à Rome, s'il y fût resté en violant son serment, était plus pénible pour lui que la mort cruelle qu'il fallait souffrir à Carthage.

La recherche du plaisir est le mobile de tous les hommes. Ce serait un vrai plaisir pour moi, et c'est ce qui m'a mis *la plume à la main*, de voir la nouvelle école de philosophie *éclectique* répondre à ceci. Mais comme je ne suis pas éloquent, je voudrais qu'on me répondît sans éloquence et sans belles phrases obscures, à l'allemande, tout simplement de petites phrases françaises et claires, comme le style du *Code civil*.

Mon traité des motifs des actions des hommes sera, en effet, un supplément au Code civil ; il y aura de l'héroïsme à le publier. Je vois d'ici cinquante mille personnages bien rétribués qui ont *intérêt d'argent* à dire que je suis immoral ; ils l'ont bien dit d'Helvétius et de Bentham, les meilleurs des hommes.

Mais, qui plus est, tout le *cant* de la bonne compagnie, s'il daigne s'occuper de l'histoire du lieutenant Louaut, dira que je suis horriblement immoral. Qu'est-ce que le *cant* ? me direz-vous. Le *cant*, dit le dictionnaire anglais du célèbre Johnson, est la *prétention à la moralité et à la bonté, exprimée par des doléances en langage triste, affecté et de convention*.

Je voudrais, je l'avoue, voir la philosophie allemande expliquer

ce qui s'est passé dans le cœur du lieutenant Louaut. Je suis curieux de cette explication. Je voudrais qu'on me prouvât que ce n'est pas la crainte de son propre mépris, c'est-à-dire la *crainte d'un mal* qui a fait agir le lieutenant.

Mon défi à la nouvelle école, qui s'intitule *éclectique*, ne porte, pour le moment, que sur l'explication de ce qui s'est passé dans l'âme du lieutenant Louaut pendant le quart d'heure qui a précédé son immersion dans la Seine.

J'estime l'éloquence et les vertus des philosophes *éclectiques*, et mon estime est tellement profonde, qu'elle l'emporte sur l'extrême méfiance que m'inspire tout homme obscur en son langage et qui n'est pas un sot. Tous les jours nous voyons dans la vie que l'homme qui comprend bien une chose l'explique clairement.

Les Français nés vers 1810 éprouvent un vif plaisir suivant moi, fils de l'orgueil, à aller à une leçon de philosophie et à en sortir. Durant la leçon, le plaisir est moins vif, ils *essayent de comprendre*. Que de gens ont intérêt à louer la nouvelle philosophie ! En attendant que les jésuites puissent faire pendre tous les professeurs, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de favoriser la philosophie allemande, un peu obscure et souvent mystique ; on dirait que ses partisans sont obscurs par plaisir ; on les voit confondre, sous le nom de *philosophie*, les choses les plus différentes, savoir :

1° La science de *Dieu*, c'est-à-dire la réponse affirmative à ces questions : Y a-t-il un Dieu ? Se mêle-t-il de nos affaires ?

2° La science de l'âme, c'est-à-dire la réponse à ces questions : Y a-t-il une âme ? Est-elle immatérielle ? Est-elle immortelle ?

3° La science de l'origine des idées : Viennent-elles des sens ? En viennent-elles toutes ? Ou bien, certaines idées, par exemple, l'instinct du jeune poulet, qui, au sortir de la coquille, a l'idée de manger un grain de blé, naissent-elles dans la cervelle sans le secours des sens ?

4° L'art de ne pas se tromper en raisonnant sur un sujet quelconque, ou la *logique*.

5° Examen de cette question : Quels sont les motifs des actions des hommes ? Est-ce la recherche du plaisir, comme dit Virgile ? Est-ce la sympathie ?

6° Examen de cette question : Qu'est-ce que le remords ? (1) Vient-il

(1) Le remords n'est, comme la croyance aux *revenants*, que l'effet des discours que nous avons entendus. Le remords et le serment sont les seules utilités des religions. (H. B.)

des discours que nous avons entendus, ou naît-il dans la cervelle, comme l'idée de becqueter qui vient au jeune poulet ?

Non seulement on embarrasse ces questions fort difficiles en les mêlant ensemble, et en faisant souvent allusion aux trente ou quarante explications ridicules qu'en ont données les philosophes grecs ou allemands ; mais je remarque qu'il n'y a pas de discours officiel ou académique où l'on ne cherche à rendre odieux les partisans de la philosophie de Virgile :

Trahit sua quemque voluptas.

On dit que nous sommes des coquins, ou au moins des gens grossiers. Il me semble que la vie privée d'Helvétius vaut bien celle de Bossuet ou de tout autre père de l'Eglise.

La vertu est un pauvre argument ; Bacon était un coquin qui vendait la justice, et c'est l'un des plus grands hommes des temps modernes. Combien de curés de village ont toutes les vertus et, dès qu'ils raisonnent, on rit !

J'avoue que mes adversaires sont à la mode ; rien de plus simple, le philosophie éclectique est appuyée et pronée, au fond, par tout ce qui mange au budget.

Je le répète, au fond, ces messieurs aiment les professeurs de philosophie du même amour qu'ils portent à la liberté de la presse ou à la charte. Mais, en attendant qu'ils puissent étouffer notre philosophie, ils embrassent la philosophie allemande, qui, au moins, est emphatique et obscure.

Cette philosophie est aussi protégée par tout le *Cant* de la haute société, par tout ce qui a le *projet amusant* de refaire de la hauteur aristocratique à force de gravité et de moralité.

Quel courage ne faut-il pas pour se battre :

1° Contre la mode ;

2° Contre l'opinion ou, pour mieux dire, les affections de tous les Français riches, nés vers 1810 ;

3° Contre cinquante mille prêtres, dont beaucoup sont très-éclairés, très-éloquents, très-vertueux ;

4° Contre toutes les sommités sociales, qui savent lire et sentent bien que les lois proposées par Jérémie Bentham frappent au cœur toute aristocratie, dépouillent l'homme social des avantages autres que pécuniaires que son père a pu lui laisser, et le restreignent, sous tous les autres rapports, à son seul *mérite individuel* ;

5° Contre l'opinion des femmes : la philosophie allemande cherche toujours à émouvoir le cœur et à éblouir l'imagination par des images d'une beauté céleste. Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire *voir clair dans ce qui est* ; ce qui est un peu différent de parler éloquemment de brillantes chimères.

Plût à Dieu que tous les hommes fussent des anges ! Alors, plus de juges prévaricateurs, plus d'hypocrites, etc., etc. Voyez les journaux : ils vous disent que nous sommes loin de ces chimères. Plus l'*opinion publique* deviendra la reine de la France, plus il y aura d'hypocrisie et de *cant*, c'est là un des inconvénients de la liberté.

L'écrivain qui ose publier le récit du lieutenant Louaut fait donc une action presque héroïque. Au lieu de le réfuter en style simple, on ne le réfute pas, ce qui obligerait à descendre dans les profondeurs du cœur humain, chose plus difficile encore que l'*éloquence* et les *bases larges* du beau style ; on le plaindra en style *triste et affecté*, comme ayant le malheur d'être *immoral*. Dieu nous accorde d'être immoral comme Helvétius et Bentham !

STENDHAL.

479. — I (1)

A MADEMOISELLE DUVAUCEL A PARIS

Ce mercredi matin.... 1829.

Je n'ai pas voulu, Mademoiselle, faire attendre mon pauvre camarade de la retraite de Moscou.

O ingratitude ! hier, chez le grand citoyen (2) j'ai essuyé toute la conversation d'un ennuyeux pour avoir le troisième volume des *Sposi promessi*.

Il y a un obstacle ; il n'existe pas, ou du moins M. Manzoni n'a publié que la première moitié de ce troisième volume. Il trouve son roman ennuyeux et l'on dit qu'il ne le finira pas.

(1) Lettre publiée par le *Carnet historique et littéraire*, n° du 15 février 1899, sous le nom erroné de Durancet.

(2) Le général de Lafayette.

J'ai entrevu chez vous, Mademoiselle, un homme qui est mon ennemi parce que j'ai dit devant lui un projet un peu trop viril (1).

M. Ugoni de Brescia est l'homme de Paris qui peut le plus probablement vous placer vis-à-vis cette première moitié du troisième volume.

M. Fauriel (2), le seul savant non pédant de Paris, l'ancien ami de Madame de Condorcet (3) est l'intime de M. Manzoni et fait traduire *Gli Sposi* par un M. Trognon (4). Ce M. Trognon est le frère du précepteur de Monseigneur le duc de Beaujolais, ou le prince de Joinville, ou bien c'est le précepteur lui-même. Ces princes habitent le Palais-Royal. M. Fauriel va chez mademoiselle Clarke, où madame Alexander pourrait peut-être lui parler.

Mais que je suis fou de faire leçon à une Française sur le moyen ingénieux de mener à bien une affaire de ce genre ! (M. Trognon est du *Globe*).

Je pourrais mentir plus ou moins adroitement ; j'aime mieux avouer noblement que dimanche matin, dès midi, j'ai été réveillé et emmené et je n'ai plus songé à la lettre Sharpe. Le difficile est de la retrouver. J'ai déménagé, le désordre et moi ne faisons qu'un. Cependant je vais me mettre à chercher.

J'ai bien peur que ma lettre ne vous paraisse abrupte. Etant naturelle, elle serait passable pour une Italienne ; voilà pourquoi je n'attends que la mort de M. de Metternich pour retourner sur les bords du lac de Come.

J'espère que le temps plus doux sera favorable aux péritonites, mais le Broussais me fait peur.

Agréez, Mademoiselle, l'hommage de mon profond respect.

H. BEYLE.

(1) Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, pp. 49-50. (A. P.)

(2) Fauriel, critique et historien (1772-1842).

(3) Cf. la *Marquise de Condorcet*, par Antoine Guillois, 1897.

(4) Auteur d'une Histoire de France, en 5 vol., composée pour les jeunes princes.

480. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A SAINT-DENIS

Paris.... 1829.

Femmes ! femmmes ! vous êtes bien toujours les mêmes ; mais vous seriez moins aimables peut-être, et certainement moins aimées si vous aviez plus de raison.

Quel jour et à quelle heure serez-vous rue Saint-Florentin ?

Quand madame Clémentine (1) viendra-t-elle vous voir ?

Quel jour et à quelle heure irez-vous la voir ?

Voilà les détails administratifs de l'amitié. A tout hasard, demain dimanche, vers les huit heures du soir, je tenterai la fortune rue St-Florentin.

Présentez, je vous prie, tous mes respects à madame Clémentine ; je brûle d'être un ancien ami de trois ou quatre ans ; on ose alors se dispenser quelquefois un peu de la cérémonie. C'est à cause de ce mot que je voudrais passer ma vie à Rome et non à Paris.

Soyez heureuse. Que ne puis-je contribuer à votre bonheur !

LE LÉOPARD.

481. — C.

A LA MEME

Paris (jeudi)... 1829.

Hélas ! je suis tombé dans une paresse immense et telle, que si je ne vous écris pas dans le premier moment de plaisir que me donne votre lettre, elle ira prendre place avec huit ou dix devoirs pressants qui attendent depuis un mois. Je finis un grand ouvrage en trois volumes (2). Je vous écris sur le papier du livre. J'ai tant de choses à faire,

(1) La comtesse de Tascher.

(2) Les *Promenades dans Rome*, qui parurent en deux volumes, chez Delaunay (1829).

que je n'ai pas même pris du papier à lettre dans la boutique voisine. Ainsi le manuscrit est dans mon secrétaire, sain et sauf et non lu : je le lirai un de ces soirs.

Ah ! que je plains M. Gaulthier ! Mais que je le félicite d'avoir une bonne femme non affectée pour le soigner ! J'espère qu'il évitera ce maudit froid : c'est lui qui donne les *névralgies*. On appelle ainsi à Paris ces douleurs atroces et subites. Quand on n'est pas trop mal, on se guérit toujours ici, mais peut-être pas à Saint-Denis, avec de l'*huile camphrée* ; j'ai vu ses bons effets.

Vous savez, si vous vous en souvenez, que je n'ai jamais goûté la société des hommes. Je sais que notre liberté s'augmentera d'un centième tous les ans et aura doublé en 1929. Cela cru, rien d'ennuyeux comme les discussions politiques, et les trois quarts ne sont pas de bonne foi. Tout ce grand raisonnement est pour vous *prouver* combien je suis sensible au souvenir de madame de Tascher. Notre Chambre voulant agir *en douceur*, la politique est bien plus ennuyeuse qu'il y a un an.

Les députés médiocres, qui, par bêtise, sont modérés, se liguent contre Benjamin Constant et autres gens d'esprit. Les gens d'esprit n'ayant pas de caractère sont en colère de voir que la pièce marche et marche bien sans qu'ils aient un rôle brillant.

M. le dauphin dit qu'à l'avenir il ne faut pas payer les charges de cour. La pauvre royauté tombera plus vite à n'être qu'une *présidence*, comme à Washington.

On est irrité des coups de canon anglais contre Saldâna ; c'est une grande infamie ; les Anglais en ont le privilège. Du temps de la *terreur*, nous étions en colère, mais de sang-froid... l'île Sainte-Hélène, les *pontons* et ces coups de canon !

Si le temps devient honnête, je vous écrirai quatre ou cinq jours à l'avance pour avoir réponse, si vous avez mieux à faire, et j'irai vous demander à dîner. Si vous faites des façons, je vous bouderai un mois. Vous voyez, aimable Jules, que moi, je ne fais pas de façons.

M. Victor Hugo n'est pas un homme ordinaire, mais il *veut* être extraordinaire, et les *Orientales* m'ennuient ; et vous ? — Arrangez-vous pour voir le *Mariage secret* de Scribe. Il mérite les cent vingt-deux mille francs qu'il a gagnés cette année. Le *Mariage secret* n'est pas le titre, mais le sujet de cet admirable petit drame qui tord le cœur. On parlait beaucoup, hier soir, du *Registre* de M. Delaveau, qu'on lui a volé et qu'on imprime.— Le faubourg Saint-Germain est au

désespoir de ce que M. Etienne rédige l'*adresse*. On disait de l'Académie, mais vous le savez déjà, qu'elle avait le *bec dans l'eau*, à cause de l'aventure de M. Auger. — Savez-vous qu'il est terrible de donner des nouvelles qu'on sait déjà ? Il faut être le seul correspondant, encore plus que le seul amant. Communiquez cette belle pensée à la femme aimable qui daigne se souvenir de votre ami.

COTTONET.

482. — I. (1)

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

Versailles, le 10 *janvier* 1830.

Nous avons tous espéré que vous viendriez pour la Noël.... Froid du diable ici. M. Cuv[ier] a beaucoup de succès dans son cours. M. de Cormenin a blâmé le cumul à la dernière session, origine du cours.

Mais je veux vous parler d'affaires.

Promenades dans Rome. — Le bon Docteur Edwards (2) me donne l'idée d'essayer d'avoir un article dans l'*Edinburgh Review*, ou toute autre revue à la mode, *viz*: lue par les gens riches qui vont en Italie. Je remets à Mademoiselle Sophie un exemplaire que son obligeance parfaite trouvera le moyen de vous envoyer. En attendant, et pour gagner un mois, si votre exemplaire est libre, envoyez-le au rédacteur de l'*Edinburgh Review*, en le remettant à son libraire à Londres. M. Rogers vous dira quelle est la personne influente pour avoir un article.

L'exemplaire que je remets à Mademoiselle Sophie remplacera le vôtre. Pour vous récompenser, je vous enverrai le meilleur voyage en Angleterre qui ait paru. M. de Custine, l'auteur, était à Shrewsbury, par exemple, le 22 août 1822. Cet ouvrage a paru hier. On dit l'auteur *a member of the* clergé A. R. *of bishop of* Klog^bu^. Il a l'esprit fin et aristocratique, 36 ans et 60.000 francs de rente.

Nous parlons souvent de votre génie tout français chez Madame A[ncelot] (n° 5, rue Saint-Roch). Mérimée, Mareste et la dame sont les interlocuteurs. La bataille politique approche. Les libéraux veulent

(1) Collection de Miss Lœtitia Sharpe.

(2) Voir *Souvenirs d'Egotisme*, pp. 112-114. (A.-P.)

qu'*à jamais le King* soit forcé de prendre le ministère dans la majorité des Chambres. Cela réduit notre *bon King* à la réduction de *griphe*. M. de Poli[gnac], un peu trop bête pour son grand projet, veut réduire la Chambre à la fonction de Conseil.

Dites cela *to our friend* Dr Black. Les libéraux commencent à comprendre que la Chambre ne doit pas *gouverner*. Elle n'y entend rien. Jamais le génie léger et aimable des Français ne *comprendra* le Budget. La Chambre doit désigner au *King* les ministres, et donner des avis aux ministres, qu'elle chasse s'ils ne suivent pas ces avis. Mais la Chambre les laisse les maîtres de tous les détails.

Voilà le *Credo* des plus spirituels députés ou du moins des *moins lourds*.

Les provinces sont beaucoup plus *montées* que Paris, beaucoup plus près de prendre feu pour la Charte. Dans le fait, Paris est une République. Personne n'y est vexé. *The Court* fait rire et voilà tout. *The admirable* duchesse *of* Angou[lême] *was perfectly ridiculous with the* sieur Seguier. Il s'en est vengé en se moquant d'elle dans un discours en public, avant-hier 8 ou 7 janv[ier].

Voir la *Gazette des Tribunaux*. La note amusante : MM. Thiers, Mignet, Stapfer, traducteur de Gœthe, et Carrel, officier, ont fondé *le National*, jusqu'ici assez plat. Ils y mettent tout leur petit avoir, et M. de Talleyrand, le reste. Les beaux yeux de Madame la duchesse de Dino inspirent M. Thiers. Elle est plus amoureuse que jamais de M. Piscatori. Le vieux Talleyrand, âgé de 73 ans et mourant, a dit en public (chez M. de Flahaut), qu'il avait rappelé les B[ourbons] en 1814 pour avoir la paix, qu'il fallait les chasser en 1829 pour avoir la tranquillité. M. de Tall[eyrand] vient d'avoir une terrible esquinancie.

Vos libraires doivent tâcher d'avoir ses *Mémoires* ; s'ils peuvent prouver qu'ils sont de lui, ce sera une bonne spéculation.

A propos, Mad. Belloc traduit les *Mémoires* de lord Byron, par cet affecté de Moore. Que faut-il en prendre ? Qu'est-ce que M. Moore a supprimé dans les *Mémoires* de lord Byron ?

Je ne serais pas éloigné de supposer, d'après les remords que j'ai presque vus dans lord Byron, qu'il avait fait l'Othello envers quelque Desdemona trop coquette.

Il a paru une histoire, raisonnable, d'Egypte, de 1810 à 1828, par M. Planat, homme de mérite, mort depuis peu.

Hernani, tragédie de M. Victor Hugo, mal imitée des 2 *gentlemen*

of Verona et autres pièces de ce genre du divin Shak[espeare], va causer une bataille au Théâtre Français, le 6 février.

La *Haine des détails* est ce qui perd notre littérature ; tout le monde veut croquer comme M. Scribe. A propos, le dit Scribe vient de se brouiller avec le public en se moquant du Jury, au moment où le grand Polignac voudrait l'attaquer. M. Scribe n'aime que l'argent : il a 1.500 mille francs gagnés par le théâtre.

J'aurais quatre lignes à vous dire *upon the son of the Duke of* (*remember the maid of.... by our* Shakespeare). Cette affaire occupe beaucoup les gens qui ont des yeux à la tête. *The* Polignac fait le méchant ; ceci pourrait finir par une guerre *with the Kings of Europe.* Les provinces sont montées. Elles ne peuvent rien sans démuseler le tigre, sans réveiller *the Mob* (1). Une fois réveillé, cet animal terrible devient fou, ravage tout, puis s'endort. Si ce malheur arrive, si *the Mob* est réveillée, rien de mieux que de l'occuper à reprendre la rive gauche du Rhin. Alors, guerre avec l'Europe. Les Français, battus la première année, un peu plus heureux la seconde, remporteront, la troisième, la plus grande victoire. Alors toute l'Europe n'aura plus de *Kings'griphes.* Voilà la question. Dites cela au Dr Black.

Mais nos gens aisés de province ne veulent pas réveiller le lion qui dort. Cependant, plutôt que de voir la Chambre tomber au rôle de *Conseil*, on réveillera le tigre ; mais les réveilleurs mourront de peur. La République n'est voulue que par les *badauds forcenés.* Ce sont les compagnies de grenadiers du parti anti-Polignac ; on dit que MM. Dudun (Lavalette) et Peyronet seront nommés Ministres à Compiègne vers le 15 janvier.

Présentez mes hommages à Mademoiselle votre tante et à l'homme aimable qui habite près de Shoredich et à Madame Austen si jamais vous la voyez.

483. — C.

A MONSIEUR STRITCH, A LONDRES

Paris, le 8 *février* 1830.

Je viens de lire, sans trop de plaisir, les deux premiers volumes des *Mémoires de Brissot.* C'est un bonhomme sans grands talents, mais

(1) La populace.

digne de toute confiance. Il était fils d'un pâtissier de Warville, près Chartres, et aurait été plus heureux d'être toute sa vie ouvrier pâtissier ; c'est lui-même qui nous le dit. Pendant quatre années, il publia un journal (*le Patriote français*), *écrit avec bonne foi* ; et je ne doute pas que Brissot n'ait été fort utile. Quoiqu'il veuille être homme de lettres, ses Mémoires ne sont point gâtés par cette emphase *par qui l'on bâille en France*. Le portrait de l'affreux Marat, le portrait de Mirabeau et plusieurs autres, resteront, parce qu'ils sont écrits avec une simplicité et une bonne foi qui deviennent tous les jours plus rares. Brissot n'avait pas assez d'esprit pour comprendre Mirabeau ; il est effrayé et scandalisé. Il peint, au contraire, assez bien Marat, qui fut le type de l'*envieux* et de l'intrigant littéraire. Marat donnait aux journaux des articles écrits de sa main, et dans lesquels on portait aux nues le *génie* et les talents de lui, Marat. Alors il attaquait Newton et faisait des expériences sur la chaleur. Brissot a eu beaucoup de rapports avec cet être singulier. On le peint toujours comme un peu plus que laid et cependant il était aimé de la marquise de Laubépine (1).

Brissot raconte ses voyages en Suisse et en Angleterre ; on le voit partout honnête homme, mais pauvre diable. Souvent, sur le point de faire banqueroute, par la faute de ses associés littéraires, il sort toujours avec honneur des plus détestables affaires. Il écrit sur les lois criminelles et ne s'élève pas même à comprendre ce qui doit être le talent d'un historien. Il porte aux nues l'ouvrage historique de Madame Mac-Aulay Graham, qui n'est qu'un *plaidoyer* en faveur des opinions républicaines de l'auteur. Il blâme amèrement Louis XIV d'avoir exilé le chevalier de Lorraine, favori de son frère (2). Brissot ignore apparemment ce que tout le monde sait : ce beau chevalier avait contribué à l'empoisonnement de *Madame* (3).

Pendant son voyage en Suisse, Brissot explique fort bien les scènes qui confirmaient le pauvre Jean-Jacques Rousseau dans l'idée que tout le genre humain s'était ligué pour lui jouer de mauvais tours. Mademoiselle Levasseur, qui s'ennuyait à Motiers-Travers et à Wooton (en Angleterre), mystifiait facilement un être passionné et crédule.

(1) Marat, qui exerçait la médecine, eut le bonheur de la guérir d'une maladie regardée comme incurable par ses confrères ; ils ne lui donnaient pas vingt-quatre heures à vivre. (H. B.)

(2) Monsieur, duc d'Orléans.

(3) Madame Henriette, duchesse d'Orléans.

Jean-Jacques Rousseau, vivant seul et ne parlant à personne, sa *gouvernante* n'avait point à craindre de le voir désabuser.

Les deux volumes des *Mémoires de Brissot* peignent assez bien la France telle qu'elle était à la veille de la Révolution. J'ai été frappé du bon sens de M. le marquis Ducrest, frère de Madame de Genlis. Ce marquis a la simplicité d'écrire au roi, pour lui demander d'être fait, sans délai, ministre des finances ; il veut être ministre le lendemain avant cinq heures du soir. M. Ducrest voyait le danger ; sa démarche était ridicule, il devint la fable de la Cour, mais il eût probablement mis le gouvernement de Louis XVI dans la bonne voie. Probablement aussi, son ministère n'eût duré que quelques mois ; la *force de vouloir* manquait tout-à-fait aux deux ou trois mille hommes riches qui formaient la haute aristocratie de la France et qui approchaient du roi.

Les éditeurs des *Mémoires de Brissot* n'ont pas osé imprimer le récit d'un duel célèbre, à l'occasion d'un masque arraché, au bal de l'Opéra, par Madame la Duchesse de Bourbon ; les deux augustes combattants (1) sont vivants ; les éditeurs donnent le récit du courtisan Bezenval.

Brissot, on le voit, touche aux sujets les plus intéressants ; mais il en parle d'une façon commune, et, comme dans les Mémoires apocryphes, la table des matières est beaucoup plus intéressante que le texte même.

Aucun homme de lettres, actuellement vivant, n'est aussi célèbre que Linguet, auteur d'un journal et de quelques ouvrages ridicules, ne l'était en France, quelques années avant la Révolution. Linguet voulut employer Brissot comme *ouvrier littéraire*. L'honnête Brissot ne manqua pas de s'attacher de cœur au charlatan ; il en rapporte les mots les plus plaisants, mais ils sont étouffés par la platitude du récit. Rien n'est comique, par exemple, comme l'étonnement de Linguet, à son arrivée en Angleterre ; il s'aperçoit que personne n'a jamais entendu parler de lui. L'homme qui avait fait l'*Apologie de Néron* était un grand écrivain et un profond politique à Calais. Arrivé à Londres, il fallut qu'il expliquât quel avait été le genre de ses travaux. Brissot, comme un bon homme qu'il était, attaquait quelquefois les prêtres, et était indigné d'abus souvent effroyables. Linguet

(1) M. le comte d'Artois (Charles X) et le prince de Condé. La scène eut lieu le mardi gras de l'année 1778. (H. B.)

se moque de lui : « Qu'ai-je à craindre, lui dit-il, en ma qualité d'écrivain hardi ? — Les parlements qui peuvent me jeter en prison et me condamner à des peines infamantes. Eh bien, je cherche à me concilier le clergé, ennemi des parlements. Je pense comme vous sur bien des choses, mais, jamais de la vie, je ne parlerai mal du clergé ; il est trop puissant à la cour, et tous les écrivains prudents m'imiteront. »

Vous me direz : mais enfin, faut-il lire les *Mémoires de Brissot* ? — Oui, si vous êtes bien disposé ; si vous vous sentez cette patience gaie qui ne fait pas jeter un livre toutes les fois que cinq ou six phrases plates vous forcent à en sauter quelques pages.

Si un écrivain, doué de patience, voulait prendre la peine de réduire à cent pages les deux premiers volumes des *Mémoires de Brissot*, ainsi *condensés* et dégagés de tout ce qui est *commun et bourgeois*, sans doute, ils feraient fortune. Probablement, les volumes suivants offriront beaucoup plus d'intérêt. La grande qualité de Brissot, celle qui le rendra toujours précieux aux yeux d'un historien, la *bonne foi*, lui tiendra lieu d'esprit et de talent lorsqu'il aura à parler des actions des grands hommes de notre Révolution. Dans l'étude de procureur, où Brissot était premier clerc, travaillait aussi Robespierre.

Brissot ne comprend pas les hommes supérieurs ; nous avons vu qu'il parle de Mirabeau comme aurait pu faire une bonne femme ; attendons ce qu'il dira de Danton. Quelle que soit l'opinion que ces deux premiers volumes m'aient donnée de la perspicacité de Brissot, je n'hésiterai pas à croire aux faits dont il parlera comme les ayant vus. Mais l'éditeur osera-t-il imprimer tout ? — Je n'aime pas la suppression du duel entre deux augustes personnages.

484. — C.

A MADAME C..... A PARIS

Paris, le 9 *février* 1830.

Vous sentez, ma chère amie, l'attrait dramatique que l'ancienne Venise a pour moi ; une anecdote fort piquante, portrait de mœurs *très-émouvant*, m'a été contée un de ces soirs par le charmant C....., qui l'avait lue dans un vieux manuscrit de famille. Mon imagination s'est

échauffée ; lisez cette ébauche, et que votre jugement de femme décide si je dois continuer ou en rester là.

FRANCESCA POLO

Venise. — Un petit passage derrière une église, à droite le canal. Vue de nuit.

Francesca Polo. — *Polo*, son mari. — *Fabio Cercara*, son amant. Le provéditeur *Cercara*, frère de Fabio et son rival.

Fabio. — Voilà le jour, adieu.

Francesca. — Reste encore un moment ; la nuit est si obscure que personne ne te verra sortir ; et, quand on te verrait près de cette maison, que m'importe ? N'est-ce pas pour la dernière fois que je t'embrasse ?

Fabio. — Ce soir je quitte Venise, mais sous peu de jours je te ferai savoir l'endroit que j'aurai choisi pour ma retraite.

Francesca. — Ah ! n'est-ce pas à Turin que l'on t'exile ? à cent lieues d'ici ?

Fabio. — Oui, l'arrêt du Sénat porte Turin ; mais mon frère est provéditeur, il peut tout dans Venise.

Francesca. — Méfie-toi de ton frère.

Fabio. — Que tu es injuste ! Il m'aime comme un père. Je lui ai dit que je partais pour Turin ; je compte y être dans trois jours ; je me fais voir à l'ambassadeur de Venise, et je reviens m'établir dans quelque village, sur le bord des lagunes. Quelquefois, du moins, je pourrai voir de loin la maison que tu habites. Je t'écrirai.

Francesca. — Hélas ! comment tes lettres pourraient-elles m'arriver ? As-tu donc oublié la jalousie de mon mari ? Sa vanité n'ouvre la porte de son palais qu'aux premiers personnages de l'Etat.

Fabio. — (*Quatre heures sonnent*). Grand Dieu ! voilà quatre heures ! Je veux prendre une mèche de tes cheveux. (*Il la coupe et la prend*).

Francesca. — Ame de ma vie, souviens-toi que je t'aime ; surtout plus de soupçons ; je mourrai plutôt mille fois que de t'être infidèle.

Fabio. — Aie confiance dans l'homme qui te parlera de cette mèche de tes beaux cheveux et de quatre heures du matin. (*Francesca rentre chez elle*).

Fabio.— Je ne suis plus un homme ; à mon âge pleurer !... Quitter

Venise est au-dessus de mon courage. O ma belle patrie ! Sera-ce vivre que de vivre loin de toi ?... J'en veux presque à mon frère de m'avoir fait sortir de prison ; du moins, j'étais à Venise, j'entendais le son des horloges, Francesca m'écrivait, son sot mari venait me voir... Oui, mais cette prison pouvait finir par le supplice. Mon frère est provéditeur, mais il n'y a que huit jours que Badoer est mort ; sa famille est puissante. Aussi pourquoi se vantait-il d'avoir été aimé de Francesca ?... (*Cette pensée le met en colère*). Je le tuerais de nouveau.

Cercara. — Comment cet homme est-il ici ? — Sortirait-il de chez la Polo ? Il n'a pu venir que par la petite rue que je suivais moi-même, et il n'y a pas de barque sur le canal... (*Il regarde le canal*). Grand Dieu ! aurait-elle un amant ? (*Cercara s'approche de Fabio et le reconnaît*). Quoi ! mon frère !... Vous voulez donc vous faire assassiner ? Comment, j'ai mis sur pied la moitié des agents secrets du Conseil des Dix pour vous garder des assassins, et vous venez vous y exposer follement ! O jeune homme, que je m'en veux de vous aimer ! J'aurais dû vous laisser deux ou trois mois en prison, cette tête folle se serait refroidie...

Fabio. — Mon frère, je le jure par le saint nom de Dieu, il n'y a pas dans la belle Venise un fils qui aime son père comme je vous aime ; vous m'aviez conseillé de ne pas sortir de notre palais ; mais, puisque je pars dans quelques heures, je puis vous avouer la cause de toutes mes folies : j'aime. Ce n'est pas un goût léger que je me permettrais d'avouer à un frère si respectable par son âge, par ses dignités, par ses grandes actions. Il y a deux ans que j'aime la femme de Venise la mieux gardée ; c'est pour elle que je ne vous ai pas suivi à votre campagne de Candie. Enfin (*il pleure*) ne vous attendez à rien de raisonnable de moi aujourd'hui. Quitter Venise est une action au-dessus de mes forces ; l'âme ne doit pas souffrir davantage à se séparer du corps.

Cercara, à part. — Grand Dieu ! aimerait-il Francesca ? (*Haut*). C'est par miracle que j'ai pu obtenir ton élargissement de prison à un aussi faible prix ; deux ans d'exil sont bientôt passés.

Fabio. — Vous êtes heureux, mon frère ! Vous ne connaissez pas l'amour, vous ! Vous êtes un grand général, un homme ferme, vous vous moquerez de moi, mais ma douleur est la plus forte... Avec tout autre, je ne saurais pas sortir du silence, mais, avec vous, que j'aime tant, je ne puis me taire. — Ne me méprisez pas trop, ô mon frère ! Un jour, peut-être, combattant à vos côtés, je saurai faire couler le

sang ennemi et vous faire oublier mes larmes d'aujourd'hui. Oserais-je vous parler ? Ah ! si vous aviez aimé !

Cercara. — Sois content, mon ami ; parle en liberté ; l'amour m'a rendu aussi fou que toi. Mais, à ce qu'il paraît, tu es heureux ?... Rentrons au palais.

Fabio. — Non, les murs des palais, à Venise, ont des oreilles ; j'aime mieux ce lieu solitaire. Vous avez quinze ans de plus que moi, et je vous ai toujours regardé comme un père (*il lui prend la main, qu'il baise*) ; l'aveu que vous venez de me faire me donne la hardiesse de vous dire quelle est ma plus grande peine en quittant Venise. Que je sois jaloux, et jusqu'à la folie, c'est ce que prouve la mort de Badoer.

Cercara. — Oui, je l'avoue, ta folie est grande.

Fabio. — Eh bien, jugez de mon supplice ! Parmi les jeunes gens de mon âge, il n'en est aucun que j'estime assez pour lui confier le nom de la femme que j'aime. Vous savez comme moi à quel point nos serviteurs sont corrompus. Si je demande un service à un homme de cette classe, mon secret appartient au premier noble qui lui jettera une bourse de sequins. Voulez-vous oublier votre âge, vos dignités, et me rendre un service que vous seul pouvez me rendre ?

Cercara. — Parle.

Fabio. — Il ne s'agit de rien moins que de remettre vous-même, vous, provéditeur de Saint-Marc, des lettres d'amour à une jeune femme.

Cercara. — Je suis ton frère et non pas ton père ; je serais un sot si je ne faisais pas une folie pour le meilleur ami que j'aie au monde.

Fabio. — Connaissez-vous le sénateur Polo, notre cousin ?

Cercara (*changeant de couleur*). — Grand Dieu ! (*A part*) Le mari de la femme que j'aime !

Fabio. — Cela vous étonne; jamais on ne m'a vu chez lui qu'une fois tous les ans pour quelques devoirs de famille.

Cercara. — Eh bien ?

Fabio. — Si vous daignez me rendre ce service, je vais vous mener au couvent des franciscains ; le portier de ce couvent m'a introduit dans le jardin ; je monte dans un bâtiment abandonné au fond de ce jardin ; la petite rue qui sépare ce bâtiment du palais Polo n'a que six pieds de large ; je monte au quatrième étage, je place une échelle qui fait pont sur la rue.

Cercara, faisant un effort sur lui-même. — Et Francesca vous reçoit ?

Fabio. — Vous ferez un signal, vous ne lui parlerez point, c'est ce qu'elle a exigé de moi...

Cercara. — Quoi ! m'avez-vous nommé ?

Fabio. — Certainement non, vous frappez deux clefs l'une contre l'autre, la fenêtre vis-à-vis devra s'ouvrir, vous ne verrez personne et jetterez la lettre ; comme il n'y a que six pieds de distance, rien de plus facile. — Mais, vous semblez atterré ?

Cercara. — Je vous servirai, j'exécuterai toutes vos commissions ; mais il fait grand jour ; il ne faut pas qu'on nous voie ; allez m'attendre au palais. (*Fabio sort*).

Cercara, seul. — Est-il bien possible, grand Dieu ! La femme que j'aime depuis si longtemps, qui, enfin, m'accordait de l'amitié ! — Hélas ! je croyais que ce nom d'amitié se changerait en amour... Elle en aime un autre... avec passion... et depuis deux ans !... J'ai abrégé la guerre de Candie, je suis revenu avant le temps marqué par mon devoir !... Enfin, elle en aimait un autre ! O douleur ! Ce que n'ont pu m'apprendre tous mes espions ! O douleur ! Mais je veux les voir ensemble. Je conduirai Fabio chez elle... Et cet imbécile de mari, si jaloux, et dont la jalousie ne semblait s'oublier que pour moi seul ! Grand Dieu, que je suis malheureux !... Les plus grands malheurs d'une vie agitée ; le jour même où, de général en chef, on me fit passer à la place de podestat d'un bourg !... Non, rien n'est comparable à la douleur qui m'ôte toute force !

LE PALAIS CERCARA

Cercara. Fabio.

Cercara. — Ecoute : on ne sait ni qui meurt ni qui vit ; je vais te faire une donation de tous mes biens.

Fabio. — Vous, mon frère ! qui passez pour si ambitieux !... à peine âgé de trente-cinq ans, quand les plus beaux mariages....

Cercara, s'emportant. — Ne me parle jamais de mariage... Une fille qui m'était promise m'a fait déclarer, lorsque tu as tué Badoer, qu'elle renonçait à mon alliance.

Fabio. — Quoi ! je vous aurais nui !

Cercara. — Oui, beaucoup ; mais tais-toi, ou je me fâche. Il se peut que je passe à notre armée de Dalmatie... Je puis mourir... Enfin, ce que tu as fait contre moi sans t'en douter, en tuant Badoer, ne doit point changer mes projets. Allons chez le notaire, nous signerons

l'acte qui est dressé... Quant à la commission à l'égard de Francesca Polo, j'étais préoccupé quand tu m'en as parlé ; explique-moi tout.

Fabio. — J'ai honte d'occuper de tels détails un grave provéditeur... Vous avez vu la fenêtre et combien il est facile de jeter les lettres.

Cercara. — Tu passais par cette fenêtre ; mais elle ne pouvait te recevoir que la nuit ; et avec un mari qui passait pour jaloux, où te recevait-elle ?

Fabio. — Dans la chambre même où dormait ce mari si jaloux.

Cercara. — Mais s'il se fût éveillé ?

Fabio. — Que nous importait notre vie ! il n'y avait que ce moyen de nous voir ; elle m'aime autant que je l'aime.

Cercara. — Que me font ces détails de sentiment ! Et tu y allais souvent ?

Fabio. — Pas dans les commencements ; mais, depuis six mois, presque toutes les nuits.

Cercara. — Et cet imbécile de mari, dont la jalousie est célèbre dans Venise...

Fabio. — Jamais il n'a eu le moindre soupçon ; mais il m'a fallu renoncer au bonheur de voir Francesca chez elle... Dans les lieux publics mêmes je n'ose la regarder.

Cercara. — Il est vrai, moi, l'ami du mari, je ne t'ai jamais vu, jamais il ne m'a parlé de toi. Et cette femme si grave et si réservée en apparence...

Fabio. — Comme on la connaît mal ! Son caractère est gai et folâtre comme celui d'un enfant ; quand vous la voyiez si grave et si sérieuse, elle songeait aux contrariétés que nous causaient les espions que son mari place partout... Mais quels sont ces hommes ?

Cercara. — Ce sont de braves Esclavons, qui ont servi sous mes ordres et qui accompagneront ma barque lorsque je te conduirai à la terre ferme... Mais il faut que tu viennes avec moi prendre congé de Polo.

LE PALAIS POLO

Cercara, Fabio, Polo.

Polo. — Mon noble cousin, vous voulez plaisanter... Moi, le protecteur de votre famille et de ce beau jeune homme ! Ce n'est que de votre crédit et de votre protection que j'attends les emplois qui manquent encore à mon illustration. C'est vous qui m'avez donné l'état qu'on me voit dans Venise.

Francesca, entrant (à part). — O ciel ! Fabio !

Polo. — Mais voilà notre épouse qui, peut-être, ne se souvient pas trop de notre jeune cousin. (*A Francesca*). Un hasard, que je regrette, a toujours éloigné de mon palais ce brave jeune homme... un peu trop impétueux seulement. Pour je ne sais quelle dispute, il a eu un duel avec Loredano Badoer, et notre sage République ne reconnaît pas de duel entre ses nobles ; elle laisse cet usage à nos voisins les Allemands et aux peuples barbares. Pour nous, à Venise, tout duel n'est qu'une tentative d'assassinat...

Francesca. — Qui ne connaît la bravoure de notre jeune parent ? Badoer était un soldat renommé... Je suis heureuse de vous voir, Fabio ; je ne m'attendais pas à ce bonheur.

Cercara, avec ironie. — Il y a trois mois, peut-être, que vous n'avez vu ce jeune cousin ?

Polo. — Il y a plus, peut-être. Moi-même je ne lui ai pas parlé depuis la fête du *Bucentaure.*

Francesca. — J'espère bien n'être pas *trois* mois sans le revoir. (*A Cercara*). Il ne faut pas souffrir que cet exil se prolonge ; ces lois sévères sont-elles faites pour le frère du provéditeur Cercara, pour le seul héritier de la plus noble famille de Venise ?

Cercara. — Pour moi, je conseille à Fabio de profiter de l'occasion pour visiter l'Europe ; nos banquiers tiendront des fonds à sa disposition à Paris, à Madrid et même à Londres.

Fabio. — Je profiterai de votre générosité (*regardant Francesca*) et je ne serai que peu de jours à Turin.

Cercara, à part. — Francesca a l'air joyeux. Cette annonce d'une longue absence ne l'afflige point. Auraient-ils le projet de se rejoindre ? Quelle audace chez une femme aussi jeune !

485. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A PARIS

Paris, le 1er *mars* 1830.

Chez moi, vous pourriez trouver l'objet régnant ; ledit objet est fort jaloux, parce qu'il a lu une de vos aimables et bonnes lettres. Je

suis resté très faible. Le vin de champagne et *Hernani* ne m'ont pas réussi. J'irai vous voir ce soir dimanche, si j'en ai la force et, encore plus probablement lundi. Quand serez-vous chez madame Clémentine (1) ? Je vois bien que vous êtes mon ennemie, puisque vous me supposez un bonnet de coton. J'ai tant pris d'opium que ma cervelle est comme de coton, mais vous régnez dans ce coton.

DIMANCHE.

486. — C.

A M. SAINTE-BEUVE A PARIS

Après avoir lu les Consolations (2), *trois heures et demie de suite, le* 26 *mars* 1830.

S'il y avait un Dieu, j'en serais bien aise, car il me paierait de son paradis, pour être honnête homme comme je suis.

Ainsi je ne changerai rien à ma conduite, et je serai récompensé pour faire précisément ce que je fais.

Une chose cependant diminuerait le plaisir que j'ai à rêver aux douces larmes que fait couler une belle action : cette idée d'en être *payé* par une récompense au paradis.

Voilà, Monsieur, ce que je vous dirais en vers si je savais en faire aussi bien que vous. Je suis choqué que vous autres, qui *croyez en Dieu*, vous imaginiez que, pour être au désespoir trois ans de ce qu'une maîtresse vous a quitté, il faille croire en Dieu. De même un Montmorency s'imagine que, pour être brave sur le champ de bataille, il faut s'appeler Montmorency.

Je vous crois appelé, Monsieur, aux plus grandes destinées littéraires, mais je trouve encore un peu d'affectation dans vos vers. Je voudrais qu'ils ressemblassent davantage à ceux de la Fontaine. Vous parlez trop de gloire. On aime à travailler, mais Nelson (lisez sa vie, par l'infâme Southey), Nelson ne se fait tuer que pour devenir *pair d'Angleterre*. Qui diable sait si la gloire viendra ? Voyez Diderot promettre l'immortalité à M. Falconnet, sculpteur.

La Fontaine disait à la Champmeslé : « Nous aurons la gloire, moi

(1) Comtesse de Tascher.

(2) Ce recueil de poésies venait d'être publié en mars 1830.

pour écrire des vers, vous pour réciter ». Il a deviné. Mais pourquoi parler de ces choses-là ? La passion a sa pudeur ; pourquoi révéler ces choses intimes ? Pourquoi des noms ? Cela a l'air d'une rouerie, d'un *puff*.

Voilà, Monsieur, ma pensée et toute ma pensée. Je crois qu'on parlera de vous en 1890. Mais vous ferez mieux que les *Consolations*, quelque chose de plus *fort* et de plus *pur* (1).

487. — C.

A MADAME JULES GAULTHIER A SAINT-DENIS

Paris, le 16 *mai* 1830 (*samedi*).

L'animal est original ; les dieux l'ont fait ainsi. Il a passé quelque temps à Montmorency, à deux pas de chez vous, mais il ne pouvait vous voir. Où est donc la rue Saint-Marcel dans Saint-Denis ? Je l'ai cherchée des yeux en passant. Nous sommes allés à la cathédrale ou abbaye.

On dit que la vanité est la passion dominante, ou, pour mieux dire, la seule de notre nation, particulièrement entre la Loire et la mer du Nord.

Ceci me console. Jamais il n'y aura rien en moi, pas la moindre nuance qui puisse choquer cette passion, cette habitude, si, par hasard, elle s'est nichée dans un petit coin du cœur de l'aimable Jules.

Je ne sais pas écrire raisonnablement, et cependant depuis quatre jours je vous dois une réponse. Ecrire en cherchant la gentillesse et les formes, il fallait attendre des semaines peut-être.

Quand vous écrirez à madame la comtesse Clémentine (2), comme vous avez discuté mon crime avec elle, dites-lui ma lettre. Quand vous viendrez à Paris, avertissez-moi la veille par la poste. Je vais à la campagne, mais serai bientôt de retour.

Quand on est au café des *Vélocifères* à Montmorency, cette maison neuve, à deux portes, qui recule, par où faut-il prendre pour aller passer vingt minutes avec vous, rue Saint-Marcel ?

(1) La prédiction s'est réalisée. Beyle ne pressentait-il pas que Sainte-Beuve n'était qu'à moitié poète ? (C. S.)

(2) Comtesse de Tascher.

Bien des choses à M. Gaulthier. Quand se fait-il de l'Académie comme votre M. Lajard ? Le baron Gérard l'a pris pour Ponchard de Feydeau, le trouvant à dîner en place de Grève, chez M. le préfet de Chabrol, et lui a parlé, en conséquence, de sa maladie (c'était, il y a deux mois), de son talent qui charmait le public, etc., etc.

Amitié et dévouement éternel.

COTONET.

488. — C.

A M. SUTTON SHARPE A LONDRES

Paris, 15 *août* 1830. — 71, *rue de Richelieu.*

(Bientôt une deuxième lettre).

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait le plus grand plaisir. Je n'ai pas écrit une ligne depuis dix jours ; voilà mon excuse pour le retard de ma réponse.

Pour bien jouir du spectacle de cette grande Révolution, il faut flâner sur le boulevard (A propos, il n'y a plus d'arbres à partir de la rue de Choiseul jusqu'à cet hôtel Saint-Phar, où nous avons logé quelques jours, en arrivant de Londres, en 1826 ; on les a coupés pour faire des barricades sur la chaussée du boulevard. Mais aussi les marchands ont été bien aises de s'en défaire. En Angleterre, n'avez-vous pas trouvé le secret de transplanter des arbres gros comme la cuisse ? Si vous rencontrez un homme au fait de ce détail, prenez des renseignements précis. Apportez-nous le moyen de rétablir notre boulevard).

Plus on s'éloigne de la *grande semaine*, comme dit M. de la Fayette, plus elle semble étonnante. C'est l'effet produit par les statues colossales ; par le mont Blanc, qui est plus sublime, vu de la descente des *Rousses* (1), à vingt lieues de Genève, que vu de sa base.

Tout ce que les journaux vous ont dit à la louange du peuple est vrai. Le 1er août, les intrigants ont paru, ils gâtent un peu, mais très peu nos affaires. Le roi est excellent ; il a choisi deux mauvais conseillers, MM. Dupin, avocat, qui, le 27 juillet, après avoir lu les ordon-

(1) Beyle veut parler du *Col de la Fauciller* qui domine une grande partie du lac et de la chaîne du Mont Blanc. (C. S.)

nances de Charles X, déclara qu'il *ne se regardait plus comme député* et.... Interrompu, je prends le parti de vous envoyer ce chiffon. Demain, je vous écrirai de nouveau. Cent mille hommes se sont présentés pour la garde nationale de Paris. L'admirable La Fayette est l'ancre de notre liberté. Trois cent mille homme de vingt-cinq ans feraient la guerre avec plaisir. Paris, défendu par l'enthousiasme actuel, ne céderait pas à deux cent mille Russes. Je vous griffonne ces faits grossiers ; on m'attend. — Nous nous portons tous bien. Malheureusement, Mérimée est à Madrid ; il n'a pas vu ce spectacle unique, sur cent hommes sans bas et sans veste, il y avait, le 28 juillet, un homme bien vêtu. La dernière canaille a été héroïque et pleine de la plus noble générosité après la bataille.

489. — A.

AU COMTE MOLÉ,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris, le 25 *août* 1830.

M. Beyle, pénétré de reconnaissance qu'on le trouve bon encore à quelque chose, malgré ses 47 ans et ses 14 ans de service, expose qu'il est absolument sans fortune. Son père s'est ruiné à 73 ans.

M. Beyle désirerait une place de consul général à Naples, Gênes, Livourne, si quelqu'un de messieurs les consuls quitte l'Italie. Si le Consulat est trop au-dessus de ce qu'on paraît avoir la bonté de vouloir faire pour lui, il demanderait la place de premier secrétaire à Naples ou à Rome. Turin n'est pas encore l'Italie et le secrétaire à Florence doit être bien peu payé.

J'ai l'honneur, etc.

BEYLE

490. — E. (1)

AU BARON DE MARESTE

Paris, le 19 *septembre* 1830.

Avez-vous touché quelque argent ? Moi, j'ai cent francs le 1er octobre et cinq cents le 8, mais en attendant, je suis comme la cigale qui a chanté.

Les apparences sont toujours superbes du côté du Con[sulat] [la Russie nous arrête]. Mme de T... (2) est admirable pour moi ; je lui devrai *tout*, tout simplement.

MICHAL père.

491. — I (3)

AU BARON DE MARESTE

Jeudi matin.... [1830].

Je crois à peu près certain ou du moins extrêmement probable que Dominique a été nommé consul à Livourne.

Mais je suis comme saint Thomas, je voudrais voir l'ordonnance. je cours pour cela. Ne disons rien avant le *Moniteur*, excepté à l'excellent et l'obligeantissime Mall[al].

492. — E. (4)

AU MÊME

Paris, le 26 *septembre* 1830.

Cher ami, mardi il y avait une ordonnance qui nommait Dominique, consul à Livourne. Probablement le crédit d'un M. de Formont l'a

(1) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.
(2) Mme Victor de Tracy.
(3) Collection de M. P.-A. Cheramy.
(4) Original : Collection de M. P.-A. Cheramy.

fait déchirer. Par ordonnance d'aujourd'hui, Dominique est nommé consul à Trieste, *in mezzo ai barbari* (1). Par un reste de bonté, le Ministre a fait porter les appointements à quinze mille francs. [Venez donc au café].

493. — C.

A M. SAINTE-BEUVE A PARIS

Ce 29 *septembre* 1830, 71, *rue Richelieu.*

Monsieur,

On m'assure à l'instant que je viens d'être nommé consul à Trieste. On dit la nature belle en ce pays. Les îles de l'Adriatique sont pittoresques. Je fais le premier acte de consulat en vous engageant à passer six mois ou un an dans la maison du consul. Vous seriez, Monsieur, aussi libre qu'à l'auberge ; nous ne nous verrions qu'à table. Vous seriez tout à vos inspirations poétiques (2).

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BEYLE.

494. — A.

AU COMTE MOLÉ,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris, 13 *octobre* 1830.

Je reçois la lettre par laquelle Votre Excellence veut bien me faire connaître que Sa Majesté a daigné me nommer consul à Trieste.

Je suis prêt à partir.

Mon zèle serait augmenté, s'il était possible, par la reconnaissance que je dois au ministre qui a daigné faire valoir le souvenir déjà ancien de mes services au Conseil d'Etat et à l'armée.

Je suis avec respect, etc.

BEYLE.

N° 71, rue de Richelieu,
Hôtel Valois.

(1) *Sous l'œil des Barbares*, comme dirait le stendhalien Maurice Barrès.
(2) Cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, tome III, p. 114.

495. (1)

A M. LE RÉDACTEUR EN CHEF [DU *GLOBE*] ?

Paris, le 29 *octobre* 1830.

Monsieur,

Des hommes graves cherchent des armes, ou plutôt des *armoiries* pour la France. Toutes les bêtes sont prises. L'Espagne a le lion ; l'aigle rappelle des souvenirs dangereux ; le coq de nos basses-cours est bien commun et ne pourra prêter aux métaphores de la diplomatie. A vrai dire, il faut qu'une telle chose soit *antique*. Or, comment bâtir une *vieille* maison ?

Je propose pour armoiries à la France le chiffre 29. Cela est original, vrai ; et la grande journée du 29 juillet a déjà ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie.

OLAGNIER,
de Voiron (*Isère*).

496. — E.

A M. LEVAVASSEUR, ÉDITEUR A PARIS

Paris, novembre 1830.

En vérité, Monsieur, je n'ai plus la tête à corriger des épreuves.

Ayez la bonté de bien faire relire les cartons.

C'est avec le plus grand des regrets que je me prive du plaisir de dîner avec vous et avec M. Janin. Que j'aurais voulu avoir une plume pour adoucir la grossesse de Mathilde !

Puisse ce roman être vendu, et vous dédommager des retards de l'auteur. Je croyais qu'il serait imprimé à deux feuilles par semaine, comme *Armance*.

Je vous demande comme preuve d'amitié, Monsieur, de ne pas laisser vendre un exemplaire sans les cartons.

(1) Lettre publiée par R. Colomb dans sa *Notice biographique*.

Veuillez envoyer les lettres à M. Colomb, n° 35, rue Godot-de-Mauroy.

Agréez tous mes regrets de ne plus vous revoir cette année, et tous mes remerciements pour vos bons et aimables procédés.

H. BEYLE.

Bien des compliments au puissant M. Courtepi..., (1) aristarque du quai Malaquais (2).

(1) Jules Janin ?

(2) Cette lettre a été écrite avant le 6 novembre 1830, date du départ de Beyle pour l'Italie. *Le Rouge et le Noir*, dont il est question, a paru chez Levavasseur, en novembre 1830, daté 1831.

ERRATA

Page	4, note 3, ligne 2,	Lire :	*Jérémie* Bentham.
—	18, ligne 1,	— :	*Français* de Nantes.
—	18, ligne 8,	— :	after *this* boock.
—	88, ligne 15,	— :	*Ximenès.*
—	156, ligne 35	— :	qu'Othello a *séduite.*
—	162, lettre 305. —	*Une conquête en diligence* :	(Note du bibliographe pour la table des matières).
—	169, lettre 309. —	Original :	Collection de M. P. A. Cheramy.
—	187, ligne 8,	Lire :	*on* the fair.
—	187, ligne 23,	— :	Vies de *Haydn.*
—	278, note 1,	— :	Vie de Rossini, *publiée* en 1824
—	282, dernière ligne,	— :	*Bis.*
—	342, ligne 31	— :	arguments tellement *singuliers.*
—	439, ligne 10,	— :	puisqu'un autre *est* impossible.
—	443, ligne 12,	— :	the Memoirs of *Casanova*
—	493, note 8,	— :	Cf. Lettre de *Paris, juin* 1829 (pp. 517-519 du présent recueil).
—	538, ligne 2,	— :	Note 1.
—	538, ligne 14,	— :	Note 2.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME

III. L'HOMME DU MONDE ET LE DILETTANTE (1815-1830).

Pages

Notes biographiques VII

Lettres de 1815

A SA SŒUR PAULINE

227. — P. — Turin, 14 janvier. — La comtesse Simonetta persuade Beyle qu'il est l'objet d'une jalousie conjugale. — Voyage nécessaire. — Mort de Madame Daru.... 1
228. — Milan, 1er avril. — Billet..... 2

1816

AU BARON JOINVLLE, Cre ORDONNATEUR

229. — A. — Grenoble, 18 mai. — Etats de service militaire de Beyle à l'appui d'une requête administrative.... 2

A M. CLARKE, DUC DE FELTRE, MINISTRE DE LA GUERRE

230. — A. — Grenoble, 19 mai. — Demande d'une pension de demi-solde 3

A M. DUPIN AINÉ, AVOCAT A PARIS

231. — C. — Environs de Nantes, 1er septembre. — Projet de loi sur le duel, à soumettre aux Chambres..... 4

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU CONSTITUTIONNEL

231 *bis*. — S. — Rouen, 26 septembre. — Les *Haydine* de Carpani et les *Lettres sur Haydn* de Bombet, jugées par Beyle..... 6

A LOUIS CROZET

232. — E. — Rome, 28 septembre. — L'*Edinburgh Review* et l'*Histoire de la Peinture en Italie*. — Note pour la Vie de Michel-Ange..... 8
233. — E. — Rome, 30 septembre. — « Raisons pour ne pas faire les troisième, quatrième, cinquième et sixième volumes de l'*Histoire de la Peinture en Italie* ».. 9
234. — E. — Milan, 1er octobre. — « Note romantique » au sujet de l'*Histoire de la Peinture en Italie*..... 11

Pages

235. — E. — Milan, 20 octobre. — Lord Byron et la société anglaise. — Note sur la vie de Michel-Ange. Influence de la religion sur ses œuvres..... 12
236. — E. — Milan, 21 octobre. — De l'utilité des titres marginaux pour l'*Histoire de la Peinture en Italie*. — Epigraphe de cet ouvrage..... 14
237. — E. — Livourne, 15 novembre. — Michel-Ange et la religion. — Ne lire que les originaux et les historiens contemporains 15
238. — E. — Milan, 26 décembre. — Michel-Ange et Phidias. — Craintes de Beyle au sujet de son *Histoire de la Peinture en Italie* 16
239. — E. — Rome, 31 décembre. — Mot de Monti sur Lord Byron, devant Hobhouse et Beyle..... 19

1817

A M. DIDOT, ÉDITEUR A PARIS

240. — [Londres], 1er janvier. — Explication des pseudonymes littéraires de Beyle..... 20

A LOUIS CROZET

241. — E. — Rome, 6 janvier. — Mort de Périer-Lagrange, beau-frère de Beyle. — Le *Jugement dernier* de Michel-Ange..... 20

A M. ***

242. — C. — Milan, 10 janvier. — La musique française et la musique italienne au XVIIIe siècle. — « Petit cours d'ironie » (R. C.)..... 22

A LOUIS CROZET

243. — E. — Rome, 13 janvier. — Suite de la genèse de l'*Histoire de la Peinture en Italie*. — Projet de rapprochement entre Beyle et Pauline..... 24

A M. CLARKE, DUC DE FELTRE, MINISTRE DE LA GUERRE

244. — A. — Grenoble, 26 avril. — Justification de la conduite de Beyle, pendant les Cent-Jours, à l'appui de sa requête de demi-solde 26
245. — A. — Grenoble, 1er juin. — Dévouement de Beyle et de sa famille envers les Bourbons..... 28

NOTE POUR LE LIBRAIRE

246. — E. — Envois d'auteur pour l'*Histoire de la Peinture en Italie* 29

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

247. — C. — Thuélin, 15 octobre. — « Divagations et vérités sur les excès politiques des ultra-royalistes » (R. C.).. 31
248. — E. — Milan, 15 octobre. — A bâtons rompus..... 33

Pages

A M. BUSCHE, A PARIS

249. — C. — Thuélin, 16 octobre. — « Fort bon portrait du baron de Mareste, qu'il le prie d'accueillir amicalement ». (R. C.) 34

AU BARON DE MARESTE A PARIS

250. — I. — Grenoble, 29 octobre. — Billet 35
251. — I. — Thuélin, 30 octobre. — Conseils pour l'acquisition d'une propritété dans l'Isère. — Politique 35

A M. PIERRE DIDOT, A PARIS

252. — I. — Troyes, 3 novembre. — Impression de la *Vie de Haydn* 38

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

253. — C. — Sienne, 25 novembre. — Histoire de l'énergie en Italie 38

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

254. — C. — Milan, 1er décembre. — Revue théâtrale. — Le prince de Stharemberg. — Littérature 41

1818

AU BARON MARESTE, A PARIS

255. — C. — Milan, 3 janvier. — Suppression du Conseil Aulique. — Politique. — Spectacles. — Ballets 47
255. — I. — Milan, 25 janvier. — Démarches auprès des éditeurs de l'*Histoire de la Peinture* et de la *Vie de Haydn*. 52
257. — I. — [Milan], 2 février. — Billet 54
258. — I. — [Milan], 8 février. — Accident survenu au baron 55
259. — I. — [Milan], 8 février. — Coup de pied de Vénus 56
260. — E. — Milan, 12 mars. — A bâtons rompus 56
261. — C. — Milan, 24 mars. — Agréments du séjour en Italie. Eléna Vigano. — Musique. — Finances. — Politique 58
262. — E. — Grenoble 9 avril. — « Politique ». — Quelques fonctionnaires assez maltraités (R. C.) 64
263. — C. — Grenoble, 14 avril. — « Gouvernement et fonctionnaires publics à Milan. — Mlle Vigano. — M. de Brême, etc. 66
264. — C. — Milan, 22 avril. — L'archiduchesse Béatrix censeur des journaux italiens. — Publicité pour l'*Histoire de la Peinture en Italie*. — Les Revues anglaises. — Utilité des voyages à l'étranger. — *Mémoires* de Lauzun, de Rovigo. — Considérations politiques sur la France et l'Angleterre. — Dilemme à propos de Lingay 72
265. — C. — Milan, 25 avril. — Voyage d'Eléna Vigano à Paris. 76
266. — I. — Milan, 1er mai. — Billet 77

A M. JOMBERT, LIBRAIRE A PARIS

267. — I. — Milan, 1er mai. — Demande de romans anglais 78

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

268. — E. — Paris, 4 mai. — A bâtons rompus 78
269. — C. — Milan, 16 mai. — Recommandations au sujet d'Eléna Vigano 80

Pages

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

270. — C. — Milan, 17 juin. — Analyse du caractère de Mme de Stael et de son ouvrage sur la Révolution française. — Comparaison avec Mmes Bertrand et Lavalette 81
271. — C. — Milan, 10 juillet. — L'Espagne en 1808. — Evénements de Bayonne 87

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

272. — I. — Milan, 15 juillet. — Billet 92

AU MARÉCHAL GOUVION-ST-CYR, MINISTRE DE LA GUERRE

273. — A. — Grenoble, 1er août. — Justification des états de service de Beyle au 6e dragons 93
274. — A. — Grenoble, 10 août. — Etats de service et campagnes de Beyle 94

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

275 — C. — Milan, 18 août. — La Russie. — Considérations sur la retraite de l'armée française en 1812 95

AU BARON DU MARESTE

276. — C. — Milan, 26 août. — Eléna Vigano et son père. — La musique italienne 100
277. — C. — Milan, 3 septembre. — Répugnance pour le métier de solliciteur. — Insuccès littéraires. — Talent de Vigano. — Rossini projette de venir à Paris 102
278. — I. — Milan, 4 septembre. — Billet 106
279. — I. — Paris, 26 septembre. — Renseignements littéraires et financiers 107
280. — C. — Lac de Como, 24 octobre. — Les ouvrages dits littéraires. — Vigano. — Villégiature sur le lac. — Politique et musique 108

A MADAME GRUA, A MILAN

281. — C. — Varèze, 16 novembre. — « Chronique galante de Milan. — Protestations amoureuses ». (R. C.) 112

AU BARON EE MARESTE, A PARIS

282. — E. — Milan, 20 novembre. — Détails sur *Rome, Naples et Florence*. — Succès de cet ouvrage à Milan. — La *Revue Encyclopédique* 114
283. — C. — Milan, 11 décembre. — Le *Conciliatore* (fondé par Silvio Pellico). — Ermès Visconti. — Le Romanticisme. — Adèle Schiassetti 116
284. — I. — Milan, 11 décembre. — Recommandation 119
285. — I. — S. d. — Commissions 119
285 *bis*. I. — Dimanche à 5 h. 1/2. — Billet 120
286. — I. — Mercredi, minuit. — L'éditeur Urbain Canel 120
286 *bis*. I. — Mercredi, minuit. — Commission 121

Pages

1819

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

286 *ter*. — I. — Milan, 20 janvier. — Billet..... 121

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

287. — C. — Milan, 2 mars. — En 1819, l'Italie est la seule nation qui ait de l'attention au service de la littérature, 122
288. — C. — Milan, 18 mars. — Il n'y a dans les Beaux-Arts qu'un cas où le Romanticisme ne soit pas applicable. — La statue d'Appiani à Milan..... 124

AU M^al GOUVION SAINT-CYR, MINISTRE DE LA GUERRE

289. — A. — Thuélin, 20 mars. — Réclamation du traitement de demi-solde qui était suspendu 127

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

290. — C. — Milan, 1er avril. — Du Romanticisme dans la musique. 129

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

291. — I. — Milan, 9 avril. — A bâtons rompus..... 131
292. — I. — Milan, 15 avril. — Une nouvelle édition de l'*Histoire de la peinture en Italie* avec le nom et les titres de l'auteur 134
Note sur les lettres de Beyle à Métilde Dembowska.. 135

A MADAME MÉTILDE DEMBOWSKA

293. — E. — Mai. — Un amoureux en état « d'imagination renversée ». — Pronostics de rupture..... 136
294. — C. — Varèze, 7 juin. — Beyle se défend d'un reproche immérité d'indélicatesse. — Idée de « planter tout là » 137
295. — C. — Florence, 11 juin. — Tribulations d'un amoureux éconduit 140
296. — C. — Florence, 30 juin. — Une passion malheureuse..... 145

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

297. — C. — Florence, 18 juillet. — Sorte de journal. Observations diverses (R. C.) 150

A Mme MÉTILDE DEMBOWSKA

298. — C. — Florence, 20 juillet. — Billet..... 152

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

299. — C. — Bologne, 24 juillet. — Mort du père de Beyle. Pronostics d'héritage..... 153
300. — I. — Grenoble, 10 août. — Billet..... 154

A Mme MÉTILDE DEMBOWSKA

301. — E. — Grenoble, 15 août. — Le testament de Chérubin Beyle jugé par Henri, qu'une passion amoureuse « rend insensible aux outrages de la fortune »..... 155

Pages

AU COMTE DARU, PAIR DE FRANCE

302. — E. — Grenoble, 30 août. — Témoignage de reconnaissance — Une succession désastreuse..... 157

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

303. — C. — Grenoble, 1er septembre. — Questions d'intérêts. — Elections des députés. — L'abbé Grégoire..... 158

AU Mal GOUVION-SAINT-CYR, MINtre DE LA GUERRE

304. — A. — Paris, 12 octobre. — Justification des états de service militaire de Beyle..... 161

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

305. — I. — Dôle, 16 octobre. — Une conquête en diligence. Résultat négatif 162
306. — C. — Milan, 2 novembre. — *Les Titans*, ballet. — Rossini. La Colbrand. — Mort du *Conciliatore*. — Manzoni, sa *Mort de Carmagnola*.— L'Imp. Marie-Louise.. 163
307. — I. — Milan, 27 novembre. — Recommandation..... 166
308. — C. — Milan, 21 décembre. — Politique. — Compositions dramatiques. — Rossini, Monti..... 167

1820

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

309. — C. — Milan, 3 mars. — L'âge de Rossini. — *Letellier*. — Assassinat du duc de Berry. — Projets de déplacements. — La princesse de Volkonski. — Satire du comte Giraud. — Bulletin théâtral..... 169
310. — I. — Milan, 18 mars. — Recommandation minutieuse et galante 173
311. — I. — Milan, 20 mars. — Indications pour l'impression de l'*Amour* 173
312. — I. — Bologne, 21 mars. — Une édition signée de l'*Histoire de la Peinture en Italie*. — Un chapitre scabreux. — La rancune de Vénus..... 176

A M. THOMAS MOORE, A LONDRES

313. — C. — Bologne, 25 mars. — Envois de l'*Histoire de la Peinture en Italie*..... 179

A M. DESSURNE, LIBRAIRE A LONDRES

314. — C. — Bologne, 25 mars. — Beyle désire être connu, en Angleterre, comme l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie* et en autorise la traduction.... 180

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

315. — C. — Bologne, 26 mars. — Lord Byron et la comtesse Guiccioli. — Envoi du manuscrit de l'*Amour*.. 181
316. — C. — Mantoue, 28 mars. — Gouvernement pontifical. — Taux de l'intérêt de l'argent. — Velléité de se faire banquier..... 183

Pages

317. — C. — Milan, 19 avril. — Rossini. — Opéras, ballets, artistes. — Anecdotes sur le clergé italien..... 186
318. — I. — [Milan], 12 juin. — Impression de l'*Amour*. Liste des envois de l'auteur..... 189

A MADAME ***

319. — E. — Milan, 8 juillet. — La Suisse. — Le mariage..... 192

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

320. — C. — Milan, 12 juillet. — La Reine d'Angleterre et Bergami.— Politique française.— Rossini et ses amies 193
321. — C. — Milan, 23 juillet. — On fait courir le bruit que Beyle est espion du gouvernement français..... 195
322. — C. — Milan, 8 août. — Présentation du docteur Fossati.. 196
323. — C. — Milan, 30 août. — Musique.— La Reine d'Angleterre. — Etat politique de l'Italie. — Mlle Schiassetti. — Lord Byron et la comtesse Guiccioli. — Le cardinal Consalvi..... 197
324. — I. — — août. — Projet de lettre à M. Didot..... 200

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

325. — C. — Milan, 4 septembre. — Le voyageur en Italie. — Les Italiens et les Italiennes..... 201

AU BARON DE MARESTE

326. — I. — Milan, 25 septembre. — Billet..... 208
327. — C. — Milan, 10 octobre. — Révolution napolitaine en 1820. Effervescence dans plusieurs villes..... 209
328. — E. — Milan, 20 octobre. — Lui demande de corriger le livre de l'*Amour*. — Les vers l'ennuient, comme moins exacts que la prose. — Eloge de Crozet.... 211

LOUIS CROZET AU BARON DE MARESTE

329. — I. — Troyes, 31 octobre. — Déplore les soupçons de carbonarisme dont Beyle était l'objet à Milan et conseille le retour en France. — Chronique électorale champenoise. 213

AU BARON DE MARESTE

330. — I. — Milan, 4 novembre. — Trois préoccupations : La Caisse des Tontines, la meilleure teinture pour les cheveux gris et le manuscrit de l'*Amour*..... 214
330 *bis*. I. — Milan, 6 novembre. — Envoi de pensées pour le livre de l'*Amour*..... 215
331. — I. — Milan, 13 novembre. — Instructions pour la composition de l'*Amour*..... 216
331 *bis*. I. — Milan, 13 novembre. — Critique sur Helvétius 217

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS DE LA FRANCE

332. — C. — La Cadenabbia, 13 novembre. — Encouragements sollicités pour les gens de lettres..... 218

Pages

AU BARON DE MARESTE

333. — I. — Varèse, 14 novembre. — A bâtons rompus..... 219

AU VICOMTE LOUIS DE BARRAL

334. — I. — Novara, 4 décembre. — Billet..... 220

AU BARON DE MARESTE

335. — C. — Milan, 22 décembre. — Théâtres. — Meyerbeer. — Mlles Tosi, Mariani, Pellegrini, Monbelli. — Mmes Cortesi, Bonini, Pasta. — Remorini, Galli, Pellegrini, Zuchelli. — Mlle Schiassetti. — Rossini fort maltraité. — Mercadante. Carafa. Paccini. — *Adelgizia*, tragédie. — Lord Byron. Buratti. — Alfiéri ment dans ses Mémoires (R. C.)..... 221

1821

A SIR WALTER SCOTT, A EDIMBOURG

336. — C. — A la Poretta, 18 février. — Envoi de ses ouvrages et lui conseille de décrire l'Italie au moyen-âge.. 227

AU BARON DE MARESTE

337. — I. — Milan, 23 février. — Conversation avec le compositeur Herold. — Critique d'une brochure sur la musique italienne. — Mme Belloc, cantatrice. — Le manuscrit de l'*Amour* égaré..... 228
338. — I. — Milan, 27 mars. — Billet..... 229
339. — I. — Milan, 1er avril. — Pour couper court aux soupçons, Beyle se résigne à quitter l'Italie. — Départ de la Pasta pour Paris..... 230
340. — I. — Milan, 2 avril. — « La faim fait sortir le loup du bois » 231
341. — I. — Milan, 14 avril. — Confirmation de son prochain départ de Milan..... 232
342. — C. — Milan, 7 mai. — Divers compositeurs de musique. — Herold. — Joie du retour à Paris..... 232
344. — C. — Milan, 6 juin. — *Arminio*, opéra. — Prochaine arrivée à Paris. — Levati, traducteur des *Voyages* de Pétrarque 234
345. — I. — Milan, 6 août. — Billet..... 235

A L'ÉDITEUR A. EGRON, A PARIS

346. — I. — Londres, 23 novembre. — Réclamation pécuniaire. 236

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

347. — C. — Paris, 29 décembre. — L'Américain et le Français. dialogue littéraire 237

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

348. — I. — Novare, 31 décembre. — Recommandation pour leur correspondance..... 241

Pages

1822

A MONSIEUR *** A PARIS

349. — C. — Paris, 24 février. — Prospectus de l'*Aristarque*, revue mensuelle littéraire 241
350. — C. — Paris, 6 avril. — Le comte de Gallemberg-Perruchini 243

A M. SUTTON SHARPE, A LONDRES

351. — C. — Montmorency, 10 juin. — Système de Kant. — M. de Tracy 244

A MADAME ***

352. — E. — Berne, 28 juin. — Billet..... 246

A M. FAURIEL A PARIS

353. — A. — Berne, 7 juillet. — Réception de « la Provence au XIIe siècle » et « le Divan de l'Amour »..... 247

A MONSIEUR ***, A PARIS

354. — C. — Paris, 28 juillet. — Essai de géologie morale..... 248

A M. STRITCH, A LONDRES

355. — C. — Paris, 5 août. — Revue littéraire : de Potter, Simond, de Saint-Victor, Dulaure. — *Mémoires* : Lauzun, duc de Choiseul, cardinal de Retz, le Kain, Talleyrand, général Ricard ; Mme Campan, Mistress Belamy, Mlle Clairon..... 250
356. — C. — Paris, 1er septembre. — Les acteurs anglais à Paris, et les critiques du *Miroir*. — Victor Cousin..... 255

A M. VAN PRAET, A PARIS

357. — C. — Vincennes, 4 septembre. — Beyle plus heureux à quarante ans qu'à vingt ans. — Source de ridicule. 260

A M. STRITCH, A LONDRES

358. — C. — Paris, 7 septembre. — M. de Jouy dans l'Inde et écrivain à Paris. — Rabaut Saint-Etienne, Bailleul, de Montgaillard, Bertrand de Molleville, général Mathieu Dumas, de Vauban. — Mme Roland... 261

A Mme G..... A GRENOBLE

359. — C. — Paris, 30 septembre.— Journal de Sir John Armitage 265

A M. STRITCH, A LONDRES

360. — C. — Paris, 11 novembre. — *Family anecdotes*. — *La Loi de Moïse* par M. Salvador. — Roman de Mme de Cubière. *Histoire de la Gaule*. Mme de Flahaut. Charles Dupin. — *Voyage autour du lac de Genève*. — Collection des théâtres étrangers..... 270

Pages

361. — C. — Paris, 27 novembre. — *Les Diners du baron d'Holbach* par Mme de Genlis. — *L'Esprit de l'Encyclopédie.* — *Mémoires sur les Cent Jours* de Benjamin Constant. — *Essai sur le Portugal.* — *Histoire des fonctions du cerveau*, par Gall. — *Animaux vertébrés.* — *Mémoires* de Leclerc. — *Des cabinets et des peuples*, par le baron Bignon..... 273

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

362. — I. — Paris, 4 décembre. — Un admirateur de l'*Amour.* — Deux publics littéraires en Europe. *La Vie de Rossini* en Angleterre..... 277

A M. STRITCH, A LONDRES

363. — C. — Paris, 4 décembre. — *Le Rire.* — Commentaire sur *le Tartufe* de Molière..... 279

1823

A M. STRITCH, A LONDRES

364. — C. — Paris, 1er janvier. — *Jacques Fauvel*, par Picard et Droz. — *Les Manteaux*, par Lœve Veymar. — Mignet. Raynouard. Scribe. Hugo. Lamartine. Dulaure..... 281

365. — C. — Paris, 3 janvier. — Œuvres d'Andrieux. — Le comte Verri et son frère. *Oriele.* Foscolo..... 285

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

366. — C. — Paris, 26 janvier. — Envois d'auteur..... 287

A M. STRITCH, A LONDRES

367. — C. — Paris, 12 février. — Le vicomte d'Arlincourt. — *Histoire de Bretagne* par le comte Daru. — *Vie et Miracles*, d'Helye. — *Mémoires* de Catinat. — *Des canaux navigables de France.* — M. Guizot. — *Elégies*, de Guiraud. — Discours de M. de Talleyrand. — Œuvres de Rotrou. — *Duels et suicides du Bois de Boulogne*..... 287

A MONSIEUR ***, A PARIS

368. — C. — Paris, 26 février. — Le vigneron Jean-Louis. — Inconvénients de la vie en province..... 291

A M. STRITCH, A LONDRES

369. — C. — Paris, 6 mars. — M. de Lamartine. Œuvres de Regnard. Manzoni. Les Classiques et les Romantiques. Œuvres de Cabanis. — *Journal* de C. de Roquefeuil. — *Cathédrales françaises.* — *Lettres de Saint-James.* — Simond. — Raoul Rochette. 294

370. — C. — Paris, 9 avril. — *Voyage à Bruxelles et à Coblentz en* 1791, par le comte de Provence. — *Mémoires d'une jeune Grecque.* — Lettres de Louis XVIII à M. d'Avaray. Protestations de Virieu et de Levis. — Mme de Balby..... 299

Pages

A LORD NOEL BYRON, A GÊNES

371. — C. — Paris, 23 juin. — Réponse à sa lettre du 29 mai 1823. — Walter Scott. Silvio Pellico 302

A Mlle BATHILDE CURIAL, A MOUCHY

372. — C. — Paris, 1er août. — Le théâtre italien à Paris. Rossini-Cimarosa 304

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

373. — C. — Isola Bella, 26 octobre. — Rome sous Louis XII. — Considérations sur la Papauté 306
374. — C. — Alexandrie (Piémont), 31 octobre. — Journal de son voyage depuis Paris 307

A MADAME ***, A PARIS

375. — C. — Paris, 20 novembre. — Carafa. Ses compositions musicales 312

1824

AU BARON DE MARESTE A PARIS

376. — C. — Rome, 13 janvier. — Musique. Mme Pesaroni. Société. Monuments 314
377. — E. — Rome, 23 janvier. — Billet 317
378. — C. — Paris, 26 avril. — Prière de négocier la vente de la 2e partie de *Racine et Shakespeare* 317

A M. STRITCH, A LONDRES

379. — C. — Paris, 30 avril. — Historiens de France. — *Chroniques* de Froissart. — Guizot, Petitot et Buchon. — *Mémoires* du duc de Montpensier. — *Amusements philologiques* 318

AU BARON DE MARESTE

380. — E. — Paris, 3 mai. — Lui demande une histoire de l'Opéra-Bouffe à Paris, de 1800 à 1823, pour la *Vie de Rossini*. — Constitution musicale 321

A Mme CURIAL, A PARIS

381. — C. — Paris, 18 mai. — Requête amoureuse 323

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

382. — C. — Paris, 15 juin. — Etat actuel de la société en France. 324

A MADAME ***

383. — C. — Paris, 16 juin. — Sujet littéraire inconnu 325

A Mme CURIAL, A PARIS

384. — C. — Paris, s. d. — Effusion sentimentale 326
385. — C. — Paris, s. d. — Beyle analyse son propre caractère. — Un amour sans analogie 326

Pages

386. — C. — Paris, s. d. — Une épithète malsonnante et un diner désagréable 327
387. — C. — Paris, 24 juin. — Idées noires causées par le silence. — Crainte que l'amitié ne remplace bientôt l'amour 328
388. — C. — Paris, s. d. — Les inconvénients de l'éloignement.. 329

AU BARON DE MARESTE

389. — C. — Paris, juillet. — Désir d'être attaché à un journal pour la partie littéraire et artistique..... 330
390. — I. — Paris, 8 août. — Tentative de placement d'une édition augmentée de *Rome, Naples et Florence*.... 331
391. — I. — Paris, 17 août. — Projet de traité avec Delaunay pour la 3e édition de *Rome, Naples et Florence*.. 332
392. — I. — — Août. — Négociations avec Delaunay..... 333

PROJET DE CIRCULAIRE A MM. LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

393. — C. — Paris, s. d. — Beyle songe à solliciter son admission pour l'année 1843..... 334

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

394. — C. — Paris, 15 octobre. — Petite chronique à bâtons rompus 334
395. — I. — Paris, octobre. — Lettre énigmatique..... 336

A ROMAIN COLOMB, A MONTBRISON

396. — I. — Rome, 13 novembre. — Lui annonce l'envoi du manuscrit : *Les Anglais à Rome*..... 337

A M. DUBOIS, DIRECTEUR DU "GLOBE"

397. — I. — Paris, 3 novembre. — Réponse à une critique bienveillante. — La délivrance de Silvio Pellico..... 337
398. — C. — Paris, 30 novembre. — Quelques faits sur Silvio Pellico 339

A INSÉRER DANS UN PAUVRE JOURNAL MOURANT DE FAIM FAUTE D'IDÉES

399. — C. — Londres, 14 décembre. — Une coterie littéraire en Angleterre 340

A Mme LOUISE SW. BELLOC, A PARIS

400. — C. — Paris, s. d. — Renseignements sur Lord Byron.... 341

AU BARON DE MARESTE

401. — E. — Paris, 17 décembre. — La préface de *la Vie de Rossini*. — Le *Salon* de 1824..... 345

Pages

À M. STRITCH, A LONDRES

402. — C. — Paris, 24 décembre. — *Instruction sur la danse.* — *Du courage et de la patience dans les maladies.* — *Mémoires* : de Puysaie, de Vauban, l'abbé A. Guillon. — *Le duc de Guise à Naples.* — Lemontey. — Notice sur Kosciusko. — *De l'émigration et des colonies*, par l'abbé de Pradt..... 346

AU BARON DE MARESTE

403. — I. — Mercredi à 3 heures. — Le nom de Stendhal au *Mercure de France* 350

1825

A M. RENOUARD, ÉDITEUR A PARIS

404. — S. — Paris, 3 janvier. — Offre du manuscrit d'*Armance*. 350

A MM. LES ÉTUDIANTS EN DROIT ET EN MÉDECINE, A PARIS

405. — C. — Paris, 15 janvier. — Leur annonce qu'il est allé les étudier au Quartier Latin pendant deux mois.... 351

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

406. — C. — Paris, 23 janvier. — Critique amère du Salon de 1824. — Préface 352

A M. STRITCH, A LONDRES

407. — C. — Paris, 15 février. — *Histoire de la bastonnade*, par M. Lanjuinais. — *L'Etrangère*, par le vicomte d'Arlincourt. — *Itinéraire des Pyrénées.* — Résumés d'histoire. — *Paradoxes*, de Condillac. — Répertoire de la littérature. — *Essai sur les probabilités*, par de Laplace. — *Mémoires* sur la Grèce. — Voltaire et Rousseau, édition compacte. — *La haine d'une femme*, par Scribe. — Chansons de Béranger. — *Mémoires* de Mme de Genlis..... 355

408. — C. — Paris, 20 février. — *L'Emigration indemnisée.* — *Du sacre des rois de France.* — *Le 21 janvier.* — Tableaux chronologiques de l'Histoire ancienne. — De la loi du sacrilège, par l'abbé de Lamennais. 360

A MONSIEUR X.....

409. — Paris, avril. — Réponse à une critique du *Courrier des Théâtres* sur *Racine et Shakespeare*..... 362

A M. STRITCH, A LONDRES

410. — C. — Paris, 13 avril. — *Proverbes* : Collé, Carmontelle. — Mmes de Montesson, de Genlis. — Fiévée et Th. Leclercq 364

Pages

411. — C. — Paris, 21 avril. — Traduction d'Hérodote, par P.-L. Courier. — *Le Niais*, par Picard. — *Histoire de Christophe Colomb*, par Bossi. — *Vita di Canova*, par Missirini. — *Chroniques neustriennes*. — *Histoire des Ducs de Bourgogne*, par M. de Barante. Poésies de Clotilde de Surville 368
412. — C. — Paris, 20 juin. — *Résumé de l'histoire de Russie*, par Rabbe. — Deux nouveaux poèmes de Lamartine. — *René d'Anjou*, par de Villeneuve-Bargemont. 372

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

413. — C. — Paris, 13 juillet. — Petite chronique..... 374
414. — C. — Paris, 21 août. — Lui soumet un projet de mystification pour Mme Pasta..... 375

A Mme PASTA, A PARIS

415. — C. — Paris, 21 août. — Projet de lettre inclus dans la précédente 375

A M. STRITCH, A LONDRES

416. — C. — Naples, 30 septembre. — Circonspection des Italiens. — État actuel de la musique en Italie..... 377
417. — C. — Paris, 14 octobre. — *Les Martyrs de Souli*, par Lemercier. — *Marie de Brabant*, par Ancelot. — *Le siège de Damas*, par Viennet..... 382
418. — C. — Paris, 15 octobre. — *Portraits de contemporains étrangers*. — *Le Tartufe moderne*, par Mortonval. — *Annales du Moyen-Age*..... 384

A M. MIRA FILS

419. — Paris, 23 octobre. — Requête musicale..... 386

A ROMAIN COLOMB

420. — C. — Paris, 1er novembre. — M. de Villèle et les Jésuites. — Les émigrés indemnisés..... 386

A M. STRITCH, A LONDRES

421. — C. — Paris, 1er novembre. — Joseph et Xavier de Maistre ; leurs Œuvres.— *Elisabeth*, par Mme Cottin..... 388

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

422. — E. — Paris, 10 novembre. — Billet..... 396

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

423. — C. — Rome, 11 novembre. — *L'agro romano*. — Rome ; ses monuments , sa société, ses mœurs. Canova.. 397
424. — C. — Rome, 15 novembre. — Suite de la précédente. — Charme de la société à Rome..... 401

A M. STRITCH, A LONDRES

425. — C. — Rome, 16 novembre. — Etat de la poésie en Italie. Monti, Manzoni, Niccolini, Pellico, Grossi, Foscolo, Buratti, Aricci..... 402

Pages

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

426. — C. — Rome, 20 novembre. — Cascade de Terni. — Beyle donne lieu à une singulière méprise..... 409

A M. STRITCH, A LONDRES

427. — C. — Paris, 30 novembre. — *Expédition de Russie*, par M. de Chambray. — *Le Gaule poétique*, par M. de Marchangy. — *Le Masque de fer*, journal satirique 412

A M. CERCLET, A PARIS

428. — C. — Paris, 30 novembre. — Petite altercation au sujet du *Producteur*, journal fondé par M. de Saint-Simon. 414

A M. STRITCH, A LONDRES

429. — C. — Paris, 30 novembre 1825. — *Vision de Prina*, poème de Grossi (mort à Milan, le 10 décembre 1853).. 415

A M. LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PARIS

430. — C. — Paris, 6 décembre. — Propose l'admission du verbe *poffer* 425

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

431. — C. — Paris, 24 décembre. — Boutade contre les juges naturels de : *Ce qui est de bon ton*..... 426

A VICTOR JACQUEMONT

432. — — 24 décembre. — Un appendice à *l'Essai sur l'Amour*. 428

A M. H. DE LA TOUCHE, A PARIS

432 *bis*. — Ce jeudi, à 2 heures. — *La Sémiramis* de Rossini.... 428

1826

A Mme JULES GAULTHIER, A SAINT-DENIS

433. — C. — Paris, janvier. — *Souvenirs* sur l'Empereur Alexandre de Russie..... 429

AU BARON DE MARESTE

434. — I. — Paris, 23 février. — Lui demande des renseignements sur la conquête de Pologne..... 430
435. — I. — Paris, 8 juin. — Commission littéraire..... 430

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

435 *bis*. I. — Londres, juillet. — Billet..... 431

A ROMAIN COLOMB, A PARIS

436. — C. — Londres, 14 août. — Faits divers observés en Angleterre : industrie, religion, etc..... 431

Pages

A Mme JULES GAULTHIER, A EPERNAY

437. — C. — Londres, 15 septembre. — Observations sur l'Angleterre. — Témoignages de vive amitié (R. C.).... 435

AU BARON DE MARESTE, A HONFLEUR

438. — C. — Paris, 23 octobre. — Lui demande conseil au sujet d'une circonstance mystérieuse (R. C.)..... 437

A Mme ***, A PARIS

439. — C. — Rome, 5 décembre. — Physionomie de la haute société à Rome..... 438

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

440. — I. — Versailles, 5 décembre. — Dissentiments dans le Ministère au sujet des *Missions*. — Affaiblissement de Charles X. — Réaction du duc d'Angoulême 439
441. — I. — Versailles, 11 décembre. — Crise ministérielle..... 444

A PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS

442. — C. — Paris, 23 décembre. — *Armance* et le *babilanisme*.. 445

1827

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

443. — I. — Versailles, 7 février. — Incartade de M. d'Appony envers Oudinot, duc de Reggio. — Le Ministère et la Chambre des Pairs. — Colburn interrompt ses relations avec Beyle..... 448
444. — I. — — 9 février. — Suite du différend avec Colburn.... 450
445. — I. — Versailles, 22 février. — L'enterrement de Talma. — Colburn. — Succès des articles de Beyle. — Politique..... 451
446. — I. — — 8 mars. — Réédition de l'affaire Colburn. — Prie son ami de faire des démarches pour placer sa copie. — La Pasta à Naples..... 452

A M. V. DE LA PELOUZE

447. — E. — — 24 mars. — Désire être critiqué avec sévérité, impartialité, justice 454

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

448. — I. — Paris, 9 mars. — Beyle naturalise français son ami. — Id. 19 mars. — L'exposition des tableaux de Talma. 455
449. — I. — De mon château de ***, 30 avril. — Evènements des 18 et 29 avril à Paris : La *Loi d'Amour*. — Revue de la garde nationale au Champ de Mars. — Littérature et politique 456
450. — I. — — juin. — Rupture avec Menta. — Petites nouvelles 460
451. — I. — Paris, 2 juillet. — Projet de voyage en Suisse et en Italie.— 9 juillet. — La girafe au Jardin des Plantes..... 461

Pages

452. — I. — Versailles, 11 juillet. — Itinéraire de son voyage. — Dégoût inspiré par les Bourbons. — Décrépitude de Charles X. On lui prête l'intention d'un Coup d'Etat 463

A M. URBAIN CANEL, A PARIS

453. — I. — Paris, 17 juillet. — Les corrections d'*Armance*..... 467

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

454. — I. — Livourne, 14 août. — Agréable séjour à Gênes. — Départ pour Naples. — Profession de foi épicurienne 467

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

455. — S. — Paris, août. — Commission. — Débats relatifs à une deuxième édition de *Rome, Naples et Florence*.. 469

AVIS AUX TÊTES LÉGÈRES QUI VONT EN ITALIE

456. — S. — 10 octobre. — Conseils à Pauline pour son voyage.. 471

AU BARON DE MARESTE, A PARIS

457. — C. — Florence, 19 novembre. — Détails sur la société à Florence. — Quelques particularités sur Gênes, Naples, etc. — Commissions à Colomb et à Sautelet..... 474

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

458. — C. — Paris, 2 décembre. — Situation politique de la France. — Portraits : Charles X, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc d'Orléans. — Conclusion 477

1828

A M. ALPHONSE GONSOLIN, A FLORENCE

459. — E. — Isola Bella, 17 janvier. — Nouvelles théâtrales. — Amicales relations avec Lamartine. — Tableaux. 480

A Mme VIRGINIE ANCELOT, A PARIS

460. — S. — Paris, jeudi. — Billet sans orthographe..... 482

A M. SUTTON-SHARPE A, LONDRES

461. — I. — Paris, 23 mars. — Lord Byron dans la prison du Tasse à Ferrare. — Insuccès d'*Armance* auprès des amis de l'auteur. — Politique. — Concerts. — Un libraire honnête est un phénix. — Chagrins de Mme Cuvier. — *Les Soirées de Neuilly*..... 483

AU GÉNÉRAL DECAUX, MIN. DE LA GUERRE

462. — A. — Paris, 3 juillet. — Requête administrative..... 485

Pages

AU BARON DE MARESTE

463. — E. — Paris, 6 juillet. — Sollicitation d'une place aux Archives 487

A Mme JULES GAULTHIER, A EPERNAY

464. — C. — Paris, 6 août. — Témoignage d'amitié. — Petite chronique 487

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

465. — I. — Paris, 14 août. — Lui conseille d'aller voir le baron de Mareste.— Une brochure politique de Cottu. — Un article de Beyle sur les *Mémoires* de Tilly, à placer en Angleterre 488

A M. VIOLLET-LE-DUC, A PARIS

466. — E. — — Novembre. — Billet 490

1829

A M. STRITCH, A LONDRES

467. — C. — Paris, 15 janvier. — *Mémoires* de Fauche-Borel. Son aventure avec M. de Maisonfort..... 491

A ALPHONSE GONSOLIN

468. — E. — — 10 février 1829. — Le buste de Mme Azur. — *Henri III* de Dumas. — *Mémoires* de Bourienne. 493

AU BARON DE MARESTE

469. — E. — Paris, 17 février. — Situation de la librairie à Paris. 494
470. — E. — Paris, 7 mars. — Invitation pour l'enterrement du duc de Damas..... 495
471. — E. — Paris, 10 mars. — Détail sur le placement éventuel des *Promenades dans Rome* 496

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

472. — I. — — 3 avril. — Recommandation d'un inventeur. — Les *Mémoires* de Bourienne..... 497

AU BARON DE MARESTE

473. — I. — Paris, 5 mars. — Recherches d'un éditeur pour les *Promenades dans Rome* 498

A M. DAVID (D'ANGERS), A PARIS

474. — I. — Paris, 24 juillet. — Instructions pour son médaillon. 499

A ROMAIN COLOMB, A VERSAILLES

475. — C. — Paris, 24 août. — Souvenirs sur Lord Byron..... 499

A MONSIEUR ***

476. — C. — Paris, 5 novembre. — *Les gens dont on parle.* — Avis à un jeune homme de vingt ans..... 504

Pages

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS

477. — C. — Paris, 26 décembre. — Discussion littéraire..... 508

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

478. — C. — Paris, 28 décembre. — *Philosophie transcendentale.* — Helvétius et M. Cousin, ou des motifs des actions des hommes..... 509

A Melle DUVAUCEL, A PARIS

479. — I. — Ce mercredi matin. — Divers renseignements..... 515

A Mme JULES GAULTHIER, A ST-DENIS

480. — C. — — S. d. — Simple billet amical (R. C.)..... 517
481. — C. — Paris, jeudi. — Petite chronique. — Victor Hugo et Scribe..... 517

1830

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

482. — I. — Versailles, 10 janvier. — *Promenades dans Rome.* — Le meilleur voyage en Angleterre. — Nouvelles politiques. Talleyrand et les Bourbons. — Ses *Mémoires.* — *Hernani*..... 519

A M. STRITCH, A LONDRES

483. — C. — Paris, 8 février.— Les *Mémoires* de Brissot. — Marat. Ses amours avec la marquise de Laubépine. — Le marquis Ducrest. — Linguet 521

A MADAME C***, A PARIS

484. — C. — Paris, 9 février. — *Francesca Polo*, petit drame vénitien, *émouvant* 524

A Mme JULES GAULTHIER, A PARIS

485. — C. — Paris, 1er mars. — Billet purement amical (R. C.) .. 530

A M. SAINTE-BEUVE, A PARIS

486. — C. — Paris, 26 mars.— « Après avoir lu les *Consolations* ». — Une prophétie qui s'est réalisée..... 531

A Mme JULES GAULTHIER, A ST-DENIS

487. — C. — Paris, 16 mai. — Tactique amicale. — Une méprise du baron Gérard 532

A M. SUTTON-SHARPE, A LONDRES

488. — C. — Paris, 15 août.— La Révolution de Juillet 1830.... 533

AU COMTE MOLÉ, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

489. — A. — Paris, 25 août. — Situation de Beyle. — Ses *desiderata* 534

Pages

AU BARON DE MARESTE

490. — E. — Paris, 19 septembre. — « La cigale qui a chanté ».. 535
491. — I. — Jeudi matin. — Probabilité consulaire 535
492. — E. — Paris, 26 septembre. — Nomination de consul à Trieste 535

A M. SAINTE-BEUVE, A PARIS

493. — C. — Ce 29 septembre. — Premier acte de consulat : amicale invitation..... 536

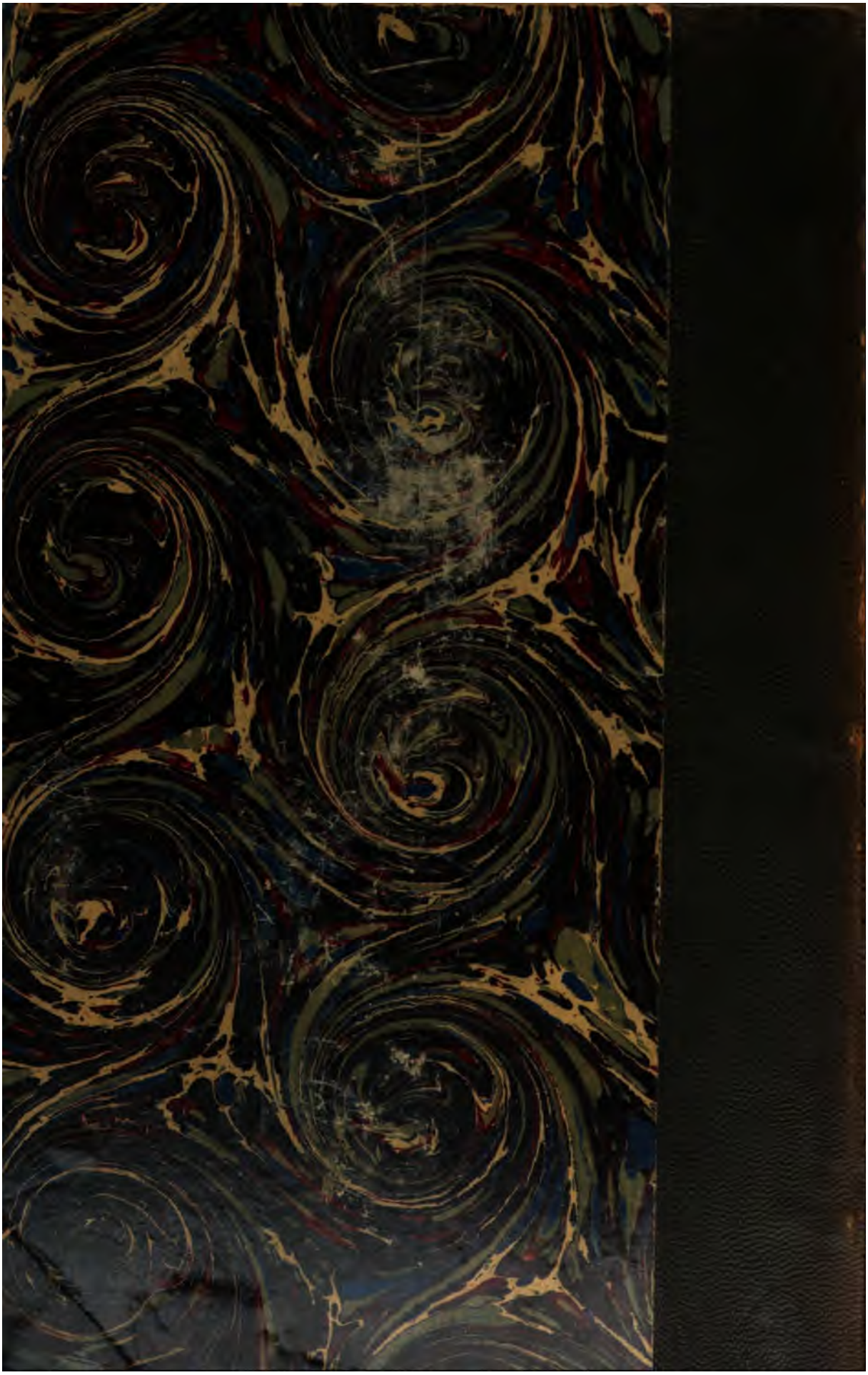
AU COMTE MOLÉ, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

494. — A. — Paris, 13 octobre. — Témoignage de reconnaissance pour sa nomination de consul à Trieste..... 536

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU GLOBE

495. — I. — Paris, 29 octobre. — Proposition de nouvelles *armoiries* pour la France..... 537

A M. LEVAVASSEUR, ÉDITEUR A PARIS

469. — E. — Paris, novembre. — Regrets de l'auteur de *Rouge et Noir* à l'égard de Mathilde de la Mole. — Curieux sobriquet d'un critique..... 537

ERRATA 539